



2 Vols

JT

(27) £75

c/

Car 21/40



L'ART PROFANE A L'ÉGLISE



LIBRAIRIE DE L'ART FRANÇAIS.

Docteur G.-J. WITKOWSKI

L'ART PROFANE A L'ÉGLISE

SES LICENCES SYMBOLIQUES, SATIRIQUES ET FANTAISISTES

CONTRIBUTION A L'ÉTUDE ARCHÉOLOGIQUE ET ARTISTIQUE DES ÉDIFICES RELIGIEUX

FRANCE

Ouvrage illustré de 636 gravures, avec le concours de G.-A. Payraud



PARIS
Jean SCHEMIT, Libraire
52, rue Laffitte, 52

1908

AVERTISSEMENT

> Quand nous voyons les galeries nationales reconnaître la nécessité d'un « Musée secret », nous ne saurions approuver l'exposition injustifiable d'objets plus que déplacés dans une église.
>
> Chanoine ACHILLE LAMURE, 1879.

Nous renvoyons nos lecteurs à l'Avertissement des *Seins à l'église.* D'ailleurs, il appartient surtout à ce nouveau volume qui, à l'origine, devait faire partie de la même publication, sous le titre du *Nu à l'église.* Mais l'abondance des matières nous a obligé à séparer cette étude de la précédente, et, si nous avons modifié le premier titre, trouvé trop cru, notre programme est resté le même.

Ce volume est donc le complément de l'*Iconographie religieuse* traitée dans nos *Seins à l'église*[1]. Là, nous avons envisagé les manifestations du nu dans l'art chrétien, à un point de vue général. Ici, nous nous occupons principalement des *nuda* exposés dans les édifices religieux et que les guides, les archéologues ou les critiques d'art, trop collet-monté, « qui parlent proprement et ennuyeusement », disait La Bruyère,

1. Et, par suite, se rattache à nos précédents travaux qui comprennent une douzaine de volumes in-8, sur l'Anatomie et la Physiologie humaines, considérées par leur côté anecdotique, littéraire et artistique.

passent sous silence dans leurs descriptions, forcément incomplètes, soit par hypocrisie, soit par esprit mercantile : il ne faut pas nuire à la vente d'ouvrages écrits avec l'encre de la « Petite Vertu ».

Pour ne citer qu'un exemple, voyez le résultat de pareille restriction mentale : combien de curieux des choses de l'art ont visité Saint-Pierre de Rome sans avoir rien compris aux piliers du baldaquin ! Ils en trouveront la clef dans notre excursion à l'étranger.

Nous nous attachons donc à combler ces lacunes regrettables et à parfaire l'éducation artistique des trop nombreuses victimes de la censure « fulbertine ».

Nous avons recours à la documentation par l'image, et nous en usons jusqu'à l'abus, persuadé que la vue d'une gravure est une leçon de choses autrement éloquente que le plus brillant morceau de littérature descriptive. Les orthodoxes nous sauront gré de n'avoir pas hésité à reproduire les illustrations les plus libres qu'ils rencontrent chaque jour sur les murs des temples du Seigneur, et, pour ce devoir accompli, nous n'attendons d'eux ni indulgence ni « indulgences ».

Quelque attentive qu'ait été notre recherche, nous ne saurions affirmer qu'elle n'ait rien laissé échapper de ce qui subsiste, surtout à l'étranger, où des chercheurs, amis des beaux-arts, seront plus à même que nous de grossir notre collection. Mais qu'ils se hâtent, car le fléau de la pudibonderie envahit le monde entier et aura tôt accompli son œuvre dévastatrice.

Déjà beaucoup de ces aimables témoins de la franchise et de la jovialité de nos pères, « qui traitaient avec Dieu à la bonne gauloise », selon l'expression familière à saint François de Sales, ont disparu par l'effet du temps, d'accidents divers et des passions des hommes. Nous avons à compter avec

le vandalisme des huguenots, des révolutionnaires et du clergé catholique, lui-même, qui a détruit bon nombre de curiosités archéologiques, de plein gré et, parfois, sur la décision des conciles. La religion, en effet, fut maintes fois iconoclaste, et ce n'est pas sans raison que Coysevox l'a représentée, parmi les figures allégoriques du tombeau de Mazarin [1], foulant aux pieds les attributs des Arts.

Nous l'avons dit et le répétons : nous ne faisons pas seulement œuvre d'historien anecdotier ; nous prétendons servir la morale, en signalant ces tares du culte extérieur au souverain Pontife et en l'aidant à assainir les maisons de Dieu, dont saint Pierre lui a transmis les clefs. Nous nous approprierons les paroles de saint Cyrille, qui dénonçait les mœurs des Manichéens : « Je vous parle ainsi, je fouille dans les ordures de ces impies, afin de vous apprendre à ne vous en pas souiller ; je dévoile ces blessures hideuses, pour vous en garantir vous-mêmes ».

Et à ce propos, nous renouvelons toutes nos excuses aux chastes Ligues contre « la licence des rues » et contre « les nudités dans l'art ». Nous les prions de nous pardonner de marcher sur leurs plates-bandes — oh ! combien plates ! — et d'explorer un terrain qu'elles ont fort négligé.

Mais nous ne saurions souffrir que les édifices d'où partent ces bataillons de croisés pour l'épuration des mœurs offrent des tableaux qu'ils qualifieraient de scandaleux, s'ils les avaient jamais aperçus eux-mêmes. A moins cependant que de tels tableaux ne les réjouissent, diront les malintentionnés : entre les goûts, la conduite et les principes de ces parangons de la vertu, de ces fervents gymnophobes, il y a un étrange désaccord.

Devons-nous rappeler la navrante défaillance d'un marguil-

1. Louvre, salle des sculptures modernes, n° 231.

lier, le comte de X..., qui se laissa *chouoir* en posture inélégante dans une vespasienne des Champs-Élysées ?

Il nous serait facile de citer d'autres fougueux et intrépides champions de la vertu et de l'honneur, convaincus des pires turpitudes ; mais nous craindrions de nous enliser dans le marécage de la politique qui salit tout ce qu'elle touche.

En ce qui nous concerne, nous ne faisons partie d'aucune Ligue, sainte ou profane. Nous écrivons sur tout sujet en parfaite indépendance, sans autre guide que notre conscience et l'amour de la vérité ; aussi ne pouvons-nous mieux terminer ce court préambule qu'en répétant la déclaration pleine de franchise d'Henry d'Andely : « Véritez est, et je le dis. »

N. B. — Nous avons mis à contribution la science et l'amabilité de M. G. Enlart, archéologue émérite et directeur du Musée de sculpture comparée du Trocadéro, qui a bien voulu nous communiquer un certain nombre de documents inédits ; nous lui en exprimons notre vive gratitude, ainsi qu'au statuaire distingué, M. le vicomte du Passage.

L'ART PROFANE A L'ÉGLISE

LIVRE PREMIER

SUR L'ART RELIGIEUX

Caractères généraux de l'iconographie mystique. — Les peintures et les sculptures des églises étaient, dans les siècles de ferveur, les plus puissants auxiliaires de la prédication. C'est par elles que la religion s'adressait aux foules. Le vitrail traduisait en flamboyantes images les enseignements de la foi, que le ciseau, de son côté, éternisait en d'immortelles attitudes. « Les peintures des temples, écrit un vieil auteur, sont le livre des illétrés. Pour autres choses ne sont faites les ymages, fors seulement pour montrer aux simples gens, qui ne sevent pas l'escripture, ce qu'ils doivent croire ». Saint Grégoire disait de même que la peinture est, pour les ignorants, ce qu'est l'écriture pour les savants. Six siècles plus tard, le synode d'Arras (1025) déclarait aussi que ce que les illettrés ne peuvent saisir par l'écriture ou la parole doit être enseigné par la peinture.

Villon prête le même sentiment à sa mère, dans la strophe bien connue :

> Femme je suis, pauvrette et ancienne,
> Qui riens ne scay, oncques lettres ne leuz,
> Au moustier voy, dont je suis paroissienne,
> Paradis painct où sont harpes et luz
> Et un enfer où dampnés sont boulluz,
> Lung me faict pour, l'autre joye et liesse.

Utasse Marcadé, officier de Corbie, exprime une idée analogue au sujet des

> Exemples, histoires, pointures
> Faictes ès moustiers, ès palais

pour ceux

> Qui point n'entendent l'escripture.

Quant aux sculptures des églises, David d'Angers n'a-t-il pas déclaré qu'elles étaient « les archives du peuple ignorant » ? On les a appelées « la Bible du pauvre ». Et tout le monde connaît les admirables développements de Victor Hugo sur la cathédrale considérée comme expression et comme symbole de la pensée religieuse ou même laïque. Il est clair que les « ymaigiers » et les « voirriers » se proposaient, avant tout, d'enseigner. De là cette profusion de scènes historiées, dites « histoires », sur les porches, les chapiteaux, les boiseries, les verrières et les murailles des monuments. Les artistes de l'époque romano-byzantine ou monacale, puis ceux de l'époque ogivale, — depuis la période épiscopale jusqu'à la période laïque, — fixaient dans la pierre ou retraçaient sur le verre les vérités immuables du dogme ou les grands événements de l'histoire sacerdotale. « Et quelles âmes ils avaient, ces artistes ! s'écrie l'auteur de la *Cathédrale ;* car, nous le savons, ils ne besognaient que lorsqu'ils étaient en état de grâce. Pour élever cette splendide basilique, la pureté fut requise même des manœuvres. » Le fait est attesté, selon cet écrivain, par « des documents authentiques, des pièces certaines ». Il nous paraît néanmoins fort douteux, même pour l'époque où les maîtres ès arts étaient des moines et des ecclésiastiques de complexion assez peu mystique, il est vrai[1]. Dès le IXe siècle, en effet, les mœurs du clergé et des monastères laissaient passablement à désirer. C'est un historien dévoué au Saint-Siège, le cardinal Baronius, qui l'affirme :

> L'Église romaine, écrit-il, était transformée en une courtisane éhontée, couverte de soie et de pierreries, qui se prostituait publiquement pour de l'or. Le palais de Latran était devenu une ignoble taverne, où les

1. Au XVe siècle, cependant, en Allemagne, les francs-maçons étaient tenus de communier, sous peine d'exclusion de la corporation. De même au pays où fleurit l'oranger, ainsi que l'hyperbole, la communion fut longtemps obligatoire pour les laïques : ainsi, à la porte de San Giovanni Battista, à Turin, on voit encore le carcan que l'on passait au cou de ceux qui n'avaient pas fait leurs pâques.

ecclésiastiques de toutes les nations allaient disputer aux filles d'amour le prix de la débauche.

Trois siècles plus tard, le mal qui auparavant sévissait surtout à Rome a gagné toute la chrétienté. Honorius, prêtre d'Autun, nous fait une vive peinture de la décadence et de la corruption des mœurs ecclésiastiques, tout au moins du clergé régulier :

Regardez ces moines : la fourbe et l'hypocrisie s'abritent sous leurs capuces ; le froc couvre tous les vices, la gourmandise, la cupidité, l'avarice et la sodomie.

Quant aux recluses des monastères, il les compare à autant « de Phrynés et de Messalines qui ne se prosternent plus devant le Christ, mais devant une idole de Priape ! » On voit que ce sacerdote n'est pas tendre pour ses frères en capuchon, non plus que pour ses sœurs en cornette.

Mais revenons à nos... agneaux sans tache, les francs-maçons d'antan ; aussi bien nous continuerons à vider la poubelle des méfaits relatifs aux mœurs cléricales un peu plus loin. Remarquons d'ailleurs que Loris Huysmans contredit lui-même son affirmation précédente par un détail qu'il nous fournit. Ne nous apprend-il pas que les moines, écrivains ou copistes, remerciaient Dieu, leur besogne achevée, — chose louable, en vérité, — mais qu'ils demandaient aussi une récompense pour leur peine. « L'un demandait qu'il lui soit donné du vin et du meilleur, et un autre *pulchra puella*, une belle fille ». Nous voilà loin, bien loin, il nous semble, de la pureté de mœurs des simples manœuvres.

Dès le XIIIe siècle, qui est par excellence le siècle des cathédrales, l'élément ecclésiastique et monacal est absorbé par l'élément laïque dans la construction des édifices religieux. Et ce n'est point non plus parmi ces artistes vaniteux qu'il faut chercher des croyants modestes et sincères. Ils sont la proie de toutes les passions humaines, qui parfois les poussent jusqu'au véritable forfait. On peut emprunter à une époque un peu postérieure un exemple frappant de cet état d'esprit qui régnait déjà chez ces artisans au XIIIe siècle. Nous savons qu'au XVe siècle, la rose d'une croisée de l'église Saint-Ouen, à Rouen, fut exécutée par l'« apprentif » d'un maître maçon, Alexandre de Berneval, et jugée supérieure au modèle de l'architecte ; celui-ci en conçut une telle jalousie contre

son habile rival, qu'il n'hésita pas à le tuer. Pour ce crime il fut pendu haut et court, mais les religieux de l'abbaye obtinrent qu'on leur rendît son corps et ils l'ensevelirent « honorablement » dans leur église.

Une rivalité aussi haineuse n'est pas rare non plus chez les peintres. C'est pour se défendre contre elle que Giovanni Pordenone, mortel ennemi du Titien et célèbre par ses « raccourcis terribles », tandis qu'il travaillait aux fresques de Santo Stephano, à Venise, était revêtu d'une cotte de mailles et armé d'une épée et de son poignard. Faut-il rappeler la jalousie du Florentin Torrigiani qui, dans une querelle d'art, brisa le nez de Michel-Ange, et la violence d'Alonzo Cano qui, pas plus que Buonarroti, ne souffrait de discussion sur sa supériorité, blessa en duel le peintre don Sebastian de Llanô y Valdès qui la contestait? De même, les élèves de Raphaël, au dire de Benvenuto Cellini, voulaient tuer Rosso dei Rossi, parce qu'il avait décrié les œuvres de leur maître. Ajoutons le cas d'Antoine de Messine, qui dérobe à Van Eyck le secret de la peinture à l'huile et le confie à Dominique Beccafumi, l'un de ses élèves, qui l'assassine pour en être le seul possesseur. Enfin n'a-t-on pas attribué la mort du Dominiquin à un empoisonnement perpétré à Naples par les élèves du Caravage, — Ribera, Corenzio, Corracciolo, — « véritable association de bandits et de coupe-jarrets », faction féroce qui ne reculait devant aucun moyen pour éloigner les rivaux, les grands maîtres romains, comme le Guide ?

Voilà bien l'âme de l'artiste dans toute sa laideur : *genus, irritabile vatum!* Pour un Fra Angelico, de Fiesole, dont le pinceau se refusait à reproduire l'image d'Iscariote et qui peignait la crucifixion à genoux, les larmes aux yeux, — ce qui, soit dit en passant, devait nuire au choix des couleurs, — combien de Cellini[1] pourraient répéter ce propos mercantile du maître florentin, truculent et inverti : « Je travaille pour qui me paie ou me fait manger ? »

1. L'une des figurines du piédestal de *Persée*, à Florence (fig. 156, des *Seins à l'église*), celle de *Zeus*, porte une inscription latine qui rappelle que Benvenuto « s'en remettait volontiers à son escopette et à son épée pour avoir raison de ses adversaires ». Il avait, dit A. Dumas, le poignard aussi léger que le ciseau. On connaît la haine que, par opposition d'art, il vouait à Baccio Bandinelli, dont il était jaloux. Peu d'artistes ont eu la modestie d'André Orcagna qui signait ses tableaux, *sculptor*, et ses sculptures, *pictor*.

Il y a d'ailleurs généralement peu de rapport entre la vie et les œuvres de ces artistes. Le Pérugin était athée et ne s'en cachait pas, rappelle l'auteur du *Lys rouge*. Comme Caton, qui avait des mœurs de catin, Joachim Patenier, d'après W. Bürger, était « ordurier » et mena une vie crapuleuse ; pourtant presque toutes ses compositions sont des tableaux de sainteté. Jean Gossart, qui se spécialisa dans les sujets religieux, parce qu'il était incapable de faire le nu, « était adonné à de honteuses débauches ». Le moine Filippo Lippi n'a-t-il pas aussi fait ses preuves de libertinage[1], comme tant d'autres ? Santerre, par exemple, dont le pinceau délicat caressa tant de torses de *Madeleines*, repenties ou non, était grand amateur du nu en peinture aussi bien qu'en nature. « Il n'avait pas de valets, écrivait Mme la duchesse d'Orléans, plus connue sous le nom moins officiel de Princesse palatine ; mais il se faisait servir par des jeunes filles qui l'habillaient et le déshabillaient. » Pour égayer sa philosophie, dit un critique d'art, il avait formé une académie de jeunes filles auxquelles il enseignait son art, et elles lui servaient de modèles.

Nous trouvons encore une preuve du caractère licencieux des artistes dans certains sobriquets méprisants qu'ils infligeaient à leurs camarades d'atelier, surtout à Rome, pendant la *Festa del Battesima* : tels, le peintre Razzi, qui signait Sodona, surnommé le *Sodoma*, et le verrier de *Connet*, appelé ainsi, dit Bernard de Palissy, « parce qu'il avait l'haleine punaise ». A rapprocher, le surnom de Ch... donné à Patenier en raison du monogramme qui lui servait de signature au bas de ses paysages : un petit homme accroupi par nécessité.

Artistes et symbolisme. — Contrairement à une idée assez répandue, l'esprit religieux est très souvent étranger aux manifestations de l'art chrétien : nous aurons maintes fois l'occasion de le constater. Que d'imaginatifs en état de grâce, atteints de « symboulisme » chronique, croient découvrir des symboles dans tous les dévergondages apocalyptiques des artistes : têtes grimaçantes dites « rageurs », animaux hideux, chimères fantastiques, guivres, et jusque dans leurs conceptions humoristiques et obscènes les plus

1. Les *Seins à l'église*, p. 379.

caractérisées ! A quoi bon se torturer l'imagination pour expliquer par de savantes et obscures interprétations beaucoup de ces bamboches d'atelier, de ces jeux d'écolier, chez qui le rapin a des soubresauts et des réveils inattendus ?

Certes, le langage sacerdotal du moyen âge, le symbolisme qui disparaît à peu près au xve siècle, a son importance et sa place dans de multiples allégories pieuses ou morales, analogues aux paraboles évangéliques ; mais gardons-nous de généraliser, et ne nous bornons pas à déclarer que la clef du symbole nous échappe et nous échappera toujours, pour nous éviter de rechercher une explication plus naturelle de certaines fantaisies artistiques plus ou moins licencieuses[1]. Saint Bernard, qui devait s'y connaître en logogriphes de ce genre, ne s'y est certes pas trompé, et dans sa fameuse philippique contre les moines de Cluny, il stigmatise énergiquement « ces ridicules monstruosités et ces prodiges de difformités ». Avant lui, saint Nil écrivait : « C'est une puérilité d'amuser ainsi les yeux des fidèles. » Aussi nous étonnons-nous quelque peu qu'un auteur aussi lucide et pénétrant que celui de la *Cathédrale*, mais imbu d'une religiosité ancestrale d'origine hollandaise, voie dans les tours et les clochers de la cathédrale de Chartres deux bras munis de leurs mains jointes, avec leurs dix doigts[2], et reconnaisse dans les gargouilles, simples gouttières décoratives, « des créatures

1. Parmi ces symbolistes incorrigibles et abstrus, en dehors de nos virtuoses contemporains, l'abbé Auber et Mme Félicie d'Auzac, citons deux modèles du genre : Guillaume Durand, évêque de Mende, au xiiie siècle, qui élucubra le *Rational*, et Fortunat Amalaire. Ce dernier s'ingénie à démontrer — ce qui est vrai pour le mezzin, cloche vivante appelant les fidèles à la mosquée — que le corps de la cloche désigne la bouche du prédicateur, et le marteau, sa langue. De plus sensuels y trouvent l'image des deux sources de la vie, le phallus procréateur et le sein vivifiant ! Pourquoi pas ?

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela.

Rien ne déconcerte ces hardis commentateurs, dont les élucubrations confinent parfois à la démence, tel ce Gobineau de Montluisant, gentilhomme chartrain, grand amateur de science hermétique, cité par de Saint-Foix, et pour qui les figures hiéroglyphiques du portail de Notre-Dame « dévoilent tous les secrets de l'Alchymie ». Le Père éternel étendant les bras et tenant un ange dans chaque main représente, d'après cet halluciné, le soufre incombustible et le mercure de vie ; les *Vierges sages* ne sont autres que les vrais « Philosophes Chymistes, amis de la Nature, qui reçoivent du Ciel la matière propre à faire de l'or ; les *Vierges folles* désignent « cette foule innombrable d'opérations fausses des Souffleurs et des Charlatans », etc.

2. D'aucuns, de mauvais esprits assurément, en font l'image d'éteignoirs étouffant la lumière du progrès !

hybrides matérialisant les vices vomis, rejetés du sanctuaire, rappelant au passant qui les voit exprimer à pleine gueule les lies des gouttières, qu'hors de l'Eglise ce ne sont que gémonies de l'esprit et des cloaques d'âmes ».



Fig. 1. — Tirée du *Livre d'Heures* du chancelier Perrenot, 1531.

Ce sont là raffinements d'écrivains qui ne correspondent à rien de précis. En vérité, dans ces époques où déjà le zèle religieux se refroidissait, les artistes s'ingéniaient surtout à provoquer la curiosité ou l'étonnement, et ils se souciaient assez peu d'éveiller d'autres sentiments plus profonds dans l'esprit des hommes.

Thèmes de prédilection. — Les sources où puisait l'art chrétien au moyen âge n'étaient ni très abondantes ni très riches. Aussi trouvons-nous de fréquentes redites dans la décoration de nos cathédrales, d'autant plus que le nombre des « tailleurs d'ymages », « maistres huchiers » et « peintres verryers » a toujours été assez restreint.

Les thèmes favoris de ces artisans sont empruntés aux deux Testaments, les mamelles de l'Église, et à la Vie des Saints. Ils choisissaient de préférence les sujets qui se prêtaient le mieux à l'exhibition du nu : *Adam et Ève* avant le péché, la chaste *Suzanne* et les vieux messieurs « qui ont encore du goût pour la réalité », l'adultère Bethsabée (fig. 1)[1], l'impudique *Putiphar*, les prostituées patriotiques *Judith* et *Dalila*, etc.

1. On rencontre, surtout au vertueux pays des « homosexuels », des *Bethsabées* habillées, prenant un simple bain de pieds dans une fontaine (fig. 2). La vue de ces mollets suffit pour allumer les convoitises de l'inflammable David.

Les portails des églises des XIe et XIIe siècles sont décorés de scènes du *Jugement dernier* où les nudités du monde entier se sont donné rendez-vous, à l'exception toutefois de celles de l'enfance et de la vieillesse, dont les académies ne sont pas assez suggestives[1]. Nous ne voyons plus que corps entièrement dévêtus, qui sortent du tombeau ou subissent divers supplices : des serpents et des crapauds dévorent les mamelles et les parties génitales des luxurieuses ; des démons nus, poilus, crochus et cornus dévident les boyaux des réprouvés sur un treuil ou les précipitent à coup de fourches, soit dans la gueule du monstre Léviathan, qui vomit des flammes, soit dans des chaudières incandescentes et bouillantes. *Ite, maledicti, in ignem æternum!*



Fig. 2.

Un distique expressif de Vincent de Beauvais résume toutes les variétés des peines éternelles :

Nix, nox, vox, lacrymæ, sulphur, sitis, æstus ;
Malleus et stridor, spes perdita, vincula, vermes.

Tels sont les tableaux des châtiments épouvantables des damnés, qui devaient frapper les esprits d'une terreur salutaire et inspirer l'horreur du péché :

Saillez tout nus, vieux, jeunes et charnus,
Bossus, tortus, serpens diaboliques !

Ces diableries jaillies d'une foi qui n'est plus la nôtre, terrifiantes autrefois, cocasses aujourd'hui, naïves bagatelles de la porte occidentale, qui font la parade devant « l'Opéra du pauvre »[2], et où l' « Auguste », le comique de « la Divine Comédie », paraît sous la

1. Habituellement, les élus, les justes, appelés à jouir de la béatitude éternelle, sont habillés, bien qu'Honorius d'Autun, comme le fait remarquer E. Mâle, ait dit qu'ils « ne seront revêtus que de leur innocence et de la splendeur de leur beauté ». Il est vrai que, dans l'*Apocalypse*, il est écrit : « Celui qui vaincra sera vêtu de vêtements blancs ».

2. Mérimée compare la richesse sculpturale de l'extérieur d'une église, par rapport à celle de l'intérieur, « à ce que l'ouverture est à un opéra » ; les détails les plus

forme d'un diablotin facétieux et tricheur, qui donne le coup de pouce à la balance avec laquelle saint Michel, le « psychopompe »,



Fig. 3. — Kale-Bawani-Parvati, épouse de Siva.
Tirée du *Panthéon indou.*

pèse les âmes, se retrouvent encore à l'intérieur, dans les scènes infernales narrées sur les chapiteaux, les verrières ou les stalles.

On sait que le Diable, tiré de la théogonie hindoue (fig. 3), ne fait

riches sont réservés pour le chœur, les sujets ridicules ou obscènes s'étalent sur les stylobates, les archivoltes, les pieds-droits, etc.

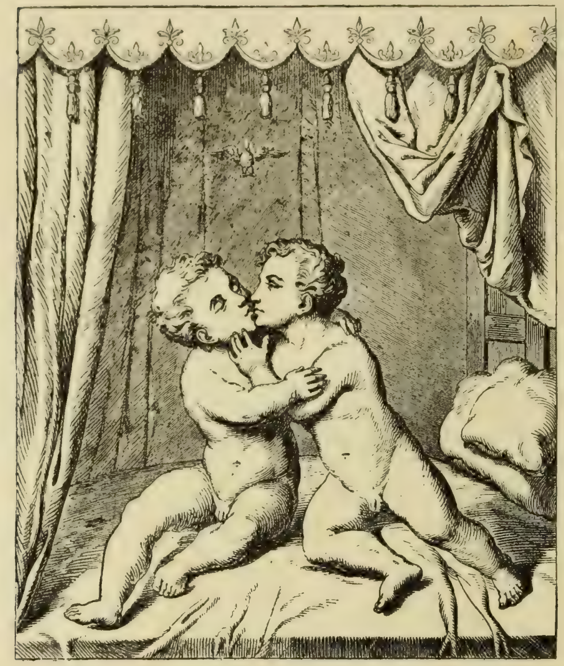


Fig. 4. — Jésus et Jean, par Cesare da Sesto.

son apparition dans l'art religieux qu'après le VIIIe siècle ; mais il triomphe surtout au XIVe siècle, en compagnie de Renart et de la Mort. Quelle trouvaille, quelle fortune pour l'Église que ce fabuleux ange du mal, cet esprit des ténèbres capable d'inspirer une si vive terreur aux bienheureux « pauvres d'esprit », aux « poires tapées » par le clergé. C'est, dit un calembour di-sur Pierre que l'Église est construite ; mais Satan en est la clef de voûte et celle du coffre-fort des fidèles. Dans tout cela, le Christ et Dieu le Père surtout n'ont plus qu'un rôle secondaire ; retirez Beelzébuth et l'Église s'écroule aussitôt. Mais le clergé peut être tranquille ; la marmite infernale continuera à faire bouillir la sienne à perpétuité.



Fig. 5. — La Vierge et Jésus, par Cesare da Sesto.

Le Nouveau Testament fournit moins de prétextes au nu que l'Ancien ; il n'offre guère que le sein de la Vierge, la nudité du Sauveur flagellé

sur le chemin de la croix, et surtout celle de l'enfance de Jésus (fig. 4), quand « la bouche encore blanche de lait », le *santissimo Bambino* tripatouille la poitrine maternelle (fig. 5), évoquant à l'esprit ces vers de l'auteur du *Myosotis* :

Où vont ces doigts curieux ?
— Puisque j'en tiens un, *Madone*,
Laissez-moi prendre les deux !

Mais nos artistes ne se bornent pas à cette source. Après les contes de nourrices des Écritures, les légendes « dorées » des hagio-



Fig. 6. — D'après Hans Burgkmaier (XVIe).

graphes, — saint Sébastien, côté des hommes, sainte Madeleine, *for ever!* côté des dames galantes, — les « maistres habiles » in-

terprétaient les légendes, les chansons de gestes, les grandes épopées — amours de Pyrame et de Thisbé ou de Lancelot et de Geneviève — et aussi les fabliaux, que l'abbé de Clairvaux, peu clairvoyant, appelle des « inepties », lui qui, pourtant, croyait aux récits bibliques !



Fig. 7. — Reproduite par J. Grand-Carteret.

Parmi les scènes satiriques et immodestes des contes que les trouvères colportaient au nord de la France et les troubadours, au midi, le *Lai d'Aristote* (fig. 6, ci-dessus p. 11, et 7), dont Henry d'Andely est l'ingénieux auteur, jouit de la plus grande vogue. On représente la chevauchée de la courtisane Phyllis, d'autres écrivent l'indienne Campaspe, ou encore Cléophile, voire Roxane, sur le dos du prince des philosophes, Aristote, qui consent à se laisser mettre un bât sur l'échine et un mors à la bouche. On nous rappellerait ainsi la toute-puissance de la femme sur l'homme lorsqu'il s'abandonne à ses sens et à sa passion, rendant vaine la prédiction de la Genèse : « Tu seras sous la domination de l'homme. » La « gente demoiselle » qui dompta le grave et austère *Stagirique* et, comme Circé, changea ses amants en pourceaux, se promenait dans « le vergier, en pure chemise » ; elle est même souvent reproduite en cet accoutrement tout intime. Alexandre, à la fenêtre de son palais, éclate de rire à la vue de sa favorite sur l'échine encore souple de son précepteur, qui s'excuse par cet argument *ad hominem* : « Si un vieillard peut être amené à une telle extravagance, quel délire pareille passion doit-elle

inspirer à un jeune homme? » La morale du *Lai* est plus naïve :

Ainsi va qui amors maine
Pucelle plus blanche que laine.
Mestre musars me soutient
Ainsi va qui mors maine
Et ainsi qui les maintient.

Le conte fait passer le précepte, assure notre bon La Fontaine, qui a fait ses preuves.

Virgile aussi, le prince des poètes latins, aux mœurs pures, paraît souvent en posture analogue, — dans un panier, — joué et mystifié par une courtisane. C'est partout et toujours, d'après de Caumont, la mise en œuvre de la *Ballade sur la qualité des femmes du Plaisant — Boutehors d'oisiveté :*

Si femme veut, un homme studieux
Du tout fera et rendra imbecille,
Veu qu'elle a peu faire croire à ses dieux
Samson, David, Salomon et Virgile.

Un manuscrit du XIIIe siècle, de la bibliothèque de Berne, fait allusion à ces moralités qui mettent en garde contre les séductions féminines :

Par femme fut ADAM déçu
Et VIRGILE moquez en feu (fut);
DAVID en fit faux jugement
Et SALOMON faulx testament;
YPOCRAS en fut enerbez,
SAMSON, le fort, deshonoré.
Femme chevaucha ARISTOTE
Il n'est rien que femme n'assote.

Autrement dit, méditons et suivons le conseil d'un Père de l'Église : « Il faut se méfier du devant d'une vache, du derrière d'un cheval et de tous les côtés d'une femme. »

Le même enseignement emblématique est donné à la cathédrale de Chartres par la figuration de la *Luxure*, sous les traits d'une courtisane qui, comme Frosine, « connaît l'art de traire les hommes ». Elle tient le sceptre de sa toute-puissance charnelle d'une main, et, de l'autre, le miroir de la coquetterie, tandis qu'un coquebin qui aspire à être « déniaisé » la couvre de caresses.

Une autre leçon de morale était donnée par la parabole des *Dix Vierges*, communément représentée sur les ventaux des porches pour exalter la sagesse des femmes. Les figures des cinq *Vierges folles* allégorisent les diverses espèces de concupiscence des cinq sens. A Chartres, cet enseignement s'imposait sans doute particulièrement au sexe féminin, car on retrouve jusqu'à trois fois la représentation de cette parabole à la cathédrale. La sensuelle Renaissance, en dépit du texte biblique[1], habillera — c'est une façon de parler — ses *Vierges folles* en bacchantes, « affichant les postures les moins équivoques jusque sur les sièges réservés aux pontifes » ; tandis que, dans l'art roman et le gothique, elles sont toujours drapées ; tout au plus, à Chartres, par exemple, leur robe accuse-t-elle les formes, en signe de leur mondanité. Quant aux *Vierges sages*, elles sont vêtues comme des religieuses.

Mais ce sont là des figures « de fortune » ou allégoriques, dont le sens est facile à saisir. Il n'en est pas de même pour la plupart des représentations plastiques dans nos églises, et dont le caractère énigmatique laisse le champ libre aux explications les plus saugrenues. On se plaît à reconnaître à des sculpteurs plutôt naïfs une admirable subtilité. Mais c'est de leur propre subtilité que nos écrivains modernes gratifient les vieux praticiens ; et si ces images en sculpture sont souvent d'un sens mystérieux, n'est-ce point qu'elles ne contenaient pas de sens précis et n'étaient, en somme, que de purs motifs de décoration ? Comme l'a fort bien dit Hugo, à part les sujets imposés de la théologie chrétienne dont nous avons parlé, ce qui a guidé les artistes du livre architectural, c'est « la fantaisie et le caprice ». Et ils ne se gênaient pas pour faire des « niches » aux clercs exégètes préposés à leur surveillance.

Sans doute, et nous ne songeons nullement à le nier, la symbolique se manifeste dans certains traits de l'art chrétien : c'est ainsi que le Sauveur nous apparaît sous la forme d'un agneau, en souvenir du jour où le précurseur le baptisa et le désigna à la foule : « *Ecce agnus Dei !* » (Voici l'agneau de Dieu !) Nous trouvons aussi sur nos cathédrales l'image symbolique de divers *Vices* opposés aux *Vertus* correspondantes : la *Colère* est personnifiée par un lion à l'épaisse crinière ; le *Libertinage*, par un bouc à longue

1. Matthieu, ch. xxv.

barbe ; la *Luxure*, par une femme qui tire la langue ou montre ses seins, etc. ; mais, à côté de ces figurations nettes, classiques, pour ainsi dire, combien de dévergondages, d'obscurités, véritables hiéroglyphes qui attendent et attendront longtemps leur Champollion ! Or, ce qu'on peut expliquer de plusieurs manières, pense Voltaire, ne mérite d'être expliqué d'aucune. Si vous passez près de l'église Notre-Dame de l'Épine, dans la Marne, vous verrez à l'extérieur, au niveau de l'abside, le lieu d'élection où se cachent les honteux *obscena* — derrière contre derrière — une bonne femme, à demi accroupie[1], qui relève sa jupe pour satisfaire un petit besoin. Devons-nous chercher là une intention symbolique, et devons-nous en chercher aussi chez Marcus Guerards, de Bruges, au XVIe siècle, qui se plaisait à placer en évidence dans tous ses paysages une petite femme « occupée à pisser » ? De même Breughel, disposait souvent des personnages « accroupis » dans ses compositions burlesques. Ce sont là des bizarreries inexplicables et que nous rencontrerons en grand nombre, chemin faisant.

Dès la période romano-byzantine, les créations du paganisme s'infiltrent, par la loi de transition, dans l'art chrétien ; leurs nudités mêmes y voisinent avec les sujets religieux ; d'où la profusion de chimères, marmousets, coquecigrues grimaçants, sphinx, griffons, néréides ou femmes poissons, sirènes ou femmes oiseaux, atlantes ou télamons, harpies, mélusines moitié femmes et serpents, et d'autres animaux fantastiques empruntés aux *Bestiaires* du temps, dont les pieux enlumineurs peupleront leurs vignettes décoratives. La néréide au buste féminin terminé par une queue unique ou double,

Desinit in piscem mulier formosa superne,

et dont on ne peut dire qu'elle n'est ni chair ni poisson, est toujours confondue avec la sirène. Elle figure souvent sur les murs des édifices religieux, surtout dans les baptistères et les églises des pays maritimes. Entre temps, la néréide personnifie la *Volupté* quand elle tient un miroir, et la *Religion* si elle a un poisson[2] à la main,

1. Dr HABRAN, *Chron. médic.*
2. Quand elle tient un couteau, d'un côté, et un poisson, d'un autre, qu'elle va découper par tranches, elle indique que « la cruauté accompagne la débauche » ; assise sur le dos d'un centaure, elle personnifie le comble du libertinage.

l'emblème familier aux premiers chrétiens pour indiquer Jésus ; nous savons qu'ils avaient trouvé dans les cinq lettres du mot grec poisson, ΙΧΘΥΣ, les initiales des cinq mots suivants :

Ἰησοῦς	Χριστὸς	Θεοῦ	Υἱὸς	Σωτήρ
Jésus	*Christus*	*Dei*	*Filius*	*Salvator*

La Renaissance reprendra les mythes de la Grèce et les mariera avec les licences bibliques, en accentuant les dangereuses séductions du nu, le plus actif des aphrodisiaques ; « elle symbolisera même la Vertu par des formes sensuelles », écrit l'abbé Crosnier.

Quand la surface à illustrer était trop étendue, après avoir épuisé la série des événements ordinaires, les tailleurs « d'hystoires », sous peine de se répéter, comme à Chartres, égayaient leur œuvre, à l'exemple des sermonnaires, par des épisodes plaisants.

Ainsi s'entremêlent à Rouen, au portail des Libraires, les sujets chrétiens et les *Métamorphoses* d'Ovide ; arlequinade bigarrée, macédoine disparate du sacré et du profane, auxquelles s'applique ce qu'Isidore de Séville disait de sa bibliothèque : *Sunt hic plura sacra, sunt et mundalia plura.*

L'esprit satirique si goûté de nos pères, surtout quand il était relevé de bon sel gaulois, se donnait libre carrière dans les sculptures des édifices religieux. Ces soties de la pierre et du bois prenaient comme objectif les scènes familières ; elles représentaient les corps de métier et les diverses professions : sur les culots des miséricordes d'Amiens, par exemple, se coudoient la Femme galante ou la Mondaine, tenant en main « une demoiselle », c'est-à-dire un miroir, la Sage-femme, avertissement des dangers de l'inconduite et le ménage se disputant la culotte, mise en action du fabliau de *Sir Hains et dame Anieuse* ou du *struggle for life* de la vie conjugale.

Le clergé lui-même, régulier autant que séculier, n'était pas épargné dans ces parodies ; des renards travestis en moines prêchent des poules sans défiance ; des évêques, des abbés coiffés de leur mitre — et qu'on ne vienne pas dire qu'il s'agit du bonnet des prêtres juifs, la présence assez fréquente de la crosse épiscopale ou abbatiale le démentirait — marchent en tête de la théorie des damnés, liés par une corde ou enchaînés et entraînés par des démons goguenards. Les épiscopes rossés et « passés à tabac » par les flics infernaux avec une *furia* sans égale sur les tympans des portails

sacrés étaient crossés d'importance par la muse populaire ; témoin ce quatrain entre mille :

> Au temps passé du siècle d'or,
> Crosses de bois, évêques d'or ;
> Maintenant, changeant les lois,
> Crosses d'or, évêques de bois.

Rarement, le saint pontife figure dans le cortège des condamnés, et pourtant les tarés ne manquent pas chez les tiarés d'antan ; mais le peuple, encore moins respectueux que les artistes, n'épargnait pas le grand chef de la Chrétienté : « On chantait, en France, dit Viollet-le-Duc, avant et depuis Philippe le Bel : *Je me f... du pape ;* c'est le refrain d'un ancien fabliau. » D'autre part, les libres prêcheurs, imagiers du verbe, n'étaient pas moins hardis que les imagiers de la pierre pour flétrir du haut de la chaire les mœurs détestables des ecclésiastiques de tout rang, depuis le simple diacre jusqu'au vaniteux prélat. Lisez plutôt ce passage d'une des boutades de Pasquin et Marforio :

> Je souhaite un peu d'instruction aux cardinaux et la haine des goûts infâmes ! Je voudrais que les évêques apprissent à lire et à préférer leurs devoirs aux plaisirs et à la domination temporelle. Quant aux prêtres, je leur donnerais des femmes pour les forcer à quitter leurs concubines, et je donnerais des concubines aux moines, afin de les empêcher d'être les maris de toutes les femmes et les femmes de tous les maris.

Il est vrai que nous sommes en Italie, la patrie des Ganymèdes. Mais des vices et des défauts identiques se retrouvent dans les autres pays. Il est non moins curieux de voir le même écrivain public, Pasquin, sous Paul III, « de lubrique mémoire », jouer dans une intention satirique avec les noms des ordres religieux : il appelle les Carmes, les *Charnels* ; les Dominicains, les *Démonicains* ; les Franciscains, les *Fraudiscains* ; et les autres ordres à l'avenant, les *Servites,* les *Bénébibites,* les *Caprutiens*, etc. Mgr Fagnani, l'un des familiers de Donna Olimpia, — l'intrigante belle-sœur d'Innocent X, — n'y voyant plus d'un œil et à peine de l'autre, disait que « Dieu lui avait fait une grande grâce en lui ôtant la vue, parce qu'ainsi il ne pouvait voir les fourberies des *frati* ».

Bien avant, sous Henri III, où l'on portait les manteaux courts,

dits « à la clystérique », et où les clystères d'eau bénite faisaient fureur, l'auteur du *Cabinet du roy de France* écrivait : « Autant



Fig. 8. — Tirée du *Vitrail*, de L. Ottin.

doncques qu'il y a de cardinaux en cour, autant d'estalons pour les dames. »

Dans la chronique scandaleuse du XVIII[e] siècle, où la « fureur d'érotisme », selon l'énergique expression de Brunetière, des romanciers et des artistes ne connaissait pas de bornes, nous trouvons une aventure analogue à celle qui est satirisée sur un vitrail ancien (fig. 8), attribuée au cardinal Dubois [1]. L'escalade amoureuse aurait eu lieu au domicile de l' « abbé », au parc de Saint-James.

Autres temps, mêmes mœurs, avec cette différence, toutefois, qu'au XX[e] siècle on s'attache surtout à sauver les apparences. N'avons-nous pas eu récemment (1907) un représentant du Saint-Siège, *Monsignore* M..., qui « flirtait, papillonnait et gaudriolait » ; avons-nous oublié la fugue tragico-comique de l'abbé peu galant D..., qui mit à mal une institutrice laïque, puis l'abandonna au milieu « de la rue », ainsi que le produit de leur conjonction charnelle ? Est-il nécessaire de rappeler les exploits de ce curé qui transforma son presbytère en maison d'accouchement ? Et combien d'autres, qui ont eu l'habileté d'éviter les poursuites judiciaires et le scandale public ! Car tout est là, comme le donne à entendre l'aveu cynique d'un de ces don Juan en rabat devant le tribunal : « Personne ne me pardonnera, non pas d'avoir fauté, mais de m'être laissé prendre. »

Sans tenir compte de ces exceptions, les mères chrétiennes continueront à suivre le conseil de Mgr Dupanloup : « Élevez vos filles sur les genoux de l'Église ! » Ceci dit pour l'édification des mœurs cléricales à toutes les époques, fermons la parenthèse.

Entre temps, l'irrévérence des artistes s'attaquait aux saints eux-mêmes, alignés et figés au fond de leurs niches dans une immobilité hiératique, la figure empreinte de la sérénité impassible des justes.

Ces facéties figuratives dans la décoration des églises répondaient exactement à la partie comique de nos *Mystères*. Elles étaient un repos pour l'esprit. Le grotesque, qui apparaît surtout aux époques de décadence et dont le moyen âge fit un véritable abus en peuplant les édifices religieux d'être fantastiques et de monstres hybrides, tenait, nous venons de le dire, l'emploi de ces clowns burlesques qui servent à égayer les intermèdes des jeux du cirque. Dans sa recherche de la note drôlatique, le ciseau en

1. *Vie privée du cardinal Dubois.*

folle orgie parcourait allègrement toutes les gammes de la licence, depuis la joyeuseté la plus anodine jusqu'à l'obscénité la plus crue.

Tandis que, dans les lettres et les arts, le trivial coudoie l'idéal, les gens d'église eux-mêmes, quelque peu maltraités par les trou-



Fig. 9.

vères, recherchent cependant leurs contes de haulte gresse. L'auteur de l'*Oblat* nous donne la clef de ce contraste. Après avoir raconté la *Passion de saint Gandolphe*, une des pièces du théâtre de la moniale Hrotsvitha, qui vivait au xe siècle, et l'incident des « fuites sonores » — et cela sans arrêt — dont fut incommodée, tant qu'elle vécut, la femme dissolue — transformée en déesse Crépita — de ce prince sanctifié, Huysmans ajoute :

Remarquez d'ailleurs que les plaisanteries scatologiques sont encore chères aux gens d'église [1], et c'est assez naturel ; les autres, celles sur

1. Ces plaisanteries de goût douteux, se rencontrent effectivement dans les scènes des diableries. En France, nous verrons un démon jouer le rôle de « petit vent du Nord » et rafraîchir le visage de sa victime, en l'éventant avec une fuite de gaz mal odorant : au *Campo Santo*, de Pise, le supplice d'un damné consiste à être embrené par un diable. Rappelons en quelle circonstance une peine stercoraire analogue fut infligée à des humains. L'épouse de Frédéric Barberousse visitait en curieuse Milan ; les habitants, par haine de ce monarque, firent subir à l'impératrice un sanglant affront. « Ilz la mirent sur une mulle, luy faisant tourner la teste vers la queue, laquelle ilz lui baillerent en la main, au lieu de la bride. Et ainsi par mocquerie l'envoyerent par vne aultre porte. Cæsar ayant juste indignation de ceste injure, les assiegea et pressa fort de se rendre, comme ja il avoit souvent fait autrefois, pource qu'ilz ne pouvoient endurer ne paix ne guerre. Après qu'ilz furent

les femmes, qui délectent les laïques, aux fins de repas, entre hommes, leur sont interdites ; ils se rattrapent donc sur celles-là qui ne sont ni plus malpropres, ni plus sottes, d'ailleurs ; et elles ont au moins cet avantage d'être innocentes.

D'où l'explication de la profusion de marmousets accroupis, des deux sexes, dans tous les coins de nos vieilles cathédrales ; ce sont autant de petits saints Gandolphes.

Le grotesque de la sculpture médiévale atteignait parfois au cynisme des farcissures à l'usage des mystères liturgiques. Est-il, par exemple, un langage plus grossier que celui de ce personnage d'une *Passion* qui s'écrie devant Jésus crucifié :

Poy, palhart, poy !
Crachez-lui trestous au visage,
Se vous pouvez, ou à la *nage* (fesses),
Et lui faictes montrer le c...

OMNES TIRANI.

Bé, bé, bé, bé.

MALQUE.

J'ai appetit
D'arregarder s'il porte brayes.
Et n'as ja besoing que tu n'ayes ;
Je crois que ta chair est retraite.

GIRG.

Il fait beau voir besoigne fête.
Gualans, monstrons lui tous le c...

MALBEC.

Arregarde : il est velu ;
Jesus, arregarde la lune.

renduz, ilz les receut à ceste condition, que ceux qui vouldroient vivre, tireroyent avec les dentz une figue du derrier de la mulle (fig. 9), autrement qu'ilz seroyent incontinent mis à mort. Plusieurs aymerent mieux mourir que de soffrir ceste ignominie : les autres désirans de vivre feirent ce qu'on leur commandoit. Delà est venue une mocquerie injurieuse qui est entre les Italiens de monstrer un doigt entre deux autres, et dire : *Voilà la figue* ».

Galiotto, plus humain, après la victoire de Cascina, pour humilier les prisonniers pisans, se contenta de les forcer à baiser le derrière de la fameuse statue de Marsocco, l'un des ornements de la place du Grand-Duc, à Florence.

Montfaucon, dans son *Antiquité expliquée*, relate une « peine établie pour les adultères, en certains pays », qui s'appliquait à la même région anatomique : « C'étoit de leur arracher tout le poil de l'anus ; cela s'appeloit παράτιλμος, mot grec qui exprime cette opération ».

MALEGORGE.

Arregarde si le mien fume ;
N'est-ce pas la gorge d'un four ?

PRIMELLE.

Par mon âme, tu es bien lour ;
Que ne descends-tu pour nous battre.

Dans un autre Mystère, un ange lance au Très-Haut cette verte apostrophe :

Père Éternel, vous avez tort,
Et devriez avoir vergogne ;
Votre fils bien-aimé est mort,
Et vous dormez comme un ivrogne !

Et gardons-nous bien d'oublier que ces farces avaient pour public et pour interprètes des ecclésiastiques aussi bien que des laïques. Ce n'est certes pas le côté le moins piquant de ces représentations dramatiques.

Tolérance du nu à l'église. — Le nu, à la condition qu'il ne soit pas cynique, est le nerf de l'art, a fort bien dit Grimoüard de Saint Laurent, et Tommaseo, l'ennemi des nudités immodestes, reconnaît, avec non moins de justesse, qu'une femme nue peut être plus pudique qu'une religieuse couverte de sa guimpe. On ne saurait donc exclure le nu des temples qui donnent asile aux manifestations de l'art.

D'ailleurs, les artistes consciencieux ne commencent-ils pas les esquisses de leurs œuvres profanes ou sacrées en représentant leurs personnages sans vêtements, comme le prouvent de nombreux croquis de maîtres (fig. 10, 11). Aussi peut-on dire que tous les tableaux religieux de valeur ont été primitivement des nudités plastiques absolues.

Bien que le pape S. Damase ait dit que la nudité ne convenait qu'aux idoles, elle s'étale souvent dans les églises où, emblématiquement, elle signifie « damnation et misère ».

Le moyen âge considérait la forme humaine comme obscène et pensait avec Brunetière que « la nature est immorale, foncièrement immorale » ; aussi, sauf exceptions assez nombreuses, les imagiers évitaient-ils de représenter de vraies nudités, et même

d'accuser les formes féminines sous le voile des vêtements. Ils les esquissaient discrètement, et Huysmans a pu faire observer avec raison que « le corsage enfantin des Vierges renfle à peine ».

Mais l'Église n'a jamais prononcé de proscription absolue contre



Fig. 10, 11. — Détail principal de la *Transfiguration*, d'après un dessin de Raphaël.

l'état de nature ; le pourrait-elle d'ailleurs ? Comment représenter autrement Adam et Ève avant la pomme ? Est-il possible d'éviter les académies dans la figuration de certains martyres ? Celui de saint Sébastien (fig. 12), par exemple, ou encore de saint Laurent, de sainte Agathe, de sainte Agnès, de sainte Christine (fig. 13), etc. Et les ressuscités, les damnés du *Jugement universel*, où prendront-ils de quoi se vêtir ? On nous répondra que les élus, au sortir de leurs sépulcres, ont bien trouvé un « complet », fourni sans doute par la *Belle Jardinière*, assise à la droite du Juge suprême ; mais ce sont des privilégiés.

L'âme elle-même, en iconographie sacrée, ne prend-elle pas toujours la figure d'un enfant nu, insexué, qui sort de la bouche ou



Fig. 12. — Statuette en ivoire, attribuée à Jean Cousin.



Fig. 13. — Le martyr de sainte Christine[1].

de l'anus d'un défunt et qui est recueillie par un ange ou un démon, selon l'état de grâce ou de péché du moribond ?

Et les tableaux de la Vierge nourrice ne sont-ils pas autant d'images de seins tétés ? Quant à son divin nourrisson, s'est-il jamais gêné pour pétrir la mamelle maternelle et se montrer dans une nudité absolue, couvert seulement de son prépuce[2], bien que

1. Communiqué par le Dr Cabanès.

2. Le Dr Aimé Guinard, qui a étudié le « Prépuce dans l'art » (*Chron. méd.*), ne connaît que sept exceptions, dont la *Vierge et l'Enfant adoré par les saints* (Louvre n° 15.771), du peintre de Cadore ; une *Sainte Famille* (n° 1.579), du même et la *Belle Jardinière* (Louvre, n° 1.496), du peintre d'Urbin, où Jésus est nettement circoncis.

la circoncision l'ait privé de « l'anneau d'alliance » d'Abraham? Que les doux antisémites, ces « apaches pieux », selon le cruel sobriquet que leur infligea l'abbé Gardet, curé de Sainte-Clotilde, se souviennent de ce baptême au sécateur pour tempérer leur zèle et qu'ils se gardent bien d'écouter des fanatiques comme le P. Doré, qui, à propos de la croisade grotesque des inventaires, s'écriait : « Le temps n'est plus à la tisane, il est au sang! » L'Écriture ne dit-elle pas : *Non occides?*

Mais revenons à ce que Ricord appelait avec esprit et irrévérence « la couronne d'épines », de Jésus. Geiler de Kaisersberg, qui vivait du temps d'Eberhard de Bavière, explique à sa façon, dans un de ses sermons à la cathédrale de Strasbourg, la cause de la persistance du prépuce divin dans les œuvres d'art :

Ce qui est indécent dans l'homme, la nature l'a placé dans les endroits secrets de son corps ; aujourd'hui, quand les tailleurs d'images représentent Jésus, on pense à la *portiuncula ;* il faut qu'il ait la *portiuncula*, comme disent les béguines. Essayez d'offrir à un couvent de femmes un enfant Jésus qui en soit privé, il sera refusé net.

Le concile de Trente, effrayé par les clameurs de la Réforme, donna des ordres sévères pour proscrire des églises et chapelles les sujets deshonnêtes; mais ce moment d'émoi passé, les freins se sont détendus et on revint de plus belle aux anciens errements.

Cependant à chaque crise de pudicité des conciles effarés ou de certains pontifes microcéphales, comme Pie V[1], que d'œuvres artistiques à sujets égrillards ont été perdues! Sans compter l'hécatombe due aux iconoclastes byzantins, dont l'exemple fut trop souvent suivi par la suite. Ces fréquents ressauts de vandalisme rappelaient le fanatisme aveugle des premiers chrétiens, brisant tous les objets du culte païen.

L'Église, dit Jean de Bonnefon, a donné l'exemple des peintures et des sculptures les plus échevelées dans la nudité. Il est facile de prouver, contre tous les conciles du monde, que la vraie piété, celle de nos pères,

Les artistes ont laissé le prépuce par décence et tradition, mais non parce qu'ils copiaient leurs modèles qui étaient de jeunes chrétiens. On sait que l'abbaye de Charroux prétendait posséder dans ses précieuses reliques, le saint prépuce « authentique » de Notre-Seigneur.

1. Ce pape fit draper les anges du Vatican qui soutiennent les portraits des papes.

ne s'effraya jamais des choses naturelles vues au naturel, et qu'il faut être tombé dans l'imbécillité sénile pour voir l'obscénité derrière la beauté[1].

Nous pensons, avec E. Bayard, en présence de ces œuvres exécutées avec tant de liberté sous les yeux amusés des moines et des prêtres, que les religieux d'antan avaient la conscience plus éclectique et une idée plus large de leur sacerdoce.

Mais voyez la peine que les artistes sont obligés de prendre, dans les tableaux religieux de commande, pour masquer les organes générateurs, au lieu de les abriter sous leur voile pileux naturel : d'abord, ils les épilent, même avant le péché, alors que nos premiers parents ignoraient « la pudorité » ; puis ils les affublent d'insolites feuilles de vigne se mariant à l'ormeau, de figuier ou de banane[2] ; passe encore pour le feuillage du chêne qui abrite les glands. Souvent même, comme les chastes Teutons, ils les emprisonnent dans de laids suspensoirs qui éveillent de coupables curiosités. Tous ces masques de convention avaient l'avantage de tirer d'embarras les artistes soucieux de traduire avec exactitude le passage de la *Genèse* où il est écrit qu'Adam fut créé « mâle et femelle » ; car s'il est parfaitement avéré que l'hermaphrodisme est commun aux deux sexes jusqu'à l'âge de trois mois dans la vie intra-utérine, comment représenter le premier homme avec les organes masculins et féminins ?

Mais puisque les tableaux religieux appartiennent au domaine de la fiction, ne serait-il pas plus logique, sinon plus décent, de supprimer les organes de ces personnages irréels, au lieu de les parer

1. « Il faut se convaincre, dit l'auteur de la *Cathédrale*, qu'il existe un nu lubrique et un nu chaste, et que, par conséquent, tous les tableaux où s'affirment des nudités, ne sont pas à honnir. Il est nécessaire d'exhiber les vices et de les décrire pour en susciter le dégoût et en suggérer l'horreur... C'est la méthode de la théologie sculpturale, et c'est là la raison d'être de ces statues, de ces groupes qui alarment encore la scandaleuse pudeur de nos momiers. Elles abondent, ces images choisies des stupres, à Saint-Benoît-sur-Loire, à la cathédrale de Reims, au Mans, dans la crypte de Bourges, partout où se dressent des églises ; et celles où nous n'en voyons pas sont celles qui n'en ont plus, car le bégueulisme qui sévit plus spécialement dans les époques impures les a brisées à coups de pierres, détruites au nom d'une morale opposée à celle qu'enseignaient les saints, au moyen âge ! »

2. A Madère, on croit que « le fruit défendu » était la banane. Est-ce en raison de la forme du fruit, l'image de la virilité, ou de la largeur des feuilles, plus aptes à servir de premiers vêtements ? Est-ce encore parce que, à la coupe, paraît-il, on découvre dans ce fruit la figure du Christ en croix ? Mais il faut, sans doute, avoir les yeux de la foi.

de feuilles, comme font les cuisinières pour les cailles bardées de lard ?

Et pourtant, pourquoi rougir d'organes naturels connus de tous, et à quoi bon les cacher hypocritement ? « Rien n'est plus chaste que le nu » ; l'obscénité réside dans l'intention du regard. Le *Coran* a raison : « Être nu n'est pas inconvenant, c'est celui qui regarde des nudités qui commet le péché. »

Les auteurs inspirés de la *Bible*, les Pères de l'Église, les premiers champions de la théologie, les primitifs de l'art chrétien, comme plus tard les prédicateurs osés du XVI[e] siècle, ne se gênaient pas pour exprimer librement leurs pensées ; ils n'y mettaient aucune des formes exigées de nos jours par les raffinements de la civilisation et surtout par l'invasion de la pudibonderie outrée d'outre-Manche ; car, s'il existe une supériorité des Anglo-Saxons sur les Gallo-Romains, c'est assurément dans leur hypocrisie religieuse qu'elle réside. Aussi les premières manifestations de l'énergie chrétienne passent-elles, à nos yeux pervertis et brouillés par la chassie de la pudeur, pour des grands écarts de langage, des gaillardises malvenues.

L'abbé Auber, dans son étude sur le *Symbolisme*, rappelle l'histoire des anus d'or citée au premier livre des *Rois :* les Philistins, atteints d'une affection intestinale, imprécise, mais pénible et tenace, obtinrent leur guérison en offrant en sacrifice la partie où ils souffraient.

L'ex-corroyeur saint Paul, dans son *Épître aux Corinthiens*, a plus d'une fois recours au style énergique pour expliquer le mystère de l'incarnation du Verbe ; saint Augustin, au Sermon II, *de virginitate Mariæ*, écrit crûment : « *Intumescunt ubera Virginis et intacta manent genitalia matris.* » Un passage scriptural du Père Jean Chrysostome n'est pas moins explicite ; voici en quels termes, aussi expressifs que laconiques, il s'étonne de la naissance humaine du Fils de Dieu : « *Patri æqualem per Virginem venisse vulvam*[1]. »

Même réalisme en art : les premiers artistes chrétiens, toujours d'après l'abbé Auber, ne s'embarrassaient pas de voiles ; les murs des catacombes reproduisent les Prophètes dans une complète nudité. Que de sarcophages de chrétiens, ornés de bacchanales païennes et de sujets profanes ou religieux, agrémentés de personnages nus (fig. 14).

1. *Homil.* II, *in* cap. I, Matth., n[e] 2.

La statuaire de la période gothique n'admettait le nu que pour les ressuscités, les réprouvés et les démons. Mais, limitée par la qualité, elle s'est rattrapée sur la quantité, et elle a couvert les portails des cathédrales de ces académies audacieuses.

L'art roman n'est pas exempt des mêmes excès, loin de là ; et sa grossièreté maladroite frise souvent l'obscénité. Ce défaut tient à

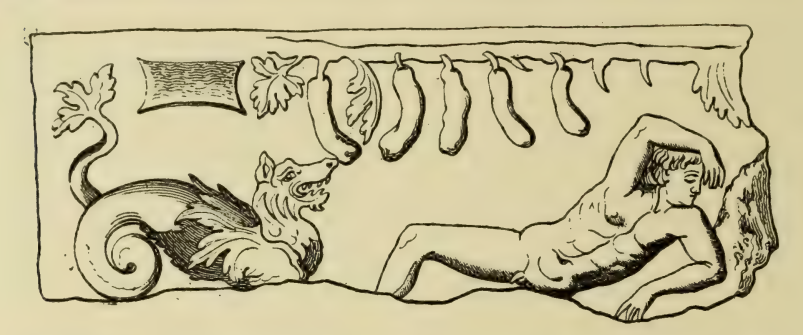


Fig. 14. — Jésus descendu aux enfers et ressuscité, sous la figure de Jonas englouti par le monstre marin et rejeté sur le rivage. (Bas-relief de sarcophage) [1].

une certaine gaucherie dans le maniement du ciseau ou du pinceau et à une certaine naïveté. C'est ce que Mérimée appelle complaisamment « la bonhomie innocente » des sculpteurs des XIIe et XIIIe siècles, « qui n'entendaient pas malice, quand ils représentaient un péché tout crûment, comme il se fait » ; apparemment, ils ignoraient la fo-orme de Brid'oison.

Au XVIe siècle, l'art se matérialise et s'humanise sous le souffle de la Renaissance ; les sujets chrétiens eux-mêmes sont tout pénétrés de ce néo-paganisme. Les témoignages de ce christianisme plus qu'aimable sont encore assez nombreux, surtout dans les églises de la sensuelle Italie, qui « accommodait, dit Taine, la religion aux douceurs voluptueuses de ses mœurs et de ses sonnets ». Les artistes ne tenaient aucun compte du milieu où leurs œuvres devaient être exposées et s'abandonnaient à tous les caprices de leur inspiration, Michel-Ange, Paul Véronèse, Zuccato n'hésitaient pas à placer aux côtés du Rédempteur des figures académiques, sans nul rapport avec le thème traité ; les Guerchin, les Guide, les Titien et tant d'autres

1. Pour les premiers chrétiens, l'histoire de Jonas exprimait l'emblème de la résurrection, c'est pourquoi ils la faisaient graver sur leurs tombeaux.

ne craignaient pas de parer leurs saintes des attributs de la beauté, avec ses gracieuses, mais impures rondeurs. Ce n'étaient plus ces raides et piteuses figures byzantines qu'on voit encore dans les peintures de San Clemente, les plus vieilles de Rome, et où la poitrine d'une vierge « tombe comme celle d'une bête à lait ».

Le nu atteignit alors son apogée ; la plus belle couleur est celle de la chair, comme la forme la plus pure est celle de la nature sans voiles. En ramenant le goût à l'imitation de l'antiquité, la Renaissance a donné une nouvelle vie aux fictions les moins chastes de la mythologie qui s'épanouirent en pleine lumière. Aussi trouvons-nous dans les œuvres les plus religieuses des maîtres de ce temps un mélange de piété chrétienne et d'impudeur naïve qui semble provenir d'une inspiration toute païenne.

Si Fra Angelico peignait ses tableaux d'autel à genoux, aux pieds du Seigneur, le moine Lippi les peint, nous le savons, aux genoux d'une novice vicieuse qui lui servait de modèle pour ses Vierges. C'est lui qui le premier — ô profanation ! — ose donner à la Mère de Jésus les traits de sa maîtresse. Paul Véronèse, dans ses *Noces de Cana*, au lieu de s'inspirer du récit de l'Évangile, fera figurer à la table du Seigneur le maître des poètes licencieux qui visait pourtant au chapeau de cardinal, l'Arétin, ses amis, peintres comme lui, travestis en musiciens[1], et les courtisanes les plus renommées. Andrea del Sarto, « pour peindre la Vierge immaculée, dit l'abbé Gareiso, la représentait sous la figure de sa femme, et de sa femme enceinte ! « Quel art avili, corrompu et corrupteur que cet art de la Renaissance ! » s'écrie notre aristarque ensoutanné. Mais alors que dira ce moraliste tonsuré, du XVIIIe siècle, le siècle des abbés de ruelle et des estampes spintriennes ? Son sosie, le demi converti Huysmans, va répondre à sa place avec sa franchise brutale : « Le XVIIIe siècle, dira-t-il, fut une époque de bedon et de bidet, et, dès qu'il voulut toucher au culte, il fit d'un bénitier une cuvette. » Watteau lui-même, le peintre des pastorales galantes, sacrifie discrètement au goût du jour : regardez de près l'*Embarquement pour Cythère*, et vous verrez, dissimulée dans le feuillage de droite, l'image d'un Priape monstrueux.

1. Titien joue du violoncelle, Tintoret du violon, le Bassan de la flûte et Paul Véronèse de la viole.

Mais, grâce à l'ardeur de la « Ligue contre le nu dans l'art », déjà nommée, toutes les turpitudes artistiques disparaîtront bientôt des églises et même des musées : plus d'Èves épilées, de Dalilas en buste bimamelonné, de Madeleines revêtues uniquement de leurs blonds cheveux ; « la religion et les convenances s'y opposent également », disait déjà Stendhal pressentant ce syndicat de marchands de confection. Dorénavant, les nudités chrétiennes porteront le froc et la cagoule. Une ère nouvelle va s'ouvrir pour l'art religieux, et nous en avons déjà un avant-goût dans la froide nudité des murs du Sacré-Cœur, « dont les murailles, écrit l'enfant de chœur terrible Huymans, sont des moellons de vanité scellés par un ciment d'orgueil, des murs où l'on voit des noms de commerçants connus, affichés en bonne place, tels que des réclames ». Plus de sculpteurs, plus d'artistes peintres ; les maçons et les badigeonneurs suffisent ! Aussi pouvons-nous conclure, avec le même « mystique-ficateur », mort en odeur de sainteté, que « l'art chrétien ne produit plus que de débiles images de pieusarderie », dont les ateliers encombrent le quartier Saint-Sulpice. Et pour peu que la nouvelle Ligue des « chands d'habits » et des « chienlits » en question prospère, nous verrons bientôt toutes ces boutiques fermées... pour cause d'agrandissement.

LIVRE II

LICENCES ARTISTIQUES DES ÉGLISES DE FRANCE

I. — SEINE[1]

PARIS

Notre-Dame. — *Extérieur.* — Façade occidentale. L'observateur attentif remarque tout d'abord, sur le portail central de « la reine de nos cathédrales », des figures, les unes monstrueuses, les autres angéliques, qui symbolisent l'antagonisme du Bien et du Mal dans les bas-reliefs et pendentifs des rinceaux du tympan où se tiennent les assises du *Jugement universel.* Le clou de ces excentricités licencieuses, que l'on s'étonne de rencontrer au seuil d'un lieu saint, se trouve à la droite du spectateur, entre les six cordons et au bas de la voussure (fig. 15). Voici les *Tourments des damnés*, où les mauvais sujets des deux sexes sont emportés, puis entassés par d'affreux démons pour être bouillis dans une chaudière sur laquelle grimpent des crapauds ou rampent des serpents. Au voisinage de ce groupe dantesque, la saisissante image de la *Chevauchée de la*

1. En raison de l'abondance des documents, nous serons brefs dans nos commentaires ; d'ailleurs nos images en diront plus et mieux que nos explications, et, pour éviter de trop fréquentes répétitions des termes descriptifs, nous aurons souvent recours au style nègre ou télégraphique : la concision n'exclue pas l'exactitude. Nous avons suivi dans une classification toute artificielle l'ordre alphabétique des départements, sauf pour celui de la Seine, mis hors série et en première place : à tout seigneur, tout honneur.

Mort [1], où celle-ci, les yeux bandés par le destin, en fourche « un cheval pâle » et porte en croupe un cadavre, l'Antechrist, a-t-on dit, dont les organes génitaux sont hypertrophiés. A côté, la téméraire *Chevauchée de la Guerre* [2], d'après la vision de saint Jean ;



Fig. 15. — Pendentifs du XIIIe siècle.

« c'est un de ces cavaliers qui s'appellent Guerre ou Famine, envoyés pour dépeupler le monde ».

On a cherché à expliquer de telles représentations : dans ces temps de mœurs simples, a-t-on dit, elles ne constituaient pas plus une indécence que le pieux usage observé par les matrones ro-

1. Appelée à tort le *Démon de la Luxure*. On y a vu aussi une scène de sodomie, mais il s'agit bien de la *Camarde* dont parle l'*Apocalypse* suivie de l'*Enfer*, elle sème l'épouvante sur son passage.

2. Pour certains, c'est l'*Orgueil*, vice contraire à la sixième vertu, l'*Humilité*, placée au-dessus.

maines les plus chastes de porter au cou un phallus d'or, ou encore que cette coutume chère aux Égyptiens de faire du « chib » un objet de parure.

A la zone inférieure du *Jugement* sculpté sur le tympan grouillent, comme à l'habitude, des académies de l'un et l'autre sexe, sous forme de ressuscités et de damnés. Pour rappeler la faute première d'Ève, c'est une femme qui marche à la tête du cortège des réprouvés ; elle est suivie d'un évêque mitré, d'un roi couronné, de dames galantes ou de qualité coiffées de toques, etc., qui sont tout éberlués de se voir à la géhenne.



Fig. 16.

Portail Nord ou « Porte de la Vierge ». Le démon tentateur est figuré par la lamie, vampire mi-serpent mi-femme. Ce démon féminin au sourire malin offre à Adam les pommes de son torse plus savoureuses que celles de l'arbre autour duquel est enlacée sa queue frétillante.

Un bas-relief allégorique qui n'aurait pas été déplacé dans la décoration d'un temple païen occupe le tympan d'une des petites ogives de l'arcature du stylobate, au côté droit de la porte d'entrée: en face de la *Mer*, figurée par un personnage nu, monté sur un cétacé, et une femme assise, dont le torse, sans draperie, a beaucoup souffert, on voit la *Terre* (fig. 16), personnifiée par une créature puissante. Elle est assise et tient à la main gauche un chêne chargé de glands ; à la droite, une haute plante herbacée sortant d'un vase. Une jeune fille, la *Race humaine* [1], est agenouillée devant sa mère et semble saisir sa mamelle droite pour y puiser la vie. Ce curieux tableautin lapidaire est, par malheur, fort endommagé. Nous en dirons autant d'une figure voisine de femme nue (fig. 17), qu'il nous est impossible d'identifier.



Fig. 17.

1. Cf. *Ann. archéol.*, t. IX.

La même « porte » est encore décorée du *Zodiaque*[1], qui rappelait la brièveté de la vie. Au douzième Signe, *Cérès* y est remplacée par *Marie, la Vierge*; le *Verseau* est un personnage nu, assis sur la queue

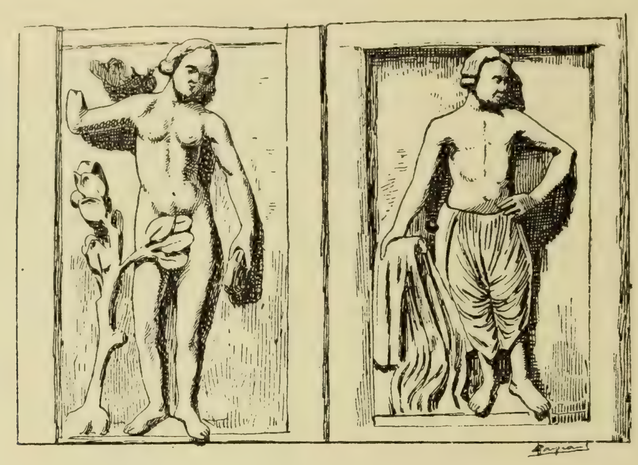


Fig. 18. Fig. 19.

d'un monstre marin. A chacun de ces signes répondent deux bas-reliefs rappelant les divers travaux des mois ou des saisons. Le *Taureau* (*Avril* ou le *Printemps*) est figuré par un personnage à deux têtes, l'une de personnage qui dort (l'*Hiver*), l'autre de personnage éveillé (l'*Eté*) : une moitié du corps est vêtue, l'autre nue. Au signe estival de l'*Écrevisse* (*Juin* ou l'*Été*), un jeune homme complétement déshabillé se dispose à prendre le frais ou un bain (fig. 18) ; d'autre part, un paysan nu jusqu'à la ceinture indique la moisson d'*Août* (fig. 19). A l'*Automne* correspond un vigneron dans une cuve cerclée.

Sur le trumeau du portail Sud ou « Baie de saint Marcel », neuvième évêque de Paris, un dragon s'échappe de la sépulture d'une adultère, enveloppée de son linceul : avertissement à l'adresse des

1. Auzone en a réuni les douze signes dans ce distique mnémonique :

Sunt Aries, Taurus, Gemini, Cancer, Leo, Virgo,
Libraque, Scorpius, Arcitenens, Caper, Amphora, Pisces.

N'est-il pas piquant de voir adopter par les chrétiens des constellations qui, comme les mois de l'année et les jours de la semaine, portent les noms des divinités du paganisme ?

épouses infidèles. Rappelons que, suivant une légende dont les hagiographes ont abusé, saint Marcel délivra la ville d'un serpent, venu d'un bois voisin, qui s'était introduit dans la fosse d'une dame de haute naissance pour lui dévorer les seins et les parties sexuelles, châtiment réservé aux personnes impures et luxurieuses ou aux mauvaises nourrices qui ont refusé leur lait à l'enfant sans mère. Cette interprétation est en rapport avec le récit d'une vision qu'eut, au XIIe siècle, le frère Albéric. Il vit des serpents téter la poitrine des femmes « qui avaient refusé de donner leur sein aux orphelins ou qui feignaient de les allaiter », *quæ dare ad bibendum mamillas noluerunt, aut dare se fingentes non dederunt...* C'était un pressant appel aux devoirs de la maternité, lancé par un précurseur de Rousseau et du professeur Pinard.

La *Luxure* est figurée à la même façade, sur un second bas-relief qui a été « restauré » ou mieux « gargoté » par Soufflot. Cette *Luxure* tient une balance ; est-ce pour indiquer qu'elle vend ses charmes ? Ne serait-ce pas plutôt l'une des vertus cardinales, la *Justice ?*

Nous trouvons un autre motif décoratif ayant un rapport indirect avec le péché de la chair[1] dans la statue du personnage qui joue du violon et semble chanter *Land'rirette, Land'rira !* En effet, Lenoir et d'autres critiques d'art y voient Chilpéric[2], le malheureux époux de Frédégonde qui le fit assassiner, au retour de la chasse, le jour où, occupée à sa toilette et distraite, elle donna à son mari le nom de son amant, Landri, maire du palais. Des archéologues plus avisés veulent que ces statues représentent, non pas les rois de France, mais les ancêtres du Christ, les reines et les rois d'Israël. Dans ce cas, le violoneux serait un de ces derniers, le roi David, par exemple.

Ne quittons pas la façade principale sans jeter un regard de compassion sur Adam et Ève, plongés dans la douleur. Complètement nus, comme leurs innombrables congénères, ils s'en distinguent toutefois par leur profonde indifférence aux lois de la bienséance ; ils sont si haut perchés ! Ni l'un ni l'autre ne songe à porter

1. Au cours de notre description des licences artistiques, nous nous permettrons de consigner en notes certains faits licencieux dont les édifices religieux ont été le théâtre, ou qui se rapportent au clergé. Ces récits, pensons-nous, auront l'avantage de diversifier le sujet et d'atténuer la monotonie d'un froid inventaire ; ils compléteront en outre nos *Seins à l'Église*.

2. « Tenant un violon, dit Lenoir, pour exprimer ses talents en poésie. »



Fig. 20.

une main pudique où il convient, après le péché : le premier homme, en signe d'affliction, soutient sa tête de la droite et la gauche glisse le long de la cuisse ; la première femme, également, pose la main droite sur la joue et « laisse tomber son bras gauche, avec un geste de désespoir ».

Façade méridionale. « Porte des Martyrs ou de saint Étienne ». Dans la zone inférieure du tympan, ce diacre prêche l'Évangile au peuple ; au milieu de l'assistance se détache un groupe de trois personnages attentifs (fig. 20), dont une femme qui donne le sein à son enfant debout.

Même façade, divers médaillons en quatre feuilles, sculptés vers 1257, sont consacrés à des légendes historiques et religieuses ; l'un d'eux, au côté droit de la porte du transept, reproduit le *Supplice de l'échelle* (fig. 21) infligé aux



Fig. 21.

blasphémateurs et aux « folles femmes » [1]. Celle qui est liée aux échelons, sous la garde de deux archers, porte sur la poitrine un écriteau fort endommagé par le temps. Plus tard, les femmes de mauvaise vie seront fouettées « espoustées », disait-on dans le peuple, au pilori des halles par le bourreau, comme le rappelle cette invective que le sieur Berthod, auteur des *Rues de Paris* (1650), met dans la bouche d'un de ses personnages :



Fig. 22.

Chacun t'a veu, vieux cû pourry,
Donner le fouët au pilory.

Un auteur à double vue a prétendu découvrir dans les encadrements inférieurs de ces bas-reliefs des enfants luttant contre des monstres. Nous aurions selon lui, dans ce tableau, un symbole de la lutte incessante des hommes contre les vices ! Pour nous, qui sommes moins sagaces, nous ne voyons là que de simples motifs de décoration. Un homme, par exemple, s'amuse avec son chien, paisible animal domestique et qui n'a rien de monstrueux, sinon son mode d'interprétation.

Avant de pénétrer à l'intérieur du monument, signalons encore au dehors deux animaux fantastiques munis de mamelles ; l'un près du cadran de l'horloge (côté Sud), l'autre à l'angle d'une des tours, appuyé sur la balustrade (fig. 22) ; enfin, à l'abside ou dans son voisinage, plusieurs retombées des gables des chapelles et des grands pinacles, qui portent des sculptures décolletées par l'un ou l'autre bout. (fig. 23-26).

Intérieur. — A l'entrée, au coin de l'escalier de la tour Nord, est scellée dans le mur une pierre tombale d'un effet saisissant (fig. 27); elle provient de la sépulture d'Étienne Yver, décédé le 24 février 1467. Étienne Yver était chanoine de Notre-Dame, et non pas conseiller au Parlement, comme le dit par erreur Viollet-le-Duc. Avant 1762, ce cénotaphe occupait la chapelle Saint-Nicolas, devenue depuis la

1. L'échelle patibulaire, qui s'élevait à l'angle de la rue du Temple et de la rue des Haudriettes, avait 50 pieds de haut ; celle de l'évêque se trouvait place du parvis.

chapelle de la Pénitence. La partie supérieure, non reproduite ici, est réservée au *Jugement universel*; en dessous, nous voyons le chanoine qui sort nu comme un Yver de son tombeau, au jour de la Résurrection. Au devant du sépulcre est couché le cadavre du

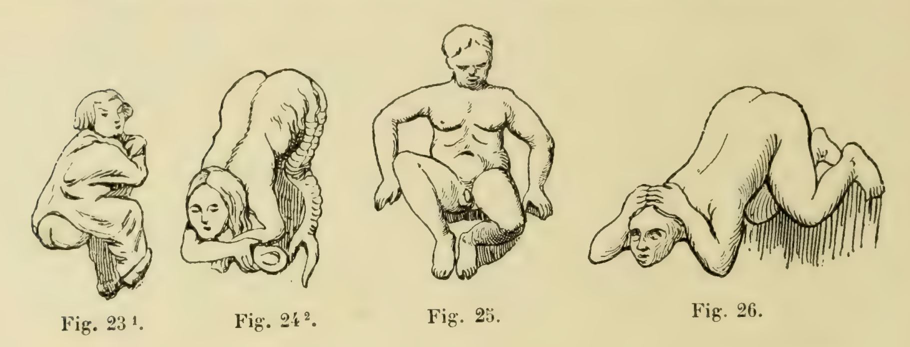


Fig. 23 [1]. Fig. 24 [2]. Fig. 25. Fig. 26.

mort, sans linceul, et livré en pâture à de gros et longs vers. Est-ce en raison du nom du chanoine ou pour mieux frapper l'imagination

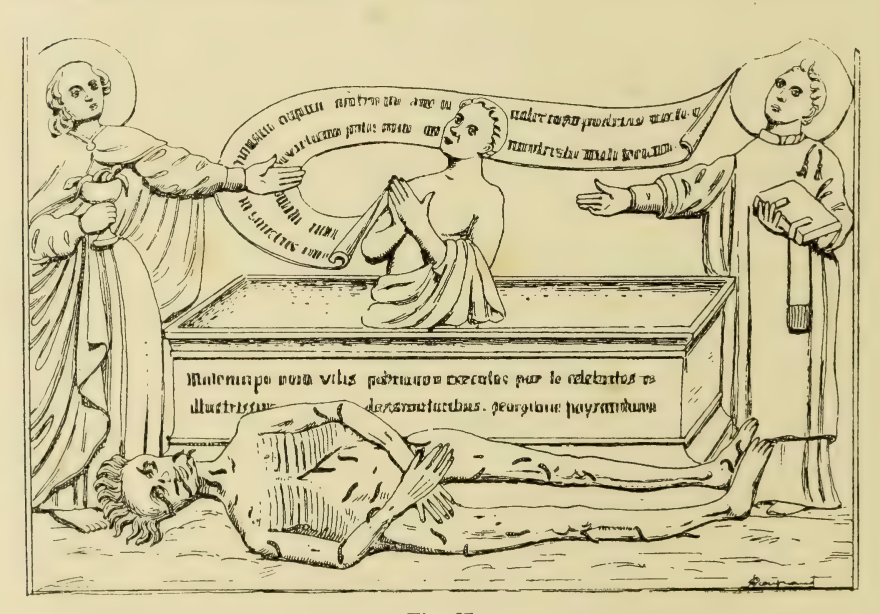


Fig. 27.

1, 2. — Reproduites par Viollet-le-Duc.

du public que l'artiste, par une macabre fantaisie, a exagéré outre mesure la grosseur de ces insectes? Cet homme a les cheveux courts et joint pudiquement les mains sur le pubis, en guise de feuille de vigne. Le ressuscité suppliant est assisté de saint Étienne, qui tient un livre, et de saint Jean l'Évangéliste, qui porte une coupe remplie de serpents, allusion au poison changé en reptiles.



Fig. 28. — D'après A. Lenoir.

Il existait à Notre-Dame un autre monument analogue, actuellement au Louvre, et provenant du cimetière des Innocents (fig. 28).

C'était un cadavre décharné, en albâtre et doré, tenant une javeline de la main droite et appuyant la gauche sur un bouclier où était gravé ce quatrain :

Il n'est vivant, tant soit plein d'art,
Ne de force pour résistance,
Que je ne frappe de mon dart,
Pour bailler aux vers leur pitance.

Le jour de la Toussaint, on découvrait cette effigie funèbre, appelée la *Mort-Saint-Innocent*[1].

1. Lenoir, le directeur du *Musée des Monumens françois*, où cette sépulture avait été d'abord transportée, y a ajouté une épitaphe, en bouts rimés, provenant de la Tombe-Issoire. Ce fabricant de postiches maquillait avec la même ardeur dépourvue de tout scrupule aussi bien les monuments historiques ou privés que leurs inscriptions :

Chœur[1]. Une des « ystoires, en personnages de pierre, dorez et bien peints », de la clôture, rappelle l'entrevue de Joachim et d'Anne sous la Porte dorée, où doit être conçue la Vierge, *coram populo* (fig. 29). Pour entrer en matière, et en guise de bagatelle de la porte, le vieux Philémon saisit à pleine main la mamelle gauche de la Beaucis évangélique, au point d'en faire saillir le mamelon, fortement accusé par l'imagier, avec intention symbolique sans doute.



Fig. 29.

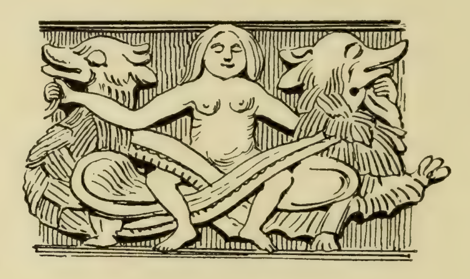


Fig. 30.

Même geste expressif à la *Visitation*. Élisabeth met la main sur la poitrine de sa cousine et « s'émerveille, dit E. Mâle, de sentir son sein gonflé ». Pour une vierge, il y avait de quoi s'étonner.

Transept. Côté droit. Au-dessous de la statue[2] de la *Vierge cou-*

Bonnes gens vous devez... Qu'on doit son temps bien dis...	penser	Et laissa ce monde hi... Mil quatre cent quarante...	deux
Car la mort homme ne dé... Témoing maistre Jehan de la...	porte	En novembre neufvième... Si priés Dieu que tout le...	jour
Conciliateur pour le... Au Chastelet et sous des...	roy	De ses péchés pardon lui... Et le puisse veoir en...	face
L'un des eschuiers en sa... De Paris, sous d'autrui en...	cour	La sus en son glorieux... Où il domine, vit et...	règne
Lequel en terre cy... Gist comme la mort re...	devant	Et qu'il nous veuille si bien... Qu'en la fin nous y puist con...	duire

1. En mars 1711, on opéra des fouilles dans le chœur, pour y ériger l'autel du « Vœu de Louis XIII », et l'on découvrit plusieurs autels élevés à Jupiter, sous Tibère, ornés des figures nues de IOVIS, VENVS, ESVS ou MARS. Lenoir raconte qu'un mystificateur transforma la première lettre de IOVIS et en fit LOVIS. Aussitôt « un fanatique » composa un mémoire pour démontrer que ce monument avait été érigé à l'un des rois de France !

2. Cette statue et le chapiteau historié proviennent de l'église Saint-Aignan au Cloître.

ronnée, sur le chapiteau est sculptée une *Ève* qui finit en queue de poisson.

Trésor. Le couvercle d'un coffret en argent (XIIe siècle), dit « de Saint-Thomas Becket », porte un motif qui représente une nymphe matant deux chimères (fig. 30) : le *Bien* maîtrisant le *Mal ?*

Aux décorations fixes des édifices religieux, les pompes funèbres



Fig. 31.

et autres cérémonies imposantes ajoutent, parfois, des ornements complémentaires plus ou moins « catholiques ». Telle la scène mythologique figurant un fleuve des Enfers (fig. 31) :

> Et l'avare Achéron ne lâche point sa proie,

placée en avant du catafalque d'Élisabeth, Thérèse de Lorraine, reine de Sardaigne, à l'église métropolitaine, le 22 septembre 1741.

De même, lors de la fête de la Raison célébrée à Notre-Dame le 10 novembre 1793, la déesse républicaine fut représentée, non pas au moyen du métal ou du marbre, mais elle apparut en chair et en os sous les traits gracieux et les formes potelées de Mlle Maillard, actrice de l'Opéra[1].

Saint-André des Arts[2].— En 1325, d'après un opuscule versifié sur les *Églises de Paris*, elle s'appelait Saint-Andrieu des Ars (Arcs) et était une succursale du Pré aux clercs, « ce joli rendez-vous d'amour », si l'on en croit ce passage, où la raison est peut-être subordonnée à la rime et les deux ne valent pas plus l'une que l'autre :

Après est Saint-Andrieu-des-Ars
Ou mainte dame de leur ars
Ont maintes fois lancée (*sic*) ot trait
Et maint homme a eutz atrait.

Le Vieil rapporte qu'à la chapelle de Monsieur le Curé, Héron composa un « vitreau » représentant la désobéissance de nos premiers parents, dont le costume fut modifié par une fabrique timorée :

L'Adam et l'Ève sont d'un dessin fort élégant. Des paroissiens plus scrupuleux que le peintre les ont défigurés par des feuillages peints à l'huile qu'ils ont fait serpenter autour des corps nuds de ces deux figures.

Chapelle Saint-Augustin. Monument funéraire en marbre de Jacques de Thou, actuellement au Louvre (fig. 32). Les cariatides assises sur le sarcophage et le buste féminin qui sert de prie-Dieu sont dépouillés de draperies. Les statues agenouillées de ses deux femmes, Marie de Barbançon-Cané, la première en titre, et Gasparde de la Chastre, étaient posées de chaque côté de l'effigie du

1. Autre nudité profanatrice d'ordre privé, consignée dans le *Journal de Barbier* (juillet 1722) : « Il arrive à présent des choses extraordinaires. La semaine dernière, on trouva un des autels des côtés de la nef de *Notre-Dame*, tout rempli de..... ; on avoit fait des ordures sur le dernier Évangile. On a béni la chapelle. Il faut que des gens aient bien le diable au corps pour faire pareille chose : ils ne sont pas pris. »
Cloître Notre-Dame. — Situé près de la cathédrale, il servait d'habitation aux chanoines de la métropolitaine. Les statuts capitulaires, d'après Hoffbauer, défendaient de laisser passer la nuit dans la maison claustrale à aucune femme, religieuse ou autre, à l'exception de la mère, d'une sœur, d'une parente au troisième degré, ou « d'une femme de haut rang qu'on ne peut éconduire sans scandale » : *vel nisi aliquæ magnatæ mulieres quæ sine scandalo evitare non possunt.* Le dernier article, par son élasticité, se prêtait aux « accommodements avec le ciel ».

2. Pour les églises et chapelles de Paris, disparues ou existantes, nous suivrons l'ordre alphabétique.

président, sur un même entablement de marbre, soutenu par des colonnes ioniques.

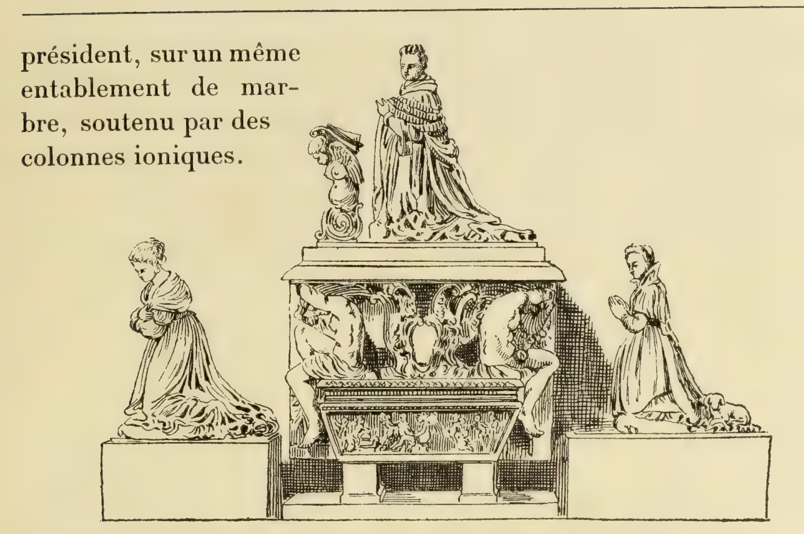


Fig. 32. — J.-A. de Thou et ses deux femmes.

Des cariatides semblables se retrouvent sur le sarcophage de Jacques de Souvré, commandeur de Malte, 1760 (fig. 33).

Saint-Augustin. — Comme toute église moderne, celle-ci se distingue par l'absence absolue de nudités. Même le *Christ, à son baptême* (peinture de Bouguereau, chapelle Saint-Joseph), a la précaution de s'envelopper d'un peignoir de bains.



Fig. 33.

Saint-Barthélemy. — Au XIIe siècle, cette église s'appelait le « Moustier » *Saint-Bertremiex* ; elle fut supprimée sous la Révolution, et l'on établit sur son emplacement le théâtre de la Cité, puis le *Prado*, *alias* « Closerie des lilas » : *Habent sua fata basilicæ.*



Fig. 34.

La *Peste de Milan*, en 1576 (fig. 34), bas-relief inachevé, auquel travaillait Puget quand la mort vint le surprendre, était destiné à l'abbé de la Chambre, curé de cette église. Aux pieds du saint évêque Charles Borromée, une mère expire, les mamelles encore gonflées de lait. Au fond, un jeune époux assiste à l'agonie de sa femme qui se tord, toute nue, sur sa couche, en proie aux dernières convulsions[1].



Fig. 35. — D'après Millin.

Saint-Benoit. — Possédait un groupe curieux de la *Trinité* (fig. 35). Le *Père*, coiffé de la triple tiare, soutient sur son giron son *Fils* absolument nu, tandis que le *Saint-Eprit* placé entre eux sort de la bouche de l'Éternel sous la forme

1. C'est à la porte de cette église, « car il n'osoit pas y entrer », que, chaque jour, après avoir lu le Psautier, le « bon roi » Robert II, le *Dévot*, excommunié par Grégoire V pour avoir épousé sa cousine Berthe, venait faire ses oraisons. C'est là aussi, selon la légende, qu'Abbon, abbé de Fleuri, suivi de deux femmes du palais, apporta au roi, sur un plat en vermeil, le fruit des entrailles de la reine, le rejeton incestueux et monstrueux ayant un corps d'enfant, un cou et une tête d'oie. Terrible punition de la désobéissance aux décrets de l'Église. On sait que l'interdit du pape et ses conséquences obligèrent le roi à répudier sa seconde femme et cousine, après plusieurs années d'hésitation, pour en prendre une troisième, l'altière et « inconstante Constance », comme l'appelait le bon roi trop débonnaire. Depuis,

d'une colombe et simule une barbe de patriarche. Semblable représentation décore le portail méridional de la cathédrale de Senlis : une colombe remplace aussi la barbe de Dieu qui tient la croix où est étendu le Christ.

Bonshommes de Chaillot[1]. — Sur le fronton du portail, on remarquait, d'après l'auteur des *Antiquités nationales*, trois petites figures nues, « qui n'avoient guère la mine catholique ». Celle du haut représentait un garçonnet « gros, gras et riant » ; son pied droit reposait sur une tête de mort et sa main droite s'appuyait sur un bouclier portant une croix enlacée d'une couronne d'épines. Les petits personnages des angles à l'air mélancolique étaient « maigres et tristes », et tenaient à la main une tête de mort qu'ils considéraient comme Hamlet débitant son fameux monologue : *To be or not to be*... Dulaure voit dans ces personnages des divinités païennes qui ornaient autrefois l'hôtel de Bretagne. « Ce ne seroit

la reine Berthe, sous le nom de « reine Pédauque », aux pieds palmés (a), figure sur plusieurs portails d'édifices religieux, entre autres à l'abbaye de Sainte-Bénigne, à Dijon, où les deux effigies se font pendant. Son exemple est comme une menace de la colère divine — n'oublions pas que le Père Éternel, comme le Père Duchêne, est souvent en colère — contre ceux qui tentent de braver le pouvoir spirituel et temporel de l'Église.

1. Surnom des Minimes de Saint-François-de-Paul. J. Laffitte rapporte une aventure où furent mêlés nos Minimes et le fameux Paul de Gondi, plus tard cardinal de Retz, qui relate ainsi l'événement dans ses *Mémoires :* « C'était en 1642, en plein été, il faisait une chaleur étouffante. La duchesse de Vendôme — de la famille de Henri IV — pour éviter les ardeurs du soleil, rentrait de nuit à Paris en compagnie de Turenne, jeune encore, du spirituel Voiture et dudit Paul de Gondi. Le carrosse suivait le chemin le long de la Seine lorsque, arrivés au bas des coteaux de Passy, les gens de l'escorte aperçurent dans le vague de l'obscurité, sur les bords du fleuve, un groupement d'ombres suspectes. Les bouillants compagnons de la duchesse mettent aussitôt l'épée à la main et s'avancent impétueusement ; mais à mesure qu'ils approchent, ils voient se jeter à leurs pieds des êtres dévêtus qui leur crient grâce en ces termes : « Bons seigneurs, nous sommes de pauvres religieux qui ne faisons de mal à personne, nous venons simplement de nous rafraîchir, vu la grande chaleur qu'il fait, en prenant un bain de santé dans la rivière. »

Si leur règle, fort sévère, défendait de changer d'habit, ce fait prouve qu'elle n'interdisait pas la propreté corporelle. Les chroniqueurs du temps sont peut-être trop sévères à leur égard, quand ils les accusent de « sentir l'huile rance » ; ils oublient l'incident du bain *in naturalibus*, dont ces bonshommes étaient coutumiers, car leur monastère s'étendait jusqu'aux bords de la Seine. Admettons, si vous le voulez, que leurs libations étaient aussi copieuses à l'extérieur qu'à l'intérieur.

(a) Pour d'autres, cette figure serait celle de Bertrade ou Berthe au grand pied, femme de Pépin d'Héristal. L'ingénieux Père Mabillon croit qu'elle représente sainte Clotilde, et que le pied d'oie est l'emblème de sa grandeur, les oies ayant sauvé le Capitole ! Mais voilà qui est plus fort : le subtil antiquaire l'abbé Lebœuf pense qu'il s'agit de la reine de Saba, *Regina austri ;* le pied de palmipède rappellerait sa grande passion pour les bains !

pas la première fois que la dévote ignorance auroit fait de semblables bévues », assure-t-il. L'allégorie serait-elle si difficile à déchiffrer et ne signifierait-elle pas la sérénité de la *Foi* et la terreur des pécheurs devant la *Mort* ?

La peinture d'un des vitraux du réfectoire des Minimes nous paraît aussi digne d'être notée. Au dire de Lenoir, elle représenterait une scène diabolique de derrière les fagots : un démon « faisait à des hommes ce qui excita la colère de la divinité contre les habitants de Sodome » ! Sublime et expressive leçon de choses ! s'exclameront les fervents défenseurs de la symbolique religieuse, qui aiment à voir mettre les points sur les i. Mais nous ne devons accepter que sous la plus grande réserve les interprétations de cette sorte, dont une étude approfondie des monuments religieux démontre le plus souvent la fausseté [1].

Capucines [2]. — Ce couvent fut fondé par Marie de Luxembourg, en exécution des dernières volontés de Louise de Lorraine, veuve de Henri III, qui y eut sa sépulture, et sur laquelle nous allons revenir. En 1686, quand Louis XIV fit construire la place Vendôme, le couvent fut transporté un peu plus loin. La façade de l'église constituait alors la perspective d'une des ouvertures de cette place. Le couvent et l'église furent désaffectés pendant la Révolution ; on y établit la fabrique aux assignats. Après la tourmente révolutionnaire, l'immeuble fut vendu aux enchères publiques. D'après le Dr Max Billard [3], l'acquéreur y éleva l'un de ces édicules humanitaires « que la pruderie française baptise aujourd'hui d'un nom d'outre-Manche », et où « toute une population se livra tranquillement à l'antithèse de la soif et de la faim ». En 1806, à l'ouverture de la rue de la Paix, l'édicule disparut à son tour ; mais, en vidant la fosse, on fut stupéfait d'y découvrir une plaque de marbre noir portant cette inscription :

CY GIST
LOUYSE DE LORRAINE
ROYNE DE FRANCE ET DE POLOGNE

1. A Berlin, l'accusation d'homosexualité est devenue courante, comme ici celle de vendu à l'étranger entre gens qui ne sont pas du même avis.
2. Cf. H. Bordier, les *Eglises et Monastères de Paris*.
3. *Les Tombeaux des Rois sous la Terreur*, 1907.

Un caveau funéraire transformé en fosse d'aisance ! Le cercueil d'une reine recouvert pendant des années d'ordures humaines au lieu de fleurs et de couronnes ! Eloquente image de la vanité des grandeurs de ce monde et réaliste accomplissement de la prophétie : *Pulvis es, et in pulverem reverteris!* que, pour la circonstance, on peut traduire librement : Tu es poudrette et tu redeviendras poudrette[1].

Carmes (de la place Maubert)[2]. — La Vierge y était représentée portant sur son sein l'enfant Jésus et tenant à chaque main un vase de cristal. L'un contenait un peu de son lait, garanti pur, et l'autre, des cheveux authentiques du Christ.

Sainte-Catherine du Val-des-Escoliers ou de la Culture. — Démolie, en 1783, pour faire place à un marché, rue Saint-Antoine.

Chapelle du cardinal de Birague. On y voyait deux fameux tombeaux dus au ciseau de Germain Pilon, celui du chancelier René de Birague[3] et celui de sa femme, Valentine Balbiani (fig. 37, 38)[4].

1. Rappelons un détail rétrospectif relatif à l'absence de vespasiennes à la fin du xve siècle, et qui ne manque pas de piquant. A l'entrée de la reine Anne de Bretagne (1491), « on poussa l'attention, raconte de Saint-Foix, jusqu'à placer, de distance en distance, de petites troupes de dix ou douze personnes, avec des pots de chambre pour les dames et demoiselles du cortège qui se trouveraient pressées de quelque besoin ». Tels sont les précurseurs lointains des colonnes Rambuteau élevées à la satisfaction des nécessités qui ne connaissent pas de loi.

2. **Carmélites.** — Cet ordre possédait deux couvents à Paris. Celui de la rue Saint-Jacques, n° 284, qui fut le refuge de Louise de la Vallière, sous le nom de sœur Louise de la Miséricorde. Elle y servit de directrice de conscience à sa collègue la Montespan, dès que la veuve du podagre prit sa place. Celle-ci se retira quelque temps aux Filles de la Miséricorde, rue Mouffetard, 61. Quant à la Fontanges, après avoir traversé en coup de vent la couche royale, elle vint échouer dans une autre maison close, à l'Abbaye de Port-Royal, qui deviendra la Maternité. Coïncidence curieuse, c'est aux suites d'une maternité qu'elle y succomba, « blessée au service du roi », écrit Mme de Sévigné. Rue Saint-Jacques, paraît-il, l'impudique fille du Régent, la duchesse de Berry, y édifia ses nouvelles compagnes par l'apparence d'un repentir sincère.

Le second couvent était situé rue Chapon, — nom approprié à un monastère ; — mais son église s'ouvrait sur la rue Trousse-Nonnain, « qu'un sentiment de convenance morale, dit l'abbé Pascal, fit changer en celui de Trace-Nonain, qui ne signifie rien et dont on a tiré le vocable actuel de Transnonain, lequel dit trop ou trop peu. Pour un semblable motif, la rue du Pet devint celle du Grand-Hurleur et la rue de la Pute-y-muse celle du Petit-Musc. Ajoutons que la Chapelle et le Collège de Tournai se trouvaient dans la rue Bordelle, repaire de « filles ivrognesses de leur corps ».

3. Cet intrigant Italien passe pour l'un des plus actifs et cruels organisateurs de la Saint-Barthélemy ; devenu veuf, il fut promu, par Grégoire XIII, à la dignité cardinalice : au chapeau rouge, le prix du sang.

4. En 1783, ces mausolées, réunis en un seul, furent reconstruits à Saint-Louis des

Fig. 36. — D'après le *Musée des Monuments français*, de Lenoir.

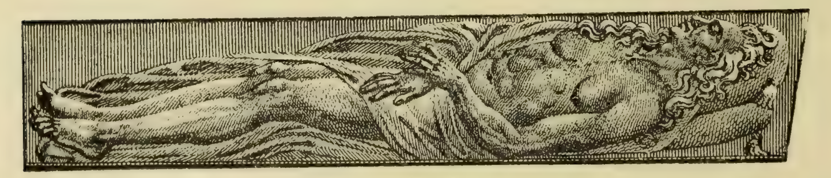


Fig. 37.

Jésuites, dans la première chapelle, à main droite. Mutilés en 1793, Lenoir essaya de les reconstituer au Musée des Petits-Augustins.

« L'effigie d'icelle dame est tout de blanc albâtre, appuiée sur son coude, » et tient un livre à la main. Un chien est couché à ses côtés au lieu de l'être à ses pieds [1], où la place est occupée par un génie nu en bronze. Celui-ci porte une plaque de marbre noir sur laquelle est écrit : MORTE N'EST POINT QUI VIT AU CIEL, et, au bas de cette même figure, on lit encore : QUI BIEN AIME TARD OUBLIE. Au-dessous du personnage principal, un bas-relief nous révèle son cadavre presque nu (fig. 37). Le Louvre a recueilli cette œuvre précieuse. On pouvait voir au Musée des Monuments français, l'« archétype » de ce monument exécuté par le même sculpteur : c'était la reproduction d'un corps de femme morte d'étisie. Le choix du modèle n'était guère flatteur pour le sujet.

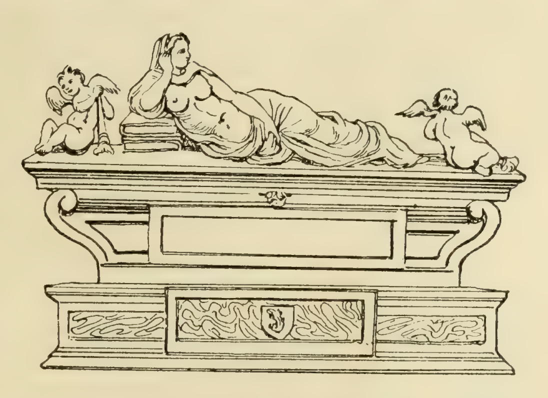


Fig. 38. — Tombeau de Mme de Birague, d'après les *Antiquitez, Chroniques et Singularitez de Paris.*

Célestins. — Cette église était une véritable nécropole abritant de nombreux mausolées. En face de l'autel, dans la chapelle d'Orléans, on conservait le cœur et les entrailles de trois princes, qui n'en eurent guère de leur vivant : le lâche et perfide Henri II, le séditieux François, duc d'Anjou, et le sanguinaire Charles IX [2]. Ces viscères étaient contenus dans une urne en bronze doré, dont les pieds, formés par des dauphins, sont soutenus par trois figures féminines, œuvres de Germain Pilon, et que l'on a considérées comme les trois *Vertus théologales* ou comme les *Trois Grâces* (fig. 39). Sculptées dans le même bloc de marbre, elles tiennent

1. Dans les sépultures funéraires, on avait coutume de coucher un levrier, l'emblème de la *Fidélité*, aux pieds des dames, et un lion, le symbole de la *Puissance*, aux pieds de l'homme. Quelles ironies ! Il est vrai que, pour la symbolique chrétienne, le chien est le symbole de l'*Envie*, comme le coq, qui domine le clocher du village, est celui de la *Colère*.

2. Tout d'abord, le monument ne contenait que le cœur de Henri II, ainsi que l'indiquait ce distique, inscrit sur l'une des faces :

HIC COR DEPOSUIT REGIS CATHARINA MARITI
ID CUPIENS PROPRIO CONDERE POSSE SINU.

leurs mains enlacées et reposent toutes trois sur un socle orné de petits *Cupidons* nus et de chimères aux angles. Ces élégantes allégories sacro-païennes, où l'on a cru retrouver les traits de Catherine de Médicis, de la marquise d'Étampes et de Mme de Villeroi, bien que « légères et court vêtues », comme Pérette portant son pot au lait, ont une mine relativement décente, *Gratiæ decentes.* Une seule, la *Charité*, laisse son torse à découvert, mais ses fonctions nourricières l'y autorisent : les nudités ne sont pas qu'agréables, il y en a d'utiles. Ce curieux reliquaire est actuellement au Louvre.



Fig. 39.

Le cœur de François II, digne fils de sa mère Catherine, avait une urne à part. Le même *Campo santo* possédait aussi une urne qui contenait le cœur de la brute connue sous le nom d'Anne de Montmorency.

Renée d'Orléans, fille de François d'Orléans, duc de Longueville, petite-fille de Dunois, morte en 1515, à l'âge de huit ans, était étendue sur son tombeau, les pieds posés sur une levrette, l'emblème de la *Fidélité* (à huit ans !), selon la formule de la statuaire (funéraire fig. 40). La face principale est ornée des *Vertus cardinales ;* l'une d'elles, la *Force*, usant de son privilège traditionnel, exhibe à nu non seulement les saillies de ses biceps, mais aussi celles d'un torse d'une robuste santé. Pour Lenoir, qui a reconstitué et truqué ce fragile monument en albâtre détruit à la Révolution, aujourd'hui à Saint-Denis, les figurines décoratives des niches seraient autant de sujets tirés du martyrologe, de sorte que la *Force* deviendrait une *Sainte Agathe*, cambrant sa poitrine juvénile devant les tenailles du bourreau.

La sépulture de Louis Potier, marquis de Gèvres, placée près de la grille du chœur, offrait à la curiosité un bas-relief en bronze

d'un caractère assez profane. Une Renommée à moitié nue annonçait, *urbi et orbi*, les exploits du marquis ; un génie entièrement



Fig. 40.

nu le couronnait, tandis que les impitoyables *Parques*, nues, elles aussi, tranchaient ses jours. Auprès de ces filles du Styx, la *Fermeté*, non moins deshabillée, soutenait le défunt.

La *Fortune renversée* (fig. 41), chef-d'œuvre de Jean Cousin, était couchée au-dessous de l'amiral Philippe de Chabot ; elle lui sourit encore et charme la solitude du vieux loup de mer.

Les angles du tombeau d'Henri Chabot de Rohan (fig. 42) étaient occupés par quatre génies du sexe féminin, aux mamelles exubérantes ; ils éteignaient « le flambeau de la Vie ». Un cartouche portait les armoiries de famille composées de trois *chabots* ou poissons et de deux *Hercules* armés de leurs massues et de leurs attributs virils (fig. 43).

En face de ce sépulcre s'élevait celui de Timoléon de Cossé, comte de Brissac, moins bien partagé que son voisin. Sur un piédestal de marbre noir, deux génies, sans ailes ni draperies, mais dont le sexe masculin était fortement modelé, s'appuyaient sur un bouclier qui ne dissimulait aucun détail de leur nudité.



Fig. 41.

Fig. 42.

Chartreuse de Paris[1]. — Fort beau lutrin, historié par Julience sculpteur provençal ; le piédestal était occupé par les trois *Vertus théologales*, dont l'une, la *Charité*, tenait au sein un orphelin nu,

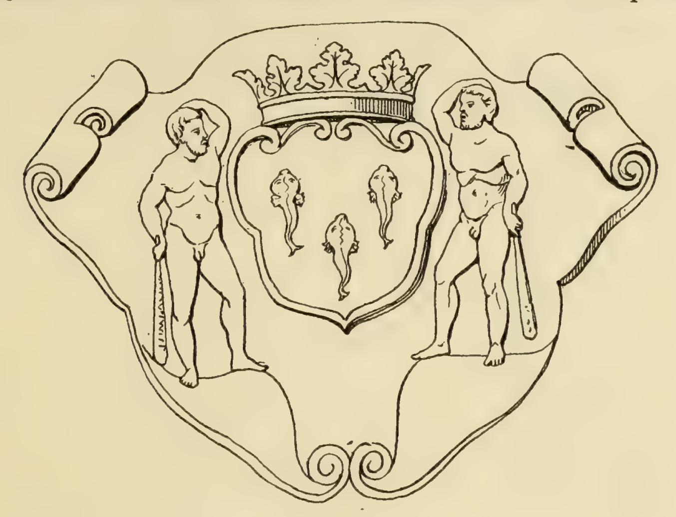


Fig. 43.

tandis qu'à ses pieds s'ébattaient deux autres enfançons, également dévêtus.

Sur une pierre tombale (fig. 44), le chevalier Pierre de Navarre est enfermé dans son armure recouverte d'une courte tunique. Celle-ci s'écarte vers le bas et découvre immodestement la volumineuse « braguette » destinée à protéger « paquet et baston de mariage »[2]. Il avait suivi le conseil que dame de Merveille donne à son seigneur et maître, d'après Rabelais :

> Celle qui vit son mari tout armé
> Fors la braguette aller à l'escarmouche,
> Luy dict : « Amy, de peur qu'on ne vous touche,
> Armez cela qui est le plus aimé[3]. »

1. **Chartreux.** — L'entrée de ce monastère était interdite aux femmes, « pour ce que tel objet est nuisible à ceux qui font profession de s'esloigner des allechemens de la chair et de tous les plaisirs que l'homme peut recevoir par les sens extérieurs de ce monde ».

2. Cambry (an III) parle d'un matamore armé qui décore la devanture d'une maison de Quimper et « porte un de ces étuis insolens et menteurs que nos pères étalaient, en forme de priape, au défaut de la cuirasse et des cuissarts ».

3. Quatrain cité par A. Le Double, dans la *Chron. méd.*



Fig. 44.

Le tombier eut pu rabattre les pans de la tunique pour ménager la pudeur des visiteurs qui feignent d'en avoir en public ; mais ce détail de costume ne choquait nullement nos aïeux, dignes descendants des Gaulois et des Francs [1].

Hôtel des Clunisiens. — L'hôtel de Cluny, sans être un édifice religieux proprement dit, dépendait de l'abbaye de Cluny, en Saône-et-Loire, et servait de pied-à-terre aux abbés de cette puissante congrégation [2].

Pour entrer dans leur « Palais des Thermes », les abbés de Cluny passaient sous des gargouilles en posture émi-

1. D'autre part, les armures de femmes, d'après Dulaure, portaient au même endroit une cavité pour recevoir une éponge qui leur servait d'urinoir et de serviette périodique à l'occasion. Il paraît que la Pucelle était indemne de ces inconvénients. Elle ne fut pas réglée et possédait une vessie complaisante ; ce n'est pas à elle qu'on eût appliqué le terme de mépris qui accueille les nouveau-nées à leur naissance chez nos bons villageois : « Encore une pisseuse ! » (*a*) Ce qui n'empêcha pas l'excellente « cavalère » de se blesser « *in inferioribus de equitando* », d'après le récit du chanoine Jean Monnet.

2. C'est là que se déroula un incident historique, d'ordre intime des moins édifiants. En 1515, François I[er] fait habiter l'Hôtel par Marie, sœur de Henri VIII, veuve de Louis XII, qui, désirant jouir des privilèges et bénéfices royaux, simula une grossesse, à l'aide « de linges et de drapeaux », puis s'adressa au comte de Suffolk, qui l'avait accompagnée depuis son départ d'Angleterre, pour l'aider à réaliser au naturel son subterfuge. Mais Louise de Savoie, mère de François I[er], « qui savait ce que c'était que de faire des enfants », déjoua cette intrigue et fit surprendre, *flagrante delicto*, dans la chambre des Abbés, le couple anglais, par son fils, accompagné de l'évêque de Coutances. François I[er] les obligea à se marier, séance tenante, puis les renvoya en Angleterre. On lit, dans l'*Epistre de la Royne Marie, à son père*, à la date de mars 1515, l'épisode résumé en ce distique aussi expressif que laconique :

Ung accident douloureux et divers
Que ne pourrois raconter en dix vers.

Cette aventure scandaleuse se passait à la période de l'abbatiat de Geoffroy d'Amboise (Cf. Ch. Normand, l'*Hôtel de Cluny*).

(*a*) La Japonaise du grand monde dit : « J'ai eu un fils et deux *déceptions* (filles) ; pour les Célestes, le fils est un diamant et la fille une tuile.

nemment postérieure, (fig. 45-47), visibles encore, bien qu'un peu frustes, rue du Sommerard.



Fig. 45. — Vue du côté du square.



Fig. 46. — Vue du côté du boulevard Saint-Michel.

Fig. 47. — Vue de face. Dénaturée par Ch. Normand.

Saint-Côme et Saint-Damien. — Cette église était placée sous le vocable de deux médecins martyrs, au coin de la rue de la Harpe et des Cordeliers, près de l'Ecole de Médecine, de la rue du Fouarre. Au cimetière de cette paroisse, on lisait l'épitaphe plaisante de François Trouillac, qui avait une corne au milieu du front :

Dans ce petit endroit à part,
Gît un très-singulier Cornard ;
Car il l'étoit sans avoir femme :
Passants, priez Dieu pour son âme [1].

1. **Les Cordeliers.** — Pierre de l'Estoile rapporte, dans ses *Mémoires-Journaux*, un fait qui se serait passé, en 1577, dans ce couvent. On retrouve des détails analogues dans plusieurs *Miracles* du moyen âge ; mais laissons la parole à notre vieux chroniqueur et rapportons-nous-en à sa véracité : « Une fille fort belle, déguisée en homme, et qui se faisoit appeler *Antoine*, fut découverte et prise dans le Couvent des Cordeliers. Elle servoit, entr'autres, Frere *Jacques Berfon*, qu'on appeloit l'enfant de Paris, et le Cordelier aux belles mains. Ces Révérends Pères disoient tous qu'ils croyoient que c'étoit un vrai garçon : on s'en rapporta à leur conscience. Quant à cette fille-garçon, elle en fut quitte pour le fouet, qui fut grand dommage à la chasteté de cette honnête personne, qui se disoit mariée, et qui, par dévotion, avoit servi dix ou douze ans ces bons Religieux, sans jamais avoir été intéressée en son honneur. »

Sainte-Elisabeth. — Abside. Côté droit. L'un des cent panneaux sculptés, provenant d'Arras, interprète la *Descente de Jésus aux limbes*. A l'entrée se pressent les âmes des justes, aux poitrines nues ; non loin se tiennent aux aguets des démons et des monstres ailés : l'une de ces horreurs a le buste d'une femme et la tête d'un singe, peut-être par allusion satirique à l'esprit d'imitation ou à la malignité du sexe faible ? Ce ouistiti ou plutôt cette guenon menace, du poing, l'âme féminine que protège le Sauveur.



Fig. 48.

Le panneau où se déroule la scène du *Serpent d'airain* montre une femme dont un serpent dévore le sein (fig. 48) ; celui de la *Naissance d'Isaac* présente Sarah couchée, à demi vêtue, sous une riche tente.

Côté gauche. Autre petit bas-relief en bois : la *Première institution du mariage*, c'est-à-dire l'union, par le Créateur, d'une *Eve* rondelette et grassouillette, tournée de face, à un *Adam* vigoureux, du côté pile, alors que le fruit conjugal leur était interdit. Etrange contradiction !

Signalons encore le *Jugement dernier*, peinture murale de Roger Adolphe (1844), un flagorneur féministe qui ne place qu'une seule femme au nombre des damnés ! Cette réprouvée, quoique vêtue d'une robe bleue, laisse une partie de sa poitrine à découvert et, pour mieux l'étaler, elle s'agenouille de face, les traits contractés par la douleur, tandis qu'un serpent l'enlace de ses anneaux.

Saint-Etienne du Mont. — Troisième du nom : d'abord, Saint-Pierre et Saint-Paul, puis Sainte-Geneviève. Ce fut Marguerite de Valois, la répudiée du Vert Galant (1599), qui posa la première pierre du grand portail, en 1610. Deux anges, déchus sans doute, soutiennent au-dessus de la grande rosace les armes de la fille de Catherine de Médicis[1].

Les originales tourelles ou *tournées* en culs-de-lampe du chœur

1. Le jour de la consécration de l'église, faite par Jean-François de Gondy, archevêque de Paris, le 25 février 1626, survint un accident étrange, dont le souvenir est

sont réunies par le magnifique jubé de Biart père, œuvre unique en son genre. Sur les frontons des portes latérales sont assis deux « jeunes hommes », à physionomie et formes féminines (fig. 49), dont la partie inférieure du corps est seule drapée. « Ils écoutent l'Évangile que l'on chante, écrit l'abbé J. Perdrau ; leur figure rayonne de joie et de bonheur. » Mais ils nous paraissent plutôt adorer le crucifix placé au centre du jubé[1].

L'admirable chaire sculptée par Claude



Fig. 49.

gravé en lettres d'or sur une plaque de marbre noir placée sous la grosse tour, au collatéral nord de l'église.

PENDANT LES CÉRIMONIES DE LA DÉDICACE, DEUX FILLES DE LA PAROISSE TOMBÈRENT DV HAUVLT DES GALLERIES DU COEVR, AVEC L'APPVY ET DEVX DES BALLVSTRES, QUI FVRENT MIRACVLEVSEMENT PRÉSERVÉES, COMME LES ASSISTANTS ; NE S'ÉTANT RENCONTRÉ PERSONNE SOVBS LES RVINES, VEV L'AFFLUENCE DV PEVPLE QVI ASSISTOIENT AVS DITES CÉRIMONIES.

Ce jour-là, on put voir, par suite de cette *culbute* providentielle, le mot l'indique du moins, deux « lunes » en plein midi. Ce prétendu miracle est consigné sur la plaque commémorative dont nous venons de parler, mais on s'est bien gardé de mentionner, et pour cause, les écroulements de clochers sur les fidèles et surtout l'assassinat de Mgr Sibour par le prêtre Verger, durant la neuvaine de Sainte-Geneviève, le 3 janvier 1857. A quoi pensait donc la Vierge de Nanterre ? Il est vrai que le corps de la protectrice de Paris, à qui Trochu avait eu la malencontreuse inspiration de recommander la ville assiégée par les Allemands, a été brûlé en place de Grève, l'an 1793, et ses cendres jetées au vent. Sa châsse n'en continue pas moins à chasser maladies et mauvais destin.

De même à Rome, en 1854, Pie IX se rendit à Sainte-Agnès-hors-des-murs ; le plancher s'écroula et il n'y eut aucune victime. Ce « prodige » est, paraît-il, l'occasion d'une fête anniversaire, célébrée « par toute la catholicité ». Mais on oublie que Paul V, en présidant à la translation des reliques de la vierge martyre, dans la même église, y contracta la maladie dont il mourut. N'est-ce pas Pic de la Mirandole qui avance : *Philosophia veritatem quærit*, *Theologia invenit*, *Religio possidet ?* (La Philosophie cherche la vérité, la Théologie l'a trouvée, la Religion en fait son domaine ?) *Amen*.

On vit plus fort à Rouen, pendant l'une des prédications de saint Mellon. Un jeune homme nommé Præcordius, monté sur un toit pour écouter l'orateur sacré, fit une chute et se tua, dit la légende. Le saint le ressuscita *illico, subito, presto* et, par reconnaissance, la famille de Præcordius lui fit don d'un terrain sur lequel est actuellement construite la cathédrale de Rouen. Mais nous ne sommes malheureusement plus au temps où l'on gagnait de si belles récompenses à rappeler à la vie un blessé tombé en syncope.

D'ailleurs, de nos jours, de semblables miracles s'observent communément. On lit dans un journal du 21 octobre 1907 cette *Nouvelle en trois lignes :* « Léger sans doute, chançard à coup sûr, le couvreur Dufour, de Saint-Germain, tombe d'un toit (16 mètres) et, gaillard, se relève indemne. »

1. A l'entrée de la *chapelle Sainte-Anne*, 26, rue de Lille, fondée pour les Théatins, par Anne d'Autriche, on voit, assis sur une nuée, un personnage du même genre, le

Lestocart est soutenue par un Samson nu, assis sur un lion, double emblème de la *Force ;* selon Sauval, « il la porte bien ». De plus, elle est ornée des *Vertus* en statuettes : la *Charité*, comme toujours, tient un petit abandonné au sein.



Fig. 50.

Les corps latéraux des orgues (fig. 50) sont supportés par des cariatides féminines absolument nues et qui se terminent en ornements agrémentés de feuilles d'acanthe et de fruits.

Chapelle des Fonts baptismaux. Médaillon de marbre, avec le sujet, ressassé depuis des siècles, de *Jésus allaité par sa mère*. Mais ce poncif se recommande à l'attention par un sein virginal fort saillant. « Il est étonnant ! » dirait Galipaux. Un peu plus loin, l'Anne d'une *Naissance de la Vierge* est couchée au fond du tableau, le torse nu ; au premier plan, une forte nourrice tire l'un de ses ballons mammaires pour en gaver la petite Marie.

Chapelle de Saint-Bernard. Par galanterie, le pinceau flatteur de l'auteur d'un *Jugement dernier*, école de Jean Cousin, s'est refusé à placer des femmes en enfer. On en voit seulement quelques-unes, à la poitrine nue et mamelonnée, dans le Purgatoire, comme si le beau sexe ne commettait que des péchés véniels, alors qu'il est responsable de tous les péchés capitaux, y compris les crimes et délits commis par les trop faibles hommes[1]. Cette toile est en

buste nu et le visage efféminé, encadré d'une longue chevelure à la raie médiane, ni homme ni femme, une tante d'Auvergne.

1. L'*Ecclésiastique* (v. 33), moins galant, dit : « La femme a été le principe du péché, et c'est par elle que nous mourons tous (v. 12 et 13). Ne demeurez point au milieu des femmes ; car, comme le ver s'engendre dans les vêtements, ainsi l'iniquité de l'homme vient de la femme ».

contradiction avec le principe du « Cherchez la Femme » qui, selon un policier renommé, devait diriger les recherches dans toute affaire criminelle.

Chapelle des Martyrs du mont Ararat. Une fresque curieuse : les *Dix mille chevaliers du Christ*, « qui eurent tous les costes de lances percés ». Ces chevaliers ne portent qu'une légère draperie autour des reins ; celui qui marche en tête a la figure et les seins d'une femme.

Chapelle du sépulcre. La *Peste*, signée Jouvenet, avec le groupe classique de la mère, victime du fléau, son enfant suspendu au sein.

Bas côté droit. Chapelle sans vocable. Groupe, en plâtre, de la *Charité*, par C. R. Laitié (Salon de 1824). Nous retrouverons cette allégorie, due au même ciseau, au fronton de Notre-Dame de Lorette. C'est, disait-on dans les ateliers, le « laitier » des sacristies.

N'oublions pas le vitrail du *Christ au pressoir*, où le Seigneur est dépourvu de tout lange. Cet *ex-dono*, symbolique du fruit de la vigne, a été offert par Jean le Juge, qui cumulait l'office de marguillier et de marchand de vins[1].

1. Ce don de reconnaissance professionnelle peut être rapproché de l'inscription équivoque d'un ancien rôtisseur — qui avait surtout rôti le balai — sur l'un des vitraux d'une abbaye :

Accordez-lui, Seigneur, tout autant de pardons
Qu'il a fiché de lardons.

Relevons, à titre de curiosité, l'inscription emphatique qui avait été gravée sur le tombeau du chirurgien Nicolas Thognet, mort en 1642 et enterré derrière la chaire de cette église :

Passant, qui que tu sois, arrête et considère,
Qui gist sous ce tombeau :
Tu sauras que THOGNET, par un secret mystère,
Ce monde abandonna pour en prendre un plus beau.
Son art et son savoir garantissaient les hommes,
Bien souvent, de mourir.
Mortels, pensez à vous, dans le siècle où nous sommes ;
Puisque THOGNET n'est plus, qui pourra vous guérir ?

Si l'Ours de la Fable eût été chargé de rédiger une épitaphe, il n'eût pas dit autre chose.

Rappelons enfin, avec de Saint-Foix, une ancienne coutume matrimoniale où le clergé tenait... un beau rôle. Les nouveaux mariés ne pouvaient se mettre au lit avant qu'il n'eût été béni par le curé de la paroisse. Se chargeait-il aussi des dernières recommandations à la mariée sur la perte de... ses illusions ? C'était le « droit divin du Seigneur » réservé aux ecclésiastiques, appelé « les plats de noces », c'est-à-dire assurer le dîner des curés, pour ce jour, en argent ou en espèces. Or, le curé

Saint-Eustache. — Toute une demi-ceinture de gargouilles simulant de gracieux et profanes torses féminins, entoure l'extérieur de l'abside (fig. 51).

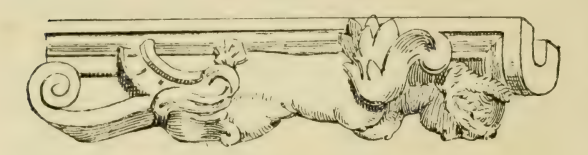


Fig. 51.

Au portail Nord, on est accueilli par une avenante figurine (fig. 52), qui porte allègrement un tronçon de colonne, à la façon d'une guitare, la *Force* sans doute, une des Vertus cardinales, en costume de lutteuse antique.

A peine a-t-on franchi cette porte, l'œil est attiré du côté d'un superbe bénitier en marbre, sculpté par E. Bion (1834), orné de sujets nus, des deux sexes, blottis au-dessous de la coquille. Le groupe principal figure Alexandre VI distribuant l'eau bénite ; deux anges drapés jusqu'au col soutiennent le pape qui, du pied, écrase l' « Infâme », le Démon et non pas l'Eglise ; un lecteur de Voltaire pourrait s'y tromper (fig. 53).



Fig. 52.

Chapelle de Sainte-Madeleine. Une chatoyante peinture, naguère recouverte d'un badigeon, montre à nu le buste de la pénitente à la chevelure ondée et aux yeux sujets aux ondées.

Chapelle du Sacré-Cœur (6e travée). Au bas d'un tableau en l'honneur de la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus, on voit aux côtés de Clément XIII et de Marguerite Alacoque Mgr de Belzunce, évêque de Marseille, consacrant sa ville épiscopale à cette pratique religieuse, pour obtenir la cessation de la peste. Comme dans toutes

de Saint-Etienne-du-Mont s'étant plaint que le nommé Michau, un de ses paroissiens, l'avait fait attendre jusqu'à minuit pour « la bénédiction du lit nuptial », l'évêque de Paris, Pierre de Gondi, ordonna qu'à l'avenir cette cérémonie aurait lieu dans la journée, avant le souper de noces.

Les curés de Picardie étaient plus exigeants ; ils prétendaient que les nouveaux mariés ne pouvaient, sans leur permission, passer ensemble les trois premières nuits de leurs noces. Cet abus fut réprimé par arrêt du Parlement, en date du 19 mars 1409, portant : *Défenses à l'Evêque d'Amiens et aux Curés de la dite ville, de prendre ni exiger argent des nouveaux mariés, pour leur permettre de coucher avec leurs femmes la premiere, la seconde et la troisieme nuit de leurs noces*, et fut dit que *chacun desdits habitans pourroit coucher avec son épousée sans la permission de l'Evêque et de ses Officiers.*



Fig. 53. — Bénitier de Saint-Eustache.

les représentations de ce fléau, une jeune mère, les seins complètement découverts, meurt de désespoir près du cadavre de son enfant.

Les deux angles extrêmes de la montre des grandes orgues sont flanqués de pilastres, couronnés par des néréides qui forment cariatides ; de nombreux dauphins surmontent l'entablement ; seule, Aphrodite manque à ce milieu sous-marin et quasi païen.



Fig. 54.

Un détail décoratif, perché au sommet d'un pilastre extérieur des Chapelles du Nord, offusque la pudeur des pratiquants doués d'une bonne vue, ce qui est rare d'ailleurs[1]. Aux côtés d'un génie, absolument nu, qui croise les cuisses pour cacher ce que ses voisins montrent sans façon, se prélassent deux torses humains terminés en gracieuses arabesques et fiers de produire en public les attributs de leur virilité (fig. 54)[2].

1. La gravure donnée par Lenoir, dans la *Statistique Monumentale de Paris*, t. II, pl. XIII, est quelque peu fantaisiste.

2. A cette église, se rattache le souvenir d'un épisode plaisant, que nous rapporterons plus en détail dans notre étude sur *l'Eglise et le Théâtre* ; il est relatif à Jean de l'Espine, dit Pont-Allais, l'un des baladins ou « gargouilles vivantes » en renom sous François Ier. Un jour, il battait le tambour près de l'église, pour annoncer un nouveau spectacle. Le curé Lecoq était en chaire ; impatienté par le bruit de la peau d'âne qui couvrait sa voix, Lecoq hérisse sa crête et court interpeller le comédien : « Qui vous fait si hardi de jouer pendant que je prêche, clame le calotin hors de lui ? — Qui vous a fait si hardi de prêcher tandis que je tambourine, riposte le cabotin, sur un ton gouailleur ? » Le curé, furieux de se voir le jouet d'un bateleur, crève sa caisse. Pont-Allais coiffe aussitôt le prêtre de l'instrument éventré et le pousse dans l'église, au milieu des éclats de rire de la foule et des paroissiens (fig. 55).

Plus tard, un autre clérical mélophobe, Mgr du Belloy, proscrira la musique des églises de son diocèse « comme étant un usage trop profane et inconvenant au culte divin » ! Et cependant le musicien Rameau était inhumé dans la chapelle de Sainte-Cécile et, depuis, des messes en musique fameuses sont célébrées, plusieurs fois l'an, avec l'aide d'artistes lyriques des deux sexes.

Avant le point final de ce hors-d'œuvre, livrons aux méditations des chercheurs de midi à quatorze heures, un nouvel exemple de choc en retour du « Doigt de Dieu » : Radigon, l'architecte des Halles centrales, fut frappé d'insolation mortelle devant le portail du Midi, dont il dirigeait les travaux de restauration.



Fig. 55. — Tirée des *Rues de Paris*, par Louis Lurine.

Les Filles du Saint-Sacrement. — Les Filles-Dieu. — Les Filles Pénitentes[1].

1. **Les Filles du Saint-Sacrement.** — Ce couvent était voisin de Saint-Sulpice. Anne d'Autriche, un cierge à la main, y vint pour expier, officiellement, les outrages faits au Saint-Sacrement pendant la guerre civile, qu'elle avait contribué à soulever, et, officieusement, pour s'y faire pardonner son flirt avec le séduisant Buckingham. « Il était d'usage dans ce couvent, dit Franz de Lienhart, qu'une religieuse répétât, chaque jour, cette cérémonie et fît amende honorable au milieu du chœur, moitié nue, la corde au cou et une torche à la main ». La croix et « la bannière », rien ne manquait à ce piquant spectacle.

Les Filles-Dieu. — Fondées en 1226 comme **Les Filles du Sauveur**, « pour retirer des pécheresses qui, toute leur vie, avoient abusé de leur corps ». Ne pas confondre ces chairs à plaisir avec :

Les Filles Pénitentes. — Instituées par un cordelier, elles ne furent établies qu'en 1497. On ne pouvait faire partie de cette congrégation qu'avec un certificat de mauvaise vie et mœurs et de défloration, condition *sine qua non* exigée par les statuts que dressa Jean-Simon de Champigny, évêque de Paris : « On ne recevra aucune Religieuse malgré elle. Aucune qui n'ait mené, au moins pendant quelque temps, une vie dissolue ; et pour que celles qui se présenteront ne puissent pas tromper à cet égard, elles seront visitées en présence des Meres, sous-Meres et discrettes, par des

Abbaye de Sainte-Geneviève[1]. — Les chapiteaux de la nef de l'église abbatiale qui précéda le Panthéon étaient décorés de

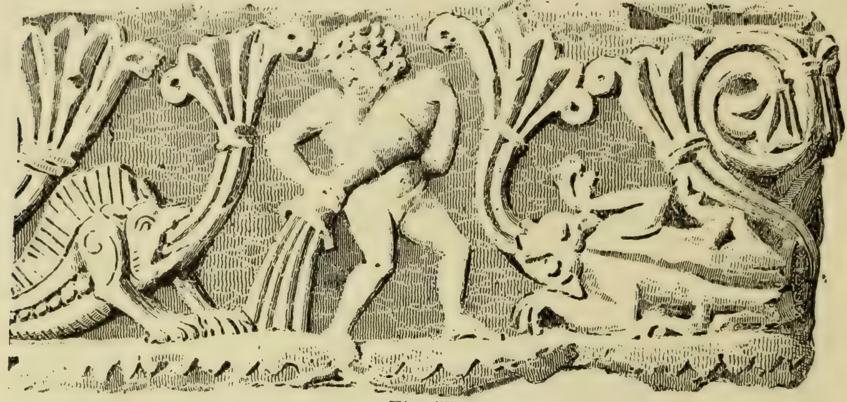


Fig. 56.



Fig. 57.

Matrones nommées exprès, et qui feront serment sur les saints Evangiles de faire bon et loyal rapport.

« Afin d'empêcher les filles d'aller se prostituer pour être reçues, celles qu'on aura une fois visitées et refusées seront exclues pour toujours.

« En outre, les postulantes seront obligées de jurer, sous peine de leur damnation éternelle, entre les mains de leur Confesseur et de six Religieuses, qu'elles ne s'étoient pas prostituées à dessein d'entrer un jour dans cette Congrégation ; et on les avertira que si l'on vient à découvrir qu'elles s'étoient laissées corrompre à cette intention, elles ne seront plus réputées Religieuses de ce Monastère, fussent-elles Professes, et quelques vœux qu'elles aient faits.

« Pour que les femmes de mauvaise vie n'attendent pas trop longtemps à se convertir, dans l'espérance que la porte leur sera toujours ouverte, on n'en recevra aucune au-dessus de l'âge de trente ans ».

1. C'est dans cette abbaye que se retira le fils du Régent, en expiation des péchés de son père et de sa sœur, après avoir mutilé la *Léda* du Corrège tableau acquis par le grand Frédéric et restauré par Schessinger.

sculptures, aussi grossières de composition que d'exécution. Ainsi, parmi les signes du zodiaque, on remarquait le nu absolu du *Verseau* (verse eau) (fig. 56); celui des *Gémeaux* qui, pour cacher leur devant, accentuent le côté opposé (fig. 57), et la *Vierge* qui, dans la même intention, met en évidence ses rotondités antérieures et postérieures (fig. 58).



Fig. 58

L'attitude de nos premiers parents n'était pas moins singulière. A la *Naissance d'Eve* (fig. 59), on se demande ce que fait la main droite de la nouveau-née, au moment où l'Eternel s'apprête à la présenter à Adam, en prononçant ces mots, écrits au fond : ECCE VIR, par analogie à l'ECCE HOMO, appliqué plus tard au « double » d'Adam.

Sur le tableau du *Péché originel,* les mamelles d'Eve ont une exubérance extraordinaire, et le plus surprenant est l'ustensile, galette, assiette ou disque, employé par les coupables pour cacher leur nudité (fig. 60).



Fig. 59

Dans une chapelle située à droite de l'autel s'élevait le tombeau du cardinal François de La Rochefoucauld ; la queue de son manteau était portée par un jouvenceau caudataire, sans costume. « Je suis étonné, dit de Saint-Foix au sujet du marbre de Philippe Buyster, que l'extravagante imagination qui a créé ce page, au lieu de le laisser à moitié nud, ne lui ait pas donné la livrée ».



Fig. 60.

Notons encore un groupe bizarre, presque funambulesque, qui égayait une fresque, le *Portement de croix* (fig. 61), et ornait la chapelle de cette Abbaye royale : le Rédempteur semblait s'appliquer à donner une claque sur le fessier nu d'un de ses bourreaux ; à moins qu'il ne cherchât à y attraper une mouche.

Saint-Germain l'Auxerrois. — Bien des nudités réelles ont défilé dans cette église, qui fut longtemps le baptistère des campagnes avoisinantes :

> Alors qu'elle était dans la campagne, dit l'abbé Lebœuf, et qu'elle n'était pas resserrée dans une cité dont les murs impénétrables étaient solidement entretenus, la Seine y avait été conduite facilement, et elle y formait un bassin pour y donner le baptême par triple immersion.



Fig. 61.

Extérieur. — Sous le porche, adossée à un pilier, se dissimule *Marie l'Egyptienne* (fig. 62), la pénitente des déserts de la Palestine, vêtue seulement de sa chevelure dorée et portant trois pains pour sa nourriture. Certes, pendant les dix-sept années qu'elle fit « folie de son corps », elle coûtait plus cher à entretenir. On voyait encore au XVIIIe siècle, dans la chapelle consacrée à la sainte, une moitié de vitrage, où elle était représentée sur le pont d'un bateau, troussée jusqu'aux genoux, devant le ba-

telier, avec cette légende explicative : COMME LA SAINTE OFFRIT SON CORPS AU BATELIER POUR SON PASSAGE. Jusqu'alors, le clergé du lieu n'avait pas été choqué de cette image ; mais, en 1760, le curé fit enlever ces « vitres ridicules », suivant l'expression du pudique Sauval. Nul n'ignore que l'Égyptienne se donna à tout l'équipage pour payer son parcours jusqu'à Jérusalem : la plus belle fille du monde ne peut donner que ce qu'elle a [1].



Fig. 62.

Le portail central est égayé d'une diablerie (fig. 63) qui n'était pas déplacée à la porte d'une collégiale où Charles le Sage avait fait inhumer son fou, Grand Johan : un démon piétine et tourmente de sa fourche, dans la chaudière à bouillie humaine, trois personnages dont l'un est mitré, fréquente et sanglante allusion aux mœurs des prélats ou tout au moins des abbés. Ses compagnons semblent être un prince et un riche bourgeois, le gratin de la société civile. Cependant, un bon diable leur apporte une Gigolette, pour leur tenir compagnie, et met la « poupoule » au pot. Ce groupe de damnés faisait partie du *Jugement* enlevé en 1745.



Fig. 63.

L'extérieur de l'église est peuplé de tout un monde d'êtres chimériques et drôlatiques : un sauvage, en sauvage, sort de la gueule d'un hippopotame ; une truie allaite sa nombreuse progéniture ; une femme nue, aux mamelles opulentes, enfourche et dompte un fauve récalcitrant ; un bélier saillit une brebis ; etc.

Intérieur. — Transept. Aire du bras droit. Un bénitier sculpté en 1844 par François Gouffroy, d'après la libre composition de la prude anglo-saxonne, Mme de Lamartine, est surmonté d'un groupe de trois garçonnets nus, au pied de la croix (fig. 64). Une réplique de ce curieux monument se trouve au Musée de Dijon (N° 1034), pays natal du sculpteur.

1. Saint François de Paule, pour traverser le détroit de Messine, eut recours à un expédient plus honnête. Ne pouvant payer sa place dans le bateau de passage, il étendit son manteau sur la mer, en saisit un coin pour servir de voile et se confia à Zéphyr qui lui fut favorable. Fait attribué aussi à Saint Raymond de Pennafort.

Chapelle de la Vierge. Sous un épais badigeon, étendu vraisemblablement sur les ordres du même abbé « ennemi des réalités », on a découvert une fresque du XVIe siècle, la *Résurrection* au jour du Jugement universel. Dans leur émoi, réveillés en sursaut par les sept trompettes angéliques, les morts de l'un et l'autre sexe ont oublié leurs linceuls au fond des sépulcres. De là le coup de ripolin.



Fig. 64.

Chapelle Saint-Landry. Une peinture historique de grandes dimensions, raconte la famine qui affligea Paris, sous le règne de Clovis II. Saint Landry, après avoir donné tous ses biens, livra même les vases sacrés, pour nourrir le peuple ; la pestiférée de rigueur (fig. 65), tenant son enfant mourant, est placée sous la protection du saint.

Au-dessous se déroule la frise peinte par Guichard (1843), la *Translation des restes de saint Landry*. Dans le cortège, on reconnaît l'auteur de la décoration, Ingres, le chanteur Nourrit qui se tua dans un accès de délire, à Naples, et d'autres contemporains du peintre [1].



Fig. 65.

1. En 1505, le curé de Saint-Germain l'Auxerrois souleva une véritable émeute, en refusant d'enterrer une marchande de la rue de l'Arbre-Sec, avant « qu'on ne lui eût montré, ou à l'Evêque, le testament qu'elle avoit fait ». C'était un droit que s'était arrogé le clergé de punir ainsi ceux « qui n'avoient pas fait un legs à l'Eglise ».

Saint-Germain des Prés. — Transept. Avant la Révolution, s'élevait dans la partie gauche le tombeau de Casimir, roi de Pologne, sculpté par les frères de Marsy. Les angles étaient occupés par des captifs enchaînés à des trophées d'armes (fig. 66,67). Parmi ces captifs figurait une femme montrant ses seins. Au dire de Courajod,

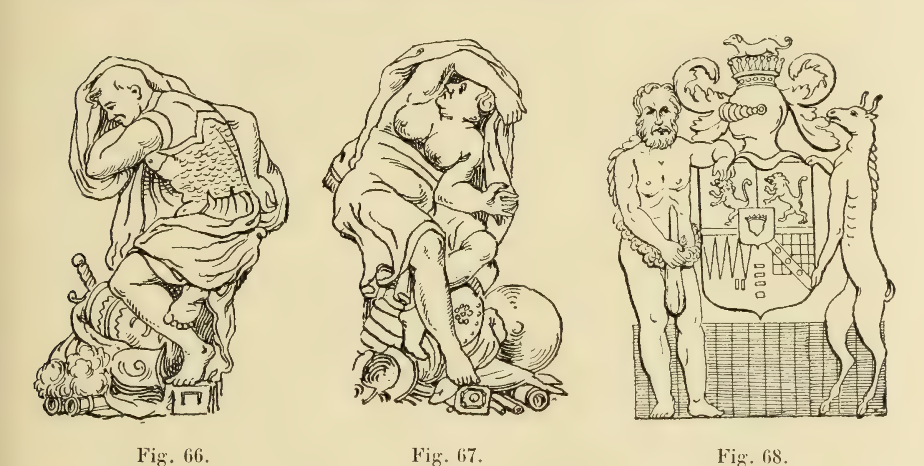


Fig. 66. Fig. 67. Fig. 68.

la provenance des N°s 196 et 197 de la Sculpture moderne, du Louvre, est attribuée inexactement à ce mausolée, reproduit dans *l'Histoire de Saint-Germain des Prés*, de dom Bouillard.

On y voyait aussi le tombeau de Guillaume Douglas, gravé dans la *Statistique Monumentale de Paris*, par Lenoir. Ce monument offrait dans son ornementation une particularité prêtant à l'équivoque : l'*Hercule* de ses armoiries (fig. 68), quoique muni d'un brayer de feuillage, tenait sa massue verticalement, au devant

Le droit de « bénédiction du lit nuptial », dont nous avons parlé, et bien d'autres abus lucratifs prouvent que le « spirituel » n'a jamais dédaigné le « temporel », et que l'*auri sacra fames*, de Virgile, s'applique avant tout aux choses sacrées.

¹ Le clergé de la même paroisse ne fit pas tant de difficultés pour recevoir les corps de Gabrielle d'Estrées, marquise de Monceau, et du quatrième enfant royal, dont elle était grosse. Elle mourut au moment où Brulant de Sillery s'occupait, à Rome, de la dissolution du mariage d'Henri IV avec Marguerite, dont elle devait prendre la place. Coïncidence fâcheuse qui fit prendre un accident tocologique pour un empoisonnement ; de là cette mordante épitaphe :

Cy-gît Madame la Marquise,
D'un esprit plus grossier que fin,
Qui mourut pour trop s'être enquise
Qui seroit Monsieur le Dauphin.

de son pubis ; de sorte que cet attribut simule un énorme phallus et accentue ce qu'il doit cacher.

Gilles Corrozet décrit, dans ses *Antiquitez de Paris* (1580), le tombeau de Chilperic, fils de Clotaire. Le quatrième roi de France tenait le sceptre royal d'une main, et, de l'autre, « sa gorge, comme

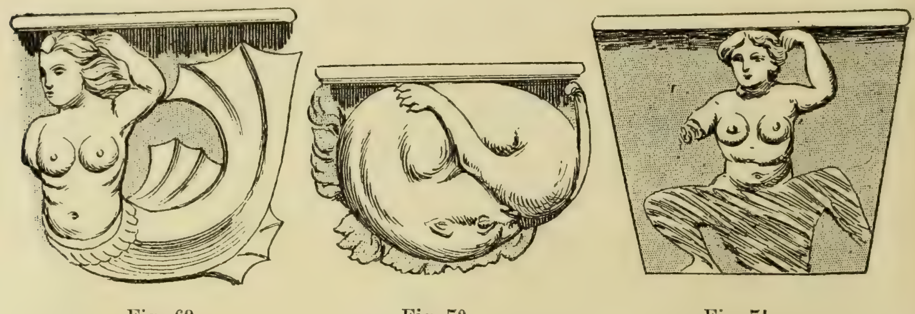


Fig. 69. Fig. 70. Fig. 71.

tesmoignant la trahison de la paillarde de Frédégonde, sa femme qui le fit occire par son adultère ». La « paillarde » était « ensépulturée » vers le maître-autel et sa victime gisait dans le premier chœur, côté septentrionnal [1].

Le même auteur a vu dans cet édifice abbatial, jadis un temple dédié à *Isis*, la statue de cette déesse. « Elle estoit maigre, haute droite, nuë, sinon avec quelque figure de linge enlassé autour ses membres ; elle estoit située contre la muraille du costé septentrional, au droit où est le crucifix de l'Eglise ».

Saints-Gervais et Protais. — Chœur. La seule église de Paris dont les stalles sont ornées de sujets profanes, reproduisant des scènes de la vie journalière : scènes professionnelles ou familières, parfois comiques ou libertines. Troche pense que ces motifs variés permettaient aux ecclésiastiques de reconnaître la sellette qui leur était assignée. Ils servaient plutôt à les distraire et offrent surtout un témoignage durable de l'humeur joviale des maîtres huchiers.

1. Sa pierre tombale, en mosaïque de marbre sertie de filets de cuivre, est à Saint-Denis : les extrémités, visage, mains, pieds, manquent ; elles étaient sans doute lamées de cuivre ou d'argent ?

Hautes-formes. Côté de l'Epître. 8e stalle. Une néréide peigne ses longs cheveux et se mire dans un miroir : emblème de la *Volupté* (fig. 69).

10e stalle. Un chien couché lève la cuisse et se pourlèche : cynisme de la *Luxure*. Mutilé, en 1793, par des sans-culottes trop scrupuleux (fig. 70).

12e stalle. Homme nu enfourchant un tonneau, à la façon de Bacchus : l'*Intempérance*. C'est sans doute la figure 71 qui a été abominablement endommagée.

Basses-formes du même côté. 3e stalle. Un galant, la tête cou-



Fig. 72.

verte d'un capuce (fig. 72) — et non un fou — folâtre avec une ribaude ou une rebelle. Ce groupe symbolise-t-il la *Luxure* ou est-il consacré à la corporation des Madelonettes non repenties? « Triste allégorie, soupire l'archéologue morose susnommé, montrant le dénûment des vertus et la bassesse des habitudes. » Ré-

flexion à laquelle Champfleury répond : « Je crains bien que l'auteur de cette interprétation ne soit souvent irrité par la vue de semblables sujets dans les cathédrales. »

Sous une miséricorde voisine, un gracieux et potelé *Cupidon* sommeille, accoudé sur une tête de mort : symbole de l'*Illusion* et de la *Réalité* (fig. 73).

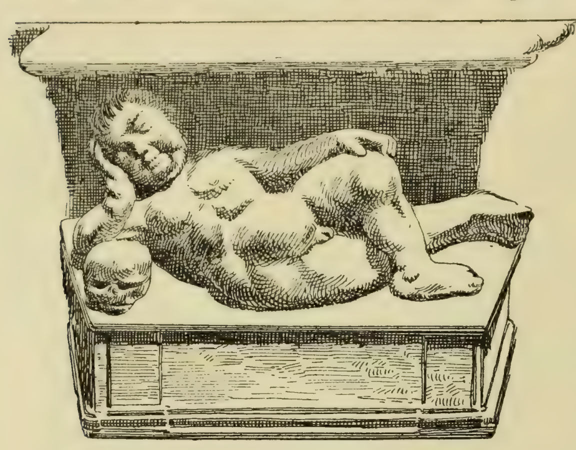


Fig. 73.

Côté de l'Evangile. 6e stalle. Une femme est représentée nue dans un bain ; le mari ou l'amant s'apprête à entrer dans la même baignoire, mais ne lui caresse pas encore le menton, comme le veut Troche. Pour la morale du saint lieu où ce tableau de mœurs est exposé, nous admettrons qu'il s'agit simplement d'une scène d'intérieur bourgeois[1]. Un rabot imbécile a déchiqueté les chairs féminines ; nous les reconstituons tant bien que mal (fig. 74), en suivant leur silhouette imprécise. Selon Champfleury, nous aurions là une de ces scènes qu'offraient journellement quelques étuves mal famées, à la fin du xve siècle : « Ces maisons de baigneurs, dit-il, sont signalées par les anciens chroniqueurs comme des lieux de rendez-vous, de tout point semblables à ceux qui

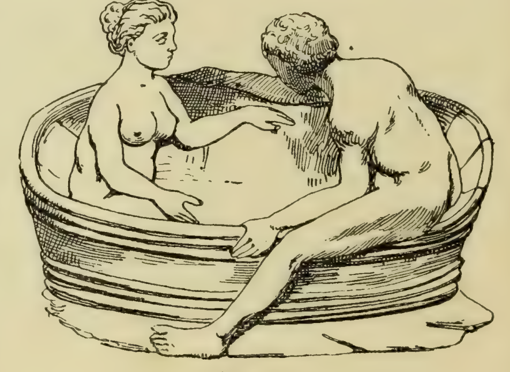


Fig. 74.

1. M. G. Durand, dans son admirable monographie de la *Cathédrale d'Amiens*, décrit ce culot de sellette et dit, à tort, qu'elle représente « toute une famille, père, mère, enfants entièrement nus, dans une baignoire de bois ».

existent encore actuellement à Berne ». Longtemps, en effet, dans les bains publics, à Bade, par exemple, les deux sexes étaient confondus. « Les baings (de Bade), écrit Sebastian Munster, en 1555, qui sont es maisons privées, sont bien agencez et poliz et sont communs tant aux femmes qu'aux hommes... En tout le monde, il n'y a baings si propres pour rendre les femmes fertiles que ceulz cy ».

Les sellettes ou miséricordes, à charnières, des stalles du chœur servaient de sièges; leur face inférieure, taillée en culs-de-lampe, était souvent ornementée, et les artistes réservaient à cette partie, peu exposée aux regards, les scènes les plus libres, voire scatologiques. C'est ainsi qu'à la septième stalle, un individu sans gêne pousse l'oubli des convenances jusqu'à s'arrêter devant la porte d'une maison habitée pour satisfaire dame nature : « Nécessité fait gens mesprendre », a dit Villon. A la fenêtre du rez-de-chaussée surgit un voisin mécontent, qui tenait peut-être un bâton ou un balai menaçant, mais « un pudique ciseau a profondément labouré cette naïve et grossière composition », que nous avons quelque peu restaurée. Il nous semble que les partisans les plus convaincus de la symbolique auraient peine à en tirer une signification acceptable. Quant à nous, privé du sens de double vue, notre faible perspicacité ne voit là qu'une plaisanterie dans le mauvais goût de l'époque [1], une pure ou plutôt une impure fantaisie d'ornementation (fig. 77).



Fig. 77.

Clôturons ce copieux inventaire par l'examen de la huitième stalle, le clou de la série. Le long d'un lit est étendue une femme

1. Comme les corps de métiers figuraient souvent sur ces stalles, on a cru reconnaître dans ce motif une baraque d'écrivain public. Mais il s'agit vraisemblablement d'un portier qui proteste contre l'incongruité d'un passant, ou la vengeance d'un locataire auquel on a donné congé. Tel ce voyageur facétieux qui, renvoyé d'une hôtellerie « parce qu'il fumait et crachait trop », déposa, avant de partir, un copieux souvenir au beau milieu de la chambre et dit au maître d'hôtel, en sortant : « Soyez satisfait, je vous ai laissé un locataire qui fume et ne crache pas ! »

nue, la cuisse droite fléchie sur la gauche, dans l'attitude de la clystérisation ; devant elle, un personnage coiffé d'un béret, un apothicaire apparemment[1], met un genou en terre pour remplir... son ministère. Cette scène réaliste, surtout en ce qui concerne le torse de la femme, a été détériorée par un protestataire convaincu, mais non de son imbécillité (fig. 78).



Fig. 78.

Les vitraux de la chapelle du chevet, attribués à Robert Pinaigrier[2], relataient les scènes de la vie de la Vierge. Chacune d'elles était accompagnée d'un quatrain en langage naïf ; voici celui de l'*Annonciation :*

Un angel de Dieu lui nonça
Et pour vérité prononça
Que de l'Esprit elle estoit pleine,
Par quoy fut son an hors de peine.

« Hors de peine » signifie sans doute débarrassée des incommodités mensuelles du sexe, pendant une année, ou de son faix, au bout de cette époque ?

Le délicat Sauval trouve encore ici l'occasion de protester contre « le ridicule » de ces inscriptions :

Pour voir merveille singulière, il faut aller à Saint-Gervais, et là, contempler attentivement la vie de la Vierge, peinte sur les vitres de sa chapelle, avec celle de sainte Elisabeth, par un vitrier et un peintre du siècle passé, car on peut dire, avec grande raison, que cela passe le ridicule.

Rappelons, enfin, un exemple typique d'incohérence et d'intolérance religieuses. Prosper Joliot de Crébillon, auteur dramatique mort en 1762, fut inhumé dans cette église, et Louis XV chargea

1. Le cicerone de l'endroit a décidé qu'il s'agissait d'un sculpteur, mais le lit bien indiqué au chevet, muni de son traversin, et la position classique des membres inférieurs nous font persister dans notre hypothèse.
2. Cf. Ottin, le *Vitrail.*

Jean Lemoine de lui élever un mausolée à ses frais. Le sculpteur représenta *Melpomène* en pleurs, appuyée sur le buste de ce poète tragique ; mais le curé de la paroisse s'opposa à l'érection de ce groupe funéraire, « disant qu'un monument profane ne devoit point entrer dans son église, et qu'il l'admettroit volontiers dans le temple du Seigneur, si l'artiste vouloit supprimer la figure de *Melpomène !* » Or, une statue antique de cette muse de la tragédie orne les galeries du Vatican ! Ce que l'Église permet au delà des Alpes, elle le défend en deçà ! Ainsi ce pieux irréductible, plus papiste que le pape, admet le corps de l'auteur dramatique, et lance l'anathème sur la Muse qui l'inspirait !



Fig. 79.

Grands-Augustins. — Le tombeau de Le Clerc de Lesseville était dominé par une allégorie, la *Religion* [1], qu'aucun attribut ne caractérisait. Cette figure avait le sein nu et désignait, de la main, le ciel, séjour des bienheureux et des pauvres d'esprit.

Une stalle du chœur était réservée au Dauphin et se distinguait des autres par un dais terminé en couronne ; deux cariatides féminines, au buste nu, ornaient ses accotoirs.

Sur la chaire, sculptée par Germain Pilon en 1588, d'autres

1. Millin, *loc. cit.*, t. VI, p. 157.

cariatides, supportant la corniche, encadraient latéralement trois beaux bas-reliefs. Pour Millin, ces statuettes figuraient non pas des anges, mais « des femmes ailées, dont la gorge est nue et bien marquée ». Le tableau du milieu était consacré à saint Paul, prêchant au peuple. Le premier rang des auditeurs est occupé par quatre femmes, dont l'une a la poitrine découverte (fig. 79). Sur un autre bas-relief, Jésus, au puits de Jacob, s'entretient et flirte « galamment » avec la Samaritaine.

Le baron de Guilhermy a décrit et reproduit, dans les *Annales d'archéologie*, un curieux pilastre qui faisait partie de la décoration d'une chapelle de cette église, où Philippe de Comines avait son tombeau. Ce pilastre, qui orne actuellement la cour des Beaux-Arts, retrace « les triomphes de l'Amour sur la fragilité humaine ». Nous y voyons Adam et Eve ; Hercule, nu, se consumant sur un brasier, au mont Æthna ; Aristote scellé et Virgile en corbeille, sous le joug des courtisanes. Cupidon paraît dans sa gloire, sur un autel où il reçoit les hommages des hommes et des femmes qui reconnaissent

> Qu'amors vainc tout et tout vaincra
> Tant com cis siecles durera.

Saint-Hilaire[1]. — Saint-Honoré[2].

Église des Innocents. — Dès le XIIIe siècle, à l'angle de la rue Saint-Denis et de la rue aux Fers, une fontaine, dite des Innocents, était appuyée contre l'église de même nom. Vers 1550, cette fontaine

1. De Saint-Foix raconte qu'en 1513, cette église fut « profanée et ensanglantée » par deux peintres, au sujet d'une querelle d'art. Ils en vinrent aux mains à propos d'un tableau qui représentait Adam et Eve dans le paradis terrestre.

« L'enfant, disoit l'un, quand il est sorti du corps de la mère, y reste encore attaché par un assemblage de vaisseaux que l'on coupe et qu'on noue le plus près du ventre qu'il est possible ; et c'est ce qui fait ce trou qu'on appelle le nombril : or, Adam et Eve n'ayant point eu de mère, il faut être aussi sot que vous l'êtes, pour les avoir représentés avec un nombril... » La critique était juste et plutôt *hilare* — étant donné le vocable du milieu — qu'injurieuse et dramatique.

2. *Moustier-Saint-Hounouré-aus-porciaus*, supprimé en 1740. — Le jour des funérailles du cardinal Dubois, pourvoyeur des menus-plaisirs du Régent, on attacha à la grille de l'église cette méchante épitaphe :

> Rome rougit d'avoir rougi
> Le maquereau qui gît ici.

L'ami de Mme de Tencin, ex-chanoinesse aux Jacobines de Montargis, eut d'ailleurs une mauvaise presse et fut assaisonné non seulement à la maître d'hôtel, mais sur-

fut reconstruite par Pierre Lescot, abbé de Cluny, et Jean Goujon,


Fig. 80.


Fig. 81.

et consacrée aux « Nymphes des fontaines » (*Fontium nymphis*). En 1786, l'église et son charnier ayant été supprimés pour l'établis-

tout à la sauce piquante. Dans l'ordre iconographique, faut-il rappeler à son sujet cette estampe où Innocent XIII, en cuisinier, fricassait à la poële un maquereau pour le métamorphoser en rouget ? La plus osée de ces satires graphiques représentait Emilie, célèbre danseuse de l'Opéra, assise sous un dais, les jupes relevées et « se trouvant dans une crise à laquelle son sexe est périodiquement sujet ». L'abbé s'agenouillait à ses pieds et présentait sa calotte, dont la teinte noire devenait rouge. On lisait au-dessus du trône cette inscription latine : *Ex vulvâ rubescit.* Et dans les carrefours on célébrait cette promotion par des couplets cinglants, sur l'air des *Mirlitons :*

Qui t'a fait cette teinture ?
Dit à Dubois Isabeau ;
Dis-moi donc, je te conjure,
Qui t'a rougi ton chapeau ?
C'est le Mirliton, etc.

Cette petite collégiale qui a laissé son nom à l'une des rues les plus importantes de Paris, comme le rappelle de Guilhermy, avait une enceinte particulière, devenue un passage public appelé le Cloître. « Une maison de débauche souillait, il n'y a pas longtemps, les derniers débris de l'église ; elle s'était logée entre les murs d'une chapelle, qui avait servi de sépulture au cardinal Dubois ». *Croisez et Multipliez !*

sement du marché aux Herbes, la fontaine se dressa au milieu de ce marché. Pajou restitua les quatre nymphes élancées des pilastres, popularisées par la gravure, et dont une seule avait le torse nu, comme l'une des Grâces de l'urne funéraire de Henri II. Quant aux bas-reliefs de Jean Goujon, aujourd'hui au Louvre, ils représentaient la Seine et la Marne opérant leurs jonctions et des Nymphes voguant sur des coquilles traînées par des monstres marins. Ces figures, toutes privées de voiles, en mitoyenneté avec une église, devaient blesser bien des regards tartuffiens (fig. 80, 81). Dans le charnier se trouvait une tombe « merveilleuse » *mirabilem tombam*, d'une « dame de Paris », dont Pierre de Limoges vante la dévotion et qui, « par un singulier scrupule d'humilité, s'était fait peintre entièrement nue sur sa pierre funèbre », avec une inscription dont il cite ces deux vers :

Propter peccata mea sic oro spoliata;
Sicque fui nata, sic surgere nuda parata.

Une épigramme vise un cas analogue attribué à l'avarice :

Par testament, dame Denise,
Quoiqu'elle possédât un ample revenu,
Ordonna que son corps fût inhumé tout nu,
Pour épargner une chemise.

Nous avons décrit, à Notre-Dame, l'effigie de la *Mort-Saint-Innocent*, que l'on découvrait au peuple à la Toussaint (fig. 28).

Couvent des Jacobins[1]. — Un vitrail y célébrait la victoire de saint Thomas d'Aquin sur la chair et la luxure. Ce saint « poursuivait avec un tison ardent une femme mi-vêtue, pleine d'attraits », que ses frères avaient introduite dans sa chambre.

Sur plusieurs stalles du chœur étaient sculptées des figures grotesques, dont quelques-unes inconvenantes et nullement allégoriques ; elles exprimaient crûment ce qu'elles voulaient dire.

Saint-Jacques du Haut-Pas. — Chapelle de Saint-Pierre. Nous y trouvons une toile du XVIIe siècle, où la *Charité* allaite un baby, tandis que deux autres jouent à ses pieds: sujet aussi banal que rebattu.

1. De la rue Saint-Jacques ou couvent des Dominicains.

Chœur. Tableau, signé Bouselier: *Saint Philippe baptise l'Eunuque de la reine de Candace, sur le chemin de Jérusalem à Gaza.* Par sa position agenouillée, l'eunuque semble s'efforcer de cacher ce dont il a été privé.

Saint-Jacques la Boucherie [1]. — Un bas-relief en marbre (fig. 82), placé aujourd'hui dans le collatéral nord de l'église abba-



Fig. 82. — D'après Didron.

tiale de Saint-Denis, près du mausolée de Louis XII, provient de Saint-Jacques la Boucherie et matérialise l'*Assomption.* La Vierge a, pour tout vêtement, une écharpe transparente qui vole au vent. Elle est entourée de quatre anges musiciens ; mais eux sont décemment habillés.

Le comte de Montalembert n'accepte pas cette interprétation et

1. Jean Fernel, médecin de Catherine de Médicis, fut inhumé dans cette église. Un vitrail de la cathédrale de Beauvais représente saint Luc, le patron des médecins et des apothicaires, sous ses traits. Nous savons qu'il guérit la reine de sa stérilité, après neuf ans de mariage ; mais elle rattrapa le temps perdu et eut consécutivement cinq garçons et cinq filles, dont chaque naissance rapportait dix mille écus à Fernel. Il ne fut pas seulement un bon médecin, mais aussi le modèle des maris : il ne survécut que quelques semaines à la mort de sa femme. Comme on ne meurt pas d'amour à moins qu'on ne se suicide, — en l'espèce, cette fin ne serait pas impossible — il peut y avoir, comme le suppose le Dr Cabanès, une simple coïncidence et Guy Patin, qui critique la faiblesse de son confrère, en serait pour ses frais d'éloquence.

propose de voir dans ce tableau marmoréen l'*Ascension de Marie-Madeleine*, morte à la Sainte-Baume, en Provence. Mais Didron admet notre façon de voir, et la représentation de la mort de la Vierge Marie, sur la partie inférieure du bas-relief, confirme tout à fait cette opinion.

L'auteur des *Essais historiques sur Paris* va encore nous fournir un document précieux :

En 1443, un certain Charles de Tarenne et ses freres céderent à la Fabrique de Saint-Jacques la Boucherie un tapis de laine appelé le *Dieu d'Amour*, à plusieurs personnages, pour en jouir eux et leurs successeurs, au profit de ladite Fabrique. On exposoit dans les grandes Fêtes, à la vue des Fideles, ce tapis profane. Nos Eglises, même aujourd'hui, sont quelquefois ornées de tapisseries dont les sujets ne sont pas plus chrétiens.

Saint-Jean-Baptiste de Belleville. — Dans une grande machine moderne, sans valeur artistique: *Jésus retirant Adam et Eve des limbes*, la première femme s'efforce de cacher ou de soutenir ses mamelles à l'aide de ses bras croisés, le premier corset improvisé.

Église des Jésuites. — Ces RR. PP., en l'année 1653, y exposèrent l'*Enigme infâme*, « où l'on voyait toutes les divinités du paganisme, *Jupiter*, *Vénus*, *Cupidon*, etc., en costume olympien, à côté de Jésus, de la Vierge et des Saints. »

Saint-Joseph. — Chapelle des Fonts-baptismaux. Un tableau sur cuivre, du XVII[e] siècle, représente *Hérodiade tenant la tête de saint Jean-Baptiste* ; la mère de Salomé a la gorge et les bras nus ; voilà une toile dont l'accès serait interdit dans la pudique Amérique [1].

1. On sait que le Conseil d'administration du Métropolitan Opéra de New-York vient d'apposer son veto à la représentation de la *Salomé*, de Richard Strauss. Cette œuvre lyrique nous a été donnée au Châtelet, et, certes, elle n'avait rien de choquant, sauf le costume trop collet monté d'Hérodiade. Quant à sa fille, on ne voyait même pas la peau de ses épaules ; et la danseuse, substituée à la cantatrice, était la moins lascive de notre corps de ballet. Elle n'en faisait pas partie d'ailleurs.

Plus puritaines encore, les autorités de Wilmington (Delaware), le lendemain de la première représentation de l'œuvre « immorale », ont ordonné l'arrestation du directeur, du régisseur de l'Opéra et aussi de miss Annie Gordon (Salomé), ainsi que de miss Hélène Yeamons, qui tenait le même rôle pour la partie dansée. Et l'oncle Sam se dit libre ! Ceci se passait non au temps des capucinades, mais au XX[e] siècle, le 22 mai 1907.

Saint-Laurent. — Le long de la corniche court, au milieu d'arabesques et de branchages feuillus, une multitude de petits animaux fantastiques. On discerne au milieu d'eux un gamin indiscipliné qui présente la partie la plus charnue de son individu à un vieux pédagogue armé d'un énorme martinet[1]. Ce magister est le symbole frappant de la *Grammaire*, représentée un fouet de la main droite, et souvent, dans la gauche, un scalpel pour couper le filet des enfants. Cette allégorie réaliste nous remet en mémoire la méthode singulière employée par le cardinal Fleury à l'égard de Louis XV, quand il ne savait pas ses leçons : il faisait fouetter jusqu'au sang un petit rustre remplaçant son élève en vivante effigie.

Saint-Leu et Saint-Gilles[2]. — Au milieu d'un médaillon de vitrail, Salomé, le buste nu, se livrait à la danse en présence d'Hérode. Cette scène chorégraphique est souvent reproduite sur les édifices religieux de la Normandie, où sans doute les baladines dansaient sur les mains, car la fille d'Hérodiade paraît habituellement dans cette posture.

Une peinture sur verre du xve siècle, reproduite par Lenoir et représentant l'*Annonciation*[3], était placée au-dessus de la porte de la sacristie. La Vierge lit ses *Heures* en présence de Gabriel, qui vient tenir la chandelle de cire et lui annoncer sa conception, non par le cygne, comme pour Léda, mais par le pigeon, du bec duquel émane un rayon « pyramidal », comme le miracle. Ce rayon va droit à l'oreille de Marie, pour y déposer un embryon de Jésuculus, déjà muni de sa croix. Cette naïve enluminure est l'interprétation de la *Première joie* du cantique des *Cinq joies de la Vierge*, de l'archevêque de Cantorbéry, Thomas Becket :

Gaude, Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.
Gabriele nuntio,
Ave Maria ![4]

1. Et cependant saint Bernard considère les pasteurs, les éducateurs de l'esprit, comme autant de mères charitables des âmes qu'ils dirigent : « Ils doivent, écrit-il, tendre la mamelle, pour les nourrir, plutôt que la main, pour les frapper ; leur sein, ajoute-t-il, doit plutôt s'enfler de lait que de colère ».

2. Dépendant du monastère de Saint-Magloire. On n'y recevait que les filles dûment dissolues et après avoir été visitées par des matrones.

3. V. notre *Obstétrique dans les beaux-arts*.

4. La seconde joie est d'accoucher sans douleur :

Sitôt qu'eut parlé Gabriel,
La Vierge conçut l'Eternel,
Par une divine merveille.
L'Archange ainsi le lui prédit,
Et de là peut-être a-t-on dit :
Faire des enfans par l'oreille.

Ainsi s'exprime l'ingénue Agnès en présence du Seigneur de la Souche.

Une verrière, dont le sujet est analogue à celui que nous venons de décrire, existe au Musée de Cluny.

Abbaye de Longchamp[1].

Gaude, quia Deo plena
Peperisti, sine pœna,
Cum pudoris lilio;
Ave Maria !

1. Ce monastère fut fondé en 1260 par la pieuse Isabelle, sœur de saint Louis dont la sépulture produisit, comme toujours, des miracles qui, aidés de belles fêtes en musique, attiraient, chaque année, durant la semaine sainte, une foule considérable. Il était de mode et de bon ton d'assister aux *Ténèbres* de l'Abbaye, l'*Hippique* de nos jours. En 1727, raconte Laffitte, une chanteuse de l'Opéra, Mlle Le Maure, s'y retira et tout Paris courut l'entendre chanter les offices du Vendredi saint ; la vogue continua pendant plusieurs années avec d'autres cantatrices de théâtre, Mlle Fel, par exemple. « On tomba dans l'exagération, et les *Ténèbres* de Lonchamp étant devenus un véritable spectacle, l'archevêque de Paris fit fermer la chapelle ».

Ainsi le pieux usage des concerts spirituels produisit de vrais pèlerinages mondains, et peu à peu la promenade de Longchamp, le vendredi saint, devint une brillante exposition printanière de modes féminines.

Au XVIII[e] siècle, cette abbaye était, tout à la fois, un couvent cloîtré de l'Ordre de Saint-François, une maison de retraite ouverte aux vieilles repenties comme aux jeunes pécheresses, enfin « un pensionnat discret pour les témoignages vivants d'unions passagères ou coupables ». Parmi les dames pensionnaires, en février 1768, nous relevons le nom de Mlle Le Chat de La Chevalerie, dix-huit ans, créole, atteinte de « vapeurs hystériques ». Pour en prévenir les accès, elle prend des bains de lait et couche toutes les nuits avec la demoiselle Aber, « qui a soin de la réveiller, quand elle s'aperçoit qu'elle fait des rêves affligeants ». Au début, la règle obligeait les religieuses à coucher au dortoir ; de son lit, l'abbesse devait voir tous les autres lits « sans aucun obstacle ». Plus tard, chaque religieuse eut sa chambre. *Cf. Notes secrètes sur l'Abbaïe de Longchamp, en 1768*, et G. Duchesne, *Hist. de l'Abbaye royale de Longchamp*, de 1255 à 1789 (1906).

Autre pensionnaire : Mlle Daugon, nièce de ce Printems qui, de soldat, devint peu à peu un charlatan célèbre, opérant des cures comme notre zouave Jacob. C'est du même Printems dont il est question dans les *Mémoires secrets*, au sujet d'une grossesse de la Reine :

18 décembre 1778. — En attendant que la reine accouche, on s'entretient de son accoucheur Vermont, qu'on est toujours fâché de voir chargé de cet emploi.

On assure que S. M., pour s'amuser, a envoyé chez un charlatan, nommé Printems, qui, par les urines, prétend reconnoître si une femme grosse aura un garçon ou une fille. On lui a caché

Saint-Louis des Invalides. — Au fond de la cour d'honneur de l'Hôtel des Invalides, s'ouvre le portail de l'église consacrée sous l'invocation de saint Louis. Au-dessus de ce chef-d'œuvre, d'ordre composite, le fronton est occupé, d'un côté de l'horloge, par le



Fig. 83.

Temps, et, de l'autre, par une femme entourée d'angelots et montrant sa poitrine nue (fig. 83).

Au sanctuaire du Dôme, parmi les figures allégoriques, la *Charité* avec ses riches mamelles, toujours pleines d'un lait généreux.

quelle était la personne qui le consultait. Après son examen, il a répondu que ce seroit un mâle ; alors on lui a déclaré qu'il auroit le Cordon Noir s'il avoit pronostiqué juste.

Cet ordre était de circonstance pour un accouchement.

Mais revenons à nos pensionnaires et continuons la présentation. Voici Mlle Liège, dix-neuf ans, fille d'un apothicaire, qui, pendant dix-huit mois, autorisa un jeune peintre, Descan, à installer son atelier dans sa cellule.

Cet émule de Filippo Lippi peignit tous les jolis minois du couvent et tourna la tête à bon nombre de ces recluses pour rire.

Terminons par une pécheresse de marque, la reine Margot, à laquelle Henri IV, après son divorce, fit don du château de Madrid et qui venait à l'abbaye de Longchamp, voisine, demander l'absolution de ses coups de canif au contrat conjugal. « Ah ! s'écrie l'auteur d'*Un coin de Paris*, elle dut faire subir à son aumônier, saint Vincent de Paul, de bien cruelles épreuves. On possède de lui une lettre virulente où, pour soulager son cœur, il flétrit avec indignation la dépravation des habitants de l'abbaye de Longchamp ». Moyen détourné pour faire comprendre à sa souveraine qn'il n'était pas sa dupe.

Saint-Louis en l'Ile. — La porte de cette église, rue St-Louis-en-l'Ile, 21, est agrémentée d'un fronton où deux amours païens, en costume de l'emploi, tiennent une guirlande de feuillage, dans le goût du XVII[e] siècle.

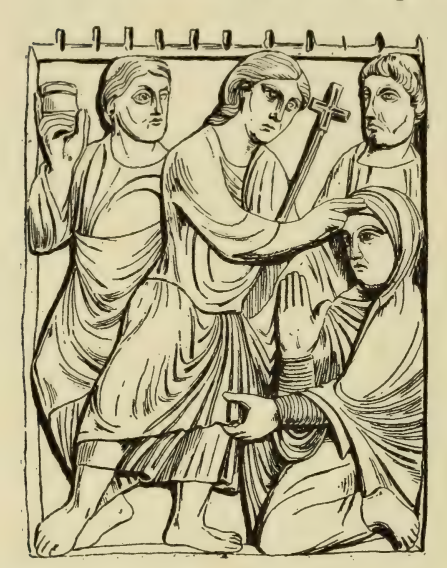


Fig. 84. — Fac-similé d'un ivoire sculpté, d'une époque reculée. Reproduite par Rigollot, dans son *Hist. des Arts du dessin*[2].

Madelonnettes[1].

Sainte-Marguerite. — Derrière l'autel, les débris du tombeau d'Antoine Fayet, dont l'effigie a disparu. Il ne reste que la table de marbre noir sur laquelle la statue du personnage était couchée et qui est supportée par quatre anges de marbre blanc, agenouillés. M. de Guilhermy raconte, dans son *Itinéraire archéologique de Paris*, que ce monument fut enterré dans le sol du chœur, vers 1737, « à cause de la nudité des anges[3]. »

1. Situées rue des Fontaines ; elles servaient d'asile aux prostituées repentantes. Les plus ferventes étaient admises à prononcer leurs vœux ; celles dont la vocation était moins assurée restaient dans la maison sous le nom de sœurs de Sainte-Marthe : les autres repenties vivaient chrétiennement au dehors. Anne d'Autriche, une quasi Madeleine couronnée, assista à la première messe célébrée dans l'église de cette communauté, le 22 mars 1648.

De maison de refuge, le couvent des Madelonnettes devint une maison de correction, où les mères faisaient enfermer leurs filles qui se conduisaient mal. A partir de 93, le couvent servit de prison, puis il fut démoli en 1866, lors du percement de la rue Turbigo.

2. Que peut contenir le verre de l'apôtre ? Du sang de l'hémorroïsse ?

3. Le *Journal* de Barbier, à la date de juin 1725, rapporte un miracle qui se serait passé dans cette église, la guérison d'une métrorragie prolongée : « Dans le faubourg Saint-Antoine, paroisse de Sainte-Marguerite, il y a la femme d'un ébéniste, âgée de quaranque-cinq ans, laquelle étoit paralytique, ne pouvant même marcher dans sa chambre. Elle étoit incommodée depuis longtemps et elle avoit, par-dessus le marché, une perte de sang qui lui duroit depuis sept ans. Cette femme avoit la foi à l'Evangile et une véritable, comme on va voir. Elle avoit envie depuis longtemps de se faire porter dans la rue, le jour de la grande Fête-Dieu, et de se prosterner devant le Saint-Sacrement pour lui demander sa guérison ; elle avoit communiqué son des-

Sainte-Marie des Batignolles. — Une mesquine toile de Jean Courbe, dont personne ne conteste l'infériorité, montre les *Ames sauvées du purgatoire*, sous l'aspect d'hommes et de femmes en costume de réprouvés, qui mijotent à petit feu dans leur jus, attendant l'heure de la délivrance. Regardons et passons.

Sainte-Marie l'Égyptienne. — Cette églisette, démolie en 1792, a donné son nom à la rue de la Jussienne, par corruption. Un vitrail rappelait encore la façon dont Marie l'Egyptienne paya le prix de son passage pour se rendre à Jérusalem. Elle répondit aux mariniers qui réclamaient leur dû : *Non habeo, fratres, aliud naulum, sed pro naulo corpus habeatis meum... Sicque sumpserunt me et corpus meum nauli gratia habuerunt.*

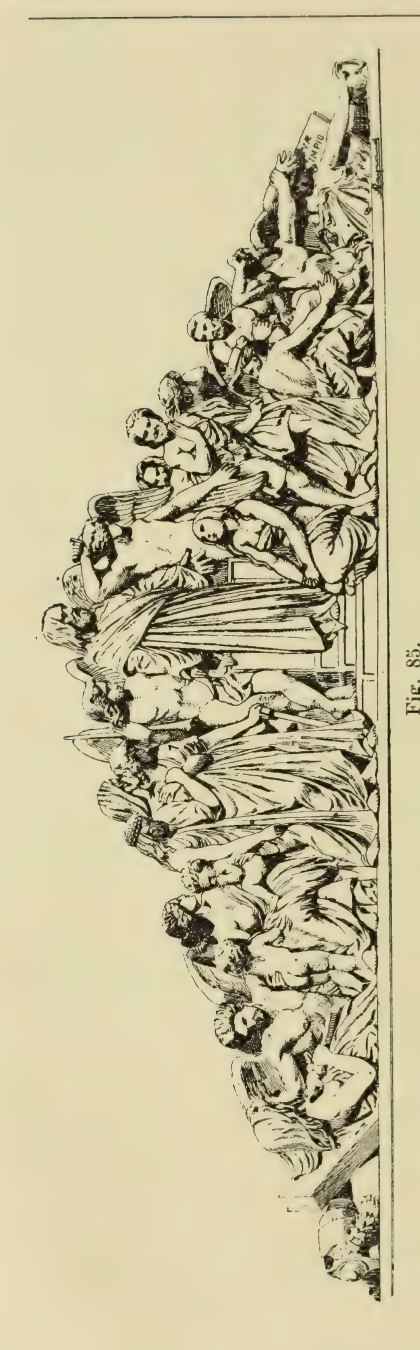
sein à son confesseur. Le prêtre, qui n'avoit pas tant de foi qu'elle, l'en avoit détournée. Enfin, sans rien dire davantage, elle s'est fait descendre à la porte, et lorsque le dais a été près d'elle, elle s'est jetée par terre, elle s'est traînée de force sur ses mains jusque sous le dais, en disant tout haut les paroles du paralytique de l'Evangile : « *Seigneur, tu peux me guérir si tu le veux* ». Cela a causé de l'émotion ; on lui avoit même un peu déchiré ses habits pour la retenir, croyant que c'étoit une femme folle, mais elle s'est relevée sur-le-champ, et à la vue de tout le monde, elle a suivi la procession et conduit le Saint-Sacrement à l'église comme les autres. »

C'est le pendant de « l'hémorroïsse » dont les bourrelets, fluants depuis douze ans, disparurent dès qu'elle eut touché la tunique de Jésus à Génésareth (fig. 84). Ici, le flux de sang a changé de source, sinon de région.

Pour ce miracle du faubourg Saint-Antoine, l'autorité ecclésiastique dressa un procès-verbal de la guérison miraculeuse, et le plus curieux, c'est que, parmi les témoins, figure Voltaire, amusé d'ailleurs et sceptique, ainsi qu'on peut le voir par sa lettre du 20 août 1725 à la présidente de Bernières : « Au reste, ne croyez pas que je me borne à faire jouer des tragédies ou des comédies. Je sers Dieu et le diable assez passablement. J'ai dans le monde un petit vernis de dévotion que le miracle du faubourg Saint-Antoine m'a donné. La femme au miracle est venue ce matin d[illegible] chambre. Le cardinal de Noailles a fait un beau mandement à l'occasion d[illegible]ce, et, pour comble d'honneur ou de ridicule, je suis cité dans ce mandemen[illegible]. On m'a invité en cérémonie à assister au *Te Deum* qui sera chanté à Notre-Dame en actions de grâce de la guérison de madame La Fosse. M. l'abbé Couet, grand vicaire de Son Eminence, m'a envoyé aujourd'hui le mandement. Je lui ai envoyé une *Marianne* avec ces petits vers ci :

Vous m'envoyez un mandement,
Recevez une tragédie,
Afin que mutuellement
Nous nous donnions la comédie. »

Mais, nous nous demandons comment les apôtres et les « témoins » ont constaté la guérison de ces cas spéciaux : est-ce après examen *de visu* ou *de tactu* ? Parbleu ! S'il se fût agi du défiant saint Thomas, il n'eût pas hésité à fourrer le doigt dans la plaie ; mais Jésus ? mais Voltaire ? Cruelle énigme ! N'est-il pas plus logique de penser qu'il s'est produit dans ces deux cas similaires ce qui se voit chaque jour, sans intervention divine ni médicale, un arrêt momentané ou définitif du flux hémorrhoïdaire ou utérin ?


Fig. 85.

Sur le vitrail qui fut enlevé en 1660, par ordre de la police, à la demande du curé de Saint-Eustache, on voyait un seul batelier, devant qui la future sainte se tenait troussée jusqu'aux genoux et, en bas, cette inscription : COMMENT LA SAINTE OFFRIT SON BEAU CORPS AU BATELIER POUR PAYER SON PASSAGE. C'est la répétition du vitrail et de la légende de Saint-Germain l'Auxerrois.

D'après M. de Rochegude, « les jeunes filles qui craignaient d'être enceintes venaient y prier. »

Marie-Madeleine. — *Extérieur.* Le *Temple de la Gloire,* imaginé par Napoléon, transformé sous la Restauration en église, offre à notre admiration le magnifique fronton de Le Maire (fig. 85). C'est le *Jugement dernier*, sous une forme modernisée. A la droite du Christ se tiennent les élus, protégés par l'*Ange des Miséricordes ;* l'*Innocence*, soutenue par la *Foi* et l'*Espérance*, devant la *Charité* la poitrine découverte — son emblème. A la gauche du Rédempteur, les pécheurs précipités dans les ténèbres éternelles par l'*Ange des Vengeances;* en tête, Marie-Madeleine, agenouillée et toujours larmoyante, le torse nu.

Une centaine d'anges ou de gracieux cupidons ornent la frise, parée de guirlandes fleuries. Ne

sont-ils pas de circonstance sur un édifice consacré à la pécheresse de Magdala ?

Sous les colonnades latérales, de pauvres statues sans expression de sainte Agnès, par Duseigneur, et de sainte Agathe, de Dantan jeune, sévèrement drapées, ne rappellent en rien le genre de leur



Fig. 86. — Non Occides.

martyre et pourraient servir de passe-partout à la représentation de n'importe quelle nimbée : conceptions précieuses d'ailleurs pour l'art industriel.

Les magnifiques portes de bronze, malheureusement inachevées, ciselées par Triqueti (1841), ont quatre fois la surface des fameuses portes du baptistère de Florence et deux fois celle de la porte de Saint-Pierre de Rome. Les sculptures figurent les dix commandements de Dieu, par l'interprétation de divers sujets de l'Ecriture. L'imposte contient les deux premiers commandements : (Tu n'auras pas d'autre Dieu devant moi. — Tu ne prendras pas en vain le nom du Seigneur, ton Dieu.)

Le vantail gauche nous offre, de haut en bas, les tableaux suivants :

Troisième commandement : (Souviens-toi de sanctifier le jour du sabbat.) Une femme et un homme, absolument nus, observent le repos du septième jour, étendus côte à côte sur le sol.

Quatrième commandement : (Honore ton père et ta mère pour que tu vives longtemps sur la terre.) Noé maudit Cham qui a re-



Fig. 87. — D'après la photographie de M. E. Alget

gardé ce que la Genèse appelle « la honte de son père », laquelle « honte » est d'ailleurs invisible sur ce tableau de bronze.

Cinquième commandement : (Tu ne tueras pas.) Deux femmes nues, la mère et l'épouse, celle-ci serrant deux enfants sur son sein, sont agenouillées auprès du cadavre d'Abel (fig. 86).

Sixième commandement : (Tu ne commettras point d'adultère. *Non mæchaberis.*) Nathan dénonce le crime de David et de Bethsabée, assis l'un près de l'autre, le torse nu, et montre le châtiment : le cadavre de leur enfant. (*Dixit autem Nathan ad David : tu es ille vir qui fecisti hanc rem.*) Un second tableau forme l'arrière-plan de la composition et interprète le début du discours de Nathan : (Il y avait deux hommes dans une ville, dont l'un était riche et dont l'autre était pauvre, etc.) On y voit une pauvresse, le buste dévêtu, portant son rejeton sur une épaule à la façon des Egyptiennes (fig. 87).

Vantail de droite. Septième commandement : (Tu ne déroberas point.) A l'avant-scène sont agenouillés un homme et une femme dépourvus de tout vêtement. C'est la légende d'Acham, lapidé « parce qu'il a dérobé quelque chose de l'anathème. »

Huitième commandement : (Tu ne porteras point de faux témoignage contre ton prochain.) Incident de Suzanne faussement accusée par les vieillards libidineux. Tous les personnages de ce tableau sont chastement vêtus.

Neuvième commandement : (Tu ne convoiteras pas la femme de ton prochain.) Texte à ressorts élastiques qui autorisait l'artiste à faire jaillir de son ciseau une page à la Fragonard, mais il s'y est refusé et s'est contenté de coucher dans le même lit un couple illégitime, fort pudiquement drapé. Il s'agit d'Abimélech, qui a enlevé Sarah, la croyant sœur et non épouse d'Abraham [1].

Dixième commandement : (Tu ne désireras ni son champ, ni sa maison, ni rien qui lui appartienne.) Au premier plan, Naboth nu se tord dans les convulsions de l'agonie.

Jézabel, d'après le conseil d'Achab, pour posséder son champ, a fait condamner Naboth à être lapidé, sur la déposition de faux témoins. Les chiens se repaissent des chairs pantelantes du cadavre ; ils s'apprêtent ensuite à poursuivre et à « lécher le sang » de la mère d'Athalie, « que des chiens dévorants se disputaient entre eux ».

Au second plan, scène épisodique de remplissage : une mère, accroupie sur le sol, tient deux enfants dans son giron et laisse voir sa mamelle droite.

Intérieur. — Du portail, passons au maître autel. « Ce sont, dit

1. Au lieu de punir Abraham, l'éternel Père coupe-toujours infligea à l'épouse et aux servantes pour tout faire d'Abimelec un châtiment vaginal : il leur sutura l'empire du milieu, « occlusit vulvas », dit la *Genèse* XX.

l'abbé Pochon, des guirlandes de fleurs et de fruits se nouant à des têtes de béliers », comme sur la table antique des sacrifices. Mais, d'après cet auteur, la foi chrétienne n'a pas lieu de s'offenser d'une telle décoration : en restant dans la note de l'édifice païen, le ciseau de l'artiste a traduit, à la fois, « et un symbole et cette pensée vraie, qu'exalte, aux jours des solennités eucharistiques, en langage du paganisme, le chant liturgique de l'Eglise :

Novum Pasca, Novæ Legis
Phase Vetus terminat. »

L'autel est couronné en guise de rétable, et décoré d'un groupe, en marbre, de grandes proportions, qui représente, non l'*Assomption*, mais le *Ravissement de sainte Marie Madeleine*, au moment où, dans une extase divine, la pénitente se croyait enlevée par les anges, du haut du mont Pilon. Contrairement à son accoutrement traditionnel, consistant en une riche toison d'or, elle est entièrement drapée, ainsi que les trois séraphins qui l'enlèvent.

A la voûte hémisphérique de l'abside se développe l'*Histoire du Christianisme*, depuis l'infâme Constantin. On y reconnaît avec étonnement Frédéric Barberousse excommunié par Alexandre III ; le *tragediànte* Napoléon, peu tendre pour Pie VII qu'il traita de *comediànte ;* Henri IV, le renégat vert galant, et jusqu'au Juif errant ! Dans cette vaste machine qui remplaça l'*Assomption* de la sainte, que Paul Delaroche voulait peindre, la blonde Madeleine[1] apparaît d'abord, pieusement agenouillée à la droite du Christ ; puis on la voit portée sur un nuage au-dessous duquel trois anges élèvent un cartel, avec cette inscription : DILEXIT MVLTVM (Elle a beaucoup aimé). Madeleine est revêtue des belles draperies des élus.

Tympan de la troisième chapelle, côté droit : *Sainte Marie Madeleine*, *visitée par les anges*, tableau d'Abel de Pujol. La sœur de Lazare, représentée presque nue, est à demi couchée au fond de sa thébaïde de la Sainte-Baume.

Terminons par une peinture, l'*Annonciation, dans une église gothique*, qui provenait de la Madeleine et figura à l'Exposition des *Primitifs français*, en 1904 : Sabaoth envoie vers l'oreille de la Vierge, à genoux, un rayon qui contient un fœtus. L'érudit D[r] Bou-

1. En hébreu, ce mot signifie blond.

gon explique subtilement ce mode de conception, « par le message de l'ange Gabriel, qui s'adressa à la Vierge, en lui parlant, sans avoir d'autres rapports avec elle. »

Sainte-Marine. — On y voyait la statue singulière d'un moine, assis, jouant le rôle d'un père nourricier qui tenait dans ses bras un enfant au maillot. Cette figure se rapportait directement à la légende de sainte Marine. On sait que celle-ci, ne voulant pas se séparer de son père, un Grec converti, entra sous des habits d'homme dans le même monastère que lui, et prit le nom de frère Marin. Après la mort de son père, le seul dépositaire de son secret, elle fut accusée par la fille d'un gentilhomme qui avait failli et lui attribuait l'enfant qu'elle mit au monde. Plainte fut portée à l'abbé, qui la chassa du couvent. Pendant trois ans, elle resta à la porte du monastère avec l'enfant, vivant tous deux de la charité publique. Après sa mort, les frères du couvent reconnurent son véritable sexe[1].

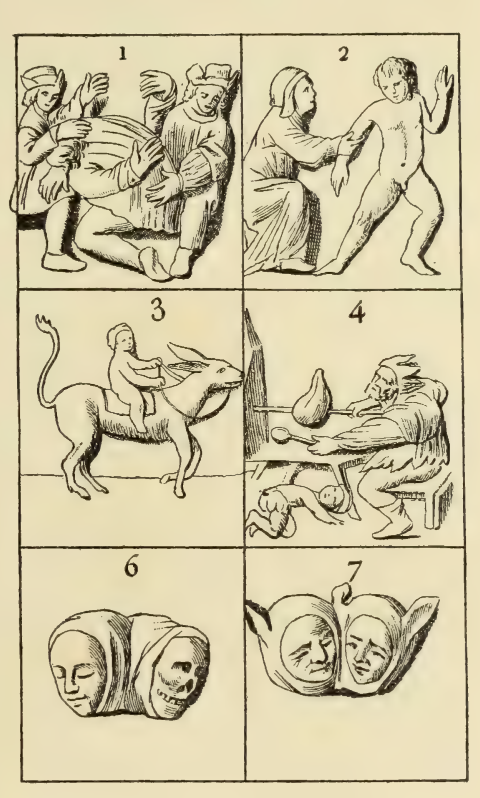


Fig. 88-93. — D'après Millin.

Mathurins. — Cette église s'élevait autrefois dans la section des Thermes de Julien. Plusieurs sculptures de ses crédences étaient pittoresques (fig. 88-93). Une femme (N° 2), Mme Putiphar peut-

1. Si nous en croyons le narré de Saint-Foix, c'est dans cette église qu'on mariait, de gré ou de force, les couples pris en flagrant délit d'amours illicites, ainsi que les filles mères à qui l'on passait au doigt une alliance de paille.

être, fait violence à un Joseph complètement dévêtu. L'enfant nu, sur un âne (N° 3), pourrait représenter symboliquement l'Amour et son pouvoir de rendre imbéciles ceux qu'il tient sous son empire. Le vieillard du N° 4 arrose un morceau de viande à la broche, dont un gamin, caché sous la table, goûte la sauce. Détail de mœurs moins jovial que le suivant, décrit par Millin, qui s'étonne de le rencontrer dans le lieu saint : « Un fabricant de parchemin à qui le diable montre le c...[1] »

Un tableau réaliste exposait les divers supplices que les Africains faisaient subir aux chrétiens ; l'un d'eux est suspendu « tout nud, écrit encore Millin, sur de larges crochets de fer, attachés au mur d'une prison, qui lui entrent de toutes parts dans le corps. »

Saint-Médard[2]. — Rien d'intéressant pour nous dans ce monument de la rue Mouffetard, sinon un vieux vitrail où l'on voit sortir des Limbes, délivrés par Jésus, plusieurs personnages nus et dodus des deux sexes, précédés d'Adam et d'Eve.

Chapelle des Ménétriers ou **Saint-Julien des Ménestriers.** — Ancienne paroisse des Dieux et de la Danse, qui existait près des rues Rambuteau et Saint-Martin (fig. 94). Le portail était

1. Champfleury, *loc. cit.*

2. A la porte de l'église, dans le square contigu où se dresse une statue représentant une paysanne qui interrompt son pénible labeur pour allaiter son fieu, existait le cimetière, fameux par les miracles opérés sur le tombeau du diacre Pâris, mort en 1730. Les excentricités et les momeries des convulsionnaires devinrent indécentes et cruelles ; dans leurs réunions, au dire d'un ecclésiastique documenté, on alliait ce que la religion a de plus sacré avec ce que la débauche a de plus grossier. « Les filles et les femmes, écrit Henri Martin, excellaient surtout à faire des gambades, des culbutes et des jeux de souplesse ». Celle-ci, après s'être attaché les jupes restait les pieds en haut et la tête en bas ; celle-là, se couchait sur le dos et étendait sur son ventre une planche où se plaçaient « plus de vingt hommes », ce qui nous paraît difficile. Les unes s'élançaient en l'air et retombaient sur le sol, sans s'occuper du désordre de leurs vêtements ; à d'autres « ayant le sein couvert, on tordait les mamelles avec des pinces, jusqu'au point de fausser les branches », telle cette protestante de la secte méthodiste, citée par Hecquet, qui, dans son délire religieux, se coupa le nez, les oreilles et les mamelles, pour se préserver de la perdition. C'est dans le même but que le bigot duc de Mazarin voulait faire arracher toutes les dents aux petites nièces du cardinal de Mazarin, les filles d'Hortense de Mancini, son épouse. Cette folie de clownerie mystique dura deux années, après lesquelles l'archevêque Vintimille du Luc se décida à faire fermer le cimetière de Saint-Médard. Un janséniste dépité ou un simple plaisant écrivit sur la porte le distique si souvent cité :

De par le roi, défense à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

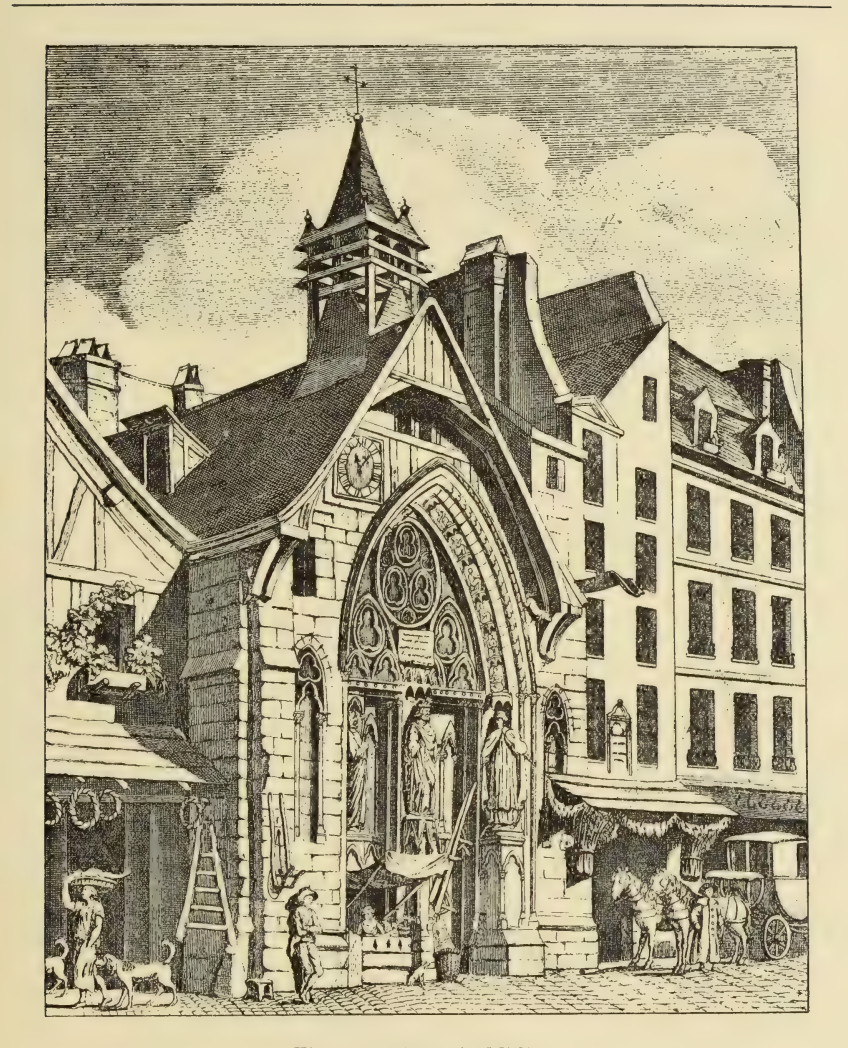


Fig. 94. — D'après Millin.

décoré des figures des deux patrons des Ménestriers, saint Julien le Pauvre et saint Genès, placées aux deux côtés du Seigneur. Saint Genès tenait un violon, d'une main, et, de l'autre, un archet; c'était le patron en second, ancien mime romain, converti au christianisme et martyrisé sous Dioclétien[1].

1. Le patron en chef, Julien ou le *Cocu imaginaire*, dut sa vocation à un

Sur un corbeau de bois était sculpté l'*Enfer*, figuré par trois damnés (fig. 95), dont une impudique récalcitrante — la « marmite » lui est pourtant familière — qui tient à montrer sa nudité le plus bas possible.



Fig. 95.

Saint-Merry.— Théodore Chasseriau (1843) a traité, en cinq peintures murales, la vie de Marie l'Egyptienne. Son timide pinceau a nécessairement ignoré l'incident scabreux de la passe contre passe, où la fille d'Eve « livre son corps au batelier ». Même dans le désert, où elle vivait en costume de Vénus, le peintre puritain la couvre du manteau de Zozime !

Autre sujet graveleux dans la même note grave : la vie de sainte Marie-Madeleine, encore une fille de joie repentie qui avait trop pris à la lettre le principe évangélique « Aimez-vous les uns les autres », figure au premier vitrail du côté gauche de la nef. On la voit ravie à la terre par des Anges qui « chaque jour l'emportaient au ciel », tandis qu'elle « entendait, des oreilles du corps, les concerts glorieux des légions célestes », comme le rapporte la *Légende Dorée*.

Restons dans l'atmosphère cantharidienne de la prostitution : à la seconde fenêtre du côté droit de la nef brille le vitrail de la légende de la jeune vierge *Sainte Agnès qui, miraculeusement voilée de ses cheveux, est conduite au lupanar*.

Enfin, à la troisième verrière, côté gauche du chœur, l'*Attentat à la chasteté de Joseph*, d'une composition ultra-chaste.

Le quartier, où abondaient les femmes de mauvaise vie, se prêtait à ces réminiscences folichonnes [1].

effroyable forfait qui fut la conséquence d'une singulière méprise. Au retour d'un long voyage, rentrant chez lui, au milieu de la nuit, il trouve dans le lit conjugal une femme et un homme endormis ; pensant à une infidélité de son épouse, il vit rouge et jaune tout à la fois et massacra le malheureux couple. Mais il s'aperçut bientôt que ses victimes étaient son père et sa mère, recueillis par sa femme pendant son absence. C'est pour expier son crime involontaire qu'il se voua aux bonnes œuvres, ce qui, par la suite, lui valut d'être sanctifié.

1. En 1387, rapporte de Saint-Foix, le prévôt de Paris rendit une Ordonnance qui

Abbaye de Montmartre[1].

Saint-Nicolas des Champs. — *Extérieur.* — L'un des panneaux de la porte méridionale est chargé de « feuillomes », dit Sauval, où se jouent des oiseaux et qui encadrent un buste de femme (fig. 96), dont les membres se terminent en gracieuses arabesques; cette fantaisie décorative est due au ciseau de Colo.

Intérieur. — Chapelle Saint-Louis. Un tableau représente Louis IX et sa pieuse compagne sortant d'une église, où ils pas-

chassait ces débauchées de la rue Brisemiche ou Baillehoë, à la requête du curé de Saint-Merry « et attendu l'indécence de leur domicile si près d'une Eglise et d'un Chapitre ». Des bourgeois de la paroisse s'opposèrent à l'exécution de cette ordonnance. Le curé se vengea de l'un d'eux : il obtint que ce paroissien fît amende honorable, à la porte de l'église, pour avoir mangé de la chair le Vendredi.

De toutes les rues affectées aux femmes publiques, cette rue et la rue Tire-Boudin, anciennement Tire-V.., étaient les plus famées ou « femmées ». On raconte que Marie-Stuart, passant par cette dernière voie, en demanda le nom, ne pouvant le prononcer en présence d'une honnête femme, on substitua au nom obscène le mot de Boudin. Cette rue fut, plus tard, appelée rue Marie-Stuart, en souvenir de l'incident.

Une chanson, tirée du recueil Maurepas, reproduite par Pierre Pic dans ses joyeuses *Heures libres* et intitulée la *Bulle de Clément XII*, rappelle qu'on voulut amputer le nom de l'abbé de Margon, lequel s'appelait Guillaume Plantevit de la Pause :

Ou qu'au moins il (le pape) métamorphose
Le Plantevit en Plantechose.

Le cardinal de Bonnechose, paraît-il, fit, dans son nom patronymique, *proprio motu*, « une substitution analogue ».

Un autre ecclésiastique, à nom équivoque, l'abbé Pucelle, conseiller au Parlement et que le roi exila de Paris, donna lieu à une autre chanson légère, consignée dans le *Journal* de Barbier.

Le roi pour plaire à Fleury
Et à sa séquelle
Vient d'exiler de Paris
Le zélé Pucelle.
Le peuple va murmurer
Et les filles vont crier :
« Rendez-nous Pucelle !
O gué !
Rendez-nous Pucelle ! »

1. Au siège de Paris, en 1590, Henri IV établit sur la butte Montmartre son quartier général : avant de faire la conquête de la Ville, le Vert Galant entreprit celle de l'abbesse du monastère voisin, la belle Marie de Beauvilliers. A sa première visite, il s'étonna que le nombre des directeurs fût moindre que celui des religieuses. « Vous avez raison, Sire, répondit l'abbesse, mais il faut bien quelques religieuses pour les survenants ».

Dans l'abbaye Montmartroise, une image de Jésus passait pour « rabonnir » les mauvais maris. On rapporte qu'une femme qui avait prié là fut exaucée au delà de ses désirs : à peine eut-elle demandé l'heureuse amélioration de son mari, que celui-ci mourut. « Que la bonté du saint est grande, clama-t-elle ! Il me donne plus que je ne lui demande ! »

saient la plus grande partie de leur temps ; une mendiante, assise sur les marches du porche, tend une main et, de l'autre, tient par la taille un garçonnet debout qui lui vide goulûment le sein droit.



Fig. 96.

Evohé ! L'autel de la chapelle, dite de l'Agneau, à cause de celui qui sert de pied à la croix du tabernacle, provient de l'ancienne église de Saint-Benoît, changée en théâtre, puis en Clôserie des lilas, et était celui de saint *Bacchus* (Bacque), dont l'église célèbre la fête le 7 octobre.

Près de la sacristie, à la voûte d'une chapelle assez sombre, nous avons découvert une fresque fruste, qui ne tardera pas à disparaître complètement : une sainte auréolée, la Vierge ou l'Eglise, donne le sein à un agneau (fig. 97). Depuis le jour où le précurseur baptisa Jésus en le désignant à la foule : « Voici l'agneau de Dieu ! » *Agnus Dei qui tollit peccata mundi*, le Christ a été représenté allégoriquement sous l'aspect de ce doux quadrupède. Quoi qu'il en soit, nous laissons à des hagiographes plus autorisés le soin d'expliquer cette gracieuse image.



Fig. 97.

Piganiol de la Force, parle de plusieurs marbres funéraires qui ont disparu, entre autres celui de Jean Martineau, mort en 1662, à l'âge de cinquante-deux ans. Son épitaphe se terminait par ces mots : *Hunc docti suum deflent doctorem, musæ parentem, virtutes alumnum, virgines denique prototypum.* (Les savants pleurent en lui leur

maître, les muses leur mère, les vertus leur nourrisson, enfin les VIERGES leur prototype.) Ce vieux Jean d'Arc est bien différent de la fille de Jephté qui, avant que son père l'immolât pour accomplir le vœu qu'il avait fait, lui demandait un répit de deux mois pour « aller sur les montagnes pleurer, avec ses jeunes amies, sa mort prochaine sans avoir perdu sa virginité. » (Les *Juges*, ch. II, v. 36 à 39). C'était chez les Israélites une marque de réprobation de mourir célibataire, quand on avait l'âge du mariage[1].

Saint-Nicolas du Chardonnet[2]. — Chapelle des morts. Composition banale, du XVIII[e] siècle : les *Ames du Purgatoire*. Le peintre a placé au premier plan un couple de femmes et un couple d'hommes, vêtus de flammes. Il a voulu montrer, en traitant de même façon les deux sexes, qu'ils ne valent pas mieux l'un que l'autre et méritent les mêmes peines.

Au-dessous de cette moralité se déroulent, sur les frises de la chapelle, quatre bas-reliefs en plâtre, d'après les originaux en bronze de Jacques Sarrazin, qui décoraient le tombeau d'Henri de Bourbon Condé, à l'église des Jésuites. Ils représentaient, selon les idées de Pétrarque, les triomphes de la *Religion* ou de l'*Eternité*, du *Temps*, de la *Gloire* ou de la *Renommée* et de la *Mort*[3]. Arrêtons-nous à la représentation du quatrième bas-relief, celle qui a trait au *Triomphe de la Mort;* elle nous offre la camarde sur un char

1. Autrefois, le 6 décembre, fête de saint Nicolas, les enfants de chœur de Notre-Dame se rendaient à Saint-Nicolas des Champs pour y célébrer le patron des jeunes garçons. Chemin faisant, ils disaient des *facéties* et en faisaient aussi, si bien qu'en 1525, après les excès qui s'y commirent, cet usage fut remplacé par un salut, que le chapitre de Notre-Dame allait chanter à Saint-Nicolas des Champs.

D'autre part, Gilles Corrozet, dans ses *Antiquitez de Paris*, raconte qu'en 1569 furent baptisés à cette paroisse quatre enfants d'un aide-maçon, nés vivants, avec un cinquième mort, et en 1570, le 21 juillet, deux enfants jumeaux « n'ayant qu'un corps, les pieds de l'un sous les aisselles de l'autre », monstre encore mis au monde par la femme d'un maçon.

2. Bd Saint-Germain, 39.

3. « Ce dernier morceau a ceci de particulièrement intéressant qu'il fut la dernière œuvre de Jacques SARRAZIN, qui l'exécuta, disent les *Mémoires de l'Académie de peinture*, mourant lui-même et en s'inspirant de ses propres souffrances pour traduire son allégorie. Il se rapporte donc aux environs de l'année 1660, date de la mort de l'artiste. Voyez, pour la description de ces bas-reliefs, les *Mémoires de l'Académie royale de peinture et de sculpture*, tome I, page 124, et le *Musée des Monuments français*, de LENOIR, tome V, page 87 ». (*Invent. gén. des richesses d'art de la France*).

traîné par des taureaux furieux, écrasant aveuglement les humains, enfants et vieillards, pontifes et rois ; telle Tullie écrasait jadis le corps de son père (fig. 98, 99).



Fig. 98.

Transept. Côté droit. Chapelle de la Communion. Dans une toile de l'école italienne, le riche Job — le patron des jobards — qui s'est dépouillé de ses biens et de ses vêtements, croupit sur son fumier, où il prend un bain de purin, en présence de sa femme, accompagnée d'une servante.

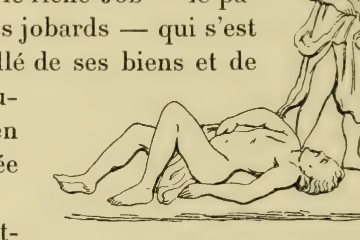


Fig. 99.

Bas côté droit. Chapelle Saint-Victor : tableau représentant le *Martyre de saint Adrien*. Le torturé est nu, étendu sur une roue.



Fig. 100.

Notre-Dame des Blancs-Manteaux. — Chapelle Sainte-Anne. La *Madeleine* essuie les pieds du Christ avec ses longs cheveux et les parfume de nard, toujours sans s'occuper des seins qu'elle découvre, en déplaçant leur voile capillaire naturel.

Notre-Dame de Lorette. — Aux angles du fronton s'élèvent les trois vertus théologales, la *Foi*, l'*Espérance* et, au pinacle, la *Charité* (fig. 100), avec un sein gonflé de lait, sur lequel somnole un nourrisson rassasié. Cette laitière symbolique est, nous le savons, de Laitié.

Passons sous la colonnade du temple grec, par le portail de droite qui nous introduit dans un vaste et élégant boudoir. A gauche, dans une pénombre discrète se cache un tableau de Roger Adolphe, le

Baptême d'une Péruvienne par saint François Solano ; le torse de la catéchumène, à demi agenouillée, est absolument nu et orné des agréments saillants de son sexe.

Panthéon. — Primitivement, église Sainte-Geneviève, élevée à la suite d'un vœu à la patronne de Paris par Louis XV, le Bien-Aimé et surtout le Bien-Aimant, protecteur de la Du Barry et d'une foule d'autres pécheresses non repenties. Cette église, désaffectée pendant la Révolution, fut rendue au culte sous Napoléon I[er], tout en restant destinée « aux grands hommes. » Elle ne fut plus qu'un temple chrétien sous Louis XVIII, le poussah qui aspirait ses prises de tabac sur le sein de la Caïva : *Ludovicus XV dicavit, Ludovicus XVIII restituit.* En 1830, avec Louis-Philippe, elle redevient le Panthéon des hommes illustres, pour reprendre son caractère religieux en décembre 1851, après les *Te Deum* chantés dans toutes les églises de l'Empire, en l'honneur de l'amant de Marguerite Bellanger, d'Eugénie Fiocre et autres baladines du grand écart. La troisième République transforma de nouveau l'église en Westminster, à l'occasion des funérailles de Victor-Hugo (1885), mais elle conserva la croix et plaça à l'entrée du monument consacré aux génies de la France, le *Penseur* (fig. 101) absolument nu, de Rodin, qui fut démoli, une nuit, vraisemblablement par un apache ultramontain ; il ne méritait



Fig. 101.

Ni cet excès d'honneur ni cette indignité [1].

Sous le péristyle, le cadre du milieu est occupé par un des bas-reliefs de Nanteuil : la Patrie montre le séjour de l'Immortalité à

1. Cette statue représente l'homme des premiers âges qui se dégage à peine de l'animalité, mais purifié par la première réflexion, éclairé par la première lueur de la pensée qui s'éveille en lui. Le gros public y voit la représentation de *Spartacus* qui a brisé ses entraves ou d'*Ugolin* rongeant son poing, avant de se décider à imiter Saturne. Certains loustics malveillants, pour qui toute œuvre d'art est à la fois « dieu, table ou cuvette », en font l'image du *Constipé*, et l'on peut dire que ce bloc, non enfariné, dernier mot de l'art, s'il n'est pas sur la selle ne cesse d'être sur la sellette :

Sifflets de sots sont fanfares de gloire !

l'un de ses fils, qui meurt pour elle. D'un côté, la *Vérité* accourt, dans la splendeur de sa nudité, tenant un miroir à la main droite et élevant, de l'autre, un flambeau (fig. 102).



Fig. 102.

Saint-Paul. — C'est dans cette église, édifiée en 1431 [1], que Henri III fit élever des tombeaux, sur le même modèle, à ses mignons Quelus, Maugiron et Saint-Mégrin (fig. 103). Rappelons que les deux premiers étourneaux furent tués en duel, à l'entrée de la rue des Tournelles, et le dernier, « qui passoit, dit l'Etoile, pour être le mignon de la duchesse de Guise », fut assassiné, la même année (1578), par le duc de Mayenne, beau-frère de cette princesse. Dès que la nouvelle de l'assassinat de Guise, à Blois (1588), sur l'ordre de Henri III, parvint à Paris, le peuple, excité par les prédicateurs, saccagea les mausolées des favoris de ce prince, disant : « Il n'appartient pas à ces méchans, morts en reniant Dieu, et mignons du Tyran, d'avoir si

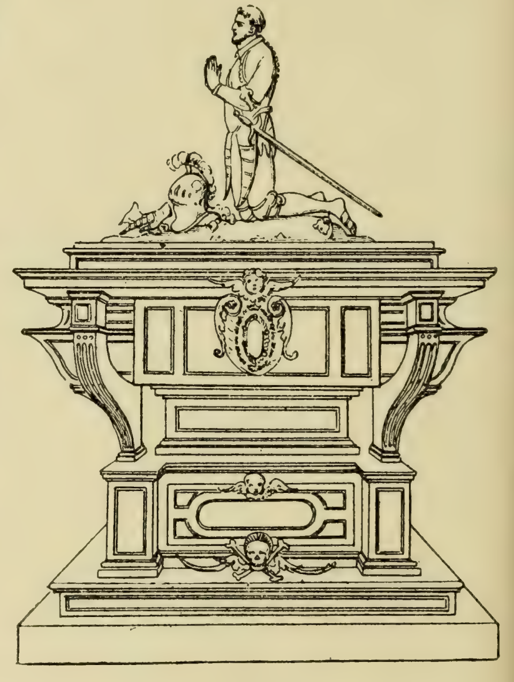


Fig. 103.

1. L'église Saint-Paul et Saint-Louis fut élevée par les Jésuites en 1625.

beaux monumens dans l'Eglise. » Ces tombeaux de marbre noir étaient surmontés d'une statue agenouillée représentant chacun des jeunes favoris du sérail royal. Les quatre faces étaient couvertes d'épitaphes, en français et en latin, plus laudatives les unes que les autres ; nous n'en reproduirons qu'une, celle de Maugiron ou Maugeron :

La Déesse Cyprine avoit conçu des Cieux,
En ce siecle dernier, un enfant dont la vue
De flammes et d'éclairs étoit si bien pourvue,
Qu'Amour, son fils aîné, en devint envieux.
Chagrin contre son frere, et jaloux de ses yeux,
Le gauche lui creva[1] ; mais sa main fut déçue ;
Car l'autre qui étoit d'une lumière aiguë,
Blessoit plus que devant les hommes et les Dieux.
Il vient, en soupirant, s'en complaindre à sa mère ;
Sa mere s'en moqua ; lui, tout plein de colere,
La Parque supplia de lui donner confort.
La Parque, comme Amour, en devint amoureuse ;
Ainsi Maugiron gît sous cette tombe ombreuse,
Et vaincu par l'Amour, et vaincu par la Mort.

Si, avec de Saint-Foix, nous nous étonnons de rencontrer les *Parques*, l'*Amour* et *Vénus* dans une Eglise, nous ne serons pas moins surpris d'apprendre qu'il s'est trouvé un prélat, Arnault de Sorbin, évêque de Nevers, pour louer ces jeunes débauchés du haut de la chaire et exalter leurs vertus dans des Oraisons funèbres largement apologétiques.

Les Lacédémoniens étaient plus discrets et n'accordaient l'honneur de l'épitaphe qu'aux guerriers tués sur le champ de bataille ou aux femmes mortes en travail d'enfant.

La *Chronique Scandaleuse* de Claude Le Petit (1668) donne ce dizain sur le « Jacquemard » qui se dressait au haut de Saint-Paul.

Passons, et d'un crayon fidelle
Peignons à la postérité
Ce Gaudenot[2] emmaillotté,
Qui fait là-haut la sentinelle :
Que les Dames ont mis ton nom,
Jacquemard, dans un beau renom,
Et qu'elles aiment à l'entendre ;
Non pas qu'il soit si doux qu'on dit,
Mais à cause qu'il se peut prendre,
Par métaphore, pour un ...

1. A l'âge de 16 ans, nouveau Coclès, il perdit un œil au siège d'Issoire.
2. Du latin *gaude nos*.

Petits-Augustins. — N'est-il pas piquant de voir, dans la cour de l'école des Beaux-Arts, la façade du château d'Anet (fig. 104, 105), ornée du chiffre de Diane de Poitiers et des figures de divinités païennes, recouvrir le portail de l'ancienne église qui sert actuellement de Musée? *Sic transit gloria Dei.*

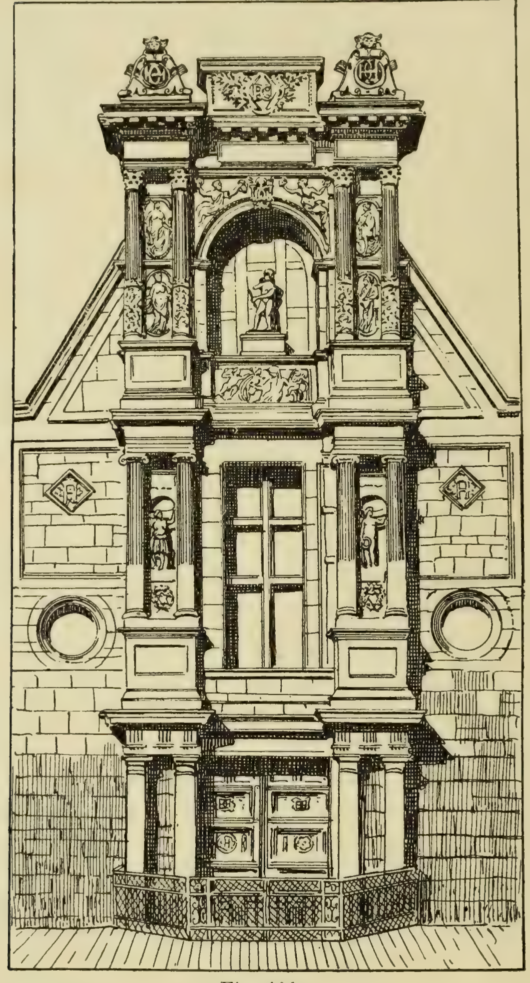


Fig. 104.

Petits-Pères. — Le plafond de la bibliothèque du couvent des Augustins, de la place des Victoires, était orné d'une peinture à fresque, exécutée en dix-huit heures par le virtuose Napolitain Paul Mattei. Le sujet de cette composition était la *Religion accompagnée de la Vérité*. Quelle ironie! La *Vérité*, un fouet à la main, portait sur la poitrine un soleil dont les rayons éclatants aveuglaient l'*Erreur* ou l'*Hérésie*, blottie dans un coin du tableau.

Nous voyons encore une *Vérité* au transept; d'une main, elle tient un miroir et, de l'autre, étouffe le serpent de la *Calomnie;* mais elle est drapée, ce qui est un contresens allégorique.

1. Le bas-relief placé sous l'Amour est de Jean Goujon; il décorait aussi la fontaine des Innocents (fig. 81).

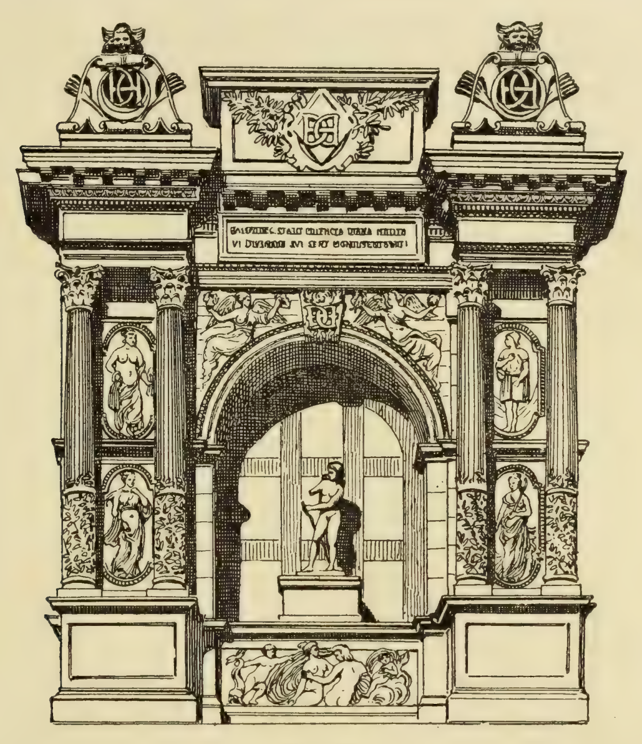


Fig. 105.

Saint-Philippe du Roule. — A l'époque de la Renaissance, nombre de peintres, suivant l'exemple de Filippo Lippi, prenaient leurs épouses ou leurs maîtresses pour modèles des Vénus et des Vierges ; de même, l'artiste moderne qui a exécuté l'une des fresques de la chapelle de la Vierge Marie a donné aux femmes de la Bible les traits profanes de Marie de Grandfort et ceux de Marie Garcia, l'une des amies intimes d'Arsène Houssaye.

A la sacristie du parloir, se voit le *Martyre de sainte Agathe* qui consiste, nous le savons, dans l'extraction des seins.

Saint-Pierre de Montmartre. — Des esprits mal intentionnés ou insuffisamment documentés voient un religieux en association cultuelle avec un cochon, dans le motif anodin d'un chapiteau placé près de la sacristie, et où figure un personnage barbu qui relève


Fig. 106.

la queue d'un bouc (fig. 106). Est-ce réellement l'allégorie d'une forme spéciale du péché de luxure ?

Port-Royal. — L'églisette de cette ancienne abbaye des bernardines, où régnaient au début des mœurs déréglées, a été construite par Lepautre en 1646 et sert de chapelle aux pensionnaires de la Maternité. Elle renfermait autrefois la sépulture de la Fontanges, l'une des étoiles filantes du ciel de lit du roi Soleil; mais son tombeau fut détruit en 1710, lors du pillage de l'abbaye par les jésuites triomphants.


Fig. 107.

A défaut du portrait de la fille de Philippe de Champaigne[1], qui ornait ce coquet édifice, nous avons celui d'une élève de la Maternité, Mlle Lafont, peint par elle-même. Elle s'est représentée en ange gardien des petits enfants (fig. 107). Une future sage-femme, transformée en messagère céleste, en créature spirituelle, avec des ailes dans le dos, ce n'est vraiment pas chose banale, mais cette peinture symbolique, nous le craignons, peut évoquer la boutade peu élégante de Pascal : « Qui veut faire l'ange fait la bête ». Est-ce pour rappeler que les « faiseuses d'anges » ne sont pas rares dans la corporation des tireuses de cordon ?

1. Ce tableau représente la guérison miraculeuse de la fille du peintre et a été transporté au Louvre.

Chapelle du Collège des Quatre-Nations (Institut). — A la mort de Mazarin, fondateur de cette Chapelle, un inconnu traça sur la porte du château de Vincennes, alors habité par le cardinal, cette ultime mazarinade :

Vous qui passez près de ce lieu
Venez jeter, au nom de Dieu,
A Mazarin, de l'eau bénite ;
Il en donna tant à la Cour
Que c'est bien le moins qu'il mérite
Que l'on lui en donne à son tour.

Dans les derniers temps de sa vie, alors que ses jambes enflées étaient enveloppées dans de la fiente de cheval, les onze médecins qui se réunirent en consultation pour combattre son extrême faiblesse décidèrent de le mettre au régime du lait de femme [1]. Une nourrice au cardinal Mazarin, retombé en enfance !

Ses cendres furent transportées dans la chapelle de son Collège, dont le tableau d'autel était une *Circoncision*, de Véronèse. Coyzevox, avec la collaboration d'Etienne Le Hongre et de Jean Tuby, lui éleva un tombeau décent, actuellement au Louvre (N° 552). La *Prudence*, la *Paix* ou l'*Abondance* et la *Fidélité* le sein droit dégagé, figures en bronze, sont assises au-dessous du sarcophage ; deux hauts-reliefs, en marbre, la *Religion* et la *Charité*, — celle-ci, contre son habitude, cache ses seins, — servaient de support aux armoiries du prélat placées au faîte du monument.

De nos jours, la statue qui tire le plus l'œil sous la coupole de l'Institut, est celle du mécréant Voltaire, que Pigalle a eu la malencontreuse idée de représenter en *Vérité* octogénaire [2]. A part ce marbre, nous n'avons pas d'autre nudité à y signaler que « le nu » des discours académiques, consigné par Musset.

Saint-Roch. — Chœur. Une *Charité* allaitant un orphelin, par René Charpentier, ne présente rien autre de saillant que ses seins.

1. Gui Patin, *Lettres* du 25 février 1661 à Falconet.
2. V. Les *Seins à l'église*, fig. 257. — « Nu ou vêtu, disait le spirituel *Ecorché*, il ne m'importe. Je n'inspirerai pas d'idées malhonnêtes aux dames, de quelque façon qu'on me présente à elles. » A propos de ce Napoléon de la plume, mis en Apollon comme le Napoléon du sabre, au Musée Brea, de Milan, rappelons, avec Mme de Boigne, que, dans une réunion des grands dignitaires qui voulaient élever une statue au nouvel empereur, on discutait sur le costume. L'amiral de Bruix, impatienté des flagorneries qu'il entendait depuis deux heures, s'écria : « Faites-le tout nu, vous aurez plus de facilité à lui baiser le derrière ! »

Nef. Un bas-relief de la chaire, sculpté par Delaperche Constant, figure la *Vérité* cléricale, c'est-à-dire surchargée de draperies, tenant l'Evangile, d'une main, et un miroir — aux alouettes — de l'autre.

Transept, bras droit. Le *Miracle des Ardents*, par Doyen : une jeune femme, la poitrine nue, les traits décomposés, est étendue sur un grabat, tandis qu'un enfant cherche à la tirer de son état comateux.

Chapelle Sainte-Suzanne. Tableau de Herbsthroffer, *Sainte-Suzanne chez les Infidèles :* une orientale, au sein bruni, est agenouillée la tête voilée, mais le torse découvert.

Parmi les marbres provenant du Musée des Monuments français, se trouvait le mausolée de Mignard. C'est de ce dernier qu'on a détaché, comme le remarque Viollet-le-Duc, la statue de la fille du peintre Mme de Feuquières, qui a été placée, sous le nom de la *Madeleine*, dans le Calvaire, au pied de la croix[1].

1. Mme de Montesson qui a fait sa Maintenon en épousant son amant, le duc d'Orléans, avec l'agrément de Louis XV, et fut incarcérée, en 1793, sous le nom de veuve d'Orléans, a été inhumée à Saint-Roch, en 1806. Auparavant son corps y fut exposé pendant huit jours. Au moment où le cercueil de Mme de Montesson disparaissait dans son caveau, celui de Mlle Marquise, la première maîtresse du duc, entrait dans l'église, transformée ainsi en sérail ducal posthume.

La tragédienne Adrienne Lecouvreur, en 1730, et la danseuse de l'Opéra, Adrienne Chameroy, en 1802, furent moins heureuses que ces grandes favorites ; elles ne purent même pas recevoir à Saint-Roch les dernières bénédictions de l'Eglise. Le clergé se refusa à admettre dans le saint lieu des « femmes de théâtre ». Voltaire prit la défense de la première et Bonaparte celle de la seconde ; dans les deux circonstances les rieurs ne furent pas du côté de l'Eglise. Le premier Consul exigea de l'archevêque que l'églisier intolérant, Mardhuel, fût condamné à trois mois de retraite. Voici l'article du *Moniteur* relatif à cette punition. On y reconnaîtra, observe E. Fournier à qui nous empruntons les détails de ce récit, la griffe du lion: « Le curé de Saint-Roch, dans un moment de déraison, a refusé de prier pour Mlle Chameroy, et de l'admettre dans l'église. Un de ses collègues, homme raisonnable, instruit de la véritable morale de l'évangile, a reçu le convoi dans l'église de Saint-Thomas, où le service s'est fait avec toutes les solennités ordinaires ». « L'archevêque de Paris a ordonné trois mois de retraite au curé de Saint-Roch, afin qu'il puisse se souvenir que Jésus-Christ commande de prier même pour ses ennemis, et que, rappelé à ses devoirs par la méditation, il apprenne que toutes ces pratiques superstitieuses, conservées par quelques rituels, et qui, nées dans des temps d'ignorance, ou créées par des cerveaux échauffés, dégradaient la religion par leurs niaiseries, ont été proscrites par le Concordat et la loi du 18 germinal ».

Le comédien Dazincourt obtint d'un desservant des Filles-Saint-Thomas, succursale de Saint-Roch, qu'il ouvrît ses portes à la pauvre danseuse, dît l'office pour elle et l'accompagnât jusqu'au cimetière Montmartre.

N'est-ce pas le cas de répéter, avec l'auteur de *Psyché :*

Et dans tous les climats on n'a que trop d'exemples
Qu'il est, ainsi qu'ailleurs, des méchants dans les temples ?

Allusion à un curé de Paris qui dit en chaire de paix et de charité que Molière

Sacré-Cœur. — Chapelle des Jésuites. Il y a surcharge de dorures et d'ornements, comme dans tous les oratoires de ces R. P. On y voit un groupe, en pierre, représentant une Indienne convertie qui vient « se faire humecter la nuque », — suivant l'expression de l'irrévérend Père Huysmans — par saint François-Xavier. La catéchumène est nue, mais d'une nudité strictement religieuse; aucune saillie ne décèle son sexe : les seins et même les mamelons font défaut. C'est ainsi que les amis de la Vérité copient la Nature. De pareilles hérésies artistiques évoquent le souvenir des iconoclastes qui « ôtèrent le bout des seins, effacèrent le nombril, épilèrent les aisselles et le pubis ; » leurs mains vandales indiquaient ainsi le « chemin de la concupiscence ».

Nous savons que la chapelle Saint-Luc, conformément à son anagramme, est concédée à l'« Association des médecins chrétiens » qui sont assurés de mourir en odeur de sainteté.

Hôtel de Sens [1].

était « un démon vêtu de chair, un libertin, un impie digne d'être brûlé publiquement ».

Nous reviendrons en détail sur ce sujet, dans notre étude sur l'*Eglise et le Théâtre*. Contentons-nous, ici, de rappeler la fin de la célèbre Lecouvreur. Elle mourut dans des « convulsions horribles », après quelques jours de maladie et des alternatives de mieux et de mal, ce qui lui permit de reparaître sur la scène presque jusqu'au dernier jour. A son autopsie, on trouva « les entrailles gangrenées ». Peut-être était-ce la suite d'une appendicite? Quoi qu'il en soit, la rumeur publique accusa sa rivale, la vindicative duchesse de Bouillon, de l'avoir fait empoisonner par un lavement. D'où cette mauvaise plaisanterie qu'Adrienne prit un « bouillon d'onze heures » dans un « bouillon pointu » !

Ajoutons qu'en 1773, le clergé de la même paroisse ne fit aucune difficulté pour y laisser inhumer l'auteur de la *Métromanie* et de bien des chansons licencieuses, Alexis Piron, notre petit Arétion Dijonnais. On lui éleva même un monument, sculpté par Caffieri et orné de son buste, en terre cuite, et portant, paraît-il, cette épitaphe satirique :

Ci-gît qui ne fut rien,
Pas même académicien.

1. Cet hôtel sis rue du Figuier, fut longtemps la résidence des archevêques de Sens; de là son nom. La reine « Margot » — une femme de sens s'il en fut — s'y fixa quand, à son retour d'Auvergne, Henri IV « la chassa honteusement du Louvre, à cause de ses désordres », écrit l'austère Sauval. Un satirique alla plus loin et vrilla sur sa porte ce quatrain peu courtois :

Comme royne, elle devoit être
Dedans la royale maison ;
Mais comme p....., c'est raison
Qu'elle soit au logis d'un prêtre.

Marguerite de Valois y séjourna jusqu'au 15 avril 1606, époque à laquelle son page

Église du Sépulcre. — Cet édifice existait dans le quartier des Lombards. Des « bamboches » nus, accroupis, supportaient une pyramide qui dominait l'ogive du portail et constituaient la seule légèreté à reprocher à ce saint lieu, qui péchait plutôt par excès de réserve. En effet, à la croix du sépulcre, près du grand autel, était attaché un Christ qui, au lieu d'être nu, suivant la tradition, était revêtu d'une longue tunique à manches. Millin rappelle à ce propos que les Capucins habillaient aussi Jésus et les saints avec le costume de leur ordre, et il cite une épigramme intéressante sur un Christ déguisé en Jésuite :

De ces moines audacieux,
Vous voyez l'impudence extrême :
Ils vous ont habillé comme eux,
Mon Dieu, de peur qu'on ne vous aime.

Saint-Séverin[1]. — Millin signale à l'abside une statue de la Vierge « grossièrement femme », due au ciseau de ce même Bridan « dont l'*Assomption*, ajoute l'auteur des *Antiquités nationales*, tout à la fois fade et charnue, souille encore le maître autel de la basilique de Chartres ».

Nous ne connaissons pas d'église plus pudique, à Paris. Ainsi, *Adam et Eve*, de V. Mottez, après la chute... sur l'herbette, sont affublés d'un fagot de feuillage touffu pour cacher leur nudité ; les *Charités* de Jules Richomme, de Jobbé Duval et celle de V. Mottez, dans son *Apothéose de saint François de Sales*, sont hermétiquement drapées et ne montrent pas le moindre bout de sein, contrairement à la tradition ; la *Madeleine au désert*, signée Murat, est vêtue comme une Vierge avant l'allaitement de Jésus ; le Christ du *Baptême de Notre-Seigneur*, par Paul Flandrin, est recouvert d'un

Julien, qu'elle aimait, fut tué dans son carrosse par un rival, le comte Vermond. En 1760, cet hôtel princier devint un hôtel meublé et des messageries d'où partait la fameuse diligence de Lyon.

1. Le presbytère est construit sur l'emplacement de l'ancien charnier de l'église, où eut lieu un événement chirurgical important. Au mois de janvier 1474, en présence de Louis XI, la première opération de la pierre y fut pratiquée par Germain Collot, sur un « franc-archier » de Meudon, condamné à être pendu pour vol, et que ce mal importunait depuis longtemps (fig. 108).

« Après qu'on eut examiné et travaillé, on remit les entrailles dedans le corps dudit *Franc-Archier*, qui fut recousu, et par l'Ordonnance du Roi très bien pansé, et tellement qu'en quinze jours il fut guéri, et eut rémission de ses crimes sans dépens, et il lui fut même donné de l'argent. » (Les *Chroniques de Louis XI.*)

peignoir blanc ; le tableau de Gérôme, les *Pestiférés de Marseille*, ne renferme, à l'opposé de tous les sujets semblables, aucune



Fig. 108. — Rivoulon *pinx. et lith.*

mère dépoitraillée ; enfin, Chapelle de Saint-Louis, une toile signée Leloir (1854), montée sur châssis mobile, recouvre chastement les nudités d'une fresque, très détériorée, représentant un *Jugement dernier* et datant de la fin du xve siècle, où l'on était moins pudibond, tout en ayant plus de foi que de nos jours.

Église de la Sorbonne. — Le somptueux mausolée de Richelieu, par Girardon, d'après le dessin de Le Brun, présente un dévelop-

pement tel qu'il remplit à moitié l'édifice où il est exposé ; de là cette épigramme :

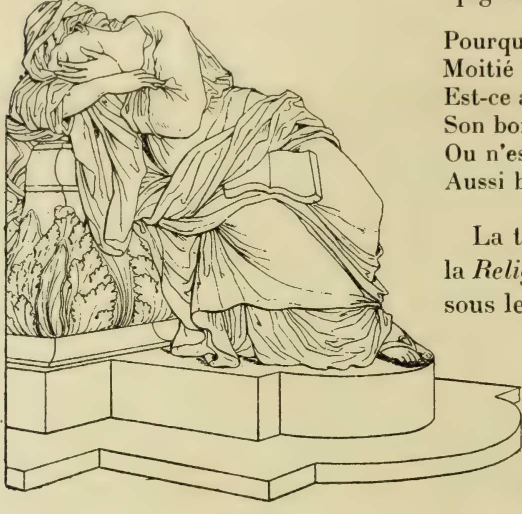


Fig. 109.

Pourquoi fit-il bastir ce lieu,
Moitié pour luy, moitié pour Dieu?
Est-ce afin que chacun contemple
Son bon ménage ou son orgueil ?
Ou n'est-ce point pour lui le Temple
Aussi bien comme le Cercueil ?

La tête du cardinal s'appuie sur la *Religion* ; l'*Histoire*, en larmes, sous les traits d'une de ses nièces, la duchesse d'Aiguillon (fig. 109), est affaissée à ses pieds. Les deux allégories sont convenablement drapées. Aux côtés de l'effigie, s'ébattent deux « amours », suivant l'expression et l'impression du sacristain cicerone, mais en réalité ce sont des génies, cachant leur sexe ; l'un pleure et l'autre présente les armes du prélat amiral [1].

Vis-à-vis de ce précieux monument, se dresse, dans sa majestueuse nudité, choquante pour l'œil louche des faux dévots, mais d'une belle allure artistique, la statue d'un *Christ à la colonne*.

A la chapelle voisine, au-dessus de Notre-Seigneur étendu sur son sépulcre, on lit cette inscription laconique : EGO. Le MOI est cependant haïssable, rabâche la Sagesse des Nations. Les parois sont

1. Le cardinal avait une autre nièce, moins vertueuse que la principale auxiliaire de saint Vincent de Paul, Mme de Combalet, dont la figure ne paraît pas ici, et pour cause, mais qu'il voulut remarier, après son veuvage, avec le comte de Soissons. C'est encore de Saint-Foix qui nous fournira les détails de cet échec matrimonial : « Le gentilhomme, chargé de proposer ce mariage, reçut pour récompense un soufflet, et pensa s'attirer un traitement encore plus désagréable. Le comte de Soissons déclara qu'il n'épouserait jamais les restes de ce galeux de Combalet. Le cardinal voulut prouver au prince que la jeune veuve était encore vierge. Le principal argument dont il se servit fut l'anagramme tirée du nom de sa nièce, qui s'appelait MARIE DE VIGNEROTS, où l'on trouve ces mots : VIERGE DE SON MARI. »

Le prince ne se laissa point persuader par cet argument spécieux ; un examen, analogue à celui que la duchesse de Beaufort fit subir à Jeanne d'Arc eût été plus probant.

badigeonnées de fresques quelconques, allégories de la *Foi*, de l'*Espérance* et de l'*Humilité*.

Près de l'entrée, du côté droit, s'élève le mausolée du duc de



Fig. 110.

Richelieu, « l'homme le plus libertin de son époque », par Ramey. Le maréchal, renommé surtout par ses exploits galants, — ce qui lui valut le titre de « favori de Mars, de l'amour et de la fortune, » — est à demi couché aux pieds de la *Foi* qui lui tâte le pouls ; le corps du « Père la maraude », sauf le buste, est recouvert d'un suaire.

Saint-Sulpice [1]. — Sous le péristile, cinq bas-reliefs, dont chacun nous offre des enfants aussi nus que s'ils venaient de naître. Dans chaque tableau, les garçonnets sont groupés auprès d'une femme assise. Trois de ces figures féminines, la *Foi* (fig. 110), l'*Espérance* (fig. 111) et la *Charité* (fig. 112) ont des mamelles saillantes.

1. M. Languet de Gergy, curé de Saint-Sulpice, avait une singulière manière de forcer la « charité » de ses paroissiens, pour l'aider à subvenir à l'entretien de ses pauvres et de son église. Il lui arrivait, par exemple, lorsqu'il était invité quelque part, d' « emprunter » son couvert d'argent, après le repas, non sans avertir l'amphytrion sur le ton de la plaisanterie. Un matin, il se présenta chez une riche mondaine qui lui refusa les dons sollicités; avisant un vase de nuit en argent, il confisqua ce meuble intime et le mit sous sa soutane. « Mais, lui demanda sa paroissienne interloquée, quel emploi comptez-vous faire de ce vase à l'église ? — Il servira, Madame, à former les fesses de ma Vierge. » Ce fut, en effet, avec les couverts, la

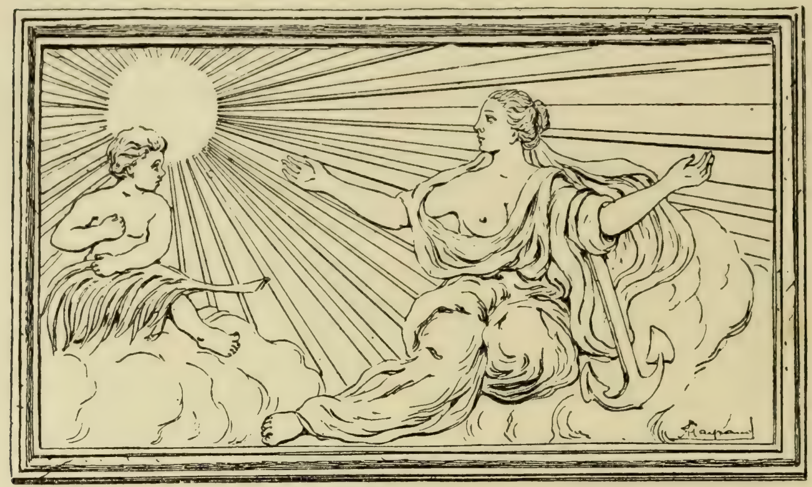


Fig. 111.

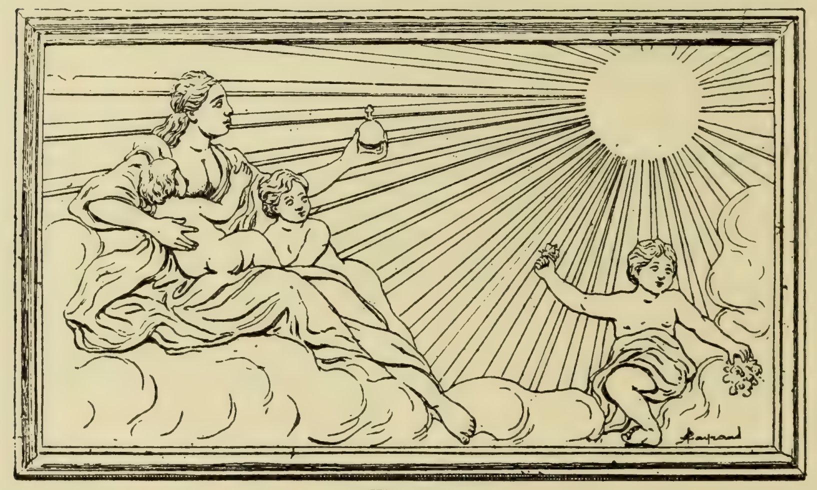


Fig. 112.

vaisselle et aussi les secours accaparés de la sorte, qu'il fit fondre une superbe Vierge en argent.

Rappelons que le curé de Saint-Sulpice était le frère de Mgr Languet, évêque de Soissons, qui passait pour avoir « chevauché » la Cavoy. C'est lui l'auteur de la *Vie de Marguerite-Marie Alacoque*, émule de sainte Thérèse : « Il fait tenir, dit Barbier (1730), des discours très tendres à la religieuse du couvent de la Visitation, Sainte-Marie de Parois-le-Monial, en Charolais, et à Jésus-Christ, avec des expressions trop vives, et que les lecteurs ont tournées à mal ». Le nom plaisant de la sainte a, en effet, « occasionné cent contes plus ridicules les uns que les autres sur M. l'évêque de Soissons, tant en prose qu'en vers ».

A l'intérieur, nous trouvons une autre *Charité*-nourrice, qui couronne l'abat-voix de la chair.

Pendant la Révolution, Alexandre Lenoir trouva, dans la sacristie



Fig. 113.

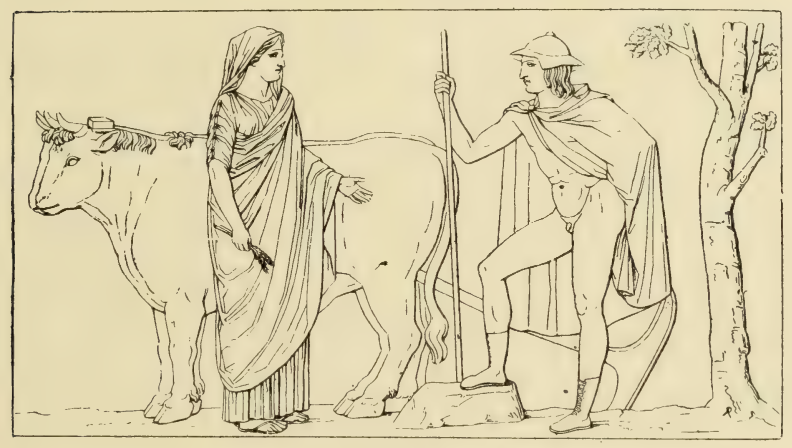


Fig. 114.

de Saint-Sulpice, un bas-relief antique (fig. 113), actuellement au Musée du Louvre [1].

Saint-Symphorien de la Chartre [2].

1. Avant 1847, époque où Visconti exécuta la fontaine de la place Saint-Sulpice, les paroissiens, au sortir de l'église, rencontraient sur l'ancien monument, au lieu des quatre prédicateurs français, des bas-reliefs à sujets et nudités mythologiques, sculptés par Espercieux, tel celui où *Cérès enseigne l'Agriculture à Triplomène* (fig. 114).

2. Cet édifice du culte était appelé, au XVIIIe siècle, Chapelle Saint-Luc située dans la Cité (Quai Napoléon). Sur une pierre tumulaire, recouvrant les restes de Garnier de Saint-Lazare, personnage fort considéré, et d'Agnès, sa femme, on lisait cette ins-

Saint-Thomas d'Aquin. — Nef, bas côté droit. La *Mort de Saphire, en présence de saint Pierre*, toile de M. F. Picot (salon de 1819). L'épouse d'Ananie, frappée de mort avec son époux pour avoir menti à saint Pierre, tombe foudroyée par un châtiment du ciel, la chemise ouverte. C'est sans doute cette ouverture impudique qui a fait enlever le tableau de la rigoriste et sévère église Saint-Séverin, où il avait orné d'abord l'une des chapelles.

La Trinité. — Tableau de Lefrançais (1877) : *Adam et Eve chassés de l'Eden*, qu'ils avaient pris pour le bois de Bagneux, ont d'autres préoccupations que celle de cacher leur sexe ; ils laissent ce soin au vent et aux végétaux de la route. Le pubis d'Eve se trouve ainsi protégé par la feuille d'un figuier complaisant ; celui d'Adam l'est par la chevelure de son épouse qu'il suit — le code civil n'existait pas encore. Adam se cache la tête dans ses mains et la première femme s'efforce seulement de couvrir ses seins, sans s'occuper du reste.

Citons encore comme modèle de pudicité artistique, la *Théologie et la Chasteté,* peinture sur fond or, par Félix Barrias. La seconde vertu est si chaste que, non contente d'être couverte des pieds à la tête d'une robe et d'un voile bleu, qui cachent son sein, elle ramène encore sur lui les plis d'un manteau jaunâtre. Cet accoutrement eût été admis à la cour de Charles V, qui ne souffrit « femmes de sa cour cousues en leurs robes estrainte ne trop grans collez ». Cette « sainterie » est le dernier cri de la pudeur moderne-style, en peinture religieuse.

Val-de-Grâce. — *Extérieur.*

Le dôme oriental du sombre Val-de-Grâce,

imité de celui de Saint-Pierre de Rome, est peuplé d'anges adultes, ailés, qui n'ont pour tout vêtement qu'une légère draperie autour

cription sibylline : VOS QVI ALEZ PAR CEST MOVSTIEZ PRIEZ POR LAME DE GARNIEZ TESAVL. SI EN CORCE JE SVIS VOS E SI CON JE SVI ROIZ SI CON, que l'auteur du *Théâtre des Antiquitez de Paris* traduit ainsi : « Vous qui venez en cette église, priez pour l'âme de Garnier Tesaul. Si à présent je suis nud, vous serez un jour de mesme, roys et comtes. » L'abbé Pascal pense qu'on pourrait beaucoup mieux traduire la fin de la sorte : « Vous serez aussi comme je suis et les rois aussi. »

des reins; à cette hauteur, ils se soucient peu de leur juvénile impudeur.

Au fronton, nous voyons deux renommées séparées par l'horloge

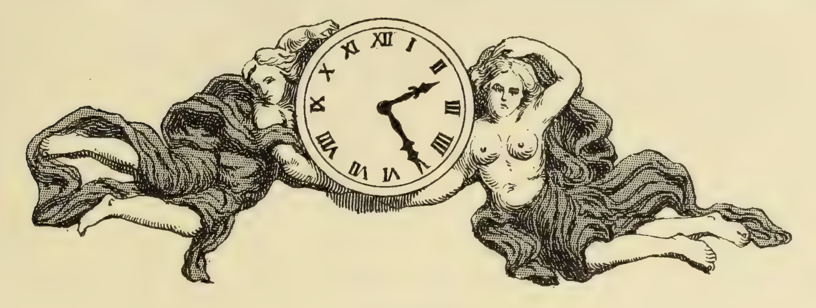


Fig. 115.

(fig. 115); l'une d'elles donne de l'air à son torse suffisamment mamelonné.

Sur l'attique du portail, on lit cette inscription, en rapport avec le vœu royal, d'ordre tocologique, dont nous parlons plus loin : IESV NASCENTI VIRGINIQ MATRI, et qui serait mieux placé à la porte de la Maternité voisine.

Intérieur. — Le baldaquin de l'autel est aussi une mesquine imitation de celui de Saint-Pierre, à l'exception toutefois des piliers indécents, que nous décrirons aux églises de la Ville Eternelle.

Nef. Troisième arcade, gauche. Une *Charité*, en bas-relief, qui fait pendant à la *Foi*, se garde bien de cacher son sein, crainte de se singulariser, et l'abandonne à un petit affamé nu; de plus, elle porte un cœur de la main gauche. Seconde arcade, à droite, autre bas-relief: la *Bénignité* s'accouple avec la *Bonté;* elle tient son sein de la main droite et élève une étoile de la gauche.

Donc cette abbaye fut fondée par Anne d'Autriche, en accomplissement d'un vœu et pour rendre grâces à Dieu de sa grossesse inattendue, après vingt-deux années de stérilité. Mignard fut chargé de décorer la coupole construite par Mansard. Molière célébra en vers pompeux[1] et pompiers, contre son habitude, le chef-d'œuvre de son ami et les « grands ornements

Qu'enfante un beau génie en ses accouchements. »

1. Mlle Chéron opposa au poème, platement dithyrambique de Molière, une piquante réplique : *La Coupe du Val-de-Grâce.*

Il nous indique la façon dont le grand artiste a su faire valoir le nud, tout en le voilant :

Il nous enseigne aussi les belles draperies,
De grands plis bien jetés suffisamment nourries,
Dont l'ornement aux yeux doit conserver le nu,
Mais qui, pour le marquer, soit un peu retenu,
Qui ne s'y colle point, mais en suive la grâce,
Et, sans la serrer trop, la caresse et l'embrasse[1].

1. On sait que la reine mère, confite en dévotion, finit, après avoir été en mal d'enfant, par se faire affilier à la congrégation de l'Immaculée-Conception de la Vierge ; mais où sont les flirts d'antan avec le séduisant Buckingham et le fidèle Mazarin ? La *Chronique Scandaleuse*, de Claude Le Petit, y fait une double et cruelle allusion :

CXVI

Ce Dôme avec cette coupelle
S'esleve bien haut dans les Cieux ;
Pense-t-il nous crever les yeux,
Faisant en l'air la girondelle ?
La Mama de nostre Loüis
Veut par des excez inoüis
Immortaliser ses sottises ;
Et montrer aux Saints triomphans,
Qu'elle sçait faire des Eglises
Aussi riches que des Enfans.

CXVII

Qu'elle fasse ! Il ne m'en chaut gueres :
Chacun fait ce qu'il veut chez soy ;
Ce sont les affaires du Roy,
Et ce ne sont pas nos affaires :
Qu'elle fasse aller son Couvent
Jusques à ces Moulins à vent !
On ne perd point sa renommée
Dans de si pieuses amours ;
L'Eglise l'a toujours aymée,
Elle la veut aymer toujours.

Le galant cardinal de Richelieu fut moins heureux que son successeur. Sa flamme fut méprisée et il apprit, aux dépens de son amour-propre, ce qu'il en coûte d'aimer une reine : Cupidon caresse et blesse.

Le comte Henri de Loménie rapporte, dans ses *Mémoires*, cette anecdote qui dut se passer, d'après A. Fidal, vers 1624 ; Richelieu avait 38 ans, Anne d'Autriche 24. « Le Cardinal estoit éperduement amoureux, et ne s'en cachoit point, d'une grande Princesse ; le respect que je dois à sa mémoire m'empêche de la nommer. Le Cardinal avoit eu la pensée de mettre un terme à sa stérilité, mais on l'en remercia civilement, dit la chronique d'où je tire ce fait. La princesse et sa confidente (Mme de Chevreuse) avaient en ce temps-là l'esprit tourné à la joye, pour le moins autant qu'à l'intrigue ; un jour qu'elles causoient ensemble et qu'elles ne pensoient qu'à rire aux dépens de l'amoureux Cardinal : « Il est passionnément épris, dit la « confidente, je ne sçache rien qu'il ne fasse pour plaire à Vostre Majesté : voulez- « vous que je vous l'envoye un soir dans vostre chambre, vestu en baladin, que je « l'oblige ainsi à danser une sarabande, le voulez-vous ? il y viendra ! — Quelle folie ! « dit la Princesse. »

« Elle estoit jeune, elle estoit femme, elle estoit vive et gaye ; l'idée d'un pareil spectacle luy parut divertissante : elle prit au mot sa confidente, qui fut du mesme pas trouver le Cardinal. Ce grand ministre, quoiqu'il eust dans la teste toutes les affaires de l'Europe, ne laissoit pas en même temps de livrer son cœur à l'amour : il accepta ce singulier rendez-vous. Il se croyoit déjà maistre de sa conqueste, mais il en arriva autrement.

« Bocan, qui estoit le Baptiste d'alors et joüoit admirablement du violon, fut appellé : on lui recommanda le secret. De tels secrets se gardent-ils ? C'est donc de luy qu'on a tout sceu. Richelieu estoit vestu d'un pantalon de velours vert, il avoit à ses jarretières des sonnettes d'argent : il tenoit en main des castagnettes, et dansa la sarabande que joua Bocan. Les spectatrices et le violon estoient cachez, avec Vauthier et Beringhen, derrière un paravant d'où l'on voyoit les gestes du danseur.

Saint-Victor [1].

Saint-Vincent-de-Paul [2]. — Nef. Le long de la frise défile un interminable monôme de saints personnages, peints par Fra Hippolyte Flandrin [3]. Le quatrième de la théorie sanctifiée, en partant du maître-autel, représente *Sainte Agathe* qui porte ses seins sur un plateau (fig. 116). Plus loin, la courtisane Thaïs se dépouille avec modestie de ses vêtements et de ses parures, qu'elle jette dans un brasier, séduite par celui qu'elle voulait séduire.


Fig. 116.

La Visitation. — Le château de Chaillot, construit par Catherine de Médicis, devint la propriété du spirituel et vaillant maréchal de Bassompierre. En 1651, Henriette

On rioit à gorge déployée, et qui pourroit s'en empescher, puisqu'après cinquante ans j'en ris encore moi-mesme ?

« On fit retirer Bocan et la déclaration amoureuse fut faite dans toutes les formes La Princesse la traita toujours de pantalonade, et ses dédains, assaisonnez du sel de la plaisanterie, aigrirent tellement le prélat orgueilleux que, depuis, son amour se changea en haine. La Princesse ne paya que trop cher le plaisir qu'elle avoit eu de voir danser une Eminence. »

Autre écho de chronique scandaleuse, mais du XVIIIe siècle. La *Vie privée du cardinal Dubois* rapporte un singulier incident de la cérémonie du sacre de S. A. R. le duc d'Orléans, en 1720. Celui-ci, armé de sa lorgnette, comme au théâtre, ne cessa d'observer l'archevêque de Cambrai qui officiait. Avec son fils, le duc de Chartres, le duc d'Orléans riait ouvertement de l'embarras et de la peine qu'éprouvait le prélat à se prosterner devant l'autel. Ce dernier, en effet, comme le raconte notre auteur anonyme, « était tourmenté d'une diurie pour laquelle le Père Sébastien, célèbre mécanicien de l'Académie des Sciences, avait été chargé de lui faire un urinal à ressort renfermant une éponge. Le cardinal de Rohan, consécrateur, ne fut, sans doute, pas assez expéditif, car le nouvel archevêque rentrant au Palais-Royal fut obligé de changer de vêtement, en jurant contre l'urinal qui, malgré le ressort, avait tout laissé répandre ».

1. Le cardinal de Lorraine, celui qui maria l'une de ses bâtardes au fameux Le Besme (Dianowitz), en récompense du meurtre de Coligny, fut enterré dans le chœur de l'église de cette abbaye, quoique ou parce que « prédicateur boute-feu, cornet de guerre, de supplices et de tueries », comme dit Bayle. Le même écrivain ajoute que ce prélat « se vautrait dans les voluptés » et que « son luxe, sa pompe, sa bonne chère, ses amourettes, ne souffraient point d'interruption ». Autrefois l'église ne servait-elle pas de lieu d'asile aux criminels ?

2. Avant l'œuvre de saint Vincent de Paul, à Paris, rue Saint-Landry, les enfants trouvés se vendaient pour vingt sols la pièce. On les donnait par charité aux nouvelles accouchées, d'après Larousse, « qui avaient besoin de ces innocentes créatures pour leur faire sucer un lait corrompu », office réservé, de nos jours, aux petits chiens.

3. Les murs de cette église, dit l'auteur de l'*Oblat*, sont « recouverts avec les banales images de cette pieuse leucorrhée de la peinture que fut Flandrin ».

d'Angleterre l'acquit des héritiers du maréchal et en fit le couvent des dames Visitandines. Celles-ci respectèrent les peintures profanes, dont le bon vivant et rabelaisien seigneur avait enjolivé les lambris de ses fastueux appartements. L'attitude de ces moniales fut analogue à celle des dames de Saint-Paul, à Parme, à l'égard des décorations païennes du Corrège, et ne mérite que des félicitations.

Le chœur des filles de la Visitation de Sainte-Marie fut établi dans le local où était mort, en 1578, Quélus, un des mignons de Henri III, lardé de dix-neuf coups d'épée.

Par la suite, l'église du couvent a été convertie en un temple protestant, donnant rue Saint-Antoine. Le fronton, depuis 1873, est orné d'une *Charité* due au ciseau de Hiolle. Cette figure est, certes, la plus chaste de toutes celles qui personnifient cette vertu théologale : le corsage est hermétiquement fermé et cependant un orphelin tette avidement cette étoffe ; telle la pudicité d'une *nurse* d'Albion, dans l'exercice de ses fonctions.

BANLIEUE DE PARIS

Arcueil-Cachan. — Sur les chapiteaux de la nef se déroule la farandole des Singes et de la Folie ; moralité philosophique sous une forme burlesque : le singe symbolisait l'amour « venerreuse ».

Charenton [1].

Choisy. — L'une des deux chapelles de cette église de l'arrondissement de Sceaux était ornée d'un tableau d'autel de Carle Vanloo, où l'on voyait sainte Clotilde, sous les traits de Mme de Pompadour, favorite de Louis XV, aux genoux de saint Martin. Le peintre n'avait pas été autorisé à donner au nimbé le visage du « Bien-aimé ».

1. Morus, ex-ministre de la religion réformée, à Middelbourg, en Zélande, se convertit au catholicisme romain et vint prêcher à Charenton. « Ses prêches étaient si courus qu'on l'appelait le *Ministre à cinq broches,* parce que les rôtisseurs de la localité en mettaient autant (ils faisaient le *maximum*) le jour qu'il devait prêcher, au lieu qu'ils n'en mettaient que deux ou trois quand quelque autre ministre du

SAINT-DENIS. **Cathédrale.** — Cette vieille église abbatiale, sans cesse rafistolée, ratatouillée et tripatouillée, n'a conservé que le



Fig. 116 *a*. Fig. 116 *b*. Fig. 116 *c*.

souvenir des splendeurs architecturales et ornementales de Suger. *Quantum mutata ab illa!* Nombre de sépultures proviennent d'autres églises, Célestins, Jacobins, etc. ; toutes sont vides ; la plupart sont truquées et l'authenticité de leurs effigies est loin d'être assurée. Les stalles elles-mêmes sont étrangères au monument ; ce sont celles de Saint-Lucien, près Beauvais, et celles du château de Gaillon[1]. A force de démolitions, de réfections et de restaurations

culte prêchait ». Ses ennemis l'accusèrent d'avoir « engossé » la femme de chambre de Mme de Saumaire et lui décochèrent ce distique acéré :

Galli ex concubitu gravidam te, Pontia, Mori,
Quis bene moratam morigeramque neget?

(En te voyant enceinte pour avoir couché avec Gallus Morus,
Qui viendrait nier, ô Pontia, que tu sois pourvue, *farcie* même de bonne mor...ale ?)

La *Chronique Scandaleuse* renchérit et, plus que le latin, dans ses mots brave l'honnêteté :

Que dit-on du Seigneur Morus ?
N'évangélisera-t-il plus ?
Le renvoyez-vous en Hollande ?
Que l'adage est bien avéré,
Lorsque l'on va trop à l'offrande,
Que l'on fait tomber le Curé !
En effect, belles Réformées,
Vous l'auriez encor pour pasteur,
S'il eut esté moins bon.....,
Et s'il vous avoit moins aimées.
Il a fait de si grands efforts
Pour vos âmes et pour vos corps,
Qu'il en court de rumeurs mauvaises,
Mais, quoy qu'on touche ses débits,
Il peut bien prescher dans vos chaises,
Puisqu'il a couché dans vos lits.

1. Les six stalles de Saint-Lucien n'offrent aucune ornementation intéressante ; celles, plus nombreuses, en marquetterie d'une exquise délicatesse, qui proviennent de la chapelle du château bâti et décoré pour le cardinal Georges d'Amboise, sont au contraire couvertes de motifs religieux ou profanes des plus pittoresques(fig. 116 *a* — 116 *k*).



Fig. 116 *d*.

lamentables, de grattages, de replâtrages et de maquillages de toute sorte, ce nouveau couteau de Janot, ce vieux débris manchot,

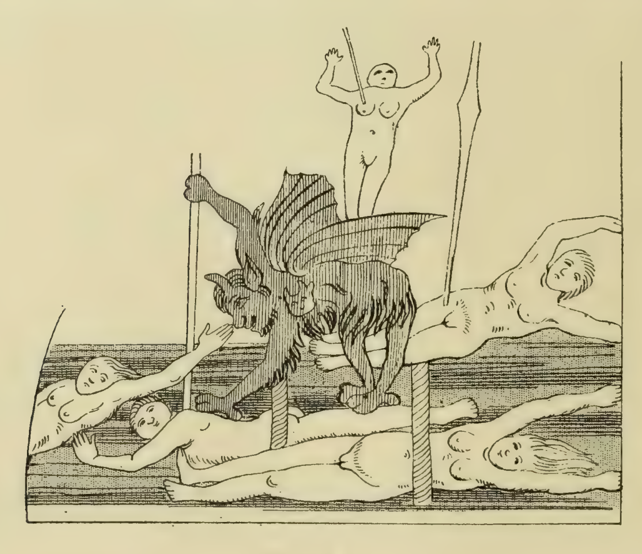


Fig. 116 *e*.



Fig. 116 .



Fig. 116 *g*.



Fig. 116 *h*.

amputé d'une tour, en est arrivé à être comparé par Didron à un

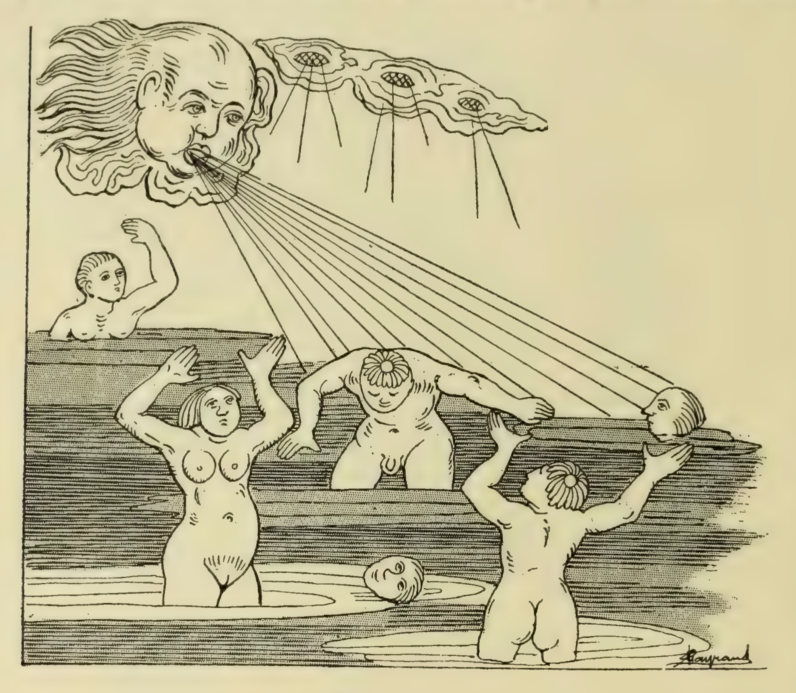


Fig. 116 *i*.

Panthéon charivarique. « L'intérieur de Saint-Denis n'offre plus, disait déjà en 1847 le comte de Montalembert, qu'un effroyable



Fig. 116 *j*.

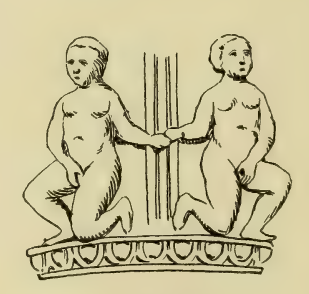


Fig. 116 *k*.

gâchis de monuments, de débris de tous les temps, de tous les genres, confondus dans un désordre sans nom ; ce n'est plus qu'un

véritable musée de bric-à-brac, où fourmillent des anachronismes innombrables. » C'est encore, au temps présent, un vaste entrepôt de sculptures funéraires, une magnifique boutique de brocanteur, un vrai capharnaüm.

Extérieur. — Cambry (An III) donne la description d'un motif



Fig. 117.

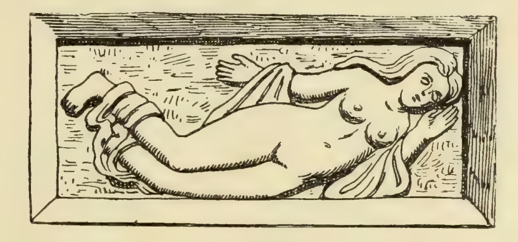


Fig. 118.

curieux (un arbre de Jessé ?), dont il n'indique pas la place et qui a dû disparaître lors de la réfection des sculptures des portails, au XIXe siècle ?

Abraham, le père des croyans, couché sur le dos, lance une liqueur féconde qui procrée deux enfans ; de ces enfans, des jets de la même rosée produisent des hommes qui, par le même procédé, donnent la vie à ces millions d'individus dont, suivant la fable des Juifs, tous les mortels sont descendus.

Portail Nord. En tête des signes du zodiaque figure l'allégorie de l'année qui s'achève et celle qui commence (fig. 117) : un personnage à demi vêtu, pourvu de deux têtes, dont l'une barbue et l'autre imberbe, est debout entre deux maisonnettes. De sa main gauche, située du côté de la tête barbue, ce personnage pousse à l'intérieur d'un des édicules un petit vieillard nu — l'an passé — tandis que sa main droite, du côté de la jeune tête, ouvre la porte de l'autre retraite à un adolescent plein de vie, qui symbolise l'an nouveau. Même portail, une figure énigmatique de femme nue (fig. 118), pour laquelle nous donnons notre langue au chat. La signification d'un groupe voisin de deux personnages qui se battent ou se lutinent (fig. 119) nous échappe pareillement : *Luxure? Colère ?*

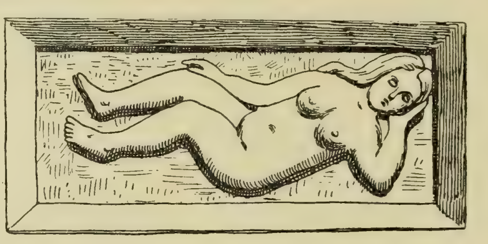
Portail du milieu. Sur une des nervures du côté droit, la peine de



Fig. 119.

la *Luxure* est personnifiée par un démon qui étreint amoureusement une impudique sans voiles.

Portail Sud. Les médaillons des piliers se terminent, en haut, d'un côté, par un homme; de l'autre, par une femme, nus tous deux et couchés dans l'attitude du sommeil (fig. 120, 121). Encore une énigme à déchiffrer.



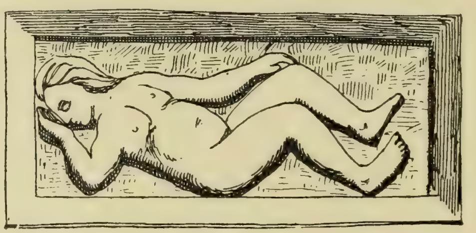


Fig. 120, 121.

Intérieur. — En pénétrant dans la basilique, nous devons notre première visite, par droit d'ancienneté, au tombeau de son fondateur, Dagobert, mort en 638 à l'Abbaye même (fig. 122). Le grand bas-relief, en trois zones (fig. 123), qui occupe la surface de ce monument, a pour sujet la vision d'un vieil anachorète de Sicile, un illuminé, du nom de Jean. Il avait rêvé que des diables ligottaient le roi sur un esquif et le conduisaient « aux manoirs de Vulcain », en le rouant de coups. Dagobert invoquait le secours des bienheureux saints Denis, Maurice et Martin qui accoururent *illico,* délivrèrent le prisonnier et le conduisirent, sans culotte[1] ni chemise, au sein d'Abraham. L'illustration commence par le bas,et un arbre de convention sépare chaque incident. Au compartiment supérieur, l'âme du roi, vêtue d'une couronne, est portée sur une nappe, à la façon de Sancho, par saint Denis et saint Martin. Ces tableaux étaient accompagnés de légendes explicatives, relevées par Monfaucon :

1. Quoi qu'en dise la chanson populaire, Dagobert n'avait pas de culotte, tout au plus portait-il des caleçons, *femoralia vel feminalia,* des Francs.

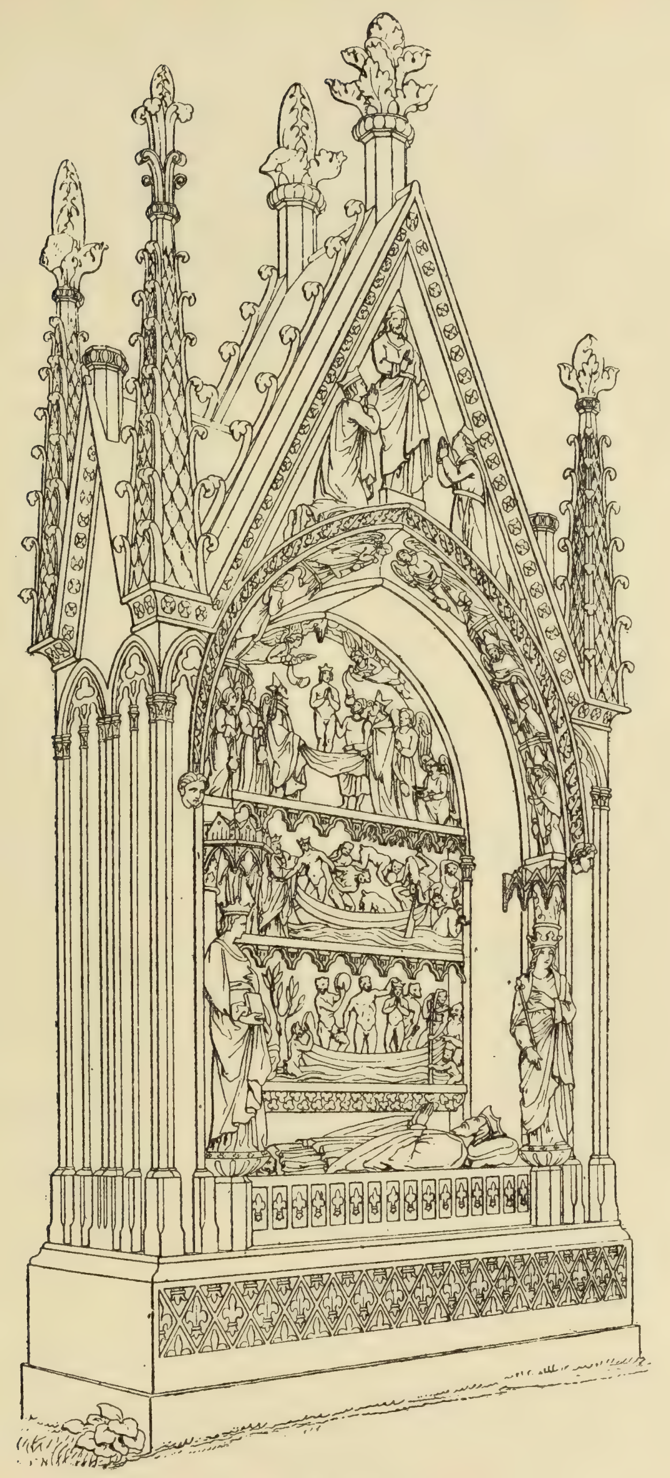


Fig. 122.

A la bande inférieure : SAINT DENIS RÉVÈLE A JEAN ANACHORÈTE QUE L'AME DE DAGOBERT EST AINSI TOURMENTÉE.

A la bande moyenne : L'AME DE DAGOBERT EST DÉLIVRÉE PAR LES MÉRITES DE SAINT DENIS, SAINT MARTIN ET SAINT MAURICE.

A la bande supérieure : LES TROIS SAINTS TIENNENT L'AME DE DAGOBERT DANS UN DRAP ET PRIENT ABRAHAM DE LA RECEVOIR DANS SON SEIN.

On remarquera les mamelles pendantes et les masques caractéristiques de certains démons et aussi l'absence des sexes chez tous les personnages nus ; cette émasculation sculpturale est-elle primitive ou consécutive ? Seul un de ces mufles diaboliques, placé au pubis, tire la langue et prête à l'équivoque.

Lors de la reconstitution des tombeaux de Saint-Denis, des restaurateurs sans scrupule baptisèrent à nouveau les statues décapitées, et, non contents de leur imposer une fausse identité, ils leur appliquèrent des têtes étrangères. « Et l'on vit, dit Viollet-le-Duc, chez tous les mouleurs de Paris, une certaine Nanthilde [1], femme de Dagobert, à laquelle on avait adapté la tête d'un jeune prince [2]. »

Même interversion de sexe sur un *Crucifiement* du XIVe siècle, d'après Didron : on avait transformé un saint Jean en une Marie-Madeleine.

1. On sait que Nantechilde ou Nanthilde était une religieuse qui mit la tête, sinon « la culotte », de Dagobert à l'envers, un jour que, dissimulé derrière un rideau, le roi mélomane et philogyne fut charmé par le son mélodieux de sa voix. Il en devint éperdument amoureux et répudia incontinent sa légitime épouse pour s'unir à cette séduisante nonette.

Mais il faut en rabattre avec la légende et la chanson populaires du « bon roi » Dagobert. Ce fut, au contraire, un prince cruel — digne fils de sa mère Frédégonde — et un polisson qui eut jusqu'à trois femmes à la fois « à titre de Reines » — Nanthilde, Vulfégonde et Berthilde. Pour réaliser son idéal, il pensait sans doute, comme un psychologue de notre connaissance, que, ne pouvant rencontrer chez une seule femme la trinité de la perfection féminine (la satisfaction des sens, du cœur et de l'esprit), il était nécessaire d'en prendre trois, possédant l'un de ces desiderata. Pourtant, l'effervescence de son tempérament était telle qu'à l'exemple du « sage » Salomon, il s'offrit un supplément de concubines sans compter. Ce qui ne l'empêcha pas d'être mis au rang des Saints, pour avoir fondé l'abbaye de Saint-Denis et fait de nombreuses aumônes aux églises — après les avoir pillées — « en satisfaction de ses péchés » et en expiation de ses crimes, à l'exemple de Constantin ou autres criminels de marque, sanctifiés. C'est ainsi, comme l'a dit Jeanne de Matel, qu'on gagne le ciel en se perdant.

2. Cependant le Dr Max Billard admet qu'en août 1793, les vandales révolutionnaires « brisèrent la statue du roi, mais respectèrent celles de Nanthilde et de son fils Clovis II » ? Lenoir assure, au contraire, que les deux dernières effigies « ont été brisées ».

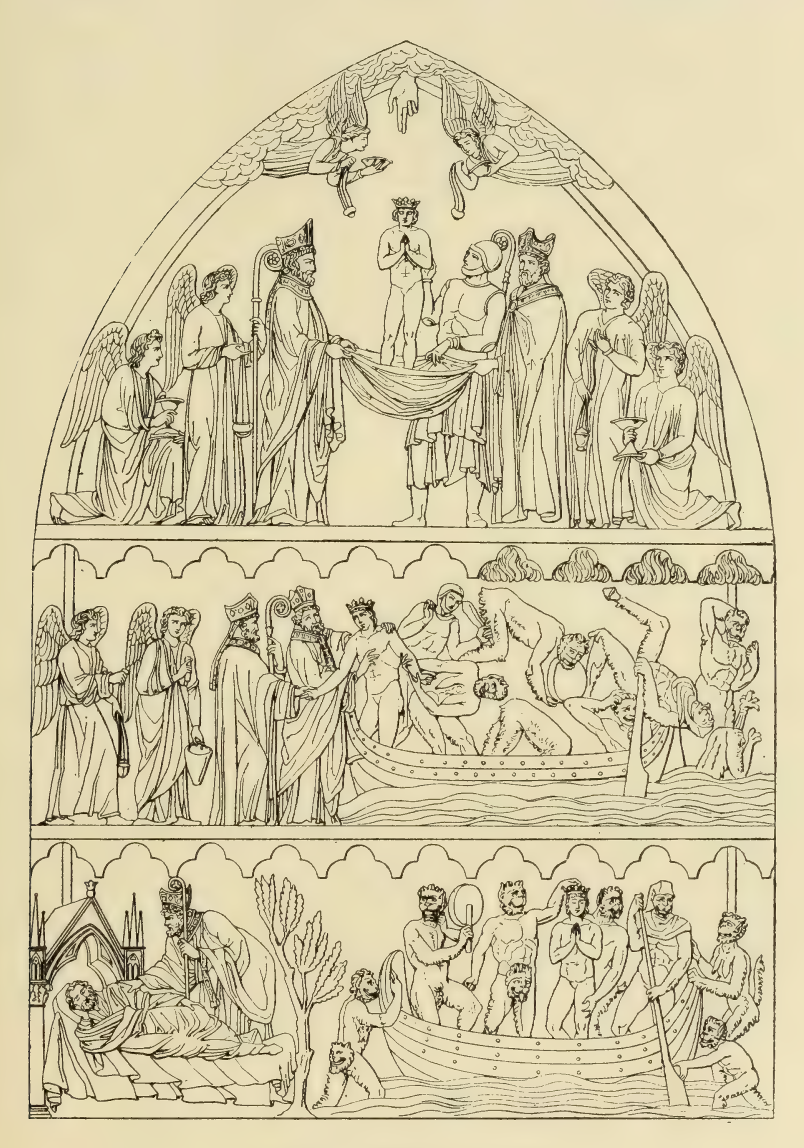


Fig. 123. — Détails de la Vision.

A Saint-Denis, au dire de cet archéologue émérite, les sexes jouent de malheur ; l'architecte Debret avait fait sculpter, sur le tympan de la porte centrale, de la barbe au menton de la Vierge !

Autre maquillage audacieux : Selon Viollet-le-Duc, Alexandre Lenoir avait reconstitué le tombeau d'Héloïse et d'Abélard « avec des morceaux d'une arcature de l'église de Saint-Denis, des bas-reliefs provenant des monuments de Philippe et de Louis, frère et fils de saint Louis, des rosaces appartenant à la chapelle démolie de Saint-Germain-des-Prés et de deux statues du XIVe siècle de personnages inconnus ».

En 1586, Corrozet signale, derrière le chœur, une cuve « de pierre rouge, jaspe ou porphire, où Dagobert se baignoit. Maintenant, elle sert à faire l'eau benoiste, les vigilles de Pasques et de Penthecouste ».

Fermons cette parenthèse et reprenons notre tournée.

Le tombeau de Philippe le Bel rappelle ses méfaits et les mécomptes de ses fils [1].

Tombeau de Louis, duc d'Orléans († 1407), de Valentine de Milan, son épouse († 1408), et de ses fils. Ving-quatre niches de son socle abritent des statuettes d'apôtres et de saints, parmi lesquels saint Sébastien, complètement nu, et la Madeleine. Cette pécheresse figure ici à titre de pleurnicheuse, en mémoire de l'emblème choisi par l'inconsolable épouse du frère de Charles VI, qui

1. Ce fut un faux monnayeur et un imitateur de l'Inquisition : il fit brûler les Templiers pour s'approprier leurs richesses, mais il lui sera beaucoup pardonné, parce qu'il eut l'audace de se payer la tête de Boniface VIII et des noblaillons de l'époque. Quant à ses trois fils ou les trois maris marris, ils furent tous corniculés par leurs épouses Marguerite, Jeanne et Blanche. Cette dernière, entre autres, fut convaincue d'adultère avec les deux frères, Philippe et Gauthier de Launoy qui « eurent les parties, dont ils avoient commis le crime, arrachées, la peau eraflée », puis furent traînés, les chairs pantelantes, dans une prairie fraîchement fauchée et finalement décapités. Jeanne fut absoute ; mais on enferma ses belles-sœurs, Blanche et Marguerite de Bourgogne, au Château-Gaillard, en Normandie, où Louis le Hutin fit étrangler la dernière. Mezeray dit avec un « linceuil » ; une tradition plus répandue veut que ce soit avec ses cheveux, mais Godefroy, de Paris, dans sa chronique rimée sur Philippe le Bel, penche pour la noyade :

Furent menées à val Sainne,
A Andeli par bonne estrainne (escorte),
De tout noble atour despoillées
Et puis rasées et roognées.

Le mausolée de ce souverain cornu nous remet en mémoire la fin tragique de son petit-fils, Charles le Mauvais, roi de Navarre. Comme ce prince dépérissait, son médecin, à bout de remèdes, ordonna que le malade fût enveloppé et cousu dans un drap imprégné d'eau-de-vie. La personne chargée de ce soin avait la tête légère : une fois sa couture terminée, elle ne trouva rien de mieux pour rompre le fil que d'en approcher une lumière. Le drap prit feu avec le fil, ce qui délivra le patient de toute maladie.

consistait en un arrosoir versant des larmes entre deux S — initiales de Souci et de Soupir — avec cette lugubre devise, écrite sur les tentures noires de ses appartements :

RIEN NE M'EST PLUS
PLUS NE M'EST RIEN.

Elle ne survécut d'ailleurs que quelques mois à sa douleur : fait assez rare pour être consigné.

Tous les ana racontent que Thierry de Héry, visitant l'église abbatiale de Saint-Denis, commença par le mausolée de Charles VIII

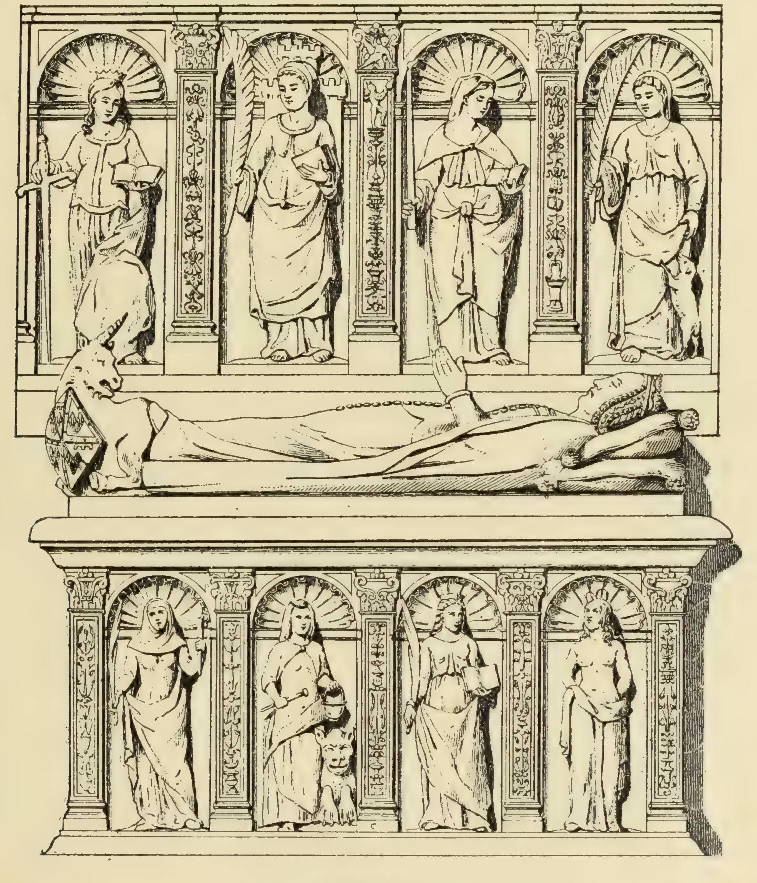


Fig. 124.

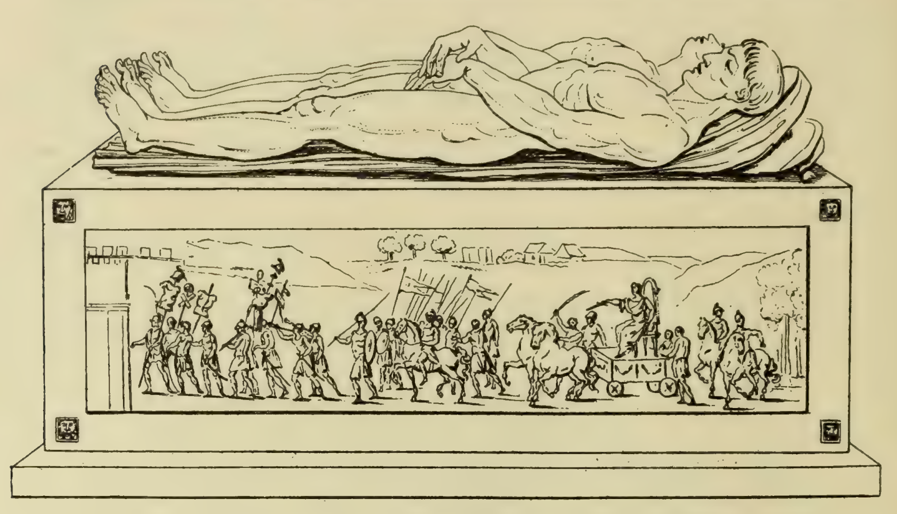


Fig. 125. — Statues couchées d'Anne de Bretagne et Louis XII, exposées au Musée des Monuments Français, par A. Lenoir.



Fig. 126.

(✝ 1498). Il se mit à genoux auprès du monument, plongé dans une profonde méditation. Son entourage, surpris de voir rendre à Charles VIII le culte réservé aux saints, lui en fit l'observation : « Ce n'est pas une méprise, répondit Héry, ce prince a apporté en France une maladie qui a fait ma fortune et, par reconnaissance, j'adresse à Dieu des prières pour le salut de son âme. »

Nous avons déjà décrit le sarcophage de Renée de Longueville (✝ 1515), à son passage aux Célestins ; nous en donnons ici une représentation plus conforme au monument — factice en grande partie — édifié à Saint-Denis (fig. 124).

Les images d'Anne de Bretagne (✝ 1514) (fig. 125), de Claude de France (✝ 1524) (fig. 126) et de Catherine de Médicis (✝ 1580)



Fig. 127. — Statue funéraire de François Ier.

(fig. 128) sont couchées, dans toute la nudité de la mort, aux côtés de leurs époux respectifs, Louis XII († 1515), François Ier

Fig. 128. — D'après la photographie de Neurdein.

(✝ 1547) (fig. 127)[1] et Henri II (✝ 1559) (fig. 129)[2]. Cette innovation artistique remonte aux enfants de Jacques Cœur qui, en 1457, élevèrent un monument funéraire à leur mère : la défunte était représentée nue, en ronde-bosse, couchée sur

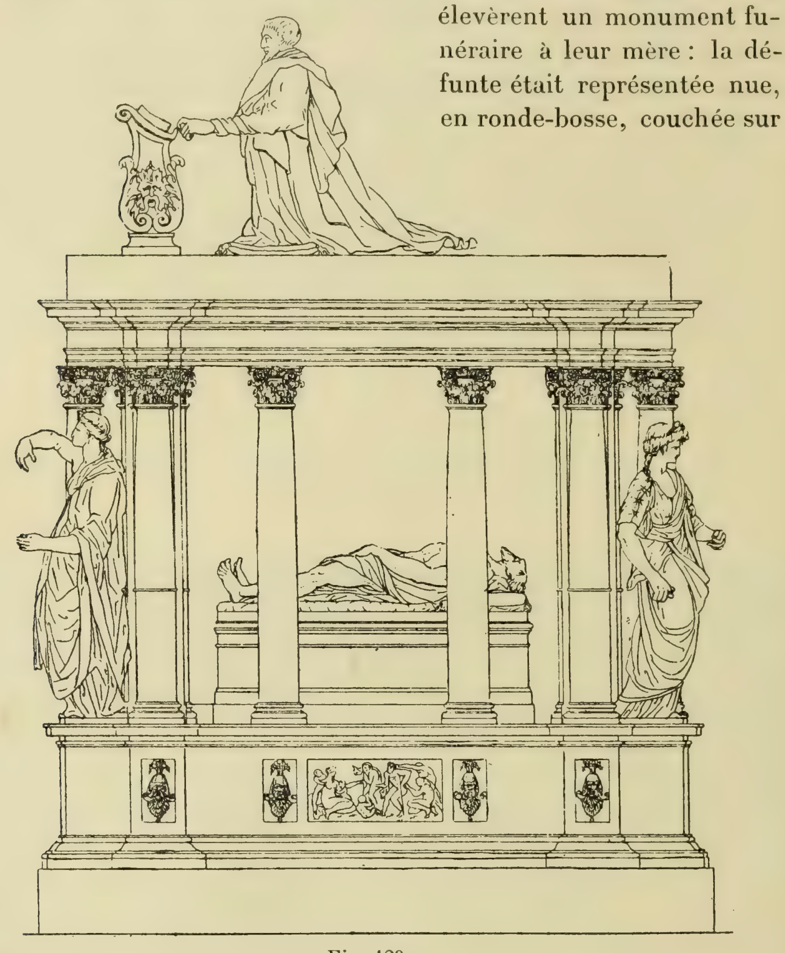


Fig. 129.

son tombeau. Nous connaissons la « gisante » du charnier des Innocents ; d'autres effigies similaires se rencontreront en province.

1. « Dessus le lict funeral, dit Corrozet, sont les deux effigies estandues de leur long, comme corps trespassez, nuds et descharnez. »

2. Louvre, n° 254. Maquette en terre cuite de la figure de Henri II, pour son mausolée. C'est la copie d'une statue gisante d'un tombeau ou d'un Christ mort, par Germain Pilon (n° 349).

Examinons en détail ces superbes sépultures. Au-dessous des « prians », couverts de riches vêtements, la mort apparaît, « dans sa plus douloureuse réalité », sur les statues en pied de Louis XII et d'Anne de Bretagne (fig. 125). Ces statues semblent prises sur le vif, ou plutôt sur le mort. Le sculpteur Jean Juste eut la conscience de pousser le réalisme jusqu'à tracer les incisions et les sutures de l'abdomen, nécessitées par l'embaumement des deux corps. Aux angles du soubassement de leur tombeau, se tiennent assises quatre « figures de fortune », les *Vertus cardinales*, en marbre, cortège habituel des princes défunts. La *Force*, dont le torse souvent nu et flanqué de robustes mamelles, est ici couverte d'une peau de lion et d'une draperie transparente si collante que toutes les saillies et dépressions du torse y sont visibles ; mais la *Justice* a pris le costume traditionnel de sa voisine : elle porte la poignée d'un glaive, de la main droite, et s'appuie, de la gauche, sur une boule (fig. 130). La *Tempérance* tient une horloge et une bride pour maîtriser les passions, mais elle ne prêche pas d'exemple en montrant son sein droit à découvert (fig. 131)[1].

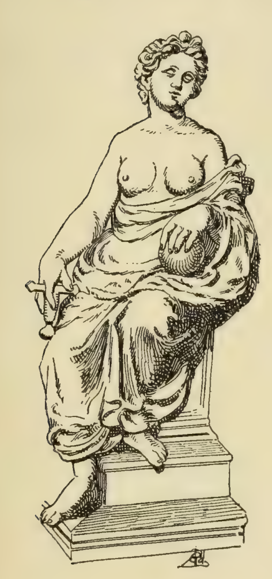


Fig. 130.



Fig. 131.

1. Avant la construction de ce magnifique mausolée, on lisait cette épitaphe, gravée sur la première sépulture d'Anne de Bretagne :

Terre, Monde et Çiel ont divisé Madame
Anne, qui fut des Roys Çharles et Louis la femme.
La Terre a pris le corps qui gist sous cette lame,

C'est près de ce mausolée qu'est placée l'*Assomption* provenant de Saint-Jacques-la-Boucherie (fig. 82).

Les représentations gisantes, à l'état de mort, d'Henri II et de



Fig. 132, 132 *bis*.

Catherine, jeune et séduisante, semblent sommeiller. Germain Pilon se conforma à l'usage qui, dès le XVI[e] siècle, voulait qu'on plaçât l'effigie de la femme même survivante auprès de celle de son époux défunt. C'est ainsi que l'image d'Isabeau de Bavière fut représentée à côté de celle de Charles VI, mort dix ans avant elle. Il en est de même, dans le cas qui nous occupe, pour Catherine

Le Monde aussi retient sa renommée, et fame
Perdurable à jamais sans estre blasme-Dame,
Et le Ciel, pour sa part, a voulu prendre l'âme.

de Médicis, qui survécut trente ans à Henri II. Debout, les *Vertus cardinales,* en bronze, occupent les angles du tombeau, mais seules

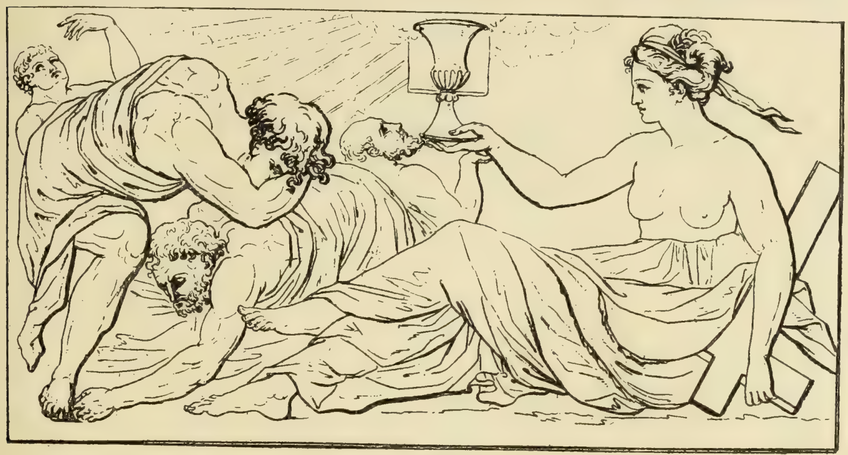


Fig. 133.

la *Tempérance* (fig. 132) et la *Force* (fig. 132 *bis*) qui lui tourne le dos, toutes deux privées de leurs attributs, montrent à nu la plus grande partie de leur poitrine. La première mêlait de l'eau avec le vin, mais les vases ayant disparu, son geste est assez incompréhen-

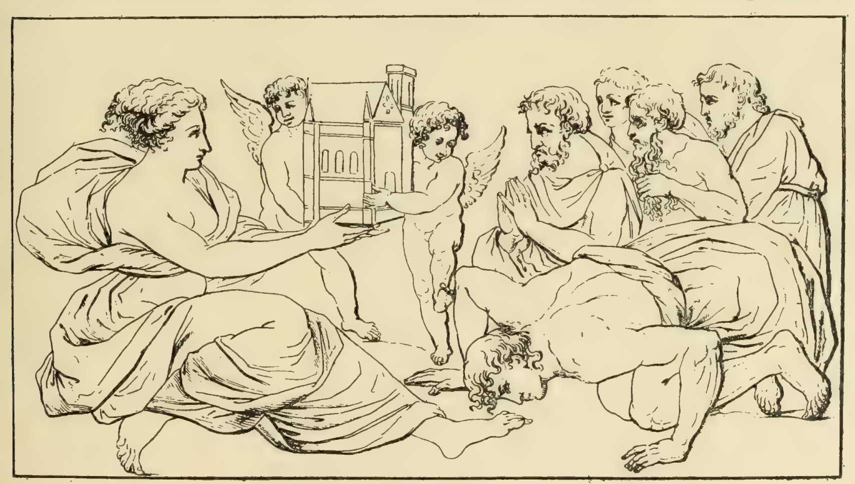


Fig. 134.

sible, elle semble exécuter un pas de danse et symboliser l'*Insouciance*

Quatre bas-reliefs, encastrés au stylobate, personnifient la *Foi* (fig. 133), l'*Espérance* (fig. 134), la *Charité* (fig. 135) et la *Pitié* ou

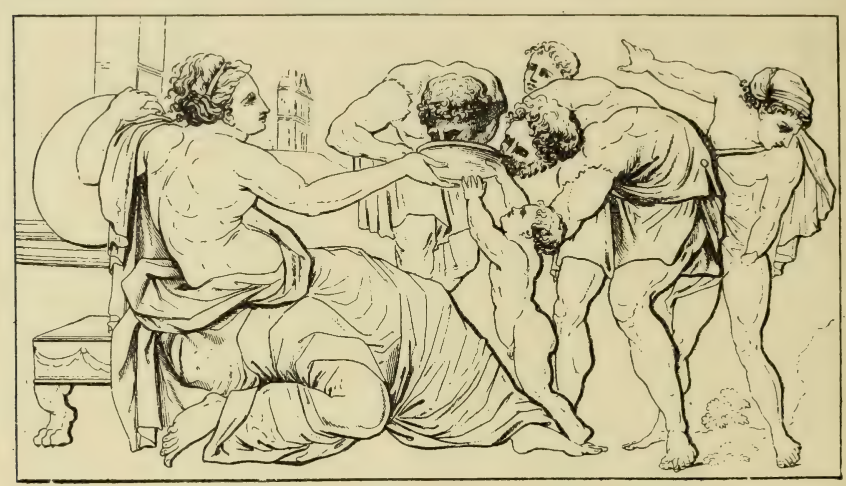


Fig. 135.

les *Bonnes Œuvres* (fig. 136). Ces allégories ont toutes le buste nu; seule la *Charité* se dépouille de son dernier voile, pour en couvrir un miséreux, et apparaît dans le costume de la *Vérité*. Cette vertu théologale ose très rarement en France se présenter sous cet aspect.



Fig. 136.

Quoique ce monument dût être élevé dans une chapelle attenant à l'église de Saint-Denis, dit M. Rigollot, l'artiste ne s'était pas fait scrupule de placer dans ces bas-reliefs des figures nues. A la vérité, elles sont loin d'être indécentes, car l'indécence ne consiste que dans l'action ou l'intention, mais elles prouvent qu'alors, à l'imitation peut-être de ce qui se passait en Italie, on ne pensait pas qu'il fût nécessaire d'interdire aux artistes les moyens de faire valoir toutes les ressources que peut leur fournir la reproduction des formes de la nature humaine, reproduction qui est le véritable but de leurs efforts.

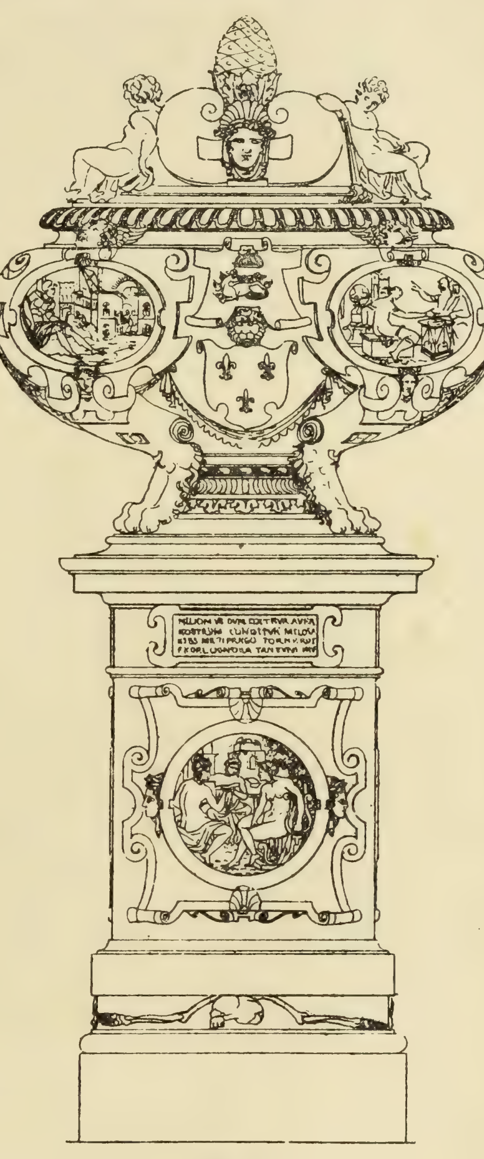


Fig. 137.

Aux angles du piédestal qui supporte la colonne funéraire de François II, se tiennent debout trois génies funèbres qui éteignent le flambeau de la vie. « Ces gracieux enfants, dit Ch. Fichot, ont leurs larmes mêlées de sourires ; de légères draperies voilent, sans les cacher, les contours de leurs corps. »

L'urne sépulcrale en marbre blanc qui renfermait le cœur de François Ier (fig. 137)[1] est décorée de quatre bas-reliefs allégorisant les arts et les sciences (la *Peinture*, la *Sculpture*, l'*Architecture* et la *Géométrie*), que le prince avait protégés à sa manière[2]. A l'un d'eux, *Cupidon* paraît aux

1. Du XIIIe au XVe siècle, les dépouilles royales étaient partagées en trois lots — les entrailles, le cœur et le corps — et occupaient des sépultures différentes.

2. La passion du prince pour les arts libéraux, dit Rigollot, avait fait choisir au statuaire ces sujets profanes et emblématiques, « au lieu de reproductions pieuses. »

côtés de sa mère. La présence de *Cypris*, est-elle une allusion à la vie et à la fin vénériennes du galant monarque, qui lui valurent cette épitaphe trop connue :

En quinze cent quarante-sept
François mourut à Rambouillet
De la vérole qu'il avait ?[1]

Finissons-en avec le cœur léger de ce prince-chevalier qui confondait dans la même étreinte les belles-lettres — souvent pour



Fig. 138. Fig. 139.

les étouffer — et les belles. L'urne de ce « faux bonhomme », due au ciseau de P. Bontemps et destinée à l'Abbaye de Haute-Bruyère, est surmontée de deux génies de la Mort, sans draperies, adossés à une pomme de pin, qui remplace le cœur de moineau primitif : un artichaut symbolique eut été plus justifié. Ce vase arrondi repose sur un piédestal en marbre à quatre faces, ornées chacune d'un médaillon circulaire qui allégorise l'*Astronomie,* la *Musique* (fig. 138), la *Poésie* (fig. 139) et la *Poésie lyrique*, motifs agrémentés de moult savoureuses nudités.

Pourtant des images de sainteté n'eussent pas été choquantes pour la mémoire de cet intellectuel, de ce François-le-bas-bleu qui, en 1534, sortit de Notre-Dame à la tête d'une procession, pour allumer le bûcher de six hérétiques et attendre la fin du supplice, les mains jointes — « le pauvre homme ! »

1. On connaît moins l'épitaphe courtisanesque composée par Melin de Saint-Gelais, pour le cœur d'un monarque qui en avait si peu. Ces vers, plats comme

Quant au magnifique tombeau de ce monarque, en plus des gisants complètement dévêtus, son riche plafond est décoré de bas-reliefs qui représentent, aux quatre coins, les Evangélistes, dont



Fig. 140.



Fig. 141.

deux (fig. 140, 141) ont la poitrine en partie découverte ; saint Jean a une figure et un sein de femme. Aux côtés de ces écrivains sacrés se tiennent, debout, quatre génies de la Mort, porteurs de draperies inutiles ; il en est un qui tourne le dos et montre effrontément ses formes (fig. 143) ; un autre, placé de profil, se croit autorisé à ne rien cacher, parce qu'il est muni d'ailes angéliques (fig. 142).

Au fond de la crypte sont reléguées les statues de Louis XVI et de Marie-Antoinette en prière (fig. 144). L'« Autrichienne » porte, dans son lugubre *buen-retiro*, un corsage suffisamment ouvert,



Fig. 142, 143.

des tœnias, sans rime ni raison, sont indignes de celui qui a été surnommé l'Ovide français :

Que tient enclos le marbre que je voi?
Le grand François, incomparable roi
Comme eut tel prince un si court monument ?
De lui n'y a que le cœur seulement.
Donc ici n'est pas tout ce grand vainqueur ?
Il est tout, car il était tout cœur.

Oui, mellifique flagorneur ; la preuve de sa chevaleresque magnanimité : l'auto-

comme au temps de ses frivolités. Ces malheureux priants sont des « laissés pour compte » : ils étaient destinés à orner un monument que les événements politiques empêchèrent de leur élever.



Fig. 144.

da-fé d'Etienne Dolet, l'érudit typographe, une des gloires de la Renaissance, qu'il laissa brûler comme hérétique sur la place Maubert ! Et nos expulsés s'étonnent de l'acharnement que l'on met à les conspuer ; mais, comme Louis XVI, vous êtes des victimes expiatoires qui payez pour tous les forfaits accumulés durant des siècles par l'intolérance religieuse. Le frère Jean, l'auteur de l'*Oblat*, oblat lui-même, vous le dira mieux que nous : « Nous réclamons aujourd'hui la liberté et nous ne l'avons jamais accordée aux autres ! Si demain le vent tournait, si c'était un des tristes légumes récoltés dans nos potagers catholiques, qui supplantait Waldeck, nous serions encore plus intolérants que lui et nous le rendrions presque sympathique ! Nous avons embêté tout le monde, alors que nous disposions d'un soupçon d'autorité, on nous le rend ; TOUT SE PAIE ; LE MOMENT DE L'ÉCHÉANCE EST VENU. » C'était écrit : Celui qui sème le vent récolte la tempête.

C'est aussi à Saint-Denis que devait figurer le tombeau de Marie Leczinska, qui ne fut jamais exécuté. Un groupe important de ce mausolée est actuellement au Musée du Louvre (fig. 145); il représente la reine, sous l'apparence d'une *Charité*, protégeant un orphelin et tenant à la main un médaillon où est sculpté le portrait de son père, le roi de Pologne.



Fig. 145.

Le *Trésor* de Saint-Denis[1] possédait (4e armoire) une améthyste, sur laquelle était gravée la figure d'Apollon, le sosie de saint Etienne dans le polythéisme chrétien, et (6e armoire) un précieux vase d'agathe [2], où Ptolémée Philadelphe, roi d'Egypte, fit graver une des fêtes célébrées en l'honneur de Dionysos. Sur le pied de ce vase, offert par le roi Charles III, dit le Simple, et qui servit autrefois de calice, on lisait ce distique, en latin de sacristie :

Hos vas, Christe, tibi mente dicavit
Tertius in Francos regmine Karlus.

Extra-cathedra. Au Louvre, parmi les débris provenant des chantiers de Saint-Denis, on remarque un bas-relief en marbre, l'*Empire du Temps sur le Monde* (fig. 146), qui décorait vraisemblablement un mausolée détruit. Nous retrouverons un motif analogue dans une mosaïque de la cathédrale de Sienne.

Le centre de la seconde cour de l'Ecole des Beaux-Arts est

1. Cf. *Le Trésor de l'Abbaye roy. de St-Denis*, 1736.
2. Reproduit par Dulaure, dans son *Hist. de Paris*. « Les bas-reliefs, dit cet auteur, représentent tous les objets nécessaires aux fêtes de Bacchus Céphalen. »

occupé par une vasque, en pierre de liais, de grandes dimensions, datant de la fin du XIIIe siècle et qui primitivement servait de lavabo



Fig. 146.

aux moines de l'Abbaye de Saint-Denis ; c'est tout ce qui reste de ce monastère. Le pourtour de la vasque est orné de vingt-huit mascarons (fig. 147-161) représentant des divinités païennes, entremêlées aux images des éléments et à celles des vices : IVPITER, IVNO, HERCULES, SILVANVS, FAVNVS, DIANA, NEPTVNVS, CERES, BACVS, PAN, VENVS, PARIS, THETIS, EBRIETAS, etc. La figure d'Aphrodite — *proh pudor!* — est seule mutilée, et cependant la vasque avait été composée et exécutée par un moine de Saint-Denis ; mais combien d'iconoclastes sont plus papalins que le pape ! Le nom de la BACCHANTE couronnée de lierre a aussi été effacé [1].

SCEAUX. — Le *Baptême du Christ*, dû au ciseau de Tuby, sert

1. Longtemps, les clefs en argent de Saint-Denis étaient appliquées sur le visage de ceux qui étaient mordus par des chiens enragés. Ce premier Institut antirabique opérait autant de cures que le nôtre, pour la bonne raison que la mortalité des rabiques, vaccinés ou non, n'a pas sensiblement varié :

Ils ne mouraient pas tous, mais tous étaient *mordus*.

de rétable au maître-autel de l'église paroissiale. Ce groupe en marbre décorait la chapelle du château du duc du Maine. Jésus et le précurseur, tous deux convenablement drapés, sont placés sur



Fig. 147 à 161.

les deux rives opposées du Jourdain. Ce fleuve, qui passe entre les deux personnages, est un peu étriqué ; il a bien vingt centimètres de large. Toute immersion est impossible dans ce filet d'eau, aussi saint Jean se contente-t-il de vider sur la tête du Messie l'eau contenue dans une coquille. C'est d'ailleurs une entorse fréquente que

l'art chrétien donne allègrement au texte du Nouveau-Testament[1].

VINCENNES. 1° Sainte-Chapelle du Château. — La voussure du portail est peuplée d'anges, de forme singulière, dont le corps est emplumé à la façon des serins.



Fig. 162.

Au côté gauche de la nef, une verrière aux couleurs éclatantes, représente, non pas le *Purgatoire*, comme le suppose l'auteur que nous venons de citer, ni le *Jugement dernier*, comme le pensait Viollet-le-Duc, mais la 12e *Vision* de l'Apocalypse, celle de l'*Ouverture du cinquième sceau*, quand l'apôtre aperçoit « sous l'autel, les âmes des saints mis à mort pour la parole de Dieu ». E. Lemarchand[2] propose avec justesse d'intituler cette scène : *Tableau des saints martyrs* (fig. 162) :



Fig. 163.

Parmi ces glorieux martyrs de la foi, dit Olivier Merson, on n'est pas médiocrement étonné de reconnaître la moins convertie des pécheresses, Diane de Poitiers (fig. 163), ni confuse de sa nudité, ni surprise de se voir en une telle assemblée. Son royal amant aura-t-il exigé du peintre cette hardiesse ?

Tout de même, les personnages voisins, qui sont habillés, tournent le dos à la courtisane repentante. Le ruban bleu passé dans ses cheveux leur paraît être sans doute un vêtement insuffisant. Ou bien n'osent-ils élever les yeux sur les charmes réservés à leur

1. Qu'on pardonne à notre esprit scrutateur deux questions peut-être indiscrètes. Pourquoi, d'une part, la Vierge n'a-t-elle pas reçu le baptême, le premier des sept sacrements de l'Eglise, celui qui efface le péché originel, et comment se fait-il, d'autre part, qu'aucune fête catholique ne commémore le baptême du Christ... sauf la *Circoncision*, qui célèbre le baptême juif de Jésus ?

2. Le *Château royal de Vincennes* (1907).

Roi ? « Elle tient les bras serrés contre sa poitrine et semble demander de sortir de ce séjour de douleur, où quelques faiblesses la retiennent, pour entrer dans la demeure des bienheureux. »



Fig. 164.

La favorite, à laquelle s'applique si bien l'alexandrin de Musset :

Où le père a passé passera bien l'enfant,

était âgée de 46 ans, quand Jean Cousin fit ce portrait qui, suivant la tradition, était d'une ressemblance frappante. Ce tableau occupe le bas du vitrail, à droite ; un homme qui se déshabille (fig. 164), est représenté sur le panneau opposé ; au-dessus et entre ces deux académies évoluent d'autres nudités, dans l'attitude d'« horizontales » (fig. 165).

En outre, Henri II, costumé décemment, est agenouillé dans le soubassement du vitrail, où est rappelée la 8e *Vision*. Les bordures ainsi que les voûtes portent entrelacés des H de celui qui règne et des croissants de celle qui gouverne[1]. « Le tout, observe, E. Lemarchand, avait été ainsi placé sans respect sous les yeux mêmes de la reine, qui ne devait être que médiocrement flattée, à la vue de cette profusion des attributs et du portrait de sa rivale. » Toutefois, les artistes ont omis, suivant leur coutume peu galante à l'égard de la reine, d'opposer Junon à la déesse de la chasse, figurée en personne ou indiquée par ses attributs. Mais Catherine avait confiance en son étoile et dans la vertu de ses amulettes ; adonnée à toutes les pratiques de l'astrologie et de la divination, elle portait sur sa poitrine un talisman précieux pour la réussite de ses entreprises : la peau d'un jeune enfant égorgé. Ce fut ce



Fig. 165.

1. La bibliothèque de Parme possède les *Heures*, peu édifiantes, de Henri II chaque page est historiée du croissant de la reine de la main gauche.

talisman sans doute qui finalement la fit triompher de sa rivale.

2° **Minimes.** — Jean Cousin, le Michel-Ange français « adouci »,



Fig. 166. — D'après Pierre de Jode.

selon l'expression de Lecoy de la Marche, — tandis que le florentin Bandinelli en était l'exagération, — exécuta pour la chapelle de cette Abbaye son tumultueux et pittoresque *Jugement dernier*. Ce tableau, d'un puissant réalisme, et qui est une des plus anciennes

peintures à l'huile conservées, se trouve actuellement au Louvre.
C'est la composition de ce genre qui mobilise le plus de personnages ; il y en a au moins douze cents et presque tous dépouillés



Fig. 167.

de leurs vêtements ; les organes sexuels ne sont franchement indiqués que sur deux damnés (fig. 166, 168). Quant aux femmes qui exhibent leurs mamelles, elles ne sont pas plus nombreuses. C'est dire que les deux sexes se présentent surtout de profil ou de

dos : les croupes sont tolérées par toutes les censures, civiles ou religieuses.

Au premier plan, de monstrueux démons (fig. 166, 167) entassent



Fig. 168.

pêle-mêle, dans la barque à Caron, pécheurs et pécheresses qui opposent vainement la plus vive résistance. Les suppôts de Satan se disposent à leur faire passer le fleuve infernal, aux eaux noirâtres et boueuses — la contre-partie de « l'embarquement à

Cythère » — pour les livrer aux flammes dévorantes. Légère réminiscence du *Jugement*, de la Sixtine.

Çà et là, au milieu des plus terribles supplices, surgissent des diableries du dernier grotesque. Telles les peines réservées aux luxurieux, dont les démons brûlent et les serpents déchirent —

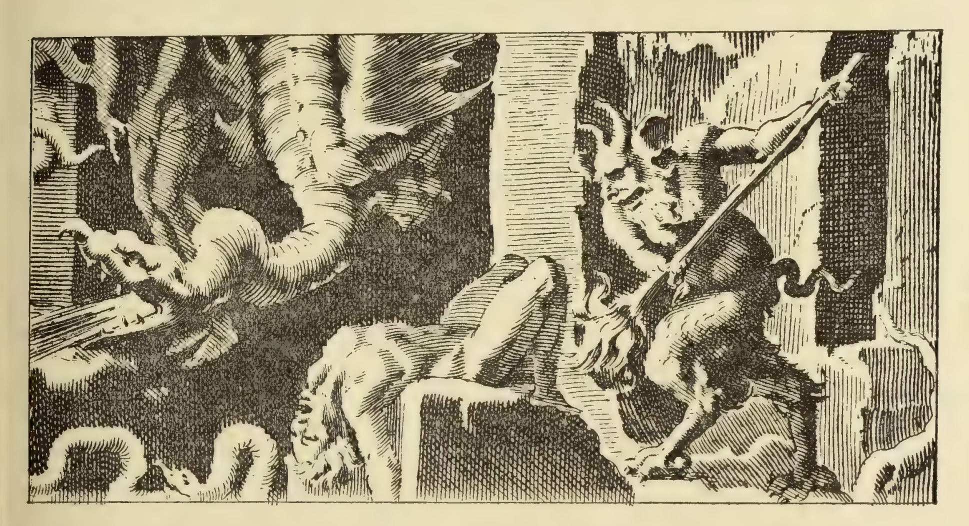


Fig. 169.

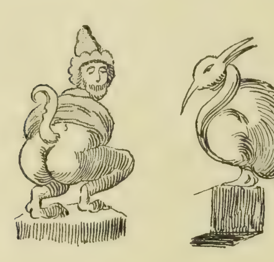
comme chez le Biagio, de Michel-Ange — les organes par où ils ont péché : l'un de ces impudiques serait Léon X, qui succomba à une maladie vénérienne, malgré les soins de son chirurgien Jacobus Brixianus (fig. 167, 169). Un autre ophidien diabolique enlace une luxurieuse et lui ronge les lèvres, qui ont donné ou reçu des baisers illégitimes (fig. 168)[1]. Un réprouvé, convaincu du vice *a tergo*, subit la question de l'eau par l'orifice incriminé (fig. 168). Enfin deux facétieux diablotins, méditant sur la Chézonomie, en posture colprique, étalent leur effronterie ordurière *coram populo* : l'un s'apprête à embrenner quelque damné (fig. 170) et l'autre, à tête

1. Depuis la *Genèse*, le serpent a toujours joué un rôle important dans la vie de la femme, comme le rappelle une chanson du *Recueil* Maurepas :

Le serpent jadis a séduit,
De l'aveu de la Sainte Eglise,
Ève avec l'amorce d'un fruit,
Par l'effet de sa gourmandise.

Aujourd'hui, que de serpentaux
Cachés sous la forme virile,
Inventent des pièges nouveaux
Pour tromper le sexe fragile.

d'oiseau de proie, lance *in petto* et à toute volée une pétarade bien sentie (fig. 171), rappelant le personnage de Breugel qui, perché aussi sur une construction, « déverse son... mépris sur les *Orgueilleux* ».



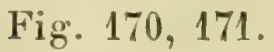


Fig. 170, 171.

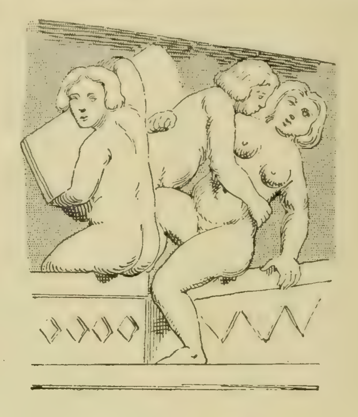


Fig. 172.

II. — AIN

Ambronay. — Au tympan du portail, le *Jugement* de rigueur, le « Jour du Seigneur[1] », avec ses nudités traditionnelles, dont plusieurs sortent du poncif habituel; par exemple, ce galant époux qui aide sa jeune femme à sortir de son sépulcre (fig. 172).

Brou. **Notre-Dame.** — Cette magnifique église gothique fut élevée par Marguerite d'Autriche pour accomplir un vœu de sa mère, Marguerite de Bourbon, lors d'une grave maladie de son mari. Marguerite d'Autriche fut poursuivie par la malchance : fiancée, une première fois, à Charles VIII, le dauphin la « plaqua » pour Anne de Bretagne; fiancée, une seconde fois, à Jean de Castille, elle part de Belgique et se rend en Espagne; son vaisseau faillit sombrer dans la Manche. C'est alors qu'elle attacha à son bras son coffret à bijoux, pour être identifiée en cas de naufrage, et qu'elle composa son épitaphe si connue :

Cy gît Margot, la gente demoiselle,
Qu'eut deux marys et si mourut pucelle.

1. *Isaïe*, chap. XIII. Voicy le jour du Seigneur viendra cruel et plein d'indignation... pour mettre la terre en désert et pour extirper hors d'icelle les pécheurs.

Elle devint veuve au bout d'un an de mariage, puis épousa Philibert le Beau, duc de Savoie, qui mourut trois ans après. En venant de Belgique, pour activer les travaux d'une église votive, elle se blessa au pied avec un éclat de verre; la gangrène s'y mit et on lui en fit l'amputation. Afin qu'elle pût supporter l'opération, les médecins lui administrèrent de l'opium à dose trop forte; « l'effet en fut si considérable qu'elle s'endormit pour toujours ».



Fig. 173.

Son mausolée occupe le sanctuaire de l'église qui fut la cause indirecte de sa mort. La gisante a les cheveux dénoués et les pieds découverts; le gauche porte la trace de la blessure mortelle. La jambe du même côté manque à la statue de la table supérieure, comme pour rappeler la terrible opération, à moins que ce ne soit une rupture accidentelle du marbre.

Sa devise énigmatique, sorte de réplique à ses malheurs, est inscrite sur la frise du monument funèbre : FORTVNE, INFORTVNE, FORT VNE.

A côté de sa sépulture est celle de son mari, le beau Philibert; mais le gisant est nu — beauté oblige — et son tombier, Conrad Meyt, a choisi avec intention un marbre blanc sillonné de veines et de plaques livides qui contribuent à lui donner l'aspect cadavérique. Le monument est surmonté d'une profusion de petits *Amours* et, autour de l'effigie du prince se tiennent debout six gracieux *Génies*, dont la nudité masque celle du personnage principal. En 1832, d'après M. E. Charvet, les séminaristes mutilèrent « les petits culs nus païens, aux ailes écourtées, qui montrent tout aux fidèles et au maître-autel ». Ces angelots indécents ont été restaurés depuis.

Au porche, curieuse statue de *Saint André*, suffisamment déshabillé; c'est le portrait, fait par lui-même, d'André Colomban, l'un des habiles « tailleurs d'ymaiges » de l'époque.

Signalons aussi une statue de *Sainte Agathe* (fig. 173), tenant en main les tenailles destinées à lui arracher les mamelles.

Les miséricordes portent des sculptures, dont plusieurs offrent un sujet plutôt vif. Le R. P. Pacifique Rousselet, dans sa monographie de cette église (1826), en élude la description :

Le dessous des sièges est orné de petites figures grotesques, dont les

idées sont souvent très plaisantes, mais que nous n'entreprendrons pas ici de décrire, parce que la plupart de ces figures de caprice sont, ou bizarres ou inintelligibles.

III. — AISNE

LAON. 1° **Saint-Eugène et Saint-Médard.** — Portail. L'inévitable *Jugement* avec damnés et démons variés. Plusieurs personnages nus, sans signification symbolique évidente, se jouent à travers les méandres des arabesques et des feuillages des chapiteaux (fig. 174).



Fig. 174.



Fig. 175.

La *Dialectique*, assise et drapée, a la taille ceinturée par un serpent qui remplace l'hameçon symbolique, attribut habituel de la figure.

Une femme-gargouille, échevelée, se fait remarquer par sa nudité absolue et l'adiposité de ses mamelles (fig. 175).

2° **Saint-Martin.** — Nef. Dans un pilier est encastré un bas-relief, où la Vierge, assise, donne le sein à Jésus. Devant elle est agenouillé un abbé, que saint Pierre, son patron, présente à la nourrice divine. Au-dessous de cette scène familiale, un cadavre dévoré de vers gît dans son cercueil. C'est celui de l'abbé Petrus de Ponte, vêtu seulement de sa mître, avec cette inscription :

Vermibus hic donor,
Et sic ostendere conor
Qualiter hic ponor :
Ponitur omnis honor.

Traduction de H. Havard, à qui nous empruntons ces détails : « Je suis, ici, livré aux vers et ainsi me voilà réduit à être l'exemple de ce que l'on est dans le tombeau : là, il n'y a plus d'honneurs. »

3° Saint-Quentin. — Un vitrail, du XVIe siècle, expose sainte Barbe presque nue, d'abord attachée par les pieds, la tête en bas, subissant la flagellation (fig. 176), puis assise, pour l'extraction des seins (fig. 177).

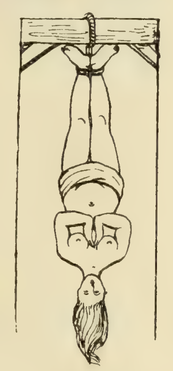


Fig. 176.



Fig. 177.

4° Saint-Vincent. — Etonnante verrière de la *Fécondité,* qui orna longtemps l'une des fenêtres de l'église (fig. 178)[1] ; d'après un dessin de Langlois, communiqué par M. Deglatigny, de Rouen.



Fig. 178.

1. Nous avons légèrement estompé le réalisme précis et vigoureux de cette figure, exposée durant des siècles aux yeux des fidèles.

CHARLY. — Signalons, avec l'abbé Lenoir, deux peintures murales



Fig. 179.

du sanctuaire, interprétant les passages suivants du chap. XII, de l'*Apocalypse* :

1. Il parut encore un grand prodige dans le ciel : c'était une femme, revêtue de soleil, qui avait la lune sous les pieds, et sur la tête une couronne de douze étoiles. — 2. Elle était enceinte et elle criait étant en travail et sentant les douleurs de l'enfantement. — 4. Un dragon s'arrêta devant la femme qui devait enfanter, afin que, lorsqu'elle aurait enfanté, il pût dévorer son fils. — 5. Et elle mit au monde un enfant mâle, qui devait gouverner toutes les nations.

Ces tableaux sont une copie fidèle des fresques de Saint-Savin, en Poitou, publiées par Mérimée.

JUMIGNY. — Une peinture murale symbolise la *Volupté* (fig. 179), sous la forme d'une néréide qui, de la main gauche, tient un poisson et, de l'autre, offre sa mamelle à un animal fantastique, un lubrique prêt à succomber à la tentation de la chair : la luxure animalise l'homme. A moins que ce ne soit l'image du *Christianisme* convertissant l'*Hérésie* ; avec le symbolisme, il est toujours prudent de se ménager une porte de sortie.

URCEL. — Nous voyons sur les bas-relief des néréides (fig. 180), et des griffons (fig. 181) qui dévorent les seins d'une femme de mauvaise vie ; rôle réservé, ailleurs, aux reptiles. C'est le châtiment ordinaire de la *Lubricité* [1].

1. En signalant à l'entrée de l'église de Bourg-Argental, à la limite de l'Ardèche,

SAINT-YVED-DE-BRAISNE. — Portail. Autre amusant et pittoresque *Jugement :* dans une chaudière, chauffée par des flammes qui s'échappent de la bouche du monstre infernal, six damnés, dont une femme, mijotent dans leur jus. A côté, le Christ délivre des Limbes, après avoir ligotté le Cerbère qui en défend l'entrée, un groupe d'âmes nues, toutes masculines.



Fig. 180.



Fig. 181.

A cette église appartenait la *Luxure*, dévorée par des crapauds, exposée au Musée de Soissons.

IV. — ALLIER

MOULINS. 1° **Cathédrale** [1]. — Les gargouilles offrent une étonnante variété de formes bizarres, dont plusieurs frisent l'obscénité.

Portail. Au tympan de la grande baie, le *Jugement ;* peinture moderne (1872), donc pudique, par Charles Lameire. Les sept péchés capitaux sont enchaînés du côté de l'Enfer, l'*Avarice* est seule représentée par un personnage entièrement nu, tandis que la *Luxure*, simplement échevelée, tourne le dos. Au-dessous, à la zone de la Résurrection, Archembaud Ier, le sire de Bourbon, soulève sa pierre tombale. A côté, une mère élève son enfant hors de son sépulcre et nous offre le portrait de la femme et de la progéniture du peintre.

Bas-côté droit. Une réplique, en bronze, du *Saint Pierre* qui fut élevé par Léon Ier dans la basilique vaticane. De même qu'à Rome, une indulgence de cinquante jours est attachée à la pratique pieuse, mais malpropre et dangereuse, qu'elle appelle : c'est-à-dire le salivage de son pied droit par des bouches de tuberculeux, d'avariés, etc.

l'allégorie analogue d'une femme nue enlacée par deux serpents, Touchard Lafosse ajoute, à tort : « L'artiste, sans doute, inspiré par les souvenirs de la statuaire allégorique des anciens, a-t-il prétendu représenter la Religion, atteinte au cœur par l'Hérésie et le Péché ? »

1. En 1687, d'après Touchard-Lafosse, les maisons des Carmes, Augustins, Jacobins, Cordeliers et Minimes, « qui n'étaient pas au coin du quai », revendiquèrent le droit de donner la bénédiction aux femmes pour leurs relevées de couche, mais l'official continua à réserver ce monopole productif de la purification des nouvelles accouchées à leurs concurrents, les chanoines de Notre-Dame.

Chapelle Saint-Louis. Encore une sépulture (1557) recouverte d'un corps en putréfaction, rongé par les vers, d'une effrayante vérité. Cette image de la destruction était encore plus terrifiante, quand elle était peinte et recouverte des teintes livides de la putridité. On lit ce distique latin :

Olim formoso fueram qui corpore putri
Nunc sum : tu simili corpore, lector, eris,

que M L. Du Broc de Segange traduit et versifie de la sorte :

Autrefois beau de corps, aujourd'hui pourriture,
Ton corps aussi, lecteur, aura même aventure[1].

Sur un vitrail qui raconte la *Légende de sainte Barbe* on distingue nettement les scènes de sa flagellation et du tenaillement mammaire. Une autre « mosaïque » de verre représente l'*Eglise souffrante et triomphante :* un grand nombre de chrétiens, suppliciés, sont fouettés de verges ou crucifiés.

Bas côté gauche. Chapelle de Marie-Madeleine. Toute la partie inférieure de la verrière qui se rapportait à la vie de la pénitente a été brisée. Dans les meneaux supérieurs, la pécheresse administre le baptème par immersion ; elle est entourée de plusieurs catéchumènes qui attendent leur tour. A la pointe de l'ogive, était dépeinte l'une des sept ascensions quotidiennes[2] effectuées par Madeleine sur l'aile des zéphyrs angéliques, du haut du mont Pilon *(lou san pieroun)*, près de la grotte de Sainte-Baume [3].

1. A moins que le « lecteur » ne confie au feu du four crématoire le soin de purifier sa « chère guenille ».

2. « Comme pour aller chanter les sept heures canoniques à leur chœur », dit saint François de Sales, dans son *Traité de l'amour de Dieu.*

3. A 26 kilomètres de Brignolles (Var). Baume, en provençal signifie caverne, où elle s'était retirée pour pleurer sur ses péchés de jeunesse. Il ne reste plus que les mollets de la sainte, recouverts par les longues tresses de ses cheveux, ses seuls vêtements, comme le rappellent ces vers d'un vieux poète méridional, Balthasar de la Barle, valet de chambre du cardinal de Bourbon :

Jamay per mauvais temps que jessa, ni fredura,
Aultre abit non avia que la sion cabellura
Que como un mantel d'or, tant crains bels et blonds
La combria de la testa fine al bas des talions.

Traduction du charabia provençal :

Jamais ni par le plus mauvais temps ni par la froidure,
Elle n'avait d'autre habit que sa chevelure
Qui, comme un manteau d'or, tant ses cheveux étaient beaux et blonds,
La couvrait de la tête jusqu'au bas des talons.

Nous savons que Pétrarque a aussi chanté cette légende.

La fabrique de la cathédrale a exposé au Musée de l'art rétro-

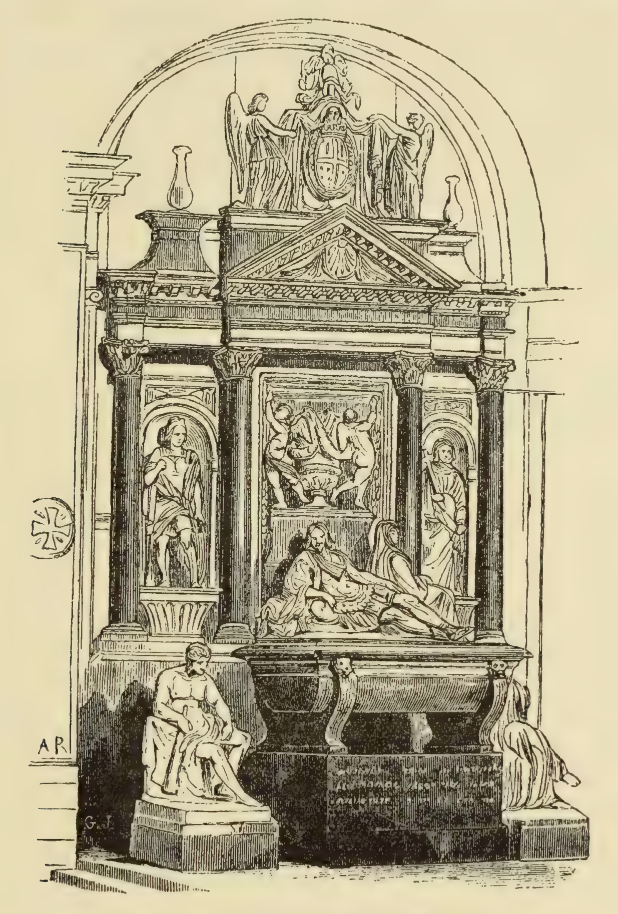


Fig. 182. — Tirée de la *Loire historique*.

spectif, un triptyque du xve siècle où la reine Blanche était portraiturée dans un décolleté superlatif.

2° Chapelle du Lycée[1]. — Notons simplement une fresque prétentieuse représentant une *Charité* assez banale, pour nous arrêter à l'imposant et luxueux tombeau de Henri II, duc de Montmorency (fig. 182). Sur le sarcophage de marbre noir est à demi

1. Ancienne chapelle du couvent de la Visitation.

couchée la figure du maréchal, accoutré à la romaine. Le jeune époux détourne la tête d'un air d'ennui, à côté de sa femme, assise, qui lui tourne le dos, mais paraît plongée dans la désolation. Ce groupe symbolise un mauvais ménage. On sait que Henri de Montmorency n'était pas un modèle de tendresse et de fidélité conjugales. Une telle épigramme sur un monument funéraire est d'autant plus piquante que ce tombeau fut élevé par les soins de la veuve du duc, la princesse des Ursins[1].



Fig. 183.

Quatre statues rappellent les vertus du défunt : la *Charité*[2] et la *Force*, sous les traits d'*Hercule*[3] (fig. 183), aux deux côtés du socle ; la *Religion* et la *Bravoure*, personnifiée par le dieu *Mars*, placées dans les entre-colonnements. Une urne cinéraire, enguirlandée de feuillage par deux anges, domine le tombeau dans une niche. « Une licence artistique, raconte Touchard-Lafosse, plus naturelle que l'accoutrement de Montmorency à la romaine et du dieu Mars en paladin français, avait d'abord offert les deux célestes figures entièrement nues ; la duchesse exigea que le sculpteur modifiât par un bout de draperie cette exactitude trop essentiellement académique. »

Agonges. **Sainte-Marie.** — Le *Bulletin Monumental* donne la description et les figures rabelaisiennes de bas-reliefs sculptés aux intersections du transept et de la nef, mais de signification obscure. Ces images macaroniques étaient au goût du jour.

Première nervure : un homme, complètement nu, est accroupi, les

1. La tolérance et la douce résignation de celle qui devint sœur Marie-Félicie, aux Visitandines, s'expliquèrent, pour les âmes simples, par ce fait surprenant qu'à l'ouverture de son corps, à la place du fiel, la vésicule biliaire contenait de l'eau de roche ! C'est clair.

2. La bourse, que tient cette figure allégorique et les objets précieux qui s'en échappent font allusion au désintéressement de la veuve : elle se ruina, paraît-il, pour élever ce monument.

3. Pour certains fanatiques à vue étroite, la massue du vainqueur des Amazones,

Hercule promenant l'éternelle justice,
Sous son manteau sanglant, taillé dans un lion,

ferait allusion à celle de Boehm, l'une des brutes qui se distinguèrent par leur cruauté, durant les massacres de la Saint-Barthélemy.

mains sur les genoux, dans l'attitude de la défécation (fig. 184) ; un personnage nu, couché, appuyé sur le coude droit, lève en l'air le bras et la jambe gauches.



Fig. 184.

Troisième nervure : un homme renversé sur le dos, bras et jambes en arrière.

Quatrième nervure : nouvelle reproduction du personnage accroupi.

BOURBON-L'ARCHAMBAUD[1]. — **Sainte-Chapelle du palais.** — Détruite par « les Omar de 93 ». Sur la façade s'offraient deux figures en relief d'*Adam* et d'*Eve*, tout nus, et que Praxitèle, selon l'expression d'Aubery, eût avouées pour son chef-d'œuvre. « Les cheveux de la première femme descendaient jusqu'à ses pieds, sans cacher assez une *minutieuse* exactitude des formes. »

MONTLUÇON[2]. — SAINT-GILBERT[3].

1. Nous savons que Mme de Maintenon mourut à Bourbon à l'âge de soixante-six ans. Ses entrailles, suivant sa recommandation, furent portées à la communauté de Saint-Joseph ; mais le père gardien des Capucins de Bourbon, raconte Chaix, incommodé par leur odeur, les fit jeter aux chiens. Un des amis de sa rivale supplantée, Mme de Montespan, apprenant le cas qui avait été fait de ces entrailles, s'écria : « Est-ce qu'elle en avait ! »

2. Rappelons une coutume bizarre, établie autrefois dans cette localité, mais sans aucun rapport avec la religion ; tout au plus offre-t-elle quelque analogie avec une peine de l'enfer, où la région anatomique sacro-coxygienne est en jeu. Jusqu'au milieu du XVIe siècle, le seigneur de Montluçon prélevait une amende non seulement sur les femmes qui battaient leurs maris, — et ce n'était pas, paraît-il, le moindre de ses profits, tant étaient débonnaires les époux montluçonnais, — mais encore quatre deniers des filles publiques, pour chacun de leurs actes de prostitution. Elles pouvaient se libérer de ce droit d'entrée, en effectuant, *unum bombum,* sur le *pont vieux*, qui vraisemblablement était dépourvu de parapet. C'est ainsi que les « filles folles de leur corps » pouvaient faire « la bombe » à bon compte.

A ce titre, Montluçon eût pu disputer son qualificatif à Romilly-la-Puthen.

3. **Abbaye.** — On lit dans l'*Ancien Bourbonnais :* « Les femmes qui ne pouvaient pas avoir d'enfants se rendaient à l'abbaye et y restaient neuf jours, se livrant à des exercices de piété. Chaque jour de la neuvaine, on les étendait sur une grande pierre placée dans l'église et on les recouvrait d'une espèce de linceul (un drap de lit sans doute). Il était rare, dit-on, qu'après s'être soumises à ces pratiques religieuses, les femmes stériles ne devinssent pas ensuite d'une étonnante fécondité ». Surtout à l'époque du dernier abbé, le mondain Beaupoil de Saint-Aulaire. Est-il utile de rappeler que le premier abbé commanditaire de Saint-Gilbert fut Guillaume II, de Saint-Avit ? Sous de pareils auspices, la guérison de la stérilité était assurée et aussi parceque sa meilleure cure est le changement de milieu.

Chantelle-le-Chateau. — Chapelle désaffectée. Chapiteaux curieux décrits par l'auteur de la *Loire historique* :

Ici, c'est une femme nue, couchée sur un lit de fleurs aux larges pétales ; là, c'est un forgeron qui frappe sur son enclume ; plus loin, un homme qui carillonne sur deux cloches ; allégories dont on ne peut que soupçonner le sens : peut-être la nonchalance des grands s'enivrant de jouissances, tandis que le peuple travaille et que la servilité proclame le mérite de cette prétendue grandeur qui languit dans le repos.

Sauvigny[1]. — Alexandre Dumas signale une nervure ogivale



Fig. 184 *bis*.

représentant une femme nue « d'une délicatesse de formes presque grecque », qui se roule et joue avec une chimère. Notre puissant imaginatif y voit le symbole de l'intelligence de l'artiste aux prises avec son caprice. Soit.

Sur une des colonnes octogones de la nef, on s'étonne de rencontrer, à côté des signes du zodiaque et des travaux correspondant à chaque mois, des personnages nus, d'une nature toute mythologique, cyclopes, néréides, satyres, etc., (fig. 184 *bis*).

Verneuil. — Agnès Sorel, la belle Bourbonnaise, laissa son cœur à l'église et aussi une bannière, que la béate négligence des dévotes de la localité aida à se détruire[2].

1. La comtesse Hermenghardé, épouse du sire de Bourbon, enthousiasmée des sermons de saint Odile, s'éprit passionément du prédicateur et lui dit qu'elle désirait « dormir » avec lui. Le saint homme fit mine d'accepter et se rendit dans la chambre de l' « honneste » dame. Quand elle fut couchée, « il se jeta sur un grand feu embrazé, disant : *Voicy mon lict* », et il s'étendit sur les charbons ardents sans être brûlé « soit en sa personne ou vestemens. » La Madeleine repentante offrit de précieux *ex-voto* à l'église Saint-Pierre de l'abbaye de Sauvigny, mais elle se garda bien de donner l'exemple d'Anne de France, duchesse de Bourbon, qui prit contre l'empire des passions une précaution « que nous nous abstenons de citer », dit Touchard Lafosse.

2. Veurdre. — Dulaure prétend qu'il y eût une chapelle dédiée à saint Faustin, « dont la statue aurait été l'objet d'un hommage étrangement païen ».

V. — ALPES-MARITIMES

NICE. 1° **Vieille Cathédrale.** — Une peinture retrace le *Supplice de sainte Barbara* (Barbe) ou de *sainte Calliope ;* la martyre est ligottée à un arbre, des bourreaux lui brûlent les seins.

2° **Notre-Dame-du-Vœu.** — Le fronton porte une inscription digne d'un temple d'*Aphrodite* : GRATIARVM MATRI. A la mère des Grâces !

VI. — AUBE

TROYES. 1° **Saint-Jean.** — Sept remarquables bas-reliefs, datant de la Renaissance (1530), surmontent l'autel du Saint-Sacrement. « Le plus surprenant par la fougue et l'originalité de la composition », la *Restitution des trente deniers par Judas*, attribué à Jacques Juliot, nous offre un groupe intéressant (fig. 185). Une mère, dans un costume d'une grande richesse, assiste avec curiosité à la scène de la restitution, tout en donnant le sein à son enfant. Ce même personnage se retrouve, bien que moins luxueusement paré, sur deux bas-reliefs de Saint-Nizier et de Saint-André, qui semblent avoir été ciselés par le même artiste. Dans le bas-relief de Saint-Jean, le grand prêtre s'appuie sur une table, dont la paroi latérale est décorée d'un *Mercure*, d'une *Vénus* et d'une autre déesse, aussi nus qu'il convient à des habitants de l'Olympe.



Fig. 185.

Une *Visitation* en marbre exagère la saillie des seins et de l'abdomen de la Vierge, *plena gratia*, bien qu'elle ne fût qu'au troisième mois, époque où la grossesse n'est pas encore visible.

La porte de l'orgue est couverte de personnages et d'animaux fantastiques ; l'un d'eux (fig. 186) montre complaisamment ce qu'il devrait cacher.

2° **Saint-Maclou.** — Pierre tombale unique en son genre : l'abdomen d'un cadavre décharné est ouvert et, dans sa cavité, sont gravées les circonvolutions de l'intestin grêle (fig. 187) ; c'est du nu et demi.



Fig. 186.

3° **La Madeleine.** — Sur les combles, un animal fantastique muni de mamelles féminines. Au Jubé, une *Charité* qui ne se lasse pas d'allaiter debout.

4° **Saint-Martin-ès-Vignes.** — Chapelle de Sainte-Jule. Un des tableaux du vitrail reproduit la torture de la martyre. « Entièrement nue, dit Le Clert, elle est attachée horizontalement par les pieds et par les mains à

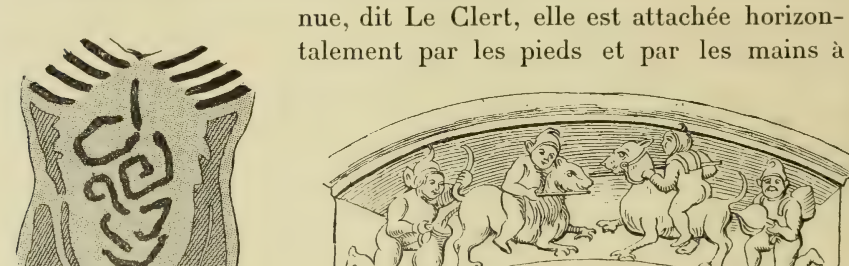


Fig. 187 *bis*.

Fig. 187.

deux chevalets, au-dessus d'un brasier allumé sous son ventre. » Au bas du vitrail, cette inscription :

EXERÇANT CHARITÉ EN TORMENTE ON LA MISE
POVR LVI FAIRE QVITTER SON DIEV ET SON ÉGLISE

5° **Saint-Nicolas.** — Bas-relief plaisant où des fous tous nus se livrent à des excentricités plutôt sales que salées (fig. 187 *bis*).

6° **Saint-Pantaléon.** — Kœchlin et Marquet de Vasselot, dans la *Sculpture à Troyes* et la *Champagne méridionale, au XVIe siècle*, reproduisent une *Charité*, de Dominique, qui est curieuse par l'attitude penchée du nourrisson, porté sur le bras gauche ; c'est une trouvaille exquise (fig. 188).

Les Vertus théologales, en bronze, décorent la chaire. L'inépui-

sable *Charité* y figure encore sous deux aspects. Dans l'une de ces représentations, elle allaite un enfant au sein gauche ; dans l'autre, elle abrite un garçonnet sous son manteau.

7° **Saint-Pierre.** — Haut-relief de la tour méridionale : *Samson* (fig. 189) terrasse un lion sans mâchoire d'âne, la



Fig. 189.



Fig. 188.

sienne semble suffire. Le juge des Hébreux est absolument nu ;

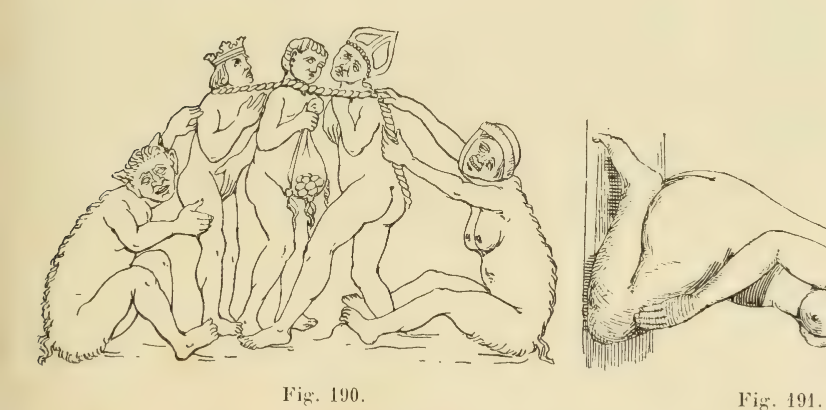


Fig. 190.

Fig. 191.

il est fier de montrer à la galerie sa musculature athlétique et sa virilité.

8° **Saint-Urbain.** — Portail. Bas-relief satirique rappelant au mauvais riche, à l'évêque prévaricateur et au tyran de ses sujets, l'égalité dans l'application des arrêts de la justice divine (fig. 190).

Nombreuses gargouilles d'une variété surprenante ; l'une à l'abside représente une belle femme nue (fig. 191). Avant le XIII[e] siècle, ces gouttières consistaient seulement en buste ; puis, on figura des corps entiers, surtout à l'époque de la Renaissance.

Nogent-sur-Seine. — Lenoir décrit, dans son *Musée des Augustins*, un fragment du monument exécuté sur les dessins de Philibert de Lorme (fig. 192) et qui servait de clôture à la cour sur laquelle s'ouvrait cette ancienne église. On y voyait quatre niches garnies des figures en marbre de *Bacchus* enfant, de *Diane*, de *Vénus* et de *Cérès*.

Les chiffres de Diane y sont encor tracés,

comme sur les églises de Magny, Gisors, etc.

Le Paraclet. — C'est dans ce monastère, fondé par Abélard, que mourut et fut enterré l'amant d'Héloïse, châtié et châtré par Fulbert-Bartholo, qui, en la circonstance, se conduisit comme un vulgaire coupeur de bourses. Le mausolée de l'émasculé passa ensuite à l'église de Nogent-sur-Seine ; puis, en 93, à l'Elysée du Musée des Monuments français, où Lenoir le maquilla et d'où il fut transféré au Père-Lachaise. L'épouse d'Abélard, Louise ou Héloïse, lui survécut vingt ans, selon la règle ; la figure de sa statue a été modelée sur le médaillon sculpté à la façade de la maison de son oncle, au cloître Notre-Dame, non loin de la « Motte-aux-Papelards », où le personnel de la Métropolitaine « s'esbaudissait ».

Bouilly-Roncenay. — Du rétable (XVI[e] siècle) nous avons détaché un détail relatif à la vie de saint Laurent : des diables et diablesses en costume de l'emploi se jouent au bas de l'arbre où le saint s'est réfugié (fig. 192 *bis*).

Rosnay. — Plusieurs des chapiteaux de l'église basse sont historiés d'animaux fantastiques et de personnages nus. Celui de la

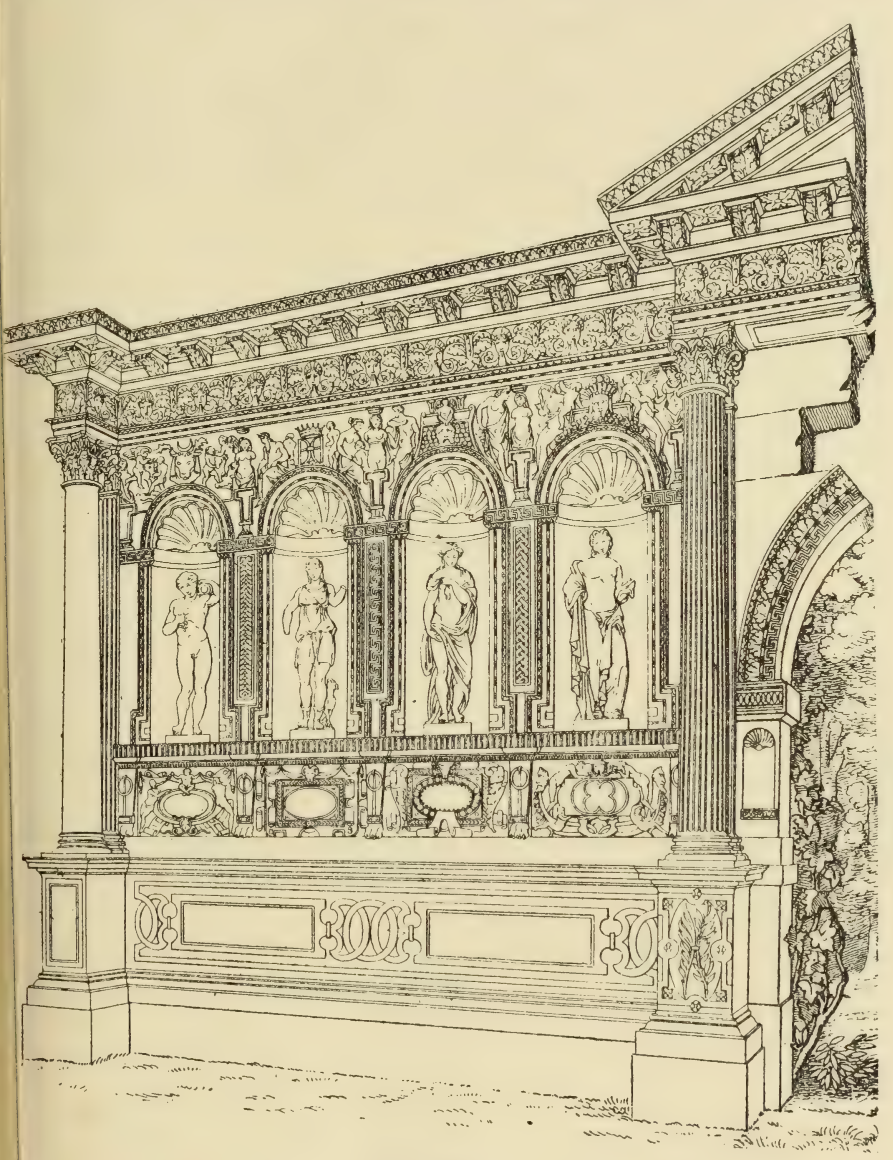


Fig. 192.

figure 192 *ter* semble personnifier le *Mal* ou le *Vice* vaincu par le *Bien* ou la *Vertu*.

VII. — AUDE

CONQUES. — Portail. *Jugement* fort bien conservé, où grouille une nombreuse troupe de personnages figurant les démons et les péchés capitaux (fig. 193, 194).



Fig. 192 *bis*.

LIMOUX. **Notre-Dame.** — Chapelle près de Limoux, remplie d'*ex-voto* en cire[1].

NARBONNE. **Saint-Genès.** — Grégoire de Tours, raconte Saintyves, signale une peinture représentant le divin crucifié, sans autre vêtement qu'une ceinture. Cette nudité excita le scandale parmi les fidèles. Un prêtre, du nom de Basile, vit en songe le sauveur qui lui ordonna de le faire couvrir d'un voile. Deux fois il négligea cet avis; mais à la troisième, l'image le roua de coups et le menaça de mort. Il se décida à raconter ses songes à l'évêque qui fit voiler la peinture d'une draperie, qu'on soulevait moyennant salaire. L'au-

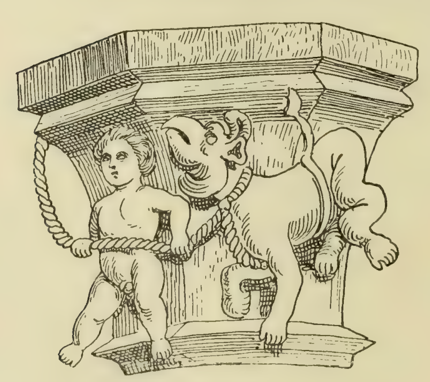


Fig. 192 *ter*.



Fig. 193, 194[2].

teur des *Saints successeurs des Dieux* cite d'autres exemples de représentations du Christ *in naturalibus*.

1. Au milieu du chœur est un puits qui guérit toutes les maladies ; il porte cette inscription : *Omnis qui bibit hanc aquam, si fidem addit, salvus erit,* que les libres penseurs de la localité traduisent ainsi : « Croyez cela et buvez de l'eau ».
2. Fig. 194. — Détails reproduits par P. Vitry, *Docum. de scul. du moyen âge*.

VIII. — AVEYRON

RODEZ. **Cathédrale.** — Façade occidentale. Au bas de la tour nord-ouest, d'une fenêtre aveugle sort une figure symbolique (fig. 195), que nous empruntons à la monographie de M. Bion de Marlavagne et à laquelle M. de Gaujal, dans ses *Etudes historiques sur le Rouergue*, consacre plusieurs pages. Pour cet éminent historien, qui d'ailleurs donne son opinion comme une simple hypothèse, nous aurions là une représentation de Ruth, la fameuse divinité érotique des Ruthenois.



Fig. 195.

M. Bion de Marlavagne n'est pas satisfait de l'iconographie de la chaire à prêcher, en marbre et plâtre :

L'*Hérésie*, dit-il, que la chaire de Vérité est censée écraser, me paraît étrangement figurée par un personnage aux formes athlétiques et du sexe masculin. Il porte aisément son faix ; il le porterait double au besoin. Surtout, je ne le trouve pas suffisamment vêtu pour les yeux trop rapprochés des fidèles. Et la statue de la *Vérité*, faite de plâtre et placée en triomphatrice au sommet de l'abat-voix, peut-on voir rien de plus maigre, de plus sec et de plus insignifiant !

De même, l'ironiste Mérimée trouve cette statue « hautement » symbolique : « Elle est laide et ridicule, dit-il, comme la Vérité théologique elle-même. »

Les stalles du chœur sont richement décorées. Les sujets de leurs patiences sont tirés du règne végétal ou animal. « L'homme, dit M. Bion de Marlavagne, paraît, deux ou trois fois, en des situations plus ou moins extraordinaires et qui font penser à ce que les archéologues nomment des *obscena*, si familiers aux huchiers flamands. » Les défenseurs de l'Eglise les excusent et en font autant de symboles de la *Luxure*, grâce aux « accommodements avec le ciel ».

VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE. **Notre-Dame**. — Chœur. Curieuses stalles qui abritent les chanoines des courants d'air et de l'humidité. Les sujets traités sur ces sièges sont empruntés à la zoologie et offrent un sens symbolique, ou bien ce sont des scènes familières, ou encore des tableaux fantastiques dans lesquels diables, satyres et

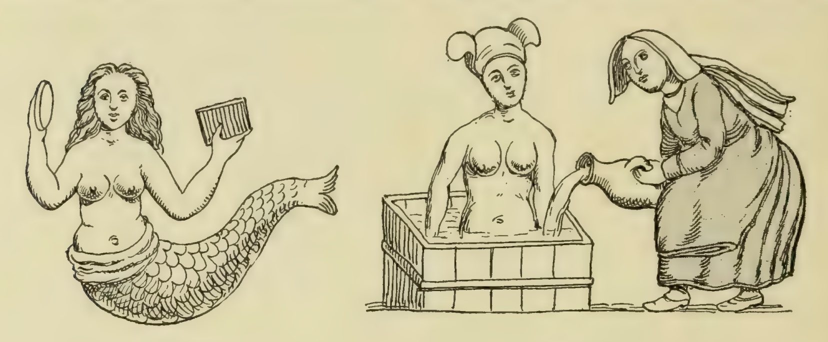


Fig. 196. Fig. 197.

silènes tiennent une grande place. « Pourquoi, dit l'évêque Pierre Chrysostome, de Ravenne, ces dragons, ces masques affreux et toutes ces diableries, sinon pour faire peur aux enfants, faire rire les libertins et gémir les gens de bon sens sur le mélange impie de nos saintes cérémonies avec des extravagances païennes? » L'iconographie sacrée s'identifiait avec les cérémonies de l'Eglise et ne choquait nullement les fidèles.

Relevons encore les motifs singuliers dissimulés sous les miséricordes par les huchiers et ymagiers médiévaux, travaillant sous la direction d'André Sulpice, à qui sont dues, non seulement les stalles de Rodez, mais aussi celles de l'abbaye de Loc-Dieu et de la Chartreuse.

Une néréide (fig. 196), symbole de la coquetterie et de la séduction, élève dans ses mains un miroir et un peigne[1]. L'abbé Lafon[2] voit, à tort, dans ce dernier objet, une flûte de Pan et considère cette image comme celle de la fée Mélusine.

Le Sagittaire avec son arc tendu, est l'emblème de la *Colère*,

1. Les dents du peigne sont horizontales et non verticales. On trouve un peigne semblable sur une plaque de cheminée, d'art lorrain du XVIe siècle, dans les galeries du Trocadéro.

2. *Historique du chœur et iconologie des stalles de N.-D. de Villefranche*, 1889.

de la force brutale ou rappelle simplement le signe du zodiaque.

Scène d'intérieur (fig. 197). Une servante verse l'eau d'une

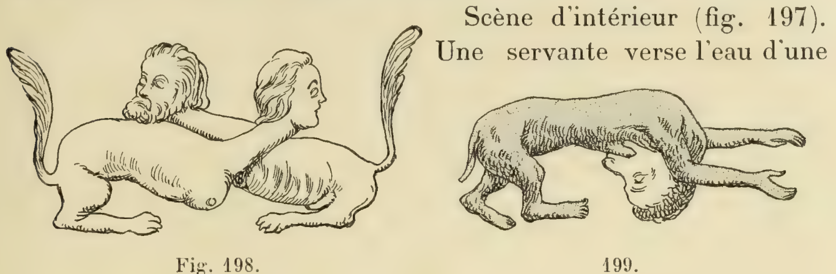


Fig. 198. 199.

cruche dans la baignoire où se trouve sa maîtresse, vêtue seulement d'un bonnet à cornes du matin.

Homme et femme, à corps d'animal, enlacés par leur cou, long, mince et flexible (fig. 198). Ce serait, d'après le même auteur, l'image de l'*Impureté*, qui fait descendre l'homme au rang des bêtes.

Obscenum. Un singe ou un chien lubrique (fig. 199). Interprètes

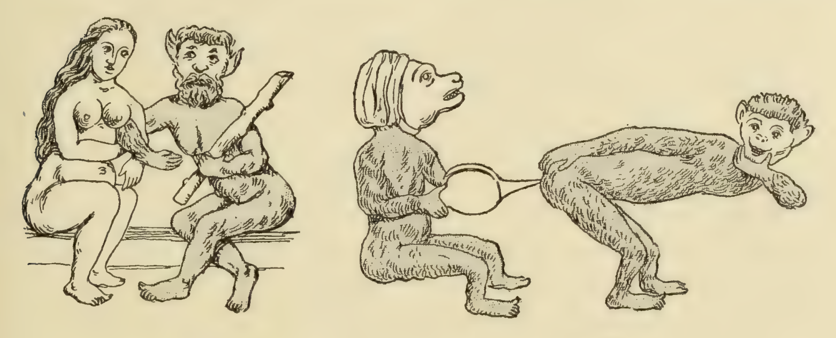


Fig. 200. Fig. 201.

de symboles pieux, qu'en dites-vous ? Représentation éhontée de la *Luxure?* D'accord. Or, les yeux indulgents de l'abbé Lafon n'y voient qu' « un singe faisant des tours de souplesse et d'agilité, la tête recourbée entre ses jambes de devant ». Nous persistons à y découvrir une image de l'*Onanisme ;* c'est un sosie d'Onan-outan.

Ejusdem farinæ. Un orang-outan, à poils, courtise une femme, à l'état de nature (fig. 200). Le susdit abbé pense que le bâton de l'homme indique à la femme qu'elle sera châtiée par le complice même de son libertinage. Avertissement inutile pour l'un comme pour l'autre sexe : chassez la nature, elle revient au galop.

Une joyeuseté ancestrale, pour finir sur la note gaie. Un quadrumane insuffle du vent dans l'empire d'Eole d'un de ses semblables, par l'orifice qu'en argot de coulisses on appelle le trou du souffleur (fig. 201)[1]. Le commentateur, déjà nommé, trouve dans cette scène burlesque une satire contre les alchimistes souffleurs, infatigables chercheurs de la pierre philosophale. Ne cherche-t-il pas, à son tour, la petite bête ? *Quid petis?* Et pourquoi, en poussant l'analogie à l'absurde, ne serait-ce pas une allusion à la voie que prenait l'esprit prophétique de la Pythie de Delphes ? Nous savons que, pour rendre ses oracles, elle s'asseyait sur un trépied muni d'une embouchure, « de façon que l'esprit du dieu dont elle allait être possédée pût s'introduire aisément », *et se visceribus mergit*, dit Lucain.

RODEZ. **Cathédrale.** — Stalles. Néréide qui, comme à Villefranche, tient un miroir et un démêloir que l'abbé Lafon, un mélomane sans doute, persiste à confondre avec une flûte de Pan.

Sujet excentrique. Un homme découvre son postérieur en passant la tête entre les jambes. Qu'est-ce à dire : la double face de la *Duplicité?* ou une grossière caricature ?

Encore un singe qui montre son derrière glabre, mais se cache la figure.

Existe-t-il un rapport entre ces facéties et « les similitudes », dont Jésus, selon Matthieu, faisait un fréquent emploi dans ses sermons, « parce qu'en voyant ils ne voient point et qu'en entendant, ils n'entendent et ne comprennent point » ?

LOC-DIEU. **Abbaye.** — Comme celles de la Chartreuse de Saint-Sauveur, les belles stalles de cette abbaye n'offrent aucune image risquée. La nature vivante est même complètement exclue de l'ornementation ; c'est que le couvent appartenait à l'ordre des Bernardins, et nous n'ignorons pas que saint Bernard avait proscrit des églises les figures grimaçantes et les représentations animales. « A quoi bon, écrit-il en 1125 à l'abbé Guillaume, tous ces monstres grotesques sculptés ou peints dans nos églises ? Que

1. Parfois, un singe spintrien sonne de la trompette par le même orifice ; il indique symboliquement qu'il ne faut pas souffler ou trompeter plus haut que... l'embouchure.

signifient ces singes immondes, ces lions furieux, ces centaures monstreux? Que signifient ces quadrupèdes à queue de serpent?... »

IX. — BASSES-ALPES

Riez. **Saint-Maxime.** — Durant les trois jours de la Pentecôte, on célèbre le « Guet » ou encore le « Pet de Saint-Maxime »[1].

X. — BOUCHES-DU-RHONE

Marseille. 1° **Cathédrale.** — Toutes les âmes du tableau où l'on voit *Jésus descendant aux Limbes* sont pieusement et piteusement habillées, bien qu'elles soient entourées de flammes purificatrices.

2° **Saint-Joseph.** — Chœur. Deux anges qui devraient être insexués sont munis de copieuses mamelles ; sans les ailes, on les prendrait pour de plantureuses nourrices. Autre toile figurant encore la *Descente aux Limbes*, où les âmes sont nues. Contrairement à la flagornerie habituelle des peintres de « sainteries », un seul homme figure au milieu de cinq femmes, qui implorent la Vierge et non Jésus.

3° **Saint-Vincent-de-Paul.** — Actuellement (1905), la façade principale est dépourvue de sculptures, faute de ressources ; le trésor du Vatican ne pourrait-il venir en aide à cette misérable fabrique ? A l'intérieur est exposé le modèle en plâtre de cet édifice, avec les détails d'une riche ornementation sculpturale. On distingue, au portail, un diable qui précipite une damnée nue dans la gueule du monstre infernal. Au-dessous, surgissent les ressuscités, enve-

1. C'est une « bravade » ou combat simulé entre les Chrétiens et les Sarrasins, combat qui se termine par la défaite de ces derniers, enfermés dans un fort, pris et détruit le troisième jour. Mais c'est surtout un prétexte à pétarades de poudre brûlée aux moineaux, à banquets et beuveries pantagruéliques. Après la fête, on se rend à Saint-Maxime pour remercier le patron de la ville de ce que personne n'ait été blessé, au cours de la lutte fictive. « Dans l'église, dit P. Hugo, le commandant de la « bravade » désigne son successeur pour l'année suivante, en plaçant son chapeau sur la tête de celui qu'il juge le plus digne. Celui-ci, en signe d'acceptation, « lâche son pet » : il tire un coup de fusil dans l'église où il vient d'être proclamé élu. »

loppés de leur suaire ; seule une impudique ou une linotte a *oublié* — mot, vous le savez, que le sexe léger prononce le plus souvent — son voile.

Sur les vantaux en bronze de la porte principale figurent des animaux connus, symbolisant un défaut ou un sentiment. Ainsi, en regard du *Chien*, un os à la gueule, on lit FERITAS et à côté du *Mouton*, IMBECILLITAS — soyez donc bon ! OPPROBRIUM[1] est le lot du *Cochon*, le fidèle compagnon de saint Antoine, et DOLOR accompagne le *Chameau*. Au-dessus de ce « vaisseau du désert », — curieux rapprochement — figure la *Volupté*, céleste sans doute, car elle est habillée et tient une croix d'une main et un bouclier de l'autre.

4° **Saint-Sauveur.** — Le président Charles de Brosses a remarqué dans une chapelle de cette église, un bas-relief antique datant, selon son expression, « du bon temps des Romains », et dont il donne la description qui pourrait bien être celle de l'image principale du sarcophage d'Aix :

Il représente une noce ; du moins y remarquai-je une femme voilée, à demi-couchée sur un lit, faisant de son mieux la mijaurée ; une autre femme près d'elle paroît l'exhorter au martyre, et l'époux, debout, tout nu près du lit, a l'air ennuyé de ces simagrées.

5° **Saint-Victor.** — Le Musée possède un sarcophage en marbre provenant de cette église souterraine ; c'était celui d'une jeune fille JVLIA QVINTINA, où était renfermé le corps de saint Mauront, évêque de Marseille. On y voit Bacchus et Silène nus, traînés dans un char par un centaure et une centauresse qui tient « le symbole de la fécondité », dit Millin ; le vainqueur de l'Inde est suivi par Ariadne dans un second char (Voir pl. XXVII, n° 3. *Voyage dans le Midi de la France.*)

AIX. 1° **Saint-Sauveur.** — Façade. Parmi les *Sibylles*, la *Simmérienne*, celle qui prédit l'allaitement de Jésus par sa mère, devait tenir un biberon qui a disparu.

Collatéral de droite. Chapelle en contre-bas du sol, dédiée autrefois aux saints médecins Cosme et Damien. D'après là *Monographie*

1. Sur l'airain, on a gravé : IMBECILITAS et OPPROBUM.

religieuse de la ville d'Aix, par M. Honoré Gibert, à laquelle nous empruntons les détails qui suivent, le chanoine Honoré de Pinchinat fut enterré dans cette chapelle en 1541 ; son tombeau était agrémenté d'un bas-relief antique, analogue à ceux qui ornent les sarcophages des premiers chrétiens, représentant les *Amours de Léda*, que nous retrouverons sur la porte de Saint-Pierre de Rome. En 93, ce tableau lapidaire important fut transporté à la Maison commune de Marseille.

Au Musée, ce bas-relief est étiqueté : *Motif votif d'une femme, de ses trois enfants et de sa famille, à Vénus et Mars.* Pour Millin, la « femme » serait Léda qui vient d'accoucher de trois enfants Pollux, Castor et Hélène ou Clytemnestre ; un personnage nu, pris pour Mars, serait Tyndare, l'époux de Léda, et Vénus, dans le même appareil, assisterait à l'enfantement qu'elle a provoqué, en poussant dans les bras de Léda le cygne altier que, changée en aigle, elle feignait de poursuivre. Ce bas-relief était peut-être destiné au sarcophage d'une femme morte en donnant le jour à trois jumeaux ? (V. pl. XXXVII, n° 1.)

2° **Sainte-Madeleine.** — Nef latérale. Une *Annonciation* flamande, du XVe siècle : L'Eternel « souffle une haleine dorée », où sont enclos Jésus et la croix, sur la future mère du Messie. Nous avons vu la même image à Saint-Leu de Paris.

3° **L'Observance.** — Rien autre à signaler dans cette église, aujourd'hui détruite, que le vocable d'une chapelle, dite des *Gaillards !*

LAMBESC. — A la porte, un jaquemart facétieux, composé d'un rustre qui « aime bien » sa femme, puisqu'il la « châtie bien », avec un bâton, à chaque heure d'horloge ; mais la rusée commère se baisse pour éviter le coup qui porte sur le timbre.

ARLES. **Cloître Saint-Trophime.** — Au magnifique portail qu'Emeric David appelle poétiquement « le dernier soupir de l'art grec », un *Jugement dernier* avec damnés peu ou pas vêtus, entraînés vers le séjour du désespoir et, en bas-relief, une scène de carnage, dont il nous est difficile de préciser la signification (fig. 202).



Fig. 202.

Chapiteaux symboliques : un lion, c'est-à-dire la *Religion* ou l'*Eglise militante*, terrasse une femme nue, l'*Idolâtrie* ou l'*Hérésie* (fig. 203) ; le châtiment de la *Lubricité* (fig. 204) ; une néréide, la

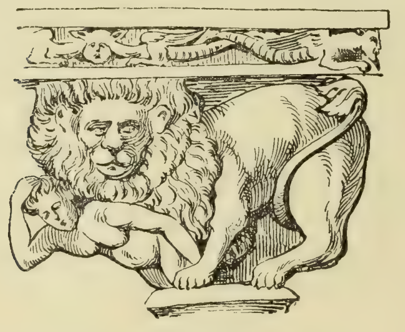


Fig. 203.



Fig. 204.

Volupté ou le *Christianisme*, tient d'une main, un poisson (l'indication de son habitat aquatique ou Jésus), et, de l'autre, relève sa queue, en guise d'éventail ou d'une traîne de robe.

Au haut d'une corniche, petite cariatide originale : une femme courbée à la renverse, comme Salomé, fait un support de son ventre.

Le sommet d'une colonne est occupé par un médaillon formé d'arabesques, qui s'enchevêtrent autour d'une femme nue, dont le sexe est souligné (fig. 205). Autres bas-reliefs allégoriques : le *Massacre des Innocents* (fig. 206), où Millin voit « le tourment de deux damnés ». *Cybèle* ou *Cérès*, un petit *Bacchus* à ses pieds, presse contre ses mamelles, qu'elle tient de chaque main, deux enfants placés la tête en bas (fig. 207).

Mont-Majour. — Une console est occupée par une tête de *Saturne*, dévorant un de ses enfants (fig. 208).

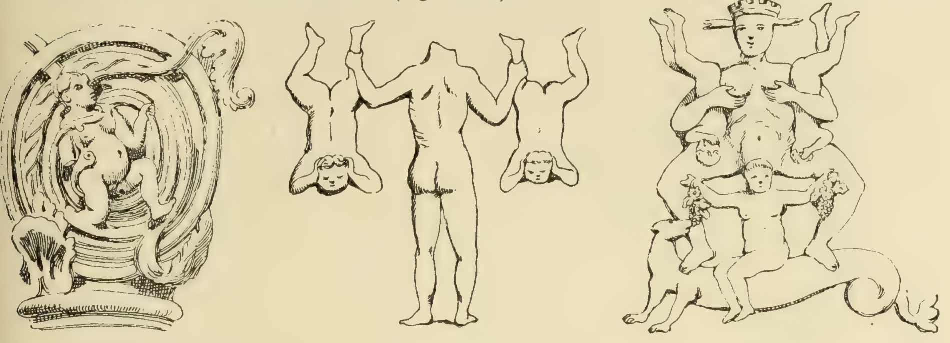


Fig. 205. Fig. 206. Fig. 207.

Pennes. — A l'extérieur de l'église paroissiale de ce village, écrit M. Charles Vincens, on a vu, durant des siècles, un bas-relief représentant *Cybèle*, avec son inscription *Matri Deum*. « Ce curieux morceau a disparu vers 1610 seulement ; mais il est gravé dans le *Recueil* de Grosson (page 20). » Le même auteur signale, dans la nef, une statue en marbre de *Sainte Anne*, grossièrement sculptée, datant de MCCCCXXXVI : elle tient sur ses genoux la vierge Marie allaitant Jésus (fig. 208). Nous retrouverons bientôt une représentation analogue. M. Vincens en cite deux autres identiques sur des vitraux d'églises, de Mezières-en-Brenne (Indre) et de Saint-Etienne de Beauvais.

XI. — CALVADOS. [1]

Caen [2]. 1° **Saint-Pierre**. — Nef. Le premier pilier, à gauche en entrant, supporte un petit bonhomme impudent (fig. 209), qui met en action la chanson populaire :

Quand j'étais petit je n'étais pas grand,
Je montrais mon *nu* à tous les passants.

1. M. de Caumont a donné, sans autre indication, la description du bénitier « d'une église du Calvados », qui n'est qu'une Vierge-nourrice décapitée (fig. 210).
2. L'hôpital de la Sainte-Trinité de cette ville s'appelait primitivement hôpital du Nombril-Dieu et devait probablement son nom à la possession d'une fausse relique apportée par un croisé crédule. On sait aussi que Saint-Germain-des-Prés, de Paris, s'appelait, mais symboliquement, « le nombril de la Gaule chrétienne ».

Que signifie cette attitude accroupie? *Chi lo sa? L'Humilité?* Les visiteurs sont surpris de la présence de pareilles inconvenances dans un édifice réservé au culte catholique.

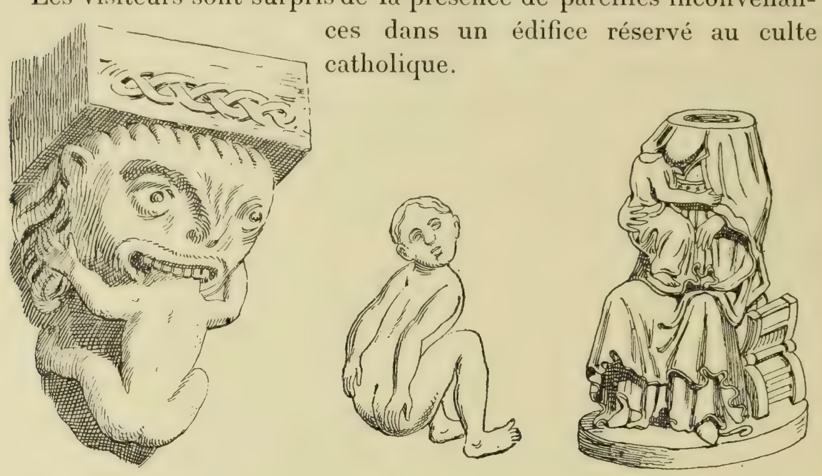


Fig. 208. Fig. 209. Fig. 210.

Pour M. Georges Lanquest, l'explication en est simple et, « bien que cela puisse étonner, dit-il, elle est tout à la louange de nos aïeux, dont la foi était vive... Toutes, ajoute le même auteur, semblent fuir le saint lieu. Les maîtres sculpteurs du moyen âge donnaient libre cours à leur talent, pour représenter de cette manière le vice fuyant devant le Seigneur ». Nous ne comprenons pas bien cette façon de « fuir le saint lieu » en s'y refugiant ; il le fuirait encore mieux s'il évitait d'y paraître [1].

1. Nous nous sommes plusieurs fois expliqué sur ce dévergondage du ciseau jovial et grivois des imagiers d'antan, nous y reviendrons encore, avec de nouveaux documents. Ces petites « horreurs » de sans-culottes, spéciales à l'époque romane et à la première période de l'époque ogivale, sont encore fréquentes au temps de la Renaissance, où s'associent fraternellement dans l'art le sacré et le profane. Elles peuvent avoir un caractère symbolique quand elles font partie d'un groupe, d'une série, d'un tableau ; par exemple, l'antagonisme du Vice et de la Vertu, la lutte des deux principes du Bien et du Mal, l'Ormazd et l'Ahriman, dans la religion de Zoroastre, qui régissent le monde ; mais ces marmousets isolés, tapis dans un coin obscur pour mieux y étaler leur cynisme et leur trivialité, nous font l'effet de charges d'atelier, de mauvais goût, dont les artistes ont été de tout temps si friands. Combien de ces turpitudes ne trouve-t-on pas en dehors des édifices religieux ? Pour ne parler que de Caen, citons au Musée des antiquaires un spécimen en bois, des mieux conservés, et dans l'hôtel de Than, qui remonte au XVI[e] siècle, à l'angle nord du pignon, un autre, en pierre, difficile à dénicher et ignoré même des voisins. Une femme est postée, le dos tourné au cours d'eau

Mais revenons à la nef principale de notre église. Le chapiteau du second pilier, proche de celui dont nous venons de parler, est orné de plusieurs sujets « qui, dit Louis Enault, indiquent chez leur auteur un sentiment beaucoup plus pittoresque que religieux ». Ils ont été complètement retouchés au xv[e] siècle. On voit Aristote avilir sa dignité d'homme et sa qualité de philosophe en se laissant chevaucher par la maîtresse d'Alexandre ; Virgile, amoureux transi, à qui la fille de « l'empereur de Rome, qu'il a priée d'amours », monte le coup de la corbeille, la perfide le retient en suspens sous ses fenêtres ; Tristan de Léonois, qui traverse la mer sur « le pont de l'épée » et vole à la délivrance de sa maîtresse ; enfin, Lancelot du Lac, qui subit l'épreuve de la charrette « ignominieuse », à Rome, pour retrouver son âme sœur, la reine Genèvre. Ces épisodes galants, tirés des fabliaux, des *Romans de la Rose* et de la *Table Ronde*, figurent souvent sur les édifices religieux. Ils servaient, nous le savons, à mettre les hommes en garde contre l'influence funeste du beau sexe, en rappelant l'humiliation, les ridicules et les dangers auxquels exposent les intrigues de l'amour.



Fig. 211.

devenu boulevard qui baignait les murs de cet hôtel ; elle est accroupie, les jupes relevées, dans l'attitude d'une personne qui satisfait un besoin naturel, à l'exemple de cette effrontée qui « trousse haut sa cote » dans la cour d'honneur du château de La Rochefoucauld, en Angoumois. Comme l'hôtel de Valois ou d'Escoville (la Bourse actuelle) occupait la rive opposée à celle où se dressait l'hôtel de Than, des archéologues avisés ont vu, dans cette figure, l'expression grotesque d'une rivalité d'architectes. Selon eux, les deux hôtels auraient été commencés ensemble — chose d'ailleurs inexacte — et le constructeur de l'hôtel de Than, ayant le premier terminé son œuvre, aurait placé et orienté ce personnage burlesque, pour tourner en dérision son rival. Mais, en vérité, nous n'avons là qu'une gaminerie scatologique, dans le goût du jour, destinée à réjouir l'artiste et les badauds.

Notons, d'autre part, qu'on peut voir encore une leçon de morale à côté d'une scène dévergondée, sur les murs de l'hôtel de Nollent ou *Tour des Gens d'Armes*, datant du xv[e] siècle. Chaque médaillon porte un visage d'homme entre deux têtes de femmes, à l'exception de la *Pudicité*, qui n'a point de tête d'homme en regard et dont la légende, écrite avec quelques lettres à l'envers, est ainsi combinée pour dérouter et amuser le public : ԀVᗡICIA VINCIT MƎROMA, *Pudicitia vincit amorem* Mais, non loin de ce précepte illustré pour l'édification, un médaillon de la façade donne la figure d'une femme qui offre le sein à deux nourrissons adultes (fig. 211).

Pour en finir avec ces images burlesques de Caen, rappelons que l'hôtel de Valois, bien que situé en face même de l'église Saint-Pierre, se singularisa, comme son voisin, en érigeant à son faîte un majestueux phallus.

La leçon de morale qui ressort de telles « histoires » est renforcée encore par l'autorité des personnages choisis comme héros de ces mésaventures : le doux Virgile, le grave Hippocrate et le sage Aristote, qui

Par femmes furent surmontés
Deçeus, vaincus et affolés.

Une des miséricordes de la cathédrale de Rouen rappelait aussi le *Lai d'Aristote* ; mais le cardinal Cambacérès, qui n'entendait pas la plaisanterie, l'a fait supprimer. Ce rigide prélat a cependant respecté le même sujet au portail de la Calende ; ne l'a-t-il pas remarqué ou bien l'a-t-il jugé d'une façon plus convenable ?

Une dernière remarque, avant de quitter Saint-Pierre : les chapelles absidiales sont ornées de médaillons mythologiques.

2° **Saint-Nicolas.** — Désaffectée depuis 93, elle sert de magasin à fourrages ; c'est dire que le seul monument d'architecture normande intact à Caen est voué tôt ou tard au feu. A l'extérieur de l'abside, un modillon porte un personnage nu qui se présente de pile et dont la tête disparaît dans la gueule d'un monstre : Saturne ou Léviatan ?

Cette vieille église est entourée de gargouilles sans ornementation, mais d'une simplicité de facture qui les a fait prendre, peut-être à faux, pour de monstrueux phallus.

3° **Saint-Etienne** et 4° **Sainte-Trinité.** — Guillaume-le-Conquérant épousa, contre l'aveu du pape, nul ne l'ignore, Mathilde « l'idole de son âme », déjà en puissance de mari. En expiation de cet adultère, il fit construire la première église, sous le vocable d'ABBAYE-AUX-HOMMES, et son épouse, la bigame bigote, fonda la seconde ou ABBAYE-AUX-DAMES. Ces deux édifices perpétuent donc le souvenir et le mauvais exemple d'une violente entorse donnée aux bonnes mœurs et aux lois civiles et religieuses.

Mentionnons, parmi les motifs sculptés sur les miséricordes de Saint-Etienne : (Stalles hautes, côté de l'Evangile), n° 1, Personnage nu, couché ; n° 9, *Mercure*, nu, le pétase sur la tête, les ailes aux pieds, tenant le caducée et la bourse ; n° 11, *Bacchus* enfant, nu, avec ceinture de pampres, un cruchon d'une main et une coupe de l'autre ; n° 20, Harpie (Stalles basses) ; n° 6 *Cupidon*

ailé, bandant son arc ; n° 9, *Zeus*, brandissant la foudre et couché sur une nuée ; n° 11, Personnage nu auprès duquel est un vase ; n° 18, Néréide ; n° 21, Buste de *Cérès*, d'un faire charmant, une faucille à la main et une gerbe de blé dans l'autre ; n° 24, Néréide et son miroir, la *Séduction*.

Mme de Genlis a signalé, dans cette église, un curieux et très beau tableau d'une *Sainte-Famille*, dont les figures de saint Joseph, de la Vierge et de Jésus étaient des portraits de Henri IV, de Gabrielle d'Estrées et du duc de Vendôme, leur fruit ; singulière Sainte Famille !

Une statue équestre d'un saint Martin décapité offre comme particularité le développement exagéré des organes du cheval entier (fig. 212) ; un pareil lieu, il nous semble, eut exigé plus de retenue dans la « fo-orme ».

5° **Saint-Ouen.** — Pierre tombale du vicaire Prévost : au fronton, deux femmes nues, ailées, sont assises et tiennent une couronne d'une main, une lanterne de l'autre. Au-dessous de l'effigie du personnage, placée entre les deux figures angéliques, on avait gravé un sonnet, aujourd'hui effacé par le temps et que M. Paulain Carbonnier[1] a restitué en grande partie :

Passant qui que tu sois, tu rappelleras
Les vertus de celui dont tu vois ici l'ombre.
N'oublie pas même un jour, en vivant dans le monde
Combien triste la mort et triste le trépas.

Sois *vaillant*, sois gaillard, avant que tu sois bas,
Sois *puissant*, sois *encore* un Crésus en richesse,
Sois même un Salomon en vertu en sagesse
Tout cela de mourir ne t'empeschera pas.

Mourir c'est un tribut que les princes et rois
Doivent tous à la mort, en ce monde une fois
Et n'y a nul ça bas que le sort en exempte.

Bernardin Le Prevost qui repose en ce [lieu
Ce prestre tant zélé au service de Dieu
En la fleur de ses ans en a payé la rente.

1. A notre tour, nous nous sommes permis de remplacer, par des mots en italiques, ceux qui manquent.

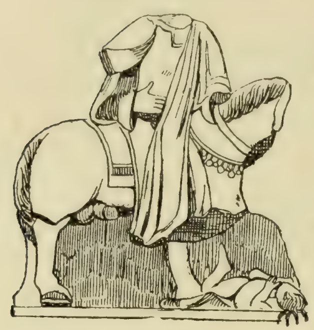


Fig. 212.

Il est mort en 1631, à l'âge de trente ans.

6° **Musée.** — Deux tableaux, à sujets religieux, nous intéressent surtout par la bizarrerie de leur composition. D'abord, le *Baptême de Jésus-Christ* par Zustris Lambertus (XVI[e] siècle), provenant d'une église démolie. Entre deux groupes de personnages habillés, et non loin de Jésus dévêtu, une femme complètement nue, « prend des poses sur un rocher » (fig. 213). Attend-elle le baptême ou est-ce encore une figure allégorique ? Tout en dénouant sa longue chevelure, elle fixe avec curiosité le Saint-Esprit qui voltige au-dessus du Seigneur[1].



Fig. 213.

Ensuite, la *Tentation de saint Antoine*, magnifique peinture de Paul Véronèse, mais non moins étrange. Nous en empruntons la description à Louis Enault :

Le diable a renversé le saint, et il l'assomme avec un pied de cheval, dont il est armé, tandis qu'une femme cherche à l'induire en tentation. Le moment est assez mal choisi ; on ne peut pas faire deux choses à la fois, et, pendant qu'on est assommé, il est bien difficile de penser à mal, quand même on le voudrait, ce qui n'est pas le cas du saint personnage. La femme est une de ces natures blondes qu'a si souvent caressées l'amoureux pinceau de Véronèse ; le tableau, qui semble aujourd'hui un peu foncé de ton, est d'une violence de mouvement et d'un charme de couleur inexprimables.

1. Une miniature d'un manuscrit de la Bibliothèque nationale (n° 7013), donnant *Une traduction de l'Apocalypse*, montre une scène d'immersion plus piquante (fig. 213 *bis*). Il s'agit du baptême, dans une cuve, d'une femme nue — Sainte Madeleine, d'après M. Paulin Paris — par saint Jean. Sept hommes cherchent à voir la catéchumène à travers les joints des portes et le trou de la serrure. « Celui qui a le moins de chance de réussir, dit L. Maeterlinck, s'arrache les cheveux ; un autre s'exhausse sur un de ses compagnons. »

La créature tentatrice qui semble crier au saint ermite : « l'Amour ou la Vie ! » lui offre voluptueusement sa mamelle gauche.

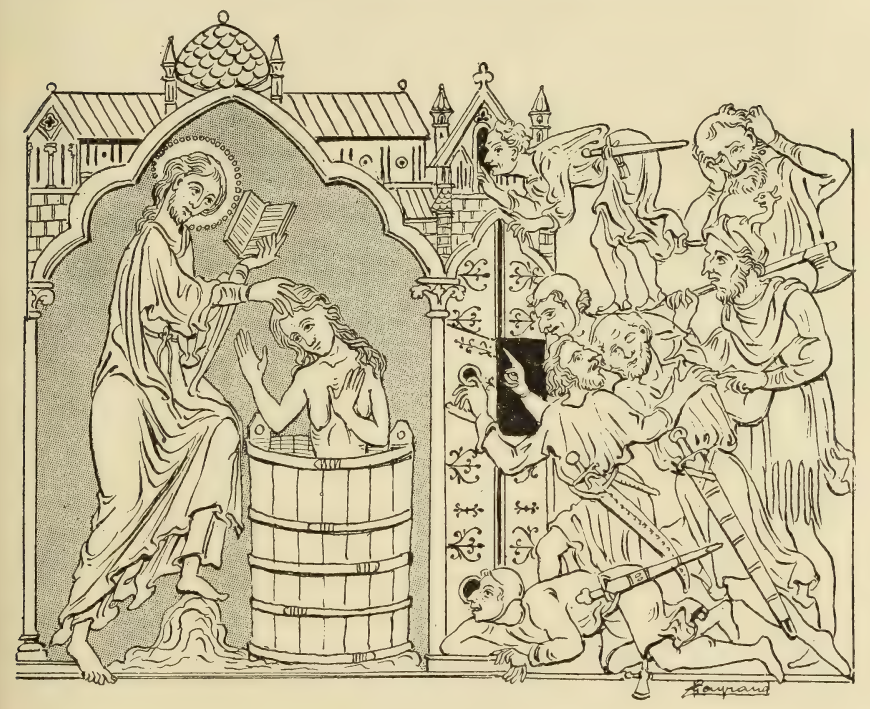


Fig. 213 *bis*.

Bayeux. **Cathédrale.** — Le *Jugement* réglementaire du portail est conçu selon l'ordonnance habituelle ; le nu s'y manifeste plutôt prou que peu.

A la porte d'Artenai, la clef de voûte en rosace est formée de sept corps nus rapportés à la même tête grimaçante, constituant ainsi un monstre contraire à la bête à sept têtes de l'*Apocalypse*. C'est la fantaisie extravagante d'un artiste en belle humeur (fig. 214).

La *Tapisserie de Bayeux*, appelée primitivement *Toilette du duc Guillaume*[1], broderie attribuée à la reine Mathilde, est actuellement à la Bibliothèque de la ville. Ses soixante-dix-neuf tableaux, ins-

1. Le Père Dom Bernard de Montfaucon, religieux bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, en a inséré la copie dans ses *Monuments de la Monarchie française,* mais il a supprimé les... détails intéressants.

pirés du *Roman de la Rose*, sur une longueur de 70 mètres et une hauteur de 0,50 cent., dont 16 cent. 1/3 réservés aux bordures supérieure et inférieure, développe l'histoire de la conquête d'Angleterre par Guillaume le Bâtard. Primitivement, cette imagerie devait servir d'ornement au tombeau du Conquérant, dans l'église Saint-Etienne de Caen ; elle décora ensuite la nef de la cathédrale de Bayeux, où on l'exposait certains jours de l'année : « le jour et par les octaves des reliques ».



Fig. 214.



Fig. 215.

Sur cette précieuse étoffe figure une seule femme, dame ÆLFGIVA (fig. 215). « Le Normand vainqueur, dit Henri Bouchot, a voulu que la Saxonne fût dans une posture humiliée : on l'expose en l'accointance d'un homme d'église, on la désigne aux moqueries. » Cet épisode, intercalé dans une bataille, porte en légende explicative : VBI VNVS CLERICVS ET ÆLFGIVA, qui n'explique rien. Aussi donne-t-elle lieu aux interprétations les plus contradictoires. Tel soupçonne « un flirt criminel » ; un autre distingue « les signes de respect » dans l'attitude des personnages; un troisième y découvre « une grande familiarité ». Pour M. Thierry, nous avons là un clerc qui vient commander à une entrepreneuse la tapisserie épique de Bayeux ; enfin de Roujou et Mainquet pensent que cette personne énigmatique est la fille de Guillaume, Aele, Aeliza, devenue Aelfgiva, à qui un clerc annonce la promesse de mariage faite par Harold. En fait, rien d'indécent : la dame, habillée, se tient sous un portique ; le clerc, la main gauche sur la hanche, étend le bras droit, dont

la main se trouve à la hauteur de la figure de la belle inconnue.

Notons pourtant qu'au-dessous de cette scène, qui fait peut-être allusion à un acte de violence contre une personne placée sous la protection du duc de Normandie, attentat qui aurait été la cause déterminante de l'expédition, on voit une petite figure nue, dans une posture analogue à celle du clerc. M. Fowke en conclut, d'après Jules Comte, que l'entretien des deux interlocuteurs, représenté plus haut, prit une tournure que l'artiste ne peut traduire, et qu'il laisse deviner dans cet *obscenum* (fig. 215). M. Fowke pense que son hypothèse est confirmée par ce fait que le pigeonnier placé près du clerc est un emblème érotique. Mais c'est donner trop d'importance à des éléments fortuits de cette représentation, dus à la libre imagination de l'artiste, et il n'est pas sûr qu'on doive établir un rapport entre les deux zones de la tapisserie. Ajoutons que ces nudités (fig. 216-218), rappellent, selon d'autres auteurs, les violences que la guerre entraîne à sa suite ; d'autres encore, dont M. Fowke déjà nommé, croient à une allusion aux Anglo-Saxons « appelés subitement aux armes, obligés de se lever tout à coup et de quitter leurs épouses éplorées ». Enfin, le Dr Yvon, de Paris, n'hésite pas à reconnaître, dans ce groupe ultra sympathique, Eve et Adam ; celui-ci, « dans un état qui ne laisse aucun doute sur ses intentions ! »[1]. *Quot capita, tot sensus.*

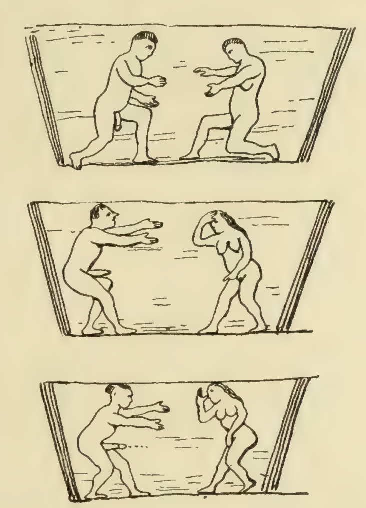


Fig. 216-218.

Personnellement, nous ne voyons là que des vignettes sous forme de polissonneries dans le goût de l'époque ; l'une

1. Notre confrère fait suivre son diagnostic iconographique imprévu, dans la *Chronique médicale,* de remarques dépourvues de circonlocutions : « Je ne sais si les artistes étaient documentés sur les dimensions extraordinaires du pénis de notre premier père ; ou bien était-il de semblable développement au XIe siècle, date à laquelle on rapporte cette tapisserie ? Ou bien encore les filles d'Ève prenaient-elles leurs désirs pour la réalité ? Si l'on adopte l'une ou l'autre des deux premières hypothèses, nous sommes bien moins avantagés. » *Quantum mutati sumus...* Si, par contre, on se range à la dernière hypothèse, cela donne une singulière idée des appétits féminins à cette époque. »

d'elles (fig. 218) généralement expurgée, est en pleine éjaculation[1].

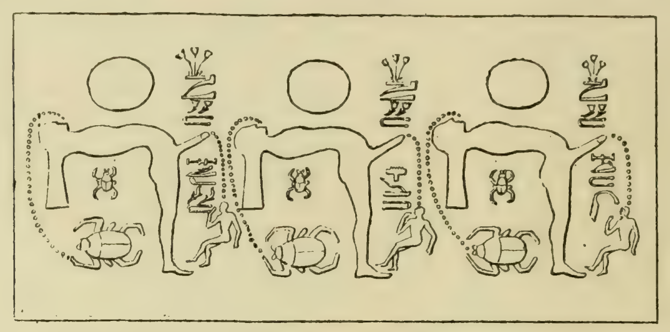


Fig. 219. — Tirée des *Religions de l'antiquité,* par Creuzer, 1841. Vol. II, pl. 86, I. — V. aussi l'*Expédition d'Egypte,* t. II, pl. 86.

Ne leur attribuons donc pas plus de signification qu'aux animaux domestiques, sauvages ou fabuleux, répandus à profusion sur les doubles bordures. En dépit des symbolistes, nous persistons à penser que, sur cette tapisserie de haute lisse et aussi de haute licence, l'artiste a cherché avant tout la variété dans ses illustrations secondaires. Relevons, en dernier lieu, un détail anatomo-physiologique du sujet principal : Guillaume envoie des émissaires au comte de Ponthieu pour le prier de relâcher Harold; l'un de leurs coursiers est trop visiblement un cheval entier (fig. 220).

Beaumais. — La corniche, d'après de Caumont, est supportée par des corbeaux variés, « parmi lesquels on distingue des *obscena* et autres figures singulières ».

Falaise. **Saint-Gervais.** — Marmouset, à mamelles saillantes, sous une console (fig. 221).

1. M. Jules Comte n'a pas reproduit cette phase de l'acte vénérien, contrairement à M. Jubinal et aux photogravures de MM. Neurdein frères. Cette figuration de l'acte génésique est fréquente sur les murailles des temples égyptiens et surtout des tombeaux des rois de Thèbes, mais sous forme symbolique (fig. 219). Les peintures du v[e] tombeau montrent trois de ces figures ; elles lancent des jets de liqueur séminale, marqués par une trajectoire de globules rouges ; un petit être humain termine chaque jet fécondant.

Loeches. — Tableau de Rubens : *Elie dans le désert.* Le maître

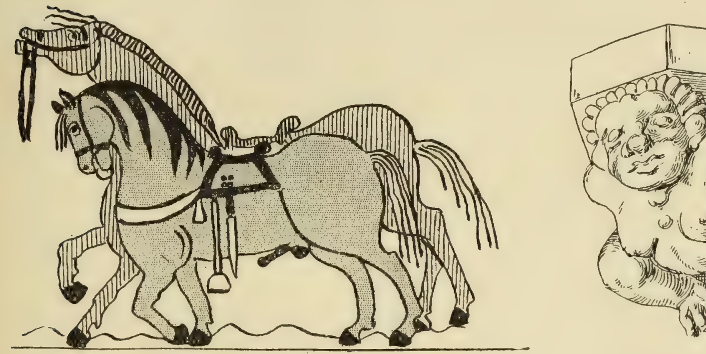


Fig. 220.

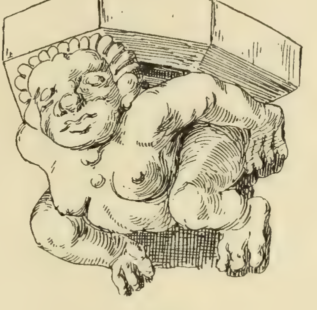


Fig. 221.

flamand a donné au prophète les traits du Vert Galant, qu'on ne s'attend guère à rencontrer dans le désert.

Thaon. — Une des plus anciennes églises de Normandie. « Le pourtour de la nef, dit M. G. Lanquest, est agrémenté de grossières figures d'une naïveté plus ou moins indécente. »

XII. — CANTAL

Aurillac. **Couvent de Saint-Géraud.** — L'abbé Charles, de Saint-Nectaire, qui mourut en 1560 prieur de ce couvent, avait fait peindre sur les murs d'un « cabinet particulier du jardin des figures nues, représentant les deux sexes dans les postures les plus indécentes ». Celles qui existent encore, dans certaines régions du département auvergnat, nous donnent une idée des anciennes peintures murales de cette abbaye de Thélème.

Saignes. — Groupe d'une console extérieure de l'abside, en l'honneur du culte phallique (fig. 222), ou rendant sensible par l'image, dans un but d'encouragement à la reproduction, le *Crescite et multiplicamini* des Ecritures, ou encore la personnification du péché de *la chair.*

Ydes. — Représentation supra réaliste de la *Luxure* (fig. 223) à moins que ce ne soit encore un hommage rendu à la reproduction, suivant les « voies » du Seigneur. Cette sculpture occupe le cha-



Fig. 222. — D'après un dessin atténué, communiqué par M. Artus (1905).

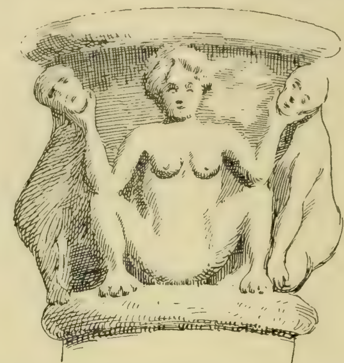


Fig. 223. — Communiqué par M. Artus (1905)[1].

piteau d'un pilier de l'abside, à l'extérieur ; elle est donc exposée, comme la précédente, à la vue des fidèles et des passants ; et cependant nous sommes dans un pays de dévots, dont la *Croix* est le journal officiel. Pas de bégueulerie, comme la *Mère Angot*, les descendants des Arvernes !

XIII. — CHARENTE

Angoulême. **Cathédrale Saint-Pierre.** — « Toutes ces pierres parlent, écrit Michon ; ces chapiteaux déroulent ou une légende ou un trait moral ; jusqu'aux modillons qui étalent, sans gêne, des images trop naïves. »

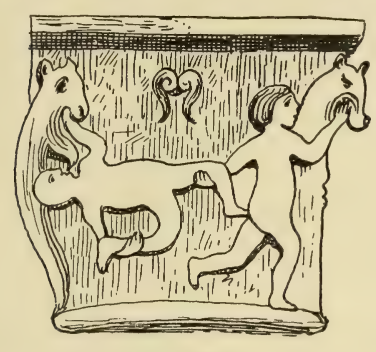
Portail. Bas-relief de la *Charité* qui se dépouille pour les indigents, comme sur le mausolée de Catherine de Médicis, à Saint-Denis, et encore dans la cathédrale d'Amiens.

Nef. A l'un des modillons de l'entablement, une femme nue, la *Luxure*, est en quête d'aventure.

Barret. — Nef. Au second chapiteau de gauche, toujours pour

1. Nous avons supprimé le centre, non de gravité, mais de légèreté, et pourtant il est franchement tracé sur l'original de l'édifice du culte.

tirer une moralité d'une immoralité, et, ici, pour inspirer l'horreur de la fornication, s'étale « une obscénité honteuse », dit Michon : l'amour impudique, en opposition à deux colombes qui s'aiment d'amour tendre et s'entre-becquettent, symbolisant l'amour pudique.



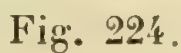


Fig. 224.

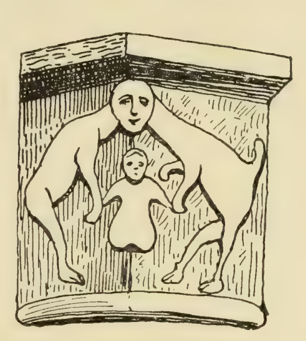


Fig. 225.

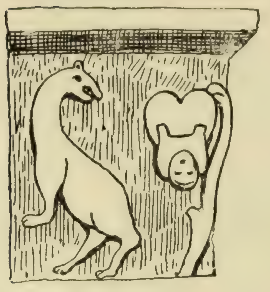
Bassac. — Un *Bacchus* couronné de pampres, dont l'intention caustique est évidente, orne la stalle du prieur.

Challignac. — Chapiteau avec truie qui file et allaite deux petits porcelets dévorants, emblème de la *Maternité* et aussi de la *Gourmandise*.

Chatignac. — Toujours d'après Michon, entre le chœur et l'abside, un très joli chapiteau symbolique et diabolique. Une femme, nue jusqu'à la ceinture, cherche un refuge auprès d'un ange ; elle est poursuivie par un ribaud. Mais un démon saisit ce dernier de sa griffe et dévore une des mains du concupiscent.

Puyperoux. — Scènes extravagantes historiant divers chapiteaux du transept. Pile N.-O. Deux personnages nus (fig. 224) ; l'un a la main gauche dévorée par un monstre, et, de la droite, il s'accroche au jarret de sa ou son complice, aux prises avec un second monstre. Le châtiment de l'*Impudicité* ?

Pile du S.-E. Un homme nu (fig. 225), dont le tronc est seul apparent, se voit sur le point d'être dévoré par deux monstres monocéphales.


Fig. 226.

Pile du N.-E. Une femme nue (fig. 226) semble avoir les mains et les jambes liées; mais, « par un sentiment d'exquise délicatesse », l'imagier l'a placée la tête en bas pour cacher sa nudité. Qui de nous s'en serait jamais douté ? Les pudibonds ont des trouvailles inéluctables !

CONFOLENS[1].


Fig. 227.

SAINT-CUBARDEAUX. — Nef, côté Sud. Un des modillons porte, de même, une femme nue, placée la tête en bas et tenant ses pieds avec les mains. On y voit aussi un homme, pareillement nu, dont la face et le bras sont appuyés sur la hanche dans une torsion bizarre.

XIV. — CHARENTE-INFÉRIEURE


Fig. 228.

AULNAY et SOUILLAC. **Saint-Pierre.** — Au sommet d'un pilier, orné d'animaux enchevêtrés, apparaît un homme nu, vêtu d'un veston ouvert, et dévoré par des oiseaux de proie (fig. 227).

SAINTES. 1° **Sainte-Marie-des-Dames.** — Détail horrifique de porte romane (fig. 228), difficile à expliquer convenablement : un monstre ailé dévore les organes d'un pécheur libidineux.

1. Les idées religioso-superstitieuses sont très répandues dans les campagnes de l'Angoumois, mais l'arrondissement de Confolens l'emporte de beaucoup sur le reste du pays. Les cultivateurs ne connaissent d'autres médecins que les saints, dont chacun a une spécialité : sainte Anne, par exemple, donne du lait aux

Au-dessus du portail, une large frise est occupée par une multitude de personnages nus, des deux sexes. « Il est d'autres sujets, dit de Caumont, que je ne tenterai pas de décrire, tels que ceux représentés sur deux chapiteaux voisins et dont la simplicité des mœurs d'alors explique seule la présence sur une église [1]. »

2° **Saint-Eutrope.** — La *Volupté,* personnifiée par une néréide, occupe l'un des chapiteaux.

Naillé. — Une *Assomption*, en carton pierre, masque le vitrail du fond de l'abside. « Ce groupe, dit J. Lacurie (1851), ne devrait pas figurer dans le saint lieu ; rien de plus inconvenant que la pose de cette Vierge et des anges qui la soutiennent. »

XV. — CHER

Bourges. 1° **Cathédrale Saint-Etienne.** — Certains détails du portail Saint-Guillaume, qui abonde en gracieux motifs, lui donnent un air de « sensualisme païen ».

Les anges des voussures sont des femmes savoureuses, aux cheveux mousseux, à la figure souriante et presque provocante. Prenant des poses théâtrales en de coquettes tuniques échancrées au col et fendues sur les côtés pour laisser voir les épaules grasses et les cuisses charnues, ces femmes cherchent à plaire, n'ont de l'ange que les ailes. Sur les culs-de-lampe des pieds-droits, des enfants nus et potelés jouent avec de grandes fleurs ou des oiseaux : et ce sont déjà des amours de Fragonard ou de Watteau [2].

nourrices et aux bêtes. Quand les paysans ignorent la nature d'une maladie, une commère coupe une étoffe en petits morceaux qu'elle jette dans un vase plein d'eau, après avoir attribué à chacun d'eux le nom d'un saint en vogue dans le pays ; le chiffon qui, le premier, tombe au fond du vase indique le nom du saint guérisseur.

1. N'imitons pas la réserve du célèbre archéologue, sans quoi, à force d' « expurger » et de censurer il n'y a plus d'histoire de l'art possible. On sait que, pour la ville de Saintes, le dimanche des Rameaux était « la fête des p..... » ; le prêtre bénissait des phallus que les femmes portaient comme un talisman en vue d'assurer leur fécondité. Même usage, d'après Dulaure, à Saint-Jean-d'Angély : des gâteaux phalliques, nommés *corpus Christi,* étaient portés processionnellement à la Fête-Dieu. Au XVIIIe siècle, de semblables gâteaux étaient encore confectionnés dans le Bas-Limousin, surtout à Brive, plus digne que son homonyme du sobriquet de « la Gaillarde ». En Auvergne, à Clermont-Ferrand, on préférait les gâteaux appelés *miches,* ayant la forme de l'organe féminin. Déjà au VIe siècle, Johannes Bruerinus Campégius critique cette coutume des *c... sucrés.*

2. André Darty, la *Cathédrale et la ballerine.*

Parmi les épisodes de la *Genèse*, l'ivresse de Noé (IX, 22), suivant le mot de Victor Hugo, est sculptée « en toutes lettres », c'est-à-dire dans sa crudité absolue, comme à Albi et à Pise.

Grand portail. Selon la tradition médiévale, les phases du *Ju-*



Fig. 229. — Cliché de A. Giraudon.

gement se déroulent sur le tympan en trois tableaux de plein relief, qui sortent de la banalité conventionnelle et sont considérés comme le chef-d'œuvre du genre. C'est une page inoubliable. Dans le bouleversement cosmique de la *Résurrection*, les personnages sont « tous nus, à l'exception d'un évêque », dit M. Male. Les peines de l'Enfer sont figurées par une chaudière, où d'horribles démons, à la physionomie goguenarde, poussent et harponnent les recrues

(fig. 229, 230). La marmite infernale, chauffée par des flammes qui s'échappent de la bouche du Léviathan et où sont précipités deux mitrés, sans vêtements, n'est encore occupée que par un moine et une damnée ; un crapaud dévore la langue du tonsuré qui person-



Fig. 230. — Cliché de A. Giraudon.

nifie la *Médisance*, et un autre monstrueux batracien suce le sein de sa voisine, châtiment de la *Luxure*. Les mitrés sont vraisemblablement des abbés ou des prieurs qui, avec la représentation satirique du religieux, rappellent les dissensions du clergé séculier et du clergé régulier.

Les suppôts de Satan, qui devraient être des anges selon Mat-

thieu [1], se distinguent par leurs mufles ricanants et l'aspect monstreux de leurs corps. Sur l'ombilic, le périnée ou la poitrine, ils portent des gueules dévorantes, d'affreuses têtes de vautour ou de Gorgone. A l'exemple du Dr Félix Regnault, nous rattacherons ces êtres étrangement bicéphales aux monstres des inclusions fœtales, bien que l'embryologie n'ait rien à voir dans ces gausseries satiriques, où la verve « endiablée » de l'artiste, oublieux du thème général qui vise au tragique, a répandu plus d'humour que de foi.

« Ces diables, écrit encore A. Darty, sont comiques et obscènes. »

Tous ont des exagérations formidables de sexes. Ce ne sont pas des diables, mais des boucs en folie, des faunes lubriques, des satyres en rut...

Et ces diables, comiques et obscènes, font les pitres. L'un d'eux — comme un athlète qui soulève des poids — brandit, à bout de bras, un moine nu ; un autre, de sa queue terminée en mâchoire, mord la cuisse d'un réprouvé. Certains précipitent, jambes en l'air, dans la chaudière un évêque. D'autres, narquois, attisent le feu.

Nous verrons encore, sur plusieurs vitraux, de telles personnifications des vices, à la fois ridicules et hideuses. On cherchait ainsi, comme nous l'avons dit, à frapper fortement l'imagination du peuple, afin de lui inspirer une plus grande aversion du péché.

Des sujets si importants pour la morale publique, écrit le chanoine Rouvelot, pouvaient-ils être mieux placés que dans la décoration des temples, élevés en l'honneur de la divinité, et destinés à être l'école de la vertu et de la piété ?

Façade. Premier portique, côté droit. *Martyre de saint Etienne* : Saül garde les vêtements de ceux qui lapident le saint et se sont deshabillés pour avoir les mouvements plus libres.

Second portique, du même côté : *Baptême de Léocade, gouverneur des Gaules et de son fils Ludre, par saint Ursin.* Les deux néophytes sont plongés nus dans la cuve baptismale.

La tour Nord, la plus élevée, s'appelle la tour *neuve* ou de *beurre*, parce qu'elle fut bâtie avec les deniers des fidèles, désireux d'obtenir de Pie III la permission d'user de beurre et de lait en carême.

1. Chap. XIII, 41. Le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ôteront de son royaume tous les scandales et ceux qui font l'iniquité.

42. Et ils les jetteront dans la fournaise ardente ; c'est là qu'il y aura des pleurs et des grincements de dents.

L'archevêque autorisa, *proprio motu*, l'usage du fromage. De plus, chaque père de famille était tenu de donner à l'église cinq deniers pour la reconstruction de la tour ; c'était une dîme obligatoire, mais non laïque. Ces tolérances furent renouvelées pour sept ans par Urbain VIII.

Galeries. Les chapiteaux qui couronnent les colonnes des galeries et leurs bases étaient couverts de figurines burlesques. Durant la tourmente révolutionnaire, un membre du district — c'était un maçon ou mieux un goujat — obtint la destruction de ces sculptures « comme fanatiques et contre-révolutionnaires ». Et pourtant ces figurines avaient trouvé grâce devant le rigorisme des calvinistes qui occupèrent la ville durant trois mois, en 1562 ; ce qui donna lieu à cet adage populaire :

En mil cinq cent soixante-et-deux
Bourges n'avait ni prêtres ni gueux.

Chœur. Mausolée du duc Jean. A ses pieds, au lieu du lion qu'on trouve ordinairement sur les sépultures masculines, on voit une ourse, couchée et enchaînée, en l'honneur de sa femme Oursine. Le même animal figurait dans ses armes, avec cette devise : *Oursine le tems vinra*, allusion à son espoir de porter, un jour, la couronne royale. Car, comme il le rappela dans l'épitaphe qu'il composa lui-même pour être gravée sur son tombeau, il était

..... grand de race et d'apparence,
Fils, frère et oncle de roys de France...

A Pâques, avant matines, a lieu la procession du Saint-Sacrement, dite des trois Maries, bien que celles-ci n'y figurent plus ; cette procession fut fondé en 1524 par un chanoine de Bourges, Jean de Laubespine. Les trois derniers chanoines étaient obligés d'y assister « habillés en filles, pour représenter, dit l'acte, les trois Maries venues au tombeau de Jésus-Christ, de grand matin, le jour de la Résurrection ».

Sous une galerie qui conduit à la crypte existe un ornement des plus étranges : un cul-de-lampe (fig. 231) exhibe la région sacrée d'une Vénus callipyge ou d'un homosexuel fessu d'outre-Rhin [1].

1. De telles incongruités ne sont pas rares. On en trouve de semblables à

Examinons en détail les curieuses verrières du XIIIe siècle. A l'abside, voici *Lazare et le mauvais riche*, celui-ci jeté nu, tête en bas, dans les flammes éternelles ; puis, le *Jugement universel* : un



Fig. 231. Fig. 232. Fig. 233.

démon enfourne dans la gueule du Léviathan deux damnées en costume d'Eve (fig. 236). Au voisinage, les *Ressuscités* des deux sexes sortent, sans linceul, de leurs tombes. Au bas de l'*Apocalypse*, le sacrement du Baptême par immersion donné à plusieurs

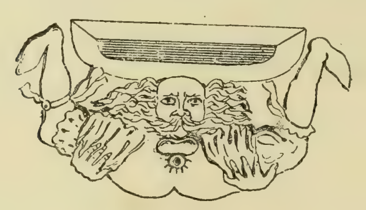


Fig. 234.



Fig. 235.

convertis qui se suivent en file indienne. Au sommet (fig. 237), notre Mère la sainte Eglise, portant découverts ses seins devant lesquels deux personnages fléchissent respectueusement le genou. « Ce

l'Hôtel-de-Ville de Noyon (fig. 232, 233) ; à l'hôtel Lallemand, à Bourges, dont le moulage est au Trocadéro ; dans l'une des retombées des fenêtres du château de Blois ; à Metz, parmi les sculptures de la tour Desch (fig. 234). L'hôtel de la Trémoille, à Paris, offrait aussi sur la façade intérieure, réédifiée dans la cour de l'Ecole des Beaux-Arts, des figurines sans vergogne (fig. 235). Nous pouvons ajouter ces exemples à ceux déjà signalés à Caen. Etait-ce pour justifier leur titre de « maîtres des pierres vives » que les sculpteurs s'appliquaient à communiquer une telle vivacité à des gaillardises de cet acabit ?

sont ses fils, disent S. Clément et A. Guitard, qu'elle couronne dans le ciel, après les avoir nourris sur la terre du lait de la grâce et de la vérité. » Les deux mamelles sont les deux Testaments où l'Eglise triomphante puise le lait céleste dont elle alimente ses enfants. C'est encore l'image de la *Sagesse éternelle*, dont les mamelles nourrissent les âmes chrétiennes de la parole divine.



Fig. 236.



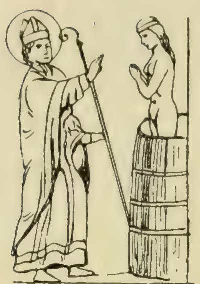
Fig. 237.

Chapelle absidiale. Nous retrouvons la légende, trop souvent contée de *Marie l'Egyptienne* ; ici, la pénitente est rencontrée nue, par Zozime : « Je suis, lui dit-elle, une pécheresse à qui la pudeur ne permet pas d'approcher de vous. Si vous désirez me parler, jetez-moi votre manteau ». Naguère, elle se contentait du mouchoir.

Vitrail de *Saint-Pierre et Saint-Paul* : le premier baptise le centenier Corneille, avec un grand nombre de soldats romains ; mais l'espace manquant à l'artiste, le centenier, sous les formes féminines, occupe seul la cuve baptismale (fig. 238).

Vitrail de *Saint-Martin*. Le saint exorcise un démoniaque (fig. 239) en fermant avec ses doigts la bouche du névrosé, pour contraindre le démon à sortir par « la voie qui convient le mieux à l'esprit immonde ». Fortunat raconte le fait avec la liberté que lui permet le latin :

Nec tamen ob digitos exire per ora liceret.
Fœda ministerii fœdus, vestigia linquens,


Fig. 238.

Sordidus egreditur, quâ sordidus est via [fluxus,
Tale iter arreptum, sic decet ire viator!

Sur l'un des vitraux de la grande nef, actuellement au Musée du Trocadéro, on voyait sainte Cécile, recevant le baptême, plongée dans une cuve jusqu'au nombril, selon le rite grec.


Fig. 239.

2° **Petite Maison des Sœurs Bleues.** — Où, dit-on, est né Louis XI, « le Prudent ».

Emile Deschanel raconte, dans *Par Monts et Vaux*, qu'il a vu au plafond de l'oratoire, droit devant l'autel, « un joli gamin qui pisse dans un sabot. Ici, la sœur bleue qui me servait de cicérone devint rouge, comme il convenait, et baissa un œil ».

BOURG-DE-DIEU. **Abbaye**[1].

LA CHATELETTE (Canton de St-Amand). — Autre saint ithyphallique, le premier abbé de Landevenec (480), et qui dut à la similitude de son nom Guignolé ou Guignolet avec le mot latin *gignere*, engendrer, les vertus de *Priape*. Les femmes stériles absorbaient les raclures de sa braguette magique, constituée par une longue cheville en bois, qui traversait sa statue et que l'on poussait à coups de maillet quand son extrémité était usée. Un archevêque de Bourges supprima le culte d'un pareil saint, mais celui-ci a toujours ses dévotes. Il existait aussi, près de Brest, une chapelle consacrée à ce sanctifié, descendant direct du dieu des jardins.

CHALIVOY-MILON. — Nef. Le côté droit est décoré d'une immense fresque qui représente une mappemonde d'environ six mètres de

1. On y adorait saint Querlichon ou Greluchon, dont l'*Apologie pour Hérodote* rappelle les attributions : « Ce saint se vante d'engrosser autant de femmes qu'il en vient, pourveu que pendant le temps de leur neuvaine, ne faillent à s'estendre par dévotion sur la benoiste idole qui est gisante de plat, et non point debout comme les autres. Outre cela, il est requis que chascun jour elles boivent un certain breuvage meslé de la poudre raclée de quelque endroit d'icelle, et mesmement du plus deshonneste à nommer. »

diamètre, sur laquelle a été tracée l'histoire des générations humaines, depuis Adam. « En beaucoup d'endroits, écrit l'abbé Lenoir, les souvenirs mythologiques sont mêlés aux souvenirs bibliques, ce qui rend ce travail fort curieux. » Eve, séduite par l'esprit infernal, fuit le Créateur, après le péché ; elle est nue, mais son corps est sans chef, pour rendre sensible sans doute que la première femme a perdu la tête. Adam, qui la suit, a une tête « d'animal immonde », un cochon vraisemblablement, si l'on s'en rapporte à cet alexandrin :

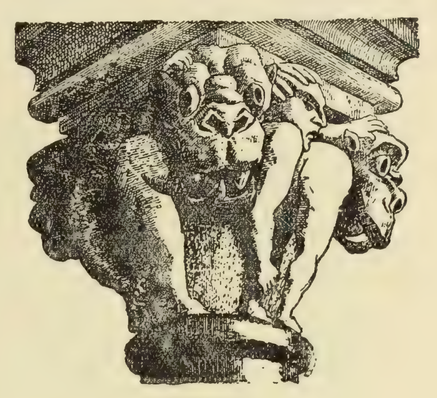


Fig. 240.

Tout homme a dans le cœur un cochon qui sommeille.

Mehun. **Notre-Dame**. — « Eglise sans vitres », dit l'auteur du *Lutrin vivant*, et qui

A pour clergé le plus gueux des chapitres.

Elle offre, paraît-il, quelques détails curieux de sculpture, « mais, ajoute Touchard-Lafosse, ils sont de nature à faire baisser les yeux pudiques ».

XVI. — CORRÈZE.

Tulle. **Cloître**. — Détruit en 1827. Les chapiteaux étaient couverts de monstres bizarres, entremêlés de personnages nus (fig. 240), dont la signification intriguait et égarait l'esprit observateur.

Beaulieu. — Portail. Bas-relief du *Jugement dernier* — mais pas le dernier pour nous — avec ses nudités qui s'agitent selon la formule orthodoxe.

XVII. — COTE-D'OR

Dijon. 1° **Saint-Michel**. — Portail. Samblin a orné le tympan d'un bas-relief comprenant une quarantaine de personnages nus,

comme il convient dans la représentation du sujet qui est encore le *Jugement dernier.*

Entre les battants de la même porte centrale, une colonne, do-



Fig. 241.

minée par une console, en forme de chapiteau luxueusement et luxurieusement fouillé (fig. 241), sert de piédestal à la statue de saint Michel, qui vraisemblablement a remplacé celle de Marie, laquelle d'ailleurs n'était pas à sa place, en raison des sujets profanes du voisinage. En effet, les scènes païennes de ce support, formant dais, y sont associées aux récits de l'Ancien et du Nouveau Testament, les unes du côté gauche et les autres du côté droit. Au milieu de cette alliance disparate, on reconnaît, dans leur majestueuse nudité, *Jupiter et Ganymède*, *Mercure*, *Hercule*,

Nessus et Déjanire, Léda et le Cygne, Apollon qui pince de la lyre, *Vénus* occupée à sa toilette, en compagnie de *Cupidon*, etc. Tout ce monde de la Fable repose sur des têtes d'anges, à moins que ce ne soient des têtes d'amours ; au XVIe siècle, la confusion est fort possible.



Fig. 242.

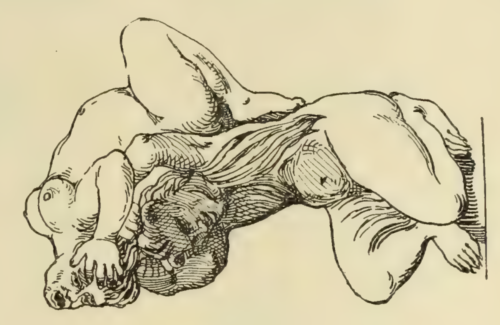


Fig. 243.

2° Cathédrale. — Le tombeau de Joannes Du Berbisey (1720) est orné de deux statues allégoriques, la *Foi* et la *Justice*, qui sont assises de chaque côté du sarcophage. La dernière (fig. 242) soulève son voile pour regarder l'effigie du défunt, sculptée près d'elle et découvre en entier son sein droit ; on l'a comparée à Messaline :

C'est Vénus, tout entière à sa proie attachée.

3° Notre-Dame[1]. — (Place Renan). — Deux larges corniches de la façade sont formées, chacune, d'une vingtaine de gargouilles volumineuses et grotesques. La plus falote est une femme nue, renversée sur le dos d'un démon ; elle jette l'eau par la bouche (fig. 243). Ces hideuses conceptions sont l'emblème des esprits malins qui s'évadent des murs sacrés ; elles dépeignent encore, d'après l'abbé Bourassé, « l'affreuse misère de ceux que l'Eglise a rejetés de son sein ».

Les tombeaux des ducs de Bourgogne, Jean sans Peur et

1. A l'origine, les fêtes des *Fous* et de l'*Ane* répondaient, selon A. Henry, à la double mission qu'eut le Christianisme d'abaisser l'orgueil et de relever l'humilité ; mais, plus tard, elles dégénèrent en saturnales. Leurs extravagances indécentes commençaient à la cathédrale et de là se répandaient dans la ville. Interdites à plusieurs reprises par l'Eglise, elles se perpétuèrent en dernier lieu à Dijon. Les obscénités dont étaient couvertes le « Guidon de l'infanterie dijonnoise » (fig. 247) et les médaillons, en bois sculpté, empruntés à la ceinture de la « Mère Folle »

Philippe le Hardi, placés vers 1450 dans le chœur de la Chartreuse de Champmol et actuellement au Musée, sont décorés, chacun, de 16 statuettes de « plorants », officiers laïques ou ecclésiastiques



Fig. 244-246.

des défunts, costumés en moines pour le cortège des funérailles. Le docteur Cabanès, dans une étude sur le mouchoir à travers les siècles, en signale deux qui se moucheraient, l'un dans son manteau, l'autre avec ses doigts. Ce dernier ne se pince-t-il pas le nez, pour indiquer qu'il est incommodé par l'odeur cadavérique ambiante, comme le font à la cathédrale de Bâle les soldats de Dioclétien enterrant le corps de saint Vincent et ne semble-t-il pas dire comme l'Ours de la fable : « Otons-nous, car il sent » ? L'auteur de l'*Oblat*, parmi ces faux cloîtriers, n'en voit qu'un qui se mouche et un autre qui se cure les oreilles [1]. Ne serait-ce pas plutôt une façon « ondoyante et diverse » d'exprimer leur chagrin de commande?

(fig. 248-254) donneront une légère idée des scènes échevelées qui accompagnaient ces mascarades mystico-satiriques et surtout satyriques.

1. Notule pour rire, sur la diversité des interprétations documentaires. En groupant trois de ces figures de douleur (fig. 244-246), on obtient un trio des plus folâtres, analogue au *Petit vent du Nord*. Le premier semble dire : « Dieu que ça sent mauvais ! » ; le second proteste : « Ce n'est pas moi, c'est lui ! » et le voisin avoue humblement : « Ça m'a z-échappé ! »

4° Hôpital du Saint-Esprit[1].



Fig. 247.

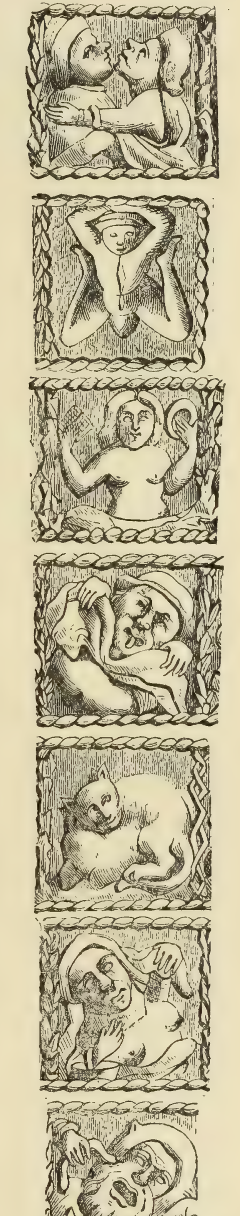


Fig. 248-254.

Beaune. **Hôtel-Dieu** (1445). — Le sujet du fameux rétable de l'Hôtel-Dieu est un *Jugement universel* attribué à Roger Van der Weyden. En l'an XI de la République, les sœurs de l'hospice,

1. La fondation de cet asile et de celui de Rome, sous le même vocable, a été d'inspiration divine. Elle est due à la licence des mœurs romaines à cette époque. Il y est fait nettement allusion dans une miniature d'un manuscrit appartenant à l'hôpital de la Charité, à Dijon (fig. 255). On y voit des femmes ou filles dénaturées, et on lit au bas, en caractères gothiques : « Comment les doloreuses pécheresses, après leur enfantement, cuidant éviter la honte du monde sans penser en Dieu, ne en leur ames par l'admonestement des dyables, getoient leurs enfans sans baptisme en la rivière du Tibre, à Rome ».

Pendant une grave maladie d'Innocent III, un ange lui apparut et lui annonça que s'il voulait être guéri, il devait faire pêcher du poisson dans le Tibre « en près une abbaye de nonnes ». Aussitôt dit, aussitôt fait : les serviteurs du pape lancent leurs filets à l'endroit indiqué et « ne prindrent que petis enfans que on avoit getté ». Le pape « moult espouvanté » se mit en oraison pour demander au ciel de l'inspirer sur ce qu'il devait faire. Un ange lui ordonna de

religieuses de l'ordre du Saint-Esprit, manquèrent à ce point d'esprit par sainteté, qu'elles firent odieusement détruire ce chef-d'œuvre. Elles s'en remirent à un badigeonneur du nom de Bertrand Chevaux, qui couvrit les élus de robes brunes et voila de flammes les nudités des réprouvés. On a heureusement pu restaurer en grande partie cette précieuse composition, telle que le maître l'avait conçue.



Fig. 255.

Ce tableau se compose de sept cases : en bas et à gauche les bienheureux « pauvres d'esprit » entièrement nus (fig. 256-258) ; à droite, les réprouvés (fig. 259-261) ; au-dessus, le Juge et ses Assesseurs qui, moins intéressants pour notre sujet, ne figurent pas dans nos gravures. Le compartiment du milieu, le quatrième, est occupé par un saint Michel, de grandes dimensions, pesant les âmes (fig. 262). On voit une femme sur le plateau des élus et un homme sur celui des réprouvés. Pour établir un juste équilibre, l'artiste a placé, au-dessous de la première, un bienheureux qui remercie le Justicier céleste et, au-dessous du second, une condamnée qui implore en vain sa réhabilitation. D'ailleurs, dans chaque compartiment, pour ne pas faire de jaloux, les sexes ont été égali-

monter sur sa mule, d'aller au lieu où les enfatns avaient été pêchés et d'édifier un hôpital pour recevoir les nouveau-nés délaissés, à l'endroit où sa monture s'agenouillerait. Saint Vincent de Paul n'a rien inventé.

Voici pour l'hôpital du Saint-Esprit de Rome. Quant à celui de Dijon il serait dû à un vœu fait par le duc de Bourgogne, Eudes III, pendant une violente tempête lorsqu'il partit pour la Terre Sainte ; mais Peignot a démontré que ce départ à Jérusalem appartient à Hugues III, fondateur de la Sainte-Chapelle de Dijon, en 1172, et nullement à Eudes III, son fils, fondateur de l'hôpital de la même ville, en 1204.

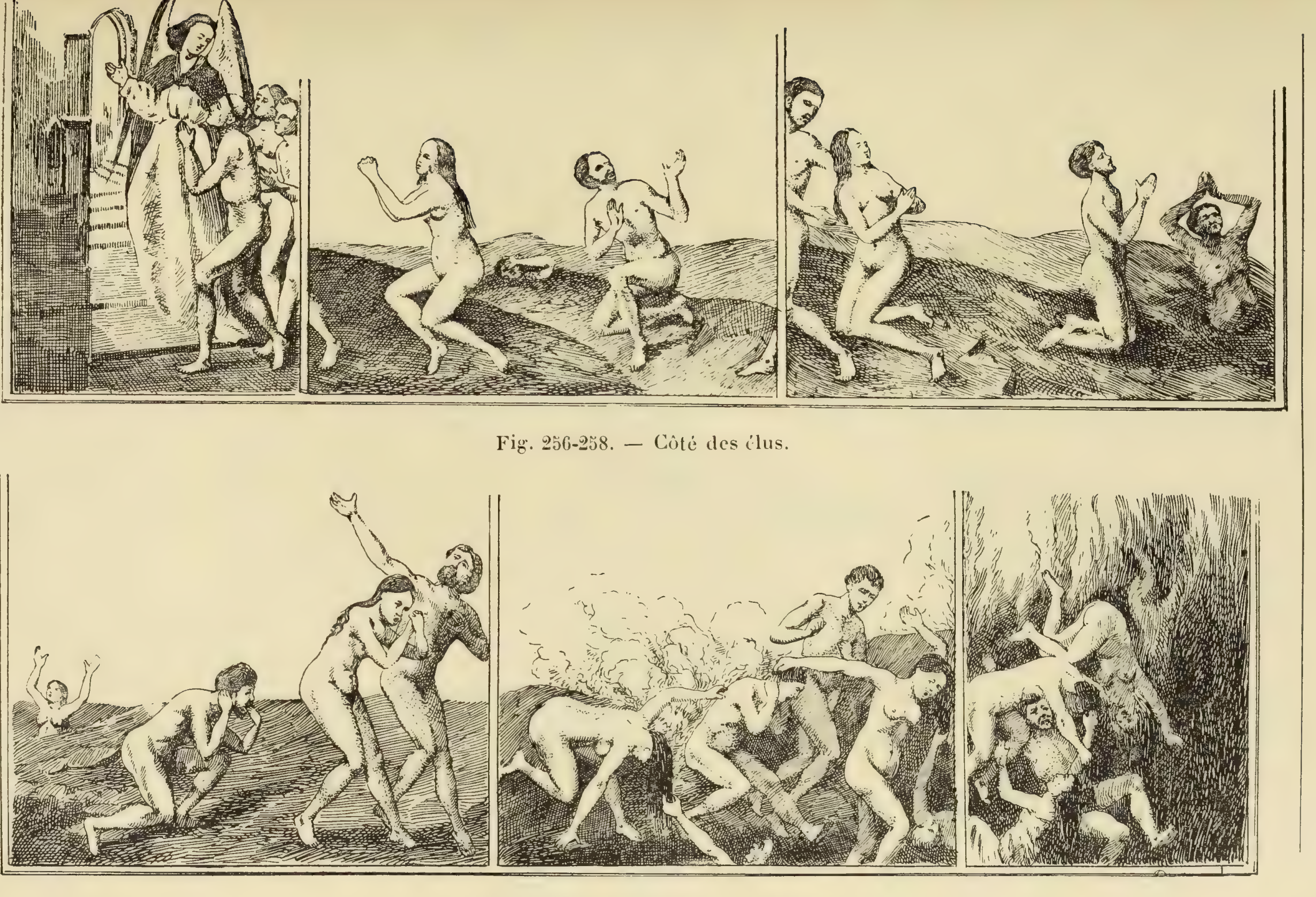


Fig. 256-258. — Côté des élus.

Fig. 259-261. — Côté des damnés.

sés. La partie du tableau qui représente l'exode des élus au céleste séjour n'a d'autre intérêt que la nudité absolue des personnages, contraire à la tradition de l'art chrétien ; quant à la marche des pécheurs vers l'abîme, elle offre de curieuses particularités.



Fig. 262.

5e Compartiment (fig. 259). Un homme courbé se mord la main gauche et se tire l'oreille, de l'autre main ; une jeune fille se tord les mains ; et un voisin envoie sa malédiction ou sa supplique au Juge suprême.

6e (Fig. 260). Un homme s'accroche à la chevelure d'une femme qui tombe aux enfers ; un autre damné regarde avec effroi le gouffre infernal, et une femme, placée en avant, l'étreint avec la force du désespoir, tandis qu'un pécheur couché lui saisit les cheveux.

7e (Fig. 261). Un réprouvé, les poings crispés, entraîne une femme dans sa chute ; une autre condamnée se cramponne au mollet et aux cheveux de ses voisins. Au-dessus du groupe qui dégringole vers l'abîme, un couple le suit et roule la tête la première ; l'homme est saisi par un autre qui tire la langue, en disparaissant dans les flammes vengeresses.

Brétinières. — Cette église est placée sous le vocable de saint Phal, qui avait aussi une chapelle près de Leuglay, réputée par son pélerinage des femmes stériles et construite sur l'emplacement d'un temple de *Bacchus* où l'on adorait le phallus, d'où le nom du saint dispensateur de la fécondité.

Sémur. — Millin donne le dessin d'un motif qui historiait l'une des verrières de cet édifice (fig. 263). L'artiste a vraisemblablement voulu représenter un vendangeur nu, contrairement à celui qui figure sur la porte de la Vierge, à Paris, et foulant le raisin dans la cuve. Il est possible encore que nous ayons simplement sous les yeux un personnage du sexe féminin prenant un bain, ou attendant le baptême par immersion. Le champ aux conjectures est ouvert[1].


Fig. 263.

XVIII. — COTES-DU-NORD[2]

Avaugour. — Sur une petite porte sculptée donnant dans la nef, du côté du Midi, *Cupidon* est placé entre un homme et une femme, ses victimes habituelles. Mais, ici, ce sont elles qui prennent leur revanche : ces personnages, armés d'un arc, décochent à leur tour une flèche au dieu malin.

Beauport. **Abbaye.** — Les peintures de la salle des Dames avaient pour sujets des chasses et des bergeries ; celles de la chambre du Prieur représentaient Cléopâtre, des amours poursuivant un papillon et divers paysages.

Berhet. **N.-D. de Confort.** — Dans la corniche, une femme « d'un orgueilleux embonpoint », pieds et poings liés, tourne sur elle-même ; et, quand elle se présente au retour, ce n'est plus qu'un maigre squelette. M. de Penguern en fait l'image de la transformation qui attend la riche et grosse Bretagne sous la domination

1. *Eurêka !* L'atlas du *Voy. dans les dép. du midi de la France* nous donne la clef de cet hiéroglyphe. C'est un ouvrier foulon, placé entre un cardeur et un coupeur de drap. Une autre méprise est souvent commise au sujet des bas-reliefs du portail, où l'on croit voir la danse de Salomé, ventre en l'air, tête et extrémités à terre. Or, il s'agit de l'assassinat de Dalmace par son gendre, le duc Robert, qui édifia le monument en expiation de son crime : sa victime tombe à la renserve, en posture habituelle à la danseuse..

2. Nous empruntons la plupart des détails concernant ce département à l'un de ses historiens, Benjamin Jollivet, de Guingamp.

étrangère. N'est-ce pas plutôt celle de notre destinée ou de la fragilité des charmes corporels de la femme ?

Au rétable, contre l'autel, l'allégorie semble plus transparente :

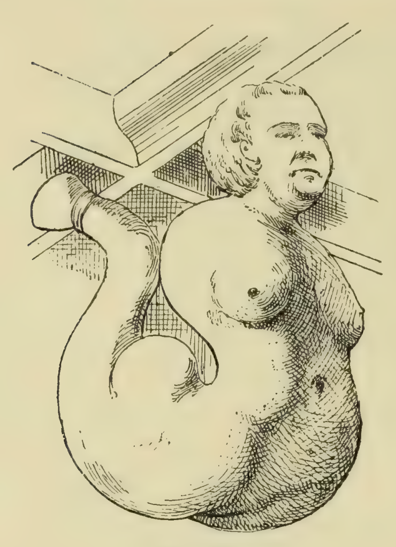


Fig. 264.

Deux statues principales figurent l'*Annonciation*. A gauche, du côté breton, la sainte Vierge, à genoux devant un pupitre, a les traits et le costume de la duchesse Anne. Devant elle, ce personnage agenouillé est sans doute l'ange Gabriel : d'où vient donc qu'il porte le manteau royal, la robe, les cheveux longs et bouclés de Louis XII, et qu'au lieu du lys symbolique, il présente à la Vierge une quenouille ? C'est que le duché tombait en quenouille : la bonne duchesse ne laissait pas ce second fils qui, aux termes de son contrat de mariage, devait continuer la dynastie bretonne.

Coathuel. **Chapelle de Saint-Gildas.** — Le Pardon a lieu le dernier dimanche de septembre ; on l'appelle le « Pardon des Poires » ; ce vocable ne pourrait-il servir de terme générique à tous les Pardons ?

Dinan. 1° **Saint-Sauveur.** — Queue de voûte, sous forme d'une monstruosité monopode et sans bras (fig. 264). Nous rencontrons aussi la *Luxure* avec deux crapauds suspendus à ses mamelles. Cette église renferme encore des bas-reliefs à sujets païens, les *Amours de Psyché*, par exemple.

2° **Saint-Malo.** — On y remarque, comme dans le précédent édifice gothique, un singulier mélange de sacré et de grotesque ; quelques sculptures ont même un caractère nettement licencieux.

Lantic. **N.-D.-de-la-Cour**[1].

1. Le Pardon a lieu le 15 août, mais les marins s'y rendent en toute saison, et le plus communément « pieds nus, la chemise flottant sur le pantalon », dans le mutisme le plus absolu.

Erquy. **Saint-Pierre et Saint-Paul.** — Il existe, paraît-il, sur la porte de cette église, maçonnée dans le mur, une pierre, provenant d'un temple romain, dont la surface intérieure représente la louve allaitant Rémus et Romulus. On signale encore, à la porte Nord, un bénitier qui serait, suivant Baudouin, une ancienne cuvette de sacrifices.

Le Favuet. **Chapelle Saint-Fiacre.** — Jubé en bois sculpté couvert de peintures, avec pendentifs se terminant par des animaux à formes étranges ou des personnages dans des attitudes extravagantes.

Léhon. **Abbaye** [1]. — Moncontour. **Saint-Mathurin** [2]. — Plerneuc [3]. — Plumaudan [4]. — Quintin. **Notre-Dame** ou **Saint-Thurian** [5]. — Sainte-Croix. **Abbaye** [6].

Perros-Guirec. — On voit çà et là dans cette église, toujours d'après M. Jollivet, « des figures d'une indécence inexplicable en

1. Une sorte de servitude pesait autrefois sur les nouveaux mariés de la paroisse. « Ils étaient tenus de venir à cheval, le jour de la seconde fête de la Pentecôte, rompre une perche contre l'écusson du monastère, ce qui s'appelait *courir la quintaine*. Cela fait, le marié prenait sa femme par la main et la conduisait devant le père prieur. Là, elle devait danser en chantant les paroles suivantes :

Si je suis mariée, vous le savez bien ;
Si je suis à malaise, vous n'en savez rien ;
Ma chanson est dite, je ne vous dois plus rien.

Le sénéchal, qui assistait à la cérémonie avec les autres officiers, répliquait : « Vous devez encore à Monseigneur *honneur, respect et l'accolée.* » La nouvelle mariée se jetait alors au cou du révérend père prieur et l'embrassait.

2. A ce pèlerinage, comme à Aurai et à Guingamp, les femmes font plusieurs fois le tour de l'église, « sur les genoux nus ».

3. Cette commune a conservé jusqu'en 1830 le plus scandaleux héritage des fêtes druidiques. « Des danses d'une lasciveté dont notre plume n'oserait reproduire les particularités dégoûtantes qui nous ont été racontées, écrit notre pudique cicerone, s'exécutaient publiquement à côté de l'église. »

4. Une vieille statue de sainte Agathe — actuellement au musée de Dinan — était invoquée par les mères pour être bonnes nourrices.

5. Son trésor possède un fragment de la ceinture de la Vierge ; cette relique sert aux femmes grosses « pour en estre ceintes avec révérance et obtenir un facile et heureux accouchement ».

6. Henri, comte de Penthièvre, qui avait posé la première pierre de cette abbaye, en chassa les religieux établis par son père et les remplaça « par des filles perdues, à la tête desquelles il mit sa propre concubine ». L'écho de cette maison close, ajoute sans malice notre mentor, « a une grande puissance de reproduction ».

pareil lieu » ; mais ces excentricités artistiques étaient de mise à cette époque.

TRÉDANIEL. **Chapelle Notre-Dame-du-Haut.** — Entre autres statues, fort peu remarquables au point de vue de l'art, M. Jollivet signale une *Sainte Mamère* — la

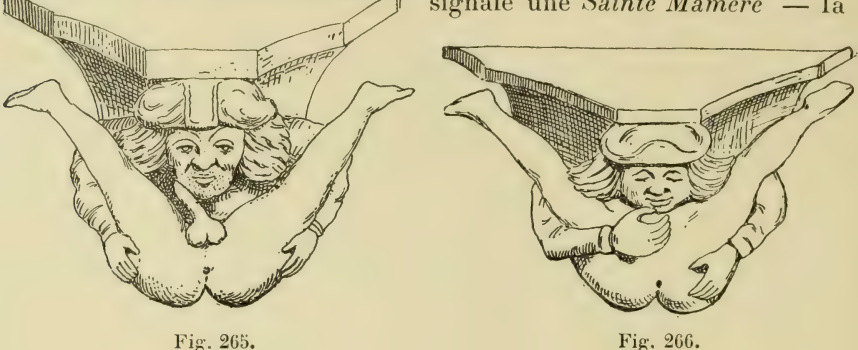


Fig. 265. Fig. 266.

commère de saint Mammès — montrant ses intestins qui s'échappent de son abdomen entr'ouvert et qu'elle retient entre ses bras. Les personnes qui l'invoquent pour une maladie d'entrailles se forment une ceinture de cierges, qu'elles brûlent ensuite aux pieds de la sainte.

TREGUEUX. **Chapelle de Sainte-Marie.** — Elle renferme un tableau représentant la Vierge, qui tient son fils dans ses bras et porte sur la poitrine un soleil de justice.

Près d'elle, un homme vêtu d'une robe blanche que recouvre un manteau noir, montre deux cicatrices qu'il porte au sein ; de sa bouche sort une flamme, avec ces mots : *O Maria, adjuva me !* Un ange, dans l'attitude de l'étonnement, occupait le haut du tableau qui rappelle le fait suivant : Un templier de la Porte-Alain, blessé mortellement en duel dans l'allée de la Ville-Bougault, se traîna jusqu'à la Chapelle, invoqua la Vierge et fut guéri presque aussitôt.

TRÉGUIER. **Cathédrale.** — Certains culots de miséricordes sont particulièrement obscènes et défient toute description (fig. 265-266). Ces sculptures, d'un réalisme forcené et visible dans le chœur, ont été exécutées avec autant d'audace que d'habibilité ; les moins osés

de ces culs-de-lampe représentent, soit un impudent personnage qui montre sa région fessière à nu, soit un autre cynique qui pratique sur lui-même le toucher rectal. Après de telles exhibitions il n'y a plus qu'à tirer l'échelle ou mieux le rideau. Pour ne pas blesser le regard des infidèles, peu familiarisé avec des images qui ne se trouvent qu'à l'église, nous avons dû laisser incomplets les dessins exécutés par Darcel, en septembre 1850, et qui nous ont été communiqués par M. D..., archéologue distingué de Rouen. C'est sous les auspices de figures si peu édifiantes que Renan remplissait ses premiers devoirs religieux; peut-être contribuèrent-elles à jeter le premier trouble dans ses croyances?

XIX. — CREUSE

Fresselines. — Le 21 octobre 1906 a eu lieu l'inauguration du monument sculpté par Rodin, à la mémoire de Maurice Rollinat; le curé de la paroisse a permis d'appliquer contre le mur extérieur de sa paroisse ce bas-relief profane, eu égard à l'amabilité de l'auteur des *Névroses*, qui tenait l'harmonium, le dimanche, à la grand' messe. Echange de bons procédés.

XX. — DEUX-SÈVRES

Gourge. — Le même sujet se déroule sur trois modillons, au-dessous de l'entablement qui règne sur la porte principale. Nous empruntons à l'abbé Auber la description de ces *reliefs*, dont se régalent les yeux libidineux :

Celui du milieu, composé de deux objets réunis, ne laisse aucun doute quant à sa signification dissolue, « *partes utriusque sexus coeuntes* » ; les deux autres, de chaque côté, sont un homme et une femme grimaçant à loisir, et dont le sentiment ainsi rendu ne reste pas étranger à cette vilenie.

Melle. Saint-Hilaire. — En plus de la *Luxure*, dont les seins sont tétés par d'immondes batraciens, on s'étonne de rencontrer, dans un édifice religieux, des personnages et des scènes mytholo-

giques. Cette circonstance a fait croire, mais à tort, qu'il avait été construit avec les débris d'un temple païen.

Parthenay-le-Vieux. — Prahecq. — Sur archivoltes : *Mélusine*, moitié femme et moitié serpent, particulière au Poitou ; symbole de la *Volupté*, au même titre que la femme à queue de poisson, tenant un peigne d'une main, et un miroir de l'autre. Cette fée poitevine était regardée comme la tige de la maison de Lusignan et la fondatrice des anciens monuments du Poitou.

Saint-Jouin. — Figure allégorique analogue à celle de Melle, mais les ci-devant têtards tétant sont ici remplacés par des serpents, comme au portail de beaucoup d'églises byzantines.

Saint-Maixent — Nous venons d'expliquer pourquoi les *Mélusines* abondent sur certains blasons et les monuments poitevins ; ici, un pilier adossé au clocher en porte deux, à queues fourchues. D'après M. Robuchon, l'auteur des *Paysages du Poitou*, où se trouve la figure de cette curiosité archéologique, dans les anciens titres de l'Abbaye, ce pilier porte le nom impropre de « pilier des Sibylles ».

Oyron. — Cette ancienne collégiale possédait d'élégantes et remarquables boiseries, mais une partie de ses stalles a été cédée à l'église de Bressuire. « Leurs miséricordes, écrit M. Jules Robuchon, sont ornées de personnages grotesques et parfois fort indécents » ; ce sont de petits chefs-d'œuvre libertins de la Renaissance.
Le tombeau de Claude Gouffier, appuyé à la muraille, est orné d'une statue, représentant un cadavre étendu sur un linceul[1].

Saint-Loup (sur le Thouet)[2]. — Restes du château que fit construire, sous Louis XIII, le cardinal d'Escoubleau de Sourdis.

Le galant prélat avait voulu que le plan figurât un H, initiale d'une cousine appelée Henriette, et qui ne lui était pas seulement unie, si l'on en croit la chronique scandaleuse, par les liens de la parenté. Du reste,

1. Reproduite dans les *Mémoires de la Société des antiquaires de l'Ouest*, 1839.
2. Sous la Révolution, cette commune reçut le nom de Voltaire : la famille de l'auteur de la *Pucelle*, Arouet, était originaire de Saint-Loup.

Sourdis, qui cumulait les fonctions d'amiral avec celles d'archevêque de Bordeaux, ne se piquait pas d'une retenue trop grande, et ses héritiers durent faire gratter, par respect pour la pudeur et pour sa mémoire, les peintures dont il avait fait couvrir les murs des escaliers.

Saint-Pompain. — D'après l'abbé Auber, on voit deux femmes se livrant séparément à « des lubricités dégoûtantes ». Ces dévergondages solitaires qui, par opposition à un roman de mauvaises mœurs trop connu, pourraient être intitulés : *Charlotte s'amuse*, se passent au-dessous de trois zones arrondies en ogives et couronnent l'entrée occidentale.

XXI. — DORDOGNE

Cadouin. **Abbaye.** — Le *Lai d'Aristote* et le *Lai de Virgile*, qui ridiculisent les passions érotiques chez les vieillards, décorent, l'un, une clef de voûte et l'autre, le chapiteau d'un pilier.

XXII. — DOUBS

Besançon. 1° **Cathédrale Saint-Etienne.** — Tombeau de Ferry Carondolet, orné de génies, de chimères et de néréides. L'abbé de Montbenoit, le corps allongé, est accoudé sur le sarcophage. On voit, au-dessous, son cadavre nu et dévoré par les vers.

2° **Sainte-Marie-Madeleine**[1].

Montbenoit. — Deux sculptures des stalles célèbrent les amours de *Samson et Dalila* ainsi que celles d'*Aristote et Campaspe ;* mais ici, la courtisane moralisatrice est habillée à la mode du xvie siècle ; elle n'a plus de fouet, et c'est avec un bâton qu'elle dirige sa monture.

Sur un accoudoir, deux mégères se crêpent énergiquement le chignon, *unguibus et rostro ;* ce groupe mouvementé symbolise la *Colère.*

1. On célébrait, le jour de Pâques, une « Bergerette », c'est-à-dire une fête religieuse accompagnée de chants et de danses, divertissements justifiés par le vocable de l'église.

XXIII. — EURE

Evreux. **Cathédrale**. — Grilles en bois sculpté, de la Renaissance, avec la tête élégante de *Diane*, la jeune et belle déesse, et le front armé de cornes du *Jupiter Ammon*, qui forment la clôture des chapelles (L. Enault).



Fig. 267 [1].



Fig. 268 [2].

Bourg-Achard. — Chœur. Fragment d'accotoir de stalle, vu de trois quarts (fig. 267) et de face (fig. 268) : sujet assez clair pour se passer de description et de commentaire.

Sur une autre stalle se manifeste encore dans toute sa hardiesse la fantaisie réaliste des huchiers flamands (fig. 269). Une jouvencelle semble se délecter des *excreta* de son élu, et démontrer que

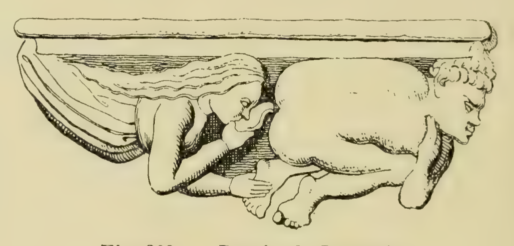


Fig. 269. — Dessin de Langlois.

Dans l'objet aimé tout vous devient aimable.

A moins que ce ne soit la figure d'une damnée, subissant le châtiment diabolique que nous retrouverons au *Campo Santo* de Pise.

Conches. **Sainte-Foix**. — Sur un vitrail du chœur, saint Bernard reçoit un jet de lait de la Vierge nourrice. Cette scène est la reproduction de la gravure de Dirck Van Staren (1524).

Autre verrière curieuse : le *Triomphe de la Vierge*. Marie est

1. Dessin communiqué par J. Adeline.
2. Dessin dû à l'obligeance de M. Deglatigny.

assise sur un char, accompagnée des sept Vertus ; en arrière, suivent des captives, les mains liées ; *Vénus* est à leur tête !

Toujours sur les vitraux du chœur : *Martyre de sainte Foy.*

2e Fenêtre. La sainte, nue jusqu'à la ceinture, est frappée de verges par un bourreau dans le palais de Dacien. Au bas, cette inscription en charabia de sacristie :

LE SENATEUR LIVRE ENTRE LES MAINS
DE DACIEN PREVOST QUI SEVERTI COMPRENDRE
LA FAIRE AVOUER SES DIEUX, MAIS ELLE AÎS (*sic*)
RIEN NE LES PRISE DONC LA FAICT BATRE NUD.

3e Fenêtre. Sainte Foy, toujours le torse nu, est attachée à une colonne. Deux bourreaux lui tenaillent les mamelles, en présence de Dacien :

VOIANT QUA SON DIEU NE RENONCE
CONVERTISSANS PLUSIEURS PAR SON PRECHER
LES MAMELLES SONT A FOY TENAILLEZ
DONT SA FORCE EN RIEN NE DIMINUE.

4e Fenêtre. Sainte Foy, dépouillée de ses vêtements, est plongée dans une chaudière d'où un ange la retire. Autre inscription plus claire, mais versifiée en vers de onze et neuf pieds qui auraient besoin d'un coup de lime :

DACIANUS PAR SES MECHANS TOURMENS
EN UNG VAISSEAU PLAIN DUILLE ET PLOMB DEDANS
LAISSER MAIS SAINCTE FOY VEULT CONTRAINDRE
LA FAICT PLONGER. LANGE VINT TOUT ESTAINDRE.

Saint Caprius est suspendu nu à une potence, en la présence de sainte Foy ; on lui déchire les chairs avec des ongles de fer.

Les hagiographes sont en désaccord sur la nature du supplice de cette vierge. Nous en avons cette version assez différente :

On la despouillast devant le monde, afin qu'ayant honte de sa nudité, elle peust estre distraite de son bon propos. Incontinent les bourreaux la despouillerent, mais tant s'en faut que pour telle ignominie elle perdist sa constance et fermeté d'esprit que plutôt elle fut confirmée et corroborée pourquoy le lieutenant advisa de la tourmenter tant plus et commanda qu'on la mist sur un gril.

Notons encore les particularités plastiques d'un vitrail de la nef, la *Manne*. Plusieurs femmes ramassent à terre la nourriture miraculeuse ; l'une d'elles, assez puissante, découvre en se baissant de plantureux appas. « Un lourdaud mal avisé, dit L. Ottin, crut voir une idécence là où il n'y en a pas » et insista pour qu'on enlevât ce vitrail ; mais, heureusement, la fabrique recula devant la dépense.

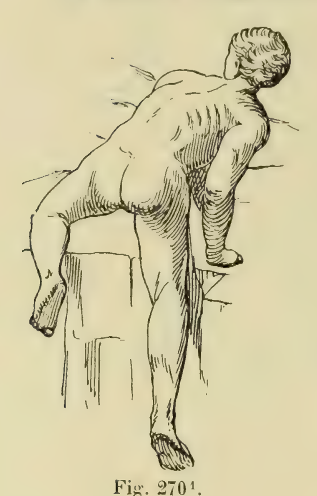


Fig. 270[1].

Au second plan, en haut et à droite de ce vitrail, une femme toute nue, dont la présence ne s'explique guère, se sauve sans demander son reste, évoquant ce distique :

Malo me Galatea petit lasciva puella
Et fugit ad salices et se cupit ante videri.

C'est la copie du soldat nu, vu de dos, qui « grimpe » à la hâte sur le rivage, dans le carton de Michel-Ange, les *Florentins surpris par les Pisans,* au moment où ils se baignaient dans l'Arno. On sait que, par la vérité de ses mouvements, cette mâle académie a fait donner le nom de *Grimpeurs* à la célèbre composition (fig. 270).

Ecouis. **Ancienne collégiale.** — Une statue, en liais, de *Marie l'Egyptienne,* au transept méridional, frappe l'œil du visiteur et étonne par son étrangeté : à l'exception de ses extrémités, elle est entièrement couverte de ses cheveux qui dessinent ses formes (fig. 271).



Fig. 271[2].

Gaillon. — Nous avons décrit[3] un bas-relief qui formait la frise de la salle de bains du magnifique château érigé pour le cardinal Georges d'Amboise, ministre de Louis XII, premier du nom. Les dé-

1. Fragment de la *Guerre de Pise*, d'après la gravure de Marc Antoine.
2. Reproduite par M. Porce, curé de Bourmainville.
3. *Les Seins à l'église,* fig. 56.

tails, d'une légèreté savoureuse, ne manquent pas dans cette demeure qui a abrité un grave prélat : consoles ornées de néréides et sur lesquelles se déroulent des scènes assez vives, celles, par exemple, où une ribaude pince le menton d'un galant, à ses genoux, pendant que l'esprit du mal, placé derrière celui-ci, l'incite à poursuivre l'aventure, etc.

Dans sa vieillesse, le prélat, comme le diable, se fit ermite et entra dans un monastère sous le nom de frère Jean, celui que prendra plus tard Joris Huysmans. Pendant sa dernière maladie, il ne cessait de répéter à l'infirmier qui le soignait : « Frère Jean, que n'ai-je été toute ma vie frère Jean ! »


Fig. 272.

Gisors. — Substitution artistique piquante : M. Lucien Magne[1] a établi que la Vierge du vitrail de la *Circoncision* et la sainte Elisabeth du vitrail de la *Visitation*, sont calquées sur la figure des gravures du maître au Dé : *Psyché offrant des cadeaux à ses sœurs* et *Psyché, prête à se venger de ses sœurs*. Le savant architecte cite d'autres exemples d'emprunts et de travestissements analogues, par ailleurs fréquents, où le sacré se substitue au profane, et inversement.

Louviers. **Saint-Pierre.** — Amusante figurine qui décore une culée d'arc-boutant (xve siècle). Sujet : moinillon rappelant saint Antoine et son fidèle compagnon (fig. 272), mais satirisant le dévergondage monastique de l'époque.

Pont-de-l'Arche. — A la façade principale s'affichent, sans le moindre décorum, Adam et Eve, mais si frustes et si maltraités par le temps qu'ils en sont méconnaissables. Néanmoins, vers 1860, assure notre érudit confrère P. Nourry, une main pieuse, bien connue de la localité, trouvant la tenue du premier homme encore trop indécente, mutila, une nuit, à coups de marteau « toute la partie sous-ombilicale » d'Adam, celle par où il avait péché. Ce qui prouve que le chanoine Fulbert, d'érotique mémoire, n'a pas cessé de faire école.

1. *Les Vitraux de Montmorency et d'Ecouen.*

Prieuré des deux amants. — Situé à une lieu de Pont-de-l'Arche et à quatre lieues de Rouen. Cette appellation est susceptible d'interprétations contradictoires. Est-ce une allusion aux deux amants mystiques, Jésus et Madeleine, qui figurent sur le portail, côte à côte? Les religieuses ne considèrent-elles pas Jésus comme leur époux divin?

Si cette appellation avait été donnée à l'abbaye voisine de Bon-Port, dont le prieur fut Philippe Desportes qui y mourut en 1606, nous serions moins embarrassé pour en trouver la clef. On sait que ce religieux, auteur de poésies légères, eut pour nymphe Egérie et maîtresse Diane de Cossé-Brissac, laquelle fut surprise et tuée par son mari, dans une autre intrigue.

De Saint-Foix donne une origine légendaire de ce vocable[1].

Tillières. — Chœur. Queue de voûte ornementée d'un homme et d'une femme nus, Adam et Eve (fig. 273)?

Chapelle des fonts baptismaux. Le plafond, en pierre, est enjolivé

1. Un riche seigneur du Vexin normand s'efforçait de faire parler de lui par des excentricités journalières. Par exemple, il réunissait, au mois de juin, tous les couples disposés à se marier et, après avoir banqueté avec eux, prescrivait aux uns « de passer la première nuit de leurs noces au haut d'un arbre et d'y consommer leur mariage » ; à d'autres, « de le consommer dans la rivière d'Andelle, où ils se baigneroient pendant deux heures, nuds en chemise, etc. ». Un jeune homme lui demanda la main de sa nièce ; il l'accorda, à la condition « qu'il la porteroit, sans se reposer, jusqu'au sommet d'une montagne qu'on voyoit des fenêtres de son château ». L'amoureux porte donc sa bien-aimée vers l'endroit indiqué. D'abord « son fardeau le soutient », puis il chancelle, tombe et expire, comme le soldat de Marathon. Sa fiancée ne lui survécut pas longtemps et, dit un touchant poème de Ducis,

Lui mourut de fatigue, elle de sa douleur.

Le châtelain facétieux, en expiation de ce double malheur, fonda sur la montagne meurtrière une chapelle, où les deux amants furent réunis dans le même tombeau. Plus tard, la chapelle devint un prieuré. Cette aventure tragique fut l'objet d'un lai de Marie de France, « la Sapho du moyen âge ».

Autre cloche du monastère. Selon une légende différente, cette abbaye aurait été fondée par la « dévote Aimeline », en 1030. Une anecdote singulière, que raconte H. de Jolimont, se rapporte à l'une de ses abbesses, Anne de Souvré, de 1630 à 1651. « En 1800, on découvrit dans un caveau de l'église qu'on démolissait un cercueil en plomb, où l'on trouva, dans un état de conservation parfaite, le corps d'Anne de Souvré... On jeta le corps dans une fosse, au fond de laquelle le hasard voulut que le cadavre restât debout. Cette circonstance, la fraîcheur étonnante de cette momie, frappèrent tellement les spectateurs qu'ils crièrent au miracle... Chacun voulut avoir des reliques de la *sainte*. On arracha son voile, sa robe et jusqu'à son dernier vêtement ; son corps fut abandonné dans un état de nudité complète. »

de motifs païens, sylvains, chimères, etc. Mais ne dit-on pas la messe en langage du paganisme ?

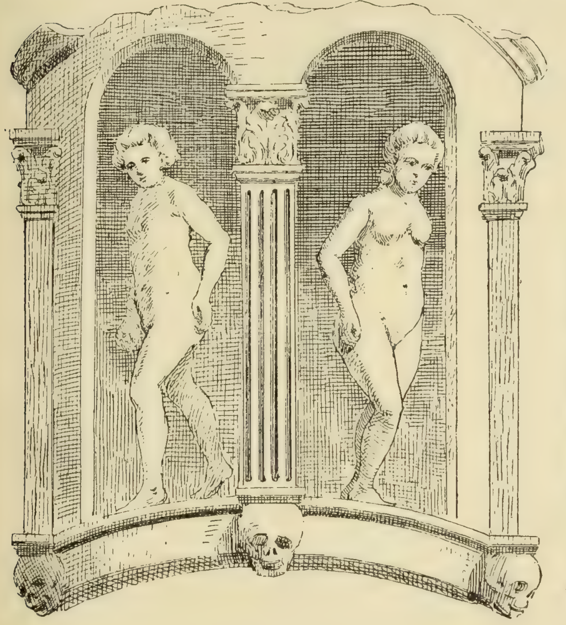


Fig. 273.



Fig. 274.

Verneuil. — Une Vierge immaculée porte sur son abdomen bedonnant un petit Jésus sculpté.

XXIV. — EURE-ET-LOIR

Chartres. 1° **Cathédrale.** — *Extérieur.* — Portail occidental. La première des statues, en commençant par la gauche, est celle d'un monarque dont la tête a été remplacée par celle d'une femme ; d'où l'absence des saillies caractéristiques du sexe féminin sur cette statue primitivement masculine. Par contre, la reine qui occupe le dernier rang a le bedon d'une femme enceinte (fig. 274).

Ces effigies figées du XIIe siècle, sont séparées par des colonnettes couvertes de rinceaux en volutes, finement ciselés, qu'escaladent des adolescents franchement dévêtus (fig. 275).

Porche septentrional. *Création du Soleil et de la Lune* ou *du Jour et de la Nuit* (fig. 276), figurés par un homme nu muni d'un flambeau, qui conduit par la main une femme, également dévêtue. Celle-ci tient sous le bras un disque lunaire; ses yeux sont voilés par les bandeaux de sa chevelure pour indiquer quelle reçoit la lumière du Soleil. Rappelons une fois de plus la bévue de la *Genèse* qui crée la Lumière trois jours avant le Soleil, d'où elle émane.

Un sacristain, plus convaincu que réfléchi, avait imaginé de coller sur la partie non circoncise du Christ une bande de papier jaune qui, contrairement à ses intentions, attirait le regard et provoquait les quolibets. Le curé, plus avisé, fit cesser le scandale en supprimant la cause. *Sublata causa*[1]...



Fig. 276.

Même porche. La *Charité* donne son manteau à un indigent presque nu et se découvre le sein et la jambe du côté gauche. A côté, la *Crédulité* est accompagnée d'un lapin. Déjà ?

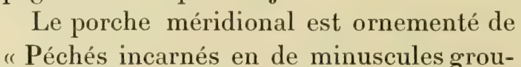


Fig. 275.

Le porche méridional est ornementé de « Péchés incarnés en de minuscules groupes », écrit l'auteur de *La Cathédrale*. « La *Luxure*, ajoute-t-il, est une belle sans voiles, dont un jouvenceau caresse le sein. » N'a-t-il pas confondu ce groupe avec celui de notre figure 278 ? Plusieurs élus, deux rois vêtus de leur couronne (fig. 277) et une dame en peau (fig. 278), sont accompagnés de personnages drapés, des patriarches ? Du côté opposé, brelan de démons qui font le diable à quatre pour entraîner de haute lutte des

1. Déjà, en 1830, un collègue chartrain de la même école restaurait à sa manière les tableaux de sainteté, si nous en croyons le récit de Ferd. Artaria : « J'admirais à Chartres (ville près de Paris) un superbe tableau du Bourdon dans l'église canoniale de Saint-André. Le sacristain qui venait de le découvrir nous faisait remarquer toutes les figures. Mon compagnon, peintre de l'Académie, déplorait un accident arrivé au cou d'une belle figure de femme sur le devant, c'était un trou près de la gorge. — Oh ! ce ne sera rien, dit notre cicerone ; mon intention est d'y coller une pelure d'oignon qui sera de la couleur, et il n'y paraîtra plus. Gardez-vous bien, barbare ! lui cria mon artiste, de porter une main ignorante sur ce chef-d'œuvre, laissez-le avec son trou. Le tableau brille aujourd'hui dans le Musée français. »

réprouvés rébarbatifs (fig. 279, 280), sans compter la théorie classique et résignée d'abbés, d'évêques, de monarques, de nobles et de moniaux des deux sexes.



Fig. 277.

Les sculptures, symbolisant les Vertus et les Vices, ont un air de parenté avec les figures analogues peintes sur la rosace de Notre-Dame de Paris. A Chartres, la *Folie* (fig. 281) est une femme à moitié nue, brandissant une massue — qui deviendra bientôt marotte — et mangeant une pierre pour les uns, du fromage pour les autres. Les vêtements de la *Démence* à Notre-Dame, sont moins en désordre et ne découvrent que son sein droit (fig. 282)[1].



Fig. 279.



Fig. 280.

Toujours au flanc méridional, deux figures grotesques font saillie sur le mur : une truie qui file et un âne qui joue de la harpe, dit « l'âne qui vielle ». La tête et les tettes de la truie ont disparu sous les coups d'un marteau imbécile.



Fig. 281.



Fig. 282.

Plus loin, aux côtes de la dernière fenêtre, deux statues très expressives rappellent, mais dans une attitude plus discrète, les luxurieux de la cathédrale de Bâle : une paroissienne debout, les mains jointes, la hanche provocante et le regard en coulisse, jette le trouble dans les méditations d'un jeune clerc en oraison.

Intérieur. — Chapelle des fonts baptismaux. A l'entrée, dans un coin sombre, on découvre un centaure, arc et flèche en main, qui porte sur sa croupe un personnage nu, une nymphe peut-être, dont il est difficile de distinguer le sexe et le rôle. Le même groupe my-

1. Fauris de Saint-Vincent s'appuie sur ce passage : *Ignem nec tubam neque gladium insano confidas*, pour croire que ce *Fou* porte une torche allumée, d'une main, et, de l'autre, une trompette en forme de cor.

thique apparaît en pleine lumière, à la façade occidentale, au milieu d'enroulements et de rinceaux, sur l'une des colonnettes engagées dans les ébrasements. Nous le retrouverons à l'intérieur.


Fig. 283.


Fig. 284.

Chœur. Sur le pourtour se déroule une galerie de reliefs en marbre. Le plus important de ces tableaux marmoréens, par la saisissante expression des physionomies, par le mouvement et la fougue des attitudes, est celui qui a trait au *Massacre des Innocents* (fig. 283); François Marchand *sculpsit.* Une mère, terrassée par un soldat d'Hérode, se montre de face, la poitrine entièrement découverte, et repousse la lance qui va percer le flanc de son enfant. La *Femme adultère* de Jean Dieu, dit Sablon (1681), est d'une facture plus délicate ; la chemise est entr'ouverte sur les seins nettement modelés sous leur voile léger (fig. 284). Non loin de la Chananéenne, la Magdaléenne s'affaisse aux pieds du Rédempteur, dans son décolleté tradionnel.

Au milieu d'un fouillis d'arabesques d'une variété infinie, qui s'enroulent sur les pilastres et colonnettes du chœur, se dessine une multitude d'êtres chimériques (fig. 285) et d'animaux fantastiques. On distingue, entre autres, un centaure en bonne fortune (fig. 286), chevauché par une nymphe qui lui caresse la barbiche, symbolisant l'entente cordiale et corporelle ; deux personnages impudiques singulièrement enchevêtrés qui se diposent à faire une partie de *footing* ; et un jeune gars nu, qui passe sa main sous sa cuisse pour cacher



ou prendre ses organes (fig. 288). Ce bonhomme solitaire est une représentation allégorique de l'o-



Fig. 285. Fig. 286. Fig. 287.

nanisme ou de la pudeur, selon la disposition symboliste de l'œil qui le considère. Les moulages de ces tableautins de morale religieuse en action sont visibles au Trocadéro.

Arrêtons-nous, un instant, devant quelques vitraux. Voici l'âme de saint



Fig. 288.



Fig. 278.



Fig. 289.



Fig. 290.

Martin qui resplendit sous la forme d'un adulte tout en chair et mitré (fig. 289) ; puis le Christ baptisé, avec des seins de femme

(fig. 290) et dont la nudité inférieure est voilée par les ondulations du Jourdain qui paraît sourdre de son nombril; enfin, les idoles égyptiennes (fig. 291) qui font des sauts de clowns ou de carpes en tombant de leurs piédestaux. L'anatomie de ces figures est fort remarquable; elle est exécutée, « sinon avec une parfaite exactitude, au moins avec une singulière apparence de vérité ».


Fig. 291.


Fig. 292.

Au bas du vitrail consacré à la vie de saint Georges, le corps du Christ apparaît encore absolument nu et insexué, lardé d'un cercle d'épées. Par contre, le trésor possède le voile de la Vierge, qui lui servit à cacher la nudité de son fils. Cette relique s'appelle à Chartres, la *santa camisia* ou « chemise de la Vierge », vénérée par les Chartrains, comme la « tutelle » de leur ville.

Notre-Dame du Pilier ou la *Vierge noire* est l'objet de la dévotion d'un grand nombre de pèlerins. Sur le bras gauche elle porte Jésus, en petit négrillon habillé, et à la main droite tient une poire, l'emblème de la crédulité. Primitivement, la colonne de pierre qui sert de support à ce groupe était « cavée » des coups de langue et de dents de ses fougueux adorateurs, comme le pied de saint Pierre, à Rome, ou le genou d'Hercule que les païens adoraient en Sicile: mais, pour la préserver de l'usure des baisers trop ardents, elle fut entourée d'une boiserie en 1831, et cessa d'être un perpétuel danger de contamination.

Un souvenir rétrospectif, pour finir. Aux fêtes décadaires, lors de la transformation de la cathédrale en temple de la Raison, le superbe groupe de l'*Assomption*, chef-d'œuvre de Bridan, orné d'anges-femmes sommairement drapés, subit une mascarade qui le sauva d'une destruction certaine. L'architecte Morin eut l'ingénieuse idée de placer une pique dans la main de la Vierge, un bonnet phrygien sur la tête et de travestir ainsi Marie en Mariane, déesse de la Liberté! Pour tout dire, ses formes plantureuses plaidèrent aussi en sa faveur auprès des robespierrots sans-culottes.

2° **Saint-Aignan.** — Dans une chapelle obscure, propice aux méditations sur l'amour divin et humain, nous avons découvert ou plutôt deviné une *Madeleine aux pieds du Christ* (fig. 292). La pécheresse repentante est vêtue d'un manteau bleu, ouvert sur la poitrine rebelle d'où s'échappent et pointent deux formidables seins coniques, en pains de sucre, seule partie de la toile mise en pleine lumière.

3° **Saint-Martin-au-Val.** — L'abbé Clerval signale divers piliers du chœur terminés par des chapiteaux couverts de sculptures à sujets fantastiques (XIIIe siècle). Il signale aussi deux colonnes de la crypte, qui sont couronnées de chapiteaux en marbre gris ; sur l'un est figurée une scène de panique et de terreur ; sur l'autre, « une scène d'amour ».

Anet. **Chapelle du Château.** — A la mort de Henri II, Diane de Poitiers fit remettre à la pleutre Catherine les cadeaux, parures et pierreries donnés par son amant [1]. Puis elle se retira dans son château d'Anet, autre cadeau royal et le plus beau ; elle y mourut peu après. Au lieu d'aller rejoindre à Rouen son légitime époux de Brezé, elle se fit enterrer dans la chapelle de sa propriété, sans doute en application de sa devise favorite : *Tant grate chèvre que mal giste ;* laquelle devint plus tard ; « J'y suis, j'y reste ! »

Son corps, selon ses dernières volontés, fut exposé dans l'église des Filles-Pénitentes, avant d'être inhumé à Anet. La « vieille haquenée » mourut à 66 ans, en 1566 ; elle montait encore à cheval, par ostentation, dans les dernières années de sa vie, et se cassa une jambe sur le pavé d'Orléans [2].

1. Juste retour des choses d'idi-bas : Diane, du vivant de son amant, consentait à le prêter à sa rivale et l'envoyait coucher chez la reine ; mais après, les rôles sont intervertis : Catherine, à son tour, envoie Diane coucher à Anet.

2. Il n'y a pas que les femmes qui chevauchent sur le tard. Un de nos clients, à quatre-vingt-quinze ans, avait la même manie d'équitation ; il montait à cheval — monter est le mot car il gravissait les échelons d'un escabeau spécial pour se mettre en selle — et, le plus souvent, la promenade équestre se terminait par une chute. A la dernière, il ramassa une fracture de côte et une pneumonie, dont il revint. Maurice Raynaud, appelé en consultation, n'en revenait pas et de fait il mourut quelques jours après d'une angine de poitrine. Or le mot d'ordre donné à la domesticité de notre écuyer quasi centenaire était chut ! sur ces chutes d'amour-propre. On devait les attribuer à des dégringolades dans l'escalier, dont nous n'étions pas dupe.

Voici, d'après Brès, la description du tombeau de Diane, tel qu'il existait au Musée des Monuments français, salle d'introduction (fig. 293). A Anet, Diane est agenouillée devant un prie-Dieu, qui a disparu. Auprès d'elle, un *Cupidon* écrit « un poulet » ou célèbre les amours de Diane, et un chien — lequel de ses deux préférés Procion ou Syrius ? — garde le flambeau de la *Fidélité*, dont il est lui-même le symbole. Quelle ironie ! La « mie » de François Ier et de Henri II, « fidèle » à son mari de Brézé ! C'est roide ! La statue est placée sur un cénotaphe de marbre noir porté par quatre bustes de Sphinx aux mamelles saillantes ; le tout repose sur un piédestal supporté par quatre nymphes ou « figures de feu » drapées, en bois et sculptées par Germain Pilon ; elles soutenaient autrefois la châsse de sainte Geneviève. Les quatre faces du piédestal sont décorées d'émaux remarquables. Sur celui du devant, saint Thomas, l'incrédule, est représenté sous les traits de François Ier. A la face opposée est le portrait de l'amiral Chabot ; pourquoi pas celui d'Henri II ? Le monument porte cette laconique inscription : DIANE DE POITIERS, MORTE EN 1566 [1].

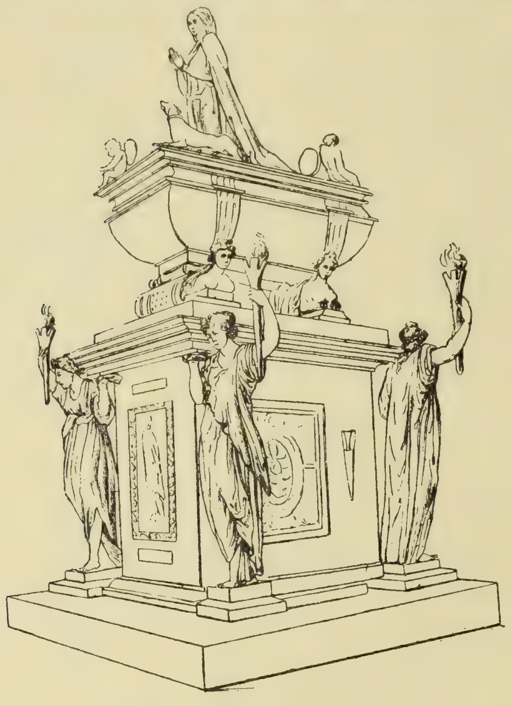


Fig. 293. — D'après A. Lenoir.

1. Elle en méritait une plus éloquente, comme celle de la comtesse de Boufflers, qui fut, sous la Régence, l'idole du prince de Conti :

Ci-gît dans une paix profonde
Cette « dame de volupté »
Qui, pour plus grande sûreté
Fit son paradis de ce monde.

Une médaille, frappée par la Ville de Lyon en son honneur, la représente dans son véritable rôle de courtisane : à l'avers, sa figure avec cette inscription DIANA DVX VALENTINORVM CLARISSIMA ; au revers, OMNIVM VICTOREM VICI, *J'ai vaincu le vainqueur de tous* (Henri II). *Tous,* sans compter Montgomery.

CHATEAUDUN. **Saint-Valérien.** — Sur les vitraux qui éclairent et enluminent le chevet, sainte Anne porte sur le ventre le tronc nu de la Vierge, issante d'une gloire rayonnante (fig. 294). « Elle est à l'état de jeune fille adulte et nubile. La poitrine est parfaitement formée et les lignes accentuées du ventre semblent faire croire que, déjà, la prophétie d'Isaïe : *Ecce virgo concipiet et pariet filium*, est en voie de réalisation. » L'abbé Metais, l'auteur de cette description, a vu une statue en bois, provenant de l'église de Boissy-le-Sec, remarquable par les mêmes particularités symboliques.



Fig. 294.

Outre qu'on n'est pas habitué à voir la Vierge décolletée jusqu'au pubis, cette verrière offre une autre singularité peu commune. Le fond est occupé par la Porte-Dorée, où se fit la conjonction prolifique de Joachim et Anne, *coram populo*. Or, au-dessus de cette accolade virgilienne et évangélique, s'étale une scène de débauche que la plume de l'abbé Metais « se refuse à décrire » (fig. 295); mais le crayon de notre dessinateur, habitué à reproduire nûment la Vérité, l'a reconstituée fidèlement.

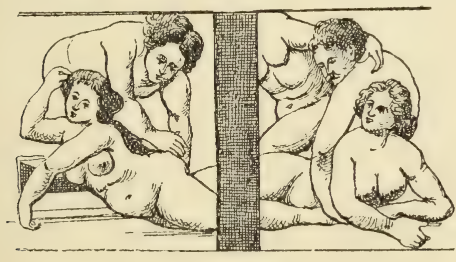


Fig. 295.

Un second vitrail est consacré à la *Naissance de la Vierge*. Elle se montre ici absolument nue et prenant son premier bain, mais sans qu'on puisse noter un développement exagéré ou, si l'on préfère, symbolique des seins et du ventre. Au pied du lit, une nourrice donne le sein à la Vierge, toujours nue, qui le prend goulûment, à deux menottes et fait envie à un enfant plus âgé.

Une verrière de Cour-sur-Loire (Loir-et-Cher) présente, avec cette dernière, la plus grande analogie.

Coulombs (près Nogent-le-Roi). **Abbaye**[1].

XXV. — FINISTÈRE

Quimper. **Eglise du Gueodet** ou **Notre-Dame-de-la-Cité**. — Le plus ancien temple du chef-lieu possède une Vierge noire, dont les seins brunis, selon une réflexion enfantine, doivent fournir du chocolat à Jésus.

Les boiseries du cœur *(sic)*, écrit Cambry, commissaire de la République (An III), est un monument de patience et de singularité. C'est un amas d'ornements légers, de pendentifs représentant des anges ou des hommes occupés des plus sales fonctions de l'infirmité humaine. Elle a pour ornement la tête de Méduse et toutes les bambochades du gothique le plus reculé.

D'un autre côté, *Hercule* étouffe *Antée* et tue l'Hydre de Lerne ; *Zeus* brandit la foudre ; *Léda* est « indécemment » caressée par le cygne olympien et des satyres se mêlent aux rois mages en adoration.

Brest. **Notre-Dame-des-Anges**. — Un charmant tableau, dit J. Bonnassieu, orne la chapelle du baron Menu de Menil, où il fut placé en 1856. Sous la forme de la Vierge entourée de deux anges, sont peints trois portraits de la même famille : ceux de la baronne Menu de Menil et de ses deux filles, qui furent toutes enlevées en même temps par une cruelle épidémie.

1. On y adore ou l'on y adorait le saint prépuce, ainsi qu'à Puy-en-Velay, à l'abbaye de Saint-Sauveur-de-Charroux, à Saint-Jean-de-Latran de Rome, à Angers, à Amiens, à l'abbaye de Saint-Corneille, à Hildesheim, à Châlons-sur-Marne, à Metz, etc. ; il n'y a pas que les pains qui ont profité d'une multiplication miraculeuse et ce n'est pas sans raison que Grégoire XIII a placé la *Circoncision* en tête du calendrier. Timide réminiscence du culte phallique, cette précieuse relique avait le don de guérir la stérilité — conjointement avec les moines — et d'assurer un heureux accouchement. En 1422, d'après l'auteur de *Le Prêtre et le Sorcier*, Henri V, roi d'Angleterre et quasi roi de France, pria les religieux de Coulombs d'envoyer leur joyau à Londres, auprès de sa femme Catherine de France, grosse de son premier enfant. On le fit baiser et caresser à la reine qui accoucha heureusement d'un fils, nommé depuis Henri VI. Cette amulette n'eut certes pas été prisée à Pegli, où les femmes, assure Daniel Stern, « ont le renom d'une extraordinaire fécondité » ; renom consacré par le proverbe génois, *E figge de Pegli fan due votte all' anno* : elles accouchent deux fois l'an.

Cambry, commissaire du Finistère, pour la conservation des mo-

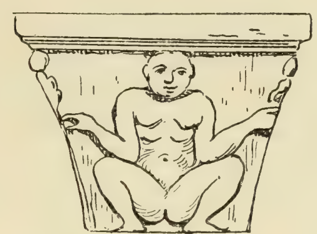



Fig. 296, 297. — Reproduites par la *Revue de l'Art chrétien.*

numents An (III), raconte, dans l'un de ses rapports, l'anecdote suivante :

Maurepas, dans sa tournée des ports, se rendit à Brest ; les Jésuites, instruits qu'il n'était pas favorablement prévenu en leur faveur, jaloux politiquement de convaincre le peuple qu'ils étaient bien à la cour du ministre, imaginèrent de lui demander un tableau pour le maître-autel de leur église ; il ne put le refuser. Les Jésuites satisfaits se retirèrent, en s'applaudissant d'avoir forcé leur ennemi à donner un témoignage public de considération pour leur ordre. Le ministre, à Paris, fait part à Boucher de son embarras et de l'obligation d'acquitter sa parole. Boucher imagine de peindre une *Annonciation,* dans laquelle la Vierge même était un accessoire ; le dos de l'ange très nu, très prononcé, devenait l'objet principal du tableau, il réveillait des idées jésuitiques, rappelait les cent mille épigrammes faites sur le goût de ces bons pères. L'ouvrage, ainsi conçu, fut exécuté et parvint à Brest. Il était annoncé, toute la ville alla le voir ; les Jésuites hésitaient, mais, sans manquer à un homme puissant, comment ne pas se parer de ses dons ? Ils exposèrent à la vénération publique, sur le maître-autel de leur église, le présent perfide du ministre ; il y resta jusqu'à la destruction de l'ordre.

Lors de la vente des meubles et immeubles des Jésuites, un commissaire de la marine acheta le tableau pour couvrir le plafond de son salon et, plus puritain que les disciples de Loyola, « fit mettre à l'ange une culotte de goudron ».

FOUESNANT. — Sur des chapiteaux romans sont sculptées des femmes nues (fig. 296, 297), sous formes de cariatides ou d'impudiques accroupies dans l'attitude humiliante de la défécation.

Morlaix[1]. **Notre-Dame-du-Mur.** — Depuis la démolition de cet édifice (1805), la statue de sa patronne occupe une chapelle de l'ancien cimetière, près de l'église Saint-Matthieu. Elle représente celle qui fut conçue, puis conçut sans péché et « bénie entre toutes les femmes », dans un état de grossesse avancée. Le ventre de l'Immaculée, rapporte notre confrère Félix Regnault, s'ouvre à certains jours, le 25 août et à la fête du saint ; il contient un Jésus en bois. Rappelons, à ce propos, que le directeur du journal la *Calotte* fut condamné à trois mois de prison, en février 1899, — *Loubeto regnante*, — pour avoir publié une représentation analogue, où la Mère de Jésus était figurée en ronde bosse ; et pourtant que d'images similaires ornent nos édifices du culte !



Fig. 298.

2° **Saint-Melaine.** — Les sablières de la toiture sont sculptées de moines, dans les attitudes les plus grotesques ; l'un d'eux, symbolisant la *Paresse* et l'*Ignorance*, la bouche bée, l'air béat et bêta, tient un livre à l'envers. Il n'y a rien de lubrique, en apparence, mais la fainéantise étant la mère dè tous les vices, y compris l'impudicité, c'est à ce titre que cette satire rentre dans notre galerie d'images licencieuses.

Relecq. **Abbaye**[2].

Penmarck. — Un corbeau historié symbolise soit l'amour filial, si c'est un fils qui embrasse sa mère ; soit l'amour conjugal, s'il s'agit de

1. A l'église Saint-Jean-du-Doigt, district de Morlaix, il est interdit aux jeunes filles de danser aux pardons, parce que la tête du précurseur a été le prix d'une danseuse, la Salomé.

2 Les naïfs pèlerins qui vont à la chapelle invoquer saint Benoît, apportent à

deux époux tendrement enlacés ; soit l'amour passionnel, — et, par suite, la *Luxure* — si l'on y voit deux tourtereaux partis pour la grande passion (fig. 298).

Roche-Morice. — Sur un pilier, « certaines figures, dit Max Radiguet, se livrent, avec un débraillé moins impudent que burlesque aux exigences infimes de l'humaine nature », commentaire figuré de la maxime humanitaire : « Nécessité ne connaît pas de loi ».

Landerneau. — Le même auteur signale à notre attention, dans cette église placée sous l'invocation de Cantorbery, plusieurs sculptures assez frustes « d'une orthodoxie suspecte ».

Guimiliau. — Son *Calvaire* (1581) est orné d'un groupe qui rappelle la légende locale de Catel-Gollet (Catherine perdue), damnée pour avoir caché, à confesse, un péché mortel et qui revint, l'année 1560, confier sa faute à ses parents et connaissances, en ces termes traduits du breton :

Voici ma main, cause de mon malheur,
Et voici ma langue détestable !
Ma main qui a fait le péché,
Et ma langue qui l'a nié.

La pécheresse est représentée dans le costume de l'*Eve* primitive. Elle est aux prises avec deux démons qui la précipitent dans la gueule du dragon infernal.

Lambader. — Sculpture en bois : un martyr est étendu, tandis que le bourreau lui arrache l'intestin et l'enroule sur une sorte de broche. Son âme nue, portant le sexe masculin, ce qui est contraire aux canons de l'iconographie religieuse, est conduite au ciel par deux anges (fig. 299).

Roscoff. — Deux bas-reliefs curieux du XIV[e] siècle : l'*Annonciation* (fig. 300), où les seins de la Vierge sont à nu, pendant que Dieu, le Père, lui souffle le Saint-Esprit dans l'oreille — c'est par là qu'on faisait les enfants — et la *Naissance de Jésus*. Ici, la Vierge est assise dans

l'offrande des poules blanches pour les desservants, et de l'avoine dans un bonnet pour leur propre repas sans doute.

un lit et, sur la poitrine découverte, le bambino, en nudité absolue, promène sa main frôleuse.

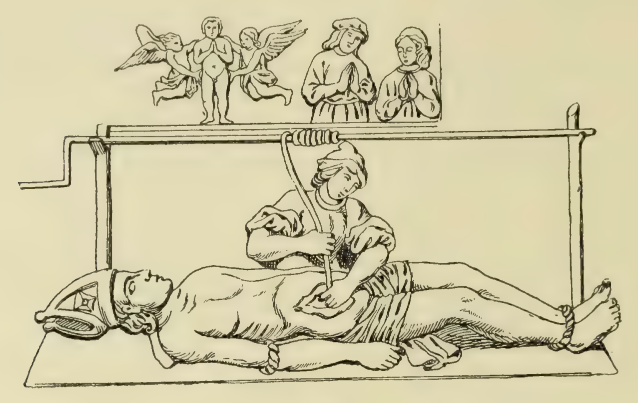


Fig. 299.

Rosgrand. **Chapelle.** — Les panneaux inférieurs de son élégant jubé, en bois ajouré de la Renaissance, sont, au dire de Chaix, chargés de bas-reliefs qui figurent alternativement des sujets sacrés et mythiques.



Fig. 300.

Trémalo. **Chapelle.** — La *Chronique médicale*, sous la signature G.-R. Dalimier, mentionne la représentation très nette « d'un chat en train de lécher un phallus », sur la corniche de la nef du côté gauche. Cet animal est perdu « au milieu des têtes d'anges joufflus chantant *ore rotundo*, des colombes célestes et des autres accessoires ordinaires de la décoration religieuse ». L'auteur ignore si cette « troublante allégorie » symbolise un acte naturel, une perversion... ou une perversité ; il donne vraiment sa langue au chat. Bien qu'il existe une étroite affinité entre cet animal et le phallus, il peut se faire que ce chat ne soit qu'un chien qui dévore un os à ou sans moelle.

XXVI. — GARD

Nîmes[1]. — A défaut de licences artistiques dans les églises nîmoises qui, sous l'incessante surveillance huguenote, observaient



Fig. 300 *bis*. — Ornement d'une majuscule. Tirée du *Droit canonique* (1400) t. V, fol. 1.

la plus rigoureuse austérité dans le choix de leurs décorations, nous n'aurons à signaler qu'un attribut religieux, mais païen, — le phallus, — second symbole de Mendès, qui devint l'emblème de la génération[2]. On en trouve plusieurs représentations sculptées aux

1. A l'intérieur de la cathédrale de **Saint-Castor**, on remarque une étrange disparate : la sépulture d'un orateur sacré, Esprit Fléchier, et le cénotaphe d'un poète galant trop fleuri, le cardinal François de Bernis, à qui « la stérile abondance » de ses petits vers valut le surnom de *Babet la bouquetière*. Cet abbé, « bien joufflu, bien frais, bien poupin, dit Marmontel, en compagnie de Gentil-Bernard, amusa de ses jolis vers les joyeux soupers de Paris ». Il s'attira les bonnes grâces de Mme de Pompadour, en chantant les *Petits trous*... de sa joue, façonnés par l'Amour, qui la prend pour Psyché :

Sur ses appas, il demeure attaché.

Autre contraste : la *Maison Carrée*, ce bijou de temple païen devint, en 1672, l'église des religieux Augustins jusqu'en 1789.

2. Dans nos *Seins à l'église*, nous avons reproduit celui qui se trouvait au-dessus d'un four de Pompéi, que Pansa louait à la ville. A l'entour de cette enseigne parlante, on lit encore cette inscription énigmatique : HIC HABITAT FELICITAS. Des antiquaires ont prétendu que l'ornement et la devise indiquaient la forme du pain. Mais, en raison du relâchement des mœurs dans l'antiquité, n'est-il pas plus logique d'y voir une allusion à la FÉLICITÉ que procure l'acte générateur ?

Si l'image phallique s'explique sur des monuments romains, nous ne

Arènes — sanctifiées par le sang des martyrs chrétiens et dont la construction est attribuée à Antonin le Pieux[1]. Le plus curieux de ces attributs du dieu Priape est celui qui, en dépit du décorum,



Fig. 301.

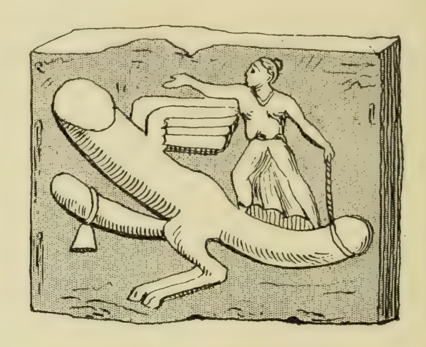


Fig. 301 *bis*.

décore l'un des pilastres voisins de la porte occidentale, à côté du bas-relief qui représente *Rémus et Romulus allaités par la louve*. Il est triple et ailé, à pieds de cerf ; le phallus de la queue est surmonté par une femme qui est debout. Elle tient de chaque main une rêne avec laquelle elle modère et conduit, de la droite, le priape de devant, et, de la gauche, celui qui lui sert de support. Maucombe, en 1801, dans l'*Histoire des antiquités de Nîmes*, déshabille complètement la femme et lui met une verge à la main gauche (fig. 301) ; tandis que Menard et Perrot, en 1829, dans la seconde édition du même opuscule la couvre d'une *stosa*. Ces derniers auteurs ont ajouté une sonnette (fig. 301 *bis*) qui, dans la première édition, ne figure que sur un autre phallus triple, ailé aussi, mais becqueté par des oiseaux. Maucombe en reproduit et décrit un troisième, double, sur le linteau des vomitoires du second rang, à côté de la porte méridionale. La femme qui domine cette trinité ithyphallique symbolise l'empire de son sexe sur les trois périodes de la vie génitale

comprenons pas sa présence dans le frontispice d'un manuscrit — le n° 4014 de la Bibliothèque nationale — mentionné par L. Maeterlinck, et qui contient les *Epîtres de Clément IV*. Cette illustration représente une femme décochant une flèche à un phallus volant, muni d'ailes et de pattes d'oiseau, avec un grelot au cou (fig. 300 *bis*).

1. D'après Millin, ce signe indiquait le lieu de la *fornication*, du mot latin *fornis* qui signifie une arcade.

de l'homme. Cette image allégorique correspond, dans nos temples chétiens, à celle d'*Aristote chevauché par Lampsaque.* Un autre phallus, gravé sur le Pont du Gard, est si détérioré qu'on le prend pour un lièvre couru par des chiens. Ces emblèmes sacrés incitaient à la repopulation, au *Crescite et multiplicamini.* Ils servaient d'enseignement populaire, comme ceux de nos cathédrales, et l'on ne voyait aucun dérèglement dans ces dessins emblèmatiques. En France, ils étaient très nombreux dans le midi, et, encore de nos jours, on retrouve son image vivante dans le geste, que l'on pourrait qualifier de « gesticule », familier aux Marseillais [1].

Cunault.— Sous le tailloir d'un des nombreux chapiteaux sculptés, une néréide offre à un batelier, dans sa barque, l'un des poissons qu'elle tient.

XXVII. — GERS

Auch. **Sainte-Marie Cathédrale.** — Nous avons déjà parlé d'un maniaque ou fanatique qui, en 1840, s'enferma dans l'église et passa la nuit à émasculer les angelots et marmousets sculptés sur les remarquables boiseries du chœur, « chef-d'œuvre de délicatesse et d'érudition ». Les sujets éclectiques de ces exquises sculptures sont empruntés aux deux Testaments, à la mythologie, aux récits légendaires et historiques, et au symbolisme. Le profane et le sacré s'y mélangent sans le moindre choc : M. G. Durand signale sur une des miséricordes des stalles plusieurs femmes nues dans un bain.

Sur deux des accoudoirs (fig. 302), une ribaude, qui y met des *formes,* fait de l'œil mais non pas « à l'œil » — car la femme est un éternel vide-gousset — à un vieux *gentleman* ridé qui a le sac, « l'argument irrésistible » auprès du sexe.

Le bord supérieur d'un autre accoudoir offre un détail inexplicable (fig. 302 *bis*) : un ange ou un malin esprit prend plaisir à s'étirer les mamelles déjà phénoménales.

Chapelle de Sainte-Catherine. Troisième vitrail, à droite. Deux femmes attirent le regard : l'une en costume de *Vérité*, *l'Hé-*

1. Parmi les signes usités dans les couvents de Carmélites pour faciliter la pratique du silence, on demande d'aller à « l'office d'humilité », en plaçant la main sur la poitrine et en renversant le pouce (A. Sallé, 1906).

résie, et l'autre la *Religion,* tenant un cierge et un saint Sacrement (fig. 302 *ter*). Dans l'*Atlas monographique de Sainte-Marie*





Fig. 302.



Fig. 302 *bis.*

d'Auch (in-fol. 1857), l'abbé Caneto a ajouté des ailes à l'*Hérésie* et drapé le petit cavalier, du haut; quel est celui des deux documents — laïque ou ecclésiastique — qui est conforme à la vérité?

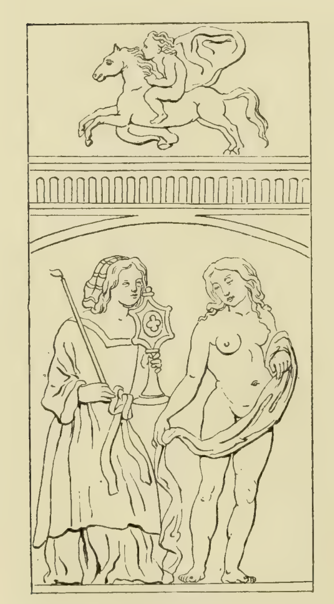


Fig. 302 *ter*[1].

Chapelle du Purgatoire. Sur une verrière d'Arnaud de Moles l'esprit tentateur est matérialisé par le buste gracieux d'une jeune femme.

Chapelle de Sainte-Anne. Troisième vitrail, à droite. Autre nudité féminine, mais complète (fig. 303).



Fig. 303.

1. D'après les *Monuments de la France*, par Laborde.

XXVIII. — GIRONDE

Bordeaux. 1° **Sainte-Croix.**[1] — Cette église dépendait d'une abbaye de bénédictins. Le portail s'ouvre au milieu d'un avant-



Fig. 303 *bis*. — D'après un croquis de M. E. Piganeau, professeur à l'Ecole des Beaux-Arts de Bordeaux.

corps, dont les deux côtés sont fermés et portent une arcade aveugle. Sur chacune sont sculptés cinq groupes ; ceux de la *Luxure* (fig. 303 *bis*) sont à la gauche du spectateur et, à droite, ceux de l'*Avarice*. La femme aux reptiles, image des peines éternelles réservées à la *Lubricité*, est donc répétée cinq fois (fig. 304-306). Contrairement aux représentations similaires, elle est, chaque fois, vêtue scrupuleusement des pieds à la tête. Son corsage s'entr'ouve seulement pour laisser passer ses seins, auxquels s'attachent des serpents ou des crapauds. On ne peut rencontrer d'*Impudicité* minaudière d'un costume plus décent. La tête repose sur un oreiller, pour rappeler que la position sociale du personnage est l'horizontale. Dans quatre de ces groupes, un démon nu couvre la femme de caresses. Seule, celle qui occupe le haut du cintre est sans diable tentateur, comme si le tailleur d'images avait prévu

1. Millin a décrit le tombeau de l'hypochondriaque Montaigne, atteint de néphrophobie, dont l'épitaphe fait allusion à la lithiase rénale et aux coliques néphrétiques qui le torturèrent si longtemps et si cruellement, surtout au moral. Dans une autre inscription en grec, on est quelque peu surpris de relever un calembour ΜΩΝ ΘΑΝΕ ΜΟΝΤΑΝΟΣ (Qui que tu sois qui demande mon nom en disant EST-IL MORT MONTAIGNE ?)

qu'un tel groupe vu d'en bas pourrait prêter à une malicieuse interprétation. Ce qui n'a pas manqué de se produire au sujet de l'arcature de l'*Avarice*, où les cinq damnés sont des hommes, avec la sacoche au cou, tourmentés par autant de démons nus. Précisément le groupe du milieu de la courbe a longtemps été considéré comme la mise en pratique du péché que commettent ceux qui fleurettent sur les bords de la Sprée, et par suite on a vu dans l'édifice un temple païen d'une divinité génératrice. Or ces sculptures sont orthodoxes et conformes à l'esprit de la symbolique chrétienne. Elles se retrouvent fréquemment dans les églises romanes : la *Luxure*, en raison des images suggestives qu'elle inspirait aux artistes et un peu « pour donner à l'âme une salutaire pensée d'humilité par le souvenir de ses faiblesses », et l'*Avarice*, pour inviter les fidèles à donner leur argent à l'Église.



Fig. 304.
D'après le *Bullet. monum.*

Est-ce de cette église qu'il s'agit dans l'historiette racontée par Langlois, à propos de certains vices, « figurés parfois d'une manière non moins infâme que ces vices eux-mêmes » ?

Entre autres exemples, Talma me racontait, un jour, qu'un architecte résidant à Bordeaux, M. Corcelles, l'avait mené voir le portail d'une des églises de cette ville, où le sculpteur avait représenté, sans le

Fig. 305. — D'après Cahier. *Mél. d'archéol.*



Fig. 306. — D'après Cahier.

moindre voile, de honteuses horreurs, dont le nom seul est un outrage à l'humanité.

De bien gros mots pour des images ; qu'eût-il dit de la réalité ?

2° **Saint-André. Cathédrale.** — Au portail central figure une *Aphrodite*, à côté d'un autel où brûlent deux cœurs ; allégorie païenne qui semble se rapporter au second mariage de Henri IV.

Sur une console sculptée en contrefort (fig. 307), les seins d'une réprouvée, nue jusqu'à la ceinture, sont dévorés par deux dragons ailés, à tête et à queue de serpent : toujours le supplice des luxurieuses.

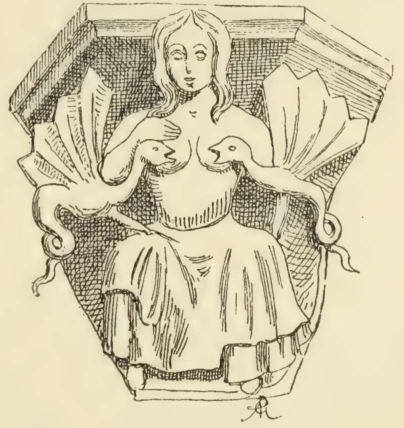


Fig. 307.

Un bas-relief pris pour l'*Enlèvement de Ganymède* représente Jésus, le jour de sa résurrection, sortant de son sépulcre, assis sur un aigle, à la façon de Zeus. Le Dante n'appelle-t-il pas aussi Jésus « un Jupiter qui a été crucifié pour nous sur la croix » ?

...... O summo Giove
Che forti'n Terra per noi crocifisso.

Dans le même ordre d'idées, un poète du XVIe siècle, comme le rappelle l'abbé Auber, écrivit à propos de la Cène :

Tum Christus sociis Bacchum Cereremque ministrat.

(En ce moment, le Christ donne à ses amis Bacchus et Cérès).

3° **Saint-Seurin.** — Emplacement au moins curieux pour un édifice religieux : sur les allées d'Amour et la place du Prado, nom qui évoque l'ancienne salle de danse des étudiants de Paris, construite dans une église de la Cité.

Quelques incongruités sont déposées sur les stalles. Deux garçons dans une position singulière, analogue au groupe de Bourg-Achard, près de Rouen ; un homme, l'*Hérésie*, souille de ses ordures le globe

du monde (la *Papauté* ?), surmonté d'une croix (fig. 307 *a*), paraphrase de ce passage de saint Paul : « Je méprise toute chose



Fig. 307 *a*.

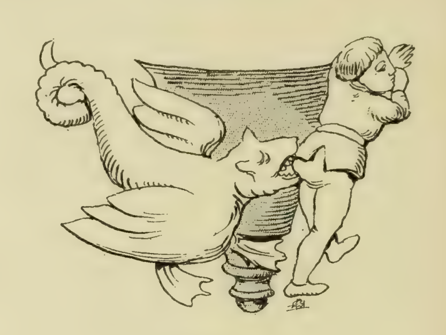


Fig. 307 *b*.

comme des ordures » ; un monstre ailé mord un fuyard à la partie la plus charnue de son individu (fig. 307 *b*) ; luxurieux dévêtu qui

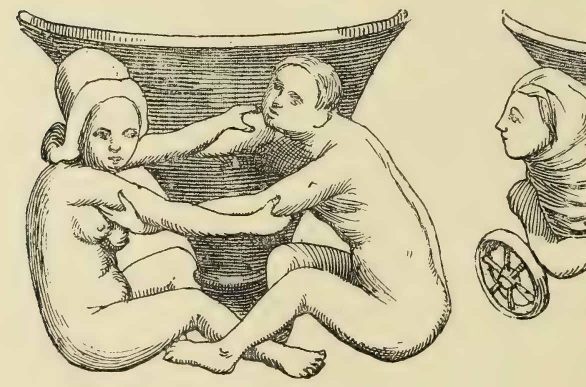


Fig. 307 *c*.

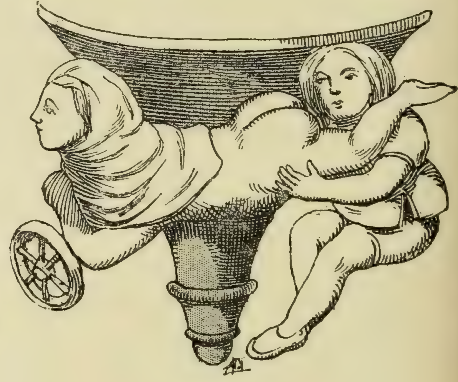


Fig. 307 *d*.

lutine une femme vêtue d'un bonnet (fig. 307 *c*) ; un impudique prend en brouette une femme dont le buste s'appuie sur une roue et le train postérieur nu repose sur les épaules de son partenaire, sujet qui, d'après l'abbé Cirot de la Ville, indiquerait « Entraînement de la luxure et de la vie humaine, appelée par l'apôtre saint Jacques une roue » (fig. 307 *d*) ; un personnage tire une brouette sur laquelle repose le tonneau abdominal d'un cent kilos (fig. 307 *e*) ;

enfin, un personnage, dont la partie postérieure est nue, s'apprête à couver les œufs d'une poule, celle-ci se hérisse et paraît fort irritée (fig. 307 *f*).

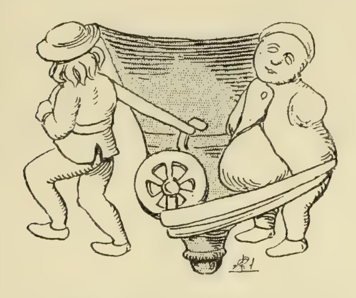



Fig. 307 *e*.


Fig. 307 *f*.

Dans la crypte, cénotaphe élevé en l'honneur de saint Fort. En raison de son nom et de la nigauderie humaine, le jour de la fête du saint, au joli mois de Mai, les mères et les nourrices couchent leurs avortons sur son tombeau, dans l'espoir de leur assurer la *force* physique et la santé. Beaucoup de ces chétives créatures demeurent ainsi quelque temps dans une atmosphère d'une extrême fraîcheur et y contractent des affections de l'appareil respiratoire.

4° **Saint-Macaire.** — Chapiteau occupé par deux bonshommes nus, qui en lapident un troisième, saint Etienne, accroupi et muni d'un ventre phénoménal.

Un tableau du *Jugement universel* offre, en dehors des nudités conventionnelles, une particularité étrange : au milieu, un lit rouge où gît un personnage, mains jointes, vêtu de blanc et l'abdomen encore très gonflé. Le *Bulletin monumental* pense qu'il figure « les justes ou les femmes enceintes *(vœ autem prægnantibus... in illis diebus,* Matth. XXIV, 19), qui ne sont pas encore morts à l'heure ou le Jugement dernier sera sur le point de commencer » ? Pourquoi ne serait-ce pas le « lit de justice » du Juge suprême ?

BAZAS. **Notre-Dame-dou-Mercadil** (du Petit-Marché). — Plusieurs modillons portent des obscénités. Les scènes du *Jugement* sont variées et quelques-unes à caractère funambulesque.

Berson. — Un cul-de-lampe de l'extrémité d'une cimaise présente un homme nu, accroupi, tournant son... verso au public. Une ceinture à large plaque sangle ses reins et il exhibe tranquillement de volumineux organes génitaux. Au point de vue symbolique, les parties sexuelles figurent la luxure et la concupiscence de la chair, d'après Mgr Barbier de Montault ; on y applique, comme punition, des reptiles et des crapauds. C'est là, on le sait, l'explication de ces multiples *obscena*. Nous persistons néanmoins à croire que le remède, c'est-à-dire l'enseignement oculaire sous cette forme est pire que le mal.

Budo. — Côté Sud du portail, encore une luxurieuse nue, mordue par un serpent ; elle est, en plus, tripatouillée par deux démons ricanants.

Castelviel. — A l'arcature de droite des portes aveugles, qui accompagnent les portes principales, deux femmes velues ont aussi les seins dévorés par des ophidiens. L'une d'elles repousse le reptile tortionnaire avec la main.

Izon. **Saint-Sulpice.** — Autre image moralisatrice de la femme aux serpents, qui lui enserrent le cou et les jambes. Voyez *Laocoon*.

Le Blanc. **Saint-Génitour**[1].

Luganac. — Sur l'un des corbeaux qui soutiennent la corniche de l'abside, un homme, la tête en bas, n'offre pas de costume à décrire, mais étale impudemment des formes exagérées. A côté, figure un personnage dont la tête et le corps sont cachés sous un voile épais, qui laisse à découvert les membres inférieurs et les organes génitaux. Autant d'homoncules qui montrent leur « prussien » à tous les passants et s'en « Molke ».

1. Les saints guérisseurs soignent généralement les maladies auxquelles leur nom semble se rapporter ; c'est la médecine des signatures. Par exception, celui qui mieux que tout autre paraissait destiné, de par son nom, à la guérison des maladies génitales, s'occupe ici de la vision ! Le vantail gauche de la porte d'entrée est percé, à un mètre environ du sol, d'un trou, où les gogos, bigots et cagots idiots passent l'index pour chercher un remède pour les maux d'yeux. A quoi bon ? Ils n'en seront pas moins aveugles et continueront à se mettre le doigt dans l'œil.

Paillet. — Une fenêtre est couverte de figures peinturlurées fort peu décentes, représentant des personnages des deux sexes. Des *obscena*, ni plus ni moins édifiants, s'observent aussi à Puch, Saint-Martin-de-Lescas, Aillas, Montpainblanc, Haux, etc.

Pertignas. **Saint-Vincent.** — Deux personnages nus et une tête de loup occupent deux des modillons qui soutiennent la corniche, au-dessus du portail.

Saint-Hilaire-de-la-Noaille. — On rencontre encore sur le chapiteau qui couronne l'un des piliers de la nef, deux serpents mordant les mamelles d'une pécheresse lubrique ; passé le temps où ces mêmes seins auraient damné des saints.

Targon. — A l'une des archivoltes du portail, le même symbole est personnifié par une réprouvée, montée à califourchon sur les épaules d'un démon narquois, qui lui serre les jambes et emporte la fêtarde à la taverne infernale. Un horrible crapaud se cramponne, avec ses pattes, au bas-ventre de la voluptueuse. Cette fréquente exhibition de la *Luxure* et de son châtiment sur les édifices religieux de la Gironde, indique-t-elle que le péché de la chair était particulier aux Girondins et Girondines ?

Villeneuve d'Ornon. — Abside. L'un des modillons extérieurs de la corniche porte une femme nue, accroupie, et un personnage masculin dans une posture analogue ; les organes de la génération sont nettement accusés de part et d'autre.

XXIX. — HAUTE-GARONNE

Toulouse. **Saint-Sernin.** — Portail méridional, dit des *Sept péchés capitaux*, parce qu'il est enjolivé de bas-reliefs emblématiques de la punition des ces péchés. La femme aux reptiles (fig. 308) est assise, nue, les mamelles pendantes, entre deux compagnes debout et vêtues.

On peut voir au Musée une allégorie analogue, sur un bas-relief de granit, qui décorait autrefois le portail d'une vieille

chapelle des Pyrénées (fig. 309). M. du Mège découvre dans ce motif une femme « qui donne au moment même le jour à un serpent, lequel s'attache à la mamelle gauche de sa mère ». Pour nous, il s'agit encore de la *Luxure ;* mais le sculpteur a eu l'ingénieuse idée de faire sortir le reptile infernal de la « nature » même de la femme, l'antre de la fornication, la source du péché de la chair, comme l'exprime amèrement et cyniquement cet alexandrin, qui n'est pas de papillottes, mis dans la bouche d'un misanthrope désabusé :



Fig. 308.

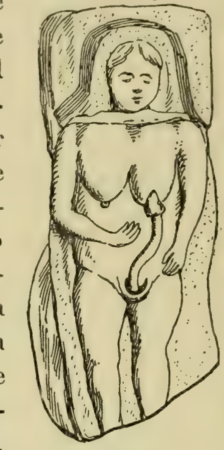


Fig. 309.

L'amitié n'est qu'un mot et l'amour n'est qu'un trou !

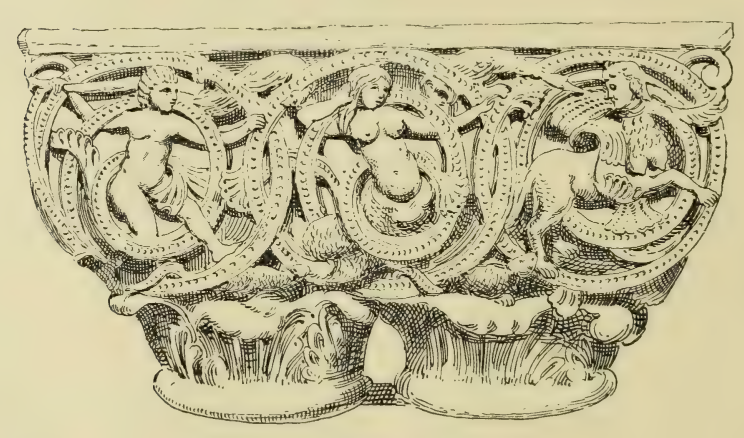


Fig. 310.

Au même Musée et à celui du Trocadéro, chapiteaux jumeaux du XIIe siècle, provenant du cloître de l'ancienne abbaye de la Daurade ou Dalbade, et reproduit par M. C. Enlart, dans son *Manuel d'Archéologie* (fig. 310) : des êtres fantastiques, mais gra-

cieux, s'ébattent à travers un lacis de rinceaux et d'arabesques capricieuses.

Il nous faut mentionner une curiosité archéologique mise arbitrairement sous sequestre et sous scellés. Nous voulons parler de deux gargouilles de la chapelle du Lycée, dont les sujets érotiques — l'une d'elles représente une scène de viol — ont été masqués aux regards des élèves par une armature en zinc, les engaînant hermétiquement et qui coûta 300 francs. S'il est prudent de veiller à ce que rien ne vienne souiller l'innocence de l'enfance, comme le veut l'austère Juvénal : *Maxima debetur puero reverentia*, précepte versifié en contradiction avec ce qui se passe dans les dortoirs, il n'est pas moins excessif de priver les amateurs d'art de la vue de ces gargouilles qui, en raison de leur intérêt archéologique, devraient être démaillotées et placées au Musée.

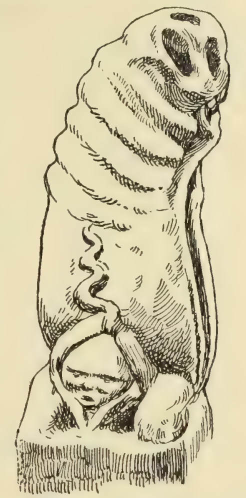


Fig. 311. — D'après une photographie personnelle.

Rue des Lois, même ville, à la porte d'une maison particulière se dressent deux gargolles, en guise de bornes, tirées du cloître de l'église des Jacobins incendiée en 1870. L'une d'elles, décrite par le D[r] Sécheyron dans la *Chonique médicale*, arrête le regard par sa singularité (fig. 311) :

Cette pierre sculptée représente un dragon en voie d'accouchement. La vulve est entr'ouverte largement ; la déflexion de la tête se fait et la bouche, le menton apparaissent à l'extérieur ; les joues, les lèvres sont tuméfiées.

Des varices abdominales profondes sillonnent l'abdomen, de la vulve à la région thoracique du monstre.

Le mouvement convulsif tourmenté de la tête exprime bien l'angoisse et les cris de la fin de la période de dilatation vulvaire.

LARBOUST. **Saint-Aventin.** — Un chapiteau, agrémenté du *Noli me tangere*, c'est-à-dire de l'apparition de Jésus à Marie-Madeleine au jardin de Gethsémani, — lequel est figuré par un simple palmier, — a donné lieu à une erreur d'interprétation des plus naïves. Un ecclésiastique, auteur d'un opuscule daté de 1850, a vu dans cette scène — avec les yeux de la foi — la *Naissance de saint*

Aventin; il a pris le Christ pour la mère du saint, et la femme nimbée qui est agenouillée à ses pieds pour une pieuse matrone faisant prendre à la parturiente un bain de pieds dans de l'eau bénite, afin d'activer la délivrance ! Le plus curieux est que cette interprétation a été souvent reproduite par plusieurs écrivains qui ont donné la description de ce chapiteau [1].

GAILLAC-TOULZA. — A l'un des chapiteaux du portail (XIIIe siècle), saint Laurent, sur le gril, expose sa nudité complète, comme à Gênes; deux anges, nus aussi, recueillent l'âme du martyr sous la forme d'un enfant asexué.

CAZAUX-DE-LARBOUST. — Du côté de l'épître, un buste de jeune femme nue, dont la chevelure couvre seulement les épaules, est dans l'attitude de la prière. Le fond noir semé de fleurettes blanches, fait ressortir l'éclat de cette nudité insolite. M. B. Bernard pense que le peintre de Cazaux a voulu représenter Eve assistant à l'entrée triomphale de la Vierge dans le ciel. Mais il est possible que nous ayons sous les yeux Marie-Madeleine, dans son accoutrement professionnel et habituel, « en peau » selon la formule des grands couturiers ?

Sur les ordres d'un prêtre ultra-pudibond, « qu'effrayait quelques nudités », dit Stéphen Liégard, on a couvert d'un badigeon épais et détruit les fresques naïves qui décoraient les murs de l'abside. Gardons-nous de « faire trop l'ange », crainte de donner raison à l'auteur des *Provinciales*. Les puritains oublient que c'est à une indécence qu'ils doivent leur sortie du néant.

Les peintures latérales, échappées au badigeonnage de ce *clergyman*, contiennent pourtant plusieurs détails intéressants. D'abord la *Naissance d'Eve*. Adam, ὁ προτόπλαστος, plongé dans le sommeil anesthésique par « l'Ancien des Jours », ὁ πάλαιος τῶν ἡμερῶν, étale ses organes que personne ne pense à couvrir d'un manteau, comme il fut fait pour ceux de Noé. C'est qu'alors, ces organes n'étaient qu'urinaires : *erat autem uterque nudus... et non erubescebant*. Mais, à son réveil quelle surprise, si l'on en croit le quatrain peu courtois d'Alphonse Karr :

1. Cf. J. de Laurière et B. Bernard, l'*Eglise de St-Aventin*.

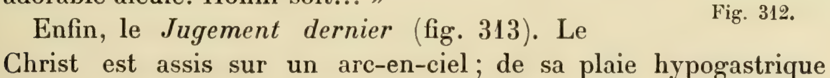
A son réveil, d'Eden le premier hôte,
A ses côtés, en place de sa côte,
Vit la chair de sa chair et les os de ses os,
Et son premier sommeil fut son dernier repos.

Impression que la sagesse des nations a condensée depuis dans ce dicton sévère, mais juste : « Qui femme a, guerre a ».



Fig. 312.

Puis, la *Chute originelle* (fig. 312). L'esprit tentateur est représenté, comme à Notre-Dame de Paris, par une lamie au buste de jeune femme nue. Mais la partie inférieure du corps est une queue de serpent qui s'achève par une tête de dragon. Dans le mouvement d'Eve, qui tend la pomme de discorde, « le temps, ayant un peu noirci la peinture, observe S. Liégard, on ne sait trop où va s'égarer la main de notre adorable aïeule. Honni soit... »



Enfin, le *Jugement dernier* (fig. 313). Le Christ est assis sur un arc-en-ciel ; de sa plaie hypogastrique

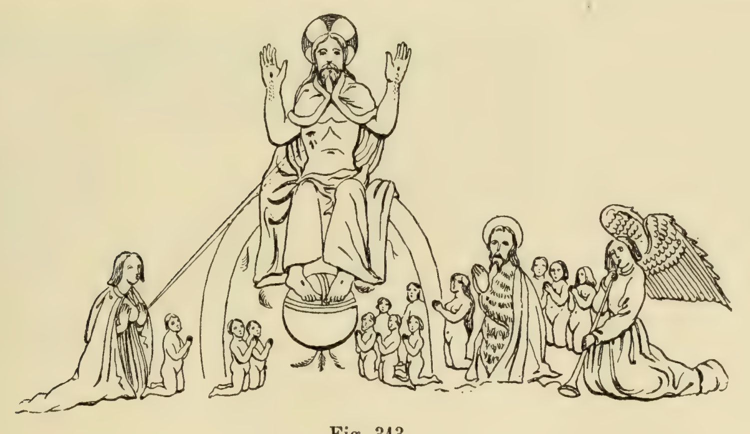


Fig. 313.

droite émane un rayon fulgurant qui éclaire la poitrine nue de sa mère suppliante, agenouillée à sa droite. Le peintre décorateur B. Bernard, qui a fait une étude particulière de ces fresques, voit, au contraire, dans ce rayon lumineux, un jet de lait, que la Mère



Fig. 313 *bis*.

du Sauveur, « par un geste aussi touchant que naïf », fait jaillir de son sein maternel sur la plaie béante « du cœur » de son divin fils. Nul n'ignore que les peintres, comme les poètes, sont des imaginatifs. La Vierge ne presse pas ses mamelles ; elle se contente de les « montrer » à son divin fils, pour lui rappeler qu'elles l'ont allaité [1].

Tous les justes, dans l'attitude de la prière, aux pieds du Christ, sont complètement nus, ce qui est plutôt rare. Quant aux réprouvés, ils sont traînés par les pieds ou emportés dans des hottes vers le gouffre ardent de l'Hadès, *in ignem æternum*, par d'impitoyables démons dont les organes sexuels sont remplacés par des masques grimaçants et immondes.

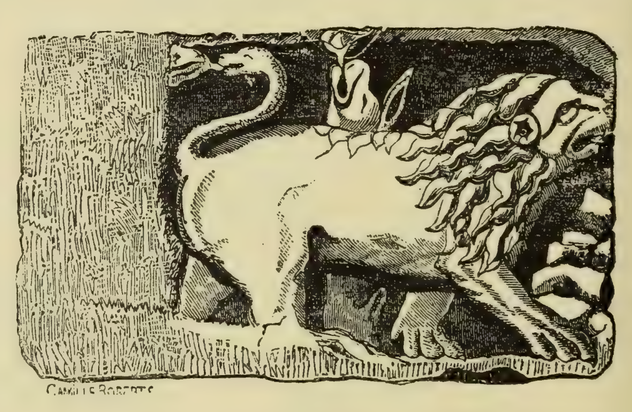


Fig. 314.

1. Cette scène nous rappelle un chant populaire que nos aïeux chantaient pendant leurs veillées de famille ; nous sommes heureux d'en donner ici un couplet, parce qu'il nous semble avoir quelque rapport avec la scène que nous venons de décrire et qu'il n'a peut-être pas été étranger à sa composition :

Amiga de Diou, qu'ès en los cels,
Mostra ta popa à tou fil,
Fay qué li sian toutjour fidels,
Et no nos metta en exil.
Se vesen le grand péril
En que l'ennemi mettuts nos a ;
Garda nos donc, Verges humil,
En disen : *Ave Maria*.

Amie de Dieu, qui es dans les cieux,
Montre ta mamelle à ton fils,
Fais que nous lui soyons toujours fidèles
Et qu'il ne nous mette pas en exil.
Tu vois le grand péril
Dans lequel l'ennemi nous a exposés ;
Garde-nous donc, Vierge humble,
Quand nous disons : *Ave Maria*.

Comminges. **Saint-Bertrand.** — Nous n'avons à relever dans l'ancienne cathédrale, sur l'un des pinacles des stalles, qu'un seul motif d'ordre profane : une académie féminine vue de face (fig. 313 bis).

XXX. — HAUTE-LOIRE

Puy. **Notre-Dame.** — Cette cathédrale est construite sur une voûte gigantesque, au haut du mont Anis. On y pénètre, après avoir gravi un escalier de cent cinquante marches, par « le nombril » et les « deux oreilles », c'est-à-dire par le centre et les côtés.

Un bas-relief symbolique, engagé dans le mur oriental (fig. 314), a été considéré comme un fragment de décoration d'un temple consacré à Diane, qui était élevé au mont Anis. Mais M. Francisque Mandet, auteur d'une intéressante monographie de *Notre-Dame-du-Puy*, à laquelle nous empruntons le document figuré, a péremptoirement démontré que ce symbole n'a jamais été païen. Donnons-en d'abord la description : du dos d'un lion, sort une tête d'âne sauvage qui suce le trayon d'une mamelle suspendue au-dessus d'elle; et la queue du fauve est terminée par une tête vipérine qui suce une seconde mamelle. Le lion serait la *Religion*, ou mieux Jésus-Christ (Il a triomphé le lion de la tribu de Juda, dit l'*Apocalypse*, V, 5). L'onagre figurerait les Juifs et la queue du lion, les Chrétiens, qui puisent la nourriture divine aux sources de l'Ancien et du Nouveau Testament. Les deux peuples sortent du même sein et s'allaitent à une mamelle céleste. Vraisemblablement, ce bas-relief et d'autres analogues ont pour origine l'église latine bâtie par saint Scutaire, vers 550.

Deux néréides décorent le linteau du portail ; elles tiennent un poisson à la main. A l'intérieur, nous trouvons encore une « Syrène » se tenant la queue.

On voit sortir par la région ombilicale d'une Vierge noire, enceinte, la tête fœtale d'un petit Jésus. Cette virginale négresse en gestation est toute qualifiée pour exaucer les dévotes stériles, avides du développement global et progressif de leur abdomen ; mais elles préfèrent invoquer saint Fontin, dont une lettre a été pudiquement retournée à leur intention.

Brioude. **Saint-Julien.** — « Comme le vocabulaire latin, dit F. de Lanoye, le ciseau du sculpteur religieux bravait alors l'honnêteté, et certains bas-reliefs allégoriques de Saint-Julien sont d'un symbolisme trop crû pour être relaté. » Tant pis pour nous.

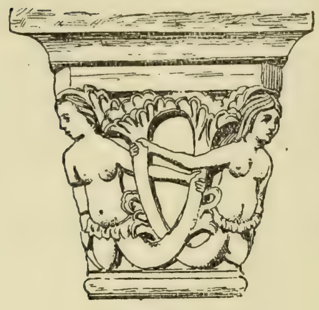


Fig. 315.

Un chapiteau (fig. 315) porte des « sirènes » aux doubles queues enlacées et formant un gracieux motif d'ornementation. Un autre (fig. 316) nous montre un homme et une femme complètement nus ; ils sont séparés par un centaure qui leur tient une jambe et leur mord la main. A quelle pensée pieuse ou satirique ces inspirations favorites du moyen âge répondent-elles ? Est-ce l'image de la *Tentation?* La clef allégorique nous échappe. La figure 317 est plus claire : il s'agit de l'enlèvement de deux âmes par un ange et un démon.

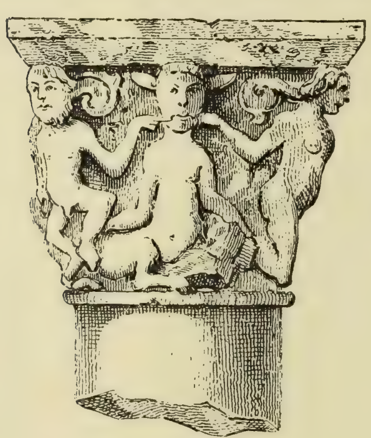


Fig. 316.

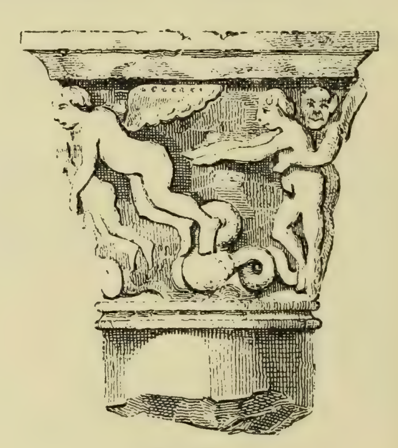


Fig. 317.

Chases. **Sainte-Marie.** — Fresque pas banale du *Jugement ;* curieuse surtout par le bloc des religieuses de Chases, dont le diable a fait un paquet qu'il traîne après lui, liées par une corde, comme un fagot destiné à alimenter les flammes éternelles. Des diablotins se gaudissent, chacun portant sur ses épaules une religieuse à califourchon. Le plus singulier est de voir les recluses prédestinées, le corps entièrement nu, la tête seule couverte d'un voile noir, « sym-

bole de la vie cachée en Jésus-Christ », dit l'abbé Aubert, à qui nous empruntons ces détails, et les religieuses damnées, nues aussi, mais la tête découverte et les cheveux épars comme des vierges folles.

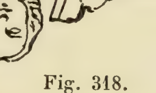


Fig. 318.

SOLIGNAC. **Abbaye.** — De nombreuses sculptures, — sermons pour les yeux, — destinées à inspirer l'horreur des vices, « d'autant plus dangereux, écrit Mérimée, qu'ils sont d'ordinaire plus secrets », ont été mutilées par les sectaires de la Révolution ou les fanatiques de la dévotion ; l'intolérance est le trait d'union des extrêmes.

LE MONESTIER. — Après le *Pèsement des âmes*, le diable, sous la forme d'une truie, emporte une pécheresse au gouffre (fig. 318), tandis que le justicier, préposé aux poids et mesures, saint Michel, barbu ici, semble dire : « Enlevé, c'est pesé ! » Le démon, pense Champfleury, incline et détourne la tête pour regarder si l'ange qui pèse deux autres âmes ne cherche pas à le tromper.

CHAISE-DIEU. **Couvent.** — Au milieu des ruines de ce monument, on distingue encore l'ébauche de peintures murales, remontant au XVe siècle et représentant la *Danse des morts*, dont nous avons signalé la première manifestation au charnier des Innocents. Adam et Eve, en costume paradisiaque, ouvrent la danse, en compagnie du serpent muni d'une tête de mort. « Les squelettes, dit M. Léon Giron, y sont d'une bouffonnerie et d'une extravagance formidables ; d'un cynisme de nudité et de contorsion atroce ; cependant, tout le long, ils ont des pitiés et des délicatesses quand il s'agit des femmes... ; ils cachent leurs anatomies trop crues. » Un groupe satirique amuse le regard et mérite d'être signalé ; c'est celui de la *Veuve* escortée de ses deux martyrs ou maris, — deux synonymes, — qui, paraît-il, « rient à gorge déployée », les inconscients !

CHAPTEUIL. **Saint-Julien.** — Lemoyne François peignit, pour ce prieuré, une *Assomption* où il représenta la Vierge sous les traits

de sa mère. La madone, en effet, n'a rien d'angélique : c'est une bonne bourgeoise qui prend ses aises pour poser ; elle est commodément assise et des angelots mythologiques, rappelant les amours de Boucher, lui servent de petit banc. En 1736, raconte M. Léon Giron, l'auteur de ce tableau écrivit : « pour que soit lacérée ou brûlée la Vierge Marie, dont l'évêque de la Roche-Aymon a fait don au prieuré, en 1718 ». Il prétend « qu'il fut sacrilège de portraire sa mère et que, pour ce, sa mère souffre dans les flammes du Purgatoire... » Le malheureux était atteint du délire de la persécution : il se figurait avoir offensé le cardinal de Fleury, et, pour échapper aux archers imaginaires du ministre de Louis XV, cet ancêtre de Gribouille se perça le flanc.

VALPRIVAS. **Chapelle du Château.** — Une fresque de la Renaissance, interprétant la *Résurrection*, « dont les pudeurs modernes ont pieusement gratté ou frotté les nus les plus offensants », a été reconstituée par M. Léon Giron, archéologue distingué, notre guide dans cette description.

Le groupe principal, sur le premier plan, se compose de trois femmes, les trois *Grâces*, « à la chevelure luxuriante, au corps voilé d'une gaze faisant valoir mieux encore les nus et les reliefs ». Deux se montrent de face et une de pile. De tous côtés surgissent du sol des squelettes avec les divers degrés de la décomposition. « Çà et là se rencontrent des naïvetés de posture qui frisent la gaieté. Par exemple, une plantureuse jeune fille ramène pudiquement son linceul par-dessus sa tête, mais découvre ailleurs d'autant », à la façon des baigneuses orientales qui, en cas d'alerte, couvrent l'accessoire et négligent le principal : de tout temps, la femme de tout pays et en toute circonstance n'a-t-elle pas une tendance marquée à placer l'utile et le futile sur le même plan ?

XXXI. — HAUTE-MARNE[1]

CHAUMONT. **Saint-Jean-Baptiste.** — Le *Bulletin monumental* signale plusieurs colonnettes dont les chapiteaux sont ornés de « nudités indécentes » ; un point et virgule, c'est tout.

1. Différentes cérémonies semi-religieuses et semi-burlesques, remontant au moyen âge, se prolongèrent très tard en Champagne, telles la *Fête des Fous*, le

LANGRES. **Cathédrale.** — Statuette en ivoire de saint Mammès, retenant ses intestins qui s'échappent par une large plaie abdominale, pour rappeler sans doute qu'il furent dévidés sur un treuil. Nous reproduisons la photographie communiquée à la *Chronique médicale*, par le Dr Pignerol (fig. 319).



Fig. 319.

Une sculpture du XIIe siècle montre l'*Eglise allaitant deux colombes*, par opposition aux serpents qui sucent les mamelles des mauvaises mères, comme nous le reverrons bientôt à l'octogone de Montmorillon.

Le péristyle du chœur, orné de têtes de béliers, provient d'un temple païen. En outre, derrière le maître-autel, il existe une colonne sur laquelle était posée la statue de *Jupiter-Ammon* (P. Hugo) ; nouvel exemple de la promiscuité de l'art païen et du chrétien.

VASSY. — Les *Voyages de l'ancienne France*, de Taylor, reproduisent un chapiteau de cette église, où le buste tentateur et prometteur d'une femme nue se détache d'ornements décoratifs.

XXXII. — HAUTES-ALPES

EMBRUN. **Notre-Dame.** — *Extérieur.* — Portail. Chapiteau du pied droit de gauche : néréide tenant entre ses mains sa double queue.

Au porche, un personnage nu embrasse des pieds et des mains quatre colonnettes dont la réunion forme la colonne de gauche.

D'après A. Montémont, on y vénérait le phallus du bienheureux saint Foutin, dont le toucher rendait fécondes les femmes stériles. Elles faisaient des libations de vin à cette image obscène ; le vin reçu dans un vase s'y aigrissait, devenait le « saint vinaigre » et servait à un usage assez étrange, que l'auteur auquel nous empruntons ce renseignement, se refuse de préciser, « par respect

Convoi de Carême-Prenant, la *Diablerie de Chaumont*, la *Flagellation de l'Alleluia* — sous forme de toupie que les enfants de chœur chassaient à coups de fouet de la cathédrale de Langres, — etc.

pour les dames »... qui cependant en étaient les zélatrices et les seules bénéficiaires.

Intérieur. — Plusieurs figures humaines, nues et accroupies, font l'office de cariatides qui soutiennent les orgues de cette ancienne cathédrale.

Chapelle des Ames du purgatoire. Figurines, placées sur des pilastres, de *Sainte Agathe*, les seins coupés, et d'une autre martyre (*Sainte Apolline ?*) tenant une pince qui lui a labouré les chairs.

Autel de Saint-François. Sur le troisième panneau représentant la vie du saint, on le voit nu, couché sur des brindilles enflammées, en présence d'une femme qui, dit J. Roman, « le regarde avec étonnement ». Au second plan, le saint, toujours nu, est couché sur un fagot d'épines et converse avec un démon sous la figure d'un satyre.

Les Crottes. — Nous ignorons l'origine de ce nom, d'autant plus singulier que l'église des Crottes se trouve ainsi placée dans l'arrondissement dont le vocable, Embrun, rappelle le vieux mot français *embrené.*

Guillestre. — D'après M. J. Roman, les culs-de-lampe soutenant les nervures du portail montrent les *culi* de Guillestrois et Guillestroises guillerets, « grotesques accroupis et relevant leurs jupes ».

L'Argentière. — Chœur. Peintures murales des *Vertus* et des *Péchés capitaux*, avec leur punition. La *Luxure* est à cheval sur un bouc, vêtue d'une robe noire, à crevés blancs, très échancrée sur la poitrine ; satisfaite de son décolleté irrésistible, elle se mire dans un miroir qu'elle tient d'une main, et, de l'autre, soulève sa robe et montre sa jambe, au-dessus du genou. La coquette semble dire, comme Mlle de Montpensier dans ses *Mémoires :* « J'ai la jambe droite et le pied bien faits ». Au tableau inférieur un démon brûle avec une torche les organes d'un luxurieux pendu à une double potence.

Nevache. — Façade, côté droit, au bas du clocher. Débris d'une ancienne peinture du *Jugement* ; on y voit encore la *Luxure* vêtue

de noir et relevant sa jupe comme la précédente, mais couchée sur un porc.

Planpinet. — Nef, côté droit. *Martyre de saint Mammès*, dépouillé de vêtements et étendu sur le sol ; des bourreaux enroulent ses entrailles sur un treuil, tandis que son âme s'envole sous la forme d'un angelot nu.

Saint-Martin-de-Quevrières. — 1° **Chapelle de Saint-Hippolyte-du-Bouchier**. — M. J. Roman, dans l'*Inventaire des richesses d'art de la France*, considère les peintures murales du chœur comme étant du même artiste que le tableau des *Vices* et des *Vertus*, à la façade de l'église de l'Argentière.

Ce peintre a signé son œuvre à l'Argentière : g. con. Ce nom est évidemment incomplet, et, faute de documents, il est difficile de le rétablir avec certitude. Peut-être s'agit-il de Giovanni da Coni. La signature de la chapelle de Saint-Hippolyte offre une légère variante ; mais c'est bien le même artiste italien qui est l'auteur des peintures qui décorent ces deux monuments.

2° **La Vachette** ou **La Petite Vachette**, placée sous le vocable de saint Roch. Sur la façade, un bas-relief représente une vache, les mamelles gorgées, avec la date de 1634, tandis que, sur la porte on lit 1621. Vachette et Bouchier, deux noms qui vont bien ensemble.

Les Vigneaux. — La façade latérale droite du chœur est décorée de peintures murales relatives aux *Sept Péchés capitaux*. La *Luxure*, montée sur un bouc, est vêtue d'une robe bleue et blanche, la taille ceinte d'une ceinture dorée ; elle tient à la main un miroir et relève sa jupe au-dessus du genou.

Chorges. — Le portail est orné de bas-reliefs tirés d'un temple de *Diane :* l'union des éléments chrétien et païen.

XXXIII. — HAUTE-VIENNE[1]

LIMOGES. 1° **Saint-Etienne. Cathédrale.** — Un magnifique jubé (1534) est orné de chimères et d'amours, avec les attributs de leur sexe. Au soubassement, six bas-reliefs racontent les *Travaux d'Hercule* (fig. 320, 321), symbole de la *Force*, l'une des Vertus cardinales. Les pendentifs portent d'autres Vertus : la *Charité* donne sa mamelle droite à un indigent ; la *Justice* et la *Prudence* ont le torse nu et les seins proéminents.



Fig. 320. — Hercule, Antée et l'Hydre de Lerne.

A propos de la représentation du héros de la mythologie grecque sur un monument chrétien, l'abbé Auber fait observer que, loin de rejeter tous les types du paganisme, la religion catholique en adopta plusieurs comme allégories concernant la conduite de la vie ; tels, le labyrinthe, la fable de Dédale et d'Icare, et les travaux d'Hercule. Ce dernier mythe rappellerait aux chrétiens les luttes incessantes du combat de la vie. Mais que signifie la figuration d'*Hercule* à côté de *Déjanire* et de *Nessus*, le plus heureux des trois ? Est-ce un enseignement destiné à inspirer l'horreur de l'adultère ou à l'encourager ?



Fig. 321. — Hercule, Déjanire et le Centaure Nessus.

1. Le département des Hautes-Pyrénées ne nous offre qu'une particularité anecdotique. Les supérieurs de l'abbaye de Saint-Savin étaient renommés pour leur galanterie ; aux processions, l'abbé remerciait d'un baiser la plus jolie fille d'Argelès qui lui offrait un bouquet. C'était alors le paradis des femmes ; elles avaient le droit au vote et étaient électives : un précédent en faveur des *suffragettes*.

A la clôture du chœur est adossé le mausolée de Jean de Langeat, agrémenté de seize bas-reliefs, les *Visions de l'Apocalypse*, avec les nudités qu'elles comportent. La statue en bronze de l'évêque, serviteur des canons de l'Eglise, a servi à la fonte des canons de la Révolution.

2° **Saint-Martial.** — Un vitrail de cette ancienne abbaye caricaturait Jeanne d'Albret, prêchant dans une chaire de la Réforme. Il portait cette légende satirique :

> Mal sont les gens endoctrinés
> Quand par femmes sont sermonnés.

Ce fait d'observation est surtout d'ordre social : l'homme a toujours eu la faiblesse d'abdiquer devant « la chair », fût-elle celle d'une catholique, d'une juive ou d'une huguenote : la peau, voilà le principal oripeau, le talisman suprême de « l'éternelle constipée », du sexe cagneux et hargneux, de la belle et bête moitié du genre humain.

Fig. 322.



Fig. 323.

Saint-Junien-les-Combes [1].

XXXIV. — HÉRAULT

Béziers. 1° **Couvent de la Merci.** — A l'époque de la Renaissance, les montants des fenêtres de ce couvent revêtirent la forme de cariatides, à peu près nues (fig. 322,323). Il en est de même pour l'Hôtel Laborde, à Toulouse, et pour la Maison des nourrices, à Narbonne.

2° **Saint-Aphrodise** [2].

1. Les jeunes filles de la Haute-Vienne qui désirent un époux de choix invoquent, à l'église de ce pays, saint Eutrope. Après une procession, elles attachent à une croix *ad hoc* la jarretière de laine qu'elles portent à la jambe gauche. Cette croix est toujours couverte de ces *ex-voto*. Ce n'est pas dans ce département que les jeunes filles imiteront celles de la Lorraine, pour qui le noir était la couleur de la robe de noce.

2. Ce nom du patron de la ville, qui arriva à Béziers monté sur un chameau, pourrait bien avoir une origine païenne. Ne rappelle-t-il pas celui de la déesse de l'Amour ? Et la monture en vénération, qui fut conservée jusqu'à la Révolution

PEZENAS. **Pénitents noirs**[1].

XXXV. — ILLE-ET-VILAINE

RENNES. 1° **Saint-Yves.** — Actuellement église de l'hôpital. Dans la nef, parmi des monstres, des caricatures et cent fantaisies bizarres, « on distingue, dit Mérimée, un marmouset tournant le dos, pour ne pas dire plus, à l'autel. Quelles gens étaient donc les sculpteurs — et nous pourrions ajouter leurs conducteurs et censeurs ecclésiastiques — pour qu'on leur permît de semblables impertinences » ?

2° **Saint-Melaine.** — Cloître de l'hospice. Sous l'abaque d'une colonne se carre une néréide, être séduisant et malfaisant, allégorie de la nature féminine.

Les arcades du cloître de l'ancienne maison conventuelle des Bénédictins sont décorées de bustes suggestifs dans le style du XVIIe siècle. De remarquables boiseries de la chapelle, *alias* réfectoire, sont aussi à considérer ; elles furent exécutées sous la direction de l'un des moines Dom Quinquet.

3° **Abbaye Saint-Georges**[2].

4° **Château de Vitrié**[3].

par l'entretien successif d'un animal de même nature promené en cérémonie par la ville, le jour de la fête du saint, est précisément le surnom vulgaire donné aux prêtresses de carrefour du culte d'Aphrodite. Simple coïncidence, peut-être, mais qui méritait une mention.

1. Par une ironie du sort, dont les édifices religieux nous ont fourni de nombreux exemples, cette ancienne chapelle, fondée en 1559 et vendue aux enchères en 93, est devenue le théâtre actuel de la ville, où l'auteur de *Tartuffe* fit ses débuts.

2. Une caserne du même vocable y est installée. Si l'on en croit le récit d'Aug. Moutié, l'abbesse de l'endroit exerçait des droits assez bizarres. Tous les mariés de l'année étaient tenus, le jour de la mi-carême, de parcourir à cheval le champ de foire, en criant : « Gare la chevauchée de Madame Abbesse ! »

De plus, chaque premier dimanche de carême, les nouvelles mariées se rendaient à l'église de Saint-Hélier, dépendant de l'abbaye, et là, devant la foule, elles devaient sauter par dessus une pierre, d'environ un pied de haut, en chantant ce couplet :

Je suis mariée,
Vous le savez bien ;
Si je suis heureuse,
Vous n'en savez rien !

3. D'après le même auteur, dans l'ancienne chapelle affectée au culte protestant et détruite à la Révolution, étaient inscrits en lettres d'or les dix commandements de Dieu. Un seul resta lisible, longtemps après les autres ; c'était le sixième :

TV NE PAILLARDERAS POINT.

Montfort-sur-Meu. **Saint-Nicolas** [1].

XXXVI. — INDRE

Ardentes. — Une luxurieuse, que deux diables hideux retiennent par les bras tandis qu'un serpent et un crapaud sucent ses deux seins, occupe un chapiteau de la petite porte septentrionale.

Déols [2].

La Chatre. **Fontaine de la Font** [3].

XXXVII. — INDRE-ET-LOIRE

Tours. 1° **Cathédrale Saint-Gatien.** — Sur le tombeau des deux enfants de Charles VIII et d'Anne de Bretagne, provenant de l'église Saint-Martin, se développent des arabesques autour de figurines rappelant divers épisodes des fables d'Hercule et de Samson, tels que la lutte avec l'hydre de Lerne et Antée, et la fameuse coupe de cheveux par Dalila [4].

1. On racontait que, sous Charles V, le commandant anglais du château enleva une jeune villageoise dont il s'était épris. Celle-ci invoqua saint Nicolas et mit son honneur sous la protection du patron des mariniers. Selon la chronique, elle fut aussitôt métamorphosée en canne, s'élança dans un étang et échappa ainsi à son ravisseur.

En souvenir de ce « miracle de la canne », ou plutôt du canard, une canne sauvage, suivie de onze cannetons, venait entendre la grand'messe, tous les ans, au 9 mai, et, à son départ, elle abandonnait un de ses petits au saint protecteur. Mais les Calvinistes s'avisèrent d'assaisonner la canne et sa progéniture aux petits oignons et mirent fin au miracle. La raison finit toujours par avoir raison.

2. L'église était celle d'une puissante abbaye, dont la générosité et les immenses richesses lui valurent le nom de *Mamelle de Saint-Pierre.*

3. Elle est ornée d'une statue de sainte, devant laquelle les femmes en couches font brûler des chandelles pour une heureuse délivrance, tandis que tant d'autres en mouchent pour être délivrées de ce souci.

4. Notons deux incidents rétrospectifs, relatifs à Saint-Maurice, premier vocable de l'église métropolitaine. Elle fut détruite en 561 par un incendie qu'un poète tourangeau, Olivier Cherreau, attribue, dit Touchard Lafosse, à la colère divine. Il raconte que le fils du roi, ayant voulu posséder la femme d'un certain Eviliacarie, celui-ci se réfugia avec elle dans l'église,

> Et qu'ils commirent tant de sales voluptés,
> Qu'on croit que le feu prist pour leurs charnalités.

C'est devant cette belle cathédrale qu'Henri IV s'exclamait : « Ventre Saint-Gris ! Il n'y manque qu'un étui ! »

Seconde anecdote : Il arriva à l'évêque Brice une aventure pénible. Une femme,

2° Saint-Martin[1].

Richelieu. — Lors de sa visite au château du cardinal, sorte de Vatican français par sa collection d'antiques, la Fontaine vit quatre *Vénus*, « une entre autres divinement belle » ; mais il y avait aussi trois chapelles, et ce n'était pas trop pour un tel cardinal.

Dans l'une de celles qui sont en haut, je trouvai l'original de cette dondon que notre cousin a fait mettre sur la cheminée de la salle. C'est une *Madeleine* du Titien, grosse et grasse, et fort agréable : comme aux premiers jours de sa pénitence, auparavant que le jeûne eût commencé d'empiéter sur elle. Il me semble que je n'ai point parlé trop dévotement de la Madeleine ; aussi n'est-ce pas mon fait que de raisonner sur des matières spirituelles, j'y ai eu mauvaise grâce toute ma vie.

Loches. — Ville située près de Fromenteau, lieu de naissance d'Agnès Sorelle ou Seurette, petite fille de Marie de Jouy, dite la *Demoiselle de Fromenteau*, la *Belle Agnès*, la *Belle des belles*, enfin la *Damoyselle de Baulté*, quand Charles VII lui eut fait don de la maison royale de Beauté-sur-Marne[2]. Elle mourut, à quarante

qui s'occupait de son linge et depuis peu était entrée en religion, accoucha d'un enfant dont il fut accusé d'être le père. Brice, pour se disculper, fit apporter le nouveau-né, le corps du délit, qui n'avait que trente jours, et comme la vérité sort de la bouche de l'enfant, il lui dit : « Je t'adjure, si je t'ai engendré, de le crier en présence de tous. — Tu n'es pas mon père », clame aussitôt l'enfant, sans barguigner. Mais comme il ne voulait pas demander à l'oracle le nom du coupable, on le traita de magie ; tout au plus était-ce un subterfuge de ventriloquie. Alors pour mieux convaincre ses ennemis, il mit des charbons ardents dans sa robe et les porta, sans la brûler, jusqu'au tombeau de saint Martin : « De même, dit-il, que vous voyez mon vêtement préservé de l'atteinte du feu, de même mon corps est resté pur de tout commerce avec les femmes ». Un morceau d'amiante suffirait pour accomplir ce prétendu miracle ! (Cf. S. Bellanger, la *Touraine*.)

1. Sainte-Geneviève avait la spécialité de chasser du corps des possédés le démon qui n'existe que dans l'imagination des nigauds et des bigots. Elle guérit ainsi miraculeusement, dans cette église, un des chantres saisi tout à coup de l'esprit malin. « Le démon, d'après le « narré » d'une vieille chronique, avoit souhaité de sortir par l'œil, mais Geneviève voulut l'humilier en le jetant dehors par un endroit tout opposé. » Et voilà ce que nos ancêtres naïfs croyaient béatement. Nous devons malheureusement reconnaître que beaucoup de nos contemporains sont encore tout proches d'eux sur ce point.

2. Jean Chartier prétend que le monarque n'avait pour Agnès qu'un amour platonique « agnélique ». Les gens de cour lui assurèrent « par serment », répète-t-il naïvement, que « oncques ne la virent toucher par le Roy au-dessous du menton ». En public, c'est possible ; mais quand la fantaisie prenait au Roy de faire une excursion aux pays-bas de Cythère, il n'invitait pas ses courtisans à l'accompagner dans son voyage d'agrément. Monstrelet veut bien reconnaître qu'Agnès joua le rôle de la Touchet de Charles IX, mais que Charles VII n'eut pour elle « qu'une galanterie

ans, au château du Manoir, sis au Mesnil, près de Loches.

Le cœur et les entrailles d'Agnès furent inhumés à l'église de

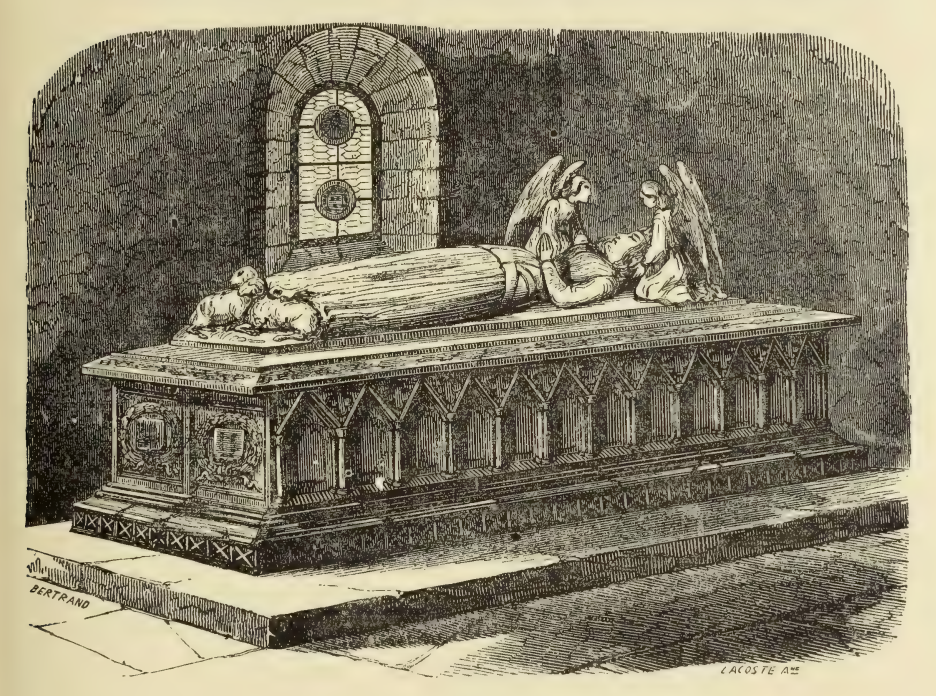


Fig. 324. — Tirée de la *Touraine ancienne et moderne.*

Jumièges, chapelle de la Vierge, et son corps fut placé dans un mausolée de marbre noir, au milieu du chœur de l'église collégiale de Loches (fig. 324) [1]. Son effigie, en marbre blanc, était couchée, la tête sur un oreiller, tenu par deux anges, les pieds appuyés sur deux agnelets, symbole de sa bonté et rappelant son prénom.

Nous passons deux inscriptions écrites en latin avec toute l'emphase du temps, au frontispice du tombeau et sur une table de

d'amusement ». Or, à ce jeu d'enfant, il eut d'elle quatre filles (les quatre filles Aimons), et la dernière, qui vécut six mois, fut cause du décès de sa mère, morte au champ d'honneur ou du déshonneur. Rappelons que Jacques Cœur, l'exécuteur testamentaire d'Agnès, fut accusé, bien à tort, de l'avoir empoisonnée. Celle qui « ne fut touchée au-dessous du menton » a simplement été victime d'un accident puerpéral ; ce sont d'ailleurs les risques des « belles charnures ».

1. Un autre mausolée a été consacré à sa mémoire, dans l'église de la Guierche. M. de Croy l'a reproduit dans l'*Artiste,* 1831.

marbre placée derrière la tête de la statue, ainsi que les vers acrostiches, plutôt curieux par leur forme que par leur fond, gravés sur une plaque de cuivre du côté du sanctuaire.

A peine Louis XI eut-il succédé à son père, que les chanoines de Loches, pris d'un tardif scrupule en apparence, mais en réalité par vile flatterie, supplièrent le roi, qui, dauphin, avait giflé la favorite, de faire transférer le tombeau dans une chapelle latérale. Louis XI, toujours malicieux, parut les approuver et leur répondit : « J'y consens, mais il faut rendre auparavant tout ce que vous tenez de la générosité d'Agnès ». Les tonsurés, comprenant l'apologue, n'insistèrent plus, mais la race des sacrés peladés est tenace, et ils renouvelèrent leur demande sous les règnes suivants, jusqu'à Louis XV, qui écrivit en marge de leur requête : « Néant ; laisser ce tombeau où il est ». Enfin l'abbé Baraudin obtint de Louis XVI, cette permission.

A la Révolution, ce mausolée fut détruit. Par la suite, on rassembla les débris, et le monument restauré fut placé dans la tour d'Agnès, au château de Loches [1].

1. Le général de division Pommereul, préfet d'Indre-et-Loire, fit ajouter deux nouvelles inscriptions, dont l'une, quelque peu satirique, et l'autre, franchement « satyrique ». Voici la première :

LES CHANOINES DE LOCHES, ENRICHIS DE SES DONS, DEMANDÈREN
A LOUIS XI D'ÉLOIGNER SON TOMBEAU DE LEUR CHŒUR.

J'Y CONSENS, DIT-IL, MAIS RENDEZ LA DOT.
Le tombeau y resta.

UN ARCHEVÊQUE DE TOURS, MOINS JUSTE, LE FIT RELÉGUER DANS UNE
CHAPELLE. A LA RÉVOLUTION, IL FUT DÉTRUIT.

DES HOMMES SENSIBLES RECUEILLIRENT LES RESTES D'AGNÈS,
ET LE GÉNÉRAL DE POMMEREUL, PRÉFET D'INDRE-ET-LOIRE, RELEVA
LE MAUSOLÉE DE LA SEULE MAITRESSE DE NOS ROIS QUI AIT BIEN MÉRITÉ
DE LA PATRIE, EN METTANT POUR PRIX A SES FAVEURS L'EXPULSION
DES ANGLAIS HORS DE SA FRANCE.

SA RESTAURATION EUT LIEU L'AN 1806, LEMAISTRE
ÉTANT SOUS-PRÉFET.

La seconde se composait du quatrain dont François Ier honora la mémoire d'Agnès :

GENTILLE AGNÈS, PLUS DE LOS TU MÉRITE
LA CAUSE ÉTANT DE FRANCE RECOUVRER,
QUE CE QUE PEUT DEDANS UN CLOISTRE OUVRER
CLOSE NONAIN OU BIEN DEVOT HERMITE.
François Ier.

Dans le tympan du fronton de la porte d'entrée était gravé :

JE SUIS AGNÈS, VIVE FRANCE ET L'AMOUR !

A Chinon, Jeanne d'Arc envoya chercher l'épée de Charlemagne, qui se trouvait à l'église de Sainte-Catherine-de-Fier-Bois. Touchard Lafosse raconte que, dans la marche du cortège royal vers Reims, Jeanne la brisa sur le dos de certains gentilhommes qui se gaudissaient avec des ribaudes. « Jeanne, lui dit Charles VII à cette occasion, il fallait prendre un bâton et ne pas compromettre cette bonne épée qui vous est venue d'une manière si merveilleuse. » A ce compte, elle eut dû commencer par bâtonner l'amant de la belle Agnès. Ainsi *Joyeuse* devint gêneuse.

L'Eglise collégiale de **Notre-Dame**, située dans l'intérieur du château, renferme un autel antique, en pierre, de forme circulaire, qui a été renversé et dont on a creusé le dessus pour faire un bénitier. Il est orné dans son pourtour de diverses sculptures où l'on peut distinguer un guerrier nu dans l'attitude du combat (Chalmel et Richard).

Pocé. — Moult joyeusetés s'émancipent sur les stalles qui proviennent de l'abbaye de Fontaines-les-Blanches. M. A. Gobeau[1] décrit le motif de la seconde : « Un triboulet, à la face réjouie, recevant dans un vase en forme de pichet l'urine que sa génisse lui fournit abondamment ». La stalle qui fait suite est mutilée ; la décoration nous échappe. On ne distingue plus que deux jambes, seul vestige d'un tableau qui aura peut-être paru trop vif à quelque cornichon confit dans le vinaigre de la dévotion. L'auteur qui nous fournit ces détails et les suivants a vu un curé du voisinage se chauffer avec l'une des miséricordes de même provenance, qu'il prenait pour une bûche — reflet de son image — tandis que du haut de sa chaire il tonnait et détonnait contre les cambrioleurs de la Réforme et de la Révolution ! L'éternelle méprise de la paille et de la... bûche.

Noisay. — Les stalles viennent aussi du même couvent de cisterciens, ordre cependant ennemi des images.

La 2e stalle à gauche du chœur montre une femme nue, assise sur un monstre et le terrassant avec une massue : le *Vice* vaincu par la *Vertu* ou l'image de l'empire de la femme qui jugule le démon, lui-même.

1. *Réun. des Soc. des Beaux-Arts dép.*

3e stalle. Un homme sauvage, couvert de poils, tenant une massue de la dextre et un blason de la senestre, est à cheval sur un monstre féminin à quatre pieds et à ailes éployées.

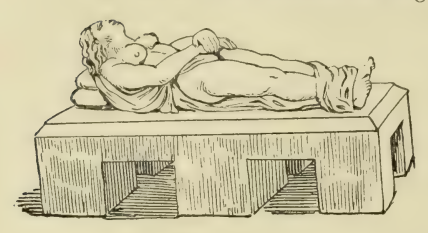


Fig. 325.

4e stalle. Animal fantastique femelle, sans pieds, ailes étendues.

5e stalle. Enfant ailé, assis sur un coussin, « dans une posture indécente », tenant de la main gauche une grappe de raisin qu'il dévore. « N'y aurait-il pas lieu de voir dans ce sujet, se demande l'auteur précité, la traduction de la maxime des moralistes médiévaux : *In vino voluptas ?* »

Chapelle collégiale de N.-D.-de-Bon-Désir. — Entre Tours et Amboise, raconte Amelot de la Houssaie dans ses *Mémoires*, on voyait un tombeau

Sur lequel est couchée une femme toute nue, en marbre blanc, que l'on dit être la représentation de Marie Gaudin, épouse de Babou de la Bourdaisière, fille d'un maire de Tours, « tenue pour la plus belle femme de son temps ».

Dans la même église est le sépulcre de Notre Seigneur, en pierre, où Marie Gaudin et ses trois filles, toutes d'une extrême beauté, représentent la Vierge et les trois Maries. L'une de ses petites-filles, Françoise Babou, épousa Antoine d'Estrées, qui prophétisa que sa maison deviendrait « un séminaire de p...... ». En effet, sa femme et leur fille, Gabrielle, le furent à rideaux ouverts. La mère fut assassinée à Issoire, en Auvergne, dans une sédition contre son galant, le marquis d'Alegre-Meillan. « Comme elle avoit mené une vie assez mauvoise, dit l'*Histoire des amours de Henri IV*, il étoit juste qu'elle en souffrît quelque punition : on lui trouva le poil des parties secrètes entrelacé de non-pareils de toutes couleurs ! »

Amboise. 1° **Chapelle du Château.** — Au-dessus de l'autel, un singe embouche la trompette par l'anus et en fait un instrument à vents.

2° **Chapelle Saint-Hubert.** — Léon Palustre décrit, dans la crypte, une statue de femme nue, couchée sur un monument funé-

raire (fig. 325), comme les cadavres sur les dalles de la Morgue ; de là le nom de la *Femme noyée*, sous lequel on la désigne dans le pays. Ne serait-ce pas la Marie Gaudin dont vient de parler Amelot de la Houssaie ?

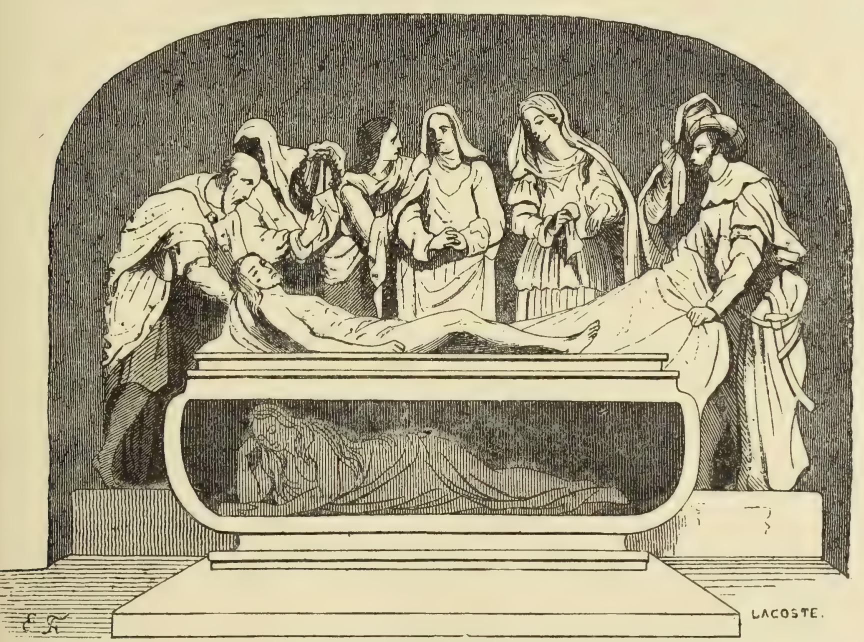


Fig. 326. — Tirée de la *Touraine ancienne et moderne*.

3° **Saint-Florentin**. — Autre confusion possible. Stanislas Bellanger place dans cette église le bizarre tombeau de la famille de la Bourdaisière (fig. 326), signalé par Amelot. C'est un sarcophage sur lequel le Christ mort est étendu, complètement nu. Au-dessous du Rédempteur, une ouverture ménagée sur le devant laisse voir une sainte Madeleine à demi-drapée. Autour du tombeau se groupent sept personnages peints, en costume oriental, trois hommes et quatre femmes. Joseph d'Arimathie, Nicomède et saint Jean sont les portraits de François Ier et des deux fils, Jacques et Philibert [1], de Jean Babou de la Bourdaisière, pour lequel ce tombeau en terre cuite fut exécuté, et dont le divin Sauveur

1. Le premier, doyen de Saint-Martin ; le second, évêque d'Angoulême.

affecte les traits. Les quatre femmes comprennent la Vierge, dont la figure a été modelée sur celle de Marie Gaudin, épouse de Babou, l'une des maîtresses du roi, et les saintes femmes fidèlement représentées par les trois filles de cette dame, qui lui succédèrent dans les bonnes grâces du galant monarque[1]. Gabrielle d'Estrées, née au château de la Bourdaisière, était aussi de la même famille quasi-royale.

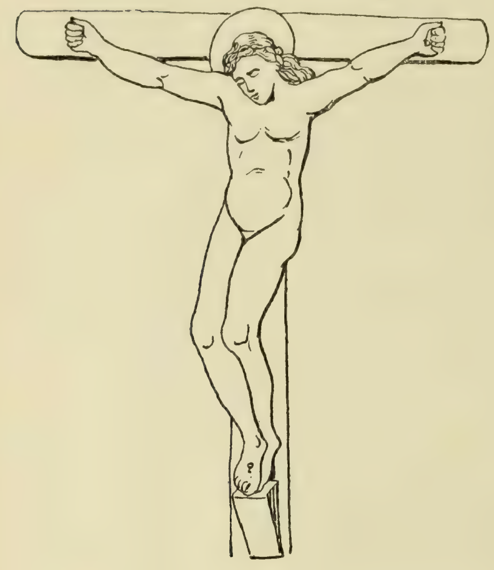


Fig. 327.

XXXVIII. — ISÈRE

Saint-Antoine. **Abbaye.** — L'abbé P. Brune a décrit, d'après Dom H. Dijon, les peintures murales et tapisseries de cette église. A la seconde chapelle de gauche, il mentionne une fresque représentant la Vierge et saint Jean aux pieds d'un Christ imberbe, entièrement nu et asexué (fig. 327).

Une tapisserie d'Aubusson reproduit, dans tous ses détails réalistes, la scène obscène de Mme Putiphar « en punezie de luxe », suivant une expression pittoresque du moyen âge. Mais y a-t-il lieu de s'étonner de l'exibition de telles images dans un si célèbre édifice religieux, quand, au chef-lieu de ce département, il existe un bas-relief en pierre qui donne la représentation d'un duo d'amour où le rôle actif et passif de chaque personnage est nettement déterminé. Ce curieux document est, il est vrai, peu connu des Grenoblois qui ne partagent pas encore les goûts de la belliqueuse Germanie, où la chair à canon tend à devenir la chair à plaisir.

1. Une composition analogue se trouve à Naples, chapelle du Saint-Sépulcre, dans l'église Sainte-Marie de Montoliveto ; plusieurs personnages en terre cuite, de Modanino, offrent un intérêt artistique et historique : Nicodème est le portrait du littérateur Pontanus ; Joseph d'Arimathie est celui du poète Sannazar ; saint Jean et une autre figure retracent les traits du roi Alphonse II et de son fils Fernando.

Un des curés de cette église abbatiale, non choqué de la tenue impudique de l'épouse égyptienne, trouva inconvenante celle des anges de bronze du maître-autel et leur fit limer les seins.

IZEAUX. **Couvent d'Arménie** [1].

XXXIX. — JURA

SAINT-CLAUDE. **Abbaye.** — Les accoudoirs et miséricordes des stalles, dus au ciseau de Jean de Vitry, sont couverts de sujets fantastiques, monstres, personnages capricieux, dans des postures extravagantes, voire obscènes.

POLIGNY [2]. — FERNEY [3].

XL. — LANDES

DAX. 1° **Cathédrale.** — Portail. L'éternel et *Universel Jugement*, avec les nudités que comportent ses diverses phases, marquées de détails spéciaux. Dans le groupe des bienheureux, on distingue une femme enceinte. Aurions-nous là un symbole destiné à glorifier la

1. De 1800 à 1828, ce couvent fut occupé par un prêtre non concordataire qui y établit un schisme, où la dépravation et la simonie s'y épanouissaient en pleine floraison. Entre autres histoires de haut goût et authentiques que l'on attribue à cet ecclésiastique, on rapporte qu'il faisait baiser aux fidèles le bras de sainte Béatrice ; or ce membre devenait vivant certains jours, à la tombée de la nuit, et il paraîtrait que les fidèles posaient leurs lèvres sur le haut de la cuisse du rusé compère, lequel du reste termina son odyssée devant le tribunal correctionnel de Saint-Marcellin, qui le condamna à deux ans de prison pour avoir vendu des places au paradis.

2. Au XVIe siècle, les femmes stériles venaient offrir des sacrifices à un saint que, « par décence », M. A. Montemont, qui nous fournit ce détail, « ne veut pas nommer ».

3. A l'entrée de son château, l'auteur de la *Henriade,* que des gens de mauvaise foi traitent d'athée, fit élever une églisette qui porte encore cette inscription :

DEO
EREXIT VOLTAIRE
MDCCLXI

qu'Arsène Houssaye appelle « une impertinence » et qui est, au contraire, comme l'observe E. Deschanel, une profession de foi déiste. Voltaire l'explique ainsi : « L'église que j'ai fait bâtir est la seule de l'univers en l'honneur de Dieu. L'Angleterre a des églises bâties à saint Paul, la France à sainte Geneviève, mais pas une à Dieu. »

J'unis le protestant avec ma sainte Eglise.

grossesse légitime? Le côté Sud, réservé aux réprouvés, est rempli de reptiles et de crapauds, caractérisant le démon, *quærens quem devoret*[1]. Un serpent croque les mamelles d'une femme; un autre ophidien s'acharne à ses parties, appelées d'abord sacrées, puis honteuses.

2° **Saint-Paul-lès-Dax.** — Un chapiteau porte un trompe-l'œil : trois hommes tiennent deux femmes par les cheveux, et, d'après Léo, Drouyn, sont disposés de telle sorte que, de loin, on les prend pour des feuilles, imitant assez bien l'acanthe du chapiteau corinthien.

Sur un autre chapiteau, datant aussi de la fin du XIIe siècle, figurait un homme assis, tenant dans ses bras une femme, dont il caressait tendrement le menton ; mais ce motif a été relégué dans un coin de la sacristie comme inconvenant. Et pourtant, cette scène d'accord parfait n'est-il pas le symbole de la *Paix du ménage* ou tout au moins la mise en pratique du précepte évangélique : Aimez-vous les uns les autres ? Pour ces raisons de haute moralité, nous protestons contre un semblable ostracisme.

XLI. — LOIRE

FEURS. — Une table de granit, encastrée dans le chevet de l'église, porte une inscription latine dont voici le sens : « Les maîtres charpentiers ont élevé à leurs frais ce monument au dieu Sylvain ». Divinité des forêts et des champs, chez les Latins, qui répond au Pan ithyphallique des Grecs !

BOURG-ARGENTAL. — A l'entrée principale, encore et toujours la *Luxure*, aux prises avec des serpents qui lui happent les mamelles.

CHARLIEU. **Abbaye.** — Porche. Sur le pied-droit du côté gauche de la porte, figure une moralité analogue, mais d'un réalisme inexorable. L'*Impureté*, personnifiée par le cadavre décharné

1. Saint Pierre, *Epîtres*, 1, 5, 8.

d'une femme, couchée dans son sépulcre, au milieu des débris de son suaire, se débat contre un serpent qui dévore sa vulve et un énorme crapaud suspendu à son mamelon gauche (fig. 328).

A l'intérieur, sur les chapiteaux des bas côtés, on remarque : Daniel, nu, entre deux lions ; un Centaure luttant avec un personnage monté sur un animal indéterminé et une « sirène » à double queue.



Fig. 328.

Ambierle. **Saint-Martin.** — A l'extérieur. Un joueur de cornemuse et une mère folle, en posture un peu leste et équivoque, ornent chacun un contrefort (De Caumont).

Transept. Sur la joue d'une des stalles mutilées, un sauvage, sa femme et son enfant, en sauvages.

Nef. Vitrail de saint Hippolyte de Thorzie nu, écartelé par quatre chevaux.

XLII. — LOIRE-INFÉRIEURE



Fig. 329[1].

NANTES. 1° **Saint-Pierre**. — Ainsi qu'en témoigne une inscription fixée derrière la porte, la cathédrale fut édifiée en :

L'an mil quatre cent trente-quatre
A my avril, sans moult rabattre,
Au portail de cette église
Fut la première pierre assise.

Nous pouvons ajouter ce vers, digne des précédents :

Et la dernière n'est pas mise,

car l'église n'est pas encore terminée. La fameuse foi qui élevait les cathédrales a manqué de souffle, comme à Saint-Denis, Beauvais, Corbie, etc.

Aux angles du tombeau de François II, duc de Bretagne, et de Marguerite de Foix, sa seconde femme, les quatre *Vertus cardinales* se tiennent debout. C'est la *Justice*, sous les traits de la fille des défunts, Anne de Bretagne ; puis la *Force*, la *Prudence* et la *Sagesse* qui a un double visage de jeune femme et de vieillard. La *Force* porte sur chaque sein un soleil, la source de toutes les forces vives et créatrices de la Nature (fig. 329).

Les quatre coins du tombeau de Lamoricière sont occupés par la *Foi*, l'*Histoire*, la *Charité* (fig. 329 *bis*) allaitant un enfant abandonné et la *Force* « qui prime le droit » (fig. 329 *ter*). Celle-ci symbolise encore le *Courage militaire* sous la figure d'un guerrier. Ce dieu Mars, assis à côté de la Vertu nourricière chrétienne, évoque à l'esprit léger le groupe classique de nos jardins publics : le militaire et la bonne d'enfants. La seconde allégorie est aussi appelée la *Méditation*, bien que le général fit preuve du contraire en mettant son épée au service de l'Empire (1860) qui l'avait proscrit au coup d'Etat. Il est vrai que c'était en qualité de soldat du pape ; aussi, après sa mort, le pontife reconnaissant envoya-t-il à sa veuve, en guise de consolations, un cadeau dont nous vous

1. Reproduite dans l'*Iconographie* de Mgr Barbier de Montault.

donnons en mille à deviner la nature : un squelette, qu'il baptisa du nom de Christophe, signifiant *porte-Christ* en grec. Les échos

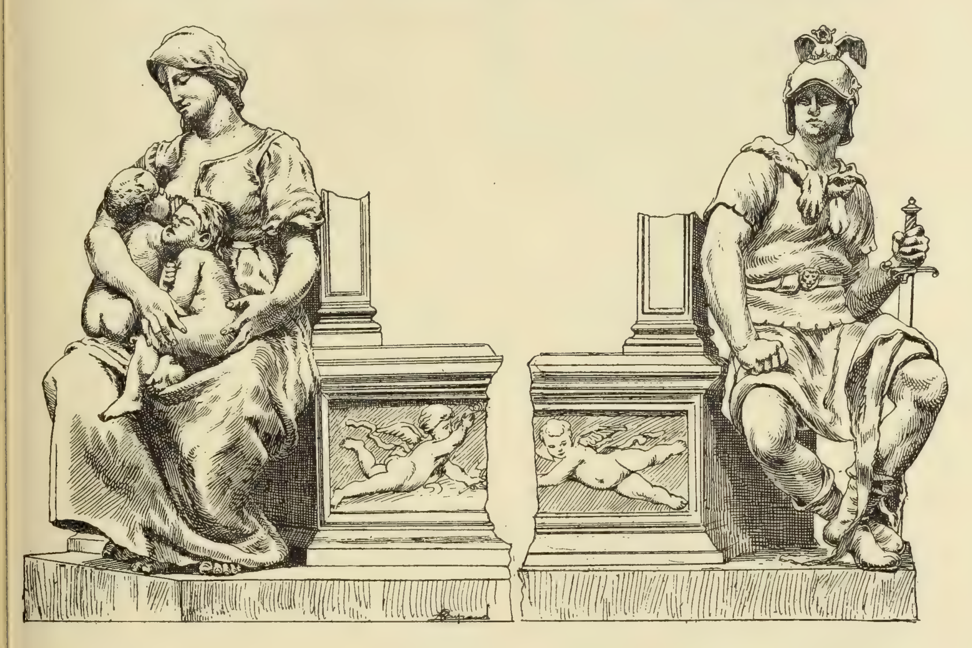


Fig. 329 *bis* et *ter*.

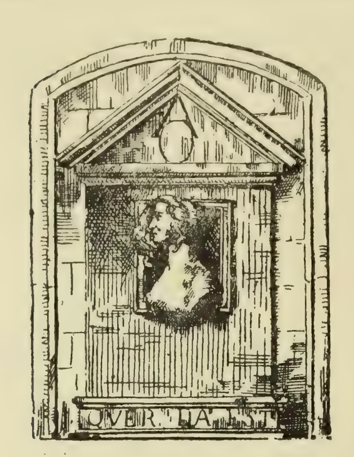
de Nantes retentissent encore des gorges chaudes que firent, au sujet de cet incident macabre, les petites feuilles locales.

2° **Saint-Nicolas.** — Les autels du transept sont ornés de toiles signées par Elie Delaunay : à droite, *saint Vincent de Paul*, portrait de l'auteur ; à gauche, le *Sacré Cœur*, « où le peintre s'est inspiré du type de Jupiter Olympien pour reproduire les traits du Christ déifié », dit l'auteur de *Nantes illustré*.

3° **Ancienne Synagogue** [1].

1. D'après le même auteur, une maison reconstruite rue de la Juiverie, en face le passage Bouchaud, a passé pour une synagogue servant aux juifs du temps où ils étaient parqués dans ce ghetto.

« Deux bas-reliefs l'ornent encore. L'un d'eux représente le buste d'une femme, chauve derrière la tête et les cheveux du front ramenés en avant (fig. 331). Au-dessus (fig. 330), dans un triangle, ces deux lettres $\frac{A}{O}$, restées longtemps une énigme



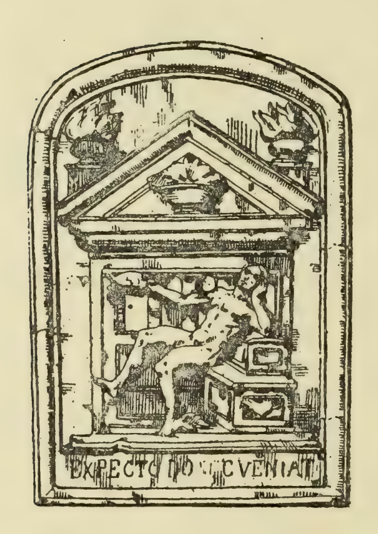
« *Quærenda est.*

4° Saint-Clément[1].

Chateaubriant. La Trinité[2].

et qui signifient tout bonnement A *super* O au-dessous, ces deux mots qui complètent le sens QVÆRENDA EST, ce qui doit se lire comme suit : *A supero quærenda est* (Il faut la chercher auprès de Dieu). Il s'agit évidemment de l'Occasion, dont le bas-relief reproduit la figure bien connue. Le second représente un homme assis, dans l'attitude de la douleur ou de l'attente, il tient une tortue à la main. Au bas, cette légende : *Expecto donec veniat* (j'attends qu'il vienne). Ceux qui voyaient là quand même une ancienne synagogue trouvaient dans cette inscription une allusion au Messie. Il n'était sans doute cas que de l'Occasion qui figurait déjà dans le bas-relief supérieur. »

Abstraction faite des deux lettres extrêmes A-O, alpha et oméga, qui, chez les anciens, symbolisent l'éternité, ces bas-reliefs n'ont d'ailleurs rien de spécialement hébraïques.



« *Expecto donec veni t.* »

Fig. 330-331.

1. Une table de marbre, appliquée à l'autel de la Vierge, en 1674, y fut mise en expiation d'une profanation qui, dit Touchard Lafosse, « commise en présence du modèle de toute pureté, prouve que les passions peuvent s'affranchir quelquefois du frein le plus sacré ».

2. C'est dans cette église que, en 1537, Jean de Laval éleva un magnifique tombeau à son épouse Françoise de Foix, à qui ce prétendu Otello aurait ouvert les veines, pour la punir de la passion qu'elle avait inspirée à François I[er]. L'épitaphe, composée par Clément Marot, s'inscrit en faux contre la légende de ce seigneur saigneur :

FF PEU DE TELLES FF

PROU DE MOINS — POINT DE PLUS

Sous ce tombeau gît Françoise de Foix,
De qui tout bien tout chacun souloit dire :
En le disant, onc une seule voix
Ne s'avança d'y vouloir contredire :
De grant beauté, de grâce qui attire,
De bon savoir, d'intelligence prompte,
De biens, d'honneur, et mieux que ne raconte,
Dieu éternel richement l'étoffa.
O viateur, pour t'abréger le compte,
Çy gît uncq rien là où tout triompha.

FF FF

Par contre, la même localité offre un exemple peu ordinaire d'amour conjugal : le retour inespéré de Geoffroy IV, baron de Chateaubriand, fait prisonnier en Terre-Sainte avec saint Louis, causa une telle surprise à son épouse qu'elle mourut en l'embrassant. Nous devons à la mémoire de la baronne de voir dans cette surprise un effet de la joie, bien que le contraire soit fort possible.

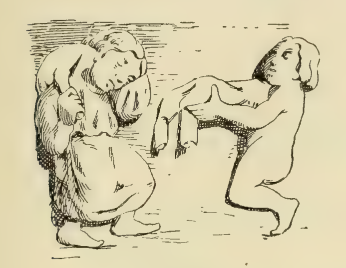


Fig. 332.



Fig. 333.

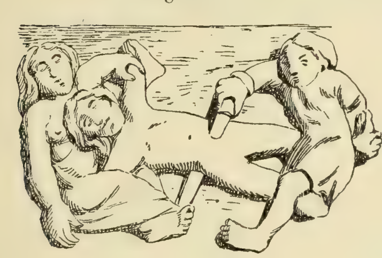


Fig. 334.

LE PALLET[1].

GUÉRANDE. **Saint-Aubin.** — Très curieux chapiteaux historiés, les uns avec phallus, dans toute leur crudité ; les autres, ornés de scènes légendaires ou symboliques, dont le sens nous échappe. Telle est, par exemple, la scène tragique développée en haut d'un pilier (fig. 332-334).

LE BOURG-DE-BATZ. **Saint-Génolé.** — Une des clefs de voûte du collatéral Nord porte un damné, déchiré par sept diablotins hideux, — images des sept péchés capitaux, — qui lui arrachent la langue et lui ouvrent une fenêtre abdominale pour l'étriper (fig. 335).



Fig. 335.

1. La patrie d'Abélard Béranger, où Héloïse mit au monde le fruit de leur amour, contrarié par les ciseaux de l'oncle Fulbert. Ce fruit défendu devint le chanoine Pierre Astralable, de Nantes. Coïncidence singulière : notre Père la Pudeur, le Fulbert contemporain de la licence publique, est l'homonyme de la victime du chanoine de Paris.

XLIII. — LOIRET

Orléans. 1° **Cathédrale.** — La *Chronique médicale* a donné la description de deux groupes placés sous forme de gargouilles au-

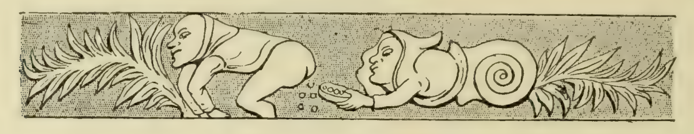


Fig. 336.

dessus d'un portail latéral, rappelant le péché de la chair et les conséquences qu'il entraîne :

L'un de ces groupes représente un singe accouplé avec une femme, et l'autre représente la même femme en position obstétricale, accouchant d'un singe, placé entre ses jambes et relié à la vulve par le cordon ombilical. Ces groupes sont très visibles, demi grandeur naturelle, et se remarquent à première vue, pour qui examine la cathédrale au point de vue artistique.

M. C.,

Interne des Hôpitaux.

2° **Saint-Michel**[1]. — 3° **Hospice Saint-Antoine**[2].

Bignon. — Peinture sur une poutre (fig. 336), à intention scatologique ; fesses et fèces rien ne manque à cette sorte de capucinade peu délicate, dont nous ne saisissons pas la portée moralisatrice ou satirique.

Saint-Benoit-sur-Loire. **Sainte-Marie.** — Façade. Bas-relief de la *Louve allaitant Rémus et Romulus.* Parvis : chapiteaux, avec la

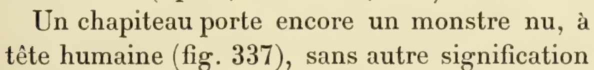
1. Cette église devint une salle de spectacles sous la Révolution, et est restée telle depuis. La façade du théâtre d'Orléans, sur la place de l'Etape, est monumentale ; elle est ornée de quatre statues de saintes exécutées par Hubert, et qui, selon M. Vergnaud Romagnesi, ont été transformées en muses.

2. Jusqu'en 1675, les pourceaux de cet hospice eurent le privilège de parcourir librement la ville, sans gardien ; de là le dicton : « Libre comme les pourceaux de Saint-Antoine ». Notons qu'à Saint-Denis figure la sépulture de « *Philippus Rex, filius Ludovici Grossi* », qui fut victime d'un de ces anciens compagnons d'Ulysse, « à l'occasion d'un pourceau qui se mit entre les jambes de son cheval ».

punition de l'*Impureté* et la *Tentation* de nos premiers parents. Adam est revêtu d'une sorte de chlamyde, aux côtés d'Eve nue, pour indiquer son degré de culpabilité moindre dans leur désobéissance au Père Éternel. Cet épisode biblique, interprété d'une façon peu commune, « se trouve accolé, dit l'abbé Auber, à une scène de tentation d'un autre genre ; deux personnes, entièrement nues, en font tous les frais : le dessinateur expose au regard l'action même de l'adultère [1]». D'après d'autres commentateurs, ce groupe exprimerait les fornications de Babylone, « qui a enivré toutes les nations du vin de colère de ses prostitutions » (*Apoc.*, ch. XVIII, v. 3).



Fig. 337.



Un chapiteau porte encore un monstre nu, à tête humaine (fig. 337), sans autre signification que son aspect caricatural. On voit, enfin, au haut d'une colonne, *Saint Martin* offrir un morceau d'étoffe à un chemineau complètement nu, et la *Tentation de saint Benoît*, qui se roule sur des orties, comme dérivatif anaphrodisiaque énergique.

Le trésor possède un chapelet donné à l'abbaye par une reine de la main gauche, la Montespan ou la Maintenon ; l'un des quatre médaillons qui en font le prix renferme la Vierge allaitant son divin nourrisson [2].

VILLEREAU. — L'élégant portail de cette église, qui attend son achèvement depuis le XVIe siècle, est orné de deux bustes, en bas-reliefs, de Gabrielle d'Estrées et d'Henri IV. Ce couple galant à la porte d'un édifice religieux fait l'effet d'une gageure ; il est vrai que le Christ a dit : « Aimez-vous les uns les autres ! »

SAINT-BRISSON-SUR-LOIRE. **Saint-Brice.** — Un chapiteau de l'inté-

1. Marchand, *Souvenirs historiques de l'ancienne abbaye de Saint-Benoît-sur-Loire*, pl. X ; in-8°, Orléans, 1838.

2. Le cardinal Odet de Châtillon, qui se faisait appeler l'abbé de Saint-Benoît, fit beaucoup trop parler de lui. Pie IV le dégrada, ce qui ne l'empêcha pas de se présenter à l'autel en habit de cardinal, pour épouser Elisabeth de Hauteville. Charles IX l'envoya en ambassade près de la reine Elisabeth, dénommée « la reine-vierge », bien qu'elle eût une jolie collection d'amants, dont Odet de Châtillon fit partie. Mais il eut une fin tragique : son gendre, un de ses valets de chambre qui avait épousé sa fille naturelle, l'empoisonna et joua le rôle du doigt de Dieu.

rieur figure l'*Ichtus* symbolique des premiers chrétiens, sous la forme d'un Christ, dont le tronc se termine par une queue de poisson. Le Rédempteur tient, en outre, un poisson à chaque main.

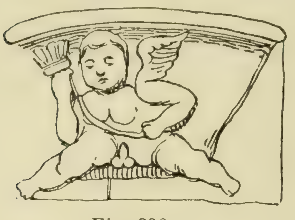


Fig. 338.

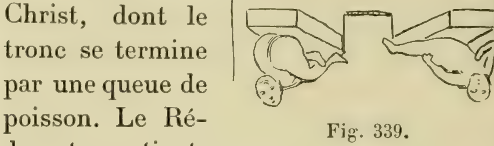


Fig. 339.

SULLY-SUR-LOIRE. **Saint-Ithier.** — Chœur. Bas côté droit. Sur les vitraux, le *Miracle de saint Jacques* ou la *Servante d'auberge amoureuse*, pendant de la *Pie voleuse*. La servante, éprise d'un jeune pèlerin qui la dédaigne, cherche à le perdre en l'accusant d'avoir volé un couvert d'argent qu'elle cache dans sa valise. On le pend, mais saint Jacques de Compostelle intervient assez à temps pour le sauver. Le dernier panneau représente, d'après M. Edmond Michel, *Une femme nue brûlée vive ;* c'est le supplice de la servante.

MONTARGIS. **La Madeleine.** — A l'un des pilastres du bas côté septentrional, une gargouille, sous figure de femme, les cheveux épars, nue jusqu'à la ceinture et le reste du corps emprisonné dans une gaine, où la date 1554 est inscrite.

PANNES. **Saint-Pierre-lès-liens.** — Sur l'un des culs-de-lampe des collatéraux, la *Lubricité* (fig. 338) est symbolisée par un personnage chimérique, « obscène, ailé, tenant une torche allumée dans les mains », le feu de la concupiscence.

BELLEGARDE. **Notre-Dame.** — Chapiteau du portail. Deux hommes nus passent la tête sous leurs jambes (fig. 339). Chapelle de Saint-Eli, tableau de *Sainte-Marie l'Egyptienne*, qui reçoit la communion de Zozime.

BROMEILLES. — Un cul-de-lampe du dernier arc doubleau de la nef, côté gauche, représente une femme nue et agenouillée (fig. 340).

CHATILLON-SUR-LOING. **Saint-Pierre et Saint-Paul.** — Chapelle des

Fonts. *Baptême de Clovis*, Desgardes *invenit et fecit* (1679). La pudicité de ce peintre ne recule pas devant une erreur liturgique ; il montre le roi, à genoux, le corps nu, mais ceint d'un linge de baptisé par infusion, au lieu de l'être par immersion. Il craint encore moins de violer la vérité historique, en faisant assister à cette cérémonie le duc et la duchesse de Châtillon, Christian de Mecklembourg et Isabelle de Montmorency, reconnus par l'abbé Patroni. Que d'anachronismes, bon Dieu, sont commis en ton nom !

Fig. 340.

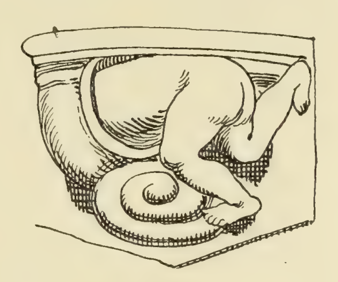


Fig. 341.

Courtenay. **Saint-Pierre.** — Chapelle de Sainte-Madeleine. On est quelque peu surpris de rencontrer au-dessus de l'autel une copie de la *Madeleine* du Titien [1], *ex dono* « offert, dit une inscription ambiguë sur une cartouche du cadre, par MM. Peradon frères, en souvenir de leur mère ».

Thorailles. **Saint-Jean-Baptiste.** — Sur un cul-de-lampe, un homme montre le sien, en se jetant dans la coquille d'un colimaçon (fig. 341). Est-ce un encouragement à la vie contemplative ?

Ferrières. — Chœur. Tombeau de Louis de Blanchefort, abominablement mutilé. L'effigie du personnage a disparu et les statuettes des sept Vertus ont été décapitées : en 93, on a commencé par guillotiner les statues. Les autres mutilations sont attribuées, par M. E. Michel [2], aux gens superstitieux de la contrée « qui brisent des morceaux et les emportent pour se guérir du mal de dents ».

1. *Les Seins à l'église*, fig. 215.
2. *Gazette des Beaux-Arts*, 1883, tome xxviii, p. 225.

Nous donnons (fig. 342), la *Conception de la Vierge*, sous la Porte Dorée, où Joachim prend le sein d'Anne. C'est un fragment de vitrail de l'Abbaye de Ferrières, reproduit en entier par A. Demmin, dans son *Encyclopédie des Beaux-Arts plastiques*.



Fig. 342.

XLIV. — LOIR-ET-CHER

ROMORANTIN[1].

COUR-SUR-LOIR. — Olivier Merson donne la description d'une curieuse verrière de cette église :

Jésus enfant, vers quatre ans à peu près, debout, complètement nu, entre les genoux de sa mère, bénit la troupe des apôtres et de ses proches, enfants eux aussi, dans le même état d'absolue nudité. Le nom de chacun est inscrit sur le nimbe qui encadre la tête, nimbe jaune, seule coloration apportant quelque variété à toutes ces chairs enfantines. Ce sujet étrange — nulle part ne s'en rencontre la répétition — contient certainement, croyons-nous, une leçon mystique. Mais laquelle ? Il nous est impossible de la dégager.

Et si cette « leçon mystique » était une simple « mystification » du peintre vitrier, tout s'expliquerait?

LES GUÉRETS. Saint-Jacques. — Une fresque du XIIe siècle expose

1. Au lieu dit le *Carroi doré* se trouve l'hôtel Saint-Pol, où François Ier reçut le malencontreux tison de la main de Montgomery, le père de celui qui creva l'œil de Henri II. Sur chacun des piliers en bois de la porte, sont sculptés deux bas-reliefs, dont M. Lov. Scrib a donné la description et communiqué le dessin à la *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts départementaux*. Notre croquis ne donne qu'une faible et insuffisante idée de la singularité de ces représentations qui sont de véritables caricatures religieuses. L'une de ces sculptures nous montre saint Michel terrassant le démon, qui apparaît sous la forme d'un homme nu, avec une tête de cochon (fig. 343). L'autre sculpture nous offre une *Annonciation* (fig. 344) ultra-comique. A la place habituelle de l'Eternel, une tête diabolique et ricanante domine la scène, entre deux canards qui soutiennent les draperies relevées d'un baldaquin de lit, abritant la Vierge et Gabriel, lequel lui tourne le dos. Marie porte un corsage collant qui accuse la saillie de ses mamelles et elle appuie la main gauche sur un meuble qui a l'apparence d'un bidet.

une damnée nue, qui se débat contre un volumineux serpent, attaché à son sein droit.



Fig. 343.



Fig. 344.

Vendome. **La Trinité**. — Le *Bulletin monumental* [1] rappelle que le chœur fut décoré, à la fin du xve siècle, de stalles, dont les ornements sont « une œuvre admirable de verve burlesque ou pieuse. dans le choix des sujets ». Ces stalles, vendues en 1792 comme bois à brûler, furent achetées par un prêtre constitutionnel, le curé de Lunay, petite paroisse du Perche, qui les plaça dans son église.

Sur une miséricorde, un animal fantastique montre les *témoins* de sa sexualité, dissimulés sous la forme d'une langue qui semble appartenir à une figure tracée sur son train postérieur (fig. 344 *bis*).

Un vitrail de l'abside, côté droit, représentait un abbé mitré *in naturalibus ;* ce prieur a dû se contenter d'un simple *in partibus* par ordre de l'évêque qui lui fit ajouter un caleçon de bains. Et cependant cette église abbatiale est classée parmi les monuments historiques ; il y a donc là un attentat, un outrage à la majesté souveraine de l'art, que nous dénonçons à Qui de droit.

1. T. iv, p. 277.

Saint-Aignan. — Un chapiteau (fig. 345) est entouré d'un groupe de femmes dont le rôle est indéterminé ; ce sont des cariatides pour rire.



Fig. 344 *bis*.

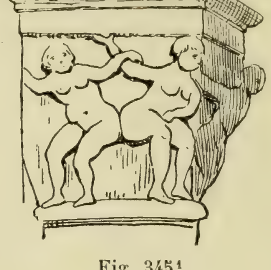


Fig. 345[1].



Fig. 346.

XLV. — LOT

Cardailhac. — Luxurieuse entre deux dragons ailés, qui lui mordillent et titillent désagréablement les seins.

Figeac. **Abbaye**[2].

XLVI. — LOT-ET-GARONNE

Agen. **Saint-Caprais.** — A la chapelle du cloître, un centaure lance une flèche contre une harpie ; on voit aussi une néréide à double queue (fig. 346). Autant de figures de l'incarnation symbolique du démon.

La Plume. — Comme le sabre de M. Prudhomme, qui servait à défendre ou à attaquer les institutions, la néréide personnifie le *Vice* (fig. 347) ou la *Vertu* (fig. 348), selon que son buste est à nu ou moulé dans un corsage. L'église de la Plume possède ces deux

1. Reproduite par le *Bullet. monum.*

2. De Saint-Foix raconte le curieux cérémonial observé à la première Entrée de l'Abbé dans sa ville de Figeac : Le Seigneur de Montbrun et de la Roque, habillé en Arlequin et une jambe nue, est obligé de le conduire jusqu'à la porte de son Abbaye, tenant sa jument par la bride ; ensuite l'Abbé et l'Arlequin dînent ensemble, comme compère et compagnon.

variétés. La *Volupté* presse ou offre ses seins; son antagoniste a les mains jointes, dans l'attitude de la prière ; c'est, paraît-il, l'image

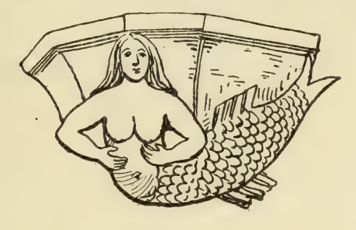

Fig. 347.


Fig. 348.

de la régénération baptismale[1] ; mais rien n'est moins certain qu'une telle interprétation.

XLVII. — LOZÈRE

LANGOGNE. — Au haut d'un pilier, un personnage nu, le *Bien (?)* est assis entre deux dragons, le *Mal (?)*, qu'il caresse et dont il arrive à se faire lécher, en signe de soumission. D'autres chapiteaux sont occupés par des chimères, centaures et autres animaux fantastiques.

SAINTE-ÉNIMIE[2].

XLVIII. — MAINE-ET-LOIRE

ANGERS. 1° **Cathédrale.** — Transept Nord. Groupe réaliste sculpté sur deux modillons : un évêque ou abbé, en belle humeur, reluque une ribaude, la *Luxure*, qui soulève sa robe pour aguicher le galant épiscope. Ce spectacle voluptueux le trouble au point de faire perdre l'équilibre à sa mitre, qui tombe à la renverse.

1. *Bul. mon.*, t. XXII, p. 125.

2. La belle et vertueuse Enimie, fille de Clotaire II, ne voulait d'autre époux que Jésus ; mais son père étant décidé à la marier, elle pria Dieu de la défigurer — que n'imitait-elle sainte Lucie, qui s'arracha les yeux pour le même motif ? Un eczéma généralisé couvrit aussitôt tout son corps, mais une révélation lui apprit qu'elle trouverait la guérison dans les eaux d'une source jaillissante à l'endroit où se trouve Sainte-Enimie. La princesse fut guérie, mais chaque fois qu'elle s'éloignait de cette fontaine miraculeuse, la maladie de peau récidivait. Elle fonda un monastère qui subit quelques vicissitudes après sa mort ; les religieuses de ce couvent menaient une vie si déréglée que l'évêque de Mende les chassa et les remplaça par des bénédictins.

Le tombeau de Jean Olivier, évêque d'Angers, mort en 1540, auteur du poème latin de la *Pandore*, est orné de bas-reliefs sur lesquels se coudoient, dans une promiscuité curieuse, mais peu catholique, Alexandre et Sémiramis, Romulus et Rhéa, Hercule et Cléopâtre, etc. ; nouveaux exemples de l'intrusion du paganisme dans l'art chrétien. Il est vrai, nous le savons, qu'on peut voir dans *Hercule* la personnification de la *Force*, l'une des vertus cardinales.



Fig. 349.

Un médaillon de la Rose, de Robin d'Angers, reproduit des scènes de la *Résurrection*, où s'étirent des femmes nues, à côté d'un pape — parfaitement — d'un évêque et d'autres tonsurés, en costume de ressuscités (fig. 349).

Une verrière de la nef, chaudement enluminée, déroule la passion de sainte Catherine d'Alexandrie. On arrache les seins de la martyre avec des crocs rougis au feu ; puis elle est fouettée, toute nue : ses cheveux en sont verts de peur.

LES PONTS-DE-CÉ. **Saint-Maurille.** — Les stalles proviennent de l'église prieurale de la Haie-aux-Bons-Hommes-lès-Angers. Parmi les sujets plaisants sculptés sur les miséricordes, notons (la onzième du côté de l'épître) une nonnain voilée « velée », la bouche fermée par un cadenas. Dans le pays, on appelle cette bamboche, sainte Babille. C'est une satire contre l'incontinance verbale féminine :

Rien ne pèse tant qu'un secret
Le porter loin est difficile aux dames.

On voit aussi un centaure muni d'un bouclier et des monstres aquatiques, à tête humaine, de l'un ou l'autre sexe.

Les tapisseries de la cathédrale interprètent les scènes de l'*Apocalypse*. La 12e pièce montre la Mort sur un « cheval pâle ». Son squelette décharné est enveloppé d'un suaire flottant ; elle tient un

glaive pour frapper tous les hommes, par l'épée, la famine, la maladie et les bêtes sauvages.

A la 24e pièce, auprès de saint Jean, une demi-douzaine d'hommes nus succombent, pour avoir bu des eaux amères changées en absinthe.



Fig. 350.

2° **Saint-Nicolas**. — Le Musée du Mans a hérité, de cette église détruite, un chapiteau singulier (fig. 350) qui symbolise l'*Antagonisme du Bien et du Mal* ou l'*Impureté*. Il représente une fille d'Eve vêtue, qui laisse passer sous sa guimpe, deux vigoureuses mamelles, auxquelles s'attachent un serpent et un animal à forme de crapaud monstrueux. On remarque, en plus, que l'aumônière de l'*Avarice* est attachée au cou de ce personnage, qui paraît ainsi symboliser à la fois plusieurs péchés capitaux.

3° **Saint-Serge**. — Sur une clef de voûte est sculpté et enluminé un sujet énigmatique. C'est un personnage barbu et chevelu, comme le Père Eternel, qui tient un corps nu sur chacun de ses bras ?

Beaufort-en-Vallée. — Un tableau de l'*Annonciation*, par Antoine Talcourt, passe pour représenter la Vierge sous les traits de Mme de Montespan. Et pourquoi pas ? n'ont-elles pas eu l'une et l'autre de nombreux enfants ? D'ailleurs, l'épouse morganatique de Louis XIV ne rougissait pas d'afficher son effigie en lieu saint ; elle était même coutumière du fait. Nous la retrouverons au maître-autel de la chapelle du palais de Fontainebleau, en l'une des Vertus théologales, ni plus ni moins. D'après M. Joseph Denais [1], l'ange Gabriel est représenté par le duc du Maine. M. le vicaire A. Delepine a bien voulu nous confirmer l'existence de cette toile curieuse ; mais elle n'a jamais été photographiée ni reproduite.

Cunault. 1° **Eglise paroissiale**. — Plusieurs représentations de

1. Rapport à la *Réunion des Sociétés des Beaux-Arts ; Interm. des chercheurs et des curieux ; Chron. méd.*

néréides, symbole de l'âme chrétienne purifiée par le sacrement du baptême (fig. 351-352) ; un pécheur ou un passager, dans une

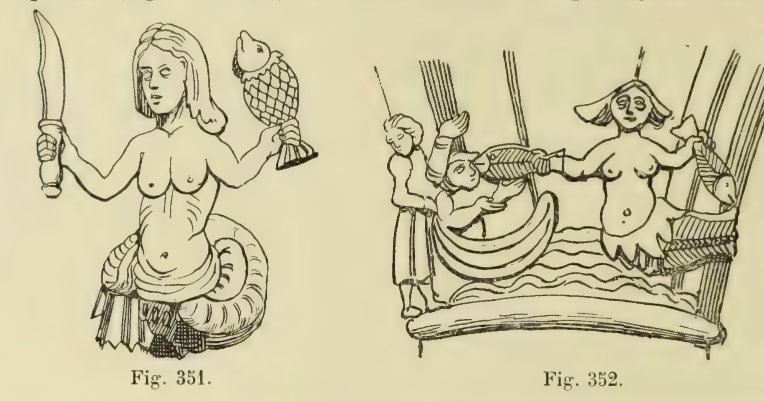


Fig. 351. Fig. 352.

barque, reçoit un poisson de l'une d'elles. Ces monstres marins décorent fréquemment les édifices religieux du Poitou.



Fig. 353.

Sur des peintures murales, sont figurées les Sibylles, prophétesses païennes qui passent pour avoir annoncé la *Conception*, la *Nativité*, etc. La Cimmérienne (du Pont-Euxin) tient un cornet ou biberon et prédit l'*Allaitement* de Jésus par Marie, comme l'un des quatrains des anciens livres d'Heures le rappelle en un style naïf :



Fig. 354.

Sibile Cyemeria,
Aagée de xviij ans, a dit
Que la Vierge alectera
Son enfant sans nul contredit.

2° **Cloître de Saint-Aubin.** — Détails de sculpture à allure ultra-réaliste. Un centaure, qui tire de l'arc, est doté d'organes virils hypertrophiés (fig. 353), et un oiseau fantastique, à tête humaine coiffée d'une couronne, reçoit les caresses d'une courtisane (fig. 354).

L'Esvière. — Une peinture du xv[e] siècle, rappelle l'*Histoire de l'Abbesse*, l'un des « Miracles de Notre-Dame » :

Comme une abbesse fut vers l'évesque accusée,
Par la Vierge Marie d'enfant fut délivrée.
L'ange porta l'enfant au boys à ung hermite,
Lequel enfant fut depuis esvesque de très grand mérite.

Saumur. 1° **Notre-Dame-de-Nantilly** [1].

2° **Notre-Dame-des-Ardillers** [2].

Puy-Notre-Dame [3].

XLIX. — MANCHE

Mont-Saint-Michel[4]. **Abbaye.** — Bas-relief du xvi[e], Jésus retire les âmes des Limbes (fig. 355). En tête, apparaissent Eve et Adam, celui-ci avec une barbe de patriarche ; dans un coin, une âme féminine, capiteuse, se déchire le sein droit, tandis que, du côté opposé, Satan tire la langue de rage et de dépit.



Fig. 355.

1. Sur un pilier est gravée, en creux, l'épitaphe, composée par le bon roi René d'Anjou, pour sa nourrice, dame Thicphaine : la reconnaissance du ventre.

2. Attenait à la communauté de Fontevrault, dont Gabrielle de Rochechouart, une des sœurs de Mme de Montespan, était abbesse. A l'automne de sa vie, l'ex-favorite, comme le diable, se fit ermite, et vint se retirer dans une maisonnette appelée le Jagueneau, qu'elle fit construire au fond du jardin de cette communauté. Ses chemises, ses draps, étaient de toile écrue et grossière ; elle portait des jarretières et une ceinture, en guise de corset, hérissées de pointes de fer ; les grains du rosaire remplaçaient les perles de ses riches colliers.

3. L'église de cette commune possédait une ceinture de la Vierge qui jouissait d'une grande réputation auprès des femmes enceintes. Elles s'en faisaient ceindre pour obtenir une heureuse délivrance ; aussi, dit Bodin, « c'est une espèce de lanière assez malpropre ». Anne d'Autriche l'utilisa à Saint-Germain lors de ses grossesses miraculeuses ; mais, depuis, elle a perdu son prestige. *Sic transit...*

4. Au temps où le Mont-Saint-Michel était consacré à Bélénus, l'un des quatre grands dieux des Gaulois, il y avait là un collège de druidesses. Elles vendaient aux marins des flèches destinées à calmer l'orage, à la condition qu'elles fussent lancées par un adulte de vingt et un ans, possesseur de sa virginité — ce qui était bien difficile à vérifier. Après la traversée, à l'arrivée du vaisseau au port, le jeune

Urville. — Chapiteau occupé par un centaure qui décoche une flèche contre un cerf.

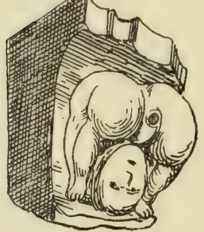
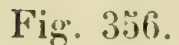



Fig. 356.



Fig. 357[1].



Fig. 358[2].

Boutteville. — Chapiteaux avec chimères et serpent bicéphale, dévorant les entrailles d'un homme emprisonné dans ses chaînes.

Mamtinvast (fig. 356). — Tollevast (fig. 357). — Saint-Marcou (fig.358). — Modillons couverts de fantaisies outrancières symbolisant,si l'on veut, la *Luxure*. La figure 357, avec la bouche de travers qui hurle de douleur, semble dépeindre une scène d'accouchement, la conséquence du péché de la chair. Les artistes simplistes et inhabiles des siècles de foi, nous le répétons, à défaut d'art, frappaient fort et montraient le vice dans toute sa laideur, pour en inspirer l'horreur. Mais ne dépassaient-ils pas le but dans certains de ces tableaux moralisateurs que la morale réprouve ?

Que doit-on penser d'un contraste aussi frappant ? se demande Th. du Moncel, dans le *Bulletin monumental*. Nos ancêtres voulaient-ils, en retraçant matériellement sous les yeux ces obscénités, montrer la laideur des passions auxquelles l'homme est en proie et la turpitude d'une chair corrompue ? Ou bien ne voulaient-ils pas plutôt, en mettant au dernier degré de la bassesse les jouissances qu'ils regardaient comme les plus vives en ce monde, faire ressortir celles que l'on goûte auprès de Dieu ?

Saint-Lo. — En façade, divers sujets libres. Ici, un maître d'école frappe, de la main, le derrière mis à nu d'un écolier indiscipliné,

Jean d'Arc portait des offrandes aux druidesses et réservait sa virginité pour l'une d'elles, avec qui il allait se baigner. « Le lendemain, raconte de Saint-Foix, l'auteur de ce récit, en s'en retournant, il s'attachoit sur les épaules autant de coquilles qu'il s'étoit initié de fois pendant la nuit. »

1. Reproduite par le *Bullet. monum.*
2. Reproduite par le *Bullet. monum.*

« qu'il tient adenté, dit M. Dubosq, sur ses genoux » ; là, une maîtresse d'école inflige la même punition à une fillette dont les saillies géminées sont des plus potelées ; plus loin, un monsieur et une dame « se disent des mots d'amour » ; un peu partout, des figures burlesques, piquées de quelques obscénités. Plusieurs de ces représentations ont été mutilées par les Calvinistes en 1562.

L. — MARNE

Fig. 359.

Reims. 1° **Cathédrale.** — Portail principal. Sur l'aire du tympan est détaillé le *Jugement universel*, mais peu nuement : les diables seuls sont dévêtus. Où Cambry, le président du district de Quimperlé (An III), a-t-il vu « la sodomie représentée par quarante statues dans la plus infâme attitude » ? On se le demande. Les damnés enchaînés, à la tête desquels marchent un roi, un évêque mitré et crossé, suivis d'un moine, sont tous costumés. Quant aux réprouvés, qui cuisent dans la marmite infernale, on n'aperçoit que leurs têtes microscopiques. Un groupe à part évolue sur un cordon de la voussure : trois âmes incombustibles, qui sont encore dans les flammes du Purgatoire, marmottent leurs oraisons (fig. 359).

Cette réserve dans le costume disparaît avec l'histoire du dernier jour du monde, décrite dans l'*Apocalypse* et développée sur l'arcade de droite (fig. 359 *bis*) où paraissent, au naturel, des personnages à cheval et à genoux. En tête de la cavalcade, nous retrouvons la *Chevauchée de la Mort*, les yeux bandés, telle qu'elle caracole à Notre-Dame de Paris. Mais ici son coursier « pâle » semble moins fougueux ; il paraît épuisé de porter en croupe un cadavre renversé sur une autre victime, que la camarde empoigne et entraîne par la mamelle.

Outre ces personnages apocalyptiques sans voiles, nous avons encore à l'extérieur une néréide-gargouille qui se presse le sein (fig. 360).

La *Visitation* est figurée sur le grand portail par deux matrones enceintes, vêtues à la romaine. La grossesse de la Vierge, contrai-

rement à l'Ecriture, est beaucoup plus visible que celle de sa cousine Elisabeth, en avance de six mois.

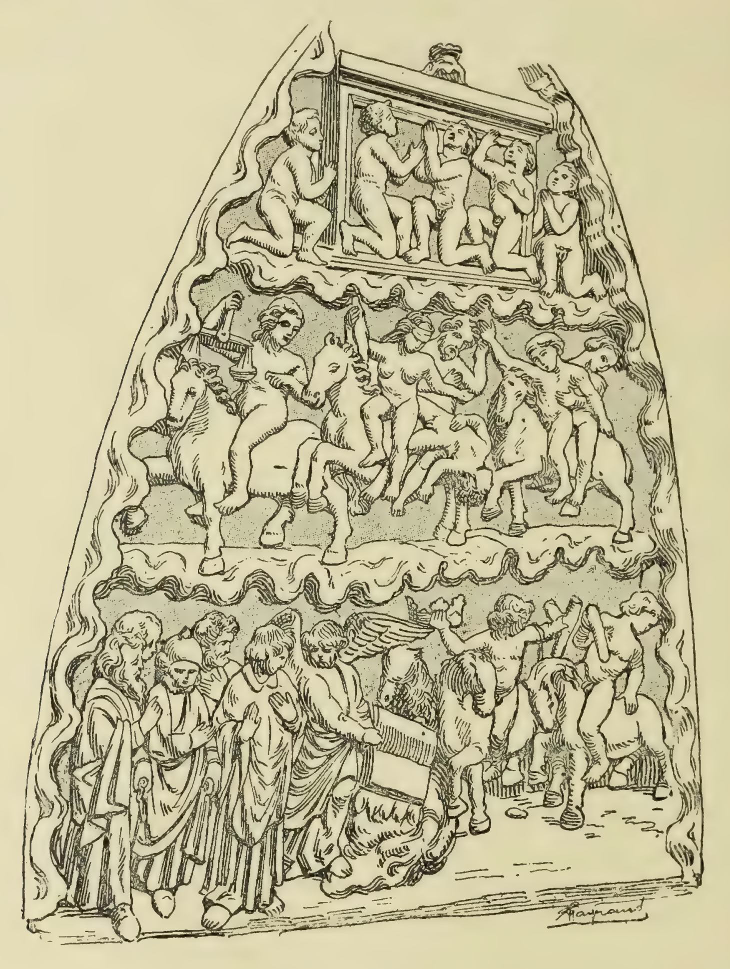


Fig. 359 *bis*.

Le portail de gauche offre seulement deux ou trois motifs légers. A la console d'une statue hiératique et congelée de sainte ou de reine, une femme assise, une impudique, découvre la naissance de ses cuisses (fig. 360 *bis*). En face, entre les cordons de la voussure, un habitant de Jérusalem jette les vêtements dont il s'est dépouillé

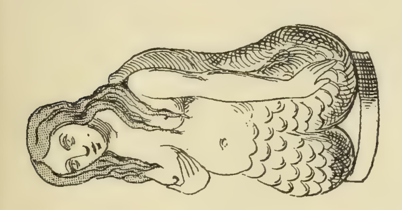


Fig. 360.



Fig. 360 *bis*.

sur le passage de Jésus (fig. 361), tandis qu'un autre, dévêtu aussi, grimpe à un palmier pour en abattre les rameaux. Ce grimpeur pourrait bien être le publicain Zachée qui, au passage du fils de Dieu par Jéricho, avant d'arriver à Jérusalem, monta sur un sycomore pour le voir passer.

La pudicité artistique de cette cathédrale est telle que, même nos premiers parents réfugiés au-dessus de la chaire ont revêtu un « incomplet » sur mesure, comme ceux de sainte Gudulle, à Bruxelles. Adam et Eve, comme Vénus ou la *Vérité*, habillés sont méconnaissables.

Eve paraît encore vêtue au transept Nord, à droite de la grande rose ; elle tient dans ses bras le démon, symbolisé par un animal fantastique.

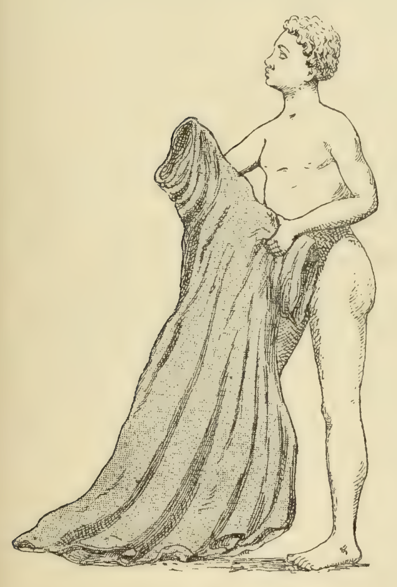
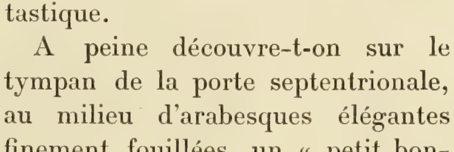


Fig. 361.



A peine découvre-t-on sur le tympan de la porte septentrionale, au milieu d'arabesques élégantes finement fouillées, un « petit bonhomme » isolé, tout nu, et au croisillon Sud, la *Musique*, complètement deshabillée, qui tinte une clochette.

On cite encore, comme une audacieuse exhibition artistique pour l'époque, la poitrine nue de l'ange qui, au grand portail, chasse Adam de l'Eden. Ces créatures séraphiques n'ont commencé à se dévêtir qu'après le moyen âge.

Pourtant, la *Résurrection*, au transept Nord, se hasarde à sortir des sépulcres quelques torses nus ; mais vous n'y rencontrerez aucune

femme, à moins qu'on ne considère comme telles les deux ressuscités qui ont conservé leur suaire (fig. 362).

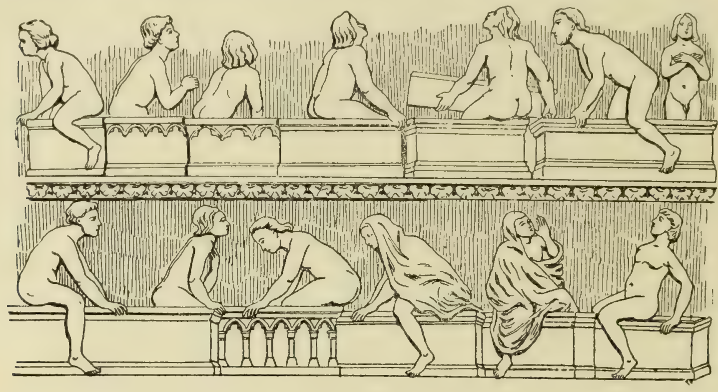


Fig. 362.

Par contre, saint Rémy, le patron de l'église suivante, s'est réservé le privilège de la nudité, si l'on s'en rapporte à l'épître que François Maucroix, chanoine de Reims, adresse à M. Cassandre, pour lui donner « des nouvelles de piété ».

On voit à nu, dans cette ville,
Le corps entier de saint Rémy,
Qui de Dieu fut si bon ami.
Chacun le voit, chacun l'admire :
D'aise, à l'entour, chacun respire,
Et n'est si méchant à le voir,
Qui ne sente un peu s'émouvoir.

Pour mémoire, car nous n'avons pas eu l'heur de découvrir cette curiosité : il existe, assure Jean d'Orsay, une pierre de la cathédrale, sur laquelle Jésus s'est reposé et qui garde encore l'empreinte de cette inoubliable station. Nous avons vu, en Orient, beaucoup d'empreintes des pieds de Mahomet, mais jamais celle du siège du Prophète ; pour Reims, « le siège est fait ».

Chapelle du *Sainct-Laict,* on conservait, autrefois, une poudre blanche provenant de la *Grotte du lait,* de Bethléem, où la Vierge se cacha, au début de sa fuite en Egypte.

2° **Saint-Rémy**. — Une des dix tapisseries anciennes de la plus

vieille église de Reims, célèbre le *Baptême de Clovis*. Clotilde, habillée, est agenouillée à côté de son époux, exposé, nu, dans une cuve trop courte, une véritable cuvette. Au-dessous, cette légende, en caractères gothiques, explique la scène balnéaire :

A Sainct Rémy Clovis requert baptehme
Et se repet d'avoir sans luy vescu ;
Dieu tout puissant luy transmet le sainct cresme,
Semblablement des fleurs de lys lescu.

Même sujet traité dans la Chapelle des Fonts-Baptismaux, sur le rétable, enluminé, connu sous le nom des *Trois Baptêmes*, et exécuté, en 1610, par Nicolas Jacques. On y voit, au centre, le baptême de Jésus par Jean-Baptiste ; de chaque côté, le baptême de Constantin, par Jules II, et celui de Clovis, par saint Rémy. Ce roi, complètement nu, est à genoux dans une cuve ; autour de lui se groupent son épouse, Clotilde, et ses sœurs, Lantilde et Albolède.

Quelques tapisseries rapportent les miracles de saint Rémy ; entre autres, la guérison d'une cécité par le lait de femme. Le futur évêque, que sa mère, sainte Célinie, allaite, rend la vue à saint Montain, comme l'explique le quatrain, placé au bas de ce tableau :

Le Créateur à ce cas entendit
L'enfant Rémy print du lait qu'il tetoit
Et d'icelui claire veue rendit
A saint Montain qu'alors aveugle étoit.

Sur l'une des dalles provenant du sanctuaire de saint Nicaise, détruit en 93, et qui pavent la Chapelle consacrée à saint Eloi, nous avons décrit sommairement la nudité biblique de *Suzanne au bain*. Une tapisserie de la cathédrale nous montre encore la « chaste » baigneuse, en *Vérité*, sortant d'une cuve cylindrique, comme d'un puits. On lit au-dessous cette légende :

Les luxurieux viellars virent
De son deshoneur la requirent
Susanne au baing toute seulet
Mais elle refusa leur requeste.

Dans son étude du magnifique pavé de mosaïque qui couvrait le chœur de Saint-Rémy, M. Tarbé décrit, au côté droit du chœur, un carré où étaient dessinés les quatre fleuves du Paradis — *Tigris*, *Euphrates*, *Jehan* et *Phison* — figurés par des personnages nus,

versant l'eau d'urnes placées sous leurs bras, et occupant les quatre angles. Au milieu paraissait une femme nue, assise sur un dauphin, tenant une rame et accompagnée de cette inscription : *Terra, Mare*.

Philippe le Bel battait franchement de la fausse monnaie, pour arrondir sa liste civile ; Louis XIV arrivait au même résultat, sous le couvert de la religion. Une lettre du roi, en date du 9 février 1690, ordonne aux évêques de retrancher de leurs églises, non pas les tableaux licencieux, mais « les orfèvreries et les argenteries non nécessaires pour faire le service divin, avec la décence convenable ». Il fallut bien se résigner et envoyer à la monnaie tous les objets votifs ou cultuels, en métal précieux ; une partie fut réservée à l'achat d'un Soleil, emblème du Roi, pour le maître-autel. Louis XV suivit le même mauvais exemple et les pillages des sans-culottes ne firent qu'achever ceux de la Royauté : la lie et l'élite se confondent souvent.

3° **Saint-Nicaise.** — Le tombeau païen de Join, qui était conservé dans cette église avant sa démolition, a été transporté à la Cathédrale.

« Sur son portail, écrit le brouillon et bouillant rapporteur Cambry, l'onanisme étoit indiqué d'une manière extravagante. Un diable ailé tient les mains d'une femme coupable, l'entraîne ; un diablotin désigne la partie coupable, dans la position d'Hans-carvel. »

Chalons-sur-Marne. **Notre-Dame-de-l'Epine.** — « Les saletés et les lubricités, d'après Didron aîné, grondent à l'abside », le siège de prédilection des figurines dévergondées. Une paysanne, à demi accroupie, se trousse avec vivacité, nous dirions avec pétulance si nous l'osions, pour satisfaire un pressant besoin. Est-ce un symbole, un enseignement hygiénique, une leçon morale ou un caprice de sculpteur ?

Un de nos confrères nous a signalé une gravelure analogue, tapie au chevet d'une église bretonne ; mais, ici, la femme, pour dissimuler son attitude insolite, fait exécuter à son enfant le même acte naturel, de sorte que les deux jets se confondent en un seul et les lois de la bienséance semblent être respectées.

Mais revenons à Notre-Dame-de-l'Epine. En dehors de l'orne-

mentation éhontée des consoles et des gargouilles, où sont exposées des caricatures désordonnées, qui ont la prétention de personnifier et de flétrir les vices, Didron décrit la *Luxure*, sous figure d'une femme âgée de 25 à 30 ans :



Fig. 363.

> Elle est toute débraillée, levant honteusement sa jupe sans la moindre pudeur. Par sa tournure, par les mines de son visage, par toute son attitude, elle fait à tous les passants des provocations les moins équivoques, mais des provocations si grossières que je ne puis en parler[1].

S'agit-il de la vive et grotesque « pisseuse », qui se soulage au chevet ? Nous ne savons exactement.

Au buffet d'orgues tout l'arrière-corps est occupé par les douze apôtres, et l'avant-corps par sept dee principaux dieux du paganisme, placés bien en évidence. *Apollon*, travesti en femme, porte un soleil ; sa sœur *Diane*, dont les jambes sont nues, tient le croissant lunaire ; « elle a la poitrine saillante et un peu molle, comme si elle avait nourri plusieurs enfants » ; *Mars*, en suisse d'église, casqué, cuirassé et armé d'une hallebarde ; *Mercure*, en blouse ; Saturne, les vêtements troués ; *Jupiter*, couronné et cuirassé aussi, tenant ses foudres à la main ; *Vénus*, assez rustique, « forte et grasse », les reins cachés par un *tutu ;* « mais il faut le dire à son honneur, ce court jupon l'embarrasse, et, de la main gauche, elle le relève tant qu'elle peut » ; pour se donner une contenance, elle s'appuie sur la tête de son fils *Cupidon !* On sait qu'à l'origine du catholicisme, l'Est de la Gaule était couvert d'autels païens et celtiques, dont le Musée de sculpture comparée nous offre un curieux spécimen (fig. 363) ; rien d'étonnant qu'à l'époque de transition entre les deux cultes, il se soit opéré une fusion dont la tradition régionale a longtemps subi l'influence.

Jouy. — Nous avons reproduit, d'après Didron[2], dans l'un de nos

1. *Annales archéol.*, t. xxiv, p. 314.
2. *Ann. archéol.* 1884.

volumes traitant de l'*Histoire des accouchements*, un vitrail qui ornait l'église de cette commune et montrait une Vierge, sur le ventre de laquelle était peint le petit Jésus entouré d'une gloire et évoquant le refrain : « Par où donc qu'il est entré ? » ainsi que le vieux cantique :

Pareillement la pucelle eust enfant,
Sans fraction ne aucune ouverture.

HANS-LE-GRAND (Arr^t^. de Ste-Menehould). — Figures singulières, attachées aux piliers, près des portes latérales et au-dessus des chapiteaux ; un démon trapu et grimaçant tient sur la main un corps humain, enlacé par un serpent qui lui mord une cuisse [1].

VITRY-EN-PERTHOIS ou VITRY-LE-BRULÉ [2].

LI. — MEURTHE-ET-MOSELLE

NANCY. 1° **Notre-Dame-de-Bon-Secours**. — Chœur. Tombeau de Stanislas Ier, roi de Pologne (fig. 364), premier monument qu'il ait fait élever en Lorraine (1738) et son dernier asile (1766). Nancy fut le Versailles de ce prince, *nec pluribus impar* par la bonté, non par la vanité. Sur le socle de ce mausolée, la *Charité*, accablée de douleur, abandonne néanmoins ses seins aux miséreux, comme pis-aller, et fait pendant à la *Lorraine*, à genoux.

Vis-à-vis s'élève le tombeau de la reine (fig. 365), Catherine Opalinska (1747) ; la *Charité*, les seins nus, est aussi sculptée dans le soubassement, mais en bas-relief.

2° **Saint-Nicolas-du-Port**. — Le trésor de cette église possède un

1. Cf. *Bull. monum.*
2. Louis le Jeune, dit le Pieux, en 1144, transforma cette église en four crématoire, bien que Rome soit ennemie de l'incinération. Il y fit rôtir cinq cents Champenois qui s'étaient réfugiés sous la protection de la maison de Dieu. En expiation de cet abominable crime, l'évêque Lombard lui rasa... le menton. Ah ! mais ! La punition des princes est toujours douce. C'est ainsi que, plus tard, en expiation de la Saint-Barthélemy, Catherine de Médicis enverra, pour elle, à Jérusalem, un pèlerin qui devra faire le trajet à pied, en reculant d'un pas tous les trois pas.
A partir du terrible châtiment capillaire de Louis le *Pieu*, le peuple aussi cessa de porter la barbe, par servilité et esprit d'imitation, jusqu'à François Ier.

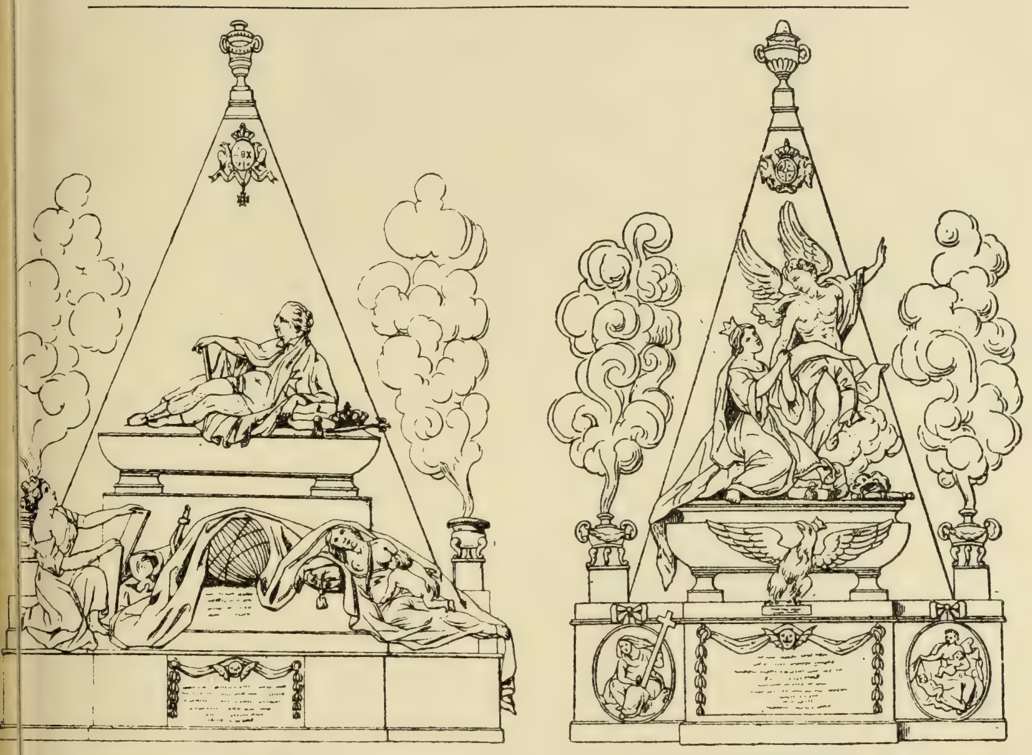


Fig. 364. Fig. 365.

reliquaire couvert de sujets païens. On y voit, entre autres motifs, une Bacchante nue, le thyrse à la main ; une Centauresse qui allaite son enfant et deux grands camées avec la figure de *Vénus* (fig. 366) et celle de l'empereur Hadrien.

Longuyon. **Eglise de la collégiale.** — Un tableau, sans valeur artistique, représente le *Martyre de sainte Agathe*, à qui on enleva un ou deux seins ; les hagiographes ne sont pas d'accord sur le nombre.

Toul. **Saint-Étienne. Cathédrale.** — Une des gargouilles du cloître revêt la forme d'une femme, complètement nue et qui ne manque pas d' « estomac » (fig. 367).

Pont-a-Mousson [1].

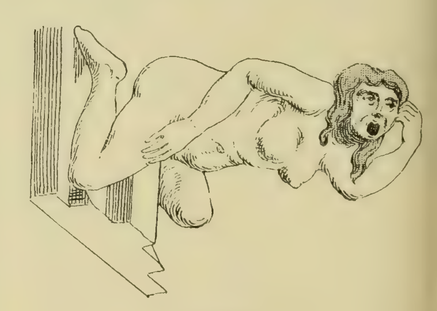
1. Signalons la maison dite des *Sept péchés capitaux*, où certains vices sont représentés vicieusement : « Une place à arcades, dit V. Hugo, où se trouve la

LII. — MEUSE

Bar-le-Duc. **Saint-Pierre.** — Transept. A l'extrémité méridionale surgit la *Mort*, statue d'un réalisme saisissant (fig. 368). Cette singulière composition, due au ciseau de Ligier Richier (xiv[e] siècle), se trouvait autrefois dans l'église collégiale de Saint-Maxe et ornait le mausolée de René de Châlons prince d'Orange, lequel, blessé mortellement au siège de Saint-Didier, manifesta le désir macabre « qu'on fît sa portraiture fidèle, non comme



Fig. 366,



Fig, 367.

il étoit en ce moment, mais comme il seroit trois ans après son trespas ». Et de fait, l'artiste choisi par sa veuve, Anne de Lorraine, a suivi scrupuleusement la volonté du défunt. Il l'a représenté sous l'aspect d'un cadavre décharné, en complète décomposition, les os couverts de lambeaux de chairs pendantes et gluantes, la poitrine et le ventre défoncés, laissant voir les organes internes ratatinés tout grouillants de vers ; ce cadavre est donc plus nu que s'il était recouvert de sa peau.

maison des *Sept péchés capitaux*, dont la façade est ornée d'anciennes sculpturer exécutées avec une liberté et une naïveté qui effaroucheront aujourd'hui nos décorateurs. »

SAINT-MIHIEL. **Saint-Michel.** — De l'école du même statuaire lorrain, un groupe en pierre, d'un travail gracieux, représente la banale mais inépuisable *Charité* (fig. 369).

C'est dans l'église **Saint-Etienne** que se trouve le fameux *Sépulcre*, sculpté par Ligier Richier. Parmi les treize figures qui le composent, on remarque au fond du groupe deux soldats qui jouent aux dés ; ce seraient les portraits de deux habitants de la ville : l'un, un usurier qui aurait fait saisir les meubles du sculpteur et l'autre le sergent de justice chargé d'opérer la saisie.



Fig. 368.



Fig. 369.

LIII. — MORBIHAN

MALESTROIT. **Saint-Gilles.** — Une singulière acrobatie évolue au porche (fig. 370). Est-ce une Salomé serpentine, une ancêtre de la Loïe-Füller ou une simple fantaisie décorative ? Nous donnons et tirons notre langue aux symbolistes.

PLOERMEL. **Saint-Armel.** — Les sculptures de la façade latérale sont remarquables par la finesse de leur exécution et la bizarrerie de leur conception. Telles : une truie, les mamelles ballantes, joue de la cornemuse ; une mégère, non contente de porter la culotte, arrache le bonnet de son époux, et, d'autre part, un savetier coud la bouche de sa douce moitié, avec son alène, pour immobiliser sa langue vipérine.

SAINT-FIACRE. **Chapelle.** — De nombreux détails, à sujets variés, couvrent l'admirable jubé, en bois (1440), et la frise qui surmonte la

claire-voie. « Ceux de gauche, au dire de Joanne, sont trop cyniques pour être mentionnés »; mais il signale quelques facéties satiriques de droite, justifiant le couplet « Moitié renards, moitié loups » :

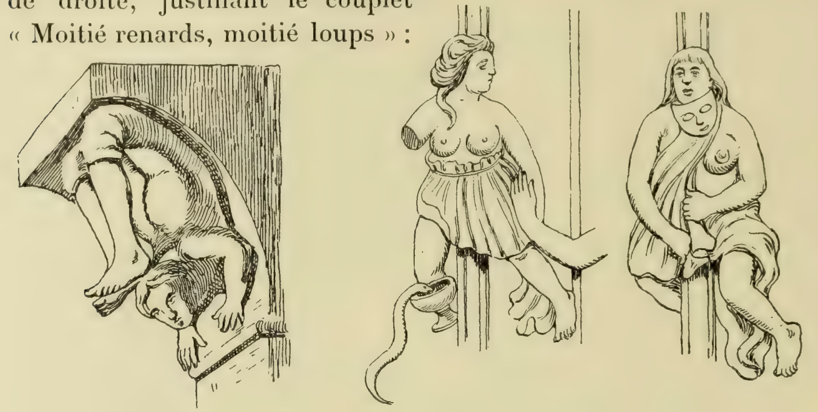


Fig. 370. Fig. 370 *bis* et *ter*.

Un loup, vêtu en moine et prêchant dans une chaire au pied de laquelle se tient un renard qui engage des poules à venir écouter le loup. Plus loin, le renard prend la fuite, poursuivi par les poules qui le piquent du bec. Le renard mort, les poules en font curée.

Les pendentifs du côté du chœur comprennent des personnages burlesques, à postures bizarres, qui supportent des sujets allégoriques, d'après M. Cayot-Délandre. Ce second tableau, par exemple, personnifie la *Gourmandise* sous la figure d'un gros homme repu, assis, les poings sur ses genoux, faisant d'affreuses contorsions pour restituer son superflu.

Kerentrech-Lorient. — A l'extérieur, une représentation de la *Luxure* (fig. 370 *bis*) nous avait été décrite avec plusieurs mamelles, comme Diane d'Ephèse, mais nous ne voyons rien de semblable sur le croquis communiqué par notre obligeant confrère Coulloch, exerçant dans la localité et qui en ignorait l'existence. Les seins sont à nu ; à gauche, un bras de libertin sans doute cherche à les atteindre et, à droite, au bas, un serpent s'abreuve à une coupe. Une autre statue de la même série des Vices, le *Mensonge* ou la *Dissimulation* (fig. 370 *ter*), porte un masque abaissé et exhibe une tétasse gauche munie d'un large halo. Est-ce pour indi-

quer la perfidie féminine qui attire l'homme par ses charmes, puis ne cesse de l'asservir et de le trahir ? La pie, son attribut, manque.

LIV. — NIÈVRE

Nevers. 1° **Cathédrale. Saint-Cyr.** — Armoiries du Chapitre : le petit saint Cyr « au naturel » est monté sur un sanglier (fig. 371). Ce motif repose sur une légende renouvelée du songe de Charlemagne, et dont Michel Cotignon fait de Charles le Chauve le héros.

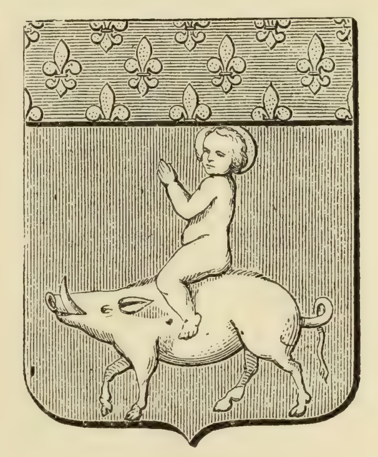


Fig. 371.

Dormant, le dit Charles le Chauve, et pensant être à la chasse tout seul en des bois, il lui sembla voir un grand sanglier furieux et fort échauffé, venant droit à lui pour l'offenser, dont ayant grand' peur, et s'étant mis à prier Dieu, s'apparut à lui un enfant nud, qui lui dit que s'il vouloit lui donner un voile pour se couvrir, il le délivreroit du mal et de la mort que cette féroce bête lui alloit porter. Ce que lui ayant promis, cetui enfant prit le dit sanglier, monta dessus, lui mena et lui fit tuer de son épée.

Saint Hierome dit au roi que l'enfant était saint Cyr et que le voile réclamé était la restitution des biens confisqués à l'évêché de Nevers, en vertu du précepte évangélique revisé : « Il faut *prendre* à César ce qui appartient à César ». Les diverses phases de cette légende sont développées sur l'un des piliers.

Les précieuses tapisseries de la cathédrale, commandées et offertes par Marie d'Albret, racontent le martyre subi à Tarse par saint Cyr et sa mère, sainte Juliette, patrons du diocèse (fig. 372). Le juge Alexandre fit couper la langue à saint Cyr par son médecin, et il continua à parler ; puis on précipita la mère et l'enfant, tous deux nus, dans une chaudière de poix, de résine et de soufre. Marie d'Albret, ayant eu à se plaindre de messieurs du Chapitre, se vengea d'eux, comme plus tard Michel-Ange le fera pour l'un de ses critiques,

dans son *Jugement dernier*. Elle fit donner aux bourreaux la figure des chanoines et suspendre les tapisseries au-dessus de leurs sièges.



Fig. 372. — D'après la monographie de l'abbé Crosnier (1854).

Nous reproduisons la partie concernant la première phase du supplice : SAINCT CIRE ET SAINCTE JVLITTE SONT MIS DEDANT VN GRAND CHAVDIERE PLEINE DE SOFFRE ET PLOMP AV DESSOVS DE LAQVELLE SORTENT ENTIERS. Ensuite, le prévost Alexandre « fait traverser du hault jusques en bas sainct Cire de troys grands clous esgus, puis crue-

lement le cier par le corps ». Est-ce en large ou en long, comme l'indique une illustration de Lucas Cranach, pour le *Symbole des*



Fig. 373. — Reproduite dans les *Grands illustrateurs,* par Hirth.

apôtres, par Luther (fig. 373)? Enfin, ils eurent « la teste trancher ».

L'une des cariatides dressées contre chaque meneau de la galerie supérieure représente un personnage, dans un état de nudité absolue, entre deux miséreux, couverts de haillons, dont l'un foule aux pieds un diadème. Sans doute pour indiquer le mépris des biens de la terre? La parole est à la symbolique de l'art chrétien. « Cependant, si, dans les statues d'hommes, dit l'abbé Crosnier, on découvre quelques

nudités, il n'en est pas de même dans celles de femmes ; pour elles on a su observer les règles de la plus rigoureuse décence. » Elles tiennent trop aux biens de ce monde, pour se dépouiller de leurs vaines parures et renoncer aux artifices de la mode.

2° **Saint-Pierre.** — L'un des quatre édifices religieux de France où l'on rencontre la statue de la *reine pédauque*, pattée comme une oie. Ce phénomène figure encore à Saint-Bénigne, de Dijon, à Saint-Pourçain, en Auvergne, et à l'Abbaye de Nesle, dans la Brie. Les uns y voient, nous le savons, Clotilde, épouse de Clovis ; les autres, Berthe « aux grans piés », femme de Pépin le Bref et mère de Charlemagne ; d'autres, enfin, la cousine Berthe du roi Robert. D'ailleurs, toute femme qui court, a la démarche d'une oie.

3° **Notre-Dame-de-la-Visitation.**— Affectée à la communauté des Visitandines, où le spirituel jésuite Gresset place les aventures de son « fameux » perroquet *Vert-Vert*[1]. Ce sont les mêmes religieuses

1. A Nevers donc, chez les Visitandines
Vivoit, naguère, un perroquet fameux.

On connaît la suite de l'aventure. La renommée du loquace Vert-Vert étant arrivée jusqu'à Nantes, à la maison mère de la Visitation, les « Révérendes Mères » décidèrent de le faire venir, « pour un temps », auprès d'elles.

Désir de fille est un feu qui dévore,
Désir de nonne est cent fois pire encore.

Bref le bel oiseau « part, est parti ». La nef

Portoit aussi deux nymphes, trois dragons,
Une nourrice, un moine, deux gascons,
Ce n'étoit plus paroles d'Evangile
Qu'il entendoit chez nos douces vestales ;

Mais des « gros mots » de corps de garde de dragons,

Bien vite il sut jurer et maugréer,
Mieux qu'un diable au fond d'un bénitier.

Arrivé à Nantes, la tourière, qu'il mordait de bonne sorte « on ne sait pas bien où » l'emporta au couvent, où il débita son chapelet de gros mots, « en roulant les yeux d'un air de jeune carme ».

A ce début, la sœur Saint-Augustin,
D'un air sucré, voulant le faire taire
En lui disant : « Fi donc. mon très cher frère ! »
Le très cher frère, indocile et mutin
Vous la rima très richement en tain.

Il continua à

Jurer, sacrer d'une voix dissolue
Faisant passer tout l'enfer en revue ;
Les B, les F, voltigeoient sur son bec.
Les jeunes sœurs crurent qu'il parloit grec.

Mais les nonnettes finirent par comprendre ce jargon diabolique et prirent la

que Picard prit pour héroïnes, dans son grivois poème lyrique, les *Visitandines*.

4° **Saint-Sauveur** (Ancien prieuré). — Parmi les bas-reliefs d'une sépulture, on voyait un ange porter au ciel une fille de Charlemagne, qui mourut à Nevers ; mais laquelle des deux ? Est-ce, Emma, celle qui aima — c'est un moyen mnémonique — et enleva le docte Eginhard sur ses épaules, épisode renouvelé, mais en sens inverse, de la chevauchée de Campaspe sur Aristote, et qui servit de trame à un opéra-comique, la *Neige* ? Nous trouverons en Alle-

fuite, en faisant « mille signes de croix ». On se hâte de retourner à Nevers ce Vert-Vert « si prôné ». A sa première demeure, on le mit en pénitence, en quarantaine,

Il oublia les dragons et le moine
Et redevint plus dévôt qu'un chanoine.

Sa conversion fut célébrée par une telle profusion de friandises et de dragées qu'il eût une indigestion mortelle :

Il expira dans le sein du plaisir.

A l'apparition du poème badin de *Vert-Vert*, une seule personne ne se mit pas du coté des rieurs, ce fut la supérieure de la Visitation qui, usant et abusant de l'autorité de son fils, alors ministre, obtint des Jésuites « une punition exemplaire du scandale que l'auteur avoit causé, par la publication de cet ouvrage ». Gresset fut envoyé en disgrâce, de Tours à La Flèche. C'est dans la même ville que le Père Bougeant fut exilé, pour son *Amusement philosophique sur le langage des bêtes* et qu'il mourut de chagrin ; pareil sort eût été réservé au jeune Gresset, s'il avait été engagé par ses vœux.

Qui ne connaît la relation de son voyage, non d'agrément, à La Flèche, adressée à Mme Du Perche, en prose coupée de rimes joyeuses ? Son unique consolation fut un vieux cordelier qui revenait des eaux de Bourbonne pour se faire enterrer à La Flèche :

Attendu la paralysie,
Il ne pouvoit chevaucher aisément ;
Mais à l'aide d'un cabestan
Nous le guindions artistement
Sur la piteuse haquenée,
Que le diable avoit condamnée
A remporter le révérend.

« Quoique le bon *pater* n'eût plus que les facultés de l'âme, il tâchoit encore d'être drôle, et me contoit de la meilleure foi du monde toutes ses histoires : je vous les dirois bien, mais je ne me charge point de les écrire. Il est ici le geôlier de trente-quatre nonnes qui le font enrager, à ce qu'il m'assura, mais je brise sur cet article.

Attaquez-vous par quelque raillerie
Un régiment d'infanterie,
Mars ne fera qu'en rire, il s'en amusera :
Mais si, par malheur, votre muse
A draper les nonnes s'amuse,
L'amour-propre s'en vengera ;
Dévotement il rugira,
Et bientôt il vous poursuivra
Jusqu'à La Flèche, et par delà... »

Pour une plaisanterie anodine, il apprit aux dépens de sa liberté que chez le dévot

Le miel est sur sa lèvre et le fiel dans son cœur.

Mais nous voilà bien loin du département de la Nièvre.

magne, à Ingelheim, sous l'orgue, un cénotaphe de cette intrépide amoureuse.

5° Saint-Martin [1].

Cosne. **Saint-Aignan.** — L'abside et le portail sont ornés de sujets astronomiques ou païens.

Saint-Réverien. **Couvent.** — Le prieur Michel de Chery fut aussi condamné pour le dérèglement de ses mœurs. On lui attribue une frasque ou plutôt une fresque peinte dans le logement du prieur et qui représentait une femme sans tête, avec cette inscription, « dictée sans doute, remarque malicieusement Touchard Lafosse, par une longue expérience : *Tout en est bon* ». Nous retrouvons la même ironie dans nos aphorismes modernes : « L'homme pense et la femme dépense » — « L'homme raisonne et la femme résonne », avec un accent aigu, toujours très aigu.

Semelay. — Il est peu d'églises où la *Luxure*, naturelle ou contre nature, ait plus de répétitions. La « femme déchirée par les reptiles » y est deux fois figurée ; en outre, sur un chapiteau du chœur, sont gravés « les épouvantables et dégoûtants détails de la sodomie ». Erreur probable, comme pour tous les autres sujets antiphysiques de ce genre que nous avons pu contrôler *de visu*.

La Charité-sur-Loire. — Nous retrouvons encore une représentation de la *Luxure* ou de l'*Impureté*, demi-nue, à qui des reptiles dévorent les seins.

Les chapiteaux de la « fille aînée de Cluny » sont curieusement historiés. L'*Envie* et la *Calomnie* y sont personnifiées sous une forme originale ; l'abbé Crosnier en a donné une bonne description.

Le Dr Glatard (Oran) signale dans la *Chron. méd.*, à côté du portail en ruines de l'église abbatiale, un pignon portant à son faîte

1. Au XIIe siècle, l'abbé de ce couvent fut condamné pour simonie à une prison perpétuelle, et il subit sa peine dans les cachots de l'officialité. Il se rendit aussi coupable d'adultère ; mais, pour l'époque, ce n'était qu'une broutille, un péché mignon.

L'un des chapiteaux de l'église était chargé de dindons, enlacés par des serpents ; cette image passait pour une satire contre le clergé séculier.

« un gaillard accroupi le dos au public, ses rotondités postérieures dûment à découvert, vient apparemment de laisser choir son bol fécal sur le pavé de la rue ; l'acte est terminé, car déjà le brave homme, d'une main leste, s'apprête à... panser sa blessure ». Nous connaissions ce petit personnage « fiantant », dont la tête a disparu, circonstance atténuante de son incongruité. Il se sert de l'essuie-main gauche des fellahs et ne s'attarde pas à rechercher, comme ce sybarite de Gargantua qui

Tousiours laisse aux couillons esmorches
Qui son ord c.. de papier torche,

« un cachelet de velours d'une damoiselle et le trouvoy bon, car la mollice de sa soye me causoit au fondement une volupté bien grande ».



Fig. 374.

CLAMECY. **Saint-Martin.** — Cette église, que François I[er] comparait non à un oratoire mais à une « belle ratoire », possède une statue, bien embarrassante, de *Sainte Geneviève* (fig. 374), due au ciseau d'Etex. Elle fut offerte par l'Etat, sur l'intervention de Dupin aîné, originaire d'Armes, petit bourg près de Clamecy. Le corsage moule étroitement la poitrine bombée de la patronne de Paris et des Rosières de Nanterre. Il en accuse tous les détails, et les seins sont aussi visibles que s'ils étaient à nu. Si bien que l'abbé Guillaumet, offusqué de la vigueur

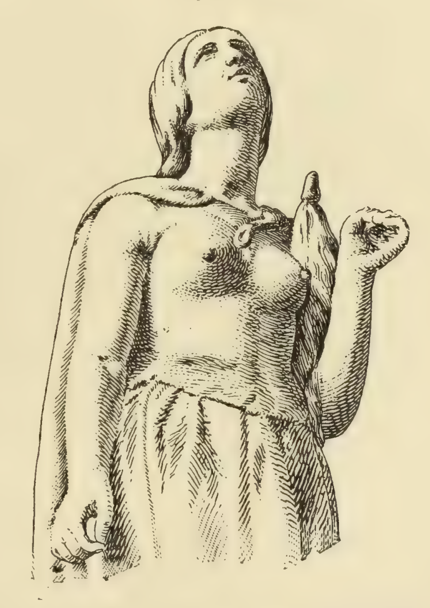


Fig. 374 *bis*. — D'après une photographie communiquée par M. Guerrier, professeur au collège.

de ces protubérances pectorales, avisa un moyen renouvelé de Falloux, ministre pudibond, de falote mémoire ; il fit recouvrir la statue immodeste d'une chemise !

Le bruit de cette mascarade se répandit bientôt en ville, et les

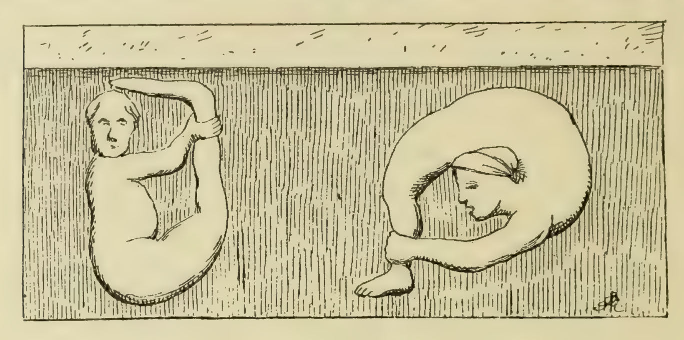


Fig. 375, 376.

narquois et sceptiques compatriotes de Claude Tillier affluèrent autour de la statue. Le pauvre curé coupa court à ce scandale en reléguant le marbre impudique, quoique complètement « chemisé » ou « en bannière », dans un coin du presbytère. Après la mort du digne saint homme, vers 1886, la Pucelle de Lutèce sortit de sa retraite et reparut, le fuseau en main, dans une chapelle qu'elle n'a plus quittée depuis, les seins, toujours en bataille, pointés, comme les yeux de l'illuminée, vers les cieux.

Le curé de la localité montra, en la circonstance, plus d'esprit de tolérance que la femme de Constantin, qui fit enfoncer une statue de Vénus dans le sol et planter une croix au-dessus de la déesse. Il n'était pas non plus de l'école de pudibonderie de l'amiral de Cuverville, qui fit raser, à la proue d'un navire, les proéminences égrillardes de deux naïades en bois sculpté, dans la crainte qu'elles ne fissent loucher le pilote et ne lui donnassent des distractions périlleuses.

Saint-Parize-le-Chatel. — Les chapiteaux des piliers de la grande nef sont ornés de remarquables sculptures représentant les péchés capitaux, sans oublier le VIe, le plus capiteux.

Dans la crypte, classée parmi les monuments historiques, spécimen curieux de la plus ancienne époque romane (XIe siècle), nous

trouvons, à côté du dieu *Pan*, installé devant une chaudière, image de la *Gourmandise*, une néréide, l'*Impureté*, et des figures bizarres, dans des postures acrobatiques. Un grotesque, le *Cidipe* (fig. 375) que nous reverrons à Sens, s'abrite sous son pied gigantesque, en guise de parasol ; un autre, le *Manicora* (fig. 376), le corps en arc et la jambe passée par-dessus la tête, cherche à embrasser son talon. Malgré notre bonne volonté à satisfaire les symbolistes, nous livrons ces rébus à leur sagacité. Nous ne voyons là que caprices d'artiste, empruntant ses sujets aux phénomènes décrits et figurés dans les *Bestiaires, Images du monde* et autres encyclopédies moyenageuses.

Pèlerinage de la Reclesne. — D'après le Dr Félix Regnault, la Vierge de ce pèlerinage est invoquée par les femmes enceintes pour obtenir un heureux accouchement[1].

On y disait la messe, et le prêtre, entr'ouvrant la statue, montrait l'Enfant Jésus dans le ventre de sa mère, puis la refermait en récitant des prières. L'autorité ecclésiastique a interdit ce pélerinage et a fait cercler de fer la statue.

Cette interdiction fut, paraît-il, lancée à la suite d'un sacrilège commis sur cette sacrée effigie : un mauvais plaisant, avait remplacé le divin fœtus par un polichinelle !

Quand une ville ou commune était frappée d'interdit, les images extérieures de la Vierge et de Jésus étaient couvertes de bure noire ; seuls les péchés capitaux restaient découverts, pendant toute la durée de l'excommunication.

Varzy. **Saint-Pierre.** — Cette église paroissiale possède un précieux tableau votif, que l'évêque de Dinteville fit exécuter, dans la première moitié du XVIe siècle, par Bernard Van Orley ou son élève, Van Cocyen[2], en hommage à sainte Eugénie, sous forme de triptyque, dont les panneaux retracent l'accusation, le supplice et la glorification de la vierge martyre. Rappelons l'anecdote. L'an 261, Eugénie, fille de Philippe, préfet d'Alexandrie, sous l'empereur Galien, se retira dans un couvent de moines et devint abbé des

1. *Chron. médic.* Dr Van de Lanoitte (de Verviers). — Dr Bidault, *Superstitions médicales du Morvan,* Thèse, Paris 1899.
2. Cf. Emile Boisseau, *Varzy, son histoire, ses monuments, ses célébrités,* 1905.

Esséens. Son incognito fut respecté jusqu'au jour où elle fut accusée de tentative de viol par une riche patricienne, Mélanthia, nouvelle Mme Putiphar transie, qui s'était éprise de l' « abbé » Eugène et se vengeait de sa résistance. La prévenue fut conduite devant le préfet ; pour sa défense, elle imita Phryné, ouvrant son vêtement, découvrit son sein virginal qui établissait la nature de son sexe et fournissait la preuve irrécusable de son innocence ; puis elle tomba dans les bras de son juge, lequel n'était autre que son père !



Fig. 377.

Cette scène de l'accusation fait l'objet du volet gauche (fig. 377). Nous ne reproduisons que les principaux personnages du premier plan, le juge entre l'accusatrice et la sainte qui se justifie.

Un pudique vandale, sous la Restauration, « restaura » le tableau à sa façon et barbouilla les seins d'Eugénie : « Cachez, cachez ce sein... » Pouah !

Marsy. — Un buste de femme nue, dont nous ignorons la signification, orne l'un des modillons de l'abside ; c'est vraisemblablement une des multiples formes licencieuses de la *Luxure*.

LV. — NORD

Lille. 1° **Saint-André.** — La chaire fut exécutée par Jean Danezan, pour le Couvent des Carmes chaussés, de Lille. Suivons la description, que l'abbé J. Dewez donne de sa chaire de Vérité, laquelle ne fut jamais mieux nommée qu'ici. Nous allons en juger par le nombre des *Vérités* qu'elle renferme. A l'abat-voix, une première *Vérité*, ailée, le torse nu, soulève, avec ses épaules, — ses mains sont occupées à tenir une trompette et une croix, — le voile de l'*Erreur*.

La montée est garnie par une seconde *Vérité naturelle*, « d'ordre

inférieur », occupant, pour cette raison, un panneau inférieur ; elle est entourée de livres. Une troisième *Vérité théologique* ou *surna-*

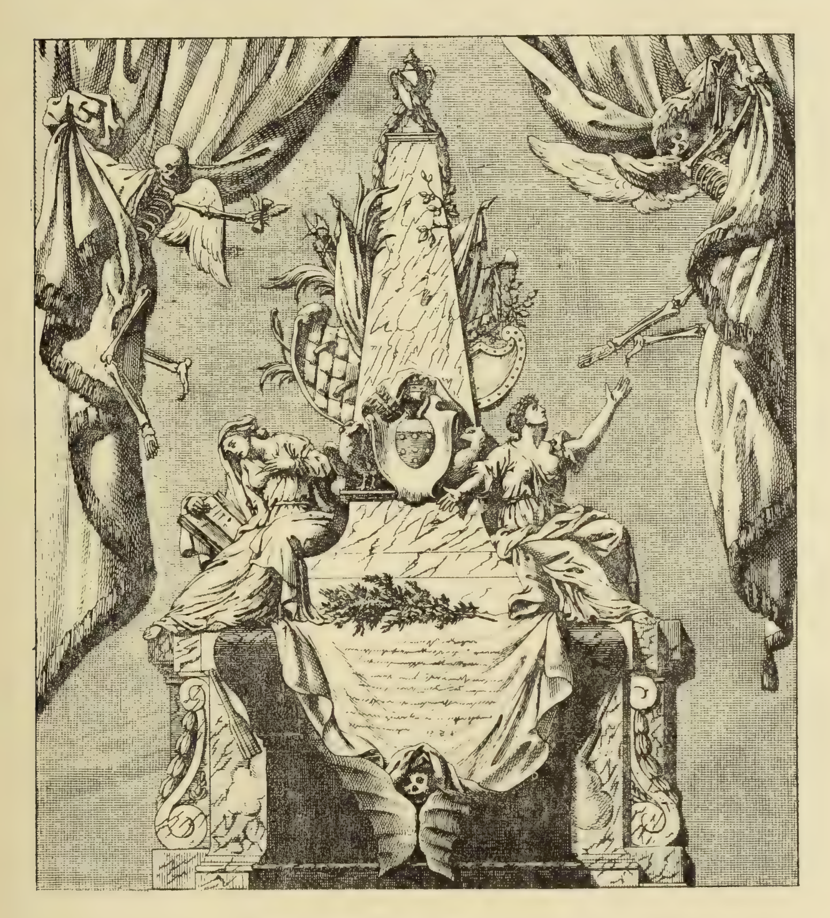


Fig. 378. — D'après Millin.

turelle, « d'ordre supérieur », est disposée dans l'aire d'un panneau supérieur.

Ce n'est pas tout. La cuve ou tribune, que l'irrévérencieux Huysmans appelait « le coquetier », porte « les fruits de la *Vérité* », c'est-à-dire la *Foi*, brandissant la croix, l'*Espérance*, appuyée sur son ancre, et la *Charité*, tétée. Cette dernière, « placée, comme il convenait, dans le panneau du milieu, donne sans compter de sa

vie à deux enfants », au risque d'offenser les regards pudibonds.
A la même époque, Jean Danezan exécuta, pour orner la cour de l'abbaye d'Hasnon, un *Milon de Crotone*, en costume d'athlète, dévoré par un lion.

2° **Les Dominicains.** — Mausolée du fils d'Elisabeth de Lorraine Lillebonne, par Louis de Melun (fig. 378) : deux figures sont assises sur le socle ; l'une, la main sur le sein, absorbée dans la lecture, paraît être l'*Histoire*, et l'autre, la mamelle à nu, la *Gloire*.

Valenciennes. **Saint-Géry.** — Plusieurs panneaux en bois sculpté, provenant de l'Abbaye de Vicoigne, retracent la vie de saint Norbert. Un de ces panneaux nous offre la représentation allégorique de la réception de la grâce par le saint nimbé, sous forme d'une double douche, dont un jet part du flanc du Rédempteur, en croix, et l'autre jet gicle du sein de la Vierge Marie.

Cambrai. 1° **Saint-Aubert.** — En 1806, Alexandre Lenoir a publié un mémoire où il reconnaît les douze travaux d'Hercule dans les scènes qui illustrent les signes du zodiaque de cette église.

Cette cathédrale a subi plusieurs vicissitudes. Transformée en caserne de la Fraternité, les propos de corps de garde ont retenti sous ses voûtes sacrées ; puis elle est devenue un Musée. A ce titre, elle reçut l'*Ensevelissement du Christ*, par Rubens, provenant des Capucins, et garda ce tableau quand elle fut rendue au culte. Le corps du Christ était entièrement « nud, disent les *Mémoires chronologiques*, mais comme les tableaux qui sont dans les églises ne sont pas là pour scandaliser, on y fit cacher par un aultre peintre ce qui ne pouvoit pas être vu ni découvert ». Rubens, à l'exemple de Michel-Ange, subit son Daniel de Volterre.

Le jubé, en marbre, fourmille de nudités. D'abord celles des sujets religieux, traités sur les bas-reliefs, la *Femme guérie d'une perte de sang; Jésus délivrant un possédé*, complètement nu ; la *Résurrection de la fille de Jaïre*, en costume de ressuscitée ; la *Guérison du paralytique*, recouvrant ses mouvements, mais non ses vêtements ; *Jésus endormi dans la barque,* à côté d'un homme nu, en manœuvres, qui maintient une vergue brisée par la tempête.

En sus, pullule, au milieu des enroulements décoratifs, un monde de personnages ailés et nus, angelots ou cupidons, d'autant que certains ont un carquois au dos. On voit encore des Génies des deux sexes et de petits Bacchus, à cheval sur les volutes capricieuses des frises, se jouant au voisinage de chimères et de chevaux marins. Autant de figurines capiteuses, imprégnées du sensualisme de la Renaissance. Des panneaux en bois sculpté du XVII[e] siècle se rapportent à la vie de saint Aubert et à celle de saint Augustin. Sur l'un des panneaux relatifs à ce dernier, se dessinent à l'arrière-plan deux figures de femmes ; l'une, drapée, porte un masque devant son visage, et l'autre, nue, est en partie cachée par sa camarade de débauche ; elles évoquent le passé orageux de l'évêque d'Hippone.

2° **Abbaye de Saint-Sépulcre.** — Tous ses tableaux ont été transportés à Saint-Aubert, sous la Révolution. On y trouva une *Didon sur son bûcher*. Il paraît que les murs du réfectoire étaient couverts de peintures, mais aucune à sujet religieux.

DUNKERQUE. **Saint-Éloi.** — Les culots des miséricordes sont ornés de curieuses sculptures où s'allient des détails burlesques ou grossiers qui alternent avec des scènes familières et religieuses.

BOURBOURG. **Abbaye de Bénédictines.** — En 1782, Marie-Antoinette prit la qualité de première chanoinesse de ce Chapitre. Ses sous-ordres se distinguaient par un cordon jaune, auquel était suspendue une croix émaillée, portant, à l'avers, l'image de la Vierge, et, au revers, le portrait de la reine, dans son décolleté ordinaire. Le duc de Nivernais, que Marie-Antoinette avait chargé de donner une légende à cette croix, s'en acquitta galamment : « Mettez, dit-il, autour de l'image de la Vierge, AVE MARIA, et en exergue, du côté de la reine, GRATIA PLENA. »

LVI. — OISE



Fig. 378 *bis*.

Beauvais[1]. 1° **Saint-Étienne.** — *Extérieur.* — La façade crevassée de ce temple se distingue des autres édifices religieux par l'absence absolue des scènes « vieux jeu » du *Jugement*. Le manque de place a seul empêché le développement des divers registres de ce ponsif peu émouvant.

Quelques gargouilles vétustes, effritées et mutilées par le givre, la grêle et la pluie, accrochent encore leurs débris au pourtour de l'abside et exhibent les vigoureux organes d'animaux fantastiques.

1. C'est précisément dans la ville dont Cauchon, l'un des plus acharnés bourreaux de Jeanne d'Arc, fut l'évêque, qu'une autre Jeanne racheta cette trahison épiscopale par la défaite des Bourguignons, alliés des *gods*, ex-amis du mitré. Louis XI célébra cette résistance héroïque en instituant une procession qui longtemps eut lieu le 27 juin, et où les femmes avaient le pas sur les hommes, ce qui ne changeait rien d'ailleurs au protocole de leurs privilèges séculaires.

Les Génoises, en 1301, voulurent aussi se croiser pour aider à conquérir les Lieux Saints, et l'arsenal de leur ville a longtemps conservé leurs cuirasses, dont le bombement intérieur était si prononcé qu'il suggéra au président de Brosses des réflexions qu'Alexandre Dumas se refuse à transcrire. Mais au moment de s'embarquer, le pape les invita à se contenter de prêter leur aide à l'armement.

Une miniature d'un manuscrit français du XIIe siècle, reproduite par d'Agincourt, dans l'*Histoire de l'Art par les monuments* (fig. 378 *bis*), retrace un combat de cavaliers en présence de femmes qui « monstrerent leur charz toutes nues » à leurs époux en fuite. Elles leur signifient que « se ils valoient encore entrer en leurs ventres », il leur fallait retourner en arrière sus à l'ennemi ; ce que les fuyards firent aussitôt et « leurs anemis aresterent ». Nous ne savons à quel épisode fait allusion cette scène cavalière. Il nous faut remonter dans l'antiquité pour retrouver de tels dragons de vertu. Tandis que les Lacédémoniens allaient mettre le siège devant Messène, l'armée de cette ville vint faire celui de Lacédémone, mais ils furent vaillamment repoussés par les femmes. « Ce que sçachants, dit Brantôme, les Lacédémoniens rebroussèrent chemin et tournèrent vers leur ville ; mais de loin ils découvrent leurs femmes toutes en armes et leur racontèrent leur fortune, dont ils se mirent de joie à les baiser, embrasser et carresser, de telle sorte que, perdant toute honte, et sans avoir la patience d'oster les armes, ny eux ny elles, leur firent cela bravement en mesme place qu'ils les rencontrèrent ; en mémoire de quoy ils firent bastir un temple à Vénus, qu'ils appelèrent *Vénus l'armée*, au contraire de tous les autres, qui la peignent toute nue. »

Une autre version, de couleur locale non moins vive, rapporte qu'en allant combattre les Messéniens, les Spartiates firent vœu de ne retourner dans leurs foyers

Intérieur. — A la troisième travée de la nef, sainte Wilgeforte, en croix et couronnée d'un diadème, attire tout d'abord l'attention. Longtemps, on l'a prise pour un Christ habillé, à la mode d'Italie

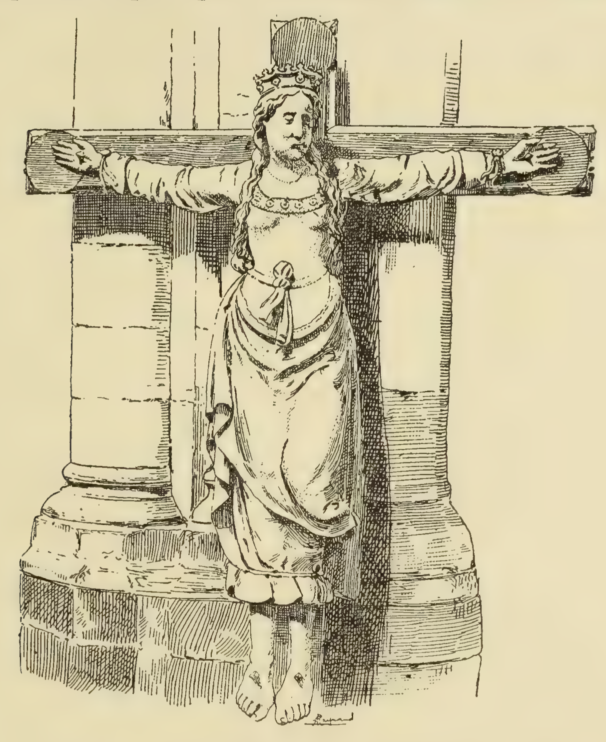


Fig. 379. — Reminiscence du *Volto Santo* ne Lucques.

ou d'Espagne ; la confusion était d'autant plus excusable que la nimbée est barbue. Le culte de cette femme à barbe était très répandu au moyen âge, mais aujourd'hui la crucifiée n'est guère vénérée qu'à Beauvais, en Portugal, son pays d'origine, en Suisse et en Bohême sous les noms de Liberata, Ontcomera, sainte Souci et sainte Affligée. Les docteurs Le Double et Houssay, de Pontlevoy,

qu'après la défaite de leurs ennemis. Comme la guerre se prolongeait bien au delà de leurs prévisions, dans la crainte que la race des guerriers ne s'éteignît avec eux, et jaloux de remplir leur vœu solennel de chasteté temporaire, tout en prévenant la ruine de la république, ils renvoyèrent les nouvelles recrues, avec procurations et blancs-seings, pour les remplacer dignement auprès de leurs femmes. Les fruits de ce croisement patriotique — tout aussi édifiant que la croisade des Génoises — furent appelés *parthenii.*

ont communiqué l'image de cette vierge à la *Chronique médicale*, à laquelle nous l'empruntons (fig. 379). Elle était, disent les hagiographes, fille d'un roi de Portugal ; de là sa couronne. Ayant fait vœu de chasteté, elle refusa d'épouser Amare, nom prometteur cependant, roi de Sicile, agréé par son père. Afin d'éloigner ce prétendu, en le rebutant, la sainte pria Dieu de la défigurer ; sa prière fut exaucée, et une longue barbe hirsute lui poussa incontinent. Son père, pour la punir, la fit rouer de coups et crucifier. On l'appelle encore sainte Liberate, « liberée » de tout hymen ; par analogie, les femmes du peuple l'invoquent, sous le nom de sainte Débarras, pour les « débarrasser » de leurs maris insupportables, même par la mort. Le crédit de ce culte homicide a beaucoup baissé depuis le rétablissement du divorce. Entre temps, cette barbe miraculeuse a eu bien des vicissitudes. En 1832, on jugea convenable de la raser, puis elle repoussa. En 1899, Huysmans, qui avait vu cette statue, la décrit dans *En Route* : « Avec des cheveux de femme lui tombant jusqu'à la ceinture, un masque pareil à un loup lui couvrant le haut de la face, une barbe de sapeur, une gorge plate et un ventre d'une personne enceinte de plusieurs mois ».

Cette « barbacole » faisait vis-à-vis à sainte Angadresme, la patronne de la ville, autre androphobe qui, pour éloigner les galants, obtint du ciel que son beau visage fût rongé par un horrible ulcère. Deux ans plus tard, le sceptique croyant retourne à Beauvais et constate que sainte Angadresme a disparu[1] et que sa voisine a perdu son masque et sa longue barbe.

Vue ainsi, avec son ventre météorisé et sa gorge nulle, elle répugne... Je me demande quel est le merlan de sacristie qui s'est ainsi permis de gâcher une statue du XVIe siècle et de passer sa barbe à la tondeuse et je finis par apprendre que le clergé de Saint-Etienne, choqué de voir cette effigie, désignée dans un guide sous le titre de « Christ hermaphrodite », a jugé prudent de lui donner un sexe.

Sur les miséricordes des stalles abondent des figures grimaçantes et satiriques, surtout aux dépens des « porte-capuchons » d'antan, si sujets à caution, et des grenouilles de bénitier, leurs complices.

1. Son image existe sur une maison de la rue Saint-Jean, à l'angle de la rue Louis-Graves, construite sur l'emplacement d'une boulangerie où s'accomplit le miracle de la braise ardente ; mais le visage de cette figurine est net de tout ulcère.

Chapelle Saint-Eustache. Une *Immaculée Conception,* reflet de la naïveté de nos pères aux époques de ferveur et de foi, montre Marie, dans le ventre d'Anne, recevant les hommages du Père Eternel mitré, du roi David *et tutti quanti.*

Chapelle Saint-Claude. Décorée d'un vitrail par Engrand Le Prince, qui a placé son portrait, pour signature, et celui de plusieurs rois, saint Louis, Louis XI, François Ier, sur la ramure fleurie de l'*Arbre de Jessé,* au rang des ancêtres de la Vierge, malgré le vieux proverbe qui nie le droit divin : « Majesté n'est que de Dieu ».

La verrière moins remarquable de la chapelle voisine offre cependant une particularité curieuse. Au panneau inférieur, du côté droit, figurait sans doute un sujet profane, à en juger par les trois Génies nus, munis de feuilles de vignes rapportées, qui se jouent au-dessus d'un abbé en prières — portrait moderne du curé de la cathédrale — substitué au motif prohibé ou détruit accidentellement.

2° **Saint-Pierre** ou **Haute-Œuvre**[1]. — Là aussi, mais sur l'aire du tympan, s'épanouissent les branches d'un *Arbre de Jessé,* se rapportant encore à la généalogie de la maison royale de France.

Il nous reste à signaler l'horloge monumentale, aux cinquante-deux cadrans, qui, à midi précis, met en mouvement une multitude de petites marionnettes. Ces pantins mécaniques jouent une pantomime, le *Jugement dernier.* Entre autres personnages de ce Guignol séraphique, on distingue du côté des élus, la Vertu, drapée, accompagnée d'un ange jouant du rebec, et, du côté des réprouvés, le Vice, sous la figure d'un homme nu qui se cache le bout... du nez ; il est poussé en enfer par le trident d'un démon. « Cette sorte de Mystère, joué par des automates, dit M. Alexis Martin, nous paraît aussi déplacée aujourd'hui dans une cathédrale que le serait sur la scène du Théâtre Français une des pièces que jouaient jadis les confrères de la Passion à Saint-Maur.

3° **Basse-Œuvre.** — Très ancienne église qui précède la cathé-

1. Saluons, en passant, dans la rose du midi, au milieu des prophètes, le portrait de notre confrère Jean-François Fernel, médecin de Henri II, né à Mont-Didier, près de Beauvais. Il prophétisa, en effet, que le roi, atteint d'hypospadias, aurait des héritiers et après des conseils et des soins intelligents donnés aux époux. Fernel « fit des enfans à la reine ».

drale. Notons trois statuettes nues, placées au-dessus de l'arcade principale.

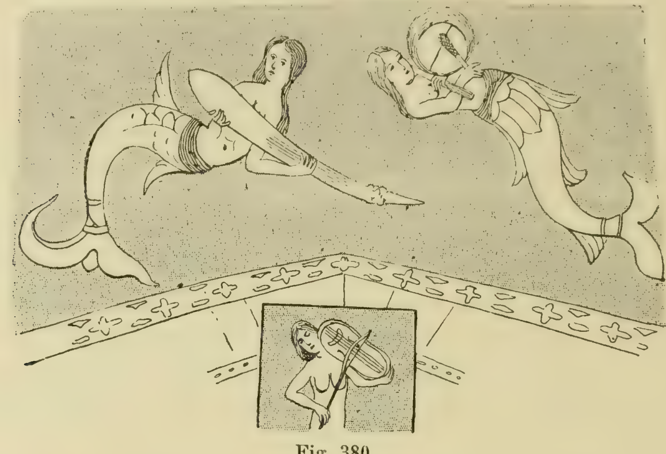


Fig. 380.

4° **Évêché**. — Détails des élégantes peintures qui décorent les voûtes de la salle basse (XIVe siècle) : un concert de « syrènes », jouant de divers instruments, se détache sur un fond rouge (fig. 380).

SAINT-LUCIEN. **Abbaye**. — A un quart de lieue de Beauvais. Les stalles de cette abbaye, actuellement à Saint-Denis, contenaient des bizarreries, « qu'aucune expression ne permet ni d'indiquer ni de voiler », écrit un archéologue réservé. Mentionnons, entre autres, des scènes où étaient figurés des invertis : les travaux d'Hercule ; le diable battant sa femme ; une mère fouettant son enfant et se bouchant le nez, et mille autres tableaux bouffons, grotesques et rabelaisiens, auxquels, dit-on, Callot a emprunté les extravagances de la *Tentation de saint Antoine*, et qui a inspiré à Sedaine son cantique singulier. « Sous la forme de Proserpine, dit Cambry, mollement étendu sur un lit de repos, Satan offre ses charmes au saint ermite qui les dédaigne ». Un démon, dans une singulière posture, écrase l'estomac de ce pieux cénobite ; il le tire par la barbe, le piétine brutalement et l'oblige à sentir l'exécrable odeur qu'il exhale par « le trou du souffleur ». Nous verrons une scène analogue à l'*Enfer*, de Pise, avec cette différence que le produit expulsé n'est pas de nature gazeuse.

Que pensent les profonds symbolistes de ces représentations impétueuses ? Quant à nous, esprit terre-à-terre, nous n'y voyons que d'égrillardes et scatologiques facéties de huchiers en belle humeur, dans le haut goût de l'époque.

Ces extravagances s'accordaient parfaitement avec celles des cérémonies burlesques de la *Fête de l'Ane*, célébrée, dès le IXe siècle, à Beauvais, avec plus de solennité qu'en aucune autre ville de France [1].

COMPIÈGNE. 1° **Saint-Antoine.** — Dévastée et démolie pendant la tourmente révolutionnaire. Dans la chapelle Notre-Dame, l'une des dalles portait la maligne épitaphe, en vers plats, du célibataire « Pierre le Flamment, aux pieds plats » :

...... Drappier,
Bon marchand, loyaux et entier
Qui sans faire usure, sans diffame
Et si n'eut oncque, point de femme.

2° **Saint-Jacques** [2].

1. Pour commencer cette parodie liturgique, on menait en grande pompe à la cathédrale Saint-Pierre la plus jolie fille de la commune, montée sur un âne et allaitant un poupart. Elle figurait la Sainte Vierge se rendant en Egypte. A la fin de la messe, au lieu de l'*Ite missa est*, le prêtre se mettait à braire par trois fois et la foule au lieu du *Deo gratias*, répondait par trois *hin-han* bien martelés et assourdissants. Cette fête, dégénérée en mascarade, avait, à son origine, un caractère essentiellement religieux. Tandis que le bœuf, l'un des premiers amis de Jésus, avait depuis longtemps reçu sa récompense en restant attaché à l'apôtre saint Jean, dont il était en quelque sorte devenu l'emblème, le pauvre âne qui, lui aussi, avait réchauffé l'étable où Jésus naquit, qui l'avait ensuite porté en Egypte, puis à Jérusalem, lors de l'entrée triomphale du Christ, était cependant resté dans l'oubli. Ce n'est que sur le tard qu'on pensera à lui rendre justice. Selon la tradition chrétienne, l'âne aurait traversé la mer à sabot sec, après la capture de Jésus, et serait venu mourir près de Vérone. Plusieurs siècles après que ce pieux mensonge se fut répandu, on établit à Notre-Dame-les-Orgues une procession bisannuelle, où l'on promenait ses os, enfermés dans un reliquaire qui présentait la forme d'âne. Telle est l'origine étrange et étrangère de cette fête qui, en France, devint un prétexte de plus à libations publiques.

2. Un tableau votif rappelle le célèbre vœu de Louis XIII, qui plaça le Royaume de France sous la protection de la Vierge, en reconnaissance de la grossesse inespérée de la reine, après une stérilité de vingt-deux ans. On sait que cet acte de foi, renouvelé dans toutes les églises où Anne d'Autriche avait fait des dévotions à ce sujet, et elles sont légion, — comme quoi les voyages ne développent pas que l'intelligence, — fut accompli sur le conseil du père Joseph, l'Eminence grise, dont le roi disait : « Je ne sais personne au monde qui soit capable de faire la barbe à ce capucin, quoi qu'il y ait bonne prise ». Cf. Lefebvre Saint-Ogan, l'*Oise*.

Chantilly. **Chapelle**. — Aux baies Nord et Sud, deux étincelantes verrières, datées de 1544, et provenant de la chapelle du château d'Ecouen, reproduisent les effigies des enfants d'Anne de Montmorency et de Madeleine de Savoie. Sur l'une, les cinq garçons sous la protection de saint Jean l'Evangéliste ; sur l'autre, les cinq filles, derrière lesquelles se tient sainte Agathe portant un de ses seins entre des cisailles (fig. 380 *bis*[1]).



Fig. 380 *bis*.



Fig. 380 *ter*.

Mello. — De gracieuses sculptures sur bois ornent le dossier du banc-d'œuvre et représentent les trois Vertus théologales, le torse nu, à l'exemple de l'*Espérance* (fig. 380 *ter*).

Saint-Martin-aux-Bois. — L'église abbatiale, devenue paroissiale depuis la destruction du monastère, possède encore ses curieuses stalles du chœur, exécutées vers la fin du xve siècle. Elles sont chargées d'une profusion de sculptures délicates et peuvent rivaliser, par la variété et l'exécution, avec celles d'Amiens. Plusieurs ont été dépouillées de leurs accoudoirs ou de leurs miséricordes historiés. Le chanoine Morel, auteur d'une intéressante monographie (1907) que nous allons mettre à contribution — ainsi que celle du chanoine Barraud, publiée en 1851 — attribue ce vandalisme à quelque amateur peu scrupuleux. Pourquoi pas à des accès de pudicité ? De semblables exemples ne sont pas rares. Quoi qu'il en soit, hâtons-nous de relever les plus suggestifs de ces groupes hétéroclites, avant qu'ils aient disparu ou soient détériorés.

Accoudoirs. « Un quadrupède à face humaine, remarquable par son cou démesurément long qu'il passe entre ses jambes pour atteindre sa queue qui est courte, mais bien fournie (La *Luxure*). »

1. Cf. Olivier Merson, les *Vitraux*.

Cette figure offre une certaine analogie avec celle que nous avons reproduite à Notre-Dame de Villefranche-de-Rouerge (fig. 169) et vraisemblablement ce n'est pas sa queue que l'animal cherche à atteindre, il la chercherait de côté ; d'ailleurs sa signification allégorique serait la même.

Un motif analogue se retrouve sur une miséricorde, mais il s'agit d'un monstre marin, bipède qui « passe son long cou entre ses jambes et s'apprête à saisir sa queue de sa gueule ».

Du côté de l'épître, nous voyons, d'une part, un quadrupède à pied fourchu, et, d'autre part, un monstre, coiffés d'un capuce, symbolisant le *Vice*. Est-ce une allusion au dévergondage des religieux de l'Abbaye? C'est bien possible : « Au XVIIe siècle, note le chanoine Morel, la ferveur était loin de régner parmi les chanoines réguliers de Saint-Augustin ».

Une truie joue de la cornemuse, tandis que ses petits sont pendus à ses mamelles, restaurant-concert symbolisant les joies de la famille. Moins optimiste, l'abbé Barraud voit dans ce tableau de famille « la *Dégradation* ».

Miséricordes. « Deux sculpteurs, l'un, homme, l'autre animal ou démon, achèvent une statue de femme », dit le chanoine Barraud. C'est l'ébauche d'une *Tentation*, ajoute son collègue Morel. Ne serait-ce pas simplement un hommage rendu à la sculpture ou à la corporation des tailleurs d'images ?

Un condamné à la peine du fouet est fustigé par deux hommes. (Le châtiment du péché.) Villon, pour s'être gaussé de la Sorbonne, subit cette peine :

J'en fus batu, comme à ru telles,
Tout nud, jà ne le quiers celer.

« Le diable entraîne une femme qui essaie vainement de se dégager de ses liens ». (La *Servitude du Vice*).

« Une villageoise au maintien simple et modeste s'occupe à filer avec la quenouille et le fuseau, tandis qu'un singe dressé devant elle la contemple avec attention ». (La *Séduction*).

Une néréide, emblème de la *Volupté*.

« Une fille, en habits de religieuse », d'après l'abbé Barraud, armée d'une scie, coupe le diable par le milieu du corps. Le démon, vaincu et plein de rage d'avoir trouvé son maître, grimace d'hor-

ribles contorsions. Une des stalles de Corbeil retrace un groupe analogue (fig. 381) : la femme, fortement décolletée, se contente de scier la tête à l'Esprit du mal. C'est l'allégorie de la puissance de la « faible » Femme, qui arrive à maîtriser le démon lui-même par sa ténacité, sa perfidie et sa perversité.



Fig. 381.

Senlis. — La *Trinité* est sculptée au portail méridional, sous la figure de l'Eternel, assis et tenant la croix sur laquelle est étendu Jésus ; une colombe semble sortir de la bouche de Dieu le Père comme d'un pigeonnier, et remplace sa barbe.

On appréciait beaucoup, mais à tort paraît-il, une statue en ronde-bosse, selon les uns ; sculptée sur une pierre tombale, selon les autres, et qui représentait une noble dame morte pendant l'opération césarienne ; l'enfant sortait par la plaie béante. Cette curiosité archéologique était encore visible en 1803 ; aujourd'hui, personne ne sait ce qu'elle est devenue, ni au Musée, ni à l'Evêché, où elle avait été reléguée comme indécente. Que voulez-vous, il est des gens si pudibonds, dans le monde où l'on prie, qu'ils ne peuvent traverser une gorge de montagnes sans se couvrir les yeux. Les édifices religieux ont toujours eu quatre grands ennemis destructeurs : le temps, les embellisseurs, le vandalisme révolutionnaire et huguenot et l'hypocrisie des molusques des bancs d'œuvre, des « merlans de sacristie », pour nous servir de la pittoresque et caustique expression d'Huysmans.

Adam et Eve dominent la façade, avec la main disposée en feuille de vigne ; mais, par suite de la vétusté de ces statues, couvertes de mousse, le pubis désuet semble velu, et le geste pudique devient

impudique ; Adam paraît « se muser » ou « vuider le superflu de sa boisson » en temps de pluie.

Marseille-le-Petit. Saint-Cucuphat. — Le Dr André, de Dijon, décrit dans la *Chronique médicale* un petit bonhomme accroupi qui se trouve à l'intersection des nervures d'une voûte ogivale, « culotte baissée, entre les pieds duquel existe le produit d'une sérieuse exonération intestinale ». Le vocable du lieu se prête admirablement à cette caricature d'un acte naturel, et ce n'est pas le cas de dire avec Horace : *Non erat hic locus*. « Le goût du curé, ajoute notre confrère, avait cru rehausser le mérite de cette décoration par une enluminure qui exagérait encore ce que la sculpture gothique a de réalisme. » La nature artistique du séculier le poussait à faire de la couleur locale en rapport avec le style flamboyant et les *Secula Seculorum* de l'ambiance. Y aurait-il pas confusion de ce petit sans-culotte avec un motif d'allure analogue qui nous a été signalé à Montreuil-sur-Mer (fig. 383 *bis*) ? Ces vues coprologiques de fesses et de fèces étaient d'ailleurs un thème favori des imagiers religieux d'antan : *Hæc decies repetita placebit*.

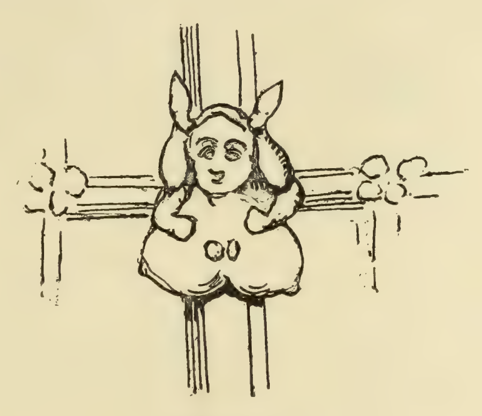


Fig. 381 *bis*.

Un autre motif inconvenant, mais de tout autre ordre, décore une voûte de cette église (fig. 381 *bis*) ; c'est un buste féminin, « opulent en tetasses avalées, pendantes plus que d'une vache allaitant son veau », pour employer le style imagé de Brantôme. Ce buste luxuriant de luxurieuse symbolise la *Lubricité*, à moins qu'il ne soit l'emblème d'un corps de métier admis autrefois dans les sanctuaires, celui des Madeleines non repenties.

Montataire. Creil. — A l'entrée des églises paroissiales de ces communes subsistent encore les vestiges d'une cheminée qui servait à chauffer l'eau du baptême, où le catéchumène — nu comme un vers de Coppée — subissait une triple immersion en l'honneur

de la sainte Trinité : spectacle suggestif dont le clergé se rinçait l'œil d'aise, en présence de jeunes et jolies néophytes qui se rinçaient le corps et l'âme.

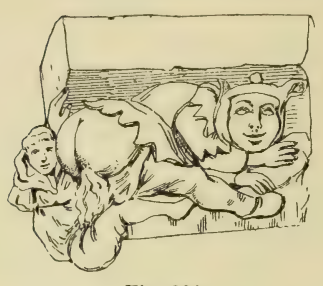


Fig. 382.

Chapelle des Fonts baptismaux. *Sainte Anne, la Vierge et Jésus.* Groupe en bois, rappelant la *Sainte Anne* de Léonard de Vinci (Louvre) ; la grand'mère de Jésus tient dans ses bras sa fille qui porte le divin *Bambino.*

Rue Saint-Pierre. — Dans une notice sur cette église, par M. l'abbé Godo, curé de la paroisse, nous relevons un détail intéressant. Un des chapiteaux du portail est couvert d'un bas-relief figurant un homme à genoux qui se débat contre deux serpents. M. l'abbé se demande si cette scène ne fait pas allusion à la légende relative à la fondation de l'église :

> Un des anciens seigneurs de Courlieu, s'étant un jour endormi sous un chêne de la forêt, se trouva assailli par deux énormes vipères ; dans ce moment critique, il fit vœu, si Dieu lui conservait la vie, de bâtir au même endroit une église.

Ces vipères nous font assez l'effet de « couleuvres » que la tradition voudrait bien nous faire avaler. Il est très probable que nous sommes simplement en présence du châtiment de la *Luxure* et que « l'homme » en question est plutôt une femme, dont les attributs éminemment caractéristiques ont été ravagés par le temps.

Noyon [1].

1. A la cathédrale, il y avait un caveau phonocamptique sous le chœur, pour renforcer la voix des chantres ; de même sous les degrés des théâtres grecs, on plaçait des vases, *echea,* d'airain ou de terre, pour amplifier la voix des acteurs. C'est une des nombreuses analogies qui existent entre l'Eglise et le Théâtre.

La connaissance d'une incongruité (fig. 382), à l'intérieur de la tourelle de l'escalier de l'Hôtel de Ville, nous avait fait croire que nous en trouverions de similaires dans les édifices religieux de la localité, mais notre conjecture était fausse. De telles scènes peuvent d'ailleurs avoir disparu. Pour M. Raguenet, ce chienlit que nous représentons, était destiné à perpétuer le souvenir des facéties gaillardes d'un bouffon célèbre à cette époque. Ce n'est pas notre avis, il nous paraît difficile de mettre un nom sous cette *Folie* scatophile ; nous n'y voyons qu'une grasse plaisanterie accommodée au goût relevé de l'époque.

Clermont. 1° **Saint-Samson**[1]. — 2° **Couvent de Saint-André**[2].

Remerangle[3].

Saintines[4].

LVII. — ORNE

Mortagne. **Notre-Dame.** — Vitraux enluminés, interprétant la parabole de l'*Enfant prodigue*, en deux tableaux, avec cette légende explicite :

Un home deux enfans avoit
Auquel le jeune demanda
Le bien qui lui appartenoit
Pour a par soi tost le vouloit
Et son pere luy accorda.

Quand il eut a son manyment
Or et argent à toutes mains
Il vesqut prodigalement
Son bien despensant folement
Avec ribaud et putain.

1. Statue ancienne, probablement tombale, représentant un cadavre nu, encadré d'une inscription latine en caractères gothiques, dont voici la traduction : « Qui que tu sois ici, tu tomberas dans la mort ; ainsi regarde et pleure. Je suis ce que tu seras, un peu de cendre. Prie pour moi, je te le demande ». Ces inscriptions manquent toujours de sel, à l'encontre du singulier hiéroglyphe rapporté par B. des Accords. Un saint abbé, voulant graver plus vivement dans la mémoire de ses moines ce sage précepte : *Habe mortem præ oculis*, fit peindre sur les murs du cloître un abbé mort, au milieu d'un pré, avec un lis fiché au derrière : ABÉ MORT EN PRÉ AV CV LYS.

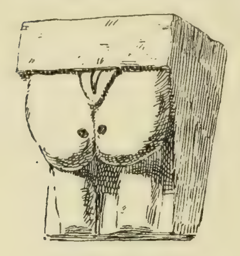
2. Démoli en 1793. On lisait cette épitaphe originale, à l'entrée de l'église :

SOVBS CE BENICTIER,
EN SON PARTICVLIER,
CY GIST MARIE GAVLTIER,
NEE DE FRANÇOIS GAVLTIER
DES TAILLES JADIS GREFFIER,
MORTE EN FÉVRIER,
REMPLIE D'HVMILITÉ,
AVTANT QUE DE CHASTETE,
ORNEE DE SA VIRGINITE.
EN HIVER COMME EN ETE,
REQVIESCAT IN PACE,
1592, AMEN.

3. L'église est dédiée à Notre-Dame, mais elle a un second patron, saint Gengoul (Gangulfus), qui fut assassiné dans son château d'Avaux, en Bassigny, l'an 760, à l'instigation de son épouse, dont il avait découvert l'inconduite ; nous en reparlerons à propos d'un bas-relief de Saint-Vulfran, d'Abbeville. Aussi est-il habituellement vénéré comme patron des mal mariés. A Remerangle, on l'invoquait surtout pour les boiteux et les enfants « noués » ou en retard pour la marche. Les parents apportaient une paire de bas de laine remplis de blé qu'ils offraient au saint guérisseur. Après avoir touché ses reliques, on mettait ces bas à l'enfant, qui les conservait pendant neuf jours et marchait au bout de ce temps, assure la chronique oisillonnaise. Nous avons dit qu'il devait sa réputation de rebouteur à l'analogie de son nom avec « genou ». Cf. A. Debauve et E. Roussel, *Hist. du dép. de l'Oise*. V. p. 20, le châtiment crépitant de Mme Gangolfe.

4. Possédait une fontaine dont les eaux passaient pour avoir la propriété de guérir l'épilepsie ; les garçons et les filles atteints de cette maladie tenace se baignaient en commun dans la piscine sacrée et assistaient ensuite à une messe de minuit, dite pour eux, à l'église de ce village, voisin de Compiègne. Bien entendu, le haut et le petit mal suivaient leur cours et se compliquaient même, durant le pèlerinage, de secousses épileptiformes qui contribuaient à l'agrément, sinon à l'utilité du voyage.

SAINT-GAUBURGE. **Prieuré**. — Le serpent de la *Tentation d'Eve* a eu la fantaisie de prendre la tête et le torse d'une femme séduisante. Passe encore s'il se fut agi de tenter Adam ; mais, pour séduire sa compagne, une figure d'adolescent eût été plus logique, à moins que ce monstre femelle ne fut déjà l'emblème de l'amour saphique ?


Fig. 383.

MONTGAROULT. — Tout commentaire est inutile sur le détail folichon de l'entablement, que reproduit notre figure 383, d'après un dessin de T. Thérond ; nous nous rapportons à la jugeote de nos lecteurs pour en découvrir la signification, qui n'a rien de spécialement mystique.

NOTRE-DAME-SUR-L'EAU (XIe siècle) [1].

CETON. — Cette église renferme une statue de *Sainte Venice* ou *Venise*, antique Vénus gallo-romaine, d'après P. Saintyves, dans laquelle on s'imagine reconnaître sainte Véronique ; « son corps est nu en grande partie : un ruban est passé autour de ses reins, et les malades qui viennent implorer la sainte, pour faire *revenir* leurs époques, le mettent au même endroit ». A Nogent-le-Rotrou, ajoute l'auteur des *Saints successeurs des Dieux*, la même Vénus est invoquée pour excès ou insuffisance des menstrues et, suivant les cas, les dévotes attachent à sa statue un ruban blanc ou rouge, « le blanc pour ralentir ou arrêter, le rouge pour hâter ou rappeler ».

LVIII. — PAS-DE-CALAIS

BOULOGNE. **Notre-Dame** [2].

1. On lit, sur la pierre tombale d'une dame de qualité qui est couchée, les mains jointes, cette épitaphe où les vers se sont mis et qui fut composée par son époux « inconsolable », selon la formule consacrée des premiers mois du veuvage :

> Passant, ce marbre ne regarde,
> Ma cendre n'est sous ce tombeau,
> Car mon cher mary me la garde
> Et son cœur en est le vaisseau.

2. Entre les mille et une cures miraculeuses opérées par la patronne de ce sanctuaire, nous épinglons la suivante : En 1632, Isabelle Mennin, femme de Jacques

ARRAS. **Cathédrale.** — Tableau de la Vierge remplissant du lait de sa mamelle l'encrier de saint Bernard [1]. La même légende dorée et brodée est traitée d'une façon identique dans une église de Calais [2].

Les gargouilles des soubassements figurent des pestiférés, atteints du mal des Ardents ; « les uns se tordent et blasphèment, les autres s'adressent à Dieu avec confiance ».

MONTREUIL-SUR-MER. **Saint-Saulve.** — Possède plusieurs tableaux de Jean Joseph Dumonts, « ceux qui étaient considérés comme des plus *remarquables* », dit M. l'abbé Robart, président de l'Académie d'Arras, — les croûtes — « trop encombrants ont été cédés à Saint-Acheul d'Amiens ». Parmi les premiers, nous voyons une *Adoration des Bergers* signée : PEINT PAR J.J. DUMONTS, PEINTRE ORDINAIRE... EN 1762. Deux mots — DU ROY — sont restés effacés depuis la Révolution. Ceux qui ignorent cette particularité se disent : « A la bonne heure, voilà un artiste peu « ORDINAIRE », qui connaît son mérite et se rend justice.

Nef. Côté de l'Evangile. D'après la description de M. Charles Henneguiez, un ceps de vigne forme la frise de l'entablement. Au milieu du feuillage, on distingue une arbalète et un oiseau (de Cypris?) accompagnés d'une cartouche portant cette devise, en caractères gothiques : P. AMOVR. On la retrouve, avec l'arbalète, sur tous les ornements de la chapelle de la Vierge. Les gens graves pensent qu'il s'agit des attributs de la devise des arbalétriers de Montreuil ; les

Briffault, de la basse ville de Bourgogne, venait d'accoucher d'un enfant « qui n'avoit ni mouvement, ni respiration, ni aucun signe de vie ». Après une heure d'attente, la sage-femme eut « l'inspiration » de faire un vœu à Notre-Dame de Boulogne, vœu ratifié par la mère désolée ; aussitôt l'enfant « ouvrit les yeux, pleura, *donna toutes les autres marques de la vie* ». Aujourd'hui nos tocologues en veston ou en jupon obtiennent le même résultat, et plus rapidement, à l'aide d' « inspirations » directes, avec un tube *ad hoc*, ou indirectes, par pressions rythmiques du thorax. Par ailleurs, les ecclésiastiques sont poussés, malgré eux, à faire à jet continu de l'exercice illégal de la médecine, en raison de la crédulité de leurs ouailles, qui voient une analogie providentielle entre les mots curés et cures. Ainsi, l'abbé X. est médecin de l'âme dans le département des Vosges et médecin du corps à Paris, rue Saint-Charles, 110, mais sans diplôme. Or, pour cette infraction à la loi, l'abbé cumulard vient d'être condamné (26 octobre 1907) à 100 fr. d'amende et à 100 fr. de dommages-intérêts envers le syndicat des médecins, partie civile.

1. *Anec. hist. et relig. sur les Seins et l'Allaitement,* p. 120.
2. *Ibid.*, p. 121.

badins y voient les attributs et la devise du culte de *Cupidon*, que Jésus a christianisés dans son précepte de fraternité : « Aimez-vous les uns les autres ».



Fig. 383 *bis*.

Du haut d'un chapiteau, un monstre diabolique (fig. 383 *bis*) lance à l'esprit religieux un défi bien senti sous forme d'un copieux flux alvin, à l'exemple de son collègue du Campo-Santo de Pise. Passe encore dans le pays du macaroni, mais, en France, à la chose nous préférons le mot, si bien que le geste de mépris du Malin sera paraphrasé plus tard par Cambronne dans un mot historique... jamais prononcé. En tout cas, le grenadier héroïque ne l'a eu que sur les lèvres, car, à Nantes, où ce patriote se retira, il épousa une Anglaise.



Fig. 383 *ter*.

Sur un autre chapiteau, un immense serpent ou dragon engloutit une femme cynocéphale (fig. 383 *ter*). Cette image allégorise la *Luxure* ou le désir désordonné des plaisirs charnels qui abaissent l'espèce humaine au niveau de l'animalité ; « c'est pourquoi, écrit

Clément d'Alexandrie, quand les païens racontaient les désordres de l'Olympe, ils représentaient les dieux métamorphosés en vils animaux ». Tout en méditant cet enseignement moral, si



Fig. 383 *quarte.*



Fig. 383 *quinque.*

un chercheur attentif et perçant examine de près cette figure quasi anodine, il y découvrira un spectacle propre à offusquer une âme pudique. En effet, les contours de la tête du monstre continuent ceux de la femme et dessinent ses hanches ; les branches de l'angle des mâchoires tracent les plis des aines ; son œil, ses paupières et les bourrelets qui les enveloppent simulent tous les détails constitutifs des organes génitaux externes de la femme, tels que clitoris et son capuchon, petites et grandes lèvres et orifice vaginal. Et que nos confrères, membres de l'Association catholique des médecins de



Fig. 383 *sexto.*

France et de Navarre ne voient pas là une simple vue de l'esprit : nous avions dessiné de mémoire ce document précieux (fig. 383 *quarte*) ; mais la copie que nous en donnons (fig. 383 *ter*) et qui a été prise *de visu* par l'un de nos maîtres en archéologie est encore plus démonstrative.

Béthune[1]. **Saint-Vaast.** — Chapelle, dite de la maison de charité. Vestibule. Un tableau représente sainte Wilgeforte, la vierge à barbe déjà rencontrée à Beauvais. On lui donne encore le nom de Wilforte ou Milforte, l'M étant un W retourné, et elle est invoquée ici contre les maladies des enfants, bien qu'elle n'ait jamais voulu en avoir ; c'est la logique de la superstition.

Saint-Omer. 1° **Notre-Dame.** — Ex-voto, offert par Syderack de Lallaing, doyen de cette cathédrale, mort en 1533 : le sujet du bas-relief, reproduit par le *Magasin pittoresque*, est le martyre des trois jeunes hommes nus, dans la fournaise ; l'un des martyrs s'appelait Syderack, comme le défunt.

On remarque encore une statue colossale et du plus grossier travail, célèbre, dans le pays, sous le nom du *Grand dieu de Thérouanne* (fig. 383 *quinque*). C'est un groupe en pierre du XIIIe siècle qui représente un colossal Christ, sorte de gynécomaste monstrueux, assis entre une Vierge et un saint Jean agenouillés ; il décorait le portail de l'église de Thérouanne et fut offert à Notre-Dame Audomaroise par Charles-Quint quand ce souverain fit raser cette ville.

2° **Musée.** — Un ornement lapidaire qui provient de l'église Saint-Bertin (fig. 383 *sexto*), par sa clarté et sa vivacité, se passe de tout commentaire.

Lens. — Les reliques de saint Vulgan, moine anglais, sont invoquées pour la guérison de coliques, gravelles et l'accélération de l'accouchement ; son pouvoir s'étend sur toute la région abdominale. Sa statue est des plus grotesques ; c'est celle d'un gros rustre,

1. Les tourelles du beffroi sont ornées de gargouilles représentant des animaux fantastiques, avec figures humaines. « L'une d'elles, dit M. Achmet d'Héricourt, est disparue, c'était un priape. » Il serait pourtant de circonstance en notre siècle de joie, succédant aux siècles de foi.

la figure rubiconde, vêtu d'une courte blouse du pays ou *bourgeron* ; l'abdomen ouvert laisse voir son contenu, tel aussi saint Mammès, martyr de Langres, qui pratique dans la même spécialité.



Fig. 384. — Tympan de la porte centrale[1].

Auxy-le-Chateau. — Clef pendante sous forme d'un pendu décharné, s'accrochant à la corde par les mains.

Marquise. — Sur un culot de retombée de voûte, des fous lutinent une femme coiffée du bonnet de la folie ; ils farfouillent ses dessous haut la main et la main haute.

LIX. — PUY-DE-DOME

Clermont-Ferrand. 1° **Notre-Dame-du-Port.** — Façade méridionale. Portail principal (XIe siècle). Le *Jugement* du tympan a été composé par Viollet-le-Duc (fig. 384) ; les tourments des damnés sont des plus pittoresques et plusieurs torses féminins y brillent par leurs protubérances, bosses de la maternité et de la lubricité.

Portail Nord. A la balustrade, au-dessous de la grande rosace, sont découpées des fantaisies grotesques, voire licencieuses. Au-dessus d'une corniche, soutenue par des modillons à têtes grimaçantes, les

1. Ce dessin est reproduit en entier dans les œuvres de Viollet-le-Duc.

écoliers de l'endroit se montrent en ricanant deux singes dans une attitude équivoque, symbolisant la *Luxure*. Avant le XIe siècle, la figure humaine était rarement représentée.



Fig. 385.

Sur une autre façade apparaît le fameux porc, dont la réputation malsaine nous dispense d'en dire plus long.

Ces bizarres caprices de la statuaire religieuse rappelleraient, d'après M. de Cumont, les processions bouffonnes et les mascarades en usage à la *Fête des Fous*, que Clermont a célébrées longtemps après sa suppression dans les autres diocèses. Cependant, nous retrouvons des singeries, moins obcènes il est vrai, à Arcueil Cachan, qui a ignoré cette *Fête*.

Çà et là se dessine une silhouette originale de gargouille, celle, par exemple, qui est formée de mamelles et dont le surmoulage est au Trocadéro.

Chœur. Chapiteaux historiés, à nuls autres pareils. La *Tentation* se passe aux pieds d'un plant de vigne et le fruit défendu est une grappe de raisin ; Eve a les seins en besace d'une Vénus hottentote. L'*Expulsion du Paradis* (fig. 385), surtout, est impayable : tandis que l'ange exterminateur saisit Adam par la barbiche, pour procéder à son expulsion, *manu militari*, le premier homme, au paroxysme de la colère, empoigne par les cheveux et piétine Eve, affalée à ses genoux. Celle-ci, de désespoir, s'arrache toute la partie de la chevelure qui reste libre. Il y a dans cette scène une brutalité excessive, qui jette peut-être un jour sur la façon cavalière dont étaient traitées les femmes au pays de la « bourrée » et de la « volée ».

Nous trouvons encore, au haut des piliers du chœur, un centaure

en pet-en-l'air ; un personnage nu qui en étrangle un autre avec une corde, et une femme nue, la *Colère*, au milieu de farouches guerriers, les génies du Bien et du Mal. Elle tient un glaive à deux tranchants dont la pointe semble s'enfoncer entre ses mamelles (fig. 386). On lit sous le tailloir correspondant : IRAS OCCIDIT.

La crypte renferme des fresques d'une conception non moins étrange.

Terminons par le Jacquemart, enlevé aux habitants d'Issoire pendant les guerres de religion, qui est orné de divinités païennes, *Mars*, *Faunus*, *Tempus*, etc.

Fig. 386.

2° **Saint-Nectaire.** — Se recommande à notre attention par des hommes nus, montés sur des lions. Quant à la signification de ces dompteurs de l'école de Bidel, bernique.

ISSOIRE. — Les signes du Zodiaque étalent sur les murs de







Fig. 387-389.

l'église des détails ultra-réalistes (fig.387-389)[1]. Les gémeaux, entre tous, se distinguent par l'exhibition d'une virilité que nos vigoureux et robustes Auvergnats ne trouvent pas exagérée.

1. Les figures 387 à 390 ont été reproduites par Mallay, dans les *Eglises romaines*.

Les motifs des fonts baptismaux n'ont rien à envier, dans la note libertine, à ceux du voisinage. Citons, à titre de memorandum, une néréide dégingandée (fig. 390), qui fait le grand écart à la façon des célébrités chorégraphiques du Moulin-Rouge.



Fig. 390.

Saint-Léonard. — Les stalles, d'un travail des plus curieux (xviie), « offrent, dit Mérimée dans son *Voyage en Auvergne* (1838), une suite de fantaisies très bizarres et souvent obscènes ». On y remarque un moine étreignant « fort amoureusement » une religieuse, et un porc, prêchant devant des oies ou des ouailles, allusion satirique à Calvin et à Luther, élevés sur les genoux de l'Eglise, ou à un moine libre prêcheur.

Plus je vois d'exemples de ces bouffonneries sacrilèges, conclut l'auteur de *Colomba*, plus l'explication me semble difficile. La critique se déchaînait alors contre les mœurs du clergé, et quelle bonhomie ou quelle indifférence ne lui faut-il pas supposer pour qu'il admît sans scrupule les traits les plus satiriques dirigés contre lui-même.

Vic-le-Comte. **Cordeliers.** — La chapelle de ce couvent contenait le tombeau de Jeanne de Bourbon, comtesse de Bourgogne et d'Auvergne, qui avait épousé son maître queux, la Pause. Elle mourut en 1511, pendant une absence de son mari. Celui-ci, à son retour, fait ouvrir la tombe où le cadavre est putréfié et ordonne qu'on représente en cet état le corps de sa femme adorée.

La statue existe, et je doute que nulle part on voie rien de plus hideux et de plus dégoûtant. Sur la tête de Jeanne est un suaire qui, tombant des deux côtés du corps, vient se croiser au bas de l'aine et qui laisse le buste entièrement nu. On la voit avec ses yeux creux et ses joues enfoncées. Des vers sont représentés sur le corps ; déjà le sternum est percé ; une des mamelles et le bras droit sont rongés en partie, des intestins...[1]

Cette pierre tombale, supportant la statue de Jeanne, nue et décharnée est au Louvre (fig. 391). Nous avons déjà consigné une fantaisie macabre de cet acabit.

1. Cf. L'*Auvergne*.

CHAMBON. — Un chapiteau de la nef porte un bas-relief, au thème équivoque. Pour l'abbé Croizet, il s'agirait d'une *Circoncision*; on y trouverait plutôt, dit d'autre part M. Mallay, « une peinture obscène ».

Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses.

Au cimetière de ce village, dans une chapelle funéraire, communément désignée sous le nom de Baptistère, M. le professeur Dourif a décrit — est-ce le motif en litige ? — un chapiteau grossièrement sculpté par un artisan qui ignorait les convenances et les lois des proportions:

La Vierge mère y est représentée, assise ou assoupie, levant les bras en signe de frayeur, tandis que son fils, placé devant elle, sur ses genoux, exhibe un membre qui se dresse verticalement, d'une longueur démesurée, ce qui a pu induire en erreur un badigeonneur naïf, qui y a appliqué une couche de couleur verte, ainsi que j'ai pu le constater, il y a bien des années. L'opérateur, agenouillé au-devant du patient, tient de la main gauche l'extrémité du membre et brandit de la main droite un instrument dont les dimensions sont bien faites pour terrifier la mère. (*Chron. méd.*)



Fig. 391. — Statue funéraire de Jeanne de Bourbon (1521).

ORCIVAL. — Trois chapiteaux de la crypte montrent des singes dans des attitudes lascives, comme à Clermont-Ferrand; mais une main chaste les a énergiquement martelés.

MOZAT. — Un centaure et sa centauresse font bon ménage sous l'abaque d'un chapiteau roman; illustrations d'ailleurs convenables, quoique mythiques.

LEMPDE. — Sa petite église romane n'est remarquable que par deux modillons licencieux, exposés à l'extérieur de l'abside, le lieu

de refuge des *obscena*. Mérimée n'en ose donner la description qu'en latin. Le premier représente :

Homunculus, tonso capite, nudo corpore, ιθυφαλλον *præ grandem ostentat manibusque tractat.*

Senex quidam sedens, promissâ barbâ venerandus, muliebrem annulum ante pedes in imâ mutuli (modillon) *parte exsculptum malleo obtundit.*

Prospère Mérimée fait suivre son rapport de ces réflexions judicieuses : « Je ne sais si dans ces sculptures quelqu'un ne verra pas une allusion mystique. Ce sont, à mon avis, de très grossières plaisanteries, et le vieillard du second modillon me paraît jouer le rôle du chien du jardinier. »

Ennezat. — Ici encore, Mérimée dans ses rapports officiels a recours à la périphrase latine, pour décrire les deux modillons qui soutiennent la corniche de la nef.

Etenim, licet curatus Enneziacensis, mutulos istos casto malleo nuper obtriverit, quidquid priscus artifex, homo nequam, turpe finxerit nimis planè liquet. In primo mutulo puerum vel puellam nates ostendentem aspicies ; in secundo verum, monachum, quem facile togâ, cucullo, imo tonsurâ noveris, in clunes residentem, nudam mulierem amplexum. Illa capite demisso ante pedes monachi, cruribus in altum elevatis, poplitibusque humeris viri innixis, se mediam lambenti præbet.

Y a-t-il là, se demande Mérimée, quelque allusion aux turpitudes d'un chanoine de l'ancienne collégiale, ou bien n'est-ce qu'une polissonnerie du sculpteur? « En vérité, plus je vois de semblables ordures, moins leur présence dans une église me paraît explicable ».

LX. — PYRÉNÉES-ORIENTALES

Serrabone. — Une femme à genoux entre deux animaux chimériques (fig. 392) fait vis-à-vis à un homme nu, à genoux aussi, un arc à la main. La signification de cette scène obscure nous échappe : le *Bien* ou la *Religion* triomphant du *Mal* ou de l'*Herésie ?*

Elne. — Sur un pilier du cloître, *Martyre de sainte Eulalie*, flagellée, nue, par deux bourreaux, et *Crucifixion* de *sainte Julie*, dans le même appareil.

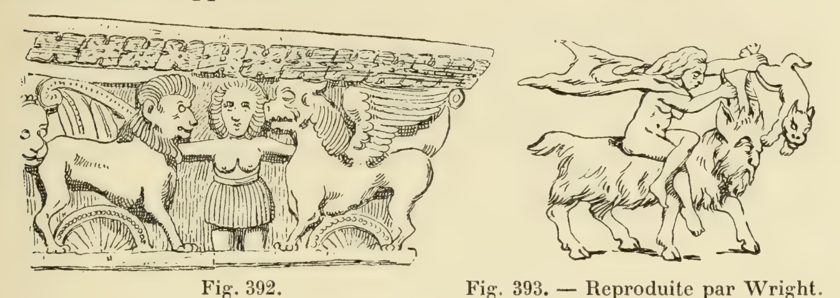


Fig. 392. Fig. 393. — Reproduite par Wright.

LXI. — RHONE

Lyon. 1° **Cathédrale Saint-Jean** [1]. — Façade. Scène de sorcellerie (fig. 393) : une sorcière, nue, se rend au Sabbat, assise sur un bouc, un chat à la main. A moins que ce ne soit le groupe symbolique de la *Vertu* domptant le *Vice;* ou qu'il ne s'agisse, chat compris, de l'allégorie de la *Luxure*. Le champ est ouvert à toutes les conjectures; c'est là l'avantage de la symbolique.

Portail Central, côté droit. D'après la *Genèse* (III, 21), « Un ange couvre la nudité d'Adam et Eve » : habituellement, Adam se charge lui-même de ce soin, mais ici, c'est l'ange qui présente aux coupables deux costumes de chauffeurs, en peaux de bêtes.

Les bas-reliefs du côté gauche, où se déroulent les turpitudes des filles de Loth sont plus curieux. Le ciseau du sculpteur n'a fait qu'ébaucher les scènes trop vives, par respect pour la pudeur. Telles: (5e assise), l'Inceste de la fille aînée de Lot (*Gen.* XIX, 33), la plus scabreuse ; (8e), la fille aînée de Lot, déjà dans un état de grossesse avancée, engage sa sœur à suivre son exemple (*Gen.* XIX, 34) ; (7e), Inceste de la cadette (*Gen.* XIX, 35), qui s'empresse de mettre à profit les instructions de son aînée. Le flou voulu de ces tableaux lapidaires, pris pour le résultat de mutilations, a fait accuser de vandalisme successivement divers chapitres,

1. L. Bégule, la *Cathédrale de Lyon*.

à la conscience timorée, et, en dernier lieu, le cardinal Fesch et Mgr Gaston de Pins. Il est donc injuste de les mettre dans le même « sac » que les parpaillots et les révolutionnaires d'antan.

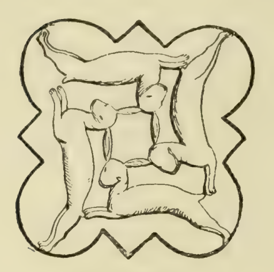


Fig. 394.

Portail méridional. Il est couvert de néréides enchanteresses, plus connues sous leur fausse qualification de sirènes : « la seraine port semblance de feme de si al nomvril, et la partie d'aval est oisel »[1]. Une de ces amphibies allaite son petit, tandis que, dans ce tableau de famille où règne l'accord parfait, le père racle de la viole. Une seconde femme poisson joue de l'orgue, à côté de deux autres femelles aquatiques qui font des grâces en relevant leur queue.

Autres médaillons quatre-feuilles. Deux lutteurs, entièrement nus, personnifient sans doute la saison caniculaire; des amoureux, le faucon au poing, devisent sous un chêne; un lièvre, animal dont l'antiquité avait fait l'attribut de *Vénus*, est couché auprès d'Adam et Eve, symbolisant la passion de la chair ou la fécondité : *Crescite et multiplicamini*. Le même rongeur paraît encore de ce côté. Quatre lièvres sont disposés en trompe-l'œil, de telle sorte que chacun d'eux semble avoir ses deux longues oreilles, tandis qu'il n'y en a que quatre pour le groupe (fig. 394).

Au-dessous des consoles de la façade, l'*Amour* joue de la vielle, à cheval sur un lièvre. Un galant damoiseau, pour obtenir « le don d'amoureuse mercy », offre sa bourse — palper contre palper — à une jeune oiselle qui tient un écureuil sous le bras, image de la légèreté féminine; enfin la *Grammaire*, l'un des arts libéraux du moyen âge, est personnifiée par une leçon de fustigation sur la mappemonde humaine.

Le portail occidental n'est pas moins joyeusement illustré. Un homme résiste aux entreprises libidineuses et contre nature d'un « homosexuel »; l'un et l'autre n'ont que les épaules couvertes. Les enfants, tout nus, de saint Nicolas sont mis dans un saloir « comme

1. L'*Image du monde* la décrit ainsi :

Autres i a c'ont de pucelles
Testes et cors, dusqu'as mamelles ;
Detrez (derrière), poisson, eles d'oisials
Et est lor chans molt dous et bials.

viande de porc ». Un jeune godelureau caresse le menton de sa *mie* qui, de la main gauche, se presse le cœur ou le sein correspondant. Autre scène virgilienne (fig. 395) : un beau vilain et une



Fig. 395. Fig. 396.

jolie vilaine se livrent aux petites amusettes, avant le grand jeu. La jeune allumeuse tient un écureuil, petit animal « rongeur » et turbulent, l'emblème de l'*Inconstance*, et sa victime affolée porte un oiseau qui pourrait bien être un serin jaune. Un clerc entreprenant, lutine une donzelle qui se défend mollement. Le « clou », pour finir : une impudique couronnée attire par la main un jouvenceau entièrement nu ; l'aventure frigorifique de Mme Putiphar ?

2º **La Charité.** — Vitrail. Les affamés des provinces voisines, secourus à Lyon, en 1531. Au premier plan, une jeune fille se déchire la poitrine de ses ongles.

3º **Saint-Martin-d'Aunay. Presbytère.** — Tympan de la porte. Un bas-relief (fig. 396), de caractère antique bien qu'il ne date que des restaurations (1845-50) de cette vieille église, représente l'un des miracles de saint Martin, patron de l'église. Ce saint prêche aux païens la religion du Christ et les engage à détruire un arbre dédié au culte des idoles. Les incrédules y consentent, à la condition que le saint se mettra du côté de l'arbre, lorsque, à demi scié, il sera près de tomber à terre. Saint Martin accepte l'épreuve. On coupe l'arbre qui semble devoir l'écraser, quand, par un signe de croix, saint

Martin le rejette du côté opposé. A la suite de ce prodige, les païens demandent le baptême. Une verrière de la cathédrale de Bourges, consacrée à ce saint, et une tapisserie de la cathédrale d'Angers célèbrent la même légende. On lit au-dessous de cette dernière curiosité, en caractères gothiques :

Comment aulcuns payens avoient dedie au diable un arbre de pin, pourquoy sainct Martin se submist de le recepvoir tout côpé, luy estant lié, mais en faisant le seigne de la croix, le dit arbre retovrna sur y cevlx payens et les oppressa griefvement.

Fig. 397.

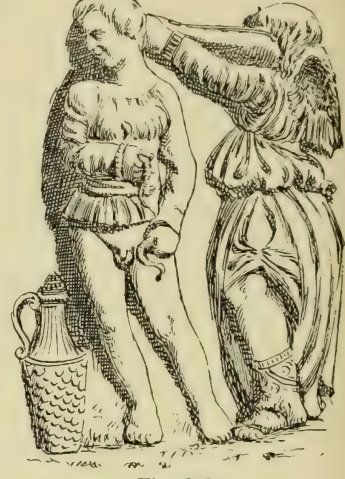


Fig. 398.

Autrefois était engagé dans le mur extérieur de la façade de cette église, au-dessus de la porte principale, un bas-relief païen transféré au Musée de sculpture : *Dédicace aux Mères Augustes, par Phlégon médecin.*

4° **Abbaye des Dames bénédictines de Saint-Pierre.** — Occupée par le Palais des Arts. Certaines parties ont conservé leur riche décoration de la fin du XVIIe siècle, par exemple l'escalier d'honneur et l'ancien réfectoire où figure une *Charité*, au sein découvert, entourée de petits miséreux, et l'admirable groupe de Thomas Blanchet (vers 1681) qui représente — non la *Tempérance*, comme l'indique le catalogue officiel — mais la *Vertu*, debout entre deux femmes assises. L'une de ces dernières est la *Tempérance.* Elle tient entre ses mains un mors, symbole de son pouvoir modérateur sur les passions. Les deux figures sont strictement vêtues ; seule la *Vertu* est nue jusqu'à la ceinture (fig. 397) !

Dans la galerie qui conduit au réfectoire, un bas-relief, en terre cuite, de l'école de Donatello, où sont représentés, selon le catalogue, des *Enfants musiciens* (fig. 398), nous paraît provenir d'un

édifice religieux, et c'est à ce titre que nous le faisons figurer ici. « Celui de droite joue d'un instrument à archet, *violetta di braccio* Les deux petites lanières qui sont dans les mains du second semblent indiquer des petites cymbales ou un genre de castagnettes. » Nous y voyons seulement un ange jouant de la viole et un charmeur de serpents. Le costume de ce dernier est au moins bizarre, son torse est couvert d'une casaque et le bas des jambes est enveloppé dans des chausses ornées qui laissent les orteils à nu ; le reste du corps est découvert, sans en excepter les organes génitaux.

5° **Saint-Irénée** [1].

Canohes [2].

Villefranche. **Notre-Dame-des-Marais.** — Derrière la chapelle absidiale se dissimulent des sculptures, honteuses de leur mise immodeste[3].

LXII. — SAONE-ET-LOIRE

Chalon-sur-Saone. **Musée.** — Peinture de l'école lombarde (xve siècle), qui a dû appartenir à une église : *Sainte Agathe*, tient ses seins coupés sur un plat.

Autun. 1° **Cathédrale. Saint-Lazare.** — Façade occidentale. Tympan de la porte centrale. Les phases de l'inévitable, mais étrange

1. Les gens du peuple, raconte Millin, en raison de la liaison de ces deux mots qui produit, à la prononciation, *tirenée* entrent dans ce temple en se tenant le nez — comme le pleurant de Dijon — pour le préserver de quelque espièglerie du sort.

2. Durant les tumultueux inventaires, les ouailles de l'abbé Pourxet commirent une grave irrévérence envers le saint lieu et l'autorité, en faisant prendre au maire, M. Escudier (2 mars 1907), un bain de siège réfrigérant dans le bénitier de l'église.

3. En 1566, le clocher brûla par l'imprudence d'un plombier qui, séance tenante, subit la peine du talion : la population exaspérée et peu charitable quoique dévote, fit un autodafé du malheureux ouvrier, devant l'église en flammes. Pour mémoire encore, rappelons une antique coutume contre laquelle se seraient élevés nos galants et véhéments féministes. A la fondation de cette ville, au xie siècle, Humbert IV, sire du Breugnon, pour y attirer des habitants, leur accordait, entre autres privilèges, celui qui permettait aux maris de battre leurs épouses jusqu'à la première effusion de sang, pourvu que la mort ne s'ensuivît pas. Depuis, les mœurs se sont adoucies, pour le sexe faible : ce sont les maris qui sont battus et contents.

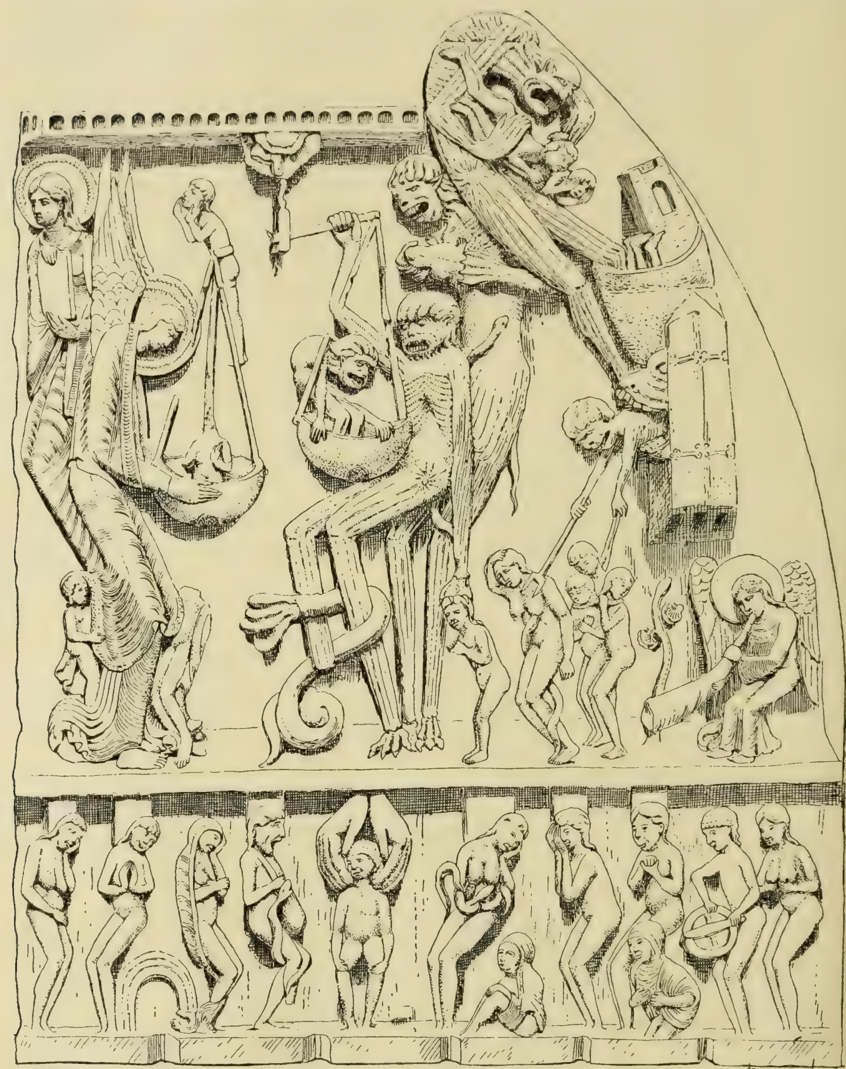


Fig. 399. — Reproduite par M. P. Vitry, dans les *Docum. de sculpt. du moyen âge.*

Jugement, découvert sous un enduit de plâtre, appliqué sur les ordres d'un tonsuré qui avait la vocation de la maçonnerie.

Soyez plutôt maçon si c'est votre métier.

Ce faux franc-maçon, choqué par les nudités du portail, n'osa pas

les détruire ; mais il les emmura comme autant d'hérétiques. En effet, ce poème en pierre, surtout dans la partie qui représente le *Pèsement des âmes* et les tourments infernaux, fourmille de détails fantastiques. Plusieurs pécheresses charnelles ont les mamelles dévorées par des serpents. Nous ne décrirons pas ces *extravaganza*, débordant de verve et d'inspiration, l'examen de leur dessin (fig. 399) sera plus explicite que toute description ; et il ne donnera encore qu'une faible idée de l'audacieuse et originale conception de son auteur, Gislbertus ou Gilbert, qui l'a signée.



Fig. 400. — Reproduite par Vitry, *Doc. de sculp.*

Ces nudités, écrit Lenient, que le Christianisme avait d'abord sévèrement proscrites comme un héritage du sensualisme païen, reparaissaient là non plus pour enivrer l'homme du spectacle de sa propre image, mais pour lui rappeler cette grande loi de misère et d'égalité que Job avait proclamée et qu'Eustache Deschamps célébrait en beaux vers, avant Malherbe :

Vilment estes conçus,
D'où vient ce nom villains, qui le cœur blesce ;
Vous estes tous d'une pel (peau) revestus.

... Ce n'est pas une satire, mais plutôt une terrible leçon dont l'auteur a résumé le sens dans ce vers, d'une harmonie presque infernale :

Terreat hic terror quos terreus alligat error.

D'autres scènes, non moins variées (fig. 400), enjolivent les chapiteaux et font de cette cathédrale un musée de sculpture rétrospective[1].

1. On y remarque la chapelle où le tortillard Talleyrand-Périgord débuta comme évêque d'Autun, avant de revêtir l'habit d'arlequin ou de diplomate (de *diplos*, double), qui lui permit de servir tous les gouvernements. Son titre de prince de Bénévent ne l'autorisait-il pas à observer d'où soufflait le vent ? Avant cette girouette diplomatique, l'épiscopat d'Autun avait eu l'abbé Roquette qui aurait servi de modèle à Molière, comme le rappelle cette épigramme :

Roquette dans son temps, Talleyrand dans le nôtre,
Furent les évèques d'Autun,
Tartuffe est le portrait de l'un :
Ah ! si Molière eût connu l'autre !

2° **Saint-Martin.** — Fut bâtie par Brunehaut, vraisemblablement en expiation de ses crimes. On y voit le tombeau de cette reine, assassinée par Frédégonde, qui la fit attacher toute nue à la queue d'un cheval indompté après avoir fait étrangler sa sœur, la douce Galswinthe, seconde femme de Chilpéric Ier, roi de Neustrie, pour prendre sa place dans le lit « De Monsieur Chilpéric » !

Jean Petit, abbé de Saint-Martin, était sculpté sur son tombeau, « tout nud, dit de Saint-Foix, et la mitre hors de la tête, pour signifier qu'on lui avoit ôté cette Abbaye, et qu'il ne l'avoit plus lorsqu'il mourut ».

LXIII. — SARTHE[1]

Mans. 1° **Cathédrale Saint-Julien.** — Les chapiteaux sont couverts de figures monstrueuses, chimères, mascarons grimaçants et aussi de caricatures satiriques dirigées par le clergé séculier contre le clergé régulier. D'après l'abbé Auber, à l'un des contreforts méridionaux, se tiennent, « dans une attitude qui défie toute description, une femme et un homme encapuchonnés, qui très certainement n'y sont, et toujours en dehors de l'église, que pour stigmatiser ces chiens et ces impudiques abominables que saint Jean ordonne d'en chasser comme autant d'idolâtres et d'empoisonneurs ». Cet ecclésiastique veut sans doute parler d'une gargouille analogue à celle de l'Hôtel de Cluny et qui fait gémir les convenances : un moine et une religieuse sont en tête-à-tête-bêche ; celle-ci présente un orifice par lequel elle fait pipi quand il pleut et des pets de nonne quand il vente.

Le socle de l'ancien modèle du mausolée de Guillaume du Bellay, gouverneur du Piémont, seigneur de Langey, l'ami de Rabelais, « sépulture eslevée en marbre, à Saint-Julien du Mans », dit Bran-

1. Menu hors-d'œuvre : Parmi les détails donnés par Dureau-Delamalle, membre de l'Institut, sur les mœurs des habitants du nord de la Sarthe, nous relevons leur goût pour les jeux de mots. « Voici un de leurs calembours favoris, digne de Brunet. — Quel est le lieu où il y a le plus de chats sans poils ? — L'Eglise, parce que toutes les bonnes femmes ont des *chapelets* (pour les lecteurs du *Pèlerin :* chats-pelés). Pour avoir des souliers parfaits, il faut que l'empeigne soit de gosier de musicien, qui ne boit jamais l'eau ; la semelle, de langue de femme qui ne s'use jamais, et qu'ils soient cousus avec du fil de rancune de prêtre parce que ça dure toujours... » Et cependant le Christ ne conseille-t-il pas de tendre l'autre joue quand on a reçu un soufflet ?

tôme, était couvert, sur les trois faces apparentes, de tritons et de néréides (fig. 401) qui ont disparu, en partie, dans le nouveau monument revu et expurgé par un Daniel de Volterre du ciseau. Une réplique du premier état attribué à Germain Pilon, avec la collaboration de Bontemps et Perret, se trouve au Trocadéro [1].

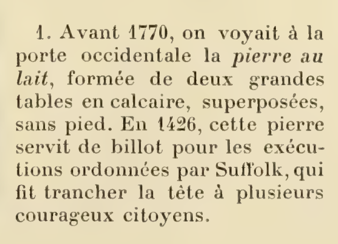


Fig. 401.

La cathédrale possède de nombreux vitraux peints (XIIe siècle) dont deux seulement rentrent dans notre programme : *Saint Eloy domptant le démon* (fig. 401 *bis*) par son mufle bourgeonné, comme celui d'un buffle, à l'aide d'un torche-nez qui sert aux chevaux vicieux pendant leur ferrage, et *Saint Julien baptisant le Defensor* (fig. 401 *ter*). Remarquez le développement des seins aréolés du roi, la nudite de la catéchumène qui attend son tour de bain et l'attitude des assistants qui reluquent avec curiosité, convoitise ou admiration ces tableaux reli-



Fig. 401 *bis*.



1. Avant 1770, on voyait à la porte occidentale la *pierre au lait*, formée de deux grandes tables en calcaire, superposées, sans pied. En 1426, cette pierre servit de billot pour les exécutions ordonnées par Suffolk, qui fit trancher la tête à plusieurs courageux citoyens.

gieux vivants. L'un d'eux semble regarder le spectacle au travers



Fig. 401 *ter*.

de ses doigts, comme la *Vergognosa* de Pise. Mais que tient donc le monarque de sa sénextre ?

2° **Notre-Dame-de-la-Couture.** — Portail. Suivant le canon architectonique des cathédrales, le *Jugement* abonde en damnés dévêtus. Nous rencontrons là encore la dispute traditionnelle de l'âme litigieuse, entre le démon et saint Michel.

3° **Musée.** — Une *Luxure* provenant d'un édifice religieux détruit se présente sous la figure consacrée d'une femme nue, dont les seins et les organes coupables sont dévorés par des crapauds et des serpents.

La Ferté-Bernard. **Notre-Dame-des-Malais.** — Statues emblématiques des quatre tempéraments, admis par la médecine de nos pères : le sanguin, le lymphatique, le nerveux et le bileux. Il y paraît aussi un buste de Cléopâtre, avec cette inscription énigmatique : ESPOIR EN DIEV !



Fig. 402. — Reproduite par le *Bullet. monum.*

Bessé. **Les Calmudes.** — On admirait un marbre des *Trois Grâces* portant le cœur du fondateur de cette église, détruite en 1785. L'évêque du Mans, M. de Grimaldi, dit-on, fit enlever ces *Charités* antiques, devenues impudiques. Elles auraient été enfouies dans un puits, où, comme on le sait, réside souvent la Vérité, antagoniste de la Religion. C'est de là qu'un architecte les aurait retirées pour les offrir à la Ville. Ce monument serait de Germain Pilon, natif de Loué commune voisine de Bessé. Il était peut-être le modèle du groupe que Catherine de Médicis lui commanda pour le cœur de Henri II.

Sillé. — Son *Jugement* n'offre à considérer qu'une femme nue (fig. 402), une ressuscitée, assise, médusée, devant un séraphin, en houppelande, qui lui joue un air de trompette.

LXIV. — SEINE-ET-MARNE

Melun. 1° **Notre-Dame.** — C'est à cette église que fut d'abord offert le fameux *ex-voto* peint par Fouquet, où la Vierge, entourée de Cupidons ou d'angelots nus, est montrée la poitrine nue sous les traits d'Agnès Sorel [1]. Ce précieux tableau de sainteté ou plutôt

1. *Anec. hist. et rel. sur les Seins*, fig. 110 *bis*.

de « sein tété » se trouve au Musée d'Anvers. N'est-ce pas en



Fig. 403-408.

l'honneur de la portraiture de cette demi-Vierge, que Charles VII, son fervent adorateur, composa cette galante devise?

Icy dessoubz des belles gist l'eslite,
Car de louange sa beaulté plus mérite
Estant cause de France recouvrer
Qui tout cela que en cloistre peult ouvrer
Close nonnain ny en desert hermite.

Nous savons que Fouquet a reproduit le portrait de « la dame de Beauté » (sur Marne), dans plusieurs de ses compositions religieuses, l'*Adoration des bergers*, l'*Annonciation*, etc. C'est un récidiviste d'attentat à la pudeur et aux bonnes mœurs, par le pinceau.

3° **Saint-Sauveur.** — La flagornerie du prieur de cette Abbaye prodigua sur les voûtes de son église, sous forme de fresques grossières (fig. 403-408), les armes parlantes et attributs de Diane de Poitiers. Tantôt, le croissant est seul (fig. 405), circonscrivant une figure de *Phébé*, d'*Hécate* ou de *Lucine* ; tantôt, plusieurs croissants sont entrelacés, avec ou sans cœur (fig. 403, 408). Une femme nue (fig. 404), les cheveux épars, un éventail démesuré à la main, est couchée dans la concavité d'un croissant monstre ; est-ce encore une *Diane* ou la *Luxure* ? C'est tout un, il est vrai. Un buste de roi ou de reine de la main gauche, sur un écusson, avec un cœur enflammé dans le champ. A côté, les ébats d'un dauphin semblent

rappeler les amours de Henri II, avant qu'il ne montât sur le trône. G. Leroy rapporte que Gelot, auteur de la *Vraye et parfaicte science des armoiries*, a reconnu dans ce cétacé un bar, qui représentait Diane « parce qu'il fraye et décharge sa portée trois fois l'an » ; allégorie invraisemblable de l'amour fécond. Mais que signifie cette levrette qui redresse la queue devant un coq, lequel redresse sa crête ? Est-ce le symbole de la vigilance de l'*Eglise* en présence de l'*Hérésie* aggressive, ou l'image du jeune roi du peuple gaulois, en coquetterie avec une levrette fringante et aguichante ? Ce serait du dernier galant.



Fig. 409.

Comme le fait judicieusement remarquer M. Leroy, dans l'église paroissiale qui a été substituée à la collégiale, « c'est partout la glorification de l'adultère royal ». Nous retrouverons d'autres exemples de cette apologie scandaleuse à Anet, Poitiers, Ecouen, Fontainebleau, Vincennes, etc.

Fig. 410.



Fig. 411.

3° **Saint-Aspais.** — Le rétable de pierre est illustré d'Amours qui se poursuivent et se lutinent.

Champeaux. **Saint-Martin.** — Sur les stalles du chœur sont sculptés des sujets religieux, fantaisistes et satiriques. Tels, une « sirène » (fig. 409) ; une nymphe enrubannée, organes et seins accusés (fig. 410), et l'*Amour*, ou plus exactement sa mère, tenant un arc et une flèche (fig. 411). On voit aussi un renard qui prêche les oies et un petit rustre qui s'applique à lancer un jet juvénile sur un

van (fig. 412). Un auteur délicat trouve cette dernière scène « dégoûtante ». Rien de plus simple cependant ; cet acte naturel est un



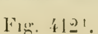


Fig. 412[1].



Fig. 412 *bis*.

proverbe en action, avec calembour : « Petite pluie abat grand *vent* ». Enfin, sur une miséricorde s'étalent deux personnages nus dont la signification nous échappe (fig. 412 *bis*).

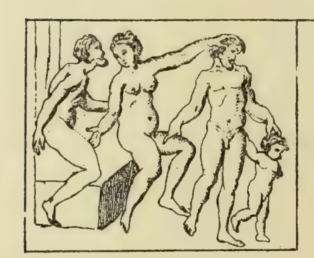






Fig. 413-415.

Barbeau. **Abbaye.** — Multitude d'ornements disparates, où le sacré se mêlait au profane. On y voyait des saints évoluer au milieu d'Amours, de nymphes et de satyres (fig. 413,415) ; et, sur le grand autel, la peinture d'une femme nue, entre deux hommes sans costume, pouvant à la rigueur symboliser la *Lubricité*. L'amant tentateur cherche à détourner de ses devoirs une épouse hésitante (fig. 413).

Othis. — Son coquet portail est surchargé de figurines et bas-reliefs où dominent les académies, mais ces motifs sacro-profanes ont beaucoup souffert des ravages du temps.

1. D'après la photographie de M. F. Martin-Sabon.



Fig. 416.

FONTAINEBLEAU. **Palais.** — La Chapelle de la Trinité a conservé, pour le tableau d'autel, une *Charité* (fig. 416) représentée sous les traits de Mme de Montespan allaitant un orphelin. Ce tableau était



Fig. 417.

bien la note spirito-sensuelle des autres peintures décoratives de la chapelle, composées dans le goût de la Renaissance. On en jugera par une partie de la voûte (fig. 417), où le nu est prodigué, sans la

moindre retenue ni discrétion imposées par le voisinage de l'autel[1].

Lagny. — Bas-relief en albâtre, l'*Annonciation*. La Vierge, à genoux, lit ses Heures à l'Introït ; Gabriel, vêtu à la mode du temps, déroule un phylactère. En haut, le Père Eternel ouvre la bouche, d'où sort le pigeon procréateur, l'oiseau de Vénus.

Chelles[2]. — Saint-Fiacre[3]. — Provins[4].

Le Lis. **Abbaye des filles de l'ordre de Cîteaux**[5].

1. On en trouvera tous les détails dans le magnifique ouvrage de M. Rodolphe Penor, le *Palais de Fontainebleau*, chez Eggimann, édit., boul. St-Germain, 106.

2. « Elle a passé le pont de Gournai, elle a sa honte bue », se disait d'une femme aux mœurs légères. Ce dicton venait de la vie déréglée des religieuses de Chelles, qui passaient le pont pour rendre visite aux moines du prieuré de Gournai-sur-Marne.

3. Nef. Une grosse et ronde pierre miraculeuse, « s'amollit comme la cire » pour recevoir l'empreinte du fessier de saint Fiacre. Cette pierre de taille préserve de la taille ceux qui ont la pierre. Mais c'est surtout une pierre précieuse pour la guérison des hémorroïdes ; il suffit de s'y asseoir. La gogotte Anne d'Autriche fit un pèlerinage à cette église, dans l'espoir que saint Fiacre combattrait sa stérilité ; mais son voyage et ses prières furent vains. D'ailleurs l'épouse trop crédule de Louis XIII s'adressait mal : ce saint misogyne ne voulut jamais recevoir de femme en son ermitage, de son vivant, ni dans sa chapelle, après sa mort. Il partageait vraisemblablement la manière de voir de Jean de Meung, le continuateur du *Roman de la Rose*, plutôt « rosse » à l'égard des femmes de son temps, qu'il invective de la sorte :

Toutes, vous ètes ou vous fûtes,
De fait ou de volonté, putes.

4. En dehors de la *Fête des Fous*, de celle des *Innocents* et de l'*Ane*, qui furent célébrées à Provins jusqu'au xvii[e] siècle, et qui étaient communes à beaucoup d'autres localités, les *Danses de saint Quiriace* et de *saint Thibaud* étaient fort en honneur dans cette ville. Pour la première, où l'on se faisait des pintes de bon sang et où l'on vidait quantité de pintes de vin, offertes par le chapitre, nous avons des détails précis : « Le jour de la nativité de la Vierge, le vicaire perpétuel de Saint-Quiriace choisissait une des plus jolies filles de la paroisse ; elle occupait, habillée en blanc, une place distinguée dans le chœur. Il la saluait, en chantant l'antienne *Ave, Regina*. Après l'antienne, il la prenait par la main et, couvert de sa chape, il la conduisait devant le portail de l'église ; et là, il commençait à danser avec elle. Cette danse était suivie de scandales, de dissolutions, qui déterminèrent, en 1710, le chapitre à l'abolir. »

5. L'église de ce monastère, à une demi-lieue de Melun, possédait le cilice et la discipline qui servirent à saint Louis, pour mortifier sa chair.

La chronique scandaleuse raconte que le Vert-Galant — lequel n'embrassa pas que le catholicisme — allait souvent visiter l'abbaye et surtout l'abbesse du Lis, Catherine de la Trémouille. « Il demanda un jour à cette dernière combien de religieuses habitaient le Lis, et combien elles avaient de directeurs ? L'abbesse satisfit à ces deux demandes. Henri IV lui témoigna sa surprise de ce que le nombre des religieuses excédait celui des directeurs. Votre étonnement est assez juste, répondit ingénument l'abbesse ; mais Votre Majesté ne sait pas qu'il en faut quelques-unes pour les survenans : ce qui ne pourrait s'arranger si chacune avait le sien. » Cf. *Remarques de Duchat* sur le chap. viii de la confession de Sanci, *Journal de Henri III*, tome v, pag. 276 et 277.

LXV. — SEINE-ET-OISE

VERSAILLES. 1° **Notre-Dame**[1]. — A l'un des piliers est fixé un grand médaillon de marbre, qui représente une savoureuse *Marie-Madeleine*, en peau, jusqu'à la taille. Elle amène sur ses formes potelées le voile de son abondante chevelure. Jamais ciseau de sculpteur ne modela des contours plus voluptueux.

On y remarque un tableau de Jean Restout, *Saint Vincent de Paul prêchant ;* le peintre figure parmi les auditeurs, du côté gauche. Immédiatement au-dessous du prédicateur s'offre, de face, le corsage béant et fort bien garni d'une gracieuse et grassouillette paroissienne, sans doute Mlle Legras — la bien nommée — coadjutrice du vaillant propagandiste ? Rien n'indique d'ailleurs qu'il y ait ici une allusion à la scène du fameux sermon dont parle Mme de Genlis :

> Lorsqu'il fit entourer sa chaire par les nourrices des enfants trouvés, tenant ces pauvres enfants dans leurs bras, qui, se mettant à crier, inspirèrent au saint le plus beau de tous les mouvements d'éloquence, quand s'interrompant lui-même et s'adressant aux dames qui l'écoutaient, il leur dit : « Entendez-vous, Mesdames, les gémissements de ces innocentes créatures. C'est vous qu'elles implorent... »

L'institutrice des enfants du duc d'Orléans s'étonnait que la peinture n'ait pas traité ce sujet de tableau, et elle fut doublement écoutée. En effet, le peintre d'histoire Delaroche y est revenu et il a fort bien rendu les détails émouvants d'une telle prédication (fig. 418). Mlle Legras figure toujours au premier rang des auditrices, dans son décolleté habituel. Comme elle tourne le dos au public, elle se présente au prédicateur par son côté le plus attrayant, mais le moins modeste, et oblige l'orateur sacré à promener ses regards sur des organes lactescents, qui sont du reste l'objet de son prône. Tout auprès d'elle, une nourrice allaite son nourrisson, mais la tête du bébé cache la « tette » de la mercenaire, la décence est rigoureusement observée. Rappelons que Mlle Legras fut la fondatrice des *Sœurs de charité*, les admirables zélatrices de l'œuvre des *Enfants trouvés*.

A Saint-Séverin, de Paris, M. Jules Richomme, chargé de la décoration de la Chapelle de Saint-Vincent-de-Paul, reproduit la

1. Rue de la Paroisse.

même scène dans une peinture murale : le saint prononce devant les



Fig. 418.

dames de la cour le célèbre sermon qui décida de la fondation de son œuvre.

2° **Saint-Louis. Cathédrale.** — Bas-côté droit. Chapelle des Fonts baptismaux : *Saint Rémi baptisant Clovis*, par de Villers (1842).

Chapelle de Saint-Louis : *Martyre de sainte Agnès*, toile de l'école française (1730). La vierge, entourée de ses bourreaux, est nue, jusqu'au milieu du corps à peine pubère, à en juger

Par un sein tout mignon qui ne fait que de naître.

Sacristie. Copie ou répétition d'un tableau de Mignard, placé au

Louvre, *Le Grand Dauphin (Louis de France) et sa famille.* La Dauphine, assise, tient près d'elle le duc de Berry « presque entièrement nu », dit M. Clément de Ris ; dans les airs, deux amours soutiennent un rideau et répandent des fleurs.

Encore un *Saint Vincent de Paul prêchant, à Saint-Etienne-du-Mont*, par Noël Hallé (1761). Il fallait s'attendre à rencontrer à Versailles l'image de ce philanthrope, fondateur des Lazaristes qui desservaient les églises de cette ville.

Les vitraux de la cathédrale interprètent l'*Annonciation* et l'*Assomption*, de A. Deveria, plus connu par ses estampes extra-lubriques. Ce qui prouve une fois de plus que la foi n'est pas nécessaire pour concevoir et exécuter des tableaux religieux. Jules Romain, qui dessina les estampes des fameux sonnets de l'Arétin, le Corrège et le Titien qui, « de la même main libertine, souple et caressante, écrit Brunetière, peignaient la nudité d'une courtisane ou une Madone d'une *Assomption* », et bien d'autres encore, en sont autant d'exemples frappants.

3° **Chapelle du Château.** — Le tableau de Santerre, *Sainte Thérèse en méditation*, célèbre le triomphe de l'amour immatériel, dont était torturée la vibrante extatique. Cette toile parut dangereuse à quelques personnes susceptibles, et d'Argenville confirme les propos rabelaisiens que tenait le comte de Caylus sur « des prêtres effrayés qui refusaient de dire la messe à cette chapelle ». La première fois que le sensuel Louis XIV vit cette peinture pimentée, il s'écria enthousiasmé : « Voilà qui est beau ! J'entends qu'on donne une pension à Santerre ».

Les *Vertus*, en bas-reliefs, surmontent les arcades de chaque travée. Au premier étage, le corsage largement dégraffé de la *Charité* attire particulièrement le regard.

Le buffet d'orgues est soutenu par des cariatides féminines, aux seins nus et émoustillants.

D'autres grandes figures de femmes, au torse entièrement découvert (fig. 419), occupent les écoinçons du vestibule de cette chapelle-boudoir, que Voltaire appelait le *colifichet fastueux*.

Le plafond de l'arcade qui conduit de la cour de la Chapelle dans les jardins était couvert de peintures. En 1729, sur les conseils de

l'évêque de Fréjus, Hercule de Fleury, Louis XV fit décorer ce plafond par Lemoine, qui ne l'était que de nom. Celui-ci, par une allusion flatteuse au prénom du cardinal, son protecteur, y représenta l'apothéose d'*Hercule*. Mais, pour se faire pardonner le rapprochement implicite qu'il établissait entre un prince de l'Eglise et un demi-dieu de la fable, il nomma son tableau, le *Triomphe de l'Honneur, conduit par la Vertu à l'Immortalité.*

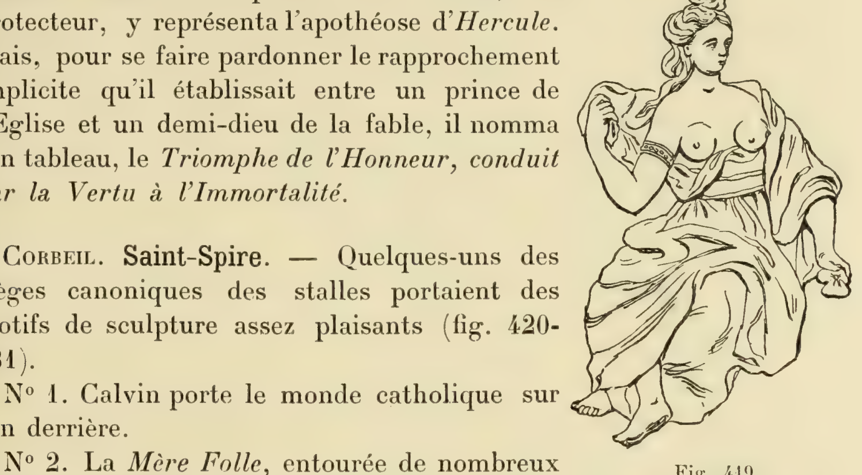


Fig. 419.

CORBEIL. **Saint-Spire.** — Quelques-uns des sièges canoniques des stalles portaient des motifs de sculpture assez plaisants (fig. 420-431).

N° 1. Calvin porte le monde catholique sur son derrière.

N° 2. La *Mère Folle*, entourée de nombreux enfants, comme la mère Gigogne, tient sa marotte, d'une main, et, de l'autre, offre son sein à qui veut y puiser. Moralité grotesque et philosophique, paraphrase figurée du verset de l'Ecriture : *Stultorum numerus est infinitus.* Les médecins de l'âme et du corps le savent mieux que tous. L'auteur des *Antiquités nationales,* à qui nous empruntons ces dessins, y voit à tort « un homme avec un habit de moine et des oreilles d'âne et rit de fouler aux pieds des autres personnages habillés comme lui, mais qui ont l'air très tristes ».

N° 3. Deux hommes semblent jouer au « pet-en-gueule » [1], qui

1. L'auteur anonyme de la *Vie du Cardinal Dubois*, au sujet de ce jeu, raconte un incident comique, que nous citons sous toutes réserves : « L'Abbé fournit au Prince, malgré lui, peu de temps après, une semblable occasion de rire. Car S. A. R. ayant vu ses pages jouer à un jeu d'enfant que l'on nomme *pet-en-gueule*, voulut s'en amuser lui-même. L'Abbé fut chargé, selon sa coutume, de préparer cette orgie et d'amener des femmes disposées par état à se prêter aux fantaisies les plus bizarres. Il ne prévit pas que le Prince ne voudrait être que spectateur, et n'invita avec lui qu'un page et deux femmes. Après les compliments d'usage, le Duc d'Orléans proposa le jeu dont il voulait voir la répétition, et ordonna à l'Abbé et au page de jouer à *pet-en-gueule* avec les deux autres convives qui, pour rendre la fête complète, n'avaient gardé aucun vêtement. L'Abbé refusa pendant longtemps de se prêter à ce caprice ; mais le maître insista et l'Abbé prit place dans ce lubrique quatuor, que le pinceau de *Clinchtell* a reproduit tant de fois. Ses reins

était fort en honneur à la fin du XVIIIe siècle. Nous savons même, par un dessin de Saint-Blaise (*Tour du monde*, 1856), que ce jeu



Fig. 432.

constituait un divertissement très goûté au camp de Sjordalen, en Norvège. Deux soldats entrelacés forment un ensemble fantastique, une sorte de quadrupède qui change de pattes à chaque culbute (fig. 432). D'après Dulaure, on pouvait voir à Verberie, près de Compiègne, un jeu à peu près semblable; c'était le jeu des *tombereaux*, qu'on nomma plus tard des *sautriaux*. Ce divertissement subsista en France jusqu'à l'époque de Charles VI[1].

Sur notre miséricorde, les formes du personnage antérieur sont si accusées qu'il paraît entièrement nu.



Fig. 420-425.

usés se refusaient au travail pénible auquel sont condamnés ceux dont le dos sert de théâtre pour ce ridicule jeu. Ses plaintes et ses juremens amuserent autant le Prince que la bizarrerie des postures. »

1. « L'adresse du sautriau consistait à entrelacer sa tête, ses bras et ses jambes de manière que son corps prît la forme d'une boule ; il se précipitait ainsi du haut de la montagne, et se trouvait sur ses pieds au bas de cette même montagne ; quelquefois le jeu du sautriau se faisait à deux personnes ; alors les deux sautriaux plaçaient chacun sa tête entre les jambes de l'autre, s'entrelaçaient les bras et formaient ainsi la boule. »

N° 4. L'*Evêque des Fous*, prosterné, tient une marotte en guise de crosse.

N° 5. Un homme nu, dont les organes sont mis en évidence, est dévoré par un griffon. C'est, si l'on veut, la punition de la *Luxure*.



Fig. 426-431.

N° 6. Les rats de l'*Hérésie* rongent de toutes parts le monde catholique ou la papauté.

N° 10. Un apothicaire triture une mirobolante panacée dans son mortier.

N° 12. Le diable dompté par la Femme : une courtisane tient sous sa puissance, non pas un singe, comme le veut Millin, mais le démon, à qui elle scie la tête. Ce n'est pas non plus une scène de sorcellerie, ainsi que l'indique Thomas Wright, en reproduisant la figure de Millin. Sur un accoudoir d'une stalle d'Amiens, la femme, armée d'un grand coutelas, fait à Satan une large entaille dans le dos, tandis qu'à Saint-Martin-aux-Bois (Oise), elle scie en deux le corps du démon. Moins sanguinaire, sur l'une des stalles de l'église de l'Isle-Adam, elle traîne le diable par une corde attachée au cou (fig. 438 *ter*).

Les montants des sièges des officiants, côté de l'épître (fig. 433-436), sont ornés d'arabesques et enjolivés d'amours ailés, munis de leurs attributs païens, bandeau, arc et flèches. On y voit aussi un

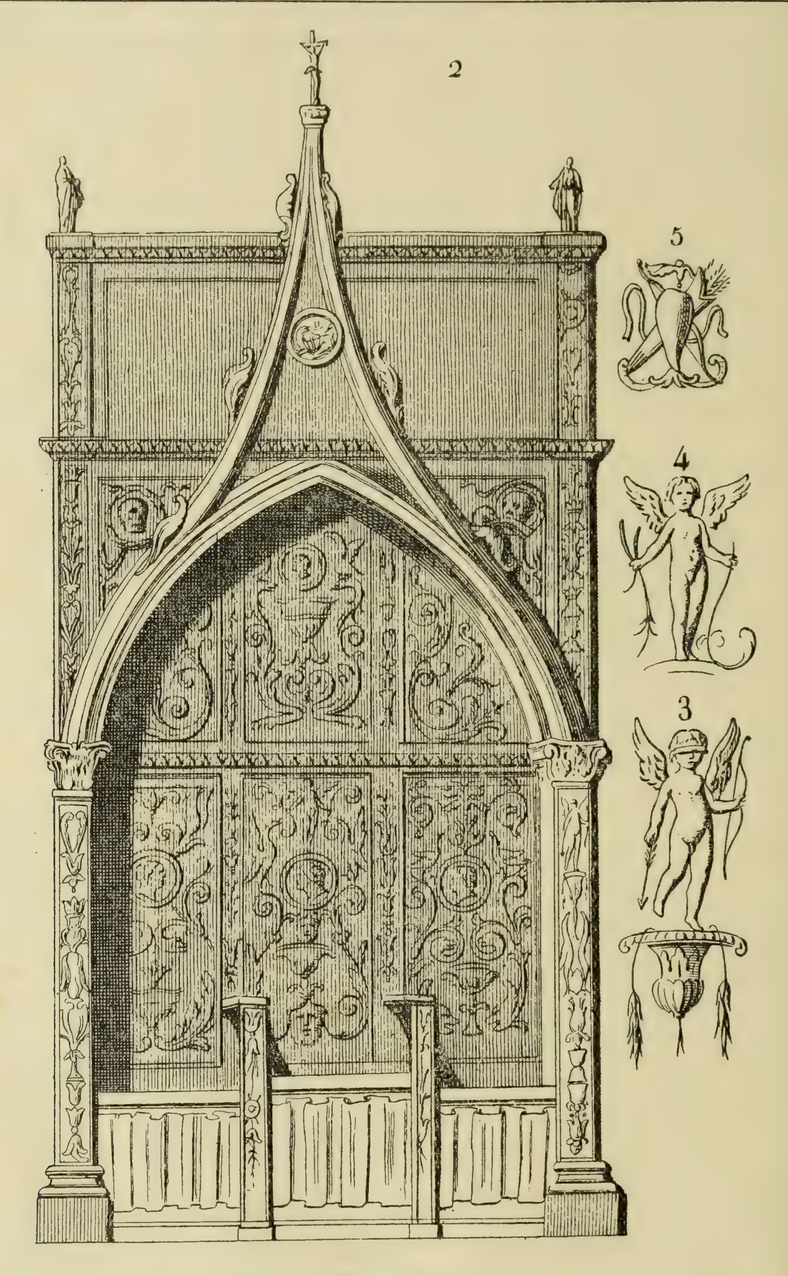
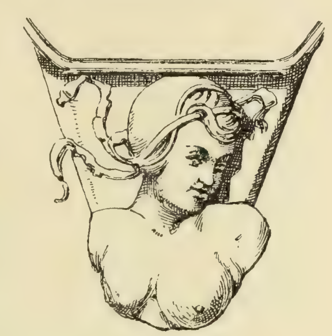


Fig. 433-436.

cartel, formé d'un cœur appuyé sur un carquois et un arc, entre-croisés, et d'autres « emblèmes amoureux ». Ces ornements profanes datent nécessairement de la Renaissance.


Fig. 437.

Montmorency. — Chœur. Patience, de la même époque vouée au culte du nu : buste de femme (la *Lubricité*) agrémenté de deux mamelles attrayantes, les armes les plus meurtrières de la femme, de vrais boulets de canon, destinés au massacre des têtes et des cœurs (fig. 437). Faut-il que le sexe fort soit faible pour subordonner sa vie à quelques livres de chair, plus ou moins fraîche !

Nef. Une verrière donne le portrait d'Anne de Montmorency, — homme brave, non brave homme, — d'après le magnifique émail de Léonard Limosin, exposé au Louvre, galerie d'Apollon ; mais le « vitrier » s'est gardé de reproduire le satyre et la nymphe, nus, qui, dans l'émail, agrémentent la bordure de l'encadrement, et c'est dommage.

Ecouen. **Chapelle du Château.** — Ancienne demeure du connétable Anne de Montmorency, dont le prénom pourrait s'écrire avec un seul n, car cette brute guerrière, cette béate bête fauve ne savait ni lire ni écrire[1].

1. « C'étoit un vrai cacique, dit l'abbé de Longuerne, et capitaine des sauvages, dur, barbare, prenant plaisir à rabrouer tout le monde, se croyant grand capitaine et ne l'étant point ; toujours battu et souvent prisonnier. Il avoit communiqué son orgueil à ses fils. Son papisme ne l'avoit pas empêché de s'unir aux Coligny, quand il y avoit trouvé son compte. » Du vivant de Henri II, en compagnie du duc et du cardinal de Guise, il était très assidu à la « basse-cour » de Diane de Poitiers ; « ils alloient comme poussins sans ailes et à la suite de la poule » ; mais ces vils courtisans lui tournèrent le dos dès que la « cocotte » eut perdu ses œufs d'or. Ce reître ne justifiait guère la devise qu'il avait choisie : *Aplanos ;* mais, par contre, il ne pouvait mieux choisir pour retraite que le château d'*Ecouen*.

Nécessairement très dévot, il disait ses « Pater » tous les matins et jeûnait tous les vendredis. Ce pieux despote « appelait ânes, veaux et sots », assure Brantôme, les gens de justice qui ne partageaient pas sa manière expéditive de juger. Ce capitaine « brûle-blanc », surnom qu'on lui donnait et qu'il méritait plus que celui de « Caton de la Cour », que quelques écrivains courtisans lui décernèrent, était d'avis de convertir les Huguenots à coups d'arquebuse. Envoyé à Bordeaux pour la pacification de la ville, il fit pendre un Bordelais, de dix en dix maisons. Parmi

Sa fastueuse demeure, aussi luxueuse que luxurieuse, par les décorations et objets d'art qu'il y avait accumulés, répondait à son esprit brutal et à ses mœurs de corps de garde. » Lorsque les jeunes filles de la Légion d'honneur vinrent habiter le château, raconte le chanoine A. Gallet, on dut, par décence, dérober à leurs yeux certains décors : on recouvrit de boiseries légères les frises des grandes salles, les poutres des plafonds et les trumeaux des cheminées. » Toujours la « Précaution inutile » du *Barbier de Séville* : les oiselles qui en pensent plus qu'on ne pense et ne tiennent, qu'en public, les regards et les jupes baissés sont légion.



Fig. 437 *bis*.

A Ecouen donc, les vitraux de la chapelle elle-même, peints en grisaille, « étaient impudents à faire rougir Rabelais », écrit Michelet. Ils glorifient les amours de *Psyché*, d'après le récit des IV[e] et V[e] livres de l'*Ane mort*, d'Apulée, et d'après les cartons de Raphaël. Pour Didron, ces vitraux profanes se trouvaient dans la galerie qui conduisait à la chapelle. « C'était, on en conviendra, ajoute cet archéologue émérite, une assez singulière antichambre de chapelle, un porche d'église passablement étrange que ce mariage de l'âme et de la volupté ».

Nous avons vu, à Chantilly, une *Sainte Agathe* qui tient son sein coupé au bout des cisailles ; cette peinture provient d'une autre verrière de la chapelle d'Ecouen.

Sur un panneau des boiseries de ce même sanctuaire était sculptée

les condamnés se trouvait un magistrat, Lestonat. Sa femme, jeune et belle, vint implorer la grâce de son mari. Le « Caton de la Cour » lui donna à entendre qu'il la lui accorderait en échange de son honneur, et rendez-vous fut pris pour la soirée. Après avoir passé la nuit avec cette résignée, il lui montra, sous ses fenêtres, le corps de son époux qui se balançait à une potence. L'effusion de sang, malgré le précepte de l'Ecriture : « Tu ne tueras pas » a toujours été juxtaposé à l'infusion de la grâce : saint Paul essorille Malchus ; Jules II veut être représenté sur son tombeau une hache à la main ; saint Hippolyte tient une épée et saint Michel ne quitte son glaive flamboyant que pour prendre une pique.

une figure décolletée, avec frisettes ou « anglaises », d'un sexe équivoque, qui peut tout aussi bien représenter *Saint Jean l'Evangéliste*, avec son aigle, comme celui du tombeau de François Ier, que *Léda*, avec son cygne altier (fig. 437 *bis*). Les quatre *Evangélistes* d'Ecouen, compris ce saint Jean rédigeant le pathos de l'*Apocalypse* dans l'île de Pathmos, sont maintenant exposés au Musée de Chantilly.

Un somptueux mausolée d'Anne de Montmorency et de son épouse, Madeleine de Savoie, dû au ciseau de Barthélemy Prieur, ornait, avant 93, l'église Saint-Martin, de Montmorency ; quelques débris sont venus échouer au Louvre, la statue de la *Foi*, par exemple, qui tient une croix d'une main, et, de l'autre, un cœur ailé.

Dans l'église des Célestins de Paris, s'élevait un autre monument funéraire, renfermant le cœur du connétable. Ce monument avait la forme d'une colonne supportant une urne ; on voyait devant le piédestal trois statues en bronze, la *Paix*, la *Justice* et l'*Abondance*. Que peut-on demander de plus ironique [1] ?

L'Isle-Adam. — Une diablerie audacieuse se détache des voussures du portail (fig. 438). Ce motif paraît allégoriser la *Luxure*,

1. Voici enfin l'épitaphe, sorte de gageure, longue et boursouflée, que Amadys Jamyn composa pour le connétable :

CY-DESSOUS GIST UN COEUR PLEIN DE VAILLANCE,
UN CŒUR D'HONNEUR, UN CŒUR QUI TOUT SAVOIT ;
CŒUR DE VERTU, QUI MILLE CŒURS AVOIT ;
CŒUR DE TROIS ROIS, ET DE TOUTE LA FRANCE ;
CY GIST CE COEUR QUI FUT NOSTRE ASSURANCE,
CŒUR QUI DE CŒUR DE JUSTICE VIVOIT,
CŒUR QUI DE FORCE ET DE CONSEIL SERVOIT,
CŒUR QUE LE CIEL HONORA DES L'ENFANCE,
CŒUR NON JAMAIS NI TROP HAUT, NI REMIS,
LE CŒUR DES SIENS, L'EFFROY DES ENNEMIS,
CŒUR QUI FUT CŒUR DU ROI HENRY SON MAISTRE,
ROY QUI VOULUT QU'UN SEPULCHRE COMMUN
LES ENFERMAST APRÈS LA MORT, POUR ESTRE
COMME EN VIVANT, DEUX MESMES CŒURS EN UN.

C'est là, certes, une épitaphe qui ne manque pas de CŒUR ; le mot y est répété à profusion, à défaut de la chose.

Sur une autre épitaphe, non moins dithyrambique, le même poète flagorneur se demande

POURQUOI GIST CE GRAND COEUR EN SI PETIT ESPACE.

Parce que « ce grand cœur » n'existait pas, tout simplement.

particulièrement la variété *lapsus linguæ*, prise au sens littéral, « faute échappée à la langue ». Cette image esbrouffe tellement l'œil des passants, qu'un industriel de l'endroit s'amuse, paraît-il, à fixer sur un « instantané » l'expression diverse de leur ahurissement. On y voit les lèvres pincées ou en *chose* de poule du sexe gourmé qui pervertit les hommes et les bouches gélasines des joyeux dont les commissures s'étendent aux oreilles.



Fig. 438.

De pareilles compositions sont rares dans les églises contemporaines ; ce groupe, à intention moralisatrice, est l'unique spécimen du genre, du mauvais, dirait un des « pieux imbéciles » stigmatisés, à juste titre, par Huysmans. L'artiste, pensons-nous, n'y a pas mis de malice ; c'est une inadvertance de composition, comme celle que présente le Diderot assis et incliné du boulevard Saint-Germain : il semble se soulever pour se soulager.

Cette église possède une dizaine de stalles du XVe siècle, provenant de Saint-Seurin, de Bordeaux. Sur leurs miséricordes, les huchiers se sont plu à découper des scènes professionnelles, familières, burlesques et satiriques. Nous y retrouvons la moralité d'Aristote, chevauchée par Campaspe, et se rendant à quatre pattes, au palais d'Alexandre (fig. 438 *bis*). L'abbé L. Marsaux, à qui les anciens fabliaux sont apparemment peu familiers, donne de cette scène l'interprétation suivante : « Une religieuse est à cheval sur un moine, et un jeune clerc éclate de rire en regardant cette étrange chevauchée. » La sagesse des nations n'a-t-elle pas raison de dire qu'on n'est jamais trahi que par les siens? Ce commentaire a le tort d'être inexact et de méconnaître la charmante leçon de morale enclose dans le Lai d'Aristote. Rappelons à l'ignorant auteur, la sage conclusion de ce récit, imaginé au XIIIe siècle par Henri d'Andely :

Amors vainc tout et tout vaincra
Tant com cis siecles durera.

C'est la même leçon qu'ont voulu nous donner les tailleurs d'images, en s'inspirant de cette œuvre fameuse.



Fig. 438 *bis* et *ter*. — D'après les photographies de M. F. Martin-Sabon.

GROSLAY. **Saint-Martin.** — Eglise remarquable par ses verrières. L'une rappelle l'épreuve acceptée par saint Martin, lors de la chute du chêne consacré aux idoles. Le saint est couché au pied de l'arbre qui doit l'écraser, selon toutes les prévisions des païens. Au-dessous, cette inscription : *Coment sainct Martin se mist soubs l'ieuse.*

Une autre verrière, la dernière, est consacrée à la légende de *Sainte Barbe*. Le premier compartiment expose la sainte fouettée et subissant l'ablation des seins ; image pieuse soulignée de ce quatrain, boiteux par excès de pieds :

Elle est mise à nu et fouettée cruellement
Avec des nerfs de bœuf, la terre est rouge de son sang.
Sa guérison miraculeuse irrite le juge inhumain,
Il ordonne aux bourreaux de lui couper les seins.

Dans le second panneau, le corps de la sainte, complètement dépouillé de ses vêtements, est étendu sur un lit d'épées nues, en faisceau :

Pour la vaincre, on l'étend sur des épées nues,
Lui déchire les flancs avec des pointes aiguës.

SAINT-CLOUD[1]. — Après la mort de Henri III (1589), assassiné

1. M. de Ménorval, dans *Paris depuis ses origines,* raconte la singulière façon dont huit ligueurs et ligueuses fêtèrent « dignement » l'anniversaire de la Saint-Barthélemy, le 24 août 1588 : « Ils s'embarquèrent sur la galiote, à Passy ; on les vit

à Saint-Cloud par le fanatique Jacques Clément, son cœur fut recueilli dans l'église de cette localité et son corps fut transporté à Compiègne, puis à Saint-Denis (1610). En 1635, Jean Pageot et non Barthélemy Prieur, aux frais du duc d'Epernon, — fidèle serviteur du roi, — tailla, dans un seul bloc de marbre Campan Isabelle, une colonne « avec la verge torse » et terminée par un chapiteau (fig. 439). Ce nouveau monument commémoratif était orné de branches de lierre, de palmes, de chiffres enlacés et couronnés ; il était surmonté d'une urne, destinée à recevoir le cœur du roi. Le piédestal était rehaussé de deux bas-reliefs, l'un mythologique, représentant *Apollon* et *Marsyas* (fig. 439) ; l'autre symbolique, la *Mort et la Résurrection* (fig. 440), attribué à Jean Goujon. L'œuvre de Pageot resta pendant deux siècles dans l'église paroissiale de Saint-Cloud, puis figura au *Musée des Monuments français*, où Lenoir la restaura. A l'urne, détruite, fut substitué un Génie de la mort, entièrement nu, et, vraisemblablement, les bas-reliefs remplacèrent ceux qui avaient été brisés.

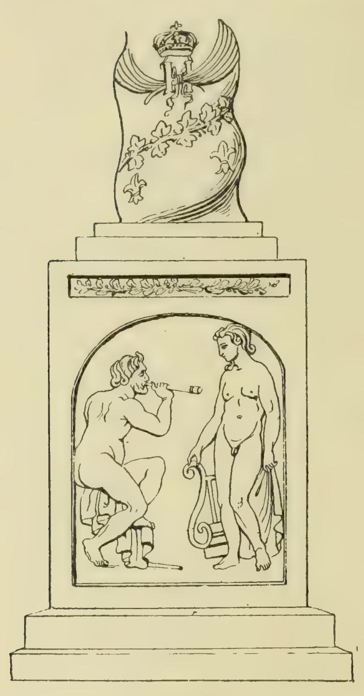


Fig. 439.

Aujourd'hui, la colonne funéraire de Henri III est à Saint-Denis, et une urne moderne a remplacé le Génie immodeste[1].

débarquer au bas de Saint-Cloud, gravir la côte et, arrivés devant l'église, s'étendre à terre afin de racler le sol de leur langue sur le lieu du supplice et de rapporter avec eux quelques parcelles des cendres du saint martyr. A leur retour, la Seine, subitement agitée, se souleva, envahit la barque et tous furent noyés près du couvent des Bonshommes, sans que les reliques qu'ils rapportaient de leur saint aient eu la vertu de les sauver du naufrage. »

Le ciel a sans doute châtié les ligueuses pour s'être trop « étendues » dans les parages de Montretout. De nos jours, on va aussi en pèlerinage à Saint-Cloud, mais les couples joyeux n'ont plus la mine ascétique et renfrognée des fanatiques d'antan ; ils « s'étendent » sur l'herbe du parc, non pour la manger, mais pour s'y rouler et y jouer... du mirliton. Autres temps, autres mœurs !

1. En 1631, Golnitz a décrit le premier « repositoire » du cœur de Henri III : Au sommet étaient entrelacées deux couronnes — Gaule et Pologne — et portaient

Presles. — Les stalles du chœur remontent au siècle de Louis XIV et proviennent de l'ancienne église de Saint-Cloud ;



Fig. 440.

l'une des sculptures rappelle le fabliau de *Sir Hains et de dame Anieuse* ou Ennuyeuse (fig. 441). A la suite de discussions perpétuelles, le ménage mal assorti décide que le mari pendra sa culotte à

cette inscription : *Manet ultima cœlo*. A la base, on lisait cette épitaphe, en latin :

D. O. M.

A l'éternelle mémoire de Henri III, roi de France et de Pologne.
Arrête-toi, voyageur, et plains le sort des Rois.
Sous ce marbre est caché le cœur d'un roi,
Qui donna des lois aux Gaulois et aux Sarmates ;
Un sicaire, vêtu d'un capuchon de moine, l'a mis là.
Va-t'en, voyageur, et plains le sort des Rois :
Que ce que tu lui auras souhaité t'arrive.

un arbre de la cour et que les époux lutteront à qui l'emportera ou plutôt la portera. Contrairement à la réalité, la culotte reste au chef constitutionnel de la communauté, qui règne, mais ne gouverne pas ; aussi la femme continuera-t-elle, au moral s'entend, à être *culottée*, comme les vieilles pipes juteuses. Les deux champions semblent complètement nus ; mais à y regarder de près, assure l'abbé L. Marsaux, la femme porte une jupe collante, indiquée par quelques hachures.

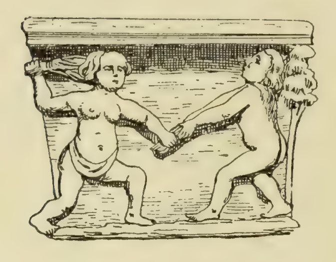


Fig. 442.

Ce débat de la culotte conjugale est d'un très mauvais enseignement pour la femme, naturellement insubordonnée et qui manque complètement d'esprit de suite, surtout en ce qui concerne celle de son mari, comme la Genèse et le Code civil l'y obligent : loin de là, au lieu de le suivre, elle s'applique à le poursuivre, selon la fine pointe de feu d'un auteur misogyne. Nous préférons la sanction des coutumes que Millin a observées dans le Midi de la France, vers 1810 : à Saint-Julien, en Champsaur, on promenait sur un âne, la face tournée du côté de la croupe, la femme qui avait battu son mari et on lui essuyait les lèvres avec la queue du quadrupède ; à Gap, on ridiculisait de la même façon le Jocrisse, le « tate-poule », qui s'était laissé rouer de coups par sa douce et rouée moitié, jalouse de lui faire *Suivre l'évangile des quenouilles*.

Triel. — Une verrière célèbre les divers épisodes de la vie de saint Nicolas. Le saint, à sa naissance, debout et nu dans un bassin, est entouré de femmes qui se préparent à faire sa première toilette : il se tint ainsi « droict » deux heures, les mains jointes. Si « l'usage de la raison lui fut avancé », comme le veut l'un de ses historiographes, on ne peut pas dire qu'il fut aussi favorisé en ce qui touche le sentiment de la pudeur. En effet, devant trois dames, le petit en nageur « joignist » les mains, au lieu d'imiter l'attitude modeste de la Vénus de Médicis.

Chapelle Saint-Jacques. Un vitrail rappelle la légende des *Pèlerins de Saint-Jacques, à Toulouse*. Nous connaissons l'anecdote : Une fille d'auberge se venge du dédain d'un jeune voyageur,

en introduisant une tasse d'argent dans le sac de celui-ci et en l'accusant de vol, comme pour Benjamin. On voit la jeune maritorne qui cherche à entraîner vers elle l'émule du Joseph biblique. Au-dessous, se lit cette inscription explicative :

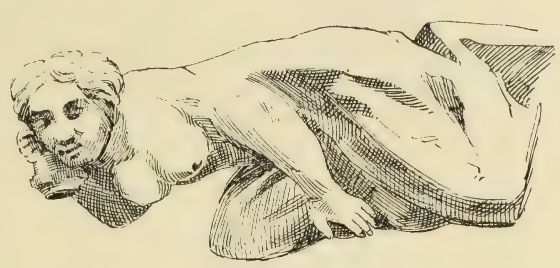


Fig. 442.

Coment la chambriere par nuyt ainsy que
Les pelerins dormoient mist une tace
D'argent en sa malette du filz car il
N'avoit pas voulu faire... sa volunté.

MANTES. **Notre-Dame.** — Gargouille, sous forme d'une femme qui semble habillée et dont la poitrine est à l'air (fig. 442). Elle tient à la main un vase percé ; est-ce le vase myrrhophore de Marie-Madeleine ou un tonnelet de Danaïde, par lequel l'eau s'écoule ?

Chapelle Saint-Etienne. Tombeau, en pierre, de Lagarde, comtesse de Mantes et de Melun, reproduit par Millin (fig. 443). Au chevet, deux angelots portent un encensoir et, aux pieds, deux autres angelots se prennent à la gorge (fig. 444)[1]. Est-ce une allusion au désaccord du ménage de la défunte ? Au centre d'une des faces de ce mausolée, on voit un bas-relief singulier. Une femme, assise à côté d'un roi, dans une attitude conciliante, foule aux pieds un enfant nu : le *Jugement de Salomon* ?

GASSICOURT. — Les sujets convenables de plusieurs miséricordes se rencontrent ailleurs, mais il en est de malpropres qui sont propres à cette église : le *Jeu de Collin-Maillard*, entre trois femmes nues (fig. 444 *bis*) ; la *Putifar*, en costume de put... ifar (fig. 444 *ter*) et un joyeux *Buveur* (fig. 444 *quarte*) dont la braguette

1. Aux pieds de Raoul III le Vaillant, couché sur sa sépulture du XIe siècle, église Saint-Pierre, de Montdidier, il y a combat entre un lion et un chien, les deux animaux emblématiques, couchés aux pieds de l'homme et de la femme, dans les sépultures. Cette lutte est le symbole du désaccord conjugal ; mais est-ce bien le cas de l'appliquer ici ?

exagère le relief des organes qu'elle cache ; ce dipsomane semble blasphémer le dernier mot du Rédempteur, *Sitio !*

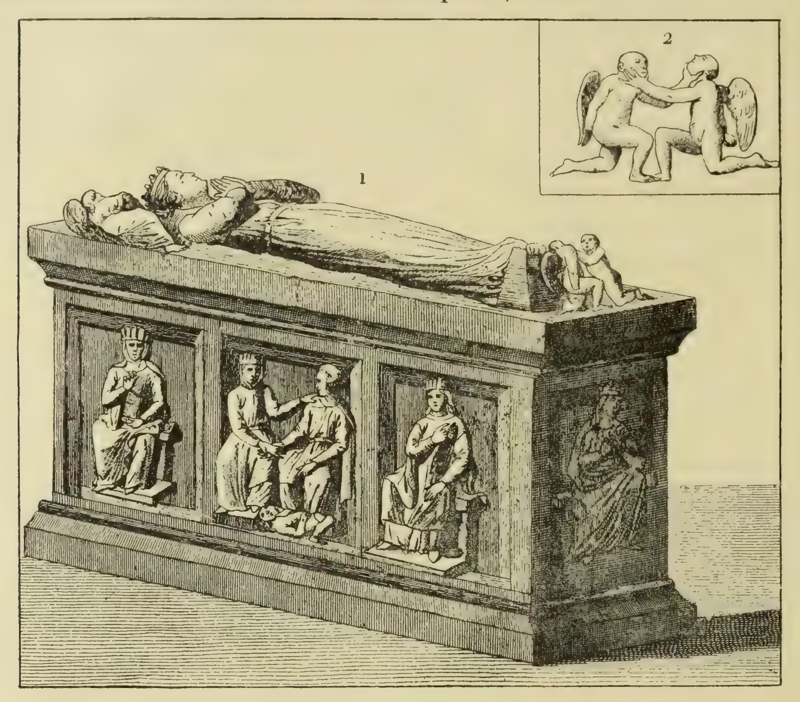


Fig. 443, 444.

Fontenay-lès-Louvres. — Une miséricorde porte une *Suzanne au bain* entre deux vieux juges patineurs, contrairement au récit de la Bible, qui en fait des « voyeurs ».

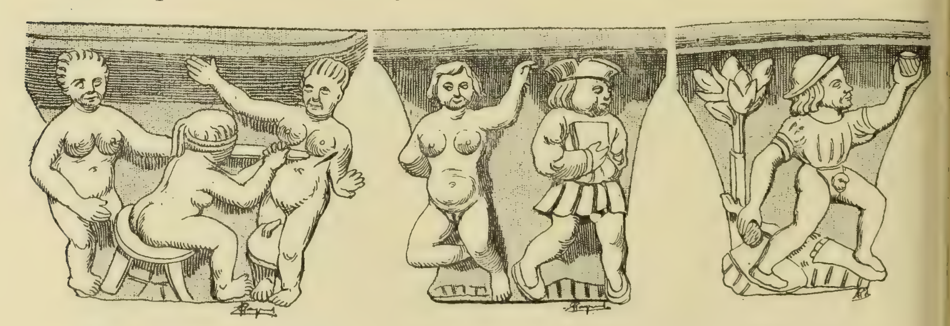


Fig. 444 *bis, ter* et *quarte*. — D'après les photographies de M. F. Martin-Sabon.

Louveciennes. — L'église est citée pour ses pendentifs, de la forme la plus originale, et pour son maître-autel, dont le caractère profane et élégant évoque le souvenir de la du Barry, cette alouette victime de l'ingrat Zamore, dont l'âme était aussi noire que le visage.

Saint-Ouen-l'Aumone. — On remarque une statuette de la Vierge enceinte, sculptée dans un tronc de noyer. La statue peut s'ouvrir, et l'enfant Jésus apparaît. Comme le fait remarquer le Dr Bouchacourt, nous avons là un curieux exemple de grossesse ectopique : le Bambino occupe la poitrine de sa mère et non son abdomen !

On y débite des *Cordons de saint Joseph* aux femmes grosses ; nous en avons donné le dessin dans notre *Histoire des accouchements.*

Saint-Germain-en-Laye. **Chapelle du Château.** — Dans la sacristie, écrit Dulaure, un tableau du Corrège représentait une *Vierge* allaitant son divin enfant ; un autre bambin soufflait le feu d'un réchaud sur lequel était placé « un vase de lait ». A quoi cet historien extra-lucide a-t-il pu reconnaître que le contenu du vase était du lait ?

Poissy. **Église paroissiale.** — Selon une tradition erronée, cet édifice aurait été construit sur l'emplacement du château où saint Louis vit le jour. Le maître-autel occuperait la place même du lit de la reine Blanche ; voilà pourquoi, dit-on dans le monde des crédules dévots, l'église n'est pas orientée selon l'usage courant, de l'Ouest à l'Est. Mais Louis IX naquit à Neuville-en-Hez, dans le Beauvoisis ; à Poissy, il fut simplement baptisé, et c'est en souvenir de cet événement qu'il signait parfois « Louis de Poissy » ou « Seigneur de Poissy » ; son extrême piété lui faisant considérer le baptême comme le véritable début de la vie, et, par suite, Poissy comme sa ville natale. D'où l'erreur et la légende. Une des vitres de la Chapelle Saint-Louis représente l'accouchement de la reine Blanche. On y lit cette inscription, que Dulaure ne fait remonter qu'au xvie siècle, en lui enlevant toute valeur historique :

Saint Louis fut un enfant de Poissy,
Et baptisé en la présente église ;
Les fonts en sont gardés encore ici,
Et honorés comme relique exquise.

Dans la même Chapelle, sont conservés des fragments, reliés par du plâtre, des fonts baptismaux de saint Louis. Avant la découverte de la quinine, on attribuait à la raclure de ces fonts la vertu fébrifuge ; aussi ont-ils été si consciencieusement raclés qu'il n'en reste plus que des débris informes.



Fig. 445.

Montfort-l'Amaury. — Un buste de femme nue décore le tympan du portail. L'un des superbes vitraux du xve siècle expose une *Circoncision* ultra-réaliste. D'autre part, M. Ottin signale, à la vingt-septième fenêtre, une verrière assez singulière. Cet auteur en ignore le sujet, mais il s'agit évidemment d'une naissance. Au fond, l'accouchée est dans son lit ; à droite, une femme chauffe du linge à une cheminée ; sur le premier plan, on procède au bain du nouveau-né. « A cette place, dit l'auteur du *Vitrail*, se trouve une figure de femme à moitié nue qui est de toute beauté. »

Boran. — Sur la vitre enluminée du *Christ aux limbes*, l'Enfer est dessiné d'une façon quelque peu burlesque (fig. 445). Adam et Eve, par droit protocalaire, figurent en tête des libérés, dans le costume qu'ils avaient avant la faute.

Etampes. **Saint-Basile.** — Pour voiler les nudités d'une peinture remontant au xie siècle, qui représentait le *Jugement universel,* un émule de Basile, croyant plaire à son saint patron, imagina de recouvrir le tableau d'une couche de plâtre, dont on ne l'a que récemment débarrassé.

Pontoise[1]. **Saint-Maclou**[2].

1. Par un règlement de Saint-Louis, dit la *Récolte de l'ermite*, les religieuses de Pontoise devaient être saignées six fois par an, aux époques suivantes: Noël, le mercredi des Cendres, Pâques, Saint-Pierre, la mi-Août, la Toussaint. « Il faut avouer que de faire saigner des religieuses au commencement et à la fin du carême, c'était prendre assez mal son temps. » Cet usage était en vigueur dans tous les couvents, soit d'hommes soit de femmes ; il devait servir à réprimer l'aiguillon de la chair; aussi l'appelait-on *Minutio monachi*.

2. Une cloche, destinée à donner l'alarme en cas d'incendie, était enfermée dans la tour de cet édifice; on y lisait un vers latin, fameux par son harmonie imitative :

Unda, unda, unda, unda, unda, unda, unda ; accurrite cives.

Nous ne savons quel observateur irrespectueux a trouvé que toutes les cloches des églises, appelant les fidèles, disaient : *din-don*, *din-don*.

Coignières. — Sur la verrière qui éclaire le maître-autel, du côté de l'Evangile, se déroule la vie de *Suzanne* (fig. 445 *bis*). On la voit d'abord nue, au bain, et de face, avec les formes opulentes des Fla-



Fig. 445 *bis*.

mandes de Rubens, puis au moment où on lui applique injustement la peine du fouet(fig. 445 *ter*).

Au dehors, sur l'un des flancs, est sculptée une figure, dans une nudité complète (fig. 445 *quarte*), qu'il nous est difficile d'identifier.

Bellay. — On a reproché à Santerre l'exagération du nu de la *Madeleine au désert* qui décore cette église ; « ce peintre, observe un de ces critiques, s'est toujours fait remarquer par le décolletage des femmes qu'il dessinait ». C'était, vous le savez, un artiste gymnophile.

L'église de Magny possède aussi du même peintre une *Madeleine* en pleurs.



Fig. 445 *ter.*



Fig. 445 *quarte.*

LXVI. — SEINE-INFÉRIEURE

ROUEN. 1° **Cathédrale**. — *Extérieur*[1]. — L'Adam de cette tour n'est pas banal ; il tient, de sa droite, une pomme, et, de la gauche, nous écrit le Dr P. Noury, « son pénis en érection » (fig. 446). A côté, Eve cache timidement sa nudité avec une touffe de feuillage. Ces statues sont de grandeur naturelle et très haut placées ; elles ont été effritées par la pluie. L'usure du temps a laissé en évidence les pétioles des feuilles obturatrices qui donnent le change aux touristes et piquent leur curiosité.

A l'une des voussures du grand portail, le même confrère érudit, a signalé à la *Chronique médicale* une statuette de cardinal qui, tourné de dos, « expulse le superflu de sa boisson ».

1. La tour de droite, dite de *Beurre*, est sans clocher et a la forme d'une longue motte de beurre ; son surnom ne vient d'ailleurs pas de cette analogie, mais du fait qu'elle fut édifiée, en grande partie, avec les aumônes résultant de la dispense accordée par Innocent VIII de faire usage du beurre et du lait pendant le carême : impôt indirect sur la gourmandise des paroissiens.

Au-dessus du petit portail de gauche, une danse de Salomé, renversée sur les mains.

Cour d'Albane. Un homme nu étreint une gargouille (447).

Portail latéral Sud ou de la Calende. Les gravures en quatre-feuilles des soubassements n'ont rien de graveleux ni même d'intéressant. Il s'agit de l'histoire de Job, de Jacob, de Joseph et de Judith ; puis de la parabole du mauvais riche, enfin de la vie de saint Romain et de celle de saint Ouen. Ces scènes, « d'une certaine monotomie », ont été décrites par Joly, 1882, puis récemment par Mlle Louise Pillion, avec des photogravures, où l'on ne voit rien de distinct. C'est beaucoup trop d'honneur que ces auteurs leur ont fait. Adeline ne s'est occupé que de la porte Nord, un peu moins caduque et moins radoteuse. Seules les pinacles de ces piles méridionales de médaillons offrent de ci, de là quelques licences, mais avec quelle discrétion ! Voici une « Jongleresse dansant sur la tête », qui, pour nous, est une autre danse acrobatique de la fille d'Hérodiade ; or, les jambes de la danseuse, levées en l'air, n'en sont pas moins recouvertes de sa robe. Mlle Louise Pillion, de ce côté de la cathédrale rothomagienne, voit beaucoup de variations du « thème bien connu de la *Conversation amoureuse* », de l'entente cordiale ou des jeux « d'enfants » qui commencent par des enfantillages.

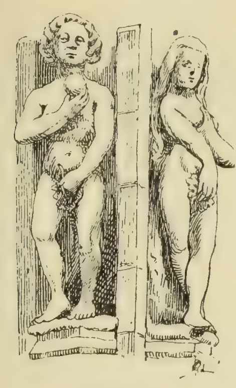


Fig. 446.



Fig. 447.

Au-dessus de la pile médiane, relative à l'*Histoire de Jacob*, on aperçoit une femme, la *Luxure* (?), étendue à l'oriental, le haut de la poitrine à nu. Mlle Pillion trouve ce motif, « pour déplacé qu'il soit ici... d'une discrétion infinie ». L'obscurité nous empêche de distinguer les « amoureux » avec lesquels elle a « le geste vif » et fait la « conversation ». Par exemple, le sujet du pinacle qui domine l'*Histoire du mauvais riche*, au contrefort de gauche, est plus éclairé, et nous regrettons de ne pas partager l'interprétation de l'auteur précité. « Voici, dit Mlle Pillion, une figure de femme

d'une fatuité et d'une suffisance impayables, à qui deux complaisants, dont l'un porte une robe courte et l'autre semble plus sommairement vêtu, font des courbettes intéressées. » Nous voyons dans cette image l'allégorie de l'Eglise, personnifiée par une jeune femme



Fig. 448.



Fig. 449.

d'une attitude et d'une tenue irréprochables, qui accepte, sans préférence marquée, les hommages du riche et du pauvre, un loqueteux minable. L'imagination féminine est connue pour sa vivacité.

Mlle Pillion signale encore, au pinacle d'une pile consacrée à Joseph, une troisième « Conversation amoureuse »; mais sa figure 16, tirée de la *Revue d'Art*, ne montre que du noir, tout se passe dans l'obscurité la plus absolue, comme il convient pour les mystères de l'alcôve : un dessin net eût été préférable.

Quant aux histoires bibliques, elles ne présentent que la nudité classique de Job, sur son fumier, occupé à racler, avec un tesson de vase, la vermine qui grouille au creux de ses ulcères. Inutile de faire remarquer que la tentative de séduction de Joseph par Mme Putiphar passe inaperçue. Mais celle de saint Romain, au contrefort de droite, va nous dédommager de cette déconvenue. Un premier bas-relief représente l'évêque, non pas dans son confessionnal, mais dans un édicule de convention, vers lequel s'avance le démon sous forme d'une « Vénus » nue, qui se dit dépouillée de tout par des voleurs et sollicite son hospitalité (fig. 448). Au second

médaillon, le saint reçoit la tentatrice qui « dilate ses cheveux » pour mieux exercer l'empire de ses charmes. Le troisième a trait à l'intervention de l'ange, qui chasse l'impudique (fig. 449) et protège le vertueux Romain.

Avant de quitter le portail de la Calende, signalons le bas-relief du tympan (fig. 450), où Jésus, à sa descente aux Limbes, reçoit Eve si familièrement dans ses bras.



Fig. 450. — Tirée de la *Normandie*, par Taylor.

Portail Nord ou des Libraires (Libratiers). Tympan. Au registre inférieur, le *Réveil des morts*, où grouillent de nombreux personnages des deux sexes, demi nus, qui se dépêtrent de leur linceul et s'efforcent de sortir de leur dernière demeure. Au-dessus, les *Elus et les Réprouvés ;* parmi ces derniers, un mitré et un tonsuré attirent principalement l'attention[1]. La présence de ces dignitaires ecclésiastiques rappelle la répartie fameuse de Mlle de Fontanges, assistant au sacre de sa sœur, nommée Abbesse de Chelles. Tout le gratin de la ville et de la cour était réuni ; l'éclat de la cérémonie, le clinquant des costumes, l'enivrement de l'encens et de la musique provoquèrent cette exclamation d'une assistante, voisine de la favorite qui succéda à la Montespan : « On se croirait au paradis ! — Vous voyez bien que non, répondit celle-ci, car si nous étions au ciel, il n'y aurait pas autant d'évêques. Ils semblent mieux à leur place en enfer. »

Les soubassements sont, comme ceux de la porte Sud, couverts de médaillons. Les illustrations se rapportent au récit biblique de la *Création*, jusqu'à Abel, ou sont fantaisistes. A la première série, Mlle Pillion rattache un quatre-feuilles qui représente une femme nue tenant un jeune enfant, placée dans un tonneau défoncé, où un personnage, en robe, mais de sexe indéterminé, verse de l'eau (fig. 451). M. Enlart en fait une *Scène d'étuve*. Mlle Pillion y voit

1. L'archevêque Maurice, en 1231, dans un concile provincial qui eut lieu à Rouen, s'occupa du relâchement des mœurs cléricales ; entre autres dispositions qui y furent arrêtées, il fut décidé que « les concubines des prêtres seront amenées le dimanche dans l'église et là, tondues devant le peuple ».

Eve prenant « le bain de l'accouchée » ou une scène relative à l'un des *Miracles de Notre-Dame*, la *Mère meurtrière de son enfant*, qui le noie, par mégarde, en prenant son bain, après l'accouche-



Fig. 451.



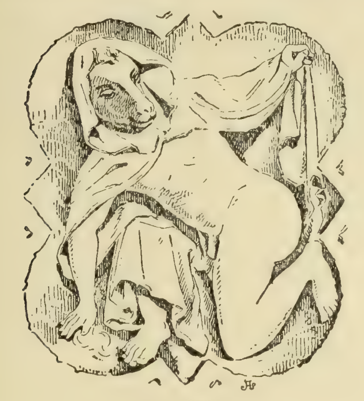
Fig. 452.

ment. Mais notre critique oublie la présence du troisième personnage, à sexe imprécis, qui aurait empêché l'accident de se produire. Essayons à notre tour d'identifier cette image : Nous pensons qu'il s'agit simplement d'une scène d'intérieur, analogue à celle qui existe au *Musée d'Antiquités* de Rouen (fig. 489) ; le nombre des personnages, leurs attitudes et jusqu'aux ustensiles sont les mêmes.

Un autre tableau (fig. 452), où nous voyons encore une scène familiale, et qui montre une mère au lit, allaitant son enfant, tandis que le père prépare une écuelle de soupe pour son épouse, représenterait Eve allaitant son premier enfant, et Adam tournant la bouillie, comme Joseph le fera plus tard pour Jésus. Mais le nourrisson, ici, est amplement pourvu de sa nourriture naturelle, et si « bouillie » il y a, elle est pour sa mère ou pour l'époux, à moins qu'elle ne soit pour les chats, auxquels nous donnons volontiers notre langue.

Passons aux sujets fantaisistes profanes où l'élément grotesque domine. Le sculpteur qui paraît s'être portraicturé dans le médaillon où vague l'imagination hésitante de Mlle Pillion, entre un bouclier, un marteau de forgeron ou de tailleur de pierre, etc., a

puisé ses sources iconographiques dans les *Métamorphoses* d'Ovide et les encyclopédies d'antan, les *Merveilles d'Ynde*, les *Images* et le *Miroir du monde*, les *Bestiaires*, la *Somme des vices et des vertus*, complété par frère Lorens, le *Livre des merveilles*, le *De naturis*



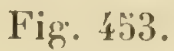


Fig. 453.



Fig. 454.

rerum, de Mandeville, le *Speculum salvationis*, etc., qui reproduisent des êtres et animaux chimériques, de transition, empruntant leurs traits à l'humanité et à l'animalité ou aux conceptions mythiques, et dérivent, pour la plupart, des malformations congénitales, anencéphalie, cyclopédie, monopédie, etc., comme nous l'avons établi ailleurs [1].

Les sujets graves sont réservés au portail de la Calende, à part les « Conversations amoureuses », qui n'ont d'ailleurs de subversif que le nom. Ceux du portail des Libraires sont plus amusants et certains même graveleux. Par exemple, un homme nu, à tête d'animal, recouvert d'un manteau à capuce [2] (fig. 453) [3]; un bouc habillé en moine ; un âne à tête de capucin ; un centaure, dont la croupe, les organes et la tête paraissent être ceux d'un moine (fig. 454) ; une centauresse, tenant une fleur, le torse drapé, sauf les mamelles (fig. 455) ; une néréide, avec les attributs de la coquetterie, miroir et peigne ; *Hercule* étouffant le lion de Némée (fig. 456), etc. Une

1. *Hist. des accouchements*, au chapitre des *Monstruosités*.

2. Nous savons que le capuchon n'était pas la caractéristique exclusive des moniaux.

3. Les figures 453 à 456 sont tirées des *Sculpt. grotesq. et symb. de Rouen et de ses environs,* par Jules Adeline.

fine satire contre la Faculté mérite une mention spéciale, bien qu'elle n'ait aucun rapport avec la théologie : un mire ou médecin, dont le corps significatif se termine en oie, avec des pattes et une queue de fauve, examine gravement un urinal (fig. 457). N'oublions pas la *Grammaire*, la férule en main, pour ses démonstrations *a posteriori*. Cette figure de rhétorique se retrouve gravée sur toutes les cathédrales et ne devrait pas être orthodoxe : le pape Grégoire n'a t-il pas blâmé saint Didier, évêque de Vienne, de ce qu'il étudie la grammaire, « laquelle, dit-il, ne sert qu'à égarer les âmes et à ébranler la foi » ?



Fig. 455.



Fig. 456.

Terminons cette série par un tableau, dont nous contestons à Mlle Pillion l'étiquette qu'elle y accroche. (fig. 458).

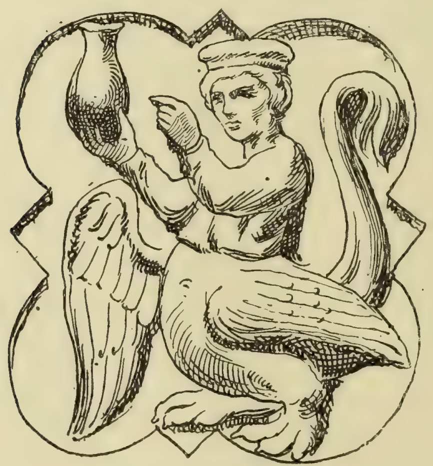


Fig. 457.



Fig. 458.

Ce critique d'art découvre le *Jour*, sous les traits de l'enfant nu, du

sexe « mâle », et la *Nuit*, dans la femme qui étend son manteau protecteur. Mais il n'est tenu aucun compte du geste du bambin, qui empoigne la mamelle gauche de la femme, et s'applique exclusivement à la *Charité* ou à la *Maternité*. Notre courtoisie à l'égard du beau sexe



Fig. 459.



Fig. 460.



Fig. 461.

nous interdit de révoquer en doute le pressentiment que manifeste cet auteur sur « son symbolisme insolite et invraisemblable ». Cette gracieuse et peu commune allégorie de la première vertu théologale, qui contient en germe toutes les autres, se retrouve sur l'une des miséricordes du chœur.

Intérieur. — On observe, de même, la plus grande variété dans les sculptures des stalles, offertes par le cardinal d'Estouteville, en 1435. A côté des leçons d'histoire religieuse ou de morale, que se plaisent souvent à donner les tailleurs d'images, figurent des scènes familières ou professionnelles, des êtres fabuleux, mais point de tableaux licencieux. Langlois en soupçonne un pourtant dans l'image d' « un homme nu couché, la tête coiffée d'un drap qui couvre une partie de son corps (fig. 459) ». Moins clairvoyant, nous voyons là un ressuscité, enveloppé de son suaire et se disposant à paraître devant le tribunal suprême. Toutefois, certains sujets traités sur plusieurs miséricordes ne sont pas des plus édifiants et rentrent dans la catégorie dite des « mauvais sujets ». Une Lucrèce, par exemple, se défend énergiquement contre les privautés d'un soudard ; elle lui enlève son sabre et l'en menace (fig. 460). La chaufferette d'une jeune poissonnière est capable d'allumer bien des convoitises (fig. 461) [1]. Une mère ou une institutrice [2] corrige une fille, déjà

1. Les collèges de Paris avaient encore au milieu du XVIIe siècle des pères fouetteurs dits « foüette-cu ».

2. Les figures 452 à 461, gravées par E. Langlois, sont tirées des *Stalles de la cathédrale de Rouen*, par J. Adeline (1838).

nubile, à en juger par le développement de la partie fustigée, à tour de bras (fig. 462). Echange de caresses amènes entre un lion à



Fig. 462. Fig. 463.



Fig. 464.

tête d'homme et une lionne à tête féminine (fig. 463). Harpie ou Sirène, à queue et à pattes d'oie, tenant un cœur à la main, (fig. 464); des esprits subtils, des chercheurs de quintessence et de petite bête



Fig. 465.



Fig. 466.



Fig. 467.

ont vu, dans cette figure, la reine *Pédauque*, mais bien à tort, selon nous. Une chimère mamelue, à corps de lionne (fig. 465), qui ouvre des bras prometteurs à la volupté de passage. Chimère ailée ou Mélusine, finissant en queue de serpent (fig. 466). Une série de numéros satiriques sur la faiblesse de l'homme, d'actualité éternelle : d'abord, un chat jouant avec une souris, comme la coquette féline avec le cœur d'un amant ; puis, un époux « chauffe la couche » les jambes nues, se roulant aux pieds de sa mégère qui lui tient la dragée haute. Un autre couple, du même ordre, place un « père la ruelle » sous la puissance de sa dame « J'ordonne » (fig. 467) ; il est agenouillé devant la poitrine tentatrice, tandis que la bonne âme lui piétine les mains pour l'empêcher de se relever. Enfin, le triomphe de la Femme sur l'Homme s'affirme plus que jamais dans le motif tiré du Lai d'Aristote, si souvent raconté sur les édifices du culte (fig. 468). Campasque, qui chevauche le philosophe, est ici coiffée du hennin ; elle a la gorge découverte suivant la mode des courtisanes, sous Charles VI :

Adonc que par dessus monta
Et vainquit des maistres le maistre.

Dans cette scène équestre, répétée sur le portail de la Calende, où la femme, en cheveux, tient un mors, d'une main, et un fouet, de l'autre, on a cru voir le doux Socrate, subjugué par sa mégère



Fig. 468.



Fig. 469.

Xantippe; mais la première interprétation est beaucoup plus satisfaisante.

Sur un chapiteau qui couronne une colonne de la première chapelle, à droite, on se réjouit à la vue d'un groupe en liesse où nous discernons une double satire contre la fidélité des femmes et le dévergondage des moines (fig. 469). La femme sert de trait d'union illégitime entre son époux et son ami, le clerc ou le laïque. Le collet relevé de sa moitié empêche « le plus heureux des trois » de voir les œillades ribolantes que ses perfides compagnons échangent à ses dépens. A moins qu'il ne s'agisse du trio traditionnel des vignerons lurons si commun en Bourgogne.

La Chapelle du petit saint Romain renferme le tombeau de Louis de Brézé, grand sénéchal de Normandie, époux honoraire de Diane de Poitiers (fig. 470). « Celle-ci n'était pas, écrit Brantôme, de ces veuves hypocrites et marmiteuses qui s'enterrent avec le défunt » ; c'est sur son ordre que fut élevé ce mausolée, d'après les dessins de Jean Cousin. La figure nue du sénéchal, couchée sur le sarcophage de marbre noir, est attribuée à Jean Goujon ; son bras droit ballant sort des attitudes conventionnelles des effigies mortuaires et contribue à accentuer le réalisme macabre du cadavre, dans un état voisin de la putréfaction. A ses côtés, deux statues en albâtre : à gauche, Diane, en habits de veuve, est agenouillée; à droite, une femme richement parée, porte un enfant nu, du sexe masculin, sur les bras. Les uns y ont vu le jeune Brézé

dans les bras de sa nourrice ; les autres, Diane présentant leur fils au défunt, mais deux filles seulement naquirent de leur mariage.

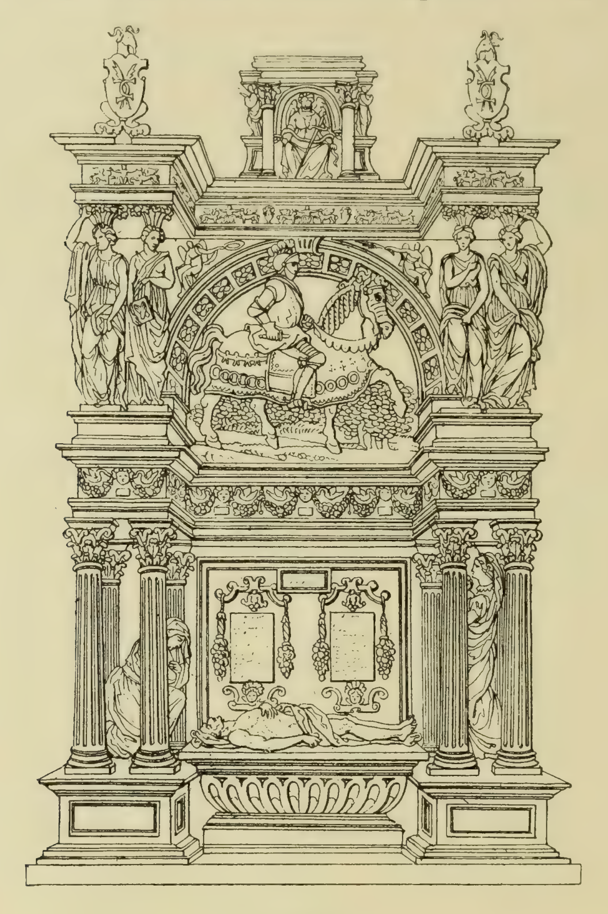


Fig. 470.

Nous avons simplement sous les yeux la *Vierge* et son divin fils, comme en fait foi, d'ailleurs, la prière inscrite en regard : *Suspice preces, Virgo benigna* (Reçois mes prières, Vierge bénigne).

On lit aussi sur le monument une inscription de quatre vers latins, dont nous allons donner la traduction ; ils semblent sortir de la bouche de la veuve « inconsolable », qui garda le deuil, nous venons de le dire, et le cœur de son époux, à Anet, toute sa vie :

« Diane de Poitiers, désolée de ta mort, Louis de Brézé, t'a élevé ce sépulcre. Jadis, ton inséparable et très fidèle épouse, ce qu'elle te fut au lit, IN THALAMO, elle te le sera au tombeau, IN TVMVLO »[1].

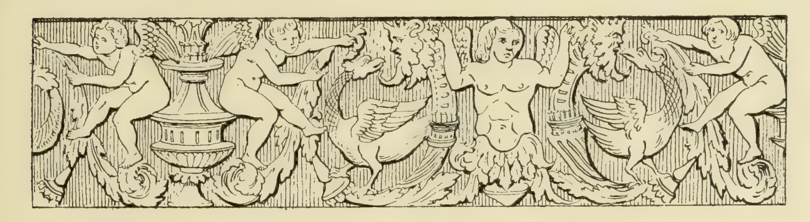


Fig. 471.

La duchesse de Valentinois disait vrai, remarque le spirituel auteur du *Précis de l'Histoire de Rouen*, elle fut aussi fidèle dans un cas que dans l'autre. Cela se trouva tout à fait vrai, comme l'observe encore le malicieux Père Pommeraye, puisque « la fidèle épouse », — les femmes ne doutent de rien — se fit enterrer à Anet et non à Rouen, avec une levrette aux pieds, l'emblème de la fidélité. Le « chef-de-l'œuvre » ou couronnement est une figure féminine, la *Vertu*, sans doute, dont les attributs rappellent les différentes vertus particulières, *Prudence*, *Justice*, *Force d'âme*, *Patience*, *Tempérance*, etc. : un serpent est enroulé autour de son bras, un buisson d'épines lui sert de siège, elle porte un frein à la bouche et est appuyée sur un glaive. A l'entablement, une inscription se rapporte à cette figure ailée : IN VIRTUTE TABERNACULUM EJUS. (Dans la Vertu est son tabernacle).

Même chapelle, à côté de ce tombeau, celui, non moins fastueux, des deux cardinaux d'Amboise, l'oncle et le neveu. Dans le soubassement sont creusées des niches, occupées par des moines en prière ; par contre, les frises sont surchargées d'*Amours* (fig. 471-475), qui font un contraste bizarre avec la destination du monument sur lequel ils s'ébattent, au milieu d'une profusion outrée d'arabesques, de pilastres et autres motifs d'ornementation.

1. Sans préjudice d'une longue épitaphe où sont énumérés tous ses titres sauf un : le mari de Diane de Poitiers. Rappelons, pour rendre hommage à la vérité et à la demi-constance de Diane, qu'elle ne devint la maîtresse de Henri II que huit ou neuf ans après la mort de son mari. Peu de femmes attendent si longtemps. Bien plus elle porta toujours son deuil et le fit même porter à son amant, dont les couleurs devinrent le noir et le blanc.

Ces aimables détails font regretter la décision prise par les chanoines, en 1769, de supprimer, à l'exception des tombeaux des Amboise et des Brézé, « toutes les statues tumulaires ou représentations qui ne seroient pas décentes ».

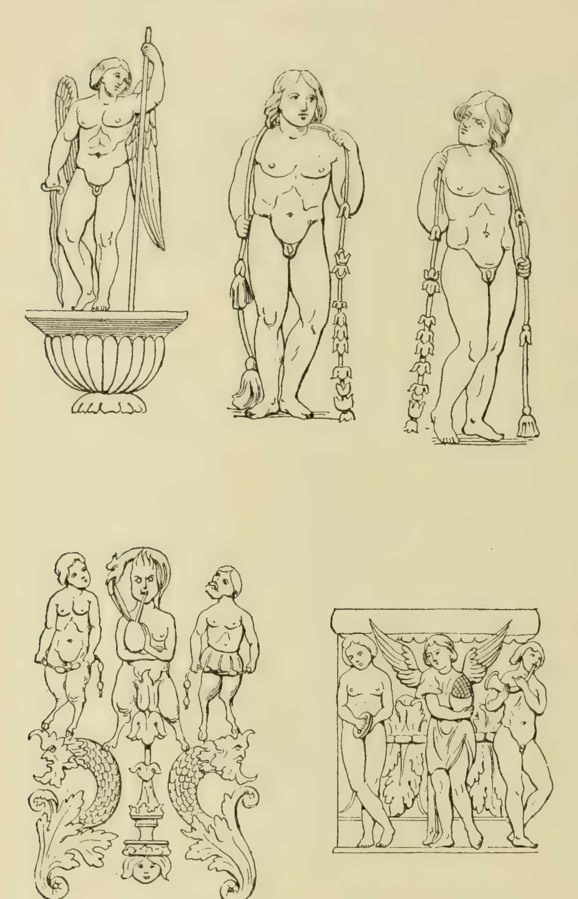


Fig. 472-475.

2° **Saint-Jean.** — Ancienne église paroissiale, détruite. Près de la sacristie, on remarquait un curieux vitrail, la *Conception de saint Romain*. Son père, Benoit, conseiller de Clotaire II, et sa mère, Félicité, étaient assis dans un lit, entièrement nus, suivant l'usage qui dura jusqu'au milieu du XVIe siècle[1]. La conception était figurée par une étoile qui brillait sur la couverture en contact avec le ventre de la femme.

Rappelons la légende de cette naissance miraculeuse : la mère du futur évêque de Rouen, Félicité, était stérile, et son mari Bénédictus s'en désolait. Une nuit, il s'entendit appeler par son nom ; un ange lui révéla que son épouse, malgré son âge avancé, deviendrait mère : « Que l'enfant soit ». Et l'enfant fut ! Avait-on pas vu déjà reverdir la verge d'Aaron ?

1. Harlette, la fille du Pelletier de Falaise, mère de Guillaume le Conquérant, couchait, paraît-il, avec sa chemise ; mais quand le duc Robert, son époux, vint la rejoindre, « tute se pout abanduner » à Robert et, crainte que ce qui touchait à ses pieds ne souillât les lèvres du duc, elle la déchira (E.-H. Langlois).

Les bordures de cette vitre, déjà singulière par son motif principal, étaient ornées de médaillons où l'on distinguait, non sans surprise, les figures de *Mars*, *Jupiter*, *Vénus*, etc., et pour qu'on n'eût



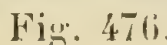

Fig. 476.



Fig. 477.

aucun doute sur leur identité, la figure de chaque déité était accompagnée de son nom. Langlois trouve cette « intrusion idolâtrique » toute naturelle et fait suivre sa description de cette réflexion :

D'abord, dans un temple chrétien, l'inscription de ces noms n'a rien, après tout, de plus extraordinaire ici que leur amalgame dans notre calendrier, avec les noms de nos saints et ceux de nos plus augustes fêtes. Quoi de plus étrange, par exemple, grâce aux transmissions païennes, que le contraste suivant : *Die Veneris ; Festivitas immaculatæ conceptionis beatæ Mariæ virginis ?*

E. de la Querière cite une inscription qui existait au bas d'une vitre, donnée par Louis Daré Aigre, lieutenant général du balli de

Rouen, et qui se terminait par ce calembour, sans respect pour le saint lieu :

Fut du Bailly Général Lieutenant,
Or priez Dieu qu'au Ciel soit lieutenant.

Chapelle de la Conception. Au-dessus de l'autel, on voyait deux « voirières », dont Langlois nous a transmis le dessin, gravé par H. Brevière (fig. 476, 477). Ces vitraux racontent la légende d'un chanoine de la cathédrale coupable d'adultère. Tandis qu'il traversait la Seine pour rentrer au chapitre, des démons l'assaillirent et s'efforcèrent de faire chavirer sa barque. Les vagues, soulevées par un énorme soufflet, engloutissent le pécheur « par péché desvoié », *cum uxore alterius*. Sa « concubine », assise au seuil de sa demeure, est la spectatrice éplorée de cet épouvantable châtiment. On racontait encore que l'âme du chanoine était depuis trois jours en Enfer, lorsque la Vierge Marie descendit l'en retirer, parce que, au moment de sa mort, le coupable repentant avait récité les Heures canoniales de Notre-Dame.

Au-dessous de cette verrière, on lit le quatrain suivant :

Come ung Clercs en mortel pechié
En aourant de Jhesus la Mere
Au fond de lunde orrible et fiere
Fut par les faulz maulvaiz neiié.

Le second vitrail met en présence la Vierge et le diable, se disputant l'âme nue du chanoine déconfit. Le démon ne craint pas d'appliquer ses griffes sur le ventre de Marie pour la repousser. Suit l'inscription explicative :

Coment la benoiste Marie
En contre Satan qui la herd,
Debattit de lame du Cler
Et la reprint en sa ballie.

Gaultier de Coinsy, prieur de l'abbaye de Saint-Médard, vers 1219, a versifié les détails de ce conte, dans ses *Miracles de Notre-Dame*.

Le jour de la fête patronale de la paroisse, le trésorier chargé de la décoration de l'église acceptait toutes les tapisseries qu'on lui confiait, sans s'occuper des sujets qui y étaient représentés. Mais beaucoup étaient trop libres et nécessitèrent une décision du chapitre

qui, d'abord, restreignit la décoration au chœur et à la nef, puis n'accepta plus que les tapisseries à motifs religieux. Nous empruntons à la curieuse monographie que E. de la Querière a écrite sur ce sujet le passage relatif à cette importante délibération : [1]



Fig. 478. — Reproduite par Wright.

Au jour et feste de Saint Jean-Baptiste, il y avoit beaucoup d'excez, tant en depences que en la profanation de l'église de Dieu, causée par la curiosité de plusieurs personnes, lesquelz, au lieu de prier Dieu et de se rendre devotz et attentifz au divin service, se comportoient indignement et s'arrestoient à contempler les tapisseries pour la pluspart deshonnestes et profanes, ce qui faisoit contre l'honneur et reverence de la maison de Dieu... Les ditz thesauriers auroient arresté, d'un commun accord, que ne sera tendu ou tapissé en la dite église que le cœur et la nef seullement, et sans qu'il s'y retreuve aucune histoire prophane ou lascive qui puisse aporter scandale, mauvaise édification ou murmure entre le peuple...

3° **Saint-Ouen**. — Dans la tour intérieure de cette « merveille » de Rouen, triomphe de l'architecture ogivale, « une nonnaine, écrit le Dr Noury dans la *Chron. méd.*, étale sa copieuse poitrine aux yeux d'un gros moine lubrique ».

Pour excuser les clercs, moines, chanoines, etc., si cruellement attaqués par les sermonnaires, les littérateurs et les artistes médiévaux, les âmes simples et portées à l'indulgence pour les fautes du clergé insinuèrent qu'il peut y avoir confusion entre les religieux et les laïques, parce que tous les hommes, à cette époque, portaient indistinctement le capuchon. Mais que diront-ils, ces pieux apologistes, de cette sculpture et des verrières de Saint-Jean, non moins significatives ? Que penseront-ils encore de cette irrévérencieuse caricature, gravée sur une miséricorde (fig. 478), où l'enchevêtrement à béchevet de quatre personnages, dont une femme et un monial, forme un trompe-l'œil bizarre ? Le crâne rasé du régulier n'est-il pas assez caractéristique ?

Les tonsurés et les « capucés » n'étaient pas non plus ménagés par les enlumineurs des lettrines de manuscrits, missels, etc.

1. En date du 9 avril 1612.

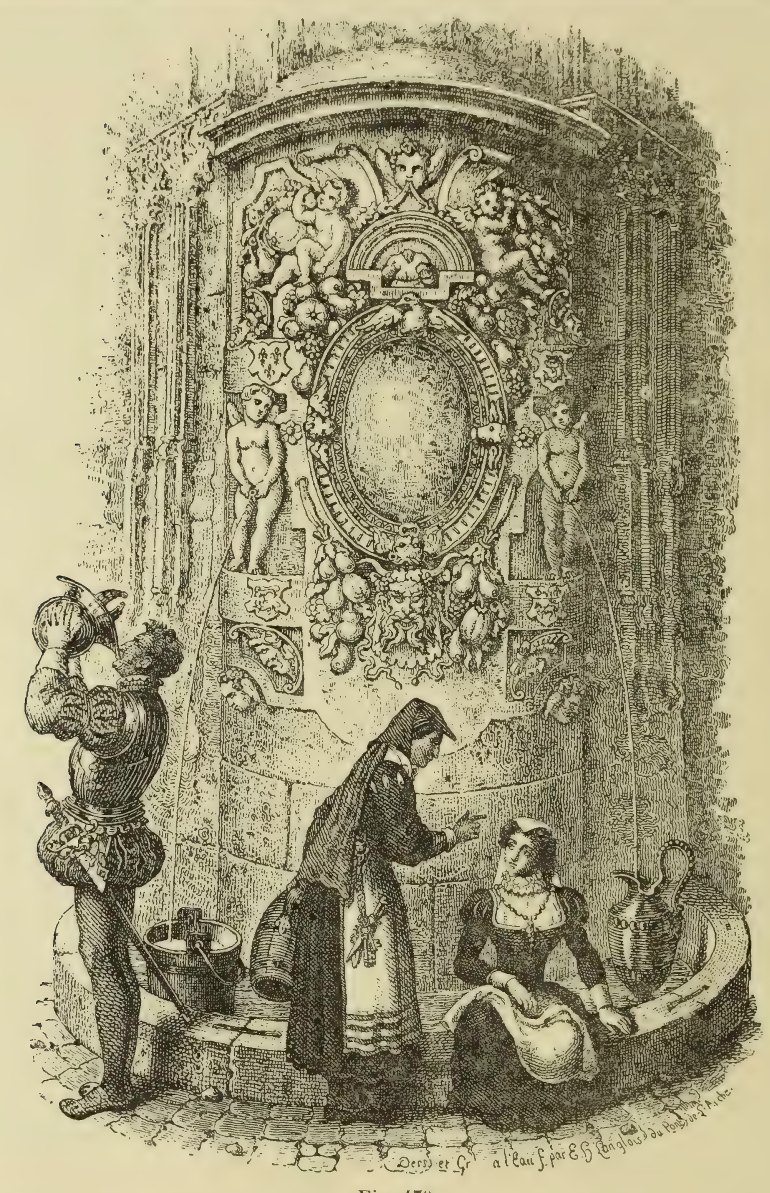


Fig. 479.

Signalons enfin la présence hétéroclyte des Sibylles, prophétesses de l'antiquité païenne, qui rendaient des oracles à double sens,

où l'on trouvait tout ce qu'on désirait, même la venue du Messie !

4° **Saint-Maclou.** — Nous connaissons[1] la fontaine accotée à ce bijou gothique. Deux enfants nus servant de support à un centre décoratif, fournissaient l'eau qu'ils dirigeaient avec vigueur et sûreté, en s'aidant des deux mains, comme l'indique la gravure de H. Langlois (fig. 479).



Fig. 480.

Avant cette fontaine, dit encore le Dr Noury, il avait été question d'en élever une, dont un dessin curieux existe aux archives municipales, sorte de colonne flanquée de consoles, ornée du mouton héraldique couché et portant une statue de la Vierge... aspergeant le Démon, représenté sous forme d'un singe grimaçant. A l'ancienne *Fontaine Saint-Vincent* (qui n'existe plus), quatre animaux, symbolisant les quatre évangélistes, déversaient « au naturel » l'eau dans le bassin de la rue Haranguerie.

Façade occidentale. La Porte des Fonts est couverte d'une riche ornementation, digne du ciseau de Jean Goujon, mais dont les motifs ne sont pas toujours orthodoxes. Tels, les amours, les nymphes[2] et les satyres franchement ithyphalliques (fig. 480) du panneau inférieur, où les symbolistes, cherchant midi à quatorze heures, perdront leur latin.

De même, au transept septentrional, nous relevons parmi les sujets décoratifs, un amour se couvrant la figure d'un masque et des torses féminins à poitrine débordante.

Sur une verrière, les deux larrons du *Crucifiement* sont entièrement nus — la Vierge n'avait qu'un voile pour son Fils — et « quoique ce vitrail soit très haut situé, ajoute notre confrère rouennais, leurs organes génitaux sont visibles ».

1. Les *Seins à l'Eglise* (fig, 70).
2. Suite de la parabole du *Bon Pasteur*, le mercenaire prend la fuite entre deux nymphes.

5° **Saint-Patrice**. — Le regard est sollicité par un vitrail emblématique, le *Triomphe de la loi de grâce*, où les vertus mystiques,



Fig. 481-484.

l'*Amour* et l'*Obédience* traînent le char de la *Foi*, qui écrase le prince des ténèbres (fig. 481-484).

Autre vitrail allégorique, le *Triomphe du Christ* (fig. 485-488). Nos premiers parents sont auprès du pommier édenique, ce qui est assez banal ; mais ce qui l'est moins, c'est l'image d'Eve, grassette, présentée de dos, et exhibant, sans le moindre voile, deux énormes rainettes postérieures. A propos de cette anatomie michelangesque et quelque peu symbolique, observons que l'arbre du fruit défendu ne pouvait être ni un pommier, ni un poirier, puisque ces arbres ne se trouvent pas dans les pays torrides, mais plutôt un bananier ou un figuier, dont les produits peuvent, de plus, être considérés comme des symboles de la génération. Nôtre choix, vous le savez, se fixe sur le « fruit » de la conception.

La queue du serpent tentateur sort du nombril de l'ange des ténèbres et figure, au dire d'Ottin, « une sorte de phallus canin », tandis que la tête et le corps du reptile passent par l'orifice opposé.

Avec le *Diable*, les ennemis du Christ sont le *Péché*, la *Mort* et la *Chair*. La *Mort*, fille du *Péché*, est une femme nue, dont le linceul

léger voltige autour d'elle ; la faux terrifiante est devenue entre ses mains une élégante javeline. Quant à la *Chair*, les yeux fermés,



Fig. 485-488.

pour indiquer l'aveuglement des sens, et enchaînée à la *Mort*, elle est représentée à peine décolletée !

6° **Saint-Vincent** [1]. — Tapisseries. Cette église paroissiale possédait quarante-six pièces de haute lisse (1600) ; quarante-deux ont disparu et ont été reconstituées. L'une de celles que l'église a conservées met en scène trois épisodes du *Martyre de saint Vincent*, expliqués par ces rimes de sacristie :

De fers rougis au feu ils touchent ses mamelles
Et bruslent ses costez de flammes fort cruelles
Il est tiré de fer, en sa foy très constant,
Puis en prison obscure est remis à l'instant.
On encheine ses pieds et tout nu on le traine
Sur taicts de pots cassés pour redoubler sa peine.

Tapisserie offerte par Nicolas Thiaut (1612), la *Nativité de la Vierge*, accompagnée de ce distique latin :

Anna jacens casto fudit de viscere natam,
Quæ tenero rutilans vibrat ab ore faces.

1. Cf. Monographie par P. Baudry.

Un médecin, revêtu d'une robe fourrée, tâtait le pouls de la parturiente.

Vitraux restaurés. Saint Vincent y paraît plusieurs fois, dans un état de nudité complète, pour subir les phases de son long et cruel martyre.

Mais la plus curieuse des verrières est la troisième du second collatéral Sud du chœur. C'est un sujet allégorique, à la gloire de Marie immaculée, figuré par trois vastes compositions ou chars de triomphe qui défilaient par la ville à diverses manifestations civiles ou religieuses. Au registre supérieur, on voit le cortège de l'*Etat d'innocence ;* à l'intermédiaire, le *Règne du péché et de la mort ;* à l'inférieur, la *Glorification de la Vierge.*

Adam et Eve, à l'étage supérieur, personnifient l'*Innocence ;* ils paraissent en peau naturelle et sont montés sur un char, traîné par la *Foi* et la *Force ;* l'*Espérance*, la *Prudence*, la *Charité* et la *Sagesse* ferment la marche. L'image de la *Justice* orne la bannière déployée qu'Adam tient à la main.

A l'étage moyen, Adam et Eve sont détrônés ; ils s'efforcent, les mains chargées de chaînes, de dissimuler leur nudité. Les sept Péchés capitaux, comme au-dessus les sept Vertus, ont ici leurs représentants, mais dans un cortège de femmes, accompagnées d'animaux qui caractérisent la nature de leur vice représentatif. La *Gourmandise*, par exemple, enfourche un pourceau ; la *Crédulité* est accompagnée d'un lapin, « ce qui tendrait à démontrer, observe M. Ottin, que l'expression vulgaire *poser un lapin* est assez ancienne ». Toutes les personnifications féminines, à l'exception de la *Douleur* et du *Travail,* qui traînent le char du *Mal,* sont élégamment costumées et n'ont de nu que la tête ; c'est, du reste, la seule partie que montre la *Luxure.* Le dessin de cette magistrale composition est attribué à Albert Dürer, et certainement elle est digne de lui, mais l'essieu du char d'Adam porte une autre signature, difficile à reconstituer, dont le prénom est JEHAN.

Au vitrail de saint Jean-Baptiste, première verrière du second collatéral Nord du chœur, Paul Baudry relève une inadvertance du peintre. Le précurseur a pour attribut un agneau et proclame la venue du Rédempteur par ces paroles, retracées sur un phylactère: *Ecce anus Dei. Anus* pour *Agnus!*

Au bas d'un des vitraux des fenêtres inférieures du chevet, où le peintre distrait a couronné le Rédempteur d'un nimbe non cru-



Fig. 489.

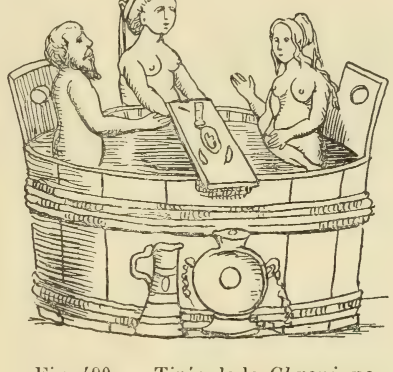


Fig. 490. — Tirée de la *Chronique des cantons suisses* (1548).

cifère, le donateur est représenté à l'état de cadavre, déjà décomposé.

La même particularité s'observe sur l'un des vitraux de l'église Saint-Patrice.

7° **Sainte-Croix-Saint-Ouen.** — Démolie en 1795. Sur le vitrail de l'*Annonciation*, Mercure venait offrir à la plus belle — *pulchræ* — une pomme, comme Pâris le fit pour Vénus, au mont Ida.

8° **Sainte-Croix-des-Pelletiers.** — Supprimée en 1791 ; le portail seul existe encore dans la rue du même nom.

La Chapelle du Verbe incarné fut bâtie par un Espagnol, Delos Angelos, originaire du Mexique. C'est dans cette chapelle qu'un tableau représentait, selon une vieille chronique, le miracle de l'image de Notre-Dame de la Guadeloupe, auquel cet hidalgo se trouva mêlé. Or, que représentait ce tableau ? Etait-ce l'histoire rapportée par J.-B. Renoult, au sujet d'une vache qui accoucha d'une image de la Madone ? « La vache parla, écrit ce moine renégat, le bouvier étonné la frappa ; le coup fut si violent qu'elle fit une fausse couche ». Le lieu est devenu le rendez-vous de nombreux pèlerinages.

9° **Les Filles-Notre-Dame.** — Un bas-relief (fig. 489) provenant

de cet ancien couvent, qui existait dans la rue du même nom, aujourd'hui rue des Arpents, se trouve au Musée des antiquités de Rouen (Galerie Cochet, n° 108) ; il représente une scène balnéaire

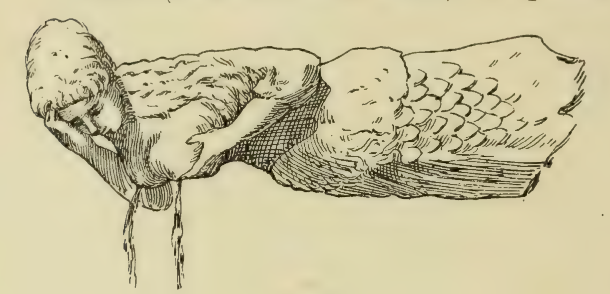


Fig. 491.

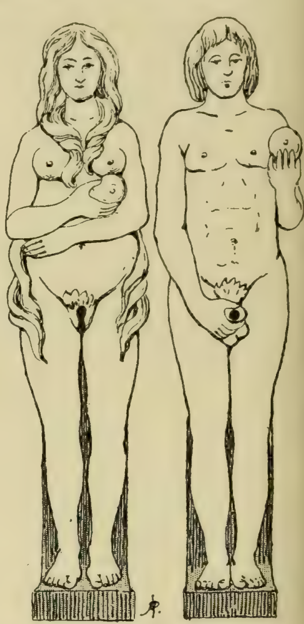


Fig. 492.

familiale, qui semble copiée sur le quatre-feuilles du portail de la Calande, et où se baigne une mère en compagnie de sa fille. Un fac-similé d'une ancienne gravure (fig. 490) montre le même usage, en Suisse. Jusqu'au xve siècle, en France, en invitant à dîner, on offrait un bain avant le repas, l'apéritif hygiénique de nos pères. La maîtresse de la maison partageait le sien avec la personne qu'elle désirait honorer.

10° **Saint-Lô.** — Une gargouille de ce prieuré disparu, jetait l'eau par les seins (fig. 491) ; deux autres gouttières gothiques portaient Adam et Eve nus : l'eau s'écoulait logiquement par les organes génitaux (fig. 492), tandis qu'à l'hôtel de Cluny, à Paris, les eaux s'échappaient par l'orifice postérieur. L'existence de ces deux gargouilles normandes, « aussi originales qu'indécentes », a été affirmée par Dulaure, dans ses *Environs de Paris*. Les religieux les ont fait supprimer.

DIEPPE. **Saint-Jacques.** — Une gargouille, au buste de néréide, laissait écouler l'eau par ses mamelons ; un triton, à barbe épaisse, lui tenait compagnie. Si les sculpteurs ont quelque peu abusé des fontaines ubérales, ils ont, par contre, été assez sobres de gargouilles

à mamelles perforées, ce qui rend ces dernières d'autant plus intéressantes.

Un bas-relief (fig. 493, 494), qui décore la frise du *Trésor* de la

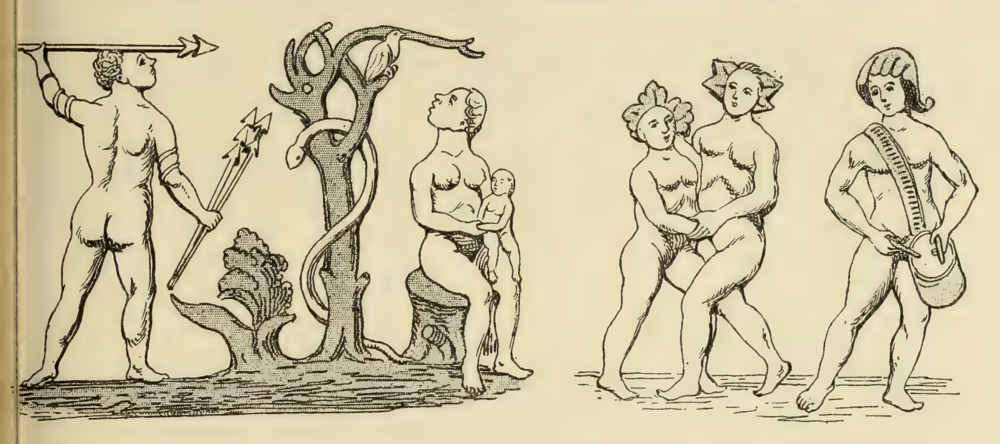


Fig. 493. Fig. 494.

paroisse, sous la voûte de la contre-allée du chœur, a fort intrigué L. Vitet, en raison des nombreux personnages des deux sexes, complètement nus, qui s'y trouvent. Or, ces académies n'ont rien de canoniques : l'artiste a voulu représenter des sauvages, indigènes des pays explorés, vers 1530, par les Dieppois, c'est-à-dire la Guinée (1364), les Grandes-Indes (1498), Terre-Neuve (1508), etc. Ces groupes n'ont aucune corrélation entre eux ; ils offrent diverses images des mœurs et coutumes de ces primitifs.

MEULERS[1].

OFFRANVILLE. — Sacristie. Sur l'un des panneaux (XVIe siècle), est figurée une femme ailée (un ange ?), tirant une autre femme nue (une âme ?) d'une barque (à Caron ?) ; il nous est difficile d'interpréter le sens de cette scène énigmatique.

Une verrière ressasse la légende d'Adam et Eve, depuis leur création jusqu'à leur prévarication. « Le nu, dit Vitet, est supé-

1. Une des rares églises, en France, où persiste encore l'ancienne coutume liturgique et pudique de la séparation des sexes : côté des dames, côté des hommes, comme aux enterrements et aux W.-C.

rieurement étudié et d'un style qui rappelle l'école de Michel-Ange ». Rappelons que c'est la création de l'homme et de la femme qui inaugura la série des nus dans l'art chrétien.

Caudebec-en-Caux. **Notre-Dame.** — L'abbé Sauvage ne peut identifier les personnages, « à peu près nus », groupés sous le porche de droite. Pour nous prononcer, attendons jusqu'à plus ample informé. Mais à quoi sert la symbolique, si ses initiés n'y voient que du flou ?



Fig. 495[1].



Fig. 496. — D'après Adeline.

Autrefois, il existait un jubé fort remarquable surmonté d'un crucifix singulier, au pied duquel s'agenouillait Adam, « sans autre vêtement, dit l'abbé Cochet, qu'une ceinture de feuilles de vigne, et tenant, de la main droite, une coupe dans laquelle il recevait le sang qui tombait des plaies du Sauveur. Sublime allégorie de la Rédemption du monde ! »

La tribune de l'orgue, qui date de la Renaissance, est couverte de cariatides grimaçantes, de génies « vêtus seulement de chaussures et qui se livrent à la danse », de chimères et de « vrais amours », dit encore l'abbé Sauvage.

Portail septentrional. Au haut d'une colonne, un personnage nu, muni d'ailes membraneuses, armé d'une massue hérissée de pointes, est poursuivi par un monstre menaçant. Est-ce un épisode de la lutte entre les bons et les mauvais anges ?

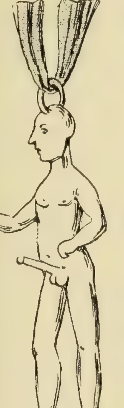
Chapelle Notre-Dame. Vitrail du *Martyre de sainte Catherine*, où la sainte est fustigée, dépouillée de ses vêtements.

Caudebec-lès-Elbeuf. — Fragment de sculpture obscène, provenant de l'ancienne église (fig. 495) ; il représente une sorte de Bacchus ithyphallique, à moins qu'il ne personnifie la *Luxure ?* En Normandie et en Bretagne, le culte du phallus était très répandu et

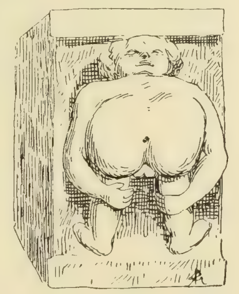
1. Tirée des *Sculptures grotesques*, par Adeline.

l'on en trouve de nombreux vestiges sur les monuments civils ou religieux : telle la sculpture sur bois, visible dans la salle des Pas-Perdus du Palais de Justice de Rouen (fig. 496).

HAMEAU DU GENETEY. **Chapelle de Saint-Gourgon** ou **Gordon, Gauteleu**. — Lieu de pèlerinages ou assemblées, très fréquenté encore au milieu du XIX[e] siècle. On y vendait des amulettes en verre émaillé, figurant des organes génitaux des deux sexes ; « filles et garçons s'en paraient, dit Alfred Darcet, en intervertissant les sexes ». On appelait ces amulettes falotes et phalliques des Saint-Gordon[1]. Nous en avons vu une grande variété dans la curieuse collection de M. Deglatigny, archéologue distingué, de Rouen. Un spécimen de ces porte-bonheur est exposé dans une vitrine du Musée lapidaire de la même ville (fig. 497).


Fig. 497.

SAINT-MARTIN DE BOSCHERVILLE. **Abbaye de Saint-Georges**. — Sur un corbeau de l'abside se cache un ascendant de la famille Sans-Gêne ou une croupe ancestrale de la vertueuse patrie des Krupp (fig. 498), qui, malgré la difficulté du tour de force, montre ses deux « visages » et ses quatre « joues ». Un symboliste convaincu y verrait les deux faces de la *Duplicité*, de l'*Hypocrisie* et de la *Prudence* ou encore la *Luxure*, etc. ; c'était, vraisemblablement, un simple jeu de tailleur d'images, sans autre conséquence.


Fig. 498.
D'après Adeline.

Salomé exécute sa danse, la tête en bas (fig. 499), sous le tailloir d'un chapiteau ; sa jambe droite, fléchie, met en évidence les organes secrets, visibles seulement aux invités d'Hérode.

Taylor donne le motif d'un autre chapiteau (fig. 500), mais sans explication.

1. Dans la *forêt de Bois-Guillaume* se rendaient autrefois les femmes atteintes de maladies de matrice ou de stérilité ; elles en rapportaient un pain d'une forme bizarre qu'elles comparaient à une paire de ciseaux, mais qui n'était qu'un phallus, dont les deux testicules étaient perforés, ce qui lui donnait l'air de ciseaux. (D[r] P. Noury, *Chron. méd.*).

Selon une communication personnelle du Dr P. Noury, on peut juger, d'après la sculpture d'un chapiteau de la salle capitulaire, « de la façon réaliste dont le diable s'y prend pour exciter les mauvaises passions chez les amoureux. » M. Léon de



Fig. 499.

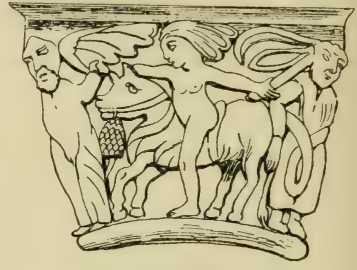


Fig. 500.

Vesly a relevé de ce bas-relief un très intéressant dessin, que les amateurs germaniques d'attraits callipyges pourront consulter au Musée des antiques, dont il est le conservateur. M. Deville, dans son *Abbaye de Boscherville*, l'a signalé, mais sans aucune figuration. Au premier acte, le diable poilu tapote la croupe d'une femme à poil ; au second, il pratique le coït, *more canino* ou *germanico*. On peut y voir l'image des deux étapes de la *Luxure :* séduction et possession. Etranges tableaux où les préceptes de morale s'appuient sur des scènes scandaleuses !

FÉCAMP. 1° **Église paroissiale.** — Sur le dossier d'une des stalles du chœur, le *Christ voilé* cache sa nudité sous une draperie transparente. La réputation de cette sculpture est exagérée, au dire de M. Bouet ; il convient de l'admirer avec les yeux de la foi.

2° **Abbaye de la Sainte-Trinité.** — Chapelle des fonts baptismaux. On remarque deux statues, en pierre, voilées et destinées à rappeler les mutilations — excision du nez et des lèvres — que se firent les recluses pour échapper aux outrages de la soldatesque normande. Les *Skopzy*, dans un but de chasteté analogue, se coupent, suivant le sexe, les seins ou les organes génitaux.

Petit-Quevilly. — La *Fuite en Egypte* (xiie siècle) est peinte en fresque sur la voûte du chœur. Joseph, le résigné, chargé de son baluchon, marche devant l'âne, qui porte la Vierge, allaitant son divin fils. Ce cortège est contraire aux mœurs orientales, où l'homme se prélasse sur le baudet, tandis que l'épouse suit ou précède la monture, à pied, chargée de sa progéniture et des hardes de la communauté.

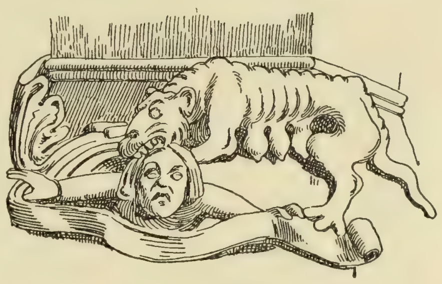


Fig. 501.

Gouville. — Dans les ruines de l'église rustique de ce pays, situé près de Cailly, se trouvait une statue de la Vierge qui donnait le mauvais exemple aux mères, en présentant un biberon à Jésus. Encore un détail en contradiction avec la tradition : Marie, le modèle des mères nourrices, passe ainsi à l'état de nourrice sèche.

Bolbec. — En face du perron de l'église, *Diane chasseresse* « à la pose et aux contours les plus gracieux », dit A. Fromentin, domine une fontaine, un chef-d'œuvre de la statuaire française. Le paganisme voisine avec le christianisme, qui en émane.

Montivilliers. — Une sculpture (fig. 501), d'après un dessin de Fragonard, représente un personnage dévoré par une louve ou une chienne affamée, sorte de bête du Gévaudan alors inconnue. La victime tient entre ses mains un phylactère, sur lequel sont tracés des caractères illisibles, qui auraient pu donner la clef de ce rébus. Symbolistes à la rescousse ! Est-ce la *Religion* dévorée par l'*Hérésie ?* On peut, sur ce sujet, épiloguer à perdre haleine. Rappelons toutefois un épisode qui s'y rapporte peut-être : Guillaume II, comte de Nevers, revint « seul et nud » d'Orient, puis se fit chartreux ; il mourut dévoré par un chien ; « comme un chien, il le méritait », ajoute une vieille et sévère chronique.

Fontenelle ou Saint-Wandrille. Abbaye. — Dans les vastes ruines de cette antique église abbatiale, E. Langlois, en 1827, a découvert

une fresque (fig. 502) sur les murs de la chapelle de Saint-Sébastien. C'est, dit-il, le martyre d'une jeune vierge, attachée à un arbre, et entièrement dépouillée de ses vêtements ; elle souffre, avec résignation, les tortures que lui font endurer deux bourreaux, armés de lampes ardentes. « On ne pourrait sans frémir et sans blesser la pudeur, ajoute-t-il, décrire l'horrible manière dont un des satellites remplit son cruel emploi ». Langlois préfère en donner le dessin, que nous lui empruntons. Si l'artiste pouvait lire cette description, il serait bien surpris d'être accusé de « blesser la pudeur », lui qui a voulu, au contraire, faire jouer à l'une des lampes le rôle de feuille de vigne.



Fig. 502.

Une autre peinture murale, chapelle de Saint-Laurent, reproduite par le même auteur, présente une particularité curieuse dans sa composition. Le jeune Saül, qui préside au supplice, n'a pour tout costume que de longues chausses noires. Il est assis sur un trône recouvert des vêtements du martyr. Or, on observe que celui-ci, tombant sous les coups de ses bourreaux, n'en est pas moins tout habillé. A moins que Saül, gêné par la chaleur, n'ait fait un coussin de ses propres habits.

Le lavabo, contigu à la porte du réfectoire du cloître, est orné de délicates sculptures décoratives. Son fronton fleuronné comprend un sujet, « dont la bizarrerie donne lieu de prêter au sculpteur des intentions malicieuses » à l'adresse des moines (fig. 503), pense Langlois. Il voit un trait satirique d'abord dans la coiffure du principal personnage, son capuchon ou *carapouc* serait muni de deux oreilles d'âne ; puis, dans le gobelet qu'il tient à la main gauche ;

enfin, dans l'instrument (la marotte ou le maillet dit *hutinet* des tonneliers [1]) porté par l'autre main.



Fig. 502.

Ce symbole de l'intempérance et de la folie renferme un sens grave : n'était-il point ici pour rappeler aux bénédictins, au moment du repas, la leçon que leur patriarche leur donne dans sa règle au chapitre *De mensurâ potus*, en les invitant à se contenter d'une légère portion de vin : *Quia, inquit, vinum apostatare facit etiam sapientes ?* Peut-être le passage suivant de l'Ecriture offrirait-il encore un rapport plus intime avec ce bas-relief : *Luxuriosa res vinum, et tumultuosa ebrietas : quicumque his delectatur, non erit supiens* (Prov. XX, 3,1.)

Un tel sujet, placé au-dessus d'une fontaine, voulait-il dire aux moines, enclins à « humer le piot » et à préférer les préceptes d'Epicure à ceux de l'Ecriture, qu'ils devaient mettre de l'eau dans leur vin, au moral comme au physique, ou bien était-il sim-

1. Dans un *Psalterium* manuscrit provenant de l'Abbaye de Corbie, une initiale peinte donne la figure du *Fol* ou de l'*Athée* (fig. 504). C'est une des plus anciennes représentations connues de ce personnage : il tient une marotte, et non un *hutinet*, terminée par une tête de satyre et porte une boule ou une pierre à la bouche, en blasphémant le Seigneur qui se montre pour le confondre. M. Rigollot, à qui nous empruntons ces détails, signale une autre miniature d'un *Fou* qui porte une houlette. Chez ce dernier, le manteau entr'ouvert laisse voir toute sa nudité. Ce genre d'indécence a longtemps caractérisé la figure du *Fou* ; tel est, par exemple, celui du célèbre jeu de cartes attribué à Charles VI.



Fig. 504.

plement décoratif ou encore une réminiscence de la fête burlesque des *Fous ?*

Caillouville. **Notre-Dame.** — A cinq cents pas de l'Abbaye précédente, fut élevée cette célèbre église, dont il ne reste que des débris. Elle était ornée de tant de peintures ou sculptures, que « tous les saints du paradis, disait-on, s'y trouvaient réunis ».

On n'y rencontre plus que des débris horriblement mutilés ; les Anglo-Saxons, hommes d'ordre et pratiques qui ne laissent rien traîner, ont ramassé, depuis longtemps, tout ce qui avait quelque valeur archéologique. Langlois cependant a trouvé sous l'herbe une image expressive, unique en son genre, des peines infligées aux luxurieux [1] (fig. 505).

Ce sont deux torses, nus et de sexe différent, accolés de la plus étrange manière, et dont les bras sont singulièrement renversés. Des serpents qui traversent leurs chairs, les enlacent de leurs hideux replis ; les uns leur mordent les mamelles, les autres les déchirent plus étrangement encore, mais d'une façon fort propre à donner au peuple une leçon de continence.

Nous verrons, à la Chapelle Sixtine, un ennemi de Michel-Ange, mis par lui au premier rang des damnés, tourmenté de la même façon.

Un siècle après, Jérémie Drexelius, dans son livre *De Æternitate considerationes*, publie une estampe où les réprouvés sont dévorés par des reptiles. « J'avouerai, ajoute Langlois qui nous fournit ce renseignement, que ce jésuite paraît donner à cette image un sens purement allégorique, en ne parlant dans son texte que de *vermes conscientiæ* ».

Cousin, dans son *Jugement* des Minimes, peint deux exemples de cette pénalité des luxurieux (fig. 166-167.)

1. Dans la religion de Mahomet, d'après Reland, le même supplice serait réservé aux avaricieux : « Le souverain juge, au dernier jour, attachera autour de celui qui n'aura point fait l'aumône un effroyable serpent, dont le dard piquera sans cesse sa main avare, qui ne s'ouvrit point pour les malheureux ».

Sur l'emplacement de l'église s'élève un petit calvaire dominé par un groupe sympathique (fig. 506), provenant de l'ancien édifice.

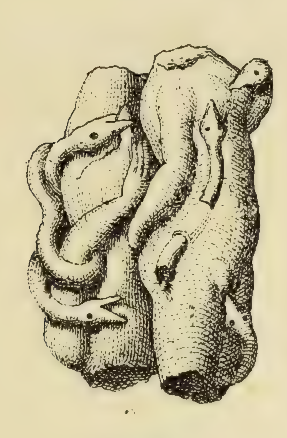
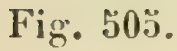



Fig. 505.



Fig. 506.

Il effectue la conjonction décente, sous la Porte-Dorée, de Joachim et Anne, qui se tiennent chastement enlacés, comme l'indique un couplet du vieux noël, *Noble fleur de la vigne :*

Joachim s'est trouvé
A la porte Dorée,
En la bouche a baisé
Son ancienne épousée
De qui vient la lignée
De ce précieux fruit.

A quelques pas de là, se trouve la *Fontaine de Notre-Dame de Caillouville* (fig. 507). Un hangar abritait les trois statues grossières de sainte Radegonde, de saint Clair et de Notre-Dame-des-Neiges. Cette piscine miraculeuse n'a encore rien perdu de sa réputation, à en juger par la foule de pèlerins qui y afflue tous les premiers vendredis de mai ; les douches ne peuvent, en effet, que leur être salutaires.

Jumièges. — De l'Abbaye royale, dont l'un des abbés, Filibert, fut accusé d'avoir eu « des liaisons scandaleuses » avec l'abbesse de Pavilly, il ne reste que les ruines de l'église.

A l'extérieur, d'après C. Deshayes, des décorations « bizarres et ridicules » étaient encore intactes, en janvier 1823 ; mais, chaque jour, les cambrioleurs d'Albion y opèrent sans conscience des rafles

consciencieuses. L'une des consoles des croisées ogivales, au Midi du chœur, portait un petit singe allaité par une guenon. Ce tableau



Fig. 507.

du devoir maternel avait pour pendant un cochon habillé en traîneur de sabre tenant le gobelet de l'ébriété avec l'un de ses pieds de devant. La première croisée, au Nord, offrait un lion « semblant

étreindre une femme nue sous lui », et, en face, un bélier libidineux *couché* sur un singe. Du même côté, toujours à la console d'une croisée, un quadrumane faisait le simulacre de jouer du violon sur un soufflet, avec des pincettes en guise d'archet. Un profond « symbolard » verra dans cette caricature la critique des souffleurs hermétiques.

Le sujet d'un des vitraux, *Suzanne surprise au bain*, « quoique exécuté d'une manière très gracieuse, passe, dit le même auteur, pour être trop libre, en raison de l'endroit où il se trouve ». Mais certains habitués du lieu, personnages de marque, ne devaient pas partager cet avis ; Charles VII, par exemple, qui fut l'hôte du monastère de Jumièges, alors que son Agnès habitait le manoir du Mesnil [1].

En souvenir des bonnes nuits passées au monastère, Agnès Sorel voulut que son cœur et ses entrailles fussent envoyés à Jumièges, où ils furent placés, au milieu de la chapelle de la Vierge, dans un monument en marbre noir, surmonté de sa statue en marbre blanc. Elle était représentée à genoux et offrait son cœur à la dispensatrice des grâces célestes. Ce cénotaphe fut détruit par les Calvinistes, au XVIe siècle [2].

HARFLEUR. **Saint-Martin.** — L'élément païen se mêle encore à l'élément chrétien, dans les parties décoratives du buffet de l'orgue Louis XIII. Les statues, d'après l'abbé Cochet, paraissent représenter des saints, et au-dessus de ces figures religieuses sont surper-

1. On voit encore la porte par laquelle la favorite passait pour visiter son royal amant. Le propriétaire, M. Caumont, vers 1829, a commémoré la tradition de cette aventure clandestine dans un distique mirlitonesque :

Agnès par cette porte arrivait au manoir ;
Un page la guidait vers le royal dortoir.

Il y avait, en effet, une *Salle des dames* au-dessus de la buanderie. De même, à l'Abbaye de Beauport, commune de Kérity, canton de Paimpol, la même salle existait et sur les panneaux étaient peintes des bergeries. A la suite de l'inconduite des moines de Jumièges et des scandales qu'ils produisirent, le cardinal de Bourbon, archevêque de Rouen, se vit obligé de réformer les statuts, en 1574 ; il défendit « de laisser coucher aucune femme à l'intérieur du monastère, à moins que ce ne fût celle d'un conseiller et que son mari ne fût avec elle ». L'entrée resta donc interdite aux femmes, « même pendant les vendanges ». Adieu « paniers », vendanges sont faites !

2. Il portait quatre épitaphes dont deux en vers latins, semblables à celles du mausolée de Loches, qui contenait son corps, et deux en français, écho lointain des

posés deux chars, l'un traîné par des chevaux marins, comme celui de *Neptune ;* l'autre, par des colombes, les oiseaux de *Vénus*.

Graville. — Nous empruntons à la description des *Eglises de l'arrondissement du Hâvre*, par le même abbé, celle de plusieurs chapiteaux de cette Abbaye. Au 9e, sous des volutes où des oiseaux se jouent, on distingue une forme humaine, habillée en femme, qui se termine par une tête d'oiseau, de linotte ? « C'est, pour l'abbé, une des plus singulières fantaisies de ce temple », bien naturelle pour nous.

Le 10e porte un personnage qui tient un instrument de musique, d'une main, et, de l'autre, « flatte une jouvencelle qui retire sa tête en arrière » ; l'accord n'est pas encore parfait, mais « Tout arrive », disait le clopinant Talleyrand, et « Tout s'arrange », ajoute Capus.

touchantes élégies païennes de Properce, mais en style emphatique de l'époque :

ELLE N'EST PLUS CETTE BEAUTÉ RAVISSANTE QUE LES DEUX ASTRES BRILLANTS DU JOUR ET DE LA NUIT PRENOIENT PLAISIR A ÉCLAIRER TOUR A TOUR.
ALECTO CETTE FURIE AVEUGLE L'A PERCÉE DE SES TRAITS. IRIS L'A VUE SUCCOMBER : IRIS LUI A REFUSÉ LE TRIBUT DE SES LARMES. LA TERRE JALOUSE DE POSSÉDER CE RICHE DÉPOT NOUS LE RAVIT POUR TOUJOURS...
MORT CRUELLE ! TU NOUS L'AS ENLEVÉE DANS LE PRINTEMPS DE SON AGE ! CETTE ROSE NAISSANTE TROP TOT, HÉLAS ! S'EST ÉVANOUIE...
PLEUREZ BOSQUETS FLEURIS ! EN PERDANT LA MAITRESSE DE VOS BOCAGES, VOUS PERDEZ VOTRE PLUS BEL ORNEMENT.

A Jumièges, on célébrait la *Procession du Loup vert*, cérémonie mi-profane mi-sacrée, où se chantaient des rondes, avec accompagnement du ménétrier, dans le goût de la suivante, riche en licences de toute sorte :

1er Couplet

Voici la Saint-Jean,
L'heureuse journée
Que nos amoureux
Vont à l'assemblée.

2e Couplet

Que nos amoureux
Vont à l'assemblée
Le mien y sera
J'en suis assurée.

3e Couplet

Le mien y sera
J'en suis assurée
Il m'a apporté
Çeinture dorée.

4e Couplet

Il m'a apporté
Ceinture dorée
Je voudrais, ma foi,
Qu'elle fût brûlée.

5e Couplet

Je voudrais, ma foi,
Qu'elle fût brûlée,
Et moi dans mon lit
Avec lui couchée.

6e Couplet

Et moi dans mon lit
Avec lui couchée
De l'attendre ici
Je suis ennuyée.

Ces versiculets anachréontiques avaient pour refrain :

Marchons, joli cœur,
La lune est levée.

Mais, curieux contraste, pendant le souper maigre qui suivait les chants, il était interdit de risquer un mot « gras », sans quoi le *Loup* agitait ses sonnettes et le contrevenant récitait un *Pater noster*.

Au 11e, un bréphophage, — Saturne, Hérode ou Lucifer, — tient dans sa bouche le corps d'un enfant nu.

Le Fontenay. — Aux angles extérieurs de cette antique chapelle, se dresse une statuette nue qui s'appuie à un arbre. « Est-ce Adam et Eve ? Est-ce l'image de l'homme qui entre nu dans le monde et en sort sans rien emporter ? » demande le même ecclésiastique.



Fig. 507 *bis*.

Boos. — Une miséricorde est illustrée par l'allégorie de la *Puissance de la Femme* (fig. 507 *bis*) : un démon féminin, presque nu, dompte le démon infernal et trompette *urbi* et *orbi* son triomphe.

LXVII. - SOMME

Amiens. 1° **Cathédrale.** — *Extérieur.* — Façade principale. Portail du Sauveur. Au « grand jour d'épouvante », au *Jugement* solennel, les ressuscités sortent, sans linceul, de leurs sépulcres « la différence des sexes marquée », constate M. Durand ; puis, les réprouvés sont poussés vers la *Bocca d'inferno.* Ces derniers sont aussi à l'état de pure nature et montrent leurs parties « textuelles », comme nous disait un client de Seine-et-Oise. « Les hommes nus, pensait Livie, ne sont que des statues pour des femmes chastes » ; les fidèles des deux sexes ne doivent donc pas s'en choquer.

Un évêque ou un abbé, seul, est reconnaissable à sa crosse ; mais il porte la tête nue, sans doute pour éviter d'induire les apologistes religieux à considérer sa mitre comme la coiffure du grand-prêtre juif, ce que ceux-ci ne manquent jamais de faire, quand ils trouvent un personnage mitré parmi les damnés. Mais, ici, les défenseurs de la « mitraille » oublient l'argument humain du poète :

> Car pour être dévot on n'en est pas moins homme,

et ils en seront pour leurs frais d'imagination. La « chaire » est faible, chacun sait ça.

Remarquons, en tête et en queue du défilé des condamnés, les deux enjôleuses qui caressent, l'une, le menton (fig. 508), l'autre, les fesses de son voisin (fig. 509); elles se soucient peu du *Lasciate ogni speranza, voi chen' trate*, du Dante.



Fig. 508.



Fig. 509.

Les peines de l'Enfer se continuent, à droite, sur les sommiers des pieds-droits du portail, par opposition aux joies du Paradis, développées du côté opposé. Le premier groupe, voisin de la porte (fig. 510), comprend un avare qui plie sous le poids du sac d'écus suspendu à son cou, et de deux impudiques, dont l'une subit les cajoleries d'un diable, laid comme un singe, à la barbe de son mari marri, placé derrière. Au second compartiment, deux damnés, par leurs postures équivoques (fig. 511), passent généralement pour renouveler l'une des scènes qui attirèrent le feu du ciel sur les villes de la Pentapole et excitèrent la risée mondiale au détriment de nos voisins de Berlin, la Sodome moderne. Pour Rivoire, en effet, ces réprouvés « font l'amour à l'envers »,

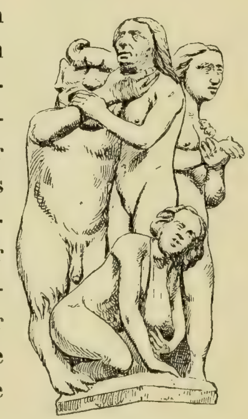




Fig. 510.

Fig. 511.

Sens devant derrière, sens dessus dessous,

selon le refrain du pot-pourri de *Loth*, par Sedaine, et tout comme un couple de cuirassiers blancs. A. Gilbert admet « les postures

indécentes », mais non le prétendu vice allemand du Grand Frédéric que Voltaire surnomma *Monseigneur Luc*, et nous sommes absolument de son avis.

Les deux hommes placés ici ne se trouvent dans cette posture cynique que par suite de l'agglomération spontanée des réprouvés poussés vers l'abîme et de l'attitude comprimée dans laquelle les tiennent deux démons, dont l'un, armé d'un bâton, se met à genoux sur son dos. La nudité des personnages et leur posture ont seules fait imaginer une action qui ne pouvait véritablement trouver place sur le frontispice d'un temple, où tout doit contribuer à l'édification des fidèles.

M. Durand pense aussi comme nous : un démon, écrit-il, tient son genou sur l'échine d'un patient — le passif — jeté à terre et qui vomit un crapaud ; un autre damné — l'actif — est tiré par un croc et cherche à se raccrocher à celui qui est tombé à quatre pattes devant lui.

3e Compartiment. Autre groupe de réprouvés, dans la chaudière bouillante ; au contraire de ceux de Bourges qui prennent leurs peines en riant, ceux-ci « croient que c'est arrivé » et donnent les marques du plus profond repentir.

4e Compartiment. Un coursier fougueux, *equus pallidus,* est monté à poil par une femme dans le même état, la *Mort*. Celle-ci, les yeux bandés, enfonce son glaive dans le corps d'un personnage également nu, qu'elle porte en croupe et en fait sortir les intestins.

5e Compartiment. Le cavalier de l'*Apocalypse*, nu aussi, monté sur un cheval noir, *equus niger*, tient une balance de la main droite.

6e Compartiment. Un autre cavalier apocalyptique est armé d'un arc.

Au trumeau du même portail, sous la statue de Zacharie [1], se trouve un bas-relief en quatre-feuilles, le *Triomphe de l'Impiété* (fig. 512) qui, nue, s'échappe d'une amphore élevée entre le ciel et la terre par deux femmes ailées ; d'aucuns disent, mais sous toutes réserves, la *Vérité* sortant de son puits. A côté, un demi-quatre-feuilles figure la *Discorde*, où mari et femme en viennent aux mains, après s'être jeté quenouille et pot-au-feu à la figure. Ce n'était déjà plus le temps où le chevalier de la Tour Landri [2] disait que le

1. L'allégorie sous-jacente se rapporterait à un passage du Ve chapitre du livre de ce petit prophète juif.
2. *Conseils d'un père à ses filles*, 1372.

« maître », le mari, devait avoir sur sa conjointe « le haut parler ».

Façade Méridionale. Sur une pierre d'un talus pratiqué sous ce portail, d'après A. Gilbert, on a cru reconnaître dans une petite figure nue tombant à la renverse, celle du seigneur d'Angilvin, que son neveu, deshérité au profit du Chapitre, tua, en l'an 850, au moment où il entrait à l'église.



Fig. 512.

Le même auteur raconte que, quelques années avant 1789, sur le mur antérieur des chapelles, deux niches, restées vides depuis, abritaient les statues d'Adam et Eve; mais, en raison de leur nudité, le Chapitre les fit déguerpir.

Intérieur. — La cuve de la chaire est soutenue par les trois *Grâces* théologales, la *Foi*, l'*Espérance* et la *Charité*. Cette dernière est fort occupée à supporter son faix et à allaiter un orphelin suspendu à son sein droit, par la force du vide, comme une grosse ventouse.

L'ange qui surmonte l'abat-voix montre le ciel, de la main droite, et, de la gauche, tient le livre des Évangiles, sur lequel sont inscrites, en lettres d'or, ces paroles immodestes : HOC FAC ET VIVES (Faites ceci et vous vivrez), qui font allusion à la beauté de l'œuvre, au dire de l'architecte Christophe et du sculpteur Jean Dupuis, qui l'ont conçue et exécutée.

Clôture du chœur. L'un des treize bas-reliefs enluminés, où se développe l'histoire de saint Firmin, représente le baptême, par immersion, d'Attile (fig. 513), fille du sénateur Faustinien, et des Amiénois convertis. Ce tableau en marbre, mutilé à la Révolution, est accompagné de ce quatrain, en style et caractères gothiques :

Faustinien, la noble Attile
Baptisa avec trois fois mille.
Fème Agrippin, famille, enfans
Pour ung jour la foy confessans.

La « noble » Attile, entièrement nue, plongée à mi-corps dans la cuve baptismale, domine la scène. Elle est assistée du saint Evêque[1] et reste impassible, les mains jointes, en présence des nombreuses personnes qui se déshabillent complètement les hommes à droite et les femmes à gauche. Ses compagnes, qui tiennent ses vêtements, ont « des robes profondément décolletées et collantes », observe M. Durand.



Fig. 513.

Derrière le sanctuaire. L'*Enfant pleureur* (fig. 514), génie ou ange pour les uns, amour pour les autres, la meilleure œuvre de Basset, dont le mérite a d'ailleurs été quelque peu surfait, ornait le monument funéraire du chanoine Guillin-Lucas. La tête de mort sur laquelle s'accoude le petit *Jean qui pleure* est l'emblème de la futilité des grandeurs de ce monde. Le mausolée de Warin de Gondrecourt, à Saint-Mihiel, église Saint-Michel, est aussi orné d'un enfant nu, qui tient, de chaque main, une tête de

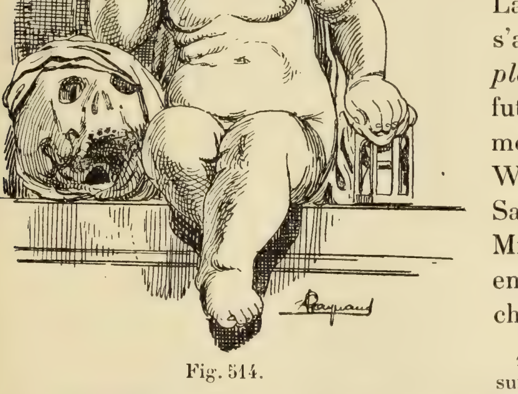


Fig. 514.

1. Saint Firmin verse de l'eau sur la tête de la néophyte ; c'est un anachronisme commis par le restaurateur du bras de l'épiscope, amputé en 93.

mort, mais il sourit comme *Jean qui rit* et semble jouer aux boules.

Sacristie de la Chapelle Saint-Firmin[1]. Une autre figure symbo-



Fig. 515. Fig. 515 *bis*.

lique du même genre accompagne l'épitaphe du chanoine Jean Pecquet de Dourier (1729). Un enfant nu, en relief, à demi couché, tient une coquille, d'une main, et, de l'autre, un chalumeau de paille d'où sortent des bulles de savon; gracieuse allégorie de la fragilité de la vie et de la frivolité des plaisirs terrestres.

Chœur. Avant de nous occuper, en détail, de l'imagerie des stalles, hâtons-nous de relever deux gracieuses figures décoratives, sculptées sur les boiseries du chœur (fig. 515 et *bis*), datant du XVI[e] siècle, et, à l'extrémité orientale, du côté droit, l'*Humilité de Joseph* (fig. 516). La Vierge, selon saint Mathieu, relève son fiancé qui, conduit par un ange, vient lui demander pardon des soupçons injurieux que sa grossesse prématurée lui a fait concevoir. Avant d'apprendre par l'ange, dans son sommeil, l'intervention prolifique du Saint-Esprit, le « Taciturne » avait résolu de s'éloigner, prétextant un voyage. C'est ce qu'expliquent le bâton et la besace, sculptés à ses pieds sur ce bas-relief.

Cent vingt stalles, qui remontent aussi à l'époque où les mystiques médiévaux le cèdent aux naturalistes de la Renaissance, sont historiées d'environ quatre cents motifs variés. Les chanoines Jourdain et Duval en ont donné une description détaillée, que nous mettrons largement à contribution. Ces sujets, à part un *Centaure ailé* et *Hercule terrassant l'hydre*, d'origine mythologique, ont

1. La première de la nef derrière la chaire.

été tirés, en grande partie, des Testaments et sont aussi des scènes empruntées à la vie de famille ou de corporation. Les fabliaux ont encore fourni divers motifs ; c'est ainsi que l'un des panneaux des stalles basses, côté de la nef, entre Job sur son fumier et Jésus enseignant dans le temple, le *Lai d'Aristote* se présente sous un aspect unique : le philosophe et la courtisane à califourchon sont, l'un et l'autre, sans le moindre voile (fig. 517). Telle est peut-être la seule licence que se soit permise la fantaisie des huchiers picards, sous la direction de Jean Turpin.



Fig. 516.

Certaines figurines, surtout celles taillées dans les sellettes, ont cependant une certaine liberté d'allure qui frise l'immodestie ; mais elles ont pour excuse qu'elles représentent les Vices. Elles concourent avec d'autres bizarreries, saupoudrées de sel gaulois, à donner à l'ensemble une de ces notes comiques si appréciées en France à toute époque.

Le motif d'un accoudoir des stalles basses, côté Nord, a été mutilé peut-être à cause de sa lubricité ; il n'en reste qu'une main et deux jambes. Pourtant, M. Georges Durand, dans sa monumentale monographie de la cathédrale d'Amiens, signale un certain nombre de sculptures peu pudiques d'hommes et de femmes « *de vie dissolute* », etc., qui ont été respectées ; nous y reviendrons à la clôture de notre méticuleux inventaire.



Fig. 517.

Mais reprenons notre sélection de *nuda,* dans la liste fournie par les deux chanoines susnommés.

D'abord, un choix parmi les épisodes bibliques, où les mamelles sont de jeu. *Moïse sauvé des eaux :* la fille de Pharaon, sans le savoir, confie Moïse à sa propre mère, en qualité de nourrice ; l'enfant s'accroche au sein maternel, doublement attiré par la voie lactée et la voix du sang, dirait Dennery. *Samson et Dalila :* le héros Chevelu dort sur le giron de sa perfide maîtresse, qui lui passe la main dans les cheveux, avant de les couper. *Massacre des Innocents :* des soldats romains arrachent les nouveau-nés aux mamelles de leurs mères.



Fig. 518.



Fig. 519.

Passons aux sujets divers. Le *Suicide*, personnifié par une désespérée qui se perce le sein ; il s'agit, paraît-il, du suicide de Marquette Chavate, en 1491, dont le corps fut « condempné » à être mis dans un sac et pendu à une potence.

La *Mondaine*, à la gorge nue, caresse un lapin, l'emblème de la lubricité et de la fécondité.

Les *Sodomites* (fig. 518). Deux invertis ou homosexuels, sont tenus enbrassés par l'esprit du mal. Ils sont enlacés de telle sorte que les deux jambes visibles semblent appartenir aux trois uranistes.

L'*Œuvre de chair*. Une « fillette » ou une femme galante, dont la robe accuse les rotondités et dessine la taille, aguiche un galant, à l'affût sur l'accoudoir de la stalle voisine. Ils ont le diable au corps en attendant le jour de l'expiation, où le diable aura leurs corps et leurs âmes.

La *Meraleresse* ou *Sage-femme*, les manches retroussées pour la facilité de son office, porte le nouveau-né vagissant, qu'elle vient de tirer du… néant.

La *Chienne en parade*, satire de la courtisane parée, se dresse sur ses pattes, affublée d'un chapeau et d'un manteau ; elle étale ses mamelles gonflées par les suites de son libertinage.

Le *Culte de la volupté* (fig. 519). Deux ribauds supplient l'idole de leur âme, les mains jointes, de partager « son cœur et le reste ». Ils sont enchaînés à leur passion par une chaîne de fleurs.

Groupe de la *Danse*. Ronde grotesque de quatre hommes bouffis, enlacés, qui ont oublié de se vêtir.

La *Courtisane*. « La surveillance des conducteurs ecclésiastiques de l'œuvre est en défaut, écrivent, en rougissant, les deux chanoines précités. C'est tout ce que nous avons à dire en présence de ce personnage qui ne nous offre pas de costume à décrire. » Notons pourtant que l'Eglise, non contente d'offrir le droit d'asile aux criminels, étendait sa protection aux filles publiques, qui longtemps formèrent une corporation et célébraient solennellement la fête canonique de leur patronne, Marie-Madeleine. Par suite, rien de plus naturel que de voir l'une d'elles figurer sur les œuvres de « hucherie » des cathédrales. Nous savons que Blanche de Castille, s'étant vue obligée de donner le baiser de paix à une courtisane, sa voisine, dont la taille était entourée d'une ceinture dorée — ce qui explique le dicton, *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée* — publia un édit qui interdît l'usage de ces ceintures à toutes autres qu'aux dames de qualité.

D'autres sujets, où « le suave et le grossier se coudoient », sont répandus dans l'ornementation générale des stalles et donnent lieu à des scènes pleines d'animation et de désinvolture ; nous en empruntons la description à l'important travail de M. G. Durand.

Appuie-mains. Accoudoirs. *Aux étuves*. Une dame, à sa sortie du bain, s'essuie les jambes, d'une main, « tandis qu'elle paraît éprouver beaucoup de plaisir à palper sa poitrine, de l'autre ».

Domination féminine. Une douce épouse « qui aime bien et châtie bien » son mari, à coups de quenouille. Jean Beleth, chanoine d'Amiens, rappelle dans son *Rational* une coutume qui autorisait les femmes, une fois par an, le mardi de Pâques, à fouetter leurs maris. Dans d'autres localités, au contraire, à Villefranche-sur-Saône, par exemple, en 1373, les maris avaient obtenu du pape Grégoire XI et Edouard sire de Beaujeu la permission de fouetter leurs femmes jusqu'au sang « toutefois qu'ils en auraient envie » et de promener tout nus les adultères dans la ville.

Folie. Un enfant nu, à quatre pattes, frappe avec un fouet sur

le derrière d'un fou, placé dans la même attitude et vêtu seulement de son capuce à longues oreilles (fig. 520 *bis*).

Groupes grotesques animalesques. Un faune à double tête humaine « fait un geste que l'honnêteté ne permet pas de décrire » ; un ani-



Fig. 520 *bis*.

mal fantastique mord le derrière d'un marmouset entièrement nu ; un enfant également nu souffle avec un cornet dans le derrière d'un animal, à pattes de chien et à tête de fou coiffé d'un chaperon, à grelot ; enfin, deux femmes nues et couchées tiennent une écharpe qui sort des yeux d'un bucrâne ou têtes de bœuf décharnées.

Pendentifs et culs-de-lampe. *Homosexualité.* Un homme nu, à la tête diabolique et aux « mamelles luxurieusement pendantes », est enlacé par deux adolescents ; « ils font, avec des hommes entièrement nus, placés à côté d'eux et tournés vers l'intérieur des stalles, des gestes qu'il faut renoncer à décrire ». C'est sans doute la scène complétée de nos *Sodomites.* Du même cercle vicieux : deux débauchés obèses, « aux visages lippus et sensuels », serrent de près un troisième personnage à ventre de Silène qui « se défend contre les entreprises lubriques » de ses compagnons.

Lubricité. Tandis qu'une « fillette » se mire dans un miroir, son galant de passage tient derrière elle une tête de mort, l'image de la brièveté des charmes féminins et de l'existence, ou encore un avertissement des dangers du libertinage :

Il n'est fisicien ne mire
Tant saiche les aultres guerir
Quy à ce myrouer ne se mire
Et que tous ne faillent mourir.

Autre représentation de la séduction : un jeune vilain tient par la

taille une jolie vilaine qui lève la main pour frapper son séducteur ou simuler la résistance.

Un troisième et dernier tableau de la *Luxure* montre une « maquerelle » accompagnée de deux de ses pensionnaires ; l'une, la plus déshabillée, joue la dévotion ou l'ingénuité, en joignant les mains ; sa compagne, à courte jupe, l'asticote et soulève son manteau. Un fou grimace et ricane derrière ce groupe lubrique.

Devant toutes ces croustillantes jovialités, nous nous demandons, avec M. G. Durand, « s'il faut plus admirer l'habileté de l'artiste que blâmer son audace ». Mais nous ne voyons pas bien comment de telles polissonneries tapies dans des stalles réservées exclusivement au clergé pouvaient servir à moraliser, instruire ou affiner l'esprit du peuple, comme on s'est plu tant de fois à le répéter. Tout au plus, ces illustrations plastiques pouvaient-elles piquer la curiosité des ecclésiastiques ou les faire communier avec l'art, en appréciant la dextérité et la désinvolture du ciseau. Ces motifs de sculpture n'étaient, en somme, que des motifs à décoration, des jeux d'écoliers ou d'artistes contraires à l'édification des fidèles.

Chapelle Saint-Quentin. Un vitrail raconte la *Vie de saint Léonard*. A la seconde baie, trois panneaux nous intéressent : la Reine, dans son lit, souffre des douleurs de l'enfantement ; saint Léonard visite la Reine après sa délivrance, et le Roi remercie le saint docteur d'avoir guéri sa femme en couches.

On remarquait, d'après Gilbert, une ancienne peinture représentant la caricature d'un cochon revêtu d'une chape et d'un âne couvert d'une robe de cordelier, emblèmes de la gourmandise et de l'ignorance du clergé régulier.

Chapelle Saint-Charles-Borromée. J. Obry a décrit un singulier bas-relief qui décorait la clôture de cette chapelle. Il contenait les douze signes du Zodiaque, accompagnés de vers latins en l'honneur de Marie ; la Vierge était représentée au milieu, la poitrine découverte, et disant à son fils : *Fili mi, respice ubera quæ succisti* ? (Mon fils, considère les mamelles que tu as sucées[1].)

Chapelle de l'Annonciation. Un tableau, relatif à la *Tentation de saint Antoine*, montrait trois cochons irrévérencieux, revêtus de chapes.

1. Zacharie, V. 6 à 9.

Un groupe en marbre de l'*Annonciation* orne le rétable de l'autel ; sur le socle, on s'étonne de cette inscription à calembour : PIÈCE SANS PRIS, VIERGE ET MÈRE SANS TACHE, qui indique le « prix » de l'œuvre et le nom du donateur Antoine PIÈCE.

Chapelle de l'Incarnation. On y lisait des inscriptions à double sens, mystico-érotique, dus à l'imagination des « Maistres de la confrérie de N.-D.-du-Puy ». Telles : *Ida pulchra est amica mea* (Mon amie est toute belle) ; *Veni, sponsa mea, veni coronaberis* (Venez, mon épouse, venez recevoir la couronne). Sur le socle même de l'*Assomption de la Vierge,* le donateur Michel, maistre de ladite confrérie, en 1678, avait fait graver ces mots : MICHEL MARTIN A COMPAGNE MARIE ; son épouse s'appelait Marie.

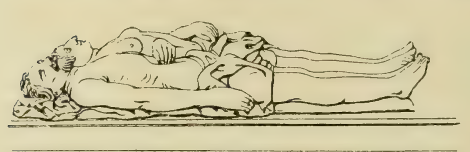


Fig. 520.

Chapelle de Saint-Etienne. Autres invocations sentencieuses et équivoques, qui n'auraient pas été déplacées dans un temple d'Aphrodite : FORT EST LA MORT. L'AMOUR EST SA VICTOIRE ; ou bien, SON SERVICE EST SI DOUX QU'IL N'EST QU'AMOUR ET JOYE ; ou encore, sous une *Assomption*, tableau d'autel, *Fulcite me floribus, quia amore langueo* (Couvrez-moi de fleurs, parce que je languis d'amour), inscription qui serait à sa place sur la tombe de la « Dame aux camélias » ou toute autre dycteriade. Nous savons que ces phrases sacro-profanes étaient les refrains des palinods, ou poésies en l'honneur de la Vierge.

Chapelle de Saint-Salve. Ici, le *Crucifix à la grecque,* c'est-à-dire en robe de chambre, comme le *Volto Santo* de Lucques, pèche par excès de réserve et est en contradiction avec les saintes Ecritures ; il n'est tenu aucun compte de l'incident de la *Passion,* où les centurions se disputent aux dés la robe de Jésus.

2° **Saint-Rémy.** — Ancienne chapelle du Couvent des Cordeliers. Le mausolée de Nicolas de Lannoy, gouverneur du comte d'Eu, et de Madeleine Maturel, son épouse, se signale par la magnificence de ses marbres multicolores. De plus, il offre une particularité curieuse : les effigies des deux époux, en marbre blanc, couchées sur « le lict funéral », sont nues (fig. 520) et de grandeur naturelle,

ainsi qu'on l'observe sur plusieurs sépultures de Saint-Denis. En 1703, Devermont, dans son *Voyage pittoresque à Amiens*, décrit sur les côtés du tombeau les quatre Vertus cardinales, en marbre blanc.

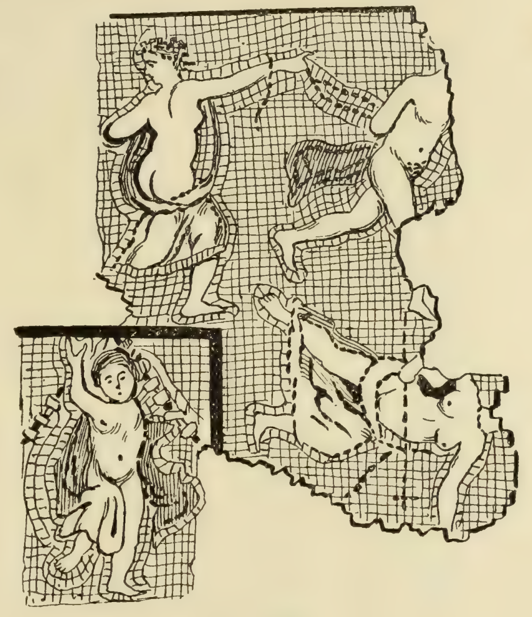


Fig. 521.

3° **Saint-Leu** [1].

4° **Ursulines** [2].

CONTY. — Les consoles des fenêtres sont formées de figures grotesques.

POIX. — Les pendentifs des clefs de voûte sont ornés d'images éclectiques, profanes et sacrées, de quoi satisfaire tous les goûts, vils ou nobles, civils ou religieux.

ABBEVILLE. **Saint-Vulfran.** — *Extérieur.* — Porte centrale. Haut-relief : *Jésus*, *dépouillé de sa robe* que l'on tire au sort, est complètement nu, comme le texte l'exige.

A. Gilbert ignore la signification « d'une paire de forces », sculptée au-devant du socle de la statue de saint Pierre. Ces ciseaux

1. Le jour de Pâques, la principale fête de l'Eglise, en 1581, le clocher fut renversé par un orage et écrabouilla une soixantaine d'ouailles. De même à la dernière éruption du Vésuve, de 1906, une centaine de fidèles, réfugiés dans l'église voisine de Saint-Joseph, furent ensevelis sous ses murs. Devons-nous voir là autant d'effets de l'action du doigt de la Providence, que les bien pensants invoquent à tout propos contre leurs contradicteurs ?

2. Débris de mosaïque, à sujets peu catholiques (fig. 521), trouvés dans le jardin du monastère, en 1839, et qu'on peut voir au Musée de la Ville. Saint Bernard condamnait les pavements historiés ; il se scandalisait « de voir marcher et cracher sur les visages des anges et des saints. Peut-on penser qu'il se fût moins indigné, quoique pour d'autres raisons, contre une mosaïque à représentation aussi païenne que celle dont il est ici question ? C'est après l'avoir vue qu'Eudes Rigaud, archevêque de Rouen (1230-1235), infligea un blâme sévère à l'abbé cistercien de Beaubec, pour avoir orné le pavement de son église de figures qu'il trouva « indécentes et diaboliques ».

ne peuvent avoir rien de commun avec ceux de Fulbert, il nous semble, et doivent figurer l'attribut de la puissante corporation des tondeurs de drap.



Fig. 522.

Au-dessus de la corniche, dans la platebande régnante sous des bas-reliefs où des génies à cheval se livrent des combats, est sculpté le refrain, avec un jeu de mot de la fin, du palinod d'un riche marchand, N. Amourette :

Vierge aulx humains la Porte d'amour estes.

Cette devise est répétée sur la platebande d'une autre porte et sur le revers des mêmes vantaux, à l'intérieur.

Porte latérale droite. La statue la plus curieuse est celle de la Vierge galamment parée et portant son divin fils, sous la forme d'un grossier poupart (fig. 522). Son costume, d'après M. Rigollot[1], est celui « d'une courtisane, tant elle est habillée avec magnificence, surchargée d'ornements et de colifichets, tant il y a d'indécence dans sa mise. » Cette pimpante statue, aux riches atours, était primitivement dorée, ce qui ajoutait à son caractère profane. Savonarole adressait le même reproche aux artistes de Florence : « *Voi fate parer la Vergine Maria vestita come una meretrice* », comme une entremetteuse ! Et ce n'est pas de cette figure sensuelle que saint Thomas eût pu dire que « jamais aucun homme ne l'avait regardée avec les yeux de la concupiscence ». Les petits personnages qui sont aux pieds de la Vierge figureraient le *Martyre de sainte Catherine*. Des balances, attribut des épiciers et merciers, dont la confrérie était placée sous l'invocation de Marie, sont sculptées sur le socle, comme les ciseaux près de saint Pierre.

1. *Hist. des arts du dessin*, 2 vol. 1864.

M. Em. Delignières[1] voit la *Charité* dans ce haut-relief du xvie siècle. Le groupe de la *Sainte Vierge*, sans Jésus, avec la *Vocation religieuse de sainte Catherine*, qui repousse un prétendant en costume de pèlerin, occuperaient le côté opposé (droit) de la voussure.

Intérieur. — Poncifs ordinaires : la *Charité*, un sein découvert, haut-relief en pierre du xvie siècle, et le *Jugement universel*, peinture du xve siècle, sur fond doré, à trois compartiments. On y retrouve les scènes classiques où les démons poussent, avec leur fourche, les réprouvés dans la gueule enflammée du dragon infernal.

Tableau du xvie siècle, le *Martyre de saint Eustache*. Le saint, sa femme et ses enfants, à mi-corps et nus, sont debout dans un bœuf d'airain, sous lequel le feu est entretenu par des bourreaux.

Chapelle Saint-Luc. Bas-relief reproduit dans l'église Saint-Paul de la même ville : saint Gengoul ou Gengoulph s'assure de l'infidélité de sa femme par le « Jugement de Dieu » ; il l'invite à plonger le bras dans le bassin d'une fontaine, lui donnant l'assurance qu'elle l'en retirerait intact, « si elle était sans coulpe ». L'épouse coupable n'eût pas plutôt suivi ce conseil, que l'eau entra en ébullition et lui fit éprouver de vives souffrances. C'est ce que le sculpteur a exprimé, en enveloppant le bras de flammes qui jaillissent de la fontaine. Ce Gengoul fut tué, dit-on, l'an 760, par le séducteur de sa femme, dans son château d'Avaux.

Bas-côté droit. Dans l'ancienne Chapelle de Notre-Dame-des Merciers, se lit l'épitaphe du curé-doyen de l'église, mort le 16 octobre 1860, à 69 ans et 9 mois ; elle est accompagnée « de deux bouts rimés étranges, qui ont sans doute la prétention d'être des vers », observe un *Guide*, peu indulgent, de la région.

Un curieux bas-relief encadre l'épitaphe de « noble homme » Briet de Neuvillette et « dame » Belle, son épouse ; c'est encore un *Enfant qui souffle des bulles de savon*, à demi couché, accoudé sur une tête de mort. Eloquent symbole de la vanité de la vie et de la fragilité de nos joies. Cette œuvre délicate est attribuée à Nicolas Blasset.

L'un des fascicules de la *Réunion des Sociétés des beaux-arts*[2] re-

1. *Hist. et descrip. de l'égl. de Saint-Vulfran.* E. Plon, édit. 1890.
2. 1901, planche XXII, p. 280.

produit une peinture sur verre, de 1525, montrant un Jésus, bien potelé, dans une nudité absolue ; ce qui explique sa réclusion dans le grenier du presbytère. La bordure de ce tableau diaphane est, en outre, agrémentée d'anges ou amours nus, munis de boucliers et de lances, et de gracieux bustes féminins « au naturel », d'ordre décoratif[1].



Fig. 523.

Saint-Riquier en Ponthieu. **Abbaye.** — Portail. D'un côté, la statue de Louis XII, qui, trop vieux, épousa Marie d'Angleterre, trop jeune, et mourut à la tâche ; de l'autre, celle de son successeur François Ier, le roi du bon plaisir et surtout du plaisir, lequel succomba à une maladie des organes, par où il avait le plus péché charnellement. La décoration des chapiteaux de la nef offre plusieurs figures chimériques et « quelques scènes fort grotesques ».

Montdidier. **Saint-Sépulcre.** — Près des fonts baptismaux, à côté du tombeau de Pontus de Belleforière, gouverneur de Corbie, on remarque celui des trois frères de Soyecourt, QUI DÉCÉDÈRENT, HÉLAS ! EN FLEUR D'AGE, L'UN APRÈS L'AUTRE A MARIER.

Nesle. — Des figures grotesques d'évêques, de moines et des médaillons gardés par des animaux immondes décorent les chapiteaux du chœur[2].

Corbie. — Un des vitraux relatifs à la *Légende de sainte Collette*, patronne de l'église, dépeint une vision de cette jeune « vergogneuse ». Etant en oraison, elle invoqua la glorieuse Vierge Marie

1. Rappelons que c'est à Abbeville, où le roi très chrétien voua son royaume à la Vierge, en 1637, que se perpétra, avec la complicité du clergé et du tribunal de l'endroit, et aussi avec celle du Parlement de Paris, l'assassinat juridique du jeune chevalier de La Barre. Il subit la question ordinaire et extraordinaire ; il eut la langue et la main droite coupées, à la porte de l'église Saint-Vulfran, puis fut décapité et brûlé sur un bûcher. Et cela dans la seconde moitié du XVIIIe siècle, en 1766, sous le puritain Louis XV, dit le *Trop Aimé*.

2. Cf. J. Garnier, 1839.

afin, « qu'elle fût intercesseresse par devers son cher Enfant qu'il lui plût avoir pitié de son pauvre peuple ». Marie lui apparut et lui présenta « un beau plat tout plein de petites piecettes de chair, comme d'un innocent. Et lui fut répondu : « Comment requerrai-je mon Enfant pour ceux qui tous les jours le depiecent par les horribles péchés et offenses qu'ils font contre lui, plus menu que n'est la chair en ce plat détranchée ». En effet, la Vierge présente sur un plateau le corps nu de Jésus, coupé en petits morceaux (fig.523). On doit voir là, paraît-il, une image vivante du schisme qui démembrait alors l'Eglise. Mais un visiteur, non prévenu, pense inévitablement à l'ogresse du *Petit Poucet*, venant d'accommoder ses filles aux petits oignons.

C'est le même sujet qui était reproduit sur un tableau de Saint-Gilles, à Abbeville.

DOUAI. **Musée**. — Sépulcre de Charles II de Lallaing ; le gisant est couché tout nu sur son tombeau, tenant d'une main un débris de linceul pour voiler son sexe. Ce monument provient du couvent des Prés.

ROYE. **Saint-Pierre**. — Les vitraux datent du XVe siècle et représentent, en grande partie, les sacres de Clovis, de Charlemagne et de Louis IX. Sur l'une de ces verrières, qui a trait au *Jugement dernier*, plusieurs diables truculents emportent des damnés dans des brouettes. Il semble que l'invention de ce véhicule ne revienne pas entièrement à Pascal[1].

MOLLIEN-VIDAME. — Un chapiteau est illustré d'une sculpture qui paraît tout d'abord peu conforme à la vérité et semble représenter la *Femme domptée par le démon* (fig. 523 *bis*). Conception en opposition complète avec l'exégèse de l'iconographie religieuse quand elle met en conflit le démon et la femme, hors les

1. On le retrouve dans un vieux manuscrit de la Bibliothèque de Saint-Omer, où il est poussé par un diable à jambe de bois, et dans le Mystère de l'*Empereur Justinien au Liban*, cité par Du Meril et Mæterlinck ; le diable s'exprime ainsi :

Ma brouette vueil mener là
Si que dedans le (Justinien) jetterons
Et en enfer l'entraînerons
Sans plus attendre.

scènes infernales où les damnés ont toujours le dessous. Mais la lecture attentive de ce tableau satirique nous en fait bientôt décou-



Fig. 523 *bis*.

vrir la finesse et la subtilité : n'indique-t-il pas que la femme, dans tous ses actes, n'a d'autre conducteur que l'Esprit du mal et de malice ? Enseignement philosophique plus conforme à la réalité.

SÉLINCOURT. — Le Musée Napoléon, à Amiens, possède une statue de la triple *Hécate*, qui provient de l'ancienne Abbaye de Selincourt. Que faisait dans un édifice chrétien cette trinité infernale, qui avait la mission d'appeler les Furies vengeresses pour saisir les coupables ? Le personnel de l'Empyrée catholique — dont le rôle principal est de *punir* — n'a-t-il pas à la disposition de sa justice implacable assez de Pères Fouettards ?

SAINT-ACHEUL[1]. — SAINT-VALERY-SUR-SOMME. **Chapelle des Marins**[2].

1. Il était d'usage, dans l'église de cette commune près d'Amiens, de ceindre la taille des femmes enceintes, au dernier mois de leur grossesse, avec la *ceinture de sainte Marguerite*, patronne de la fécondation, non parce qu'elle prêcha d'exemple, puisqu'elle resta vierge, mais en vertu de son expulsion du corps d'un dragon. *Similia similibus curantur*.

2. Au-dessous de cette chapelle existe une fontaine, dite de la *Fidélité*, parce que les amants venaient y boire à la même coupe et s'y jurer « un amour éternel ». Serait-ce de cette coutume naïve que vient l'origine du dicton : « Bois de l'eau et compte dessus ? »

LXVIII. — TARN

Albi. **Sainte-Cécile.** — Dès le porche paraît un marmouset du sexe féminin, l'allégorie de la *Luxure*, qui présente sa mamelle allumeuse, au plus offrant chérisseur (fig. 524).



Fig. 524.

Les statues et bas-reliefs du portail ont été affreusement mutilés par le marteau du vandalisme huguenot. Ils étaient très remarquables par la beauté de l'exécution et l'originalité des détails. Le comique s'y alliait au sérieux, le profane au sacré, assure le *Bulletin monumental :* « On trouvera sur ce sujet des détails fort piquants, dans un manuscrit de 1684, déposé à la Bibliothèque d'Albi, *Description naïve de Sainte-Cécile* [1].

A la voûte de la neuvième travée, en partant du clocher, une *Charité*, datant du XVIe siècle, porte un vêtement de religieuse, une couronne de reine et donne libéralement ses seins à deux petits abandonnés.

Chapelle de la Sainte-Croix. Grande machine bariolée, fresque monstre de 15 mètres de hauteur sur 16 de large ; c'est le *Jugement universel*, exécuté sur les ordres du cardinal Jouffroy. La partie centrale fut mutilée en 1700, pour placer des orgues, soutenues par des Termes à gaine flottante.

En haut, défilé des prévenus (fig. 525), conduits au tribunal de la Cour sans appel, par un ange à trompette ; ils ont tous, ouvert sur la poitrine, le grand livre de leur vie [2]. La pesée des âmes est confiée au comptable saint Michel, successeur, en *psycostasie*, de l'Anubis égyptien. « Tous ces personnages sont nus, dit Chapuy, et le pinceau n'a déguisé aucune forme, n'a même négligé aucun

1. Ce manuscrit a disparu, mais la copie en a été publiée par M. Eugène Dauriac, chez Jouaust, en 1867, sous le titre : *Description naïve et sensible de la fameuse église Sainte-Cécile d'Albi.* Le faut-il dire ? nous n'y avons rien trouvé de « piquant » que le titre.

2. Dans la vision du soldat Er l'Arménien, racontée par Plotin, les bons allaient à droite du Rédempteur, avec un écriteau sur la poitrine ; les mauvais, à gauche, et portaient l'écriteau sur le dos.

★

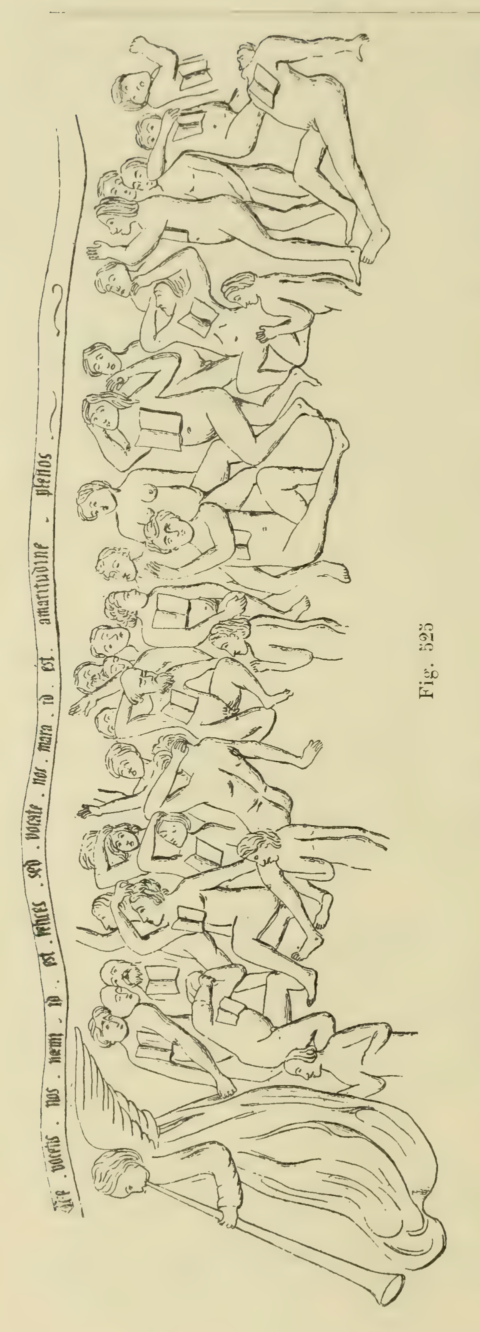


Fig. 525

détail ». Ce drame humanitaire est, en effet, le triomphe de la nudité, car tous les personnages figurés, sauf l'ange, sont dévêtus. Rien de plus naturel que de couvrir le nu de la muraille par du nu, *in nudo pariete pingere*.

A chaque tourment correspond un cartouche qui en donne la description :

« S'ensuivent les penes des dampnes selon les sept peches mortels en dessus pinctes. »

LA PEINE DES ORGUEILLEUS ET ORGUEILLEUSES.

LES ORGUEILLEUS ET ORGUEILLEUSES SONT PENDUS SUR DES ROUES SITUEES EN UNE MONTAIGNE EN MANIERE DE MOLINS CONTINUELLEMENT EN GRANDE IMPETUOSITE TORNANS.

LA PEINE DES ENVIEUX ET ENVIEUSES (fig. 526).

LES ENVIEUX ET ENVIEUSES SONT EN UNG FLEUVE CONGELE, PLONGES JUSQUES AU NOMBRIL ET PAR DESSUS LES FRAPPE UNG VENT MOULT FROIT ET QUANT VEULENT ICELLUY VENT EVITER SE PLONGENT DANS LADICTE GLACE.

LA PEINE DES YREUS ET YREUSES.

LES YREUS ET LES YREUSES SONT EN UNE CAVE OBSCURE PLEINE D'ESTAUX ET DE BOTICQUES ET BANCS COME EN UNE BOCHERIE ESQUIELE SONT DEMONS ARMES DE COSTEAUX TRANCHANS POUR LES PUNIR DE LEUR FELONIE.

LA PEINE DES AVARICIEUS ET AVARICIEUSES.

LES AVARICIEUS ET AVARICIEUSES SONT EN UNG LIEU PLEIN DE GRANDES CHAUDIERES PLEINES DE DIVERS METAULS FONDUS ET BOULIIANS DU FEU D'ENFER, ET AU DEDANS DES DICTES CHAUDIERES SONT PLONGES LES AVARICIEUS ET AVARICIEUSES POUR LES SAOULER DE LEUR AVARICE.

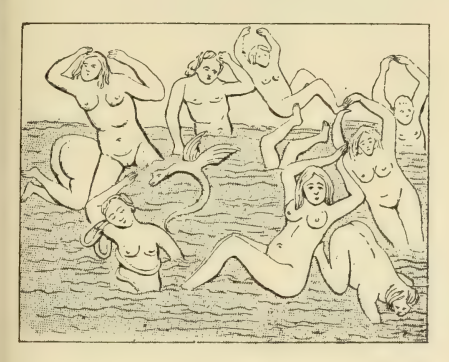


Fig. 526.

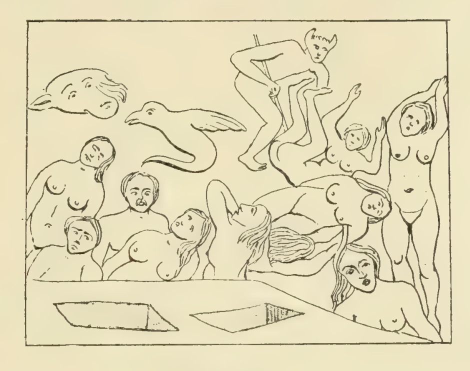


Fig. 527.

LA PEINE DES GLOTONS ET GLOTES.

LES GLOTONS ET GLOTES SONT EN UNE VALLEE OU A UNG FLEUVE ORT ET PUANT AU RIVAIGE DUQUIEL A TABLES GARNIES DE TOUALLES TRES ORDES ET DESHONETES OU LES GLOTONS ET GLOTES SONT REPUS DE CRAPAULS ET ABREUVES DE LEAUE PUANCTE DUDICT FLEUVE.

LA PEINE DES LUXURIEUS ET LUXURIEUSES (fig. 527).

LES LUXURIEUS ET LUXURIEUSES SONT EN UNE CHAMPAIGNE PLEINE DE PUYS PROFONDS PLEINS DE FEU ET DE SOULFRE GECTANS FUMEES HORRIBLES ET PUANTES ESQUIELLES LES LUXURIEUS ET LUXURIEUSES SONT LOGES POUR EN ESCHAUFFER DU TOUT LEUR PUANTE LUXURE.

LA PEINE DES PIGRES ET PIGRESSES.

LES PIGRES ET PIGRESSES SONT EN UNG LIEU DENFER ESQVIEL A GRANDE QUANTITE DE SERPENS GROS ET MENUS POUR TORMENTER ET NAURER DE MORSEURES ET NAUREURES LES DICTS PIGRES ET PIGRESSES.

Lescure. — Portail. Sur un chapiteau est tracée une scène licencieuse : tandis qu'un homme s'entretient avec une femme, un diable couronné lui en présente une autre, dépouillée de ses vêtements. L'abbé Drosnier reconnaît là un symbole des tentations mauvaises et des désirs adultères. On y peut voir aussi une satire contre certains souverains qui, comme Henri VIII d'Angleterre, usaient et abusaient du divorce.

LXIX. — TARN-ET-GARONNE

Moissac. **Saint-Pierre.** — Portail méridional. Le *Tourment des Luxurieux* (fig. 528), hardiment taillé dans la pierre, provoque un frisson d'horreur et donne la chair de poule. Une pécheresse nue,

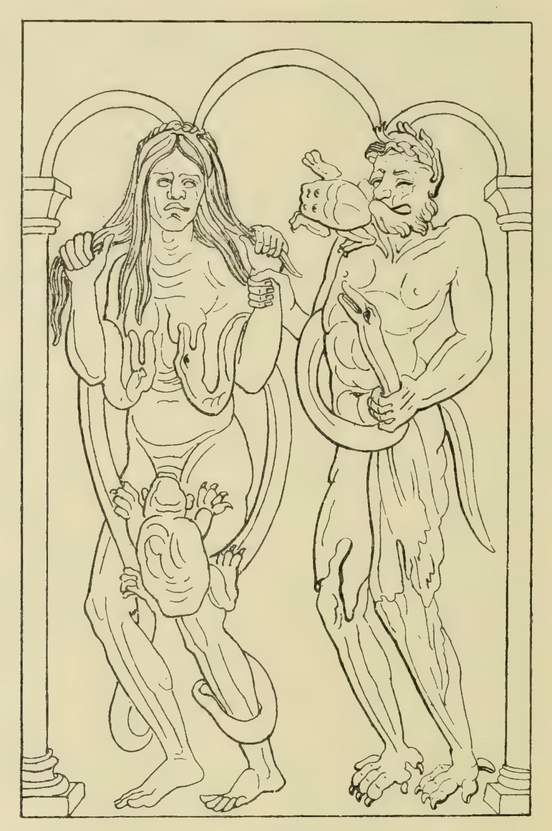


Fig. 528.

au corps décharné, dont un énorme crapaud et des serpents dévorent les organes génitaux et les mamelles flétries, s'arrache les cheveux, de souffrance et de désespoir.

. . . . Femmes libertines,
Changez vos fleurs en pleurs, vos roses en épines.

Auprès de l'impudique, un abominable démon tient en réserve plusieurs de ces animaux immondes, prêts à s'élancer sur la malheureuse suppliciée.

Au-dessus et en regard de ce tableau fantastique figurent d'autres diableries, non moins pittoresques et saisissantes, qui contribuent à animer la *Parabole du Mauvais riche* ou la pu-

Fig. 529.



Fig. 530.

nition de l'*Avarice* (fig. 529). Impudicité et Avarice, deux péchés dont saint Paul défendait aux Ephésiens même de prononcer le nom : *Omnis immunditia aut avaritia, nec nominetur in vobis.*

Le bas-relief voisin, la *Visitation* (fig. 530), nous offre plusieurs particularités iconographiques d'un autre ordre. Pour M. Ernest Rupin, la Vierge serait à notre gauche et viendrait annoncer à sa cousine Elisabeth la grande nouvelle.

Comme toutes les femmes, elle sait que les seins subissent pendant la grossesse des modifications qui les préparent aux fonctions de l'allaitement. Pour faire part du bonheur qui lui est arrivé, elle lève une main, tout en soulevant la guimpe qui lui cache le sein gauche ; elle le met légèrement à découvert pour qu'Elisabeth puisse constater l'état dans lequel elle se trouve, en voyant que les glandes mammaires ont commencé à se tuméfier. Elisabeth a tout de suite compris, elle lève la main droite...

Nous voyons la scène d'une façon inverse. La Vierge serait à notre droite, dans l'attitude d'une personne qui rend une visite : elle *salue*[1] sa cousine en inclinant la tête et en levant la main droite. Marie ne peut manifester son étonnement de voir Elisabeth dans une position intéressante, puisqu'elle avait été prévenue par l'ange de cet état de grossesse avancée : *Et hic menses sextus est illi.* Celle des deux qui doit être surprise, et de la visite et de la nouvelle, c'est Elisabeth ; elle manifeste nettement ce sentiment[2], en levant la tête et « une main », la droite. La gauche est-elle réellement occupée à écarter la guimpe pour découvrir son sein nu ? C'est possible. Mais Elisabeth est chez elle, occupée vraisemblablement à sa toilette au moment de la visite imprévue ; elle se hâte d'ajuster sa guimpe. Il se pourrait que le sein ne fût pas à nu et accusât sa saillie sous le corsage collant, pour exprimer l'état de grossesse avancée. Ce à quoi ne pouvait prétendre le sein de Marie, laquelle venait seulement d'être « obombrée » par le céleste tourtereau. De plus, le corps de Marie est plus fluet, ses vêtements dessinent les mêmes plis entre les cuisses qu'à l'*Annonciation* voisine, tandis que ces plis n'existent pas du côté d'Elisabeth, ce qui semblerait indiquer que son ventre, quoique plat relativement, est plus développé que celui de Marie ; enfin, la Vierge, d'après nous, porte le même collier de perles sur les deux tableaux lapidaires.

LXX. — VAR

La Sainte-Baume. — La montagne et la grotte de ce nom se

1. Luc, I, 40. Etant entrée dans la maison de Zacharie, elle *salua* Elisabeth.
41. Et aussitôt qu'Elisabeth eût entendu la *salutation* de Marie, le petit enfant tressaillit dans son sein. (Les mouvements du petit Jean étaient en retard de un mois et demi sur la règle).
2. 43. Elisabeth est *surprise*, et d'où vient que la mère de mon Seigneur vienne me *visiter?*

trouvent à deux heures de Saint-Maximin, entre Aix et Toulon. C'est dans cette caverne qu'une légende complaisante fait vivre Marie-Madeleine pendant 32 années.

> Prenant, avec plaisir, dans l'ardeur qui la brûle
> Le fouet pour discipline et la croix pour férule[1].

Or, la sainte n'est jamais venue en France et a subi le martyre à Ephèse. Nous avons signalé à Moulins un vitrail qui perpétue le souvenir de ce pieux mensonge provençal, que le crédule saint François de Sale accepte et donne pour véridique.

Revenons à la sacrée grotte, en mettant à contribution les détails fournis par Chaix :

> Aujourd'hui une statue de marbre, à demi couchée, dans l'attitude de la componction et appuyée sur son bras droit, près d'un crâne et d'une croix, occupe ce réduit, protégé par une barrière qui ne s'ouvre qu'aux fidèles déchaussés. Cette statue, ouvrage de Houdon, enlevée au tombeau de Valbelle à Montrieux, a remplacé la statue primitive (1618).

Le mont Pilon, que la sainte extatique gravissait sept fois par jour, pour effectuer ses ascensions, sans le moindre aéroplane, est situé sur la montagne de la Sainte-Baume, à quatre-vingts mètres de la grotte, où la demi-vierge noyait, dans « l'eau de la resipiscence » tous les feux impurs de son âme. Il existe sur le Pilon un monument du XIIIe siècle consacré à Marie-Madeleine. Au sommet d'un pilier octogone, elle est représentée au naturel, emportée par quatre anges.

SAINT-MAXIMIN. — C'est le temple de la Vénus chrétienne, Marie-Madeleine, dont on montre le chef chevelu. Elle y est représentée sous toutes les formes dans plusieurs toiles : *Noli me tangere*, copie

1. Cette prose rimée est tirée de la *Madelaine au désert de la sainte Baume*, poème chrétien et « spirituel » — c'est l'auteur, le père Pierre de S. Louis, qui l'assure. Ce carme lyrique y chante « une dame de marque, la grande pénitente, la plus amoureuse entre toutes les femmes » qui « le tint en travail »,

> Pendant neuf fois neuf mois, portée en mon cerveau.

Nous y relevons un vers amusant, à écho : la pieuse naïade, submergée par le torrent de ses larmes, « se fond et se confond » aux pieds du Crucifix et se demande :

> Qui fut cause des maux qui me sont sur*venus* ?

Vénus, répond l'Echo.

d'après une des tapisseries de Raphaël ; *Sainte-Madeleine à la Sainte-Baume ; Sainte Madeleine repentante renonce à toutes les vanités de la vie*, réplique du tableau de Le Brun (Louvre). Sans compter les peintures murales du XVIIe siècle, en grande partie détruites, qui ornent l'intérieur et l'extérieur de la Chapelle Saint-Sidoine. Nous allions oublier un vitrail qui rappelle encore l'une des ascensions de cette accapareuse.

M. L. Rostan décrit une peinture sur bois (XVIIe siècle) des plus suggestives : *Saint Sébastien*, « entièrement dépouillé de ses vêtements », est attaché à un arbre et transpercé de flèches. « Cette peinture, d'une exécution très inférieure, recouvre la grande figure du XVe siècle qui y était représentée. » L'auteur de la composition primitive aurait été le prieur du couvent des dominicains de Saint-Maximin, André Abellon. Rien d'étonnant que le saint le plus nu de tous figure dans l'église consacrée principalement à la sainte la moins habillée.

Aux stalles, statuettes des Vertus cardinales et théologales, dont la *Foi* qui

> ... vient couver l'œuf qu'on a vu l'Erreur pondre,

et la *Charité*, sous les traits d'une jeune beauté allaitant un enfant qu'elle presse dans ses bras.

La *Tempérance* devrait écraser une coupe sous son pied, mais elle en tient une à la main, comme le ferait l'*Ivresse*.

Sur un médaillon, le dominicain Vincent Funel, du couvent de Saint-Maximin, a sculpté l'écusson symbolique des religieux de son ordre : un chien qui porte dans sa gueule un flambeau et roule dans ses pattes le globe terrestre. Allusion au rêve prophétique fait par la mère de saint Dominique, pendant sa grossesse. Cette image était l'emblème de ce pourvoyeur bancal et féroce de l'Inquisition, l'émule des Torquemada et des Ximenès, d'exécrable mémoire.

Est-ce pour se placer sous la protection de cette sainte fornicatrice que les comtesses de Provence se faisaient porter à BRIGNOLES, à l'époque de leurs couches ; d'où le surnom de *Ville des enfants* donné à cette sous-préfecture du Var ?

LXXI. — VAUCLUSE

Avignon. **1° Saint-Pierre.** — Au-dessus du confessionnal, une toile de G. Grève, la *Sainte Famille*, *sainte Agathe et sainte Marguerite*. Celle-ci, la protectrice des femmes en couches parce qu'elle est sortie saine et sauve des flancs du dragon qui l'avait happée, reçoit une couronne offerte par Jésus ; sainte Agathe prend, d'une main, la palme du martyre, offerte par la Vierge, et, de l'autre, porte ses seins sur un plat.

Sacristie. Une des nervures de la voûte se termine par un monstre jouant de la vielle.

2° Cordeliers [1].

3° Célestins. — Dans une salle de ce monastère, le président Charles de Brosses a vu un tableau peint « en détrempe », par le bon roi René d'Anjou, fondateur des Célestins. Il représentait la maîtresse du roi quelques jours après sa mort. Celui-ci, pour la peindre, avait fait ouvrir son tombeau. « C'est, dit de Brosses, un grand squelette debout, coiffé à l'antique, à moitié couvert de son suaire, dont les vers rongent le corps défiguré d'une manière affreuse. » Nous connaissons déjà plusieurs exemples de ces peintures macabres, plutôt propres à éteindre qu'à entretenir la passion.

Carpentras. **Chapelle de l'Hôtel-Dieu.** — Le sarcophage du tombeau de Mgr d'Inguimbert porte la *Science*, debout, et la *Charité*, assise, celle-ci donne le sein à un orphelin, selon son habitude.

Cadenet. — Les fonts baptimaux, où Felicien David fut fait chrétien, sont constitués par une vasque antique, en marbre blanc, ornée de plusieurs figures profanes ; on y distingue entre autres personnages, d'après M. G. Courtet, *Ariane abandonnée* ou une bacchante.

1. Epitaphe, composée par François Ier, pour la belle Laure de Noves, et gravée sur le tombeau que ce roi avait fait ériger dans l'église des Cordeliers :

En petit lieu comprins vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée,
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'amant de l'aimée.

O gentille Aure, étant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant ?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

LXXII. — VENDÉE

Angles. — Au sommet du pignon de la façade, un ours porte la croix sur son dos. On appelle cette étrange figure allégorique « la Bête qui mange la beauté des filles d'Angles », d'après une légende locale à laquelle elle a donné lieu.

La Pommeraie-sur-Sèvre. — Mgr Barbier de Montault a publié, en 1888, une étude sur une fresque importante de l'église de cette commune, traitant des *Sept péchés capitaux*, Luxure comprise.

Les Fontenelles. — Sur la corniche extérieure de l'église en ruines, on distinguait naguère la silhouette d'un majestueux phallus.

Saint-Florent. — « La blessure mortelle du marquis de Bonchamps, dit Stendhal, a permis à David de le représenter à demi nu, sur son tombeau. »

Benet. — Chapiteau roman historié de deux néréides tenant chacune un poisson.

Fontenay-le-Comte. **Abbaye**[1].

1. Rabelais passa quelque temps dans ce couvent; l'éternel railleur fut obligé de le quitter après un tour ou mieux « une niche » de sa sorte. Le jour de la fête de l'Abbaye, on accourait de tous côtés aux pieds de la statue de *Saint François*, placée dans une chapelle sombre. Rabelais ne s'avisa-t-il pas, à la faveur de cette obscurité relative, de dénicher le saint et de prendre sa place. Mais il ne put longtemps jouer son rôle ni tenir son sérieux ; malgré lui, il esquissa quelques mouvements intempestifs... qui firent crier au miracle les naïfs adorateurs. Un de ses collègues, plus avisé, s'aperçut de la supercherie, dénicha, à son tour, l'imposteur. Rabelais fut « saisi, dépouillé de ses habits, et tous les frères, armés de leurs cordons à nœuds, le fouettèrent jusqu'au sang ». Puis il fut jeté dans l'*in pace*, d'où le tira l'intervention du savant Tiraqueau. A la suite de ce sacrilège, Rabelais passa à l'Abbaye de Saint-Benoît, sise à trois kilomètres de Poitiers, dont la magnifique église gothique, devenue paroissiale, était flanquée de cinq clochers, portant quatre cents cloches et faisait de Saint-Benoît « la ville sonnante » par excellence.

LXXIII. — VIENNE

Poitiers. 1° **Cathédrale Saint-Pierre**[1]. — Une des niches des voussures abrite un singulier bas-relief : le Père Joseph, l'Eminence grise, tient une branche de lis, d'où s'échappe un petit Jésus. Le symbole ne manque pas de grâce, mais cette gestation hétéroclite éveille l'idée du vilain nom donné par les anciens au pistil de cette fleur. En sus, on se demande pourquoi les symbolistes ont choisi pour emblème de la pureté, et non de la fécondité, une fleur — présentée par l'archange Gabriel à Marie — qui porte six étamines ou organes mâles ?

M. Ch. de Chergé insiste sur le bon goût des sculptures variées qui décorent la corbeille des chapiteaux, dans les bas-côtés, et sur les mille formes singulières imposées aux modillons par le symbolisme religieux ou, souvent aussi, par le caprice de l'imagier. « Il faut bien se garder, ajoute-t-il, de voir avec les yeux de ces ultras qui se chargeraient de trouver des intentions symboliques jusque dans une toile d'araignée et qui seraient de force à écrire des volumes pour le prouver. »

Sous le tailloir de l'un de ces chapiteaux, deux serpents déchirent la gorge d'une chimère à tête humaine, et, au pendentif de l'une des miséricordes du chœur, la *Séduction*, sous forme d'une néréide, se mire et s'admire dans un miroir, qu'elle tient d'une main, tandis que, de l'autre, elle relève élégamment l'extrémité de sa queue, comme une jupe. Ces « sirènes », vous le savez, abondent dans le Poitou et sont considérées comme autant de représentations de la fée Mélusine, l'aïeule légendaire et la protectrice de la maison de Lusignan. Le grave lexicographe Marie-Nicolas Bouillet trace ainsi le portrait de cet être fantastique : « Magicienne célèbre qui était, dit-on, changée tous les samedis en serpent. Son mari l'ayant aperçue dans sa métamorphose, l'enferma dans un souterrain de son château de Lusignan. ELLE Y DOIT VIVRE ENCORE ! (*sic*). »

1. Une flèche s'élevait majestueusement au-dessus de la nef et contenait de petites cloches qui étaient mises en branle, seulement quand « il advenoit tems de tonnerre ». Or, cette flèche fut précisément atteinte et endommagée par la foudre, en 1713, puis démolie quelques années après. Un paratonnerre, en dépit de « la faillite de la science », eût été plus efficace que l'airain sacré.

L'abbé Auber, dans sa monographie de cet édifice, signale quelques *obscena* dont il ne donne pas les détails.

2° **Notre-Dame-la-Grande.** — Un des bas-reliefs de la façade a trait à un miracle attribué à saint Nicolas, évêque de Myre, le premier patron de l'église. Trois jeunes clercs, se rendant à Athènes, s'arrêtèrent dans une hôtellerie pour y passer la nuit. Pendant leur sommeil, l'aubergiste les égorgea, découpa leurs membres, les sala et les mélangea avec du poisson. Nicolas vint à passer au même lieu ; on lui servit, en guise de poisson, la chair des malheureux écoliers ; il s'en aperçut et le tavernier scélérat avoua son crime. Les trois jeunes gens, rappelés à la vie, après une prière du saint, se dressèrent soudain et sautèrent hors du charnier. C'est cette résurrection miraculeuse que rappellent les trois jeunes gens nus, sculptés sur la façade de l'édifice.

Un autre miracle ravit à saint Nicolas le patronage de son église qui passa à « la reine des cieux ». Voici en quelle circonstance :

Epris d'une vive passion pour une femme de mauvaise vie, un jeune « nepveu de l'abbé de ladite église » mourut auprès d'elle de douleur et de repentir. Son corps fut enseveli, sans prières, en terre profane. Peu de jours après, un beau rosier couvert de fleurs s'éleva sur sa tombe et causa une surprise et une admiration générales. On s'empressa d'exhumer le cadavre et on lui trouva dans la bouche un petit billet portant le nom de *Marie*.

On lui rendit alors les honneurs funèbres dus aux bons chrétiens, et il eut une sépulture plus convenable.

Une colonnette placée en dehors du chœur, du côté droit, en entrant, porte un écusson représentant un cœur d'où s'échappe un arbrisseau fleuri. Cette petite colonne s'élève, dit-on, sur la tombe de ce martyr d'amour et de repentir. Les femmes, toujours si compatissantes pour les tendres erreurs, manquent rarement de baiser avec dévotion ce cœur, emblème de foi et de constance. C'est en souvenir de ce miracle accompli par la Vierge, que l'église lui fut définitivement consacrée.

Chapelle Sainte-Anne. Un *Arbre de Jessé*, dû à l'habile ciseau du P. Besny, existait autrefois dans l'**Abbaye de la Trinité**, où il avait été figuré en mémoire de Marie d'Amboise, abbesse de la Trinité,

morte le 8 février 1537. Le sculpteur, quoique religieux, a observé l'esthétique libertine de la Renaissance et a, d'après M. Ch. de Chergé, « exagéré les détails anatomiques » ; autrement dit, les saillies charnelles des deux sexes [1].

Par contre, dans la fresque antique décorant la voûte du maître-autel, recouverte, jusqu'en 1852, d'un épais badigeon, on voit un grand nombre d'âmes suppliantes sous la forme de figures nues, mais asexuées.

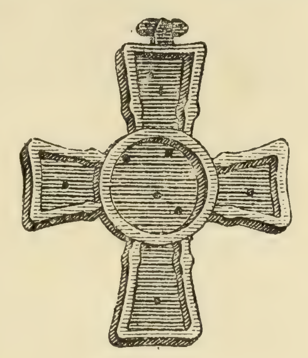


Fig. 531.

3° **Sainte-Radégonde** [2]. — Les modillons de la corniche qui court autour de l'église et au-dessous des fenêtres sont sculptés de figures humaines ou animales dont plusieurs, assure Millin, sont fort curieuses :

Du côté de la porte d'entrée, le dernier modillon, à droite du specta-

1. Dans la première moitié du XVI[e] siècle, le nu artistique et humain fut l'élément décoratif par excellence ; aussi vit-on défiler au milieu du cortège de Charles-Quint, à son entrée à Anvers, une troupe de « pucelettes » vêtues de leur peau satinée et, parmi les réjouissances qui célébrèrent l'entrée de Henri II à Blois, « des courtisans conduire à travers la ville des bœufs sur lesquels il y avait des femmes entièrement nues ». Voilez-vous la face, adeptes de Tartuffe !

2. La patronne de Poitiers était une reine de France, ni plus ni moins, l'épouse honoraire de Clotaire. Un jour, pour échapper aux désirs de celui-ci, elle se sauva dans un champ qu'un laboureur ensemençait ; aussitôt le blé poussa à hauteur de femme et la déroba aux yeux de son ardent mari. C'est en raison de l'ancienne qualité royale de la sainte que la superstitieuse Anne d'Autriche, toujours en quête d'intervention du ciel dans ses affaires privées, s'adressa à l'intercession de Radégonde pour guérir son fils, Louis XIV. En témoignage de reconnaissance, après la guérison obtenue, une lampe d'argent devait brûler à perpétuité dans la crypte de l'église, devant l'autel de la sainte doctoresse.

Le roi soleil voua son premier Dauphin à la même nimbée ; il fit don à l'église d'un poupon en vermeil, de grandeur naturelle, qui fut placé dans une niche, creusée à l'intérieur d'un pilier, à droite du sanctuaire. Du côté opposé figurait, comme ex-voto, un tableau offert par la princesse de Conti, lors de la naissance de son fils. La princesse était représentée plaçant son enfant sous la protection de la sainte.

Les religieuses de Sainte-Croix possèdent une croix de fer, que sainte Radégonde faisait rougir au feu et appliquait, par mortification, sur son squelette plutôt que sur sa chair, amaigrie par les macérations et les jeûnes excessifs. Nous en empruntons le dessin et la description à l'auteur qui nous a fourni la plupart de nos documents sur la capitale du Poitou. Cette croix (fig. 531), de folie plutôt que de sagesse, a quatre branches et mesure environ douze centimètres de hauteur. Elle est percée de trous inégaux qui servaient vraisemblablement à fixer des pointes destinées à pénétrer dans les chairs.

teur qui vient du côté du chœur, représente un homme accroupi qui montre le derrière à l'assemblée des fidèles, et il met même la main sur ses fesses, pour qu'on ne se trompe pas sur son intention. La septième de la même rangée de gauche à droite, en venant de l'autel vers la porte, représente un homme accroupi comme pour faire des saletés dans l'église.

Millin signale un troisième sans-culotte accroupi sur l'un des modillons, dans la rangée gauche en venant du chœur, qui, comme ses voisins, « montre des choses que partout on doit cacher ».

Le même auteur décrit au portail un singe, qui fait peut-être double emploi avec celui de Saint-Hilaire, de la variété dite des Onan-outangs : « figuré dans l'attitude de commettre, de la manière la plus lascive, l'action qui attira sur Onan la punition du ciel ».

Dans la crypte, le tombeau de sainte Radégonde, éclairé par une forêt de cierges, opère des cures merveilleuses, comme le témoignent « les mamelles, les bras, les pieds, les petits enfans de cire » qui y sont suspendus.

A la chapelle du *Pas de Dieu*, la même sainte, couverte d'un voile noir, à la mode milanaise, est agenouillée devant le Christ debout et qui « montre son front avec le doigt » : *Je sais tout !*

4° **Les Augustins**. — D'après M. Ch. de Chergé, la chaire à prêcher reposait sur les épaules d'un Samson colossal et nu que, par malice, on attribuait comme directeur de conscience à ceux qui ne confiaient cette direction à personne. « C'est un pénitent du père Samson aux Augustins », signifiait un indévot qui se « dirige » lui-même.

5° **Saint-Simplicien**[1].

6° **Saint-Hilaire**. — En mai, 1843, M. de La Liborlière a donné la description d'un *obscenum*, sculpté sur un chapiteau de la nef ; mais cette curiosité archéologique a disparu, depuis, sous les coups

1. Cette église, démolie, était l'objet d'un pèlerinage mystico-pathologique. Le saint avait été décapité dans un pré voisin et sa forte tête y avait creusé un trou. Le jour de la fête du saint, les migraineux et tous les pèlerins atteints d'affections cérébrales, aliénation comprise, venaient « mettre la tête au trou ». En réalité, nous avons encore ici un exemple de l'application de la médecine des signatures. Simplicien, en vertu de son nom, devait guérir les simples d'esprit, auxquels le paradis est réservé.

d'un marteau effarouché et discret. Nul ne sait ce qu'elle est devenue. Il s'agit sans doute de la figure grotesque dont parle Millin : « On y voyoit, entre autres, dit-il, un singe commettant le même crime qui causa la mort d'Onan. »

Au Musée des Antiquités de l'Ouest (nos 1 à 4), il reste, d'un ancien tombeau provenant de cette église, un fragment, en « calcaire fétide », sur lequel sont figurées des chèvres qui broûtent. Le moindre frottement dégage de l'hydrogène sulfuré, dont l'odeur a fait donner à ces débris le nom de « pierre puante ».

Selon les anciens *Guides*, écrit M. Ch. de Chergé, ce tombeau avait contenu les restes d'un grand coupable, d'un trois fois réprouvé ; et, lorsque le démon le quitta pour courir à d'autres victimes, sur la tombe même il fit...

Ce qu'il fit, le latin oserait vous le dire ;
Moins *brave*, le français s'y refuse tout net ;
Mais, entre nous, sachez — et cela doit suffire
Pour aider votre flair — que le mot rime en... ET.

7° **Abbaye de Sainte-Croix** ou les **Hospitalières**. — D'un mausolée en marbre, consacré à une abbesse de la famille de Montaut-Navaille, il ne reste qu'un fragment qui sert, paraît-il, de table de dissection à l'Ecole de médecine. *Ex morte mors et non vita*[1].

8° **Montierneuf** ou **Moustier neuf**[2]. — 9° **Rue Neuve**[3].

1. Cette abbaye possédait, comme tant d'autres, un morceau de la croix du Sauveur, précieuse relique qui était portée aux *Rogations* par le clergé de Sainte-Radégonde.

C'était au chanoine le plus récemment nommé qu'était attribué l'honneur de le porter, et, pour ce fait, il était obligé d'avoir les jambes et les pieds nus pendant toute la durée de la procession ; seulement, dans les églises où s'arrêtait le cortège, on lui présentait des pantoufles, et, par une sorte de compensation pleinement justifiée, en rentrant à l'abbaye pour y mettre son précieux dépôt, il recevait des religieuses une paire de bas de soie noire.

2. Parmi les officiers séculiers, figurait le barbier qui, à certaines époques de l'année, pratiquait sur les religieux une saignée préventive contre la concupiscence. Il devait ainsi « affaiblir le moine », *minuere monacum*.

3. S'élève une petite pyramide dont la base contient un bas-relief mutilé, où l'on distingue encore un évêque, un enfant et un baquet. Ce monument fut élevé en souvenir d'un miracle opéré par l'évêque saint Hilaire. Nous laissons la parole à un ancien annaliste du Poitou, Bouchet.

« Le lendemain, ou deux jours après, saint Hilaire alla visiter les églises de la cité, et, en allant par les rues, estoit suiuy de tant de peuple, qu'à peine on le pouvoit voir, car il n'alloit sur mulle ne cheual.

« Et une femme, qui lors demeuroit en vne maison, à présent assise deuant les

Saint-Savin. — La seule église romane qui ait conservé les fresques murales dont elle est entièrement parée. Partout ailleurs, les peintures analogues qui avaient échappé aux fureurs iconoclastes des parpaillots et au vandalisme des carmagnoles ont disparu sous un badigeon monochrome, couleur ventre de biche ou cuisse de nymphe émue.

Narthex. Seconde travée, rangée supérieure. La *Création du ciel et de la terre* offre une particularité qui a fort embarrassé Prosper Mérimée, dans sa *Notice* sur les peintures de cette église (1845). Les deux figures nues d'Adam et d'Eve, de la composition centrale (fig. 523) « ont l'une et l'autre une barbe naissante au menton » ; Mérimée attribue cette singularité à un « repentir » du peintre, dont une retouche à la détrempe aurait été effacée par le temps. Ayant d'abord placé Adam à la gauche de l'Eternel, l'artiste aurait voulu le mettre en lieu plus honorable et aurait fait alors de sa première figure, non plus Adam, mais sa compagne. En vérité, l'explication n'est pas là. Si Mérimée avait étudié plus attentivement ce tableau, il aurait constaté que, là encore, suivant l'habitude des imagiers, plusieurs faits distincts se confondaient faute d'espace et empiétaient les uns sur les autres.

Nous voyons, de gauche à droite, un premier groupe, non reproduit sur notre figure, le Père Eternel crée Adam du limon de la terre ; second groupe (fig. 532), le Créateur anime Adam et lui souhaite la bienvenue, en lui prenant le menton ; troisième groupe, nos premiers parents sont aux pieds de l'arbre de la science du Bien

grands Escolles, et maison commune des Seigneurs de la Ville, sçachant qu'il passoit deuant sadittc maison, ainsi qu'elle baignoit vn sien petit enfant de laict, le laissa en la baignouëre, par l'ardent désir qu'elle auoit de voir S. Hilaire.

« Et au retour, qui fut incontinent, trouua son enfant noyé et mort.

« Quoy voyant s'escria à haute voix, en disant : « Ha ! mon Dieu ! faut-il que je perde mon enfant pour auoir faict un bien ! » Et en vne rage de deüil print son fils mort entre ses bras, couuert d'un petit linge, et le porta après S. Hilaire, auquel, ainsi qu'il arriuoit à son logis, déclara le cas et accident, le priant en grande foy et espérance qu'il priast Dieu que son enfant receust la vie.

« Sainct Hilaire, voyant la douleur de la pauure mère, qui n'auoit que cet enfant et sa très-grande foy, et aussi que l'enfant estoit mort pour la grande affection que la mère auoit eue de le voir, se mit en oraison, où il fut assez longuement en pleurs et larmes, prosterné contre terre.

«Et luy, qui estoit d'ancien aage, ne se leva jamais que Dieu n'eust, à sa prière, l'enfant ressuscité, lequel il bailla à sa mère tout vif, et prenant le laict de sa mammelle deuant tout le peuple, dont chacun par esbahissement rendit grâces à Dieu et à sainct Hilaire. »

et du Mal. Adam tourne le dos au serpent tentateur qui, debout sur sa queue, vient facilement à bout de la gourmandise et de la curiosité d'Eve. De sorte que le groupe du milieu, qui a tant intri-

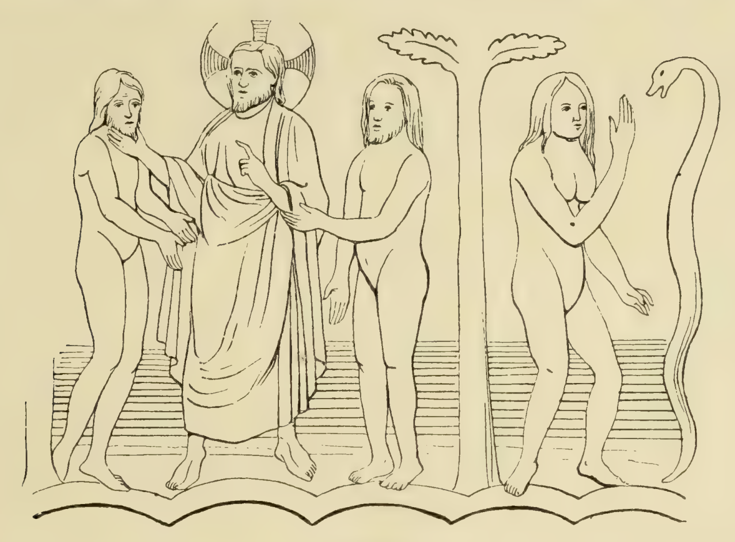


Fig. 532[1].

gué Mérimée, montre le Seigneur entre deux Adam barbus et non entre Adam et Eve barbus. Ce dessin est très chaste : Adam est asexué et privé de nombril, comme sa compagne ; de même, saint Savin, représenté plus loin, prêt à subir son martyre, est dépourvu de la dépression ombilicale ; ce n'est donc pas dans une intention tocologique que l'artiste a supprimé la cicatrice abdominale de nos premiers parents.

Beaucoup moins réservée est une autre fresque de la nef qui traite d'une façon ultra-réaliste l'*Ivresse de Noé* (fig. 533). Le patriarche, contrairement au texte biblique, est couché sur un matelas, recouvert d'un drap bariolé ; son vêtement est écarté par le bas et laisse voir des organes monstrueux. Notre figure n'exagère rien ; elle est calquée fidèlement sur le document officiel. Cham, qui sera maudit pour avoir regardé « la honte de son père », fait au

1. Les figures 523 à 525, 532-534, sont tirées de la *Notice sur les peintures de l'église Saint-Savin*, par M. Prosper Mérimée. Gr. in-fol. Imprimerie Nationale, 1845.

dormeur le geste de mépris italien : il lui montre les cornes, tandis qu'un groupe de femmes (fig. 534), l'épouse de Noé et ses trois brus, assistent en curieuses à cette scène scandaleuse. Quatre siècles plus tard, la *Vergognosa*, de Benozzo Gozzoli, au Campo Santo de Pise, portera la main à ses yeux devant le même spectacle, mais elle écartera les doigts, écarquillera les yeux et tendra le cou pour n'en rien perdre.

On conserve dans cette église de village une autre curiosité non moins étrange : un orgue du moyen âge, dont les pédales mettent en branle la mâchoire inférieure de têtes grimaçantes et fantastiques, peintes, qui tirent la langue aux fidèles.

Fig. 533.



Fig. 534.

Montmorillon. — Deux impudiques, laides et nues, cherchent à détacher de leurs seins, des serpents et des crapauds qui les sucent (fig. 535, 536). Nous ne savons pourquoi dom Martin et d'autres ont vu dans ces châtiments de la *Luxure* et des *Mauvaises Mères* les images de Diane ou d'Isis. N'avons-nous pas maintes fois rencontré l'analogie de ces figures symboliques sur plusieurs portails ? Mais combien l'art d'interpréter les allégories est ondoyant et divers ! Pour dom Martin, les serpents qu'allaite la figure où il voit l'image de la Lune serait le symbole « du renouvellement de cette planète » et établirait que l'octogone de Montmorillon était un temple consacré à la Lune par les Gaulois. Millin, de son côté, admet que la femme qui allaite deux crapauds rappelle les représentations d'Isis allaitant deux crocodiles. Or, les

tableaux de l'*Annonciation* et de la *Visitation*, inconnus au temps de Martin, prouvent l'origine chrétienne de ce temple. Mais le profond Siauve d'Utrecht n'en persiste pas moins à défendre le celticisme de ces allégories et à les grouper dans la représentation d'un mariage ; n'est-ce pas après tout celui de la Vierge et du Saint-Esprit ? Enfin, pour A. Lenoir ces figures symbolisent la Nature heureuse ou malheureuse, le Bien et le Mal. Que de conjectures divagantes pour un sujet si simple !

Fig. 535.

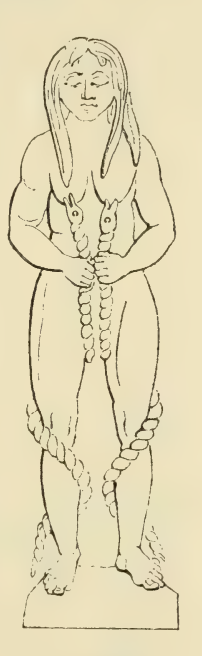
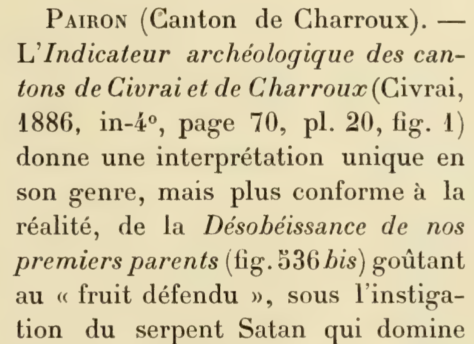


Fig. 536.



PAIRON (Canton de Charroux). — L'*Indicateur archéologique des cantons de Civrai et de Charroux* (Civrai, 1886, in-4°, page 70, pl. 20, fig. 1) donne une interprétation unique en son genre, mais plus conforme à la réalité, de la *Désobéissance de nos premiers parents* (fig. 536 *bis*) goûtant au « fruit défendu », sous l'instigation du serpent Satan qui domine cette scène paradisiaque. Ce bas-relief expressif du XIIIe siècle s'étale sur un chapiteau, en plein chœur de l'église ! D'aussi vives attractions illustrées nous expliquent la ferveur de la foi des fidèles d'antan : ils accouraient en foule au temple qui leur procurait de telles distractions.

LXXIV. — VOSGES

SAINT-DIÉ. **Cathédrale.** — Un chapiteau des piliers de la nef est historié d'une néréide à deux queues (fig. 537) ; représentation allégorique de la *Volupté*, toujours prête à faire le grand écart. Mais son aspect peu attrayant aura de la peine à charmer qui que ce soit. Nous retrouverons la même figure en Suisse, et avec des mamelles hypertrophiées, non atrophiées comme ici, ce qui est un pudique

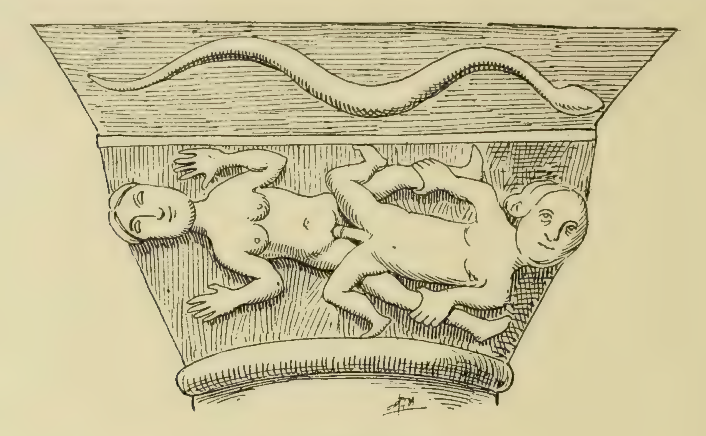


Fig. 536 *bis.*

contresens iconographique : chez les bipèdes, les mamelles féminines sont les principaux agents de la séduction.

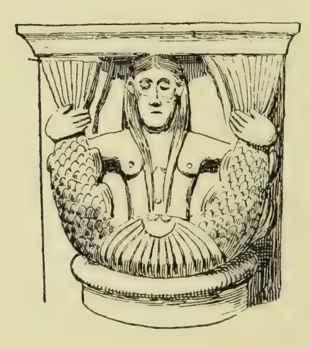


Fig. 537.

Remiremont. **Chapelle de Sainte-Sabine**[1].

Haillinville[2].

Vomécourt[3].

1. Le 29 août de chaque année, les garçons et les filles qui s'étaient fiancés, écoutaient la messe, et, après la cérémonie se rendaient à la fontaine d'épreuve ; elle devait décider de l'innocence des jeunes filles et, par suite, de leur sort conjugal. Les jeunes gens enlevaient adroitement les épingles de leurs préférées et les jetaient dans l'eau fatidique. Les épingles appartenant aux jeunes filles vertueuses devaient surnager. Bien entendu, toutes les candidates au prix de vertu ne se munissaient ce jour solennel que d'épingles légères, spécialement truquées pour la circonstance ; sans quoi, les lois de la pesanteur eussent été fatales à la réputation et au bonheur des plus innocentes.

2. Suivant un ancien usage, l'accouchée choisit une remplaçante pour la représenter au baptême de son fieu et précède la sage-femme portant le nouveau-né, le parrain et la marraine. Malgré le nom de *voite fôme* (sale femme) qu'on donne à la remplaçante, celle-ci est fière de sa charge ; sa démarche est grave, presque solennelle ; elle porte une serviette sur le bras, comme un maître-d'hôtel, et une cruche d'eau à la main, l'image de sa suffisance.

3. Du temps où l'on croyait encore au sabbat, vers 1630, l'un des curés de ce village, Cordet, « faisait la guerre aux mauvaises mœurs, tonnait contre elles du haut de la chaire et chassait sans pitié de son église les hommes et les

MOYENMOUTIER [1]. — NEUFCHATEAU. **Cordeliers** [2].

LXXV. — YONNE

AUXERRE. 1° **Saint-Etienne**. — Portail gauche. Quatre bas-reliefs du soubassement détaillent les péripéties de la parabole de l'*Enfant prodigue;* l'un de ces tableaux (fig. 538) nous le montre dans une étuve malfamée, en compagnie d'une follieuse, « nue comme quand on sort du ventre de sa mère », selon l'expression choisie de Mme de Sévigné, qu'il caresse à pleines mains et embrasse à pleine bouche. A lui les plaisirs, les folles ivresses !



Fig. 538.

Dans le voisinage, une néréide allaite son petit emmailloté et on voit l'*Impureté* (fig. 539), symbolisée par une femme drapée, dont deux dragons dévorent les mamelles.

L'aventure de *David et Bethsabée* se déroule sur le soubassement de la porte centrale et se retrouve, avec variantes, sous des arcades

femmes signalés par leur immoralité ». Une Madeleine éhontée, Cathelinotte, à qui « il ne fut pas pardonné parce qu'elle avait beaucoup aimé », fut expulsée par le sévère sacerdote. Elle se vengea en l'accusant de l'avoir conduite au sabbat. Le malheureux innocent fut soumis à la question, puis brûlé « comme sorcier », en 1632. Voilà une belle erreur judiciaire à l'actif du bras séculier, éclairé par la grâce.

1. En 1572, un tribunal composé « du maire, des échevins et des bonshommes du ban de Moyenmoutier, réunis sous les yeux de l'abbé », condamna un porc à être pendu pour avoir dévoré un enfant ! Rapprochons de cette incroyable sentence l'excommunication lancée contre les rats par l'évêque d'Autun. Chasseneuz, qui devint président au Parlement de Provence, prit la défense des rongeurs. « Il remontra, dit de Thou, que le terme qui leur avoit été donné pour comparoître, étoit trop court, d'autant plus qu'il y avoit pour eux du danger à se mettre en chemin, tous les chats des villages voisins étant aux aguets pour les saisir. »

« Il obtint, ajoute de Saint-Foix, qu'ils seroient cités de nouveau, avec un plus long délai pour comparoir ».

2. A l'époque du sanguinaire duc de Lorraine Charles II, un des seigneurs du lieu, « pour éviter la souillure des vilains », demanda et obtint que son cercueil fût encastré dans le chapiteau d'un des pilastres.

trilobées du soubassement de la porte de droite. Bien que ces bas-reliefs soient horriblement mutilés, on devine encore la silhouette de Mme Urie, le torse nu, assise sur un tertre d'où coule une



Fig. 539. Fig. 540.

source, à côté du roi David, debout, qui lui passe le bras gauche autour du cou et, de l'autre main, lui tripote le sein droit (fig. 540). Le Père Chatenier, dominicain, qui prêchait, vers 1717, à Saint-Germain-l'Auxerrois, rappelait, dans le langage naïf et imagé de l'époque, l'aventure du roi d'Israël : « David était un paresseux qui ne se levait qu'à midi ; Dieu le punit. Il alla sur la terrasse, à peine, éveillé ; de là, il vit une grosse vilaine qui n'était pas couverte : c'était Bethsabée qui s'éloignait. Il alla à elle et fit le péché. » Un siècle avant, le carme Pierre de Saint-Louis, auteur du poème de la *Madelaine au désert*, écrivait que « le cruel David », ce *propre à rien!*

Osa faire ravir celle qui le ravit,

et que Dieu lui pardonna

Son rapt, son adultère et son assassinat.

Transept Sud. Deux consoles où sont sculptés des groupes qui rappellent le péché de *Luxure*. D'abord, une jeune sorcière nue se rend au sabbat sur un bouc (fig. 541) ; puis un galant, coiffé d'un chaperon, prend des privautés avec une dame de qualité ou une

béguine, qui se défend mollement (fig. 542). Wright a relevé une scène analogue sur une miséricorde (fig. 543); mais, ici, la Lucrèce repousse avec énergie les entreprises d'un franc-archer, franc-tireur.

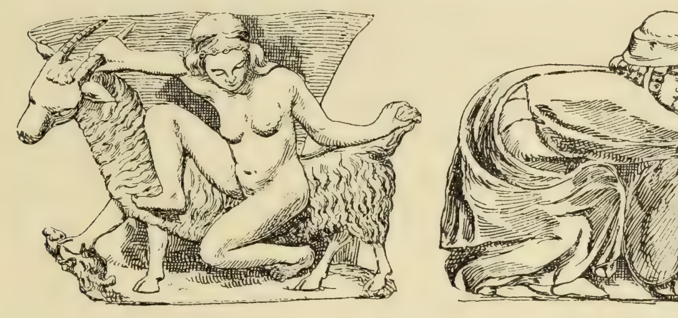


Fig. 541.



Fig. 542.

Ces deux derniers motifs égrillards ont évidemment un air de famille. Celui d'Auxerre a été baptisé par les habitants le *Jeu de la pelote*[1].

A Elis, la *Vénus Pandemos* ou *populaire* était figurée, comme notre sorcière bourguignonne, nue et assise sur un bouc. Par contre, une miniature d'un manuscrit du XIVe siècle (Bibl. nat. MSS. fr. N°7011, 33) donne à la « Lécherie » ou « Luxure » l'apparence d'une dame galante, sévèrement habillée, chevauchant une chèvre et portant au poing l'oiseau de Vénus.



Fig. 543.

Un quatrain accompagne cette gracieuse enluminure :

Ieo aime tant mon chetif corps
Que la fine me donne ieo fors
Il me semble une noble vie
La plésance de lécherie.

Nombreuses sont les représentations de l'*Impureté*, dans cette

1. Il existait autrefois une coutume de jouer à la pelote dans la nef, qui cessa vers 1538.

cathédrale. Sus à l'éternel féminin ! Nous savons qu'elles étaient destinées à faire prendre ce vice en horreur. Devons-nous en conclure que la paillardise était le péché mignon des Auxerrois ou que ces tableaux licencieux accusaient le libertinage ou simplement la fantaisie des clercs chargés de diriger et de surveiller les imagiers ?

Sur un vitrail est peinte la *Dialectique*, sous la figure « de rhétorique » d'une femme entourée d'un serpent, image des ruses et subtilités du sophisme. On a pris à tort cette allégorie pour celle de la *Luxure ;* ce qui explique l'erreur, c'est qu'elle n'a ni les cheveux roulés — l'indice du syllogisme — ni en main, l'hameçon des arguments captieux. A Chartres, les sciences et les lettres sont représentées par de grands hommes de l'antiquité : le mathématicien Pythagore personnifie l'*Arithmétique,* le philosophe Aristote la *Logique,* l'éloquent Cicéron la *Rhétorique*, l'astronome Claude Ptolémée l'*Astronomie.*

Sur une autre verrière se déroulaient les épisodes de la vie de Marie l'Egyptienne, si souvent associée à la pécheresse de Béthanie, autre *Vénus Pandemos* de la mythologie chrétienne. Mais les piques des partisans de « la vache à Collas », en 1562, mutilèrent les panneaux relatant les exploits mondains de l'Egyptienne « folle de son corps » et sa façon économique de payer son voyage maritime[1]. Rappelons en passant que cette pénitente dépourvue de vètements fut choisie pour patronne par les drapiers ! Est-ce en souvenir du manteau que Zosime lui jeta sur les épaules, à leur première entrevue ?

2° **Saint-Pierre.** — Admirable avant-portail de l'abbaye Saint-Père ou Saint-Pierre, qui sert d'entrée à la cour précédant le portail proprement dit de l'ancienne église abbatiale. Ce chef-d'œuvre de la Renaissance est couronné d'un fronton où sont sculptés deux personnages accoudés, dont une femme, SCERES (Cérès), avec son

1. Avant de quitter Saint-Etienne, rappelons que c'est dans cette cathédrale que Saint-Louis épousa, en 1-2-3-4, Marguerite de Provence, et lui passa au doigt l'anneau nuptial, où il avait fait graver l'expression de ses trois amours : DIEU, FRANCE, MARGUERITE, en lui disant : « Hors cet annel il n'est point d'amour. » Le Musée de l'Officialité croit posséder la seule image véritable de Louis IX. Or, Notre-Dame de Paris a la même prétention ; ce serait le personnage agenouillé au-dessus de la *Porte rouge*.

attribut ordinaire, une corne d'abondance, pleine de fruits et d'épis de blé, et un homme, NOCZ (Noé), qui tient, d'une main, une corbeille de raisin, et, de l'autre, s'appuie sur un vase de vin.

Dans une chapelle du fond, une curieuse *Descente de croix*, de



Fig. 544.



Fig. 545[1].

l'école de Rubens : au premier plan, à droite, une femme allaite un enfant. Elle est étendue à terre, la tête appuyée sur les genoux d'une autre femme assise qui pleure à chaudes larmes. Une réminiscence de l'admirable *Elévation de la croix* du maître flamand, qui a placé au premier plan du volet gauche de ce triptyque, les *Saintes femmes éplorées*, une mère mamelue, agénouillée, gavant son nourrisson du contenu de ses robustes appas.

Bas-côtés de la nef, à droite, 6e pilier. Deux personnages tiennent des instruments de musique et figurent le bon et le mauvais génie. Dans un angle, une femme modestement vêtue, paraît être sur ses gardes, tandis que, dans l'angle opposé, une femme nue est au pouvoir d'un démon, « dont les formes lubriques, dit l'abbé Crosnier, indiquent l'*Impureté* ». Ce sont, assure le même auteur, les résultats de la musique profane qui seraient indiqués dans ce groupe.

Chapelle de la Vierge. Une fort belle clé, avec pendentif, représente le signe du *Verseau*, sous la forme d'un jeune homme à peine vêtu, tenant un long vase d'où s'échappe de l'eau (il *verse-eau*) ; nous connaissons le calembour.

SENS. 1° **Saint-Etienne. Cathédrale.** — *Extérieur.* — Les nom-

1. Tirée du *De naturis rerum* de Mandeville et reproduite par Maeterlinck.

breuses sculptures de la façade principale, même les Vertus en opposition aux Vices, ont été toutes mutilées par les pics du fanatisme huguenot ou révolutionnaire. On distingue encore, au-dessous de la *Dialectique*, un type de ces êtres fabuleux, les *Sciopodes* ou *Scinopodes* (fig. 544-545), qui n'avaient qu'un pied, mais gigantesque, avec lequel ils dépassaient le vent et dont ils se servaient, au besoin, en guise de parasol. Le *Sciopode* peut être considéré comme le prototype de l'Anglo-Saxon.

Intérieur. — Les néréides abondent ; nous en avons compté quatre au voisinage du transept. Toutes n'ont pas en mains le miroir et le peigne traditionnels ; l'une se présente de revers, une autre allaite son petit.

L'angle du transept septentrional et de la nef est occupé par un trio de bons compagnons nus, dits les *Trois vignerons*, sans doute en raison du costume primitif de ceux qui, à défaut de pressoir, écrasaient le raisin dans les cuves.

Abside. Chapelle Sainte-Colombe. Tombeau du Dauphin [1], fils de Louis XV et de la Dauphine, Marie-Josephe de Saxe, morte deux ans après son époux. Ce mausolée, des père et mère de Louis XVI, dû au ciseau de Guillaume Coustou, encombra le sanctuaire jusqu'en 1850. Bernardin de Saint-Pierre, le peintre de la nature, jugea sévèrement ce monument pompeux et maniéré, où l'affeterie le dispute à la mignardise du style ; critique que l'on peut adresser à presque toutes les conceptions emphatiques de ce genre :

La première chose qu'on y cherche tout d'abord, c'est la ressemblance du Dauphin et de la Dauphine, à la mémoire desquels le monument a été élevé : il n'y en a pas seulement les médaillons.

On y voit le *Temps* avec sa faux, l'*Hymen* avec des urnes, l'*Amour conjugal* dont la sculpture fait un être distinct de l'*Hymen ;* la *Religion*, l'*Art*, l'*Immortalité;* enfin, toutes les idées rebattues de l'allégorie qui est souvent, pour le dire en passant, le génie de ceux qui n'en ont pas. Pour achever d'en éclaircir le sujet, il y a de longues inscriptions latines, assez étrangères à la mémoire du Prince qui en est l'objet. Voilà, en vérité, un beau monument national !

Des inscriptions latines pour un peuple français et des symboles païens pour une cathédrale.

1. Il avait exprimé le désir d'être enterré dans le diocèse où il mourrait ; or, il décéda à Fontainebleau, qui fait partie du diocèse de Sens.

La *Religion* est entièrement drapée ; sa voisine, l'*Immortalité*, qui tient la balance de la *Justice*, exhibe son sein droit en entier (fig. 546). A l'autre extrémité, le *Temps* et l'*Amour*, ou le *Génie de la Mort* qui éteint le flambeau de la Vie, se présentent dans une nudité à peu près absolue (fig. 547).



Fig. 546.



Fig. 547.

Dans un coin de la même chapelle, sont déposés les bas-reliefs qui décoraient le tombeau du chancelier Duprat, saccagé pendant la Révolution. Les sujets de ces tableaux ont trait à divers épisodes de la vie du personnage, notamment son entrée solennelle à Paris, comme légat, en 1530, et son entrée, non moins solennelle, à Sens, comme archevêque, « où il n'osa jamais mettre le pied », écrit l'un de ses successeurs, l'archevêque Gondrin. Effectivement, l'odieux et cupide prélat fut imposé par François Ier, dont il était le ministre servile. Mais il fut repoussé par le Chapitre et ne fit son entrée épiscopale à Sens, qu'après sa mort, en 1536, pour y être enseveli.

Au-dessous d'un entablement qui supportait l'ardent persécuteur des réformés, agenouillé, s'élevait le sarcophage sur lequel il était étendu, à l'état de mort. Cette statue existe encore au Musée de l'Archevêché, mais mutilée. Elle représente « un corps mort,

couché et gisant sur la pierre, vrai modèle et parfaite imitation du sort humiliant que la nature destine à chaque individu, paraissant rongé de vers et n'offrant qu'un spectacle décharné et un tableau dégoûtant, mais vrai, dans toutes ses parties ». Nous n'avons pas vu les traces des vers, mais l'incision et les sutures abdominales de l'embaumement, comme celles de Louis XII, à Saint-Denis. Duprat est nu, la bouche ouverte, couché sur son suaire ; il en ramène un pli de la main gauche, pour couvrir son « humanité ». Son corps grassouillet et efféminé ne rappelle en rien ce « gros homme à l'obésité robuste », que décrit E. Vaudin, et ne répond pas à l'épitaphe ironique que lui consacra le huguenot Théodore de Bèze :

HIC JACET AMPLISSIMUS.

(Ci-gît le tout-puissant). Jeu de mot latin que l'auteur des *Noëls bourguignons* traduisit par ce « plat » distique :

Cy-gît, couché tout plat,
Le puissant chancelier Duprat.

Aux angles de ce superbe mausolée, dont Gaignières nous a laissé le dessin, reproduit par Montaiglon, se dressaient les quatre Vertus cardinales qui ont disparu : en avant, la *Force* et la *Prudence ;* en arrière, la *Justice* et la *Tempérance*.

Millin décrit, chapelle Saint-Nicolas, près de la nef, un groupe en demi-relief sculpté par Gois ; il représente le protecteur des amants dont on contrarie les projets d'union légitime, offrant un sac d'argent à un vieillard pour l'aider à marier sa fille qui l'accompagne : Cupidon, vous le savez, est cupide ; c'est là son moindre défaut.

Parmi les curiosités du trésor, qu'il suffise de citer, d'après Millin, d'abord « une belle sardonyx représentant la dispute entre Neptune et Minerve pour savoir lequel des deux donnera son nom à la ville de Cécrops, et qui était regardée comme les figures d'Adam et Eve » ; ensuite, un coffre d'ivoire où sont sculptées l'histoire de Joseph et celle de David. On y voit, sous une forme naturaliste peu conforme au texte, l'épisode de la caverne d'Engaddi dans laquelle David s'était réfugié. « Saül y entra pour satisfaire un besoin de la nature. David aurait pu le tuer ; mais il n'eut garde de souiller ses mains dans le sang de l'oint de l'Eternel et il se

contenta de se glisser doucement derrière lui et découper le bout de son manteau, pour lui prouver qu'il aurait attenté à ses jours s'il en avait eu le dessein. » Mais la scène où Saül viole *coram populo* les dix femmes toutes nues de David n'a pas été représentée.

Avant de quitter la cathédrale, mentionnons le vitrail de Saint-Romain, sur lequel Jean Cousin a composé un *Jugement dernier*, où il a placé un pape aux enfers, par application de ce passage des Ecritures : « Les premiers seront les derniers et les derniers les premiers ». Ce détail mal interprété a suffi aux protestants pour considérer le peintre bourguignon comme un de leurs coreligionnaires[1].

2° **Palais synodal. Officialité.** — Ce monument, flanqué sur la droite de la cathédrale, était habité, avant la séparation de l'Eglise et de l'Etat, par l'archevêque et sa famille. Ce fut entre les murs d'un des in pace de l'édifice qu'on enferma le doux Abélard, et dans la salle synodale que le tribunal ecclésiastique condamna sa doctrine sur la Trinité. L'infortuné théologien avait conformé ses principes à ses actes et démontré au moins la réalité de la trinité familiale, en faisant un enfant à Héloïse. Mais l'austère saint Bernard veillait et fit condamner sa doctrine en 1140.

La façade continue donc celle de la cathédrale ; sa corniche est agrémentée d'une rangée de gargouilles, dont plusieurs se disputent le record de l'obscénité. Celles qui existent actuellement sont des reproductions exécutées sous la direction de Viollet-le-Duc et rétablies, à l'exception de deux, dans leur état primitif. Les originaux sont conservés au Musée archéologique religieux, établi dans le rez-de-chaussée de l'Officialité, à l'endroit même où se donnait la question.

La plus stupéfiante de ces gargouilles est la onzième (fig. 548), celle qui occupe l'extrémité droite de cette façade, au septième pilier. Elle a la forme d'une chimère cornue, munie d'un phallus dé-

1. Relevons sur l'une des cloches, dite *Savinienne*, cette hérésie scientifique, vers latin d'un mauvais quatrain qui y est gravé :

Obscuræ nubis tonitru ventosque repello
La tempête et les vents n'offensent ce climat.

Le contraire est la vérité, ainsi qu'en témoignent les clochers de cathédrales qui tous ont été foudroyés et incendiés plusieurs fois par le feu du ciel, avant la pose des paratonnerres.

mesuré ; l'envergure de ce puissant organe laisse à l'œil qui le considère pour la première fois un inoubliable souvenir : c'est plus que roide ! Le conservateur du Musée de la ville, un confrère affable et érudit, nous assurait que la gargouille remplacée était en état, non seulement d'érection, mais d'éjaculation, et offrait un magna mousseux caractéristique. Or, il s'agit seulement d'un épais pinceau de poils qui, vu de loin, peut expliquer la méprise. Devons-nous voir dans cette figure expressive une allégorie de la *Luxure* ? C'est probable. Pour le custode de l'archevêché, il n'y a pas de doute : ces onze gargouilles personnifient les péchés capitaux, bien que le nombre de ceux-ci soit de sept. Celle qui nous occupe a la forme d'un animal fantastique, pour rappeler que la lubricité conduit l'homme à la bestialité[1].



Fig. 548.



Fig. 549.

Quoi qu'il en soit, revenons à notre chimère : avec ses pattes de devant, crispées aux commissures labiales, cette figure fantastique semble bien dévorée par le feu de la concupiscence, et son état physiologique s'explique, ou du moins s'expliquait, par le voisinage d'une autre gargouille (fig. 549) représentant une femme nue, mamelue, assise et les cuisses écartées. Ici, Viollet-le-Duc a reculé devant la reproduction d'un tel réalisme ; il n'a pas osé reproduire une « nature » fouillée profondément et encadrée de ses ornements pileux, comme on le constate sur l'original, au palais synodal [2]. Et pourtant, cette cynique impudique joint les mains dans l'attitude de la prière ! Nous livrons les données de ce petit problème archéologique aux Œdipes de la symbolique chrétienne. Admettons, jusqu'à plus ample informé, que ce couple de monolithes symbolise l'*Impu-*

1. Elle se tire violemment les deux coins de la gueule, comme certains personnages lubriques sur un pendentif des stalles d'Amiens et sur une miséricorde des stalles de Mortain.

2. Pour corser le réalisme de cette femme de Sens, on avait coloré en carmin l'orifice vulvaire.

dicité. Mais pourquoi les mains jointes ? Une luxurieuse repentie ?

La gargouille suivante, la neuvième (fig. 550), représenterait, pour tous les Sénonais qui nous en ont parlé, une variété de l'*Impureté*, dite tête-bêche. Sur cette interprétation, il y a unanimité. Or, un examen attentif de son double, au Musée de l'Officialité, nous permet de la réhabiliter. C'est un démon emportant, par les pieds, un avare qui se cramponne à sa sacoche farcie, dont les courroies lui entourent le cou. Les mauvaises langues devront donc en rabattre : nous sommes, sans aucun doute, en présence de l'image de l'*Avarice*.

Fig. 550.

Les autres gargouilles n'ont rien de particulier, à part la quatrième (fig. 551) : une tête d'enfant émerge de son périnée, à la façon d'une femme en couches. Effectivement, les traits de la parturiente sont convulsés par l'acuité de la douleur ; la bouche, béante comme une gueule de brochet, semble hurler ; la main droite se crispe sur la poitrine, tandis que la gauche s'accroche à la fesse correspondante. Est-ce encore une *Luxure* et ses conséquences ?



Fig. 551.

Au-dessous de cette corniche, nous signalerons de plus deux ou trois chimères (fig. 552) dont le buste est uniquement constitué par des seins d'un développement prodigieux et auquel un tuyau de décharge sert de gaine.

Pour compléter notre inspection extérieure, ajoutons que, sur le mur opposé donnant sur les jardins de l'archevêché, on distingue un petit solitaire qui se présente franchement de face et ne dissimule rien de sa nudité, comme son sosie d'une des retombées de Notre-Dame de Paris. Enfin, au Musée de l'Officialité, nous avons vu une ancienne gargouille qui n'a pas été refaite à neuf, en raison, sans

doute, de son immodestie. C'est le *debellare superbos*, la contre partie de celle qui semble atteinte du délire érotique. Celle-ci (fig 553) exprimerait plutôt le désespoir de l'*Impuissance*, *impotentia et frigiditas* si souvent invoquées, devant la Cour de Rome, pour la nullité du mariage, avec l'appui de l'argument irrésistible de Basile.



Fig. 553.



Fig. 552.

La bibliothèque de la ville possède un ancien diptyque en ivoire, qui appartenait au trésor de la cathédrale et servait de couverture à l'*Office de la Circoncision*, fort mal nommé, d'après Didron, la *Messe de l'Ane* (fig. 554, 555). C'est un manuscrit du XIIIe siècle, avec la musique de la cérémonie sacro-profane.

L'ensemble de la composition figure le *Triomphe de Bacchus Helios*, sortant de l'Océan pour éclairer le monde et présider aux vendanges. D'un côté, *Bacchus* est traîné dans un char par un centaure et une centauresse au torse opulent. Le dieu est suivi d'un cortège de divinités marines. On voit, en outre, trois hommes nus fouler du raisin dans la cuve. Sur l'autre plaque, le char de *Diane-Lune* est traîné par des bœufs. *Aphrodite* y figure, à sa naissance, dans une coquille, entourée d'*Amphitrite* et de monstres aquatiques. Un triton entre deux néréides est pourvu de pinces d'écre-

Fig. 554, 555.

visse sur la tête, attribut des divinités de la mer pris communément pour des cornes.

Le jour de la fête des *Fous*[1], le char du *Triomphe de Bacchus* partait de l'église même, traîné par un centaure et une centauresse. Le dieu était nu, en compagnie de Pan, et semblait sortir du sein des eaux, sur lesquelles s'ébattaient les déités aquatiques et autres dieux et déesses de l'Olympe, *Diane*, *Vénus*, etc. A l'office, composé par Pierre de Corbeil, archevêque de Sens, qui mourut en 1222, on poussait l'exclamation de joie consacrée dans les Bacchanales : *Evohé ! Evohé !*

3° **Saint-Savinien.** — La plus vieille église de Sens, fermée au public, est réservée aux religieuses du couvent y attenant. Dans la crypte, où fut haché saint Savinien, la pierre du milieu de l'autel est encore teinte du sang desséché du martyr, ce qui semblait miraculeux à la tourière qui nous accompagnait, mais le sang animal, bipède ou quadrupède, n'est pas rare, et la crédulité aidant... Une petite statuette, la seule de l'endroit, croyons-nous, a frappé nos regards, dans une chapelle latérale : un séduisant *Saint Sébastien*, en chair peinturlurée, et tout nu, selon son habitude, sauf la bande pelvienne de rigueur, mais ici réduite à sa plus simple expression. Cet Antinoüs, capiteux et dodu, doit donner des distractions et peut-être des regrets aux recluses à imagination vive.

4° **Saint-Didier.** — Par contre, cette églisette en forme de grange abrite une *Marie l'Egyptienne*, portant ses trois pains, vêtue, au lieu de ses cheveux, d'un froc de moine, celui de Zosime sans doute et coiffée d'une cornette de religieuse !

VILLENEUVE-SUR-YONNE. **Notre-Dame**[2]. — On regarde avec intérêt, dit l'abbé V. Horson, les gargouilles qui vomissent les eaux plu-

1. L'un des actes des conciles qui se tinrent dans la seconde moitié du XVe siècle donne une idée des abus qui se commettaient au voisinage même du sanctuaire, lors de ces saturnales chrétiennes ; *ab uno*... Il ordonne de ne jeter sur « le préchante des foux », aux vêpres du dimanche de la Circoncision, que trois seaux d'eau au plus et défend « de conduire des hommes nus le lendemain de Noël dans l'église ; il faut seulement les mener au puits du cloître et ne jeter sur eux qu'un seau d'eau, sans leur faire de mal ».

2. *Notice historique*, chez J. Deroye, édit. à Sens.

viales sur le pavé et sur la tête des passants ; elles sont remarquables « moins par leur bizarrerie que par leur originalité et la vigueur de leur attitude ». Qu'est-ce à dire? Est-ce une réplique des *vigoureuses*, mais sans vergogne, gargouilles de la cathédrale de Sens ? Et cependant elles semblent avoir été respectées, comme celles de Saint-Etienne, quand « la bande des Marseillais passa dévastant, brisant tout ce qui offensait ses regards ». A défaut d'images hiératiques, les porches sont ornés des chiffres de Henri II et des trois croissants enlacés, mais peu orthodoxes, de sa favorite. Toutefois « la bande » phocéenne eut la galanterie de respecter l'écu de France, accosté des emblèmes de Diane de Poitiers, alors que l'édifice religieux, en les exposant complaisamment, consacrait le principe de l'adultère. Les chiffres des deux amants s'entrelacent encore à l'intérieur.

Dans la seconde chapelle Nord, sur la pierre tombale du chanoine maistre Estienne Dubour, est gravée, en creux, l'effigie de cette « discrète personne », qui écarte son suaire et se montre à demi-nu, rongé par les vers.

Vézelay. — Portail principal. Encore et toujours le *Jugement* avec les académies de rigueur, la facétieuse tricherie de Satan au pèsement des âmes, et le passage à tabac des réprouvés, précipités dans les flammes : thèmes fertiles en nudités tolérées.

Porte latérale de gauche : un centaure, symbole de la force brutale et de la vengeance, ou le *Sagittaire*, qui doit au voisinage de la *Vierge*, dans le zodiaque, d'avoir été souvent accaparé par l'art chrétien.

Intérieur. A gauche, en entrant, 3e pilier (face Est). *Tentation de Saint Benoît :* un diable lui présente un camarade, sous les espèces d'une « femme folle de son corps ».

Tribune du narthex. Première galerie, à gauche, 1er pilier : l'*Adultère de Bethsabée*. Seconde galerie, à gauche, 3e pilier : des néréides, emblèmes de la *Volupté*. Seconde galerie de droite, 10e pilier : médaillons dont *Avril*, personnifié par une femme nue, couronnée de fleurs, allégorie des plaisirs.

Nef. A gauche, en entrant, 7e pilier (face Nord). *Sainte Eugénie*, habillée en moine, est accusée par une femme dépitée de lui avoir fait subir les derniers outrages. La sainte travestie, pour prouver

son innocence déchire son habit et montre ses seins au juge. Nous avons vu une représentation picturale de cette pieuse légende à Varzy. Passons sous silence les *Adam* et *Eve* qui s'offrent sous toutes les faces et les piles dans leur costume primitif ; « ils sont trop », comme à Waterloo.



Fig. 556.



Fig. 557.

Nef. A droite, en entrant, 2e pilier (face Sud). Une femme déchire ses mamelles de ses propres mains ; un serpent, entrelacé autour de ses jambes, lui dévore les entrailles ou peut-être la mamelle gauche, disparue (fig. 556). Cette échevelée, qui symbolise la *Luxure* assouvie, a pour voisin un homme nu, sa victime, qu'elle a grisée puis désespérée (fig. 557). Ses cheveux se dressent sur sa tête ; il tire la langue, comme il arrive souvent dans les figures emblématiques de la *Lubricité* et se perce le flanc par désespoir d'amour. Ce tableau moral montre où conduit le dérèglement des sens dans les unions illégitimes. Voici le commentaire du Père Cahier :

> L'homme qui se tord en enfonçant avec furie un glaive dans son propre ventre porte un appendice bestial. Représentation de la colère poussée jusqu'au désespoir qui engendre le suicide. Le vis-à-vis qu'on lui donne annonce que l'appétit concupiscible exalte aisément « l'appétit irascible ».

La *Luxure* reparaît encore sur un chapiteau (fig. 558) sous un aspect moins rébarbatif.

Avallon. — Entre autres fantaisies décoratives du portail, une *Salomé* exécute la danse du ventre, la tête en bas (fig. 559), et adapte la courbe de son abdomen à celle de l'arc qui l'abrite.

Chatel Censoir. — Chapiteaux du xie siècle fort curieux.

Saint-Florentin. — De nombreux torses féminins s'exposent au haut des piliers (fig. 560). D'autre part, Satan, sous la forme d'un

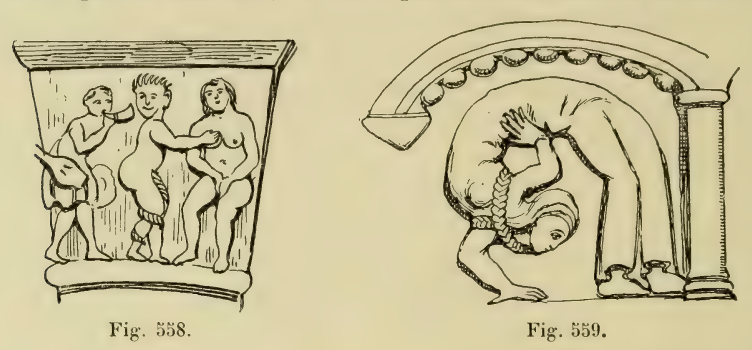


Fig. 558. Fig. 559.

porc, enlève par les pieds une pécheresse qu'un saint Michel barbu vient de lui abandonner.

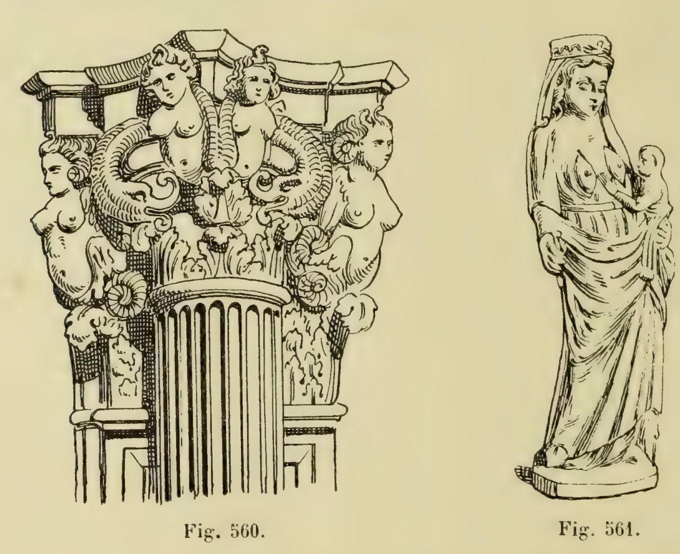


Fig. 560. Fig. 561.

Voutenay. — L'église de cette commune possède une statue en bois, primitivement polychromée, de la *Vierge mère* (fig. 561), dont les seins émergent du corsage par des fentes appropriées ; c'est une des rares manifestations de l'art, où les deux mamelles virginales sont visibles ; la projection du ventre en avant par l'ensellure vertébrale est un indice de l'ancienneté de cette très curieuse

statuette. Le *Bulletin archéologique* (1903) en donne une héliogravure, d'après une photographie communiquée par M. l'abbé F. Poulaine.

LXXVI. — CORSE

Suivons l'auteur de *Colomba*, en tournée d'inspection monumentale, dans l'ancienne île des Gênois, et tirons de son rapport administratif les détails documentaires qui nous intéressent.

CARBINI. **Saint-Jean-Baptiste et San-Quilico.** — Ce pays fut le chef-lieu de la secte religieuse, les *Giovannali*, appelés ainsi, peut-être à cause du vocable de cette église, où ils se rassemblaient. Ces phalanstériens ne reconnaissaient que l'Evangile de saint Jean ; ils mettaient tout en commun, — terre, biens et femmes. « La nuit, ils se réunissaient dans leurs églises et, après l'office, les lumières s'éteignaient et ils se livraient à des orgies monstrueuses ; accusation banale contre toutes les sectes secrètes, et les premiers chrétiens n'y échappèrent pas plus que les autres. » Mais ces précurseurs des Mormons et des Doukhobors de Saskatchewan furent exterminés par la soldatesque papale expédiée d'Avignon.

NEBBIO. **Saint-Michel.** — Sur le linteau de la porte occidentale, un buste, de sexe indéterminé, entre deux paons. Les oiseaux de Junon picorent les oreilles du personnage et l'invitent au péché d'orgueil. Comme dit Joseph de Maistre : « le cœur fait des contes à l'esprit qui les croit ». Ces oiseaux, observe le Père Cahier en parlant d'autres volatiles corrupteurs, deviennent bien vite serpents et, pour avoir accueilli la sollicitation au plaisir, on se trouve précipité bientôt dans le vice, puis dans le crime.

Remarquons, d'abord, écrit notre sympathique inspecteur, l'obscénité de quelques figures, fait qui n'est pas rare sur le continent, mais qui me surprend en Corse, pays grave, s'il en fut, où l'on ne rit guère, et quelle qu'en soit la cause, assurément très chaste. Par exemple, un modillon de l'arcature du côté Nord représente un homme tenant un oliphant, de la main gauche, et de la droite, une espèce de coutelas. *Istius membrum femine longius evadit.* Plus loin un homme, sur une des consoles de la façade, au-dessous de l'archivolte de droite, *clunibus insidens, ingentem* ιθυφαλλον *prætendit.* Cherche là-dedans, qui voudra, une allusion mystique.

Mais parfaitement, répondront sans hésiter les symbolistes endurcis, ces figures, qui nous paraissent des bambochades, allégorisent la *Luxure* [1].

Cervione. **Chapelle Santa-Cristina.** — Quand elle subit son martyre, la sainte, avant d'être percée de deux flèches, fut exposée aux morsures de deux serpents lancés contre elle, mais qui ne lui firent aucun mal. Ils lui léchèrent les pieds, en signe de soumission et se suspendirent à ses seins comme deux enfants qu'on allaite. Mérimée cite ce passage des *Acta sanctorum :*

Julianus misit super eam duos aspides... et currentes duo serpentes conligaverunt pedes ejus, et lingebant vestigia ejus ; et duo aspides currentes suspenderunt se ad mamillas ejus, velut infantes lactantes, et non nocuerunt eam.

Or, par une exception architectonique cette églisette a deux absides ; Mérimée, qui s'improvise à son tour symboliste, se demande si cette singularité est destinée à rappeler les deux flèches meurtrières ou les deux serpents fort civils. Il est probable qu'il ne s'agit là que d'une coïncidence fortuite, mais avec les architectes ou les artistes qui jouent du symbolisme à outrance, tout est possible. Jusqu'à plus ample informé, laissons la solution avec un pied en l'air.

LXXVII. — ALGÉRIE

Cherchill (Arrond[t] d'Alger). — Une mosaïque (fig. 562), remontant au v[e] siècle, a été découverte dans les fouilles de la basilique. Le cardinal Lavigerie a cru y reconnaître l'image de sainte Perpétue, qui appartenait à une bonne famille de Carthage. Elle est nue, des bracelets encerclent son bras droit et ses poignets ; à son

1. A la critique sévère de l'abbé Brantôme, qui vitupère, « telles peintures et tableaux portent plus de nuisance à une âme fragile qu'on ne pense », opposons la sage réplique de l'auteur sceptique de la *Pucelle*, dans sa défense des libres-prêcheurs médiévaux, ces peintres réalistes du langage : « Ces images nous paraissent licencieuses et révoltantes, elles n'étaient alors que naïves... Quand la luxure est condamnée, c'est avec des termes peu propres, mais ce n'est jamais ni pour exciter la volupté ni pour faire la moindre plaisanterie. Cette haute antiquité n'a rien ni de Martial, ni de Catulle, ni de Pétrone. »

cou, elle porte un riche collier. Mais, comme Pélagie d'Antioche, Salomé, Thaïs et Marie-Madeleine, la sainte a renoncé aux pompes du monde, et nous voyons dans sa main, remplaçant le miroir de la séduction, la palme des martyrs et des justes. Quand le proconsul d'Afrique la livra au bourreau, elle avait un enfant à la mamelle, et si le portrait de la mosaïque est fidèle, nous pouvons ajouter que rien ne manquait à la mère pour nourrir sa progéniture.



Fig. 562. — Reproduite dans l'*Archéologie chrétienne*, par M. A. Peroté.

ADDENDA

Nudités à Notre-Dame (p. 31). — La chaire repousse la chair ; pourtant les épaules nues et les « développements alpestres » brillent souvent de tout leur éclat sous les voûtes des cathédrales : il y a des accommodements avec le ciel. Le peu galant capitaine Coignet a confié, en toute sincérité, à ses naïfs *Cahiers* les impressions qu'il éprouva à la vue de tant de charmes exhibés lors du sacre de Marie-Louise.

Voilà le costume des dames : des robes décolletées par derrière jusqu'au milieu du dos. Et par devant l'on voyait la moitié de leurs poitrines, leurs épaules découvertes, leurs bras nus. Et des colliers ! et des bracelets ! et des boucles d'oreilles ! Ce n'était que rubis, perles et diamants. C'est là qu'il fallait voir des peaux de toutes nuances, des peaux huileuses, des peaux mulâtresses, des peaux jaunes et des peaux de satin ; les vieilles avaient des salières pour contenir leurs provisions d'odeurs. Je puis dire que je n'avais jamais vu de si près les belles dames de Paris, la moitié à découvert. Ça n'est pas beau.

Saint-Germain-l'Auxerrois (p. 66). — En 1665, Anne d'Autriche fit exposer dans son église paroissiale, pendant trois neuvaines, l'un des métacarpes de sainte Reine qu'elle destinait à l'hôpital d'Alise. La reine désirait faire bénéficier tout d'abord les Parisiens des cures opérées par la sainte, dont la spécialité, qu'elle partageait avec Job, assure Huysmans, était la guérison des maladies secrètes, — ainsi appelées, nous l'avons expliqué ailleurs, parce qu'elles sécrètent. L'auteur de *Trois Eglises et Trois Primitifs* nous dit le comment et le pourquoi de ce privilège, en s'appuyant sur la glose d'un vieil auteur « au nom prédestiné de Méat » ; la similitude de forme du métacarpe et de l'organe malade n'y est pour rien.

Deux contraires, raconte-t-il dans la *Fille héroïque*, ne se sauroient souffrir dans un mesme sujet, et ils sont tellement opposez qu'ils se persécutent continuellement et ne cessent jamais leur combat qu'après que l'un d'eux a obtenu la victoire sur son ennemy. C'est pourquoy je cesse mon étonnement quand je considère l'opposition qu'il y a entre la chasteté et ce vilain vice. Sainte Reine, qui avait eu très grand soin de conserver sa pureté pendant sa vie, n'a pas voulu, après sa mort, que les impurs s'approchassent de sa fontaine sans estre nestoyez de leurs ordures. De là vient que, quand ils boivent de cette eau avec confiance, ils s'en retournent avec joye de ce qu'ils sont délivrez de ces maux estranges qui, sans ce divin remède, dureraient aussi longtemps que leur vie.

La fontaine miraculeuse coule toujours à Alise[1] — cet écoulement est-il symbolique ? — et a sans doute conservé son pouvoir curatif à l'usage des civils et militaires qui ne coulent pas des jours heureux, blessés plus ou moins profondément par les coups de pied de Vénus. Huysmans se demande si les éclopés d'Eros qui vinrent implorer la sainte à Saint-Germain-l'Auxerrois guérirent ; mais certainement, grâce à l'expectation qui fait la nique aux thérapeutes, à moins de complications que ces savants terre à terre pince-sans-rire ne peuvent non plus empêcher.

Saints-Gervais-et-Protais (p. 73). — Les figures 625 et 626, qui rappellent la promiscuité des deux sexes dans les bains publics de Bade, sont les extrémités d'une ancienne gravure dont nous avons reproduit la partie médiane à la figure 120 de nos *Seins dans l'Histoire*.

Troyes. 9° **Musée** (p. 164). — Le docteur Louis Guillaume y signale la présence d'un fragment de gargouille qui provient vraisemblablement d'une église et figure la *Luxure* sous la forme d' « une femme accroupie : « de ses mains passées sous les cuisses, elle écarte ses grandes lèvres ». (*Chron. méd.*)

Beaune. **Hôpital** (p. 204). — L'inégalité de hauteur des deux plateaux de la balance divine provoque des interprétations contradictoires, suivant l'œil qui l'examine (fig. 262). Le féministe,

1. Alise a pour anagramme Salie : cette circonstance est-elle fortuite ou a-t-elle une signification dans le choix de la localité ?

pour qui la Femme est une plaine de Vertus, y voit l'apothéose de son idole, son élévation au royaume des bienheureux ; au contraire, le



Fig. 625.

misogyne, qui La connaît dans les coins, en fait l'image de la légèreté féminine. Choisissez.

GRACE, près Guinguamp (Côtes-du-Nord). — Le même confrère décrit dans l'église de ce village : « Tout autour de la nef, à l'union de la voûte et des piliers, une longue file de petits anges, légèrement accroupis, le corps incliné en avant, et accolés les uns aux autres dans cette position, offrent un spectacle qu'il est difficile d'interpréter autrement que par une vaste scène de pédérastie simultanée,

chacun des acteurs étant à la fois actif et passif ! » Vous savez ce que nous pensons de ces « gentillesses », de ces groupes de croupes,



Fig. 626.

de ces sarabandes ou monômes d'homoncules : nombre de ces motifs sont indignes de leur mauvaise réputation.

CHARTRES. **Cathédrale** (p. 222). — La figure 627 montre, en Marianne, Marie de l'*Assomption* sculptée par Bridan, telle qu'elle fut travestie aux fêtes décadaires, lors de la transformation de la cathédrale en temple de la Raison ; une nouvelle et éphémère congrégation laïque des Marianistes.

Lenoir, à la même époque agitée, sauva la statue du cardinal



Fig. 627.

Dubois, transférée de l'église Saint-Honoré qui contenait son mausolée à Saint-Roch, en grattant simplement les inscriptions. La statue du surintendant des plaisirs du Régent et de l'amant de

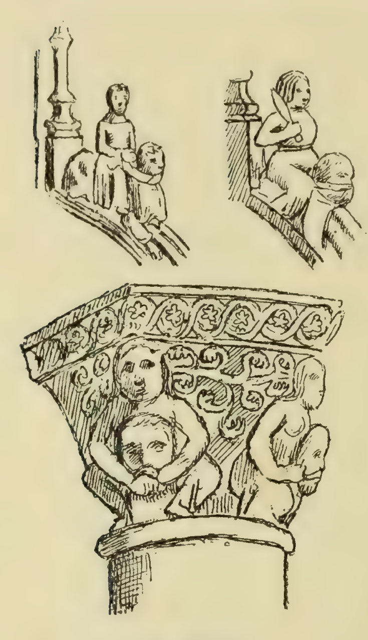


Fig. 628-630.

Mme de Tencin[1], chargée par lui d'organiser à Saint-Cloud la fête des Flagellants, n'était pas à sa place dans un temple chrétien.

VERTEUIL (Gironde) (p. 241). — Le *Lai d'Aristote* est répété à satiété sur les stalles et chapiteaux de cette église (fig. 628-630) ; dans quel but moralisateur ? nous l'ignorons. Peut-être pour inciter les femmes, déjà trop enclines à la domination, de prendre la direction spirituelle de leurs époux et de les engager dans la voie du Seigneur ?

MEAUX (Seine-et-Marne) (p. 250). — Dom Toussaint Du Plessis, dans son *Histoire de l'Eglise de Meaux* (1731), traite sans ménagement Pierre Janvier, fils et petit-fils de médecins de Meaux (1618-1689), mort curé de Saint-Thibaut, « proche l'Abbaïe de Saint-Faron ». Son malicieux biographe assure qu' « il crevait de vanité, se croyant le plus grand poète de son temps ». A dire vrai, ce « prêtre mordant et médisant » aspirait à la place de chanoine de la cathédrale et ne put jamais l'obtenir ; il se vengeait en lardant de traits barbelés

1. Cette intrigante et sensuelle Claudine de Tencin fit ses premières armes au monastère de Monfleury, près Grenoble ; un jour, de son abdomen le « mont fleurit » et fructifia, au point de nécessiter un éloignement définitif de cette « maison de plaisance », nous allions dire de tolérance.

De tels incidents tocologiques n'étaient pas rares dans ces maisons closes, au XVIIIe siècle. Saint Simon narre qu'à Nemours Anne de Beauvillier, abbesse de la Joye, — titre oblige, — feint d'être indisposée et de ne pouvoir différer son départ pour les eaux, propres à l'hydropisie ; mais elle ne se presse pas assez et accouche à Versailles. D'un autre côté, Madame, mère du Régent, en raconte de « bien drôles » sur les aventures clandestines qu'elle tient de sa tante l'abbesse et elle conclut que « toutes les maisons religieuses sont tellement remplies de débauches et de vices qu'on frémit rien que d'y penser ».

Rome fit donc de la défroquée Claudine une chanoinesse et lui interdit le mariage ; « au lieu d'un mari, dit Robert de Beauplan, elle prit cent amants et la morale fut sauve. Un de ses fruits fut d'Alembert qu'à l'exemple du « rétréci »

les évêques de Meaux et les « religieux de tous ordrès », dans des quatrains dont sont « farcis » ses sept in-folio manuscrits, conservés à l'abbaye voisine. Voici l'épitaphe facétieuse qu'il composa pour lui :

Ci-gist le bon Prêtre Janvier
Des Nouvellistes le premier.
Pasteur, ou perpétuel Vicaire,
Sçavant et curieux Antiquaire,
D'Almanachs agréable Auteur,
Entre les Peintres inventeur,
L'ennemi déclaré des Moines,
L'Antagoniste des Chanoines,
Le fléau des Bénédictins,
Le bon ami des Capucins,
Le plus fécond de tous les Poètes.
Si de ses bons amis vous êtes,
Faites en son nom un Rondeau,
Et priez Dieu sur son tombeau.

On ne sait ce qu'on doit le plus critiquer de sa sincérité ou de son outrecuidance.

Chaumont (Haute-Marne) (p. 250). — Dans les *Diableries* de cette localité, la procession sortait de l'église Saint-Jean, précédée des reliquaires ; entre autres, la chemise de Notre-Dame-de-la-Châtre. Moyennant douze sols de location, on prêtait cette chemise aux femmes en couches pour les aider dans le travail.

Montpellier (Hérault). **Musée** (p. 255). — Un tableau de l'école lombarde, du xv[e] siècle, représente *Sainte Agathe* qui porte sur un plat ses seins coupés.

On voit aussi un tableau de Charles de La Fosse représentant Aristote amoureux, et qui rappelle les bas-reliefs souvent sculptés sur les édifices religieux. Ici, la courtisane moralisatrice qui mène cavalièrement le philosophe à quatre pattes, le fouet en main, est entièrement nue, sa suivante ou chambrière éclaire la marche triomphale à l'aide d'un flambeau.

Rousseau, elle fit porter aux Enfants trouvés. Elle passa en coup de vent dans le lit du Régent pour tomber dans celui de son valet ; Philippe d'Orléans n'aimait pas « les p..... qui parlent d'affaires entre deux draps ».

Aussi bien les trop libres allures de la famille de Tencin a plus d'une fois défrayé les échos de la chronique scandaleuse. Ainsi le cardinal ultramontain de Tencin, frère de cette Claudine — Messaline, fut surpris, à Lyon, par le maréchal de Richelieu « en son palais archiépiscopal, en train de faire danser et chanter devant lui une fille demi-nue, pour consoler sa vieillesse ». Et Voltaire raconte une manie singulière d'une sœur de Mme de Tencin, Mme de Groslée : celle « de manier les tétons à toutes les filles qu'on lui présente ; c'est un honneur qu'elle leur fait... » (Cf. Robert de Beauplan, *Une femme d'intrigues et de lettres au XVIII[e] siècle*. In *Revue du temps présent*).

CHALONS-SUR-MARNE (Marne) **Cathédrale** (p. 290). — De naïves verrières du xve siècle nous montrent « au naturel » Adam (fig. 631) et Eve (fig. 633) à leur naissance, l'un tiré de la crotte et l'autre de la côte ; puis, après la chute, Eve filant



Fig. 631.



Fig. 632.

et nourrissant son « fruit » (fig. 632), tandis qu'Adam gagne son pain à la sueur de son front, *Adam incipit laborare.* Les jets de la fontaine (fig. 633) indiquent les quatre fleuves du paradis ; mais que signifie cette fleurette au-dessous d'Adam ? Qu'il a sa fleur de virginité ?

TOUL (Meurthe-et-Moselle) (p. 293). — Le docteur Louis Guillaume mentionne (in *Chron. méd.*), à l'extérieur de la cathédrale, mais de souvenir, « une scène entre une nonne et un moine qui, dit-on, figure le démon de la concupiscence. Je l'ai vue étant très jeune ; mais je n'ai pu distinguer si ce qu'il exhibait était une bouteille à ventre arrondi, ou si l'artiste avait plaisamment donné cette forme aux parties génitales ». Donc, sous toutes réserves.

SAINT-MARTIN-AUX-BOIS (Oise) (p. 316). — M. Martin-Sabon nous a montré une reproduction photographique d'une miséricorde de cette église, portant une scène sculptée d'amour « prussien » à trois personnages ; mais ils sont hachés au point qu'il est bien difficile de

préciser le sujet. L'acharnement mis à sa destruction plaide en faveur de cette interprétation *a posteriori*.


Fig. 633.

Lyon (Rhône). **Cathédrale Saint-Jean** (p. 333). — Le motif de sorcellerie reproduit sur la façade principale (fig. 393) se retrouve, légèrement modifié, dans les *Danses du Sabbat* (fig. 634) décrites et illustrées par Pierre de Langre, conseiller du roi et juge au parlement de Bordeaux, chargé d'instruire, en 1609, le procès contre les sorciers du Labourd, district des provinces basques. Nous lui empruntons les détails de sa légende : A, Satan avec cinq cornes, celle du milieu allumée, assis entre la reine du Sabbat (B) et sa favorite ; C, Une sorcière présente un enfant pour le sacrifice ; D, Sorcières et démons à table ; E, Sorciers et sorcières non initiés ; F, *Après la panse vient la danse* ; H, Ronde de filles et de femmes se tournant le dos ; I, Chaudron pour la confection des philtres ; K, Chevauchée des sorcières arrivant au Sabbat à califourchon sur des balais ou des boucs et amenant des enfants pour les offrir à Satan ; L, Grands seigneurs et grandes dames masquées traitant les affaires du Sabbat ; M, Enfants prenant soin des crapauds.

Macon (Saône-et-Loire). **Saint-Pierre** (p. 337). — Lire dans nos *Gayetez d'Esculape*, p. 151, le bon tour joué à un petit-fils d'apothicaire par le Chapitre, auquel ce personnage fut imposé comme chanoine, bien que son aïeul ait exercé la profession d'apothicaire. « Le jour où il prit possession de son canonicat, on vit, au-dessus de la stalle qu'il devait occuper, un écusson représentant deux seringues en sautoir, avec cette devise : *J'entre dans tous les corps.* »

La question à l'ordre du jour ou mieux du soir — nous voulons

parler des chapeaux au théâtre — nous remet en mémoire une coutume des Mâconnaises, vers 1807, que nos Parisiennes empanachées comme des corbillards feraient bien d'imiter. Millin



Fig. 634.

raconte qu'en entrant à l'église, « toutes ôtoient avec dévotion et tenoient à la main » le petit chapeau de feutre qu'elles portaient sur le côté droit de la tête, au-dessus d'un petit bonnet. Allons, pauvres ilotes conjugales, un bon mouvement, mettez vos chapeaux sur les genoux, à l'exemple de vos prétendus tyrans domestiques ; vous n'en resterez pas moins « les plus beaux modèles qui sont à l'intérieur », selon la formule des chapeauteuses qui se payent votre tête.

Aix-les-Bains (Savoie). **Abbaye d'Hautecombe** (p. 343). — Un groupe de toute beauté, une *Pieta* (fig. 635), analogue à celle de Michel-Ange, montre Jésus sur les genoux de sa mère, à l'état de

mort apparente, dans l'attente du troisième jour de la Résurrection. Sa nudité absolue a éveillé la susceptibilité hypocrite d'un banc d'acéphales de sacristie qui n'admettent la conjonction humaine que



Fig. 635.

lorsqu'elle a été autorisée par un abdomen municipal ceint d'une écharpe tricolore ; tant il est vrai que « la pudeur, comme le dit Byron en reprenant le mot de Voltaire, s'est enfuie des cœurs et s'est réfugiée sur les lèvres ». Et combien est judicieuse la réflexion de Mme de Tencin, femme de sens et de bon sens : « On fait beaucoup de fautes en conduite parce qu'on ne croie jamais le monde assez bête, aussi bête qu'il est ! »

Presles (Seine-et-Oise)[1] (p. 364). — A propos du débat de la culotte ou de la chausse (fig. 442), l'abbé Marsaux qui se refuse à voir une femme nue sculptée dans un sanctuaire, a découvert, avec les yeux de la foi, sur le corps de la belliqueuse mégère, des mouchetures qui indiqueraient une vestiture primitive. Or, sur la photographie bien nette que nous avons sous les yeux, nous ne voyons rien de semblable : la femme est nue et munie seulement d'une étroite bande d'étoffe à la taille. Cette draperie pudique est d'ailleurs un anachronisme, si l'on se reporte au temps où le linge de corps était un luxe inoui — témoin les deux chemises de toile qu'on reprocha si incongrûment à la gorrière Isabeau de Bavière. On couchait alors dans le simple appareil ; rien donc de plus naturel qu'au saut du lit la lutte pour la suprématie matrimoniale s'effectuât *in naturalibus*.

Troyes (p. 161 et 464). **Moutier-en-der.** — Le trésor de ce monastère possédait un reliquaire qui était fermé par deux tablettes d'ivoire plus anciennes (fig. 636 et 637); elles représentaient des prêtresses païennes dans l'exercice de leurs fonctions sacerdotales. Aux pieds des autels s'élèvent, d'un côté, un pin chargé de ses pommes et, de l'autre, un chêne, arbre consacré à Zeus de Dodone ou prophétique ; à l'une des branches du pin sont suspendus des crotales dont jouaient les prêtresses de Cybèle. Sont-ce des plaques se rattachant à un Nicomaque et à un Symmaque fameux, tel le pape de ce dernier nom, du ve siècle ? N'étant que docteur en médecine et non en théologie, nous ne pouvons mieux éclairer notre lanterne.

Dijon (p. 199). — En 1839, Victor-Hugo vit au Musée les tombeaux des ducs de Bourgogne que l'évêque de Boisville avait refusé de garder à Notre-Dame, en 1820, comme trop encombrants. Il compta sur celui de Philippe-le-Hardi quarante statuettes d'albâtre

1. D'Orléans de la Mothe (1683-1774), évêque d'Amiens (p. 405), dont l'esprit égalait l'humilité, à son arrivée dans son diocèse reçut la visite d'un certain nombre de personnages du pays qui, tout en causant, s'approchèrent de la cheminée et relevèrent les basques de leurs habits pour se chauffer plus à l'aise. Cette attitude inconvenante lui déplut ; il en témoigna son sentiment par cette observation : « Je savais que les Picards avaient la tête chaude, mais je ne savais pas qu'ils eussent le derrière froid ». (Ch. Rozan. *Petites ignorances histor. et littér.*)

« qui circulent autour du mausolée sous une charmante galerie ; elles sont très vivantes et très naïves : un moine se nettoie l'oreille





Fig. 636.



Fig. 637.

avec l'ongle ; un autre moine se mouche avec ses doigts. — Fi donc ! semble dire un religieux à côté de lui ». Le tombeau de Jean sans Peur et de sa femme Marguerite de Bavière n'était orné que de trente-neuf figurines ; la quarantième était remplacée « par un moine en redingote, le plus plaisant du monde. Qui est-ce monsieur ? » Hugo rappelle que François I[er] se fit ouvrir ce tombeau et y trouva Jean sans Peur, le crâne largement entaillé par le coup de hache de Tanneguy-Duchâtel sur le pont de Montereau. Comme il s'étonnait de la grandeur du trou : « Sire, lui dit le prieur des

Chartreux qui l'accompagnait, c'est par ce trou que les Anglais sont entrés en France ».

Lodève (Hérault) (p. 255). — En 1573, les calvinistes traînèrent le corps de l'évêque Fulcrand par la ville, puis le brûlèrent. On montre dans une châsse vitrée la partie du ventre de ce saint qui échappa à la rage de ces furieux ; on y voit encore les impressions de la corde avec laquelle il fut traîné dans les rues ; mais quelle région abdominale est exposée, l'inférieure avec ses accessoires ?

Verdun (Meuse) (p. 294). — Le trésor du chapitre prétend posséder du lait non pasteurisé de la Vierge : « Mais un chanoine, homme habile et savant, écrivent les deux bénédictins de Saint-Maur dans leur *Voyage*, nous dit que c'étoit du lait de vache, béni en l'honneur de la Vierge par le pape Eugène III ; le lait de la Vierge que l'on montre en quelques églises pourroit bien être de cette nature. » Nul doute à cet égard pour les « hommes de peu de foi », mais d'un peu de réflexion.

Meaux (p. 343 et 468). — La cathédrale, au dire des mêmes bénédictins voyageurs, est redevable de sa perfection à la reine Jeanne de Navarre ; ne pas confondre avec Jeanne d'Albret. Le buste de la reine de Navarre est sculpté sur la clef de voûte, et tous les jours, à la messe, on lui donnait trois coups d'encensoir ; cette marque de reconnaissance est-elle toujours observée ?

Nemours (Seine-et-Marne). — Complément de la note 1, p. 468. La jeune et belle Beauvilliers, abbesse de la Joie, « qui ne respirait que la joie et le plaisir », dit F.-V. Toussaint annoté par P. Fould, ne devint pas la maîtresse d'Henri IV, pendant le siège de Paris, comme l'insinue la mauvaise langue de Sauval. Elle n'était pas encore abbesse de Montmartre, mais elle en était aussi digne que la Fillon qui visera plus tard la direction spirituelle de cette abbaye, perdue au milieu des moulins par-dessus lesquels furent jetés tant de bonnets et de cornettes : « Et pourquoi pas, disait non sans raison cette courtisane de haute marque, mon compère Dubois est bien cardinal ? » Mme de Beauvilliers était éprise du

beau Ségur, Jean Isaac, autre Vert-Galant, qui la charmait des accords de son luth, au point qu'il eût ses entrées au couvent et collabora à la confection du petit Amphion que nous avons vu naître à Versailles. Ce mal d'aventure qui creva si inopinément fit enfermer la pauvre abbesse et « elle n'emporta de son abbaye que le portrait du *beau Mousquetaire* qu'elle avait fait peindre en sainte Cécile jouant du luth ! »

Carpentras (p. 431). — Le trésor possède un clou de Notre-Seigneur, le même qui servit de frein au cheval de Constantin ; en l'honneur de cette précieuse relique, le sceau du chapitre porte la figure de ce clou recourbé en fer à cheval. Ces bons religieux ignorent que le fer à cheval cloué sur les maisons contre les mauvaises influences, — pratique en honneur dans quelques districts ruraux de la pudique Albion[1], — dérive de l'image de l'organe d'une vache, d'une jument ou d'une chamelle, talisman naturel que les Arabes d'Afrique ont l'habitude de clouer à la porte de leur tente.

Auxerre (p. 443). — Au sujet du tableau licencieux de l'*Enfant prodigue* qui figure à hauteur d'yeux sur le portail de Saint-Etienne, rappelons que les tableaux descriptifs des sermonnaires d'antan n'étaient pas moins dévergondés. En 1600, lisons-nous dans l'*Histoire de la ville de Lille*, le prédicateur Père Bosquier, de l'ordre de Saint-François, en la province de Flandre, « ne le cedoit point aux autres en comique le plus bas et le plus grossier » ; il ne se gênait pas pour traiter de porcs et de porchers ses auditeurs bénévols. Au récit de la parabole en question, il disait qu'après avoir dépensé tout son bien en folles orgies « Il alla chercher un maître pour y servir de vagao, de maquereau et de corrupteur aux autres comme docte et bien expérimenté en cet art... Il avoit dissipé en ses excès toute sa chevance, tout fut perdu pour lui, non par naufrage, non par maladie, mais *vivendo luxuriose*, menant une vie bestiale avec ses p...... »

Sens. (p. 447). — Dans la cathédrale de Saint-Etienne, où « tout est par paire, où tous les contrastes se mêlent et s'y résolvent en

1. Cf. Richard Pagne Knight. *La théologie mystique des anciens.*

harmonies », selon l'expression lyrique de notre plus grand poète, il paraîtrait que le bas-relief du mausolée de Duprat, prélat qualifié par Beaucaire de *bipedum omnium nequissimus*, représentant son entrée à Sens, reproduit la cérémonie telle qu'elle a été effectuée, mais en guise de funérailles et à l'état de mort. « On mit, dit Hugo, le cadavre à cheval, mains jointes, mitre en tête, chape sur le dos et on le promena ainsi processionnellement par la ville, sous un dais porté par quatre chanoines et on entrevoit derrière l'archevêque l'homme qui le soutenait pendant la chevauchée ». C'est la première fois que nous rencontrons cette explication ; sort-elle de l'imagination du poète ? Tout de même, la sévère définition des cardinaux qui tiennent des abbayes « en Commende », exprimée par les moines de Padoue, trouve son application à notre personnage avide de biens temporels : *Animal rubrum, omnium Beneficiorum capax, rapax, vorax ;* et ils ajoutaient cette invective au sujet de l'inanité des signes d'autorité, mitre et crosse, que ces commendataires insatiables arborent dans leurs armoiries : *Mitralia et Pediala in Abbate Commendatario, sicut genitalia in mulo.*

Terminons notre recherche par un ciboire en vermeil du trésor, tragique témoignage de l'influence néfaste du sexe féminin. « Par moments, dit Hugo, dans les reflets dorés de cette orfèvrerie exquise, on croit voir trembler la flamme d'un bûcher ». En effet, cette gracieuse coupe fut volée en 1531 par un jeune fou de dix-neuf ans, nommé Jean Pagnat. « Il y avait une aventure d'amour au fond de ce vol ». Le jeune homme, déjà consumé par un feu intérieur, fut brûlé vif devant le portail d'un édifice religieux dont toutes les pierres crient sans cesse, avec le baptiste : *Filioli, diligite invicem.* Chérissez-vous les uns les autres ! Sublime précepte que la lâche veulerie et le féroce égoïsme ont changé en cette rosserie : Rasez-vous les uns les autres !

ORDRE DES MATIÈRES

LIVRE PREMIER

Sur l'art religieux

LIVRE II

Licences artistiques des églises de France

LA ROCHE-SUR-YON, IMPRIMERIE CENTRALE DE L'OUEST, 56-60, RUE DE SAUMUR.




GETTY RESEARCH INSTITUTE
3 3125 01035 1415